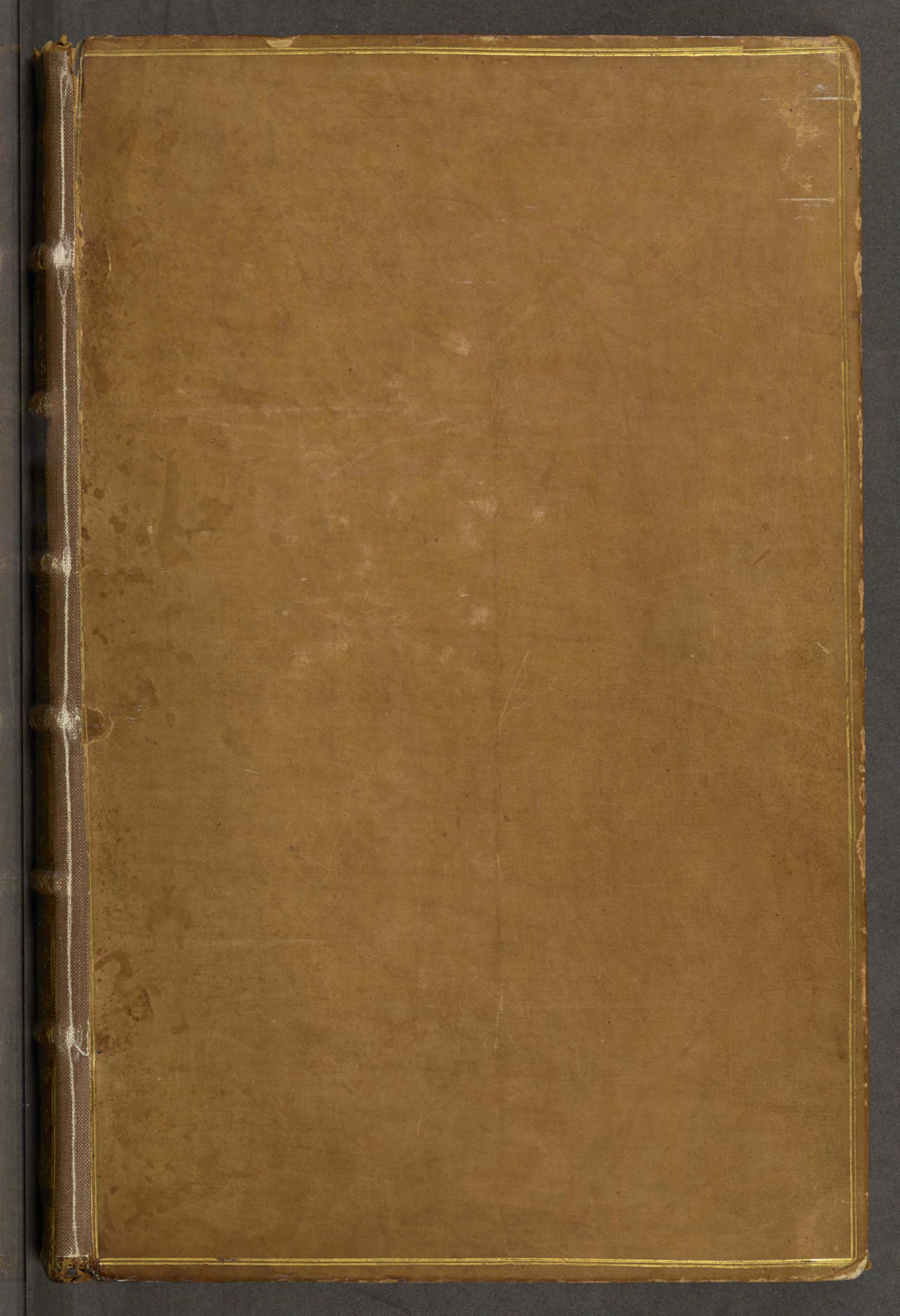
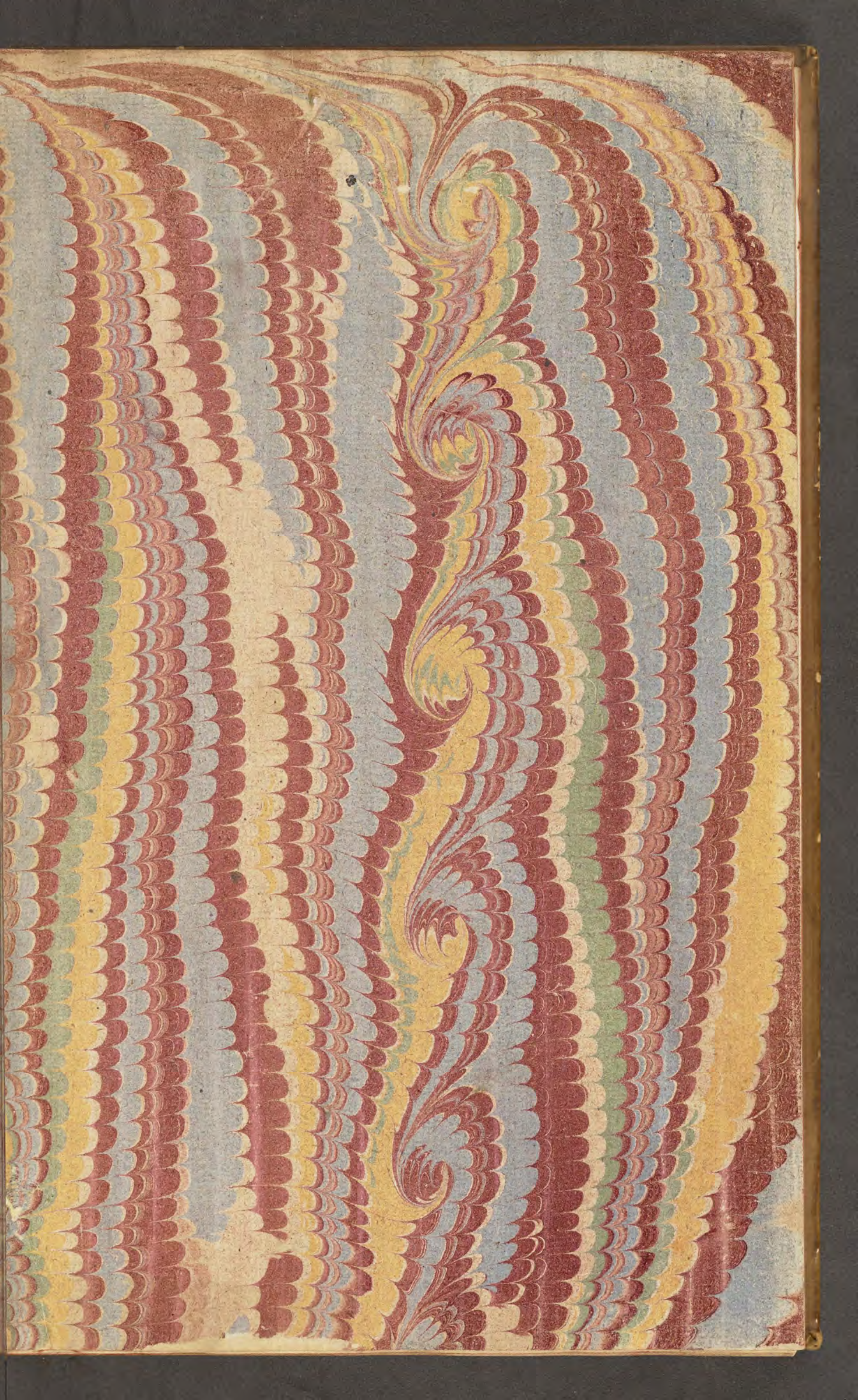




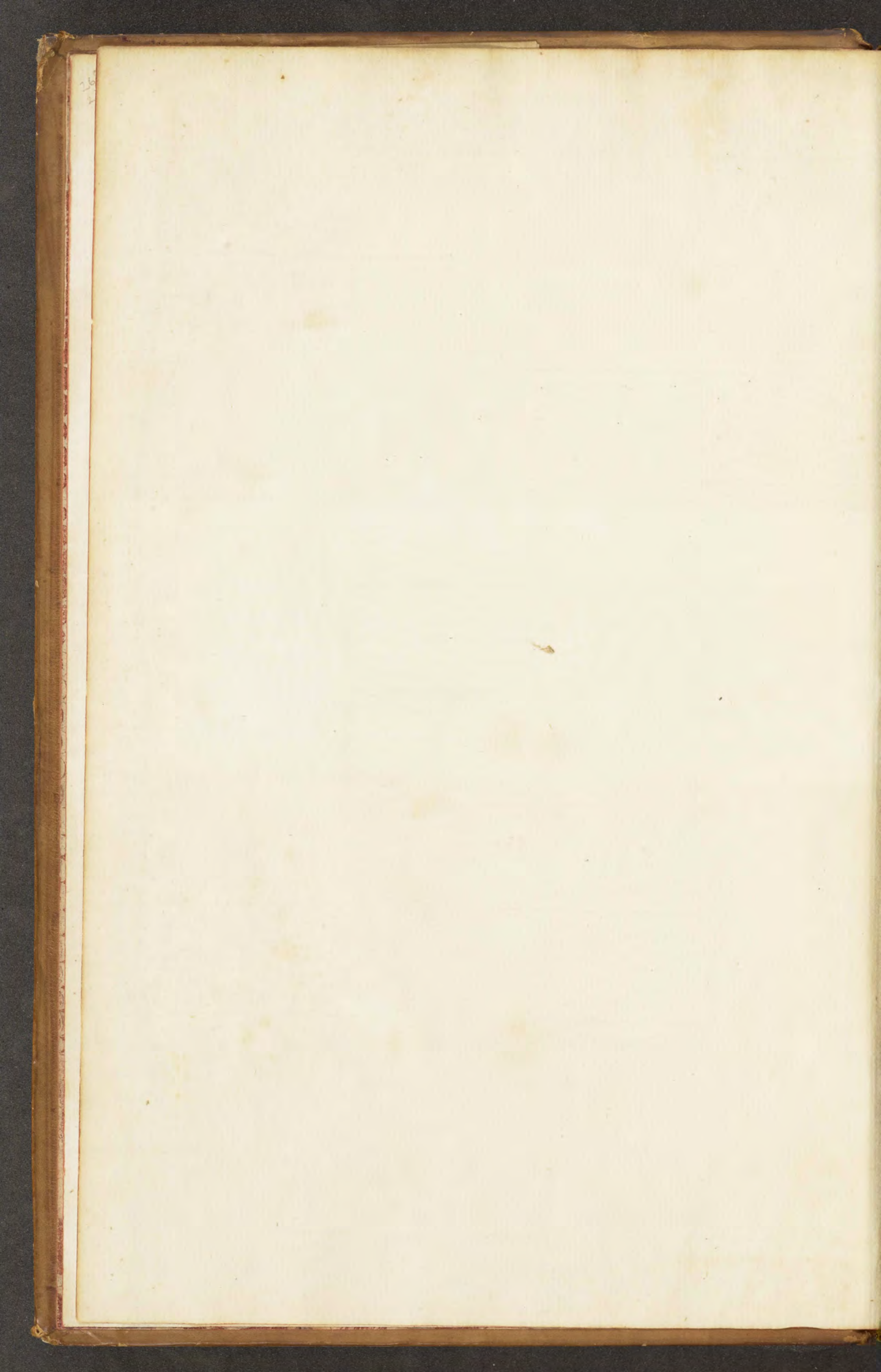
Milton,
Peterborough.
Earl Fitzwilliam.
MINERALOGY·EMERALD·AND·OTHER·BERYLS·CATALOG
OF·GEMS·&c
GEM·CUTTING
GEMSTONES·OF·NORTH·AMERICA·PROSPECTING·FOR·GEM
STONES·AND
MINERALS
EX LIB-RIS
JOHN SIN KAN KAS

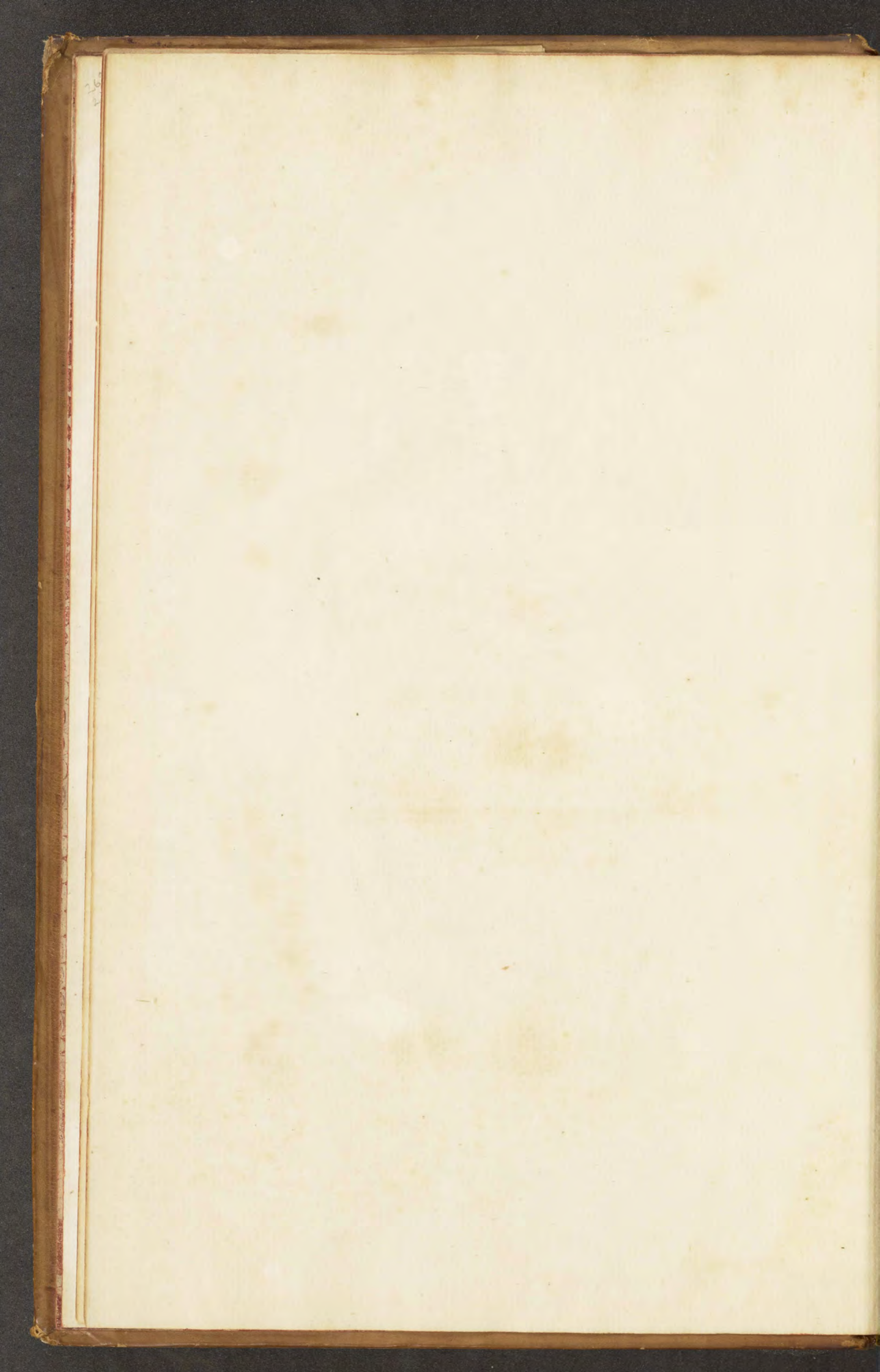


King("Antique Gems and Rings", Vol.I, p. 465-6) has this to say about the present work:

"MARIETTE: "Pierres Gravées." 2 vols.qto. Paris, 1750. An introduction to the subject upon the materials and processes of the art, with a history of its practitioners, which supplies much information, and is drawn up with a lucidity and order truly French. The large number of engravings, by Bouchardon, after gems in the royal cabinet, are, however, in too loose and flowing style to give any accurate idea of their originals."

Léonce Laget catalog (Paris), Apr. 1965, values this work at $90.00 (450 Fr).





TRAITÉ
DES
PIERRES GRAVÉES.

TOME PREMIER.

M. DCC. L.

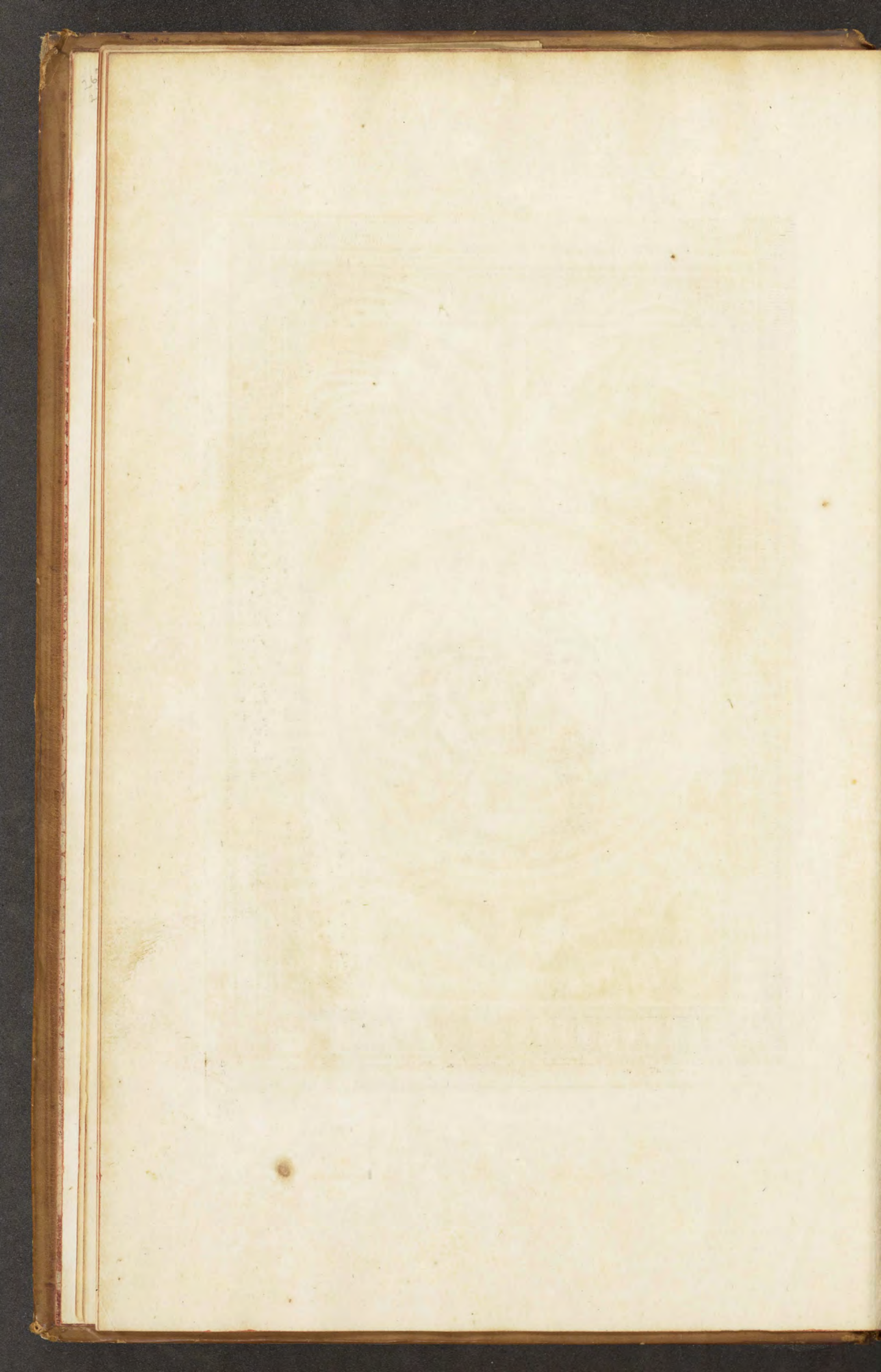


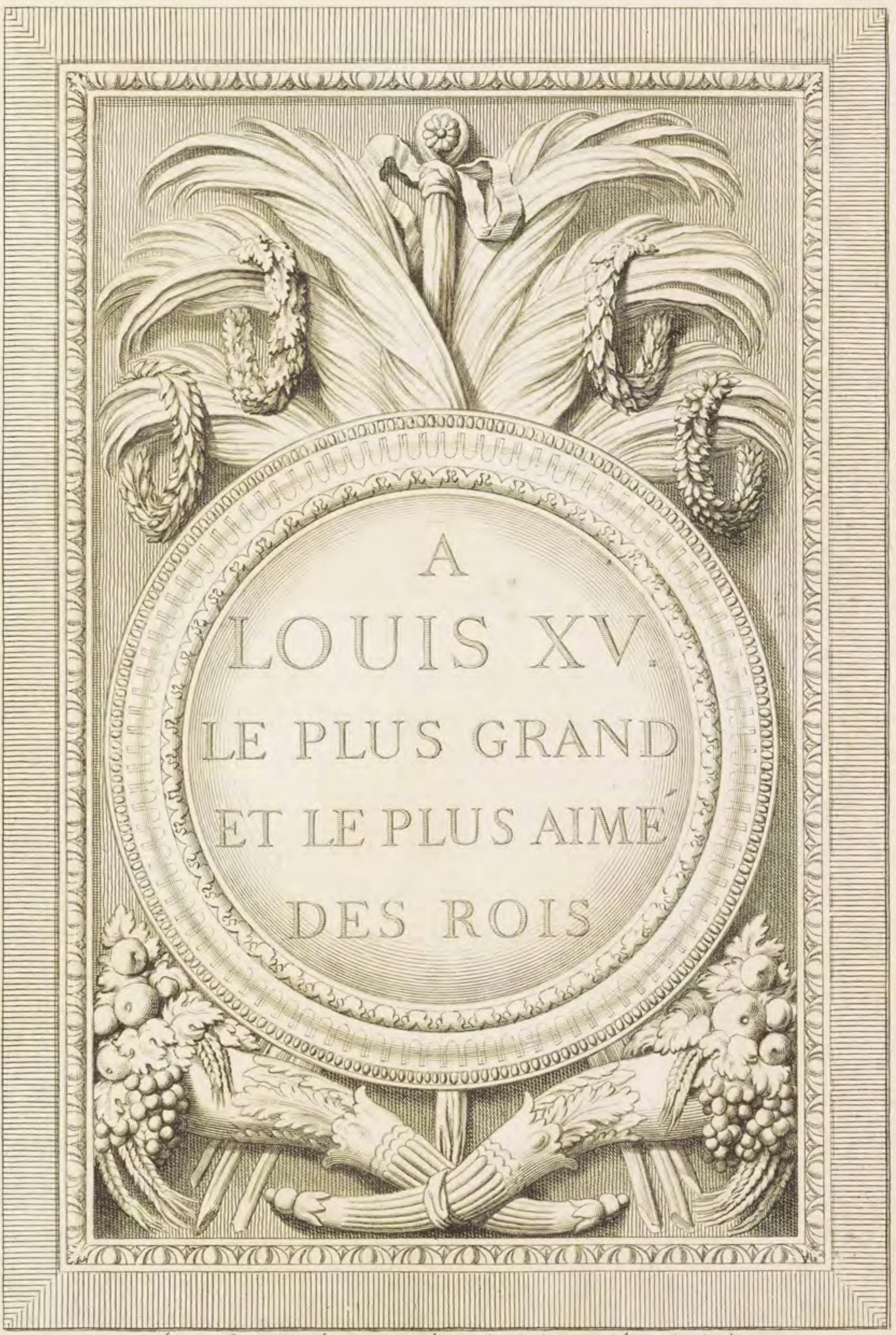
TRAITÉ
DES
PIERRES GRAVÉES

PAR P. J. MARIETTE.



A PARIS
DE L'IMPRIMERIE DE L'AUTEUR
M.DCC.L.





Dessiné par Edme Bouchardon Sculpteur du Roi, et gravé par P. Soubeyran.



AVERTISSEMENT.

MON premier projet s'étoit borné à donner au Public les ſeules Pierres Gravées du Cabinet du Roi, & je crus ne devoir placer à la tête de ce Recueil d'Eſtampes qu'un Diſcours préliminaire, où ne parlant qu'en général du mérite des Pierres Gravées, j'en dirois cependant aſſez pour faire ſentir combien il eſt avantageux d'en acquérir, & d'en cultiver la connoiſſance.

Je me flattois d'avoir aſſez heureuſement rempli cet objet, pour n'avoir plus qu'à faire paſſer mon travail ſous les yeux de quelques perſonnes très-capables d'en juger, accoûtumées d'ailleurs à m'aider de leurs lumiéres, & à m'honorer de leurs conſeils. L'attention que j'avois eue de les conſulter ſéparément, ne produiſit point de variété, moins encore d'oppoſition dans leurs ſentimens. Tous ſe réunirent à m'exhorter, comme de concert, à pouſſer beaucoup plus loin mes recherches; aucun auteur n'ayant juſqu'ici traité la matiére avec une certaine méthode, ni dans l'étendue convenable.

Soumis à leur déciſion, je me formai un nouveau plan : je ſuivis pas à pas l'origine & les progrès de la Gravûre chez les Anciens. J'examinai l'uſage qu'ils faiſoient des Pierres Gravées pour les Sceaux & les Cachets, les Bagues & les Anneaux, les Bracelets, les Agrafes & autres Ornemens, & je découvris, chemin faiſant, à quel point ils en avoient porté le goût, l'eſtime & le prix : Je m'attachai enſuite à diſtinguer les différentes maniéres de graver des Grecs & des Romains & des

autres anciens Peuples, & à rendre cette différence palpable aux yeux des Amateurs, en leur dévoilant tout ce qui les caractèrise; & ne me laissant toucher que par ce qui m'a paru être véritablement beau, je n'ai pas plus hésité à marquer les incorrections de certaines parties d'ouvrages, admirables d'ailleurs, qu'à en relever l'élégance & les finesses.

De la maniére de graver des Anciens, j'ai passé à celle des Modernes qui ont fait revivre parmi nous cet Art précieux, j'en ai jugé avec la même impartialité; & si ces derniers sont les seuls sur la vie & les talens de qui je me suis un peu étendu, c'est que je n'ai pas eu les mêmes secours par rapport aux anciens Artistes, dont on ne trouve communément que le nom dans l'Histoire, ou sur les ouvrages mêmes qui sont sortis de leurs mains.

Après avoir traité des articles si intéressans, il n'étoit pas naturel que j'oubliasse celui des diverses sortes de Pierres fines que les Anciens & les Modernes ont également employées pour servir de fond & de base à leurs Gravûres. J'en donne donc une notice sommaire, c'est-à-dire que je n'en parle que relativement à mon objet, sans m'engager dans des discussions Physiques & d'Histoire naturelle, qui ne sont pas de mon ressort. Je développe ensuite le Méchanique de l'Art de graver sur ces Pierres; je l'enseigne en quelque sorte, par le soin que je prends de détailler tous les procédés du Graveur, & de décrire la forme, la position & l'emploi des outils qui lui sont propres. J'explique aussi comment on parvient à imiter, à contrefaire avec des verres de couleur ou autres sortes de Pâtes, les véritables Pierres gravées,

la maniére d'en tirer de belles Empreintes, pour en former à peu de frais des ſuites nombreuſes auſſi inſtructives que les Originaux mêmes; ne dédaignant ſur cela rien de ce qui peut contribuer à l'exacte connoiſſance d'un Art qui mérite d'autant plus d'être approfondi, qu'il l'a moins été juſqu'à préſent.

Voilà ce que le premier Volume renferme de plus eſſentiel, car je n'oſe qualifier ainſi l'article par lequel il finit, quoiqu'il ne m'ait guères moins coûté: C'eſt un Catalogue, une eſpèce de Bibliothéque raiſonnée de tout ce qui a été écrit & publié ſur les Pierres Gravées, Traités généraux, Deſcriptions de Cabinets, Recueils de Gravûres, Diſſertations particuliéres, Livres même où ce n'eſt que par occaſion, & comme accidentellement, qu'il ſe trouve des Pierres Gravées: rien n'a été obmis. J'ai tâché de donner l'idée préciſe de chaque ouvrage, de marquer ce qu'il a de ſingulier, les différentes éditions qui en ont été faites, le ſuccès qu'elles ont eu, les diſputes qu'elles ont quelquefois fait naître parmi les Gens de Lettres, le jugement que les Sçavans en ont porté; & ſi je me ſuis permis de dire auſſi ce que j'en penſois, j'ai toûjours cherché à le faire ſans prévention.

J'ai conſacré tout le ſecond Volume à la repréſentation des plus belles Pierres Gravées en creux du Cabinet du Roi, qui ayant d'abord été deſſinées avec autant de goût que d'intelligence, & enſuite confiées à un burin léger & facile, quoique ferme & précis, ne peuvent manquer de plaire aux Connoiſſeurs. J'en ai expliqué ſéparément tous les ſujets compoſés, & j'ai uſé de la liberté qu'on m'a donnée de mettre à la tête de cette portion

du Cabinet de Sa Majesté, une Préface Historique, qui contient toutes les singularités que j'en ai apprises de divers Mémoires imprimés & manuscrits, ou d'une simple Tradition ; de sorte que cette seconde Partie, qui originairement devoit être la seule, semble n'être précédée de tout ce qui forme le premier Volume, que pour terminer l'ouvrage avec plus de distinction, d'agrément & d'utilité.

*LA première Partie de cet Ouvrage ayant été imprimée pendant le cours de la dernière Guerre, on ne s'étonnera pas d'y trouver l'*EMPEREUR *heureusement regnant, qualifié du simple Titre de* GRAND DUC, *& l'*IMPERATRICE *son Auguste Epouse, de celui de* REINE D'HONGRIE *: Le Traité de Paix qui vient de rendre le calme à l'Europe, indique assez le changement que je ferois aujourd'hui à l'une & à l'autre de ces qualifications.*



TRAITÉ DES *PIERRES GRAVÉES*.

S'IL eſt vrai, comme l'a très-judicieuſement obſervé Cicéron, (*a*) que les inventions qui ont le beſoin pour principe, ont dû précéder celles qui n'ont pour objet que le plaiſir, & qu'elles ſont de toute antiquité, l'on ne ſçauroit faire remonter aſſez haut l'origine de la Gravûre. Les premiers hommes furent ſoûmis aux mêmes paſſions qui nous agitent. A peine étoient-ils entrés dans le monde, que devenus le joüet de l'ambition & de l'amour-propre, ils oſerent former le deſſein de s'éterniſer, en tranſmettant leurs actions à la poſtérité. Ils auroient voulu, s'il eût été poſſible, lui communiquer juſques à leurs penſées, & verſer les ſentimens de leur cœur dans celui de leurs deſcendans. Projet hardi, & qui auroit pû tourner à l'avantage de la ſociété, s'il eût été dirigé par la ſageſſe, mais projet dont l'exé-

(*a*) *Neceſſitatis inventa antiquiora ſunt, quàm voluptatis.* Cic. de perf. Orat.

cution devenoit abſolument impraticable, vis-à-vis de gens dépourvûs du ſecours de l'écriture.

On ſe contenta dans les commencemens d'ériger des maſſes de pierres : c'étoit un moyen de ſe perpétuer dans la mémoire des hommes, auſſi durable qu'il étoit ſimple. Si ces monumens informes euſſent été ſuſceptibles par eux-mêmes de fixer des idées, il n'en eût pas fallu davantage ; mais de ſimples amas de pierres brutes, entaſſées les unes ſur les autres, d'immenſes quartiers de rochers tout nuds, n'étoient propres qu'à arrêter les regards, & à exciter la curioſité ; ils demeuroient muets pour quiconque ignoroit le ſujet qui les avoit fait accumuler ; & la vanité des hommes en ſouffroit.

Bientôt, jointe au beſoin, & ſecondée de l'induſtrie, elle imagina un nouvel art de s'exprimer : elle prit en main le ciſeau, & traçant ſur les pierres des figures auxquelles furent attachées des ſignifications particuliéres, elle donna en quelque façon la vie à ces pierres, & parut les avoir doüé du don de la parole. (*a*) Un ſerpent étendu, ou replié en cercle, la repréſentation d'un animal, celle d'une plante, un œil, une main, quelqu'autre partie du corps humain, un inſtrument propre à la guerre, ou aux arts, quelques traits ſinguliérement combinés, devinrent autant d'expreſſions & d'images, ou, ſi l'on veut, autant de mots, qui mis à la ſuite l'un de l'autre, formerent un diſcours complet & ſuivi. Cette eſpéce d'écriture pouvoit n'être pas entendue de la multitude : nos lettres étoient-elles plus familiéres au commun du peuple il y a quelques ſiécles ? Mais les perſonnes inſtruites avoient l'intelligence & la clef de ces ſymboles, & cela ſuffiſoit pour remplir l'objet qui les avoit fait créer.

C'eſt ainſi que prirent naiſſance les Hiéroglyphes, dont toutes les nations ont conſtamment fait uſage, avant qu'elles euſſent la connoiſſance d'un alphabeth. (*b*) Telle fut en même

(*a*) *Diodor. Sicul. lib.* 4. *c.* 1. *Tacit. Ann. lib.* XI. *c.* 14.

(*b*) Les Mexicains & les Péruviens ne connoiſſoient point d'autres caractères que les Hiéroglyphes, lorſque les Eſpagnols firent la conquête de leur pays. Monſieur Thévenot nous a conſervé dans ſon Recueil de Voyages un fragment de Livre Mexicain écrit de cette maniére.

tems l'origine de la Gravûre. Les Ethiopiens furent les premiers inventeurs de cette écriture myſtérieuſe, (*a*) à laquelle on donna le nom de *ſacrée* : & les Egyptiens, le peuple le plus poli qu'il y eût alors, & celui à qui l'on attribue la découverte de tous les arts utiles, ſaiſirent avec empreſſement ce nouveau ſecours, qui leur offroit, & qui ſembloit leur aſſûrer même une immortalité vers laquelle tendoient tous leurs déſirs. Ils prodiguerent les hiéroglyphes; leurs colonnes, leurs obéliſques, les murs de leurs temples, de leurs palais, & de leurs ſépultures en furent ſurchargés. S'ils érigeoient une ſtatue à un homme illuſtre, des ſymboles tels que nous les avons indiqués, taillés ſur la ſtatue même, en traçoient l'hiſtoire: De ſemblables caractères peints ſur les momies, mettoient chaque famille en état de reconnoître dans la ſuite les corps de ſes ancêtres. Tant de monumens devinrent les dépoſitaires de toutes les connoiſſances des Egyptiens; & il n'y a pas lieu de douter qu'on ne pût apprendre ſur ceux qui nous reſtent les détails de la Théologie, de l'Hiſtoire, & même de la Philoſophie de cette nation ſçavante, ſi, par la longue ſucceſſion des tems, les caractères qui y furent mis autrefois, n'étoient devenus pour toûjours des énigmes inexplicables. Il ne faut, pour s'en convaincre, que ſe rappeller le voyage de Germanicus dans la haute Egypte. Ce Prince étant arrivé à Thébes, y vit d'anciens monumens chargés d'hiéroglyphes, & ſe les étant fait expliquer, dit Tacite, (*b*) par de vieux Prêtres du pays, il y apprit une infinité de faits mémorables.

Comme une premiere découverte conduit naturellement à une ſeconde, ſurtout lorſqu'elles ont toutes deux à peu près la même fin, on doit préſumer que les Egyptiens qui gravoient ſi fréquemment, & avec tant de facilité ſur des matiéres auſſi dures que ſont le granite, le baſalte, & tous les autres marbres des carriéres de l'Egypte, n'ignorerent pas long-tems l'art de graver en creux ſur toutes les eſpéces de métaux, & ſinguliérement en petit ſur les Pierres fines, & ſur les Pierres précieu-

(*a*) *Diodor. Sic. ut ſuprà.*
(*b*) *Tacit. Annal. l. 2. c. 60.*
(*c*) *Geneſ.* XLI. 42.

ſes. (*c*) L'anneau que Pharaon ôta de ſon doigt, pour le mettre à celui de Joſeph, lorſqu'il le revêtit de toute ſon autorité, & qui, ſelon les Interprétes, étoit le ſceau royal, ne peut-il pas être apporté en preuve? Et n'en peut-on pas encore tirer une ſeconde, de ce que les Iſraëlites au ſortir de l'Egypte, avoient parmi eux des Artiſtes qui ſçavoient graver en creux ſur les Pierres précieuſes? Car il eſt bien naturel de penſer que ce peuple, qui en quelque maniére étoit né au milieu des Egyptiens, avoit puiſé chez ces derniers la connoiſſance de la plûpart des arts qu'il cultivoit. Avant que d'entrer en Egypte, il eſt certain que les Iſraëlites portoient déja des anneaux. Thamar (*a*) en reçoit un de ſon beaupere Juda; mais ces anneaux étoient, ſelon toute apparence, ſans aucune gravûre; il n'a pas du moins encore été fait mention de gravûre en creux dans l'hiſtoire du peuple de Dieu. Le même peuple s'eſt-il affranchi par la fuite de la dure tyrannie que les Egyptiens exerçoient ſur lui; Moyſe (*b*)parle avec éloge de Béſéléel de la Tribu de Juda, qui rempli de l'eſprit de Dieu, grava les noms des Enfans d'Iſraël ou des douze Tribus, ſur les différentes Pierres précieuſes dont étoient enrichis l'Ephod & le Rational du Grand Prêtre.

Je ne rechercherai point quelle a été l'origine des anneaux; celle qu'on leur donne eſt enveloppée de fables, & elle annonce par conſéquent une antiquité profonde. L'on a dit que Jupiter ayant délivré Prométhée du ſupplice éternel auquel il avoit été condamné, voulut que ce fier mortel portât le reſte de ſes jours un morceau du rocher d'où il venoit d'être détaché, enchâſſé dans un anneau de fer; & l'on prétend que ce premier anneau, marque d'infamie, eſt, pour ainſi dire, le germe de tous ceux que les autres hommes s'arrogerent dans la ſuite par oſtentation. Mais Pline (*c*) mettoit avec raiſon cette hiſtoire au rang des contes frivoles.

Ce qu'on ne peut conteſter, c'eſt que l'art de la Gravûre ſur les Pierres fines, qui avoit pris naiſſance dans l'Orient, y fut toûjours cultivé depuis ſans interruption, moins pour ſatisfaire

(*a*) *Geneſe* XXXVIII. 18.
(*b*) *Exod.* XXV. 30. *&* XXXIX. 6. 14.
(*c*) *Plin. lib.* 33. *c.* 1.

à

à un vain appareil de luxe, que par la néceſſité où ſe trouvoient les peuples de ces pays-là, d'avoir des cachets; car aucun écrit, aucun acte n'y étoient tenus pour légitimes & pour authentiques, qu'autant qu'ils étoient revêtus du ſceau de la perſonne qui les avoit dictés. Voilà pourquoi Jézabel (*a*) écrivant une lettre au nom d'Achab, a ſoin d'y imprimer le cachet de ce Prince, afin que ſes ordres ſoient exécutés ponctuellement, & ſans aucun examen. La même coûtume regnoit à la Cour des Rois de Perſe : ces Princes portoient un anneau auquel on avoit recours toutes les fois qu'il falloit mettre le ſceau aux actes émanés du Thrône. L'Ecriture ſainte le dit poſitivement (*b*), & les Auteurs profanes ont décrit l'anneau de Gigès (*c*), & celui de Darius. Alexandre vainqueur du Roi des Perſes, ſe ſervoit du cachet de ce Prince (*d*) lorſqu'il avoit à cacheter des lettres deſtinées pour l'Aſie. Et afin qu'on ne croie pas que ces ſortes d'anneaux étoient ſeulement un des appanages de la Royauté, qu'on ouvre encore les Livres ſaints, (*e*) qu'on conſulte Hérodote (*f*), l'on y verra qu'à Babylone les Grands avoient chacun leur cachet particulier.

Cependant, s'il faut en croire Pline l'Hiſtorien, cette ancienne pratique d'appoſer un ſceau ſur les écrits, étoit abrogée de ſon tems en Egypte & dans tout l'Orient. L'on s'en tenoit à la ſeule écriture; elle avoit le même dégré d'autorité, que ſi la piéce eût été munie d'un cachet. Non-ſeulement l'Orient, mais preſque toutes les nations ſoumiſes à l'Empire Romain ne ſe ſervoient plus d'anneaux; & comme le contraire ſe pratiquoit à Rome, Pline s'eſt cru ſans doute obligé de faire cette obſervation, qui en effet devenoit importante. Je ne penſe pas du moins qu'on puiſſe donner un autre ſens au paſſage (*g*) qui fait l'objet de cette diſcuſſion; & j'ai peine à croire que le Sçavant (*h*) qui a cru y appercevoir que les Egyptiens & les Orientaux n'exprimoient plus alors de figures ſur leurs cachets, mais ſeule-

(*a*) 3. *Reg.* XXI. 8.
(*b*) *Eſther.* III. 10. VIII. 8.
(*c*) *Plato in Politic.*
(*d*) *Quint. Curt. lib.* 6.
(*e*) *Daniel* VI. 17.
(*f*) *Herodot. lib.* 1.
(*g*) *Nullos omninò annulos major pars gentium, hominumque qui ſub noſtro Imperio degunt, hodieque habet : non ſignat Oriens aut Ægyptus, etiam nunc, literis contenta ſolis.* Plin. XXXIII. 1.
(*h*) Baudelot, *Util. des voy.* t. 1. p. 305.

ment des caractères, ait été bien fondé à ſoutenir une explication, qui me paroît auſſi hazardée, que ſinguliére. Loin d'être ſoutenue d'aucune preuve, j'oſe dire qu'elle eſt démentie par les Pierres gravées mêmes. L'on en connoît bien quelques-unes qui portent des inſcriptions Grecques, ou Latines, ſans aucunes figures; mais juſqu'à préſent l'on n'en a point produit avec de telles inſcriptions en d'autres langues.

Quant à l'obſervation de Pline, quelque ſens qu'on lui donne, je ſuis fort éloigné de l'attaquer, & je n'ai point deſſein de l'infirmer. Je ſuis perſuadé que cet Auteur eſt fidéle dans ſon récit; mais cela n'empêche pas que dans pluſieurs contrées de l'Orient, & ſinguliérement dans la Judée, les peuples ne fuſſent demeurés dans l'uſage d'avoir des anneaux. C'étoit même une marque de diſtinction; & lorſque l'Enfant prodigue revient trouver ſon pere, celui-ci qui ne met aucune borne à ſa joie, lui en fait donner un (*a*). L'Apôtre Saint Jacques (*b*) remarque auſſi qu'un homme qui paroiſſoit en public avec un anneau d'or, attiroit ſur lui une conſidération particuliére.

Il n'eſt pas moins conſtant que les Egyptiens, & les principales nations de l'Aſie n'avoient rien perdu de leur ancien attachement pour les Pierres gravées. A quelqu'uſage qu'ils les deſtinaſſent, ils continuoient toûjours d'en faire graver, & d'y faire repréſenter leurs Dieux, les portraits des perſonnes de diſtinction, enfin tout ce que leur imagination leur ſuggéroit. On ſçait que Mithridate en avoit fait un amas ſingulier (*c*); & lorſque Lucullus (*d*), ce Romain ſi célébre par ſa magnificence & par ſes richeſſes, aborde à Alexandrie, Ptolémée uniquement occupé du ſoin de lui plaire, ne trouve rien dans ſon Empire de plus précieux à lui offrir, qu'une Emeraude montée en or, ſur laquelle le portrait de ce Prince Egyptien étoit gravé. Celui de Bacchus l'étoit ſur la bague de Cléopatre, & le Graveur s'y étoit montré auſſi fin courtiſan, que ſupérieur dans ſon art. Je rendrois mal la penſée de l'ingénieux Artiſte, ſi pour exprimer le tour élégant qu'il avoit ſçu lui don-

(*a*) *Luc.* XV. 22.
(*b*) *Epiſt. S. Jac.* II. 2.
(*c*) *Plin. lib.* XXXVII. 1.
(*d*) *Plutarc. in vita Luculli.*

ner, j'empruntois d'autres termes que ceux d'une jolie épigramme qui courut alors. On y fait parler ainſi la Gravûre.

» Chef-d'œuvre d'un ſçavant burin,
» Je ſuis la Deïté qui préſide à l'Yvreſſe;
» Mais dans cette Améthyſte, un pouvoir ſouverain,
» Sous le maſque de la Sageſſe,
» Me déguiſe & me donne un frein.
» Riche ornement des doigts de la Reine charmante
» Que le Nil orgueilleux voit briller ſur ſes bords,
» Il falloit qu'au milieu de mes divins tranſports,
» Je puſſe, ſous les yeux d'une cour médiſante,
» De la ſobrieté conſerver les dehors.

Cette épigramme eſt la neuviéme du livre quatriéme chapitre XVIII. de l'Anthologie. M. Hardion s'eſt donné la peine de la traduire, & il eſt entré ſi parfaitement dans l'eſprit du Poëte Grec, que je ne crains point de rapporter tout de ſuite le texte original.

Εἰμὶ μέθη τὸ γλύμμα σοφῆς χερὸς, ἐν δ' ἀμεθύστῳ
Γέγλυμμαι. Τέχνης δ' ἡ λίθος ἀλλοτρίη.
Ἀλλὰ Κλειοπάτρης ἱερὸν κτέαρ. ἐν γὰρ ἀνάσσης
Χειρὶ θεὸν νήφειν καὶ μεθύουσαν ἔδει.

Le commerce maritime que les Etruſques faiſoient avec un grand ſuccès, les ayant rendu puiſſans, & les ayant mis en liaiſon avec les Egyptiens, les Phéniciens & quelques autres peuples de l'Orient, ils apprirent les mêmes arts & les mêmes ſciences que ces nations profeſſoient, & ils les apporterent en Italie. Car ce n'eſt guère que par la voie du commerce, que les hommes peuvent ſe communiquer mutuellement leurs diverſes connoiſſances, & en ſe donnant réciproquement ce qu'ils ont chacun de particulier, former en quelque façon, de différens peuples, une ſeule nation.

Les Etruſques commencerent donc à ſe familiariſer avec les Arts, heureux fruits de la paix & de l'abondance. Ils cultiverent la Sculpture, la Peinture, l'Architecture, & ils ne montrerent

pas moins de talent pour la Gravûre ſur les Pierres fines. Mnéſarque, pere du Philoſophe Pythagore, auquel pluſieurs Sçavans donnent pour patrie la Toſcane, exerçoit cette profeſſion (*a*). Ce que les Etruſques avoient vû faire aux Egyptiens, ils le pratiquerent dans le même dégré d'exactitude, qu'un éléve en met ordinairement dans l'imitation des ouvrages de ſon maître. C'eſt ce qu'un ſçavant Italien de nos jours (*b*), qui joint à un grand fonds d'érudition & à beaucoup de connoiſſance de l'Antiquité, une extrême ſagacité dans ſes découvertes, s'eſt efforcé de montrer; & comme il me paroît avoir aſſez heureuſement expliqué cette matiére, je ne puis mieux faire que d'expoſer ici ſon ſentiment. Cet Auteur fait voir que pour le choix des ſujets, la maniére de les traiter, le goût du deſſein, le travail même, il y a entre les Egyptiens & les Etruſques une conformité parfaite. Il va plus loin: non-ſeulement il croit pouvoir aſſigner la même époque aux ouvrages de ces deux peuples, il fait encore remonter juſqu'au tems du ſiége de Troye certaines Pierres, qu'il dit avoir été gravées par les Etruſques; & il ne craint point de les placer même dans des ſiécles encore plus reculés. C'eſt aſsûrément donner beaucoup aux conjectures, & peut-être plus qu'il ne convient, mais il n'en eſt pas moins vrai que les ouvrages de ſculpture des Etruſques, (& il n'en faut point ſéparer leurs Pierres gravées) portent avec eux, comme Pline (*c*) lui-même le reconnoît, le caractère d'une très-haute antiquité.

J'ajoûterai qu'en une infinité de circonſtances ces derniéres ont un rapport direct avec les Pierres gravées des Egyptiens; & pour être convaincu de ce rapport, il me ſuffira de faire obſerver que les Egyptiens ſe plaiſoient à graver les images de leurs Dieux, & celles de leurs Héros ſur le revers de certaines pierres taillées en forme de Scarabées, inſecte qui étoit chez ces peuples le ſymbole du Soleil, principe de la génération (*d*), & qu'ils regardoient encore comme une emblême du courage, dans la perſuaſion où ils étoient qu'il n'y avoit que des mâles parmi

(*a*) *Buonarroti Diſſert. ad calcem Etrur. Reg. Demſt. p.* 75.
(*b*) *Gori Muſeum Etruſc. p.* 431.
(*c*) *Plin. lib.* XXXIV. 7.
(*d*) *Apul. metam. lib.* 11. *Porphyr. in Euſeb. Præpar. Evang. lib.* 3. *c.* 3. *Ælian. de Anim. lib.* 10. *c.* 15.

ces

ces animaux. Ces ſortes de Pierres étoient pour eux des préſervatifs contre les décrets du Deſtin, & contre la malice des hommes : ils en paroient leurs Divinités, ils en ornoient les habits de leurs Prêtres; enfin ils en diſtribuoient, comme des marques d'honneur, aux perſonnes qui s'étoient diſtinguées, ſoit dans les emplois militaires, ſoit dans l'adminiſtration du gouvernement. Or nous trouvons de ces mêmes Scarabées chargés de figures & de caractères Etruſques (*a*). Croira-t-on que le hazard ſeul a déterminé deux nations ſi éloignées l'une de l'autre à donner à leurs Pierres gravées une forme ſi exactement ſemblable, & en même tems ſi bizarre ? N'eſt-il pas plus raiſonnable de penſer que les Egyptiens ont ſervi en cela de modéle aux peuples de l'Etrurie, qui ſans doute, en adoptant les Scarabées de l'Egypte, adopterent auſſi les pratiques ſuperſtitieuſes reçûes chez ceux ſur les pas deſquels ils s'empreſſoient de marcher.

Au reſte, les Pierres gravées ainſi figurées, ſont preſque toûjours percées d'outre en outre, de façon à pouvoir être attachées au col, ou au bras, paſſées dans un cordon. Le ſçavant Auteur dont je m'appuie, eſt perſuadé qu'originairement toutes les Pierres gravées Etruſques, ſans exception, étoient de ces ſortes de Taliſmans, & que ſi l'on en rencontre aujourd'hui qui n'ont pas la forme de Scarabées, c'eſt parce qu'on en a ſéparé après coup, & dans des tems bien poſtérieurs, la partie ſaillante qui repréſentoit le Scarabée, pour pouvoir monter plus aiſément en bague, la partie plate ſur laquelle il y avoit une gravûre en creux.

Je ne voudrois pas cependant garantir la certitude de cette conjecture dans toute ſon étendue. On lit dans Denys d'Halicarnaſſe (*b*), que le vieux Tarquin ayant vaincu les Etruſques, ſe fit un plaiſir d'ôter à leurs Magiſtrats les anneaux qu'ils portoient, & qui, autant qu'on en peut juger, étoient la marque

(*a*) J'ai vû entre les mains de M. le Comte de Caylus, qui en a fait préſent à M. de Thoms, un de ces Scarabées, dont la gravûre repréſente un ſoldat qui ſe baiſſe pour prendre une arme, avec ce mot Etruſque ᛋVJIVA, qui eſt ſans doute le nom de l'Artiſte. Elle étoit percée d'outre en outre, & cette ouverture étoit auſſi ancienne que la gravûre.

(*b*) *Dion. Halicarn. lib.* 2.

de leur dignité. Le même Hiſtorien avoit fait obſerver que les anneaux d'or dont les Sabins ſe paroient du tems même de Romulus, étoient une ſuite du luxe & de cette molleſſe que la fréquentation des Etruſques avoit introduit chez ces peuples. M. Gori lui-même, qui a formé la difficuté (*a*), & avant lui Piétre Sante Bartoli (*b*), ont rapporté des monumens Etruſques, où ſont des ſtatues d'hommes & de femmes avec un anneau au doigt; & ce qui eſt remarquable, ces anneaux ne conſiſtent point dans un ſimple jonc, ce ſont de véritables bagues, munies d'un chaton aſſez étendu, & qui certainement indique la place d'une gravûre. Je ne dois pas paſſer ſous ſilence cette ſtatue ſinguliére de bronze repréſentant un Magiſtrat, ou un Augure Etruſque, qu'on admire à Florence dans la Gallerie du Grand Duc. On lui voit un anneau au doigt annulaire de la main gauche, & cet anneau a encore la forme d'une bague. Je ne diſſimulerai point que M. Gori (*c*) qui a examiné depuis moi cette ſtatue, avec toute l'attention que peut y apporter un homme éclairé, & qui demeure ſur les lieux, a jugé que le Sculpteur n'a jamais eu intention de repréſenter une bague propre à ſervir de cachet. Il ſe fonde ſur ce que la partie de cette bague qu'on nomme le chaton, au lieu de préſenter une ſuperficie plate, comme la doit avoir un cachet, eſt convexe & s'éléve un peu en dôme. Il prétend encore que ſi le même Sculpteur avoit voulu figurer une bague enrichie d'une Pierre gravée, ou de quelque Pierre précieuſe, & non une bague purement de métal, telle que notre ſçavant Critique la ſuppoſe, il n'auroit pas manqué d'y adapter une Pierre réelle, lui qui pour repréſenter les prunelles dans cette ſtatue, avoit inſéré dans chaque œil une Pierre précieuſe, imitant en cela ce qui ſe pratiquoit aux ſtatues en bronze les plus remarquables. Mais ſans s'arrêter à ces raiſons qu'il ne ſeroit pas difficile de combattre, ne ſuffit-il pas d'avoir montré que les Etruſques, ainſi que les Egyptiens, avoient des anneaux; & ſi le cachet étoit inſéparable de l'anneau chez ces derniers peuples, pourquoi vouloir qu'une nation

(*a*) *Gori in Muſæo Etruſco.*
(*b*) *Sepolcri antichi.*
(*c*) *Obſerv. ad Statuas antiq. Muſæi Medic. p. 85.*

qui reconnoiſſoit les Egyptiens pour ſes maîtres, qui par rapport à ſes Pierres gravées les avoit ſinguliérement pris pour ſes modéles, & qu'on annonce de plus ſur ce pied-là, en ait uſé autrement qu'eux?

Le commencement des Arts ne fut point différent en Gréce de ce qu'il avoit été en Etrurie. Ce furent encore les Egyptiens qui mirent les inſtrumens des Arts entre les mains des Grecs, en même tems qu'ils dictoient à Platon les principes de la ſageſſe qu'il étoit venu puiſer chez eux, & qu'ils permettoient aux Légiſlateurs Grecs de tranſcrire leurs loix, pour les établir enſuite dans leur pays. Avant que les Grecs euſſent entrepris les voyages qui contribuerent tant à les éclairer & à les polir, tout étoit informe parmi eux. Ils n'avoient, pour repréſenter leurs Dieux, que des pierres mal taillées, ou des morceaux de bois à peine dégroſſis: & telles étoient les ſtatues qu'ils expoſoient ſur les autels à la vénération des peuples (*a*). Un ſimple cippe devenoit le portrait d'un homme illuſtre qui avoit bien mérité de la patrie, parce qu'on y liſoit le nom de ce citoyen; des morceaux de bois vermoulu ſervoient de cachet (*b*). Les Grecs demeurerent dans cet état d'ignorance juſqu'au tems de Dédale, qui le premier ſçut animer la ſculpture, en donnant du mouvement à ſes figures. Il vivoit vers les tems de la guerre de Troye, environ douze cens ans avant Jeſus-Chriſt, & je ſuis perſuadé que dès-lors l'art de graver en creux ſur les Pierres fines, étoit connu en Gréce.

On ne manquera pas de m'objecter, qu'Homère qui n'eſt pas moins admirable par ſon exactitude, digne du plus parfait Hiſtorien, que par les charmes enchanteurs de ſon ſtyle, n'a fait mention dans ſes poëmes ni d'anneaux, ni de cachets, ni de rien qui en approche. Au contraire, s'il s'agit de fermer une lettre, ou de mettre en ſûreté ſous une enveloppe quelqu'effet précieux (*c*), au lieu d'un ſceau que les Anciens y apposoient ordinairement, il ſe contente d'un ſimple lien. Pline en a fait la remarque (*d*), & il en a été tellement frappé, qu'il n'a

(*a*) Pauſanias en pluſieurs endroits de ſon Voyage de Gréce.

(*b*) *Theoph. hiſtor. lib.* 5. *c.* 1. *& Heſychius in* Θριππόβρωτος.

(*c*) *Iliad.* ζ. *Odyſſ.* θ.

(*d*) *Plin.* XXXIII. 1.

pas héſité de conclure que les Grecs qui aſſiégeoient Troye, n'avoient point encore l'uſage de l'anneau. Mais d'un autre côté Plutarque (*a*) parle de l'anneau d'Ulyſſe, ſur lequel ce héros avoit fait graver un dauphin, en mémoire du naufrage, où ſon cher Télémaque auroit perdu la vie, ſans le ſecours de ces poiſſons, amis de l'homme. Héléne, s'il en faut croire un Auteur Grec cité par Photius (*b*), ſe ſervoit pour ſon cachet d'une Pierre ſinguliére, dont la gravûre repréſentoit un poiſſon monſtrueux. Et ſi l'on veut un témoignage encore plus précis (*c*), Polygnote, un des plus anciens Peintres de la Gréce, qui vivoit vers la quatre-vingt-dixiéme Olympiade, dans ſon tableau de la deſcente d'Ulyſſe aux enfers, avoit peint le jeune Phocus ayant à un des doigts de la main gauche une Pierre gravée enchâſſée dans un anneau d'or. Ce tableau étoit en grande réputation; les Gnidiens l'avoient conſacré à Apollon dans le temple de Delphes; & certainement Polygnote n'y avoit rien mis au hazard. L'ordonnance montre un homme d'une érudition profonde, verſé dans la lecture d'Homère & des autres grands Poëtes, & qui non content de deſſiner correctement, & d'exprimer les paſſions avec force, apporte une attention ſinguliére à obſerver les régles inviolables du *Coſtume*.

J'oſe donc me flatter qu'on ne me diſputera point ce que j'ai avancé, que dans ces tems ſi éloignés ni les anneaux, ni l'art de la gravûre en creux n'étoient point ignorés des Grecs. Leurs ouvrages pouvoient être fort imparfaits; les Arts ne faiſoient que de naître chez eux. Ce ne fut même que long-tems après que l'on vit ces Arts ſe dépouiller peu à peu de leur premiére rudeſſe, pour prendre une meilleure forme entre les mains de ces grands génies, qui preſque ſubitement les conduiſirent au point de la perfection. Cette heureuſe révolution dut arriver, à ce que je penſe, vers la ſoixantiéme Olympiade. Théodore de Samos, fils de Téléclès, fleuriſſoit pour lors. C'étoit un Artiſte induſtrieux, qui avoit vû l'Egypte (*d*), & qui avoit trouvé

(*a*) *Plutarc. de ſolertia anim.*
(*b*) *Ptolom. Hepheſt. in Photio, cod.* 190.
(*c*) Pauſanias, Voyage de la Phocide, traduct. de M. Gedoyn. t. 2. p. 384.
(*d*) Pauſanias, voyage d'Arcadie, t. 2. p. 162. *Diodor. Sicul. ſub fin. lib.* 1.

l'Art

l'art de jetter en bronze des ftatues d'un feul jet. Il avoit auffi gravé cette Emeraude fameufe qui fervoit de cachet au tyran Polycrate, & dont ce Prince faifoit fes délices, fans doute à caufe de la gravûre qui la rendoit peut-être unique, & qui repréfentoit, dit-on, une lyre (*a*). L'on fçait que Polycrate avoit réfolu de s'en priver: convaincu que les hommes ne font point nés pour éprouver un bonheur conftant, il voulut interrompre le cours de fes profpérités par quelques difgraces; il jetta lui-même fa bague dans la mer; mais la Fortune qui lui préparoit d'autres malheurs, la lui fit retrouver prefqu'auffi-tôt dans le corps d'un poiffon (*b*).

Quelque grands & quelque rapides qu'euffent été les progrès des Arts, ce ne fut cependant que dans le fiécle d'Alexandre (*c*) qu'ils parurent dans tout leur éclat. Alors fe montrerent les Apelles, les Lyfippes & les Pyrgotéles, qui partageant les faveurs & les bienfaits de cet illuftre conquérant, difputerent à qui le repréfenteroit avec plus de grace & de dignité. Le premier y employa fon pinceau avec le fuccès que perfonne n'ignore, & Lyfippe ayant été choifi entre tous les Sculpteurs pour former en bronze le bufte de ce Prince, Pyrgotéles fut feul jugé digne de le graver. La nature ne produit point des hommes fi rares, fans leur donner pour émules d'autres grands hommes; ainfi l'on vit fe répandre par toute la Gréce une multitude d'excellens Artiftes; & pour me renfermer dans mon fujet, il y eut dans toutes les villes des Graveurs d'un mérite diftingué. L'art de la gravûre en Pierres fines eut entre les mains des Grecs les fuccès que méritoient des travaux affidus & multipliés; il ne fallut plus chercher de bons Graveurs hors de chez eux, & ces peuples fe maintinrent pendant long-tems dans cette fupériorité. Les Cyrénéens (*d*) étoient en réputation de Graveurs du premier ordre: c'étoit une colonie Grecque. Cronius & Apollonides (*e*)

(*a*) *S. Clem. Alexand. Pædag. l.* 3. Pline liv. XXXVII. ch. 1. prétend que c'étoit une Sardoine-Onix admirable, qu'elle étoit fans gravûre, & qu'on la montroit à Rome dans le temple de la Concorde; mais il me femble qu'on doit s'en rapporter plûtôt au témoignage d'Hérodote, confirmé par Paufanias, Denys d'Halicarnaffe, Suidas: & d'autres Auteurs dignes de foi, qui tous affûrent que c'étoit une Emeraude.

(*b*) *Herodot. lib.* 3. *cap.* 39. *& feq.*

(*c*) Il régnoit dans la cent fixiéme Olympiade.

(*d*) *Ælian. var. hift. l.* 12. *c.* 30.

(*e*) *Plin. l.* XXXVII. *c.* 1.

D

ſe rendirent très-célébres dans cette profeſſion, ainſi que le fameux Dioſcoride (*a*), qui étant venu à Rome, mérita ſous Auguſte le même honneur qu'Alexandre avoit autrefois accordé à Pyrgotéles. Je pourrois encore nommer Solon le concurrent de Dioſcoride, Hyllus diſciple de ce dernier, Pamphyle, Allion, Philémon, Aſpaſe, Tryphon, Plotarque, & beaucoup d'autres, dont les noms ſe ſont conſervés ſur leurs gravûres; mais comme nous ignorons entiérement tout ce qui concerne ces Artiſtes, & qu'on ne ſçauroit même fixer le tems, ni le lieu où ils ont vécu, une plus longue énumération me ſemble inutile; elle n'apprendroit rien. Je ferai ſeulement obſerver qu'on ne trouve guère ſur les belles Pierres gravées d'autres noms que des noms Grecs, nouvelle preuve que les meilleurs Graveurs ſont preſque tous ſortis du ſein de la Gréce.

Quand on réfléchit ſur le génie des Grecs, il ne paroît point ſurprenant de rencontrer chez eux un ſi grand nombre d'Artiſtes occupés à graver ſur les Pierres fines. L'on ne voit point que l'uſage des anneaux & des Pierres gravées fût reſtraint dans la Gréce à certaines perſonnes, & à un certain nombre de conditions; tout le monde pouvoit en avoir, & rien n'étoit plus propre à ſatisfaire la vanité d'un peuple qui fut toûjours extrêmement avide de gloire. C'étoient autant de monumens, où ſans beaucoup de dépenſe, & ſur une matiére durable, chacun pouvoit librement faire mettre ſon portrait, ou exprimer les actions qui l'avoient illuſtré. Si un Athléte, ſi un homme doüé de quelque talent avoit remporté le prix dans les Jeux; ſi un ſoldat s'étoit ſignalé à la guerre, il faiſoit graver cet événement ſur une Pierre précieuſe, qu'il portoit enſuite comme un trophée de ſa victoire. Les Grecs étoient nés fort ſuperſtitieux; & c'étoit encore pour ceux d'entre eux qui avoient des ſentimens plus vifs de religion, un moyen bien naturel d'entretenir leur piété. L'image d'une Divinité gravée ſur une Pierre portée en bague, s'offroit ſans ceſſe aux yeux de celui qui y avoit attaché ſa confiance, & le fortifioit dans ſa croyance.

(*a*) Il écrit ainſi ſon nom en Grec: ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ, & le plus ſouvent, ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ au génitif; il ſemble par conſéquent qu'on devroit le nommer *Dioſcuride*; mais l'uſage a prévalu, on le nomme avec Pline *Dioſcoride*.

Avant que les Romains euſſent lié aucune habitude avec les Grecs, dès les premiers tems de la République, ſous les Rois mêmes, ils portoient déja des anneaux. Mais cet uſage n'étoit pas univerſel, puiſqu'au rapport de Pline (*a*), de toutes les ſtatues des Rois Romains qui étoient au Capitole, les ſeules ſtatues de Numa & de Servius Tullius étoient avec des anneaux. Ceux des Sénateurs ne furent dans les commencemens que de fer; & l'on appercevoit des veſtiges de cette premiére ſimplicité dans la cérémonie des mariages, ainſi que dans celle du Triomphe (*b*). Dans l'une l'époux faiſoit préſent à ſon épouſe d'un anneau de fer tout nud; dans l'autre le triomphateur avoit de même que l'eſclave qui lui mettoit une couronne d'or ſur la tête, un ſimple anneau de fer au doigt. Ce fut dans cet appareil que Marius triompha de Jugurtha. Les Magiſtrats que le Sénat envoyoit en ambaſſade, furent pendant un aſſez long-tems les ſeuls qui eurent le droit de porter en public un anneau d'or; privilége qui s'étendit à tous les Sénateurs ſans diſtinction, & qui devint enfin l'appanage des Chevaliers Romains. C'étoit la marque qui diſtinguoit le Noble du Plébéïen (*c*). Ces derniers ne pouvoient avoir tout au plus que des anneaux d'argent; & ſi quelques-uns d'entr'eux étoient décorés d'un anneau d'or, ainſi qu'il arriva au fameux Comédien Roſcius (*d*), à qui Sylla étant Dictateur en donna un, & à Hérennius Gallus autre Comédien, qui en reçut un des mains du Queſteur Balbus (*e*), ils paſſoient tout de ſuite dans l'Ordre des Chevaliers. Par la raiſon contraire, arrivoit-il qu'un Chevalier Romain eût diſſipé ſon bien, & qu'il ne fût plus en état de figurer? il étoit obligé de dépoſer l'anneau d'or (*f*). Quelqu'action déshonorante faiſoit-elle perdre le rang à un citoyen diſtingué, & le rendoit-elle incapable de remplir aucune charge? on le dépouilloit de ſon anneau, on biſſoit même ſon cachet.

Il eſt probable que les Romains avoient emprunté cet ornement des Etruſques leurs voiſins, qui leur avoient donné des Rois, & chez leſquels ils avoient puiſé les pratiques de leur

(*a*) *Plin. lib.* XXXIII. *cap.* I.
(*b*) *Plin. Ibid.*
(*c*) *Dion. lib.* 48.
(*d*) *Macrob. lib.* 2. *c.* 10.
(*e*) *Cic. Epiſt.* X. 32.
(*f*) *Plin. lib.* XXXII. *c.* 12.

Religion. Je n'oserois pas cependant assûrer que ces premiers anneaux aient été enrichis de Pierres gravées, comme je préjuge que l'étoient ceux des Etrusques. Si l'on y voyoit de la gravûre, c'étoit tout au plus sur le métal même de l'anneau, & le travail en devoit être fort grossier. Occupés de guerres continuelles, & n'ayant que du mépris pour les Arts libéraux, qu'ils ne sçavoient pas assez distinguer des professions purement méchaniques, est-il étonnant que les Romains pendant tout le tems qu'ils se gouvernerent en République, eussent fait si peu de progrès dans la Peinture, la Sculpture & la Gravûre qui est une dépendance de cette derniére? Ils ne commencerent à prendre du goût pour cette partie des beaux Arts, que lorsqu'ayant pénétré dans la Gréce & dans l'Asie, ils eurent été témoins de la haute estime qu'on y faisoit des grands Artistes, ainsi que de leurs productions. Alors ils se livrerent à la recherche des belles choses; & ne mettant point de bornes à la curiosité des Pierres gravées, non-seulement ils en dépouillerent la Gréce, en même tems qu'ils en enlevoient les tableaux, & les plus rares statues; mais ils attirerent encore à Rome, pour en graver de nouvelles, les Dioscorides, les Solons, & une infinité d'autres Artistes aussi distingués.

Tant que les loix furent respectées, les Romains garderent le souvenir de ce qui leur avoit été enseigné par Numa. Ce Prince religieux, à l'exemple de Pythagore, estimoit qu'on ne pouvoit s'élever à la connoissance de la Divinité que par la pensée (*a*). Il disoit que c'étoit l'avilir & l'exposer au mépris, que d'emprunter, pour la rendre sensible, des objets périssables & purement matériels. Le cœur plein de ces sages leçons, les Romains s'abstinrent pendant assez long-tems de graver aucune image des Dieux sur leurs cachets. Mais en adoptant dans la suite les cultes religieux des autres nations, & en particulier ceux des Egyptiens, ils devinrent comme ces peuples les esclaves de la superstition (*b*); & le caprice se mettant de la partie, il n'y eut absolument plus rien qui ne dût trouver sa place sur les gravûres des anneaux.

(*a*) *Plutarc. in vita Numæ.*

(*b*) *Plin. l.* II. *c.* 7. XXXIII. *c.* 3.

On

On ſe permit auſſi la multiplicité des anneaux qui juſques-là avoit été ſévérement défendue (*a*) : ce ne fut plus une choſe odieuſe ni meſſéante d'en avoir plus d'un. Ces anneaux qui n'avoient été conſidérés que comme des cachets dont l'uſage entroit dans les beſoins de la ſociété, furent mis au rang des ornemens indiſpenſables , quoique ſuperflus. On en para les ſtatues des Dieux (*b*) , ſans doute pour avoir le prétexte d'en faire profuſion pour ſoi-même. On ne ſe contenta pas d'y faire monter des Pierres gravées, l'on y fit auſſi enchâſſer des Pierres précieuſes d'un brillant & d'un éclat merveilleux (*c*). Tantôt la rareté de la matiére, d'autres fois l'excellence du travail relevoient la beauté de ces bijoux, & les rendoient d'un prix ineſtimable. Il y eut des bagues à l'uſage de toutes les conditions ; & qui le pourroit croire ? il ſe rencontra des voluptueux aſſez délicats, pour ne pouvoir ſoûtenir pendant l'Eſté le poids d'une bague trop peſante (*d*) ; il fallut en faire de plus légères & de plus épaiſſes pour les différentes ſaiſons.

Le doigt annulaire de la main gauche perdit alors le droit qu'il avoit ſeul de porter l'anneau. Il avoit été reconnu pour le plus commode (*e*), la bague s'y trouvoit, autant qu'il étoit poſſible, à l'abri du frottement, & pouvoit s'y maintenir plus long-tems en ſon entier ; & la main droite n'étant point gênée, agiſſoit plus librement. Les Grecs , les Etruſques, les Egyptiens en avoient donné l'exemple aux Romains, tous les peuples s'étoient, ce ſemble, accordés dans ce choix. Les Iſraëlites ſeuls paroiſſent avoir été dans un uſage différent. Zorobabel eſt comparé à un anneau dans la main droite d'Iſraël (*f*) ; & Dieu menace Jéchonias de l'arracher du thrône de ſes peres, en punition de ſes crimes, y fût-il auſſi fermement, auſſi légitimement aſſis que l'anneau qui eſt à la main droite du Tout-Puiſſant (*g*).

Mais dans un ſiécle où la ſomptuoſité avoit pris la place de l'ancienne frugalité, il ne falloit pas demander qu'on eût égard à aucune de ces conſidérations. Non-ſeulement l'on chargea

(*a*) *Attejus Capito apud Macrob. l.* VII. *c.* 13. & *Iſid. orig. lib. penult. c.* 32.
(*b*) *Plin. lib.* XXXIII. *cap.* I.
(*c*) *Plin. ibid.*
(*d*) *Juvenal. Satyr.* I. *v.* 28. VII. 89.
(*e*) *Macrob. lib.* VII. *c.* 13.
(*f*) *Eccleſ.* XLIX. 13.
(*g*) *Jerem.* XXII. 24.

d'anneaux tous les doigts de la main, & l'on en mit plufieurs à un même doigt (*a*), l'on fit encore monter quelquefois plufieurs Pierres gravées fur le même anneau. On en voit un de ce genre dans le Cabinet du Grand Duc qui eft fort fingulier (*b*). Le portrait d'une jeune femme taillé en relief, & les têtes de deux chevaux gravés en creux, toutes trois fur des Grenats, font rangés fymmétriquement fur le chaton, ou la partie fupérieure de cet anneau antique, qui eft d'or. Au-deffous des deux têtes de chevaux, fur le corps même de l'anneau, font gravés leurs noms, AMOR & OSPIS, & dans l'épaiffeur du jonc on lit le mot POMPHINICA, dont les lettres qui font à jour y ont été épargnées avec une extrême délicateffe. J'imagine que celui qui fit faire cette bague, y voulut faire exprimer les portraits & les noms de ce qu'il aimoit le plus; au lieu que M. Gori prétend que cet anneau eft le prix de la victoire obtenue par un cocher dans les exercices du Cirque (*c*).

Ordinairement le corps de l'anneau étoit maffif, mais quelquefois auffi on le tenoit creux, on y pratiquoit un vuide; & comme on pouvoit croire qu'il y avoit dans ces cellules quelque chofe de caché, & que tout ce que l'on cherche à fouftraire à la vûe annonce du myftère, ces anneaux creux firent partie du culte religieux. Les Flamines, ou Prêtres de Jupiter, ne pouvoient porter des anneaux que de cette efpéce (*d*). D'autres hommes qui mettoient une forte de gloire à fe rendre maîtres de leur fort, en faifoient cependant un ufage bien différent; ils y renfermoient des poifons, & ce fut au moyen d'un pareil anneau qu'Annibal fe procura la mort (*e*).

La matiére la plus noble qu'on employoit à la fabrique des anneaux étoit l'or, d'autres fe faifoient en argent; quelquefois l'acier fe joignoit à ces deux métaux; & il fe peut que les anneaux appellés par les Anciens, anneaux de Samothrace, fuffent de cette derniére efpéce. Tel devoit être l'anneau d'or de Trimalcion (*f*), où l'on diftinguoit des étoiles d'acier qui

(*a*) *Martial. lib.* V. *Epigr.* XI. & *Senec. natur. quæft. lib.* VII. *c.* 31.
(*b*) *Muf. Florent. vol.* II. *Gem. tab.* XI.
(*c*) *Gori, obfer. ad tab.* XI. *fup. cit. p.* 27.
(*d*) *Artemid. l.* 2. *c.* 2. & *A. Gell. lib.* 10. *c.* 15.
(*e*) *Aurel. Vict. in vita Annib.*
(*f*) *Petron. in Satyr.*

étoient apparemment incruftées dans l'or, comme le font nos ouvrages de Damafquinure. Le cuivre y fervoit auffi, & fouvent on le doroit. Il s'eft vû des anneaux dont le jonc ainfi que le chaton, avoient été épargnés dans un feul morceau de Cornaline (*a*). Il s'en eft fait d'ivoire ou d'ambre (*b*) ; & ces bagues qui avoient quelque chofe de plus galant que les autres, étoient pour les Dames. Les fimples foldats & le menu peuple fe contentoient de porter des anneaux de fer, & les efclaves ne pouvoient fans crainte d'être repris, en avoir d'un autre métal. Mais comme il n'eft que trop ordinaire de voir les gens de néant chercher à fortir de leur état, il fe trouva des efclaves affez impudens pour faire dorer leurs anneaux de fer, ou pour y faire incrufter quelque portion d'or (*c*), comme fi en ufant de ce ftratagême, ils euffent pû efpérer de couvrir la baffeffe de leur origine, & faire oublier qu'ils étoient nés dans la fervitude.

Quand les perfonnes moins riches n'avoient pas le moyen de fe procurer une pierre fine, ils faifoient feulement monter fur leurs anneaux un morceau de verre colorié (*d*), gravé ou moulé fur quelque belle gravûre ; & l'on voit aujourd'hui dans plufieurs Cabinets de ces verres antiques, dont quelques-uns tiennent lieu d'excellentes gravûres antiques qu'on n'a plus. On y conferve auffi quelques bagues anciennes, qui font reconnoiffables en ce que l'anneau, ou le jonc proprement dit, en eft ordinairement fort épais, & l'ouverture pour paffer le doigt affez étroite ; ce qui a fervi de preuve à Gorlée pour montrer que les anneaux ne fe portoient autrefois qu'au doigt annulaire, & qu'ils ne fe font même jamais mis au-delà de la feconde phalange.

On prétend que quelquefois les Anciens faifoient fouder des pannetons de clefs à leurs anneaux, & l'on en a produit quelques-uns de cette efpéce (*e*). Mais s'il en faut croire Saumaife (*f*),

(*a*) *Gorlæi Dactyl. Fig.* 101. & *Thef. Brand. tom.* 1. *p.* 150.
(*b*) *Artemid. lib.* 2. *c.* 5.
(*c*) *Plin. lib.* XXXIII. *c.* 1.
(*d*) Pline liv. XXXV. à la fin du chapitre 6. enfeigne la préparation d'une efpéce de blanc, qui s'employoit dans la peinture, & qui étoit nommé *annulaire*, parce qu'outre de la craie qui en étoit la bâfe, il y entroit du verre pulvérifé, de ces verres que le peuple portoit en bague, en guife de Pierres fines.
(*e*) *Gorlæi Dactyl. Fig.* 42.
Cafal. de antiq. Rom. ritibus, *c.* 18.
Longus de Annul. c. 6.
(*f*) *Salmaf. ad Solin. p.* 932.

au fentiment duquel je foufcris volontiers, ces anneaux ne font réellement que de fimples clefs, qui ne différent des nôtres que dans la tige qui eft extrêmement courte. Si ce qu'on fuppofe avoit cependant de la réalité, l'on ne joignoit ces deux chofes, l'anneau & la clef, que pour une plus grande commodité. Et en effet, l'on ne fe contentoit pas de tenir fous la clef ce qu'on avoit de plus cher & de plus précieux, l'on fcelloit encore les endroits qui le renfermoient. Une femme dans Ariftophane, fe plaint d'être ainfi retenue captive dans fon appartement par un mari jaloux (*a*). On fcelloit les coffres forts, & jufqu'aux vafes de terre dans lefquels on confervoit le vin & les autres liqueurs; en un mot, tout ce qu'on vouloit mettre à couvert de l'infidélité des domeftiques. Cicéron (*b*) nous apprend qu'il avoit une mere vigilante, qui fcelloit jufques aux cruches vuides, pour n'être point trompée; car les femmes ayant l'adminiftration de l'intérieur de la maifon, elles étoient pour l'ordinaire les dépofitaires de l'anneau qui fervoit à fceller (*c*). Pour lui, bien éloigné de cet efprit d'œconomie, il faifoit briller à fon doigt une bague de grand prix, & Juvénal, né méchant, difoit que l'Orateur n'y perdoit rien, que fes plaidoyers n'en étoient payés que plus largement (*d*).

Mais c'étoit principalement à cacheter les lettres que les Anciens, & en particulier les Romains, faifoient fervir leurs anneaux. Après que la lettre étoit pliée, ou, ce qui eft le même, après que les tablettes étoient fermées, on faifoit paffer autour une bandelette de lin, & à l'endroit où ce ruban finiffoit, on mettoit de la cire, ou une efpéce de craie (*e*), ou plûtôt de terre molle qui venoit d'Afie, prête à recevoir l'impreffion du cachet, qu'on mouilloit ordinairement avec la falive (*f*) avant que de faire l'empreinte, afin que la pierre ne s'attachât point à la cire, & que le dépouillement s'en fît mieux. La lettre ainfi cachetée devenoit un dépôt facré, & le porteur avoit grand foin avant de la rendre, de faire reconnoître l'enveloppe & le cachet, par celui à qui elle étoit adreffée (*g*).

(*a*) *Ariftoph. in* Θεσμοφοριαζούσαις. v. 421.
(*b*) *Cic. Epift. ad Tiron. l.* XVI. *ep.* 26.
(*c*) *Clem. Alex. Pædag. lib.* III.
(*d*) *Juvenal. Satyr.* VII.
(*e*) *Cic. Orat. pro Flacco.*
(*f*) *Juvenal. Satyr.* I. & *Ovid. Trift. lib.* V. *Eleg.* 5.
(*g*) *Plaut. Bacchid. Act.* IV. *Sc.* 6.

Cette

Cette coûtume a paſſé de ſiécle en ſiécle, & eſt venue juſqu'à nos jours, ſans avoir ſouffert preſqu'aucune variation. Dès le onziéme ſiécle S. Bernard s'excuſoit dans quelques-ûnes de ſes lettres (*a*) de ne les avoir pas cachetées, ſur ce qu'il n'avoit pas ſon cachet ſous la main; & dans une autre (*b*) qu'il écrit au Pape Eugène, il ſe plaint qu'on a fait courir pluſieurs fauſſes lettres ſous ſon nom, ſcellées d'un cachet falſifié: il l'avertit en même tems qu'il cachetera dorénavant ſes lettres d'un nouveau cachet, où ſeront ſon portrait & ſon nom.

Encore aujourd'hui dans toute l'Europe, & juſques chez les Orientaux, l'on ne fait partir aucunes lettres ſans les avoir cachetées; & c'eſt ce qui a mis ces derniers peuples, ſi peu curieux d'ailleurs de cultiver les Arts, dans la néceſſité d'exercer celui de la gravûre en creux ſur les Pierres fines, afin d'avoir des cachets à leur uſage. La Religion Mahométane leur défendant abſolument toute image, ils y font mettre quelque ſentence tirée de l'Alcoran, ou bien quelque diſtique écrit en Arabe, en Turc, ou en Perſan, & qui preſque toûjours contient le nom de la perſonne pour qui la gravûre a été faite. Leurs cachets ſont ordinairement octogones; apparemment que cette forme leur plaît, & j'en ai vû pluſieurs fort chargés d'ouvrage, & qui néanmoins étoient ſi parfaitement exécutés, que pour ce qui concerne la délicateſſe & la netteté dans le trait, je doute que nos meilleurs Artiſtes puſſent mieux faire; d'autant plus que le travail qu'exige ces ſortes de caractères eſt d'une très-grande difficulté.

J'ai déja fait obſerver (*c*) que l'appoſition du cachet étoit la façon la plus uſitée de donner ſon approbation à un écrit. Un ſymbole qui ſouvent étoit un logogriphe, ou une alluſion au nom de la perſonne (*d*), tel qu'on en voit ſur pluſieurs Médailles des familles Romaines; une inſcription, ſon propre portrait, celui d'un de ſes ancêtres, ou de quelqu'homme illuſtre, gravés ſur une Pierre, & imprimés enſuite ſur la cire au pied de l'écrit, ou y tenoient lieu de ſignature, ou ſervoient à rendre la piéce

(*a*) *S. Bern. Epiſt.* 330. 339.
(*b*) *Ibid.* 284.
(*c*) *Sup. pag.* 5.
(*d*) *Symmach. lib.* 2. *Epiſt.* 12.

plus authentique. Tout contrat, tout teſtament qui n'étoit pas muni au moins d'un cachet, (car il étoit des circonſtances qui exigeoient ceux de pluſieurs témoins) n'avoit aucune force & demeuroit ſans effet. Les loix Romaines en preſcrivant toutes les formalités néceſſaires pour rendre ces actes valides, mettent au nombre des principales conditions l'appoſition du ſceau; & de là vient indubitablement la coûtume qui regne encore parmi nous de ſceller tous les actes publics & toutes les graces que le Prince accorde.

On ne voit pas cependant qu'à Rome, pas même lorſque les Empereurs y uſerent d'un pouvoir plus abſolu, il y eût un ſceau qui fût celui de l'Etat, ni que quelqu'un fût commis pour en avoir la garde. Un pareil ſceau auroit ſans doute allarmé les Romains : depuis qu'ils eurent ſecoüé le joug de la Royauté, ils ne ſouffrirent rien qui n'annonçât une ſorte d'indépendance & une liberté parfaite, & qui ne fît voir que tous les membres de la République, quoique ſubordonnés les uns aux autres, partageoient cependant avec une eſpéce d'égalité l'autorité ſuprême.

Ce n'étoit donc point le cachet de la République, ainſi que l'ont cru quelques Sçavans, que Q. Catulus, après avoir aſſiſté à un ſacrifice ſolemnel dans le Capitole, vit en ſonge paſſer des mains de Jupiter dans le ſein d'Auguſte, & ſervir d'un heureux préſage de la future élévation de ce Prince à l'Empire (*a*) : c'étoit plûtôt le ſimulacre du Génie de la République, que ce Dieu tenoit à la main, comme on voyoit celui de la Victoire entre les mains de la ſtatue de Jupiter Olympien (*b*), & comme on peut le remarquer encore dans quelques monumens qui repréſentent la Divinité tutélaire de Rome, & ſinguliérement ſur une des Pierres gravées du Cabinet du Roi. Le mot latin *Signum*, que Suétone a employé en rapportant ce fait, a une double ſignification, & il a pû aiſément induire en erreur, & donner lieu à l'équivoque. Je conviens, & j'en ai même déja fait l'obſervation, que les Romains donnoient des anneaux aux ſtatues de leurs Dieux, en même tems qu'ils les enrichiſſoient de pendans d'o-

(*a*) *Sueton. in Aug. cap.* 94. (*b*) *Pauſanias in Elid.*

reilles (*a*), qu'ils en doroient les cheveux, qu'ils leur mettoient du fard, & qu'ils y ajoûtoient encore d'autres ornemens poftiches, ainfi qu'on en a une preuve dans la Venus de Médicis, qui a les oreilles percées & les cheveux dorés (*b*). Mais fi l'on fe fert de ce moyen pour montrer que le terme *Signum* ne peut & ne doit s'entendre que d'un cachet, il faut avoüer auffi ou que ce cachet n'étoit point le fceau de la République, ou qu'il fe trouvoit étrangement déplacé; car c'eft entre les mains de Jupiter, ou plûtôt de fa ftatue, au milieu d'un temple ouvert à tout un public, & dans l'endroit le plus fréquenté de Rome, que Catulus fuppofe avoir vû ce cachet. Certainement l'on ne croira jamais qu'un dépôt auffi facré que le devoit être le fceau du Gouvernement, ait été gardé avec fi peu de précaution, & fi peu convenablement. Quoi qu'il en foit, il ne s'agit ici que d'une vifion, que d'un fonge, & peut-on déterminer fûrement un fait hiftorique fur l'expofé d'une fimple fiction?

On peut affûrer plus pofitivement que depuis le chef jufqu'au dernier des citoyens, chacun avoit fon cachet qui lui étoit propre, & dont il faifoit ufage quand il en étoit befoin. Le cachet de l'Empereur & celui d'un Conful, ne différoient du cachet d'un fimple particulier, que par le dégré de refpect & d'autorité que lui communiquoit le caractère de la perfonne à qui le cachet appartenoit. Quelquefois le Prince remettoit fon anneau à un confident, & fe déchargeoit fur lui du foin laborieux de fceller des dépêches, qui ne pouvoient manquer d'être en grand nombre; mais cela dépendoit de fa volonté, & ne faifoit point une Place. C'eft ainfi que le pere de Trogus Pompeius l'Hiftorien, qui avoit accompagné Céfar dans fes expéditions militaires, étoit & le fécrétaire de ce Prince, & le gardien de fon anneau (*c*). Augufte eut une fi grande confidération pour Agrippa & pour Mécénas, qu'après avoir lû les lettres que cet Empereur écrivoit, & y avoir fait les changemens qu'ils jugeoient à propos, il leur permettoit d'y mettre le dernier fceau en les cachetant avec fon propre anneau dont il les avoit fait dépofitaires (*d*).

(*a*) *Lamprid. in vita Alex. Sev.*
(*b*) *Maffei raccolta di Statue, tab.* 17.
(*c*) *Juftin. lib.* 43. *fub fine.*
(*d*) *Dio. lib.* 51.

Vefpafien en ufa de même avec Mutianus, il lui avoit envoyé fon anneau, & tous les ordres que ce Miniftre expédioit, étoient cenfés donnés par l'Empereur quoiqu'abfent, parce que fon cachet y étoit appofé (*a*).

Comme tous les citoyens, au moins le chef de chaque famille, devoient poffféder un anneau en propre, il n'étoit pas permis à un Graveur de faire en même tems le même cachet pour deux perfonnes différentes. Une des loix de Solon prononçoit des peines contre l'ouvrier qui auroit commis une pareille infidélité (*b*). Plus l'on reconnoiffoit de danger, plus il convenoit d'ufer de précautions: & en effet il étoit d'une extrême conféquence qu'un cachet, qui comme un blanc-feing pouvoit lier la perfonne qui en étoit le véritable poffeffeur, ne tombât pas entre les mains d'un ennemi, ou de quelque malhonnête homme, qui auroit pû en faire un mauvais ufage. On n'en avoit que trop d'exemples; on avoit vû Annibal (*c*) fur le point de furprendre la ville de Salapia à la faveur de lettres écrites fous le nom du Conful Marcellus, & fcellées de fon cachet. On pouvoit nommer Parménion (*d*) & Sextus Pompeius (*e*) à qui on avoit dreffé de pareilles embûches, & qui y avoient fuccombé. Le même Pompée (*f*) femblant prévoir le malheur qui devoit lui arriver, avoit jetté fon anneau à la mer après fa défaite, dans la crainte que fi cet anneau tomboit entre les mains de fes ennemis qui le pourfuivoient, ils n'en abufaffent contre lui-même; & Pétrone (*g*) après s'être donné la fatisfaction, avant que de quitter la vie, de reprocher à Néron fes infamies, & lui avoir fait tenir fous un cachet l'odieux tableau qu'il en avoit tracé, brife l'anneau dont il s'étoit fervi, afin qu'il ne pût jamais devenir une piéce de conviction contre ceux qui l'auroient confervé, ni de prétexte à l'Empereur pour les accufer d'être les auteurs de cette piéce fatyrique.

C'étoit prefque toûjours au lit de la mort qu'on paroiffoit le plus occupé de ce que deviendroit fon anneau. Soit foupçon,

(*a*) *Xiphil. in Vefpaf.*
(*b*) *Solon in Laërtio.*
(*c*) *Plutarc. in vita Marcelli.*
(*d*) *Quint. Curt. lib.* VII. *c.* 2.
(*e*) *Appian. de bell. civ. lib.* V.
(*f*) *Suet. lib.* 4. *c.* 8.
(*g*) *Tacit. Ann. lib.* 16. *c.* 19.

ſoit prévoyance, ſoit jalouſie, ſoit vanité, ou quelqu'autre motif que ce fût, pluſieurs demandoient alors qu'on détruisît leur anneau, ou qu'on le renfermât dans la même urne avec leurs cendres. Si le mourant avoit manqué de s'expliquer, les aſſiſtans y ſuppléoient pour lui, & avant qu'il expirât l'anneau étoit déja hors de ſon doigt (*a*). Il ſembloit qu'on ne pût montrer aſſez d'inquiétude ſur le ſort que pouvoit avoir un bijou, digne en effet de la plus grande attention, puiſqu'au milieu même de la corruption, il étoit demeuré preſque l'unique ſoûtien de la bonne foi. Qu'il étoit humiliant pour les hommes d'être ainſi obligés de s'en rapporter moins au témoignage de leur propre conſcience, qu'à celui de leurs anneaux! Et c'eſt la réflexion que fait le Philoſophe Sénéque, en gémiſſant ſur les déréglemens de ſon ſiécle (*b*).

L'hiſtoire nous fournit plus d'un exemple de cachets qui appartenoient en propre à des particuliers, & elle nous a décrit les ſujets de pluſieurs. Jules Céſar qui croyoit deſcendre de Vénus par Enée, & qui avoit pris cette Déeſſe pour ſa Divinité tutélaire, avoit fait graver ſur ſon anneau l'image de Vénus armée d'un dard (*c*); gravûre dont les copies ſe ſont multipliées à l'infini. Auguſte ſe ſervit dans les commencemens de ſon Empire d'une Pierre ſur laquelle étoit gravé un Sphinx (*d*). Il abandonna cette emblême, pour faire ceſſer de mauvaiſes plaiſanteries, & il prit la tête d'Alexandre, à laquelle il ſubſtitua encore ſon propre portrait, que pluſieurs des Empereurs ſes ſucceſſeurs adopterent pour leur cachet (*e*). C'étoit le célébre Dioſcoride qui l'avoit gravé. Le cachet de Pompée repréſentoit un lion tenant une épée (*f*); celui de Mécénas une grenouille (*g*), redoutable au peuple, parce qu'elle annonçoit ſouvent la levée d'un nouvel impôt. Apollon & Marſyas étoient exprimés ſur le cachet de Néron (*h*). Galba avoit conſervé celui de ſes ancêtres, où l'on voyoit un chien ſur une proue de vaiſſeau (*i*).

(*a*) *Plin. l.* XXXIII. *c.* I.
(*b*) *Senec. de benef. lib.* III. *c.* 15.
(*c*) *Dion. lib.* XLIII.
(*d*) *Plin.* XXXVII. *c.* I.
(*e*) *Sueton. in vita Auguſt. c.* 50.
(*f*) *Plutarc. vit. Pompeii, ſub fin.*
(*g*) *Plin. lib.* XXXVII. *c.* I.
(*h*) *Sueton. cap.* 21.
(*i*) *Dion. lib.* LI.

Cneius Scipion, cet homme ſi peu digne de porter un ſi grand nom, avoit ſur ſon anneau le portrait de Scipion l'Africain ſon illuſtre pere (*a*); & l'on voyoit ſur celui de l'Empereur Commode le portrait de Martia ſa maîtreſſe (*b*), ſous la figure d'une Amazone. La tête d'Alexandre avoit fourni le ſujet des cachets de la famille des Macriens (*c*). Sylla, fier de la priſe de Jugurtha, fit graver ſur l'anneau qu'il portoit au doigt, & dont il ſe ſervit toûjours depuis pour ſon cachet, en dépit de Marius, le Roi Bocchus lui livrant ce Prince malheureux (*d*); & dans une occaſion preſque ſemblable, Scipion l'Africain fit repréſenter ſur le ſien le portrait de Syphax qu'il avoit vaincu. Pour convaincre Lentulus Sura & ſes complices, d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina, on n'eut beſoin que de leur confronter leurs lettres & leurs cachets (*e*). Je me bornerai à ces exemples; je pourrois en produire d'autres, mais ceux-ci me paroiſſent ſuffiſans; ils montrent preſque tous aſſez clairement que les Pierres gravées qui nous reſtent, quelques ſoient les ſujets qui y ſont exprimés, ont pû & ont dû ſervir à cacheter.

Il eût été difficile aux premiers Chrétiens de ſe paſſer de cachets: ils vivoient confondus avec les Grecs & les Romains, & ils étoient par conſéquent aſſujettis aux mêmes uſages. Mais comme ils avoient en horreur tout ce qui reſſentoit le Paganiſme, & que les gravûres des anneaux des Payens avoient preſque toûjours pour objet quelque pratique ſuperſtitieuſe, on comprend aiſément qu'ils devoient avoir des cachets particuliers. Il leur en falloit qui leur fuſſent propres, & qui ſans trop les déceler, leur ſerviſſent de ſigne de reconnoiſſance, dans le commerce continuel qu'ils entretenoient enſemble. Saint Clément d'Alexandrie (*f*) les exhortoit d'y faire graver des ſymboles qui leur rappellaſſent les ſaints Myſtères de la Religion. Ceux dont ils uſoient le plus fréquemment, étoient le monogramme de Jeſus-Chriſt, une colombe, un poiſſon, une anchre, une lyre, l'Arche de Noé, la nacelle de ſaint Pierre, tous ſymboles qu'ils faiſoient pareillement graver ou peindre ſur leurs

(*a*) *Val. Maxim. lib.* III. *c.* 5.
(*b*) *Jul. Capit.*
(*c*) *Treb. Pollio in vit. Q. Macriani.*
(*d*) *Plutarc. in vita C. Marii.*
(*e*) *Cic. orat.* 3. *in Catil.*
(*f*) *S. Clem. Alex. Pædag. l.* III. *c.* 11.

ſépultures (*a*), afin qu'elles ſe diſtinguaſſent encore de celles des Payens.

Les Anciens ſemblent n'avoir eû aucun meuble en plus grande conſidération, ni plus reſpecté que leurs anneaux. La crainte qu'il ne leur arrivât quelque malheur, faiſoit même que toutes les fois qu'on ſe mettoit au lit, ou qu'on entroit dans le bain, on ne manquoit guère de remettre ſon anneau dans le baguier; & Martial (*b*) tourne en ridicule un homme qui avoit fait de grandes dépenſes en belles bagues, & qui n'avoit pas ſeulement de quoi les ſerrer. Dans le deuil & dans l'affliction, lorſqu'on faiſoit le perſonnage de ſuppliant (*c*), on ne voyoit perſonne paroître en public avec des anneaux, du moins des anneaux d'or. A la nouvelle de la paix honteuſe faite à Caudium, l'on vit les Romains dépoſer leurs anneaux d'or (*d*); & le chagrin fût ſi univerſel à la mort d'Auguſte, que d'un conſentement unanime, preſque tous les citoyens quitterent leurs anneaux d'or, pour en prendre de fer (*e*). En ſe dépouillant de ce qu'ils avoient de plus précieux, les Anciens croyoient ſans doute qu'ils attendriroient, & qu'ils exciteroient davantage ſur eux la compaſſion. Donnoient-ils leur anneau en gage? ce gage les obligeoit de la façon la plus ſolemnelle (*f*). C'étoit la premiere choſe qu'on exigeoit de quelqu'un qui vouloit être d'un ſouper où tous les convives devoient payer leur écot (*g*). Il pouvoit arriver qu'on envoyât un eſclave exécuter une commiſſion importante (*h*), & ſi on ne lui confioit pas ſon anneau, on lui en donnoit au moins une empreinte, afin que la perſonne à qui cet eſclave étoit adreſſé, & qui étoit déja munie d'une ſemblable empreinte, pût traiter avec l'envoyé en toute aſſûrance. Souvent l'on voyoit des anneaux décider du ſort & de l'état d'un enfant qu'un pere avoit cru perdu pour toûjours. Ces ſortes de reconnoiſſances ont été très-fréquentes chez les Grecs, &

(*a*) Voyez le Livre *Roma ſotterranea*.
(*b*) *Martial. lib.* XI. *Epig.* 50.
(*c*) *Tit. Liv. lib.* XLIII. & *Val. Max. lib.* VIII. *c.* I.
(*d*) *Tit. Liv. lib.* IX.
(*e*) *Suet. in vit. Auguſt. c.* 100.
(*f*) *Plin. lib.* XXXIII. *c.* I.
(*g*) Chaque convive donnoit ſon anneau en gage à celui d'entr'eux qui étoit chargé d'ordonner le repas; cela ſe nommoit *ſymbolum dare*; & ſuivant la remarque de Pline, liv. 33. c. 1. les mots *Annulus* & *Symbolum* étoient ſynonymes. *Voyez la Comédie de l'Eunuque de Térence, Act.* 3. *Sc.* 4.
(*h*) *Plaut. Pſeud. Act.* I. *Sc.* I.

Plaute, ainſi que Térence (*a*), en ont fait le dénouement de quelques-unes de leurs Comédies.

Il étoit aſſez ordinaire de voir des amis ſe faire préſent d'anneaux & de Pierres gravées ; les jours étoient marqués, & celui de la naiſſance occupoit le premier ſoin de l'amitié (*b*). Un amant arrachoit à ſa maîtreſſe ſon anneau, il l'approchoit de ſes lévres, & y imprimoit un tendre baiſer, il ſouffroit qu'on le lui reprît, & ces petites tracaſſeries allumoient dans ſon cœur le feu de l'amour (*c*). C'étoit encore pour les nouveaux époux un gage de la foi promiſe (*d*). Voilà pourquoi l'on trouve tant de Pierres gravées ſur leſquelles ſont exprimés les types de la fidélité. L'on en voit d'autres contenant des vœux pour la proſpérité d'une perſonne aimée. Sur une très-belle Agathe-Onix du Cabinet de M. Crozat, un amant ſouhaite une longue vie à ſa maîtreſſe (*e*). Sur une Jacinthe du même Cabinet, une femme envoie ſon portrait à quelqu'un qu'elle chérit, & lui recommande de ſe ſouvenir d'elle (*f*). Ovide ſçait que ſon portrait eſt au doigt d'un ami, qui le conſidère ſouvent, & c'eſt un adouciſſement à ſes peines (*g*).

Les amis ne ſçavoient point méconnoître les cachets de leurs amis. Quiconque en étoit porteur, étoit ſûr de recevoir un accueil favorable. La coûtume de ſe donner réciproquement de ces témoignages d'amitié, étoit fort ancienne. La Pierre gravée de Phocus, dont j'ai fait mention plus haut (*h*), étoit le préſent d'un intime ami. Cléarque, Chef des Lacédémoniens (*i*) qui étoient venus au ſecours du jeune Cyrus, ayant été fait priſonnier, & condamné à mort, remit, avant que de mourir, ſon anneau à Ctéſias, comme un gage de ſa reconnoiſſance, & qui devoit lui donner entrée chez les parens & les amis que cet illuſtre priſonnier avoit laiſſé à Lacédémone. La plus grande

(*a*) *Terent. Heautontim. Act.* III. *Sc.* 5.

(*b*) *Perſ. Sat.* 1. & *Plaut. Curcul. Act.* V. *Sc. penult.*

(*c*) *Hor. l.* 1. *od.* 9. & *Iſid. or. l.* 1. *c.* 26.

(*d*) *Juvenal. Sat.* VI.

(*e*) On lit ſur cette Agathe-Onix cette Inſcription gravée en relief avec beaucoup de délicateſſe : MAKPINE ZHCAIC ΠΟΛΛΟΙC ETECIN. *Deſcrip. des Pierres gravées du Cabin. de M. Crozat, n.* 1005.

(*f*) On lit ſur la Jacinthe cette autre Inſcription, MEMNHCO KΛΑVΔIEV, diſpoſée en forme de légende autour du portrait de cette femme nommée *Claudia. Ibid. n.* 509.

(*g*) *Ovid. Triſt. lib.* 1. *Eleg.* 6.

(*h*) *Sup. pag.* 12.

(*i*) *Plutarc. vit. Artaxer.*

marque

marque de confiance qu'on pût donner à un ami, étoit de le faire gardien de ſon anneau ; ainſi Antiochus Epiphanès appelle Philippe l'un de ſes principaux courtiſans (*a*), & dépoſant entre ſes mains le diadême, l'anneau & les autres marques de la Souveraineté, il le prie de les remettre à ſon ſucceſſeur & ſon fils, Antiochus Eupator : ainſi Alexandre mourant choiſit Perdiccas entre tous ſes Généraux, pour lui donner ſon anneau (*b*), & par cette préférence, il le déſigne en quelque maniére ſon ſucceſſeur. Je modifie, comme l'on voit, mon expreſſion, & il paroît en effet conſtant que ce ne fut point la tradition de cet anneau qui mit Perdiccas en droit de ſuccéder à Alexandre. Ce Prince moribond s'étoit contenté de dire en termes généraux que ſa Couronne devoit appartenir au plus digne, & la parole lui ayant manqué, il avoit remis ſon anneau à Perdiccas : on crut qu'il avoit voulu par-là le déſigner plus particuliérement, & tous ſe réunirent à le reconnoître pour Roi.

L'on en peut dire autant d'Auguſte & de Tibère (*c*); lorſque le premier en danger de mort préſente ſon anneau à Agrippa ; lorſque le ſecond luttant avec la mort, ôte de ſon doigt ſon anneau, comme pour le remettre à quelqu'un, & qu'irréſolu ſur ce qu'il doit faire, il l'y replace un inſtant après : ni l'un ni l'autre ne ſongeoient certainement point alors à ſe donner des ſucceſſeurs. Auguſte n'ignoroit pas que ce choix dépendoit du Sénat, encore plus que de lui ; Tibère s'étoit fait nommer depuis quelques jours un héritier à l'Empire, & il n'étoit plus en ſon pouvoir de le changer. Ces Princes n'agiſſoient alors que comme ſimples particuliers : l'anneau qui paſſoit de leurs mains dans celles d'un ami, étoit le témoignage d'une confiance ſinguliére, & peut-être le gage de quelques diſpoſitions teſtamentaires faites en leur faveur.

Quelques traits d'hiſtoire rapportés par Valère Maxime (*d*), ne laiſſent aucun lieu de douter, que ſi la tradition de l'anneau faite dans les derniers inſtans de la vie ne donnoit pas un droit certain, elle n'en étoit pas moins comme une eſpéce d'inveſtiture,

(*a*) *Machab.* I. VI. 15.
(*b*) *Quint. Curt. lib.* X. & *Æmil. Prob. in Eumene.*
(*c*) *Dion. lib.* LVI. *Suet. c.* 73.
(*d*) *Valer. Maxim. lib.* VII. *c.* 8.

& un commencement de prise de possession d'un héritage ou d'un legs, que le mourant destinoit à celui auquel il avoit remis son anneau. Ce dernier en demeuroit lui-même si pleinement convaincu, que si le testament du défunt disoit le contraire, & qu'il se vît par-là frustré de ses espérances, il étoit reçû à se plaindre hautement du peu de franchise & de la mauvaise foi même de son ami; & souvent le Public prenoit parti, & témoignoit ouvertement son indignation.

Les Empereurs défendirent pendant quelque tems (*a*) d'avoir des bagues où seroit représenté leur portrait, réservant cet honneur pour leurs plus intimes courtisans, pour ceux qui, en admettant notre façon de parler, avoient les grandes entrées. Mais cette marque de distinction devenoit quelquefois funeste à ceux à qui elle étoit accordée, & Vespasien eut la sagesse de l'abolir. Il étoit une infinité d'occasions où l'on étoit exposé à commettre un crime capital, supposé qu'on fût trouvé ayant sur soi l'image de l'Empereur (*b*), & Sénéque raconte sur cela un fait qui peut trouver place ici (*c*). Le Préteur Paulus ayant bû avec excès dans un festin, demanda inconsidérément à son esclave un vase pour satisfaire à un besoin pressant. Il étoit riche, il avoit parlé devant des hommes corrompus, devant des délateurs avides; il oublioit qu'il avoit au doigt le portrait de Tibère, il étoit perdu sans ressource : l'esclave fidéle & vigilant reconnut le péril, il tira adroitement l'anneau du doigt de son maître, & le montrant au sien, il lui sauva la fortune & la vie. La formule qui constatoit le crime étoit déja dressée, & n'attendoit que la confirmation des témoins.

Le luxe & la mollesse Asiatique qui s'introduisirent chez les Romains, & qui s'accrurent avec leurs conquêtes, ne leur permirent pas de borner les Pierres gravées aux seuls usages que je viens d'exposer. Ces Maîtres du monde crurent en devoir encore enrichir leurs vêtemens, & en relever ainsi la magnificence. Les Dames Romaines les firent passer dans leur coëffure; les bracelets, les agrafes, les ceintures, le bord des robes en

(*a*) *Plin. lib.* XXXIII. *c.* 3.
(*b*) *Sueton. in Tiber. c.* 43.
(*c*) *Senec. de benef. lib.* III. *c.* 26.

furent parsemés, & souvent avec profusion. L'Empereur Elagabale porta cet excès si loin, qu'il faisoit mettre sur sa chaussure des Pierres gravées d'un prix inestimable, & qu'il ne vouloit plus revoir celles qui lui avoient une fois servi (*a*).

Je ne doute nullement qu'il n'y eût des Pierres gravées uniquement faites pour la parure, & je regarde comme telles, toutes ces Emeraudes, ces Saphirs, ces Topases, ces Améthystes, ces Grenats, & généralement toutes ces autres Pierres précieuses de couleur, sur la surface desquelles sont des gravûres en creux; mais dont la superficie, au lieu d'être plate, est convexe, & fait appeller la Pierre un Cabochon. Car à quel autre usage les Pierres gravées ainsi figurées, eussent-elles pû être employées? L'on ne pouvoit certainement pas s'en servir à cacheter : leur figure sphérique ne permet pas d'en tirer facilement des empreintes. Je range encore dans cette classe, toutes ces Pierres gravées qui passent une certaine grandeur, & qui n'ayant jamais pû être portées en bague, ne paroissent avoir été travaillées que pour l'ornement, ou pour satisfaire la curiosité de quelque personne de goût. Les Pierres gravées en relief, ou ce quenous nommons des Camées (*b*), entroient aussi dans les ajustemens; car bien qu'il arrivât quelquefois, qu'on en enchâssât dans des anneaux, témoin cette Bague du Préteur Paulus, dont j'ai fait mention un peu plus haut, & sur laquelle étoit monté le portrait en relief de l'Empereur Tibère, il semble qu'il fût plus convenable de les réserver pour la parure dont elles augmentoient la richesse, & où elles tenoient infiniment mieux leur place que les Pierres gravées en creux. En effet que celles-ci soient rangées dans une

(*a*) *Lamprid. in vit. Elagabal. c.* 23.

(*b*) Les gravûres en relief portoient autrefois en notre Langue le nom de *Camayeu;* mais il n'y a plus que quelques Lapidaires qui les nomment ainsi. On ne les connoît guère que sous le nom de *Camée*, qui est à la vérité plus analogue au terme Italien *Cameo*, d'où le mot François est dérivé. Celui de *Camayeu* est demeuré à cette espéce de peinture que les Grecs appelloient Μονοχρώματον, qui avec le noir & le blanc seulement, ou par le moyen d'une seule couleur générale chargée dans les ombres, & modifiée sur les clairs, & quelquefois rehaussée d'or sur les parties plus saillantes, imite les sculptures en bas-relief dans un si grand dégré de vérité, qu'elle peut souvent causer de l'illusion. C'est ce que nous devrions appeller *Clair-obscurs* à l'imitation des Italiens; mais l'on a mieux aimé laisser subsister l'ancien mot *Camayeu*, qui selon toutes les apparences, n'a été appliqué à cette sorte de peinture, que parce que nos peres lui ont trouvé quelque conformité avec les gravûres en relief, auxquelles ils avoient déja donné le même nom.

coëffure, ou dans une autre partie d'un habillement, le travail de la gravûre qui en fait tout le prix, se trouve en quelque maniére perdu, puisqu'il ne se distingue parfaitement, que lorsqu'on en tire des empreintes. Il n'en est pas ainsi des Camées, ils n'ont besoin d'aucun secours pour se montrer dans toute leur beauté ; ils offrent continuellement à la vûe autant de petits Bas-reliefs précieux, qui liés avec de la broderie, & soutenus par des ornemens de goût, produisent l'effet le plus brillant, & tel qu'il le faut, pour rendre un vêtement superbe. Souvent même ils deviennent entre les mains d'un habile homme de petits tableaux infiniment agréables, & où l'art & la nature semblent agir de concert. Car les Camées se font avec des Agathes, & si le Graveur sçait profiter des différentes nuances, ainsi que des couleurs accidentelles qui sont presque toujours répandues sur ces Pierres fines, il peut en faire des applications heureuses, & faire paroître la Sculpture embellie de couleurs qui sembloient réservées à laPeinture. C'est ce qui a été pratiqué plus d'une fois par d'excellens Graveurs, & j'aurai occasion d'en parler plus amplement dans la suite.

Le Christianisme s'étant établi sur les ruines du Paganisme, l'Univers changea de face, & présenta un spectacle nouveau. Les anciennes pratiques furent la plûpart abandonnées, & l'on cessa par conséquent d'employer les Pierres gravées à une partie des usages ausquels on les avoit fait servir jusqu'alors. Le besoin étant cependant toûjours le même, l'on continua encore pendant plusieurs siécles de s'en servir à cacheter. Les Princes qui regnerent dans le Bas-Empire, tant en Orient qu'en Occident, ne quitterent point les anneaux, (*a*) & ils observerent constamment la coûtume de sceller leurs diplômes. C'étoit quelquefois avec des Pierres gravées ; & lorsqu'ils manquoient d'Artistes pour en exécuter de nouvelles, ils ne faisoient aucune difficulté d'adopter les anciennes. Le sçavant Dom Jean Mabillon a rapporté dans sa Diplomatique une charte du Roi Pepin, dont le sceau

(*a*) On a trouvé dans le tombeau du Roi Childeric. I. dont la découverte se fit à Tournai en 1653. l'anneau d'or qui lui servoit de cachet, & sur lequel est gravé le portrait de ce Prince, & son nom, CHILDIRICI REGIS. Cet anneau & d'autres ornemens d'or trouvés au même lieu, sont à la Bibliothéque du Roi.

est

eſt un Bacchus Indien, celui de l'Empereur Charlemagne a été dans quelques rencontres un Jupiter Sérapis ; pluſieurs de nos Rois de la premiere & de la ſeconde race ont pareillement employé au même uſage différentes Pierres gravées reconnues pour antiques, & d'un âge fort antérieur à celui des Princes qui les avoient pris pour leur cachet.

Cependant la barbarie inondoit toute l'Europe ; hors du Clergé, à peine ſe trouvoit-il quelqu'un qui ſçût écrire ſon nom. Les Nobles ſe contenterent d'avoir un ſceau groſſier, pour en revêtir leurs chartres, & l'on ne cacheta plus avec les Pierres gravées; l'on ſe ſoucia encore moins d'en porter en bague, l'on n'étoit plus en état d'en connoître le prix. Elles ſe diſperſerent & ſe diſſiperent : pluſieurs rentrerent dans le ſein de la terre, pour reparoître dans un ſiécle plus éclairé, & plus digne de les poſſéder. D'autres furent employées à orner des Châſſes, & à divers ouvrages d'Orfévrerie à l'uſage des Egliſes. Car c'étoit le goût dominant, c'étoit à qui feroit plus de dépenſes en Reliquaires, & à qui en enrichiroit les Egliſes d'un plus grand nombre. Pluſieurs de ces anciennes Gravûres ineſtimables, pluſieurs de ces précieux Camées que les Empereurs d'Orient avoient emporté de Rome, ne ſortirent du lieu où ils avoient été transférés, & ne repaſſerent dans l'Occident, que pour venir y occuper des places dans les Chapelles, & y tenir rang avec les Reliques. Les Vénitiens en remplirent le fameux Tréſor de l'Egliſe de Saint Marc, les François en apporterent pluſieurs en France durant les Croiſades. S'il en faut croire une ancienne tradition, l'Agathe de la Sainte Chapelle de Paris fut tirée du Tréſor des Empereurs à Conſtantinople. Saint Louis qui en fit l'acquiſition, la reçut comme étant un ſujet de piété, & dans la ſuite Charles Cinq, toûjours imbu du même préjugé, la mit dans la Chapelle annexée à ſon Palais (*a*). Philippe le Bel donna en garde aux Religieuſes de Poiſſy cet excellent Camée qui eſt à Vienne en Autriche (*b*). Depuis très-long-tems la belle tête de Julia fille de Titus, & pluſieurs Gravûres repréſentant des ſujets profanes ſont confondues avec les Reliques dans le Tréſor de l'Abbaye de S.

(*a*) *Gaſſendi in vita Peireſcii*, *l.* 3. *p.* 288. (*b*) *Ibid.*

Denis. Quelques-uns des plus ſinguliers Camées qui ſont chez le Roi, ont été trouvés dans des Egliſes de France ; & je ne doute nullement que ſi l'on en faiſoit une recherche exacte, l'on n'y en découvrît encore bien d'autres.

Je n'entreprendrai point d'excuſer un ſi grand fonds d'ignorance ; cependant c'eſt à ce défaut de lumiéres que nous ſommes redevables de la conſervation d'une infinité de précieux morceaux de gravûre antiques, qui autrement auroient couru le riſque de ne point arriver juſqu'à nous. Car enfin ſi ceux qui vivoient dans ces ſiécles barbares euſſent été plus éclairés, le même zèle de religion qui leur faiſoit rechercher aſſez indiſtinctement toutes ſortes de Pierres gravées, pour en parer ſans choix nos autels, & les Reliques des Saints, leur eût fait rejetter celles qui avoient quelque rapport au Paganiſme, & les eût peut-être portés à les détruire.

On ſent combien cette perte eût été grande, quand on réfléchit ſur l'utilité qu'on peut retirer des Pierres gravées. Je laiſſe au Poëte Marbode le ſoin de mettre au jour les idées folles des Anciens ſur les propriétés & les vertus occultes des Pierres fines. Je ne m'arrêterai point non plus à relever le prix & la beauté de la matiére. L'éclat & la diverſité des couleurs ont à la vérité quelque choſe de bien ſéduiſant ; mais ce plaiſir n'eſt que pour les yeux, & ne doit point entrer en paralléle avec celui que fournit à l'eſprit, le travail que l'Art y ſçait mettre. Je ne vois que cela ſeul ſur les Pierres gravées qui ſoit digne d'affecter quelqu'un qui ſe pique d'avoir de l'élévation, du goût, & du ſentiment. Heureux celui qui enviſage ces précieux reſtes de l'Antiquité avec de telles diſpoſitions : ils feront pour lui la ſource d'une infinité de connoiſſances, ils perfectionneront ſon goût, & ſans qu'il s'en apperçoive, ſon imagination ſe meublera des idées les plus nobles & les plus magnifiques.

C'eſt ainſi que penſoit André Sacchi, fameux Peintre, qui s'eſt fait admirer dans Rome, & par l'excellence de ſes ouvrages, & par la juſteſſe de ſes jugemens (*a*). Il ne ceſſoit de recommander à ceux qui pratiquoient ſous lui le Deſſein, de ſe nourrir

(*a*) Léon. Agoſtini, dans un Avis à la tête du Livre *Gemme antiche figurate*, in-4°.

continuellement de la vûe de ces rares chef-d'œuvres. Il citoit Raphaël, Michel-Ange, Jules Romain, Polidore & les Carraches, qui n'avoient point cru qu'il fût au-dessous d'eux d'étudier ces monumens de la sçavante Antiquité.

Il auroit pû faire remarquer qu'Annibal Carrache a emprunté de deux Pierres gravées antiques, les pensées de deux de ses plus beaux tableaux du Cabinet du Palais Farnèse à Rome. L'Hercule qui porte le ciel est une imitation d'une gravûre antique qui est chez le Roi. Le même héros se reposant de ses travaux, s'éloigne peu d'une Cornaline qui a appartenu à Fulvius Ursinus (*a*), & que j'ai contemplé souvent chez M. Crozat. C'est précisément le même sujet, la même composition, la même intention de figure. Le Carrache en a transcrit jusqu'à cette admirable sentence qu'on y lit, & qu'un Sçavant (*b*), qui étoit aussi versé qu'on le peut être dans la connoissance de la langue Grecque, jugeoit être antérieure à Platon. Elle est ainsi conçûe.

ΠΟΝΟΣ ΤΟΥ ΚΑΛΟΣ ΗΣΥΧΑΖΕΙΝ ΑΙΤΙΟΣ.

ce qui signifie, que *la source du bonheur & de la tranquillité est dans le travail.*

Ce fut encore André Sacchi, qui toûjours persuadé de l'utilité que les Peintres & les Sculpteurs pouvoient tirer des Pierres gravées, persuada à Léonard Agostini son ami, de faire dessiner & graver par le Galestruzzi les plus belles qui fussent alors à Rome, pour en former un Recueil, dont le projet, ainsi que l'exécution ont été universellement approuvés. J'ajoûterai au témoignage de ce grand homme celui d'un Artiste éclairé, d'un de mes amis (*c*), à qui on peut bien s'en rapporter. Il m'a avoüé plus d'une fois, qu'il n'avoit jamais considéré les Pierres gravées, sans en retirer beaucoup de fruit, & qu'en dessinant celles du Cabinet du Roi, il avoit éprouvé à peu près le même plaisir, que lorsqu'il dessinoit à Rome les Statues & les Bas-reliefs antiques.

Je suis fort éloigné de penser que les Pierres gravées soient des ouvrages aussi sublimes que ces admirables productions des

(*a*) *J. Fabri comment. in imag. vir. illustr. Fulv. Ursin. p.* 43. Cette Cornaline a été donnée dans le premier volume du Recueil de M. de Gravelle, Pl. XL.

(*b*) Monsieur Capperonnier, dans une lettre écrite sur ce sujet à M. Crozat.

(*c*) M. Bouchardon, Sculpteur ordinaire du Roi.

anciens Sculpteurs. Je connois la diſtance qui les ſépare; cependant ſoit dans le petit, ſoit dans le grand, c'eſt toûjours chez ces grands Artiſtes la même façon de deſſiner & de compoſer; & les Pierres gravées ont d'ailleurs des avantages que n'ont point les Bas-reliefs & les Statues. Ces avantages naiſſent de la matiére même des Pierres gravées, & de la nature du travail. Comme cette matiére eſt très-dure, & que le travail eſt enfoncé, (il n'eſt ici queſtion que des gravûres en creux) l'ouvrage eſt à l'abri de *l'uſure*, qu'on me permette d'employer ce mot, & ſe trouve en même tems garanti d'un nombre infini d'autres accidens, que les grands morceaux de ſculpture en marbre n'ont que trop ſouvent éprouvés. C'eſt ce qui fait que les Pierres gravées nous offrent pour l'ordinaire des ouvrages plus entiers, & qui mettent quelquefois mieux en état de juger de l'habileté des anciens Artiſtes, que des fragmens de ſculpture ſouvent preſqu'entiérement effacés par le tems.

Comme il n'eſt rien de ſi ſatisfaiſant que d'avoir des portraits fidéles des hommes illuſtres, c'eſt encore dans ces ſeuls petits monumens qu'on peut les trouver; c'eſt où l'on peut s'aſſûrer avec plus de certitude de la vérité de la reſſemblance. Aucun trait n'y a été altéré par la vétuſté; rien n'y a été émouſſé par le frottement, comme dans les Médailles & dans les Marbres. L'ouvrage eſt dans toute ſa pureté, & ſemble ſortir de deſſous la main de l'ouvrier. D'ailleurs les Pierres gravées ont toûjours été beaucoup mieux exécutées que les coins des Médailles; c'eſt une remarque qu'a fait M. Baudelot, & qui eſt juſte (*a*).

Il eſt outre cela bien conſolant de pouvoir imaginer que ces Statues, ces Grouppes, & peut-être quelques-uns de ces Bas-reliefs qui firent autrefois le ſujet de l'admiration d'Athènes & de Rome, & qui ſont aujourd'hui l'objet de nos juſtes regrets, ſe retrouvent ſur les Pierres gravées. Ce n'eſt point ici une vaine conjecture. L'on a ſur des Pierres gravées indubitablement antiques, la repréſentation de pluſieurs belles Statues Grecques, qui ſubſiſtent encore. Sans ſortir du Cabinet du Roi, l'on y peut voir ſur des Cornalines, la Statue de l'Hercule de Farnèſe, un

(*a*) Utilité des Voyages, *art. des Pierres gravées.*

des

des chevaux de *Monte-Cavallo* & le Groupe du Laocoon ; & par conſéquent il eſt très-probable qu'un aſſez grand nombre de ces excellens morceaux de ſculpture ſi vantés, que le tems a détruit, ont été pareillement mis ſur les Pierres gravées. L'on ne me diſputera pas du moins qu'il n'y ait un grand rapport entre certaines figures gravées ſur les Pierres fines, & quelques ſtatues antiques qui ont péri, mais dont il nous reſte des deſcriptions ; & cela me paroît donner un grand poids à ma conjecture. Par exemple, cette Amazone mourante rapportée par M. de Gravelle (*a*), ou bien celle qu'a publiée M. Gori dans le Cabinet de Florence (*b*), ne ſemblent-elles pas des imitations de ce morceau de ſculpture, qui au rapport de Plutarque (*c*), avoit été trouvé ſur les bords du Thermodon, au lieu même où s'étoit donnée la bataille de Chéronée ? Ne croit-on pas reconnoître dans cette figure d'Apollon rayonnant de lumiére, gravée ſur une Cornaline du Cabinet du Grand Duc (*d*), le célébre Coloſſe de Rhodes ? M. le Baron de Stoſch (*e*) n'a-t-il pas cru appercevoir ſur une Emeraude qui étoit dans la collection de M. Vander Marck à Harlem, cette belle ſtatue de Praxitéle, à laquelle on avoit donné le nom de *Sauroctonon* (*f*), parce qu'elle repréſentoit un jeune homme pourſuivant à coups de fléches un lézard ?

Je ne ſuis guère moins perſuadé que la figure de Dioméde enlevant le Palladium, dont on a de ſi excellentes gravûres exécutées par d'habiles Maîtres, & notamment par Dioſcoride, Solon, & Polycléte, n'ait été priſe dans un Bas-relief, ou ſur quelqu'autre monument fameux de l'ancienne Gréce. Ce qui me fait naître cette penſée, qui eſt auſſi celle de M. de Stoſch (*g*), c'eſt que la figure ſeule de Dioméde ne fait pas le ſujet complet ; il falloit au moins pour l'achever celle d'Ulyſſe : ces deux guerriers avoient eû également part à l'entrepriſe, &, ſi l'on y fait attention, ils ſe trouvent effectivement réunis dans une Cornaline du Cabinet du Grand Duc (*h*), & dans une autre de la collection d'Arundel (*i*).

(*a*) Pierres gravées ant. par M. de G. 2. Recueil, Pl. LXIII.
(*b*) *Muſ. Flor. t. 2. Gem. tab.* XXXIII.
(*c*) *Plutarc. in vit. Demoſth.*
(*d*) *Muſ. Flor. tom. 1. Gem. tab.* LXIV.
(*e*) *Gemm. ant. cælat. Præf. p.* XVIII.
(*f*) *Plin. lib.* XXXIV. *c.* 8.
(*g*) *Stoſch, Gemm. ant. cælat. p.* 38.
(*h*) *Muſ. Flor. t. 2. Gem. tab.* XXVIII.
(*i*) *Stoſch, Gemm. ant. cæl. Tab.* XXXV.

Ulyſſe debout y accompagne Dioméde, ce dernier étant préciſément dans la même attitude que ſur les Pierres gravées où on le voit ſeul. Mais ce qui va paroître ſingulier, Solon qui, de même que Dioſcoride & Polycléte, avoit gravé ſéparément la figure de Dioméde aſſis (*a*), a auſſi gravé en particulier la figure d'Ulyſſe, & en lui ôtant le bonnet, & lui faiſant tenir le Palladium, il l'a transformé en un Dioméde (*b*). Voilà donc pluſieurs Artiſtes de nom, qui décompoſent le même deſſein, & qui l'arrangent chacun ſuivant ſes vûes ; & dès-lors il n'y a preſque pas d'apparence que les figures qui entrent dans ſon ordonnance, ſoient de l'invention d'aucun des Graveurs célébres que j'ai nommés. Ç'auroit été trop s'abaiſſer que de ſe copier l'un l'autre auſſi ſervilement ; au-lieu que travaillant d'après un même modéle qui appartenoit à un Artiſte plus ancien qu'eux, ils pouvoient l'imiter, ſans paroître manquer de génie. Cette concurrence, ſi c'en étoit une, étoit permiſe, & loin de leur être aucunement préjudiciable, elle ne pouvoit que leur faire honneur. C'eſt ainſi que des Artiſtes de nos jours, dont la réputation ſeroit déja grande, ne riſqueroient rien à copier chacun, & en même tems, quelque belle ſtatue ancienne, ou quelque tableau de Raphaël. On l'obtiendroit d'eux ; mais il n'y en a aucun qui ne refusât conſtamment de copier l'ouvrage d'un Artiſte vivant ; il ſeroit même peu ſéant de lui en faire la propoſition.

Pour achever de mettre en évidence ce que je viens d'avancer, je vais encore faire une remarque. Dioſcoride grave le portrait qu'on dit être celui de Mécénas ; Solon le grave auſſi (*c*) ; mais l'on voit bien dans les deux portraits que l'un & l'autre Artiſte ont travaillé d'après nature, d'après un objet vivant ; l'air de

(*a*) Cette Pierre où Solon a repréſenté Dioméde aſſis, eſt un relief auſſi parfait qu'il ſoit poſſible de le déſirer. Elle eſt près d'un tiers plus petite que celle qui a été gravée en creux par Dioſcoride, & je n'y vois rien de changé : on s'apperçoit ſeulement au caractère du deſſein que l'une n'eſt pas une copie de l'autre. Le nom du Graveur y occupe la même place, & il y eſt exprimé de relief en caractères ſi fins, ſi liſibles, & ſi réguliers, que ce n'eſt pas, à mon avis, un préjugé peu favorable de l'antiquité de ce rare morceau, qui appartient à M. le Comte de Maurepas. Je n'oſe aſſûrer que ce ſoit le même dont M. Baudelot a rapporté le type, dans ſa lettre ſur le prétendu Solon, Fig. IX car j'y remarque des différences, & les grandeurs ne ſont pas les mêmes. Mais auſſi je pourrois prouver que M. Baudelot a manqué d'exactitude, dans les repréſentations qu'il a donné de différentes Gravûres antiques, où ſe trouve le nom de Solon.

(*b*) *Stoſch, Gem. ant. cæl. tab.* LXI.

(*c*) *Ibid. Tab.* XXVII. & LXII,

tête est le même, cela ne pouvoit être autrement, la ressemblance n'eût pas été parfaite; mais les cheveux sont variés: il y a des différences considérables dans les parties accessoires, les portraits se présentent dans deux sens opposés. Il n'en est pas ainsi de la figure de Dioméde, toutes les gravûres qui le représentent sont assez uniformes; & si elles diffèrent en quelque chose, ce n'est que par le plus ou le moins de perfection dans le travail.

Au reste je ne propose ceci que comme une conjecture, mais à laquelle il est assez difficile de se refuser, quand on considère que les Anciens, suivis en cela par les Modernes, ont toûjours témoigné un grand empressement à copier les ouvrages qui avoient mérité une approbation universelle. Les statues en fournissent plus d'un exemple. Combien ne voit-on pas de copies antiques de la Vénus de Médicis, de l'Hercule de Farnèse, de l'Hermaphrodite, de l'Antinoüs, du Centaure dompté par l'Amour, & de tant d'autres? Le Nil de *Belvedere* n'est sûrement qu'une copie de celui en pierre de Basalte, que Vespasien avoit consacré dans le temple de la Paix. Si quelques Antiquaires (*a*) en sont crus, le Laocoon, tout admirable qu'il est, n'est encore qu'une copie du Grouppe dont Pline fait mention (*b*). Rien en effet de si naturel, que de chercher à se procurer la copie d'un bel original qu'on ne peut posséder, ou que l'éloignement empêche d'aller admirer sur les lieux.

Il ne faut pas d'ailleurs s'imaginer que tous les Graveurs en Pierres fines, fussent doüés de génie. Les plus habiles pouvoient bien inventer eux-mêmes, & se passer quelquefois de desseins étrangers; mais ils ne faisoient pas à beaucoup près le plus grand nombre. Ceux qui composoient la multitude, n'étoient que des imitateurs. Contens de répéter ce qui avoit déja été fait par d'autres, & qui avoit acquis de la réputation à leurs auteurs; aussi-tôt qu'il paroissoit quelque nouvelle gravûre d'un grand Maître, ils s'empressoient à en tirer des copies. Quand ces originaux étoient gravés en creux, ils affectoient quelquefois, pour varier, & peut-être pour paroître eux-mêmes originaux, d'en faire des copies

(*a*) *Fulv. Ursini not. ad B. Marian. Urb. Rom. Topogr. lib.* IV. *c.* 3. *in tom.* 3. *Antiq. Roman.*

(*b*) *Plin. lib.* XXXVI. *c.* 5.

en relief ; & de là vient que les Camées font affez ordinairement des répétitions des Pierres gravées en creux. Le plus fouvent ils fe conformoient à leur modéle, tel qu'ils l'avoient fous les yeux, & voilà encore pourquoi l'on trouve tant de copies antiques de gravûres dont on croit connoître les originaux. J'efpère qu'on n'exigera pas que j'en faffe le dénombrement ; il me conduiroit trop loin.

Quand ces fecours manquoient aux Graveurs, il falloit bien qu'ils euffent recours aux Statues & aux Bas-reliefs. J'ai fait voir que les plus habiles pouvoient fans honte puifer dans ces fources, & je ferois prefque tenté de croire qu'ils empruntoient auffi quelquefois des figures de quelque tableau fameux ; car ces tableaux fi renommés, n'étoient pas compofés autrement que les Bas-reliefs, à en juger par ce qui nous refte d'anciennes Peintures. Les Anciens uniquement occupés de deffiner leurs figures correctement, & de leur donner des attitudes fimples & vraies, & des expreffions naïves, n'introduifoient dans leurs tableaux qu'un petit nombre de figures, prefque toûjours ifolées, & difpofées fur un même plan. Ils ne connoiffoient ni la Perfpective, ni cet art enchanteur de la Compofition & du Clair-obfcur, dont les Peintres modernes ont fi heureufement tiré parti, & qui mettent, j'ofe le dire, les Raphaëls & les Corréges fort au-deffus des Zeuxis & des Apelles.

Indépendamment de tous les avantages que je viens d'attribuer aux Pierres gravées, je leur en reconnois encore un autre qui n'eft pas moins confidérable. Elles ont cela de commun avec les autres monumens de l'Antiquité, qu'elles fervent à éclaircir plufieurs points importans de la Mythologie, de l'Hiftoire & des coûtumes anciennes. Car quelque bien faites que foient les defcriptions, elles ne font jamais fi frappantes, ni fi palpables que la repréfentation figurée des chofes mêmes, qu'elles fe propofent de mettre fous les yeux. S'il étoit poffible de raffembler en un feul corps toutes les Pierres gravées qui font éparfes de côté & d'autre ; on pourroit affûrément fe flatter d'y avoir une fuite complette de toutes les Divinités du Paganifme, prefque toutes caractérifées par des attributs finguliers qui ont

rapport

rapport à leur culte, & l'on auroit auſſi une ſuite nombreuſe qui ne ſeroit pas moins ſatisfaiſante, de portraits des grands hommes de l'Antiquité. Combien n'y verroit-t-on point de différens Sacrifices ? Combien de ſortes de Fêtes, de Jeux & de Spectacles ? Que de modes, que d'uſages divers ? Tout ce que la Fable & l'Hiſtoire ont de plus remarquable, s'y trouveroit repréſenté, ſans parler d'une infinité de faits particuliers qu'on chercheroit vainement dans les autres monumens antiques, & qui rendent ceux-ci tout-à-fait intéreſſans, ſur-tout lorſque les anciens Auteurs mettent en état de les entendre par les deſcriptions qu'ils en ont laiſſées.

Cette belle Pierre gravée du Cabinet de feue S. A. R. Madame, où eſt repréſenté Théſée levant la pierre ſous laquelle étoient cachées les preuves de ſa naiſſance (*a*) ; cette autre du Cabinet du Roi où Jugurtha Priſonnier eſt livré à Sylla, ne deviennent-elles pas des monumens bien curieux, par cela même qu'elles donnent une nouvelle force au témoignage de Plutarque, qui a rapporté ces circonſtances de la vie de ces deux grands Capitaines (*b*) ? Ne peut-t-on pas découvrir quelque jour l'un de ces deux anneaux qui avoient été faits pour Sylla & pour Pompée, & ſur leſquels, au rapport de Dion (*c*), l'on avoit gravé trois trophées, qui ſur l'anneau du dernier marquoient trois victoires honorées chacune d'un triomphe, ainſi que l'a obſervé le ſçavant Perizonius (*d*) ; au-lieu que ſur celui de Sylla, les trois trophées ſignifioient trois victoires, mais dont une ſeule avoit mérité l'honneur du triomphe ? Et ſi l'on vient à faire cette découverte, quelle ſatisfaction pour les Antiquaires, de pouvoir éclaircir l'un par l'autre ?

Il faut pourtant avoüer que de cette abondance de matiéres, il en réſulteroit une difficulté preſqu'inſurmontable, de donner des explications certaines & ſuivies de toutes les Pierres gravées ; & je ne crois pas même qu'il fût prudent d'entreprendre un tel travail. Un aſſez grand nombre de ſujets repréſentés ſur ces Pierres

(*a*) On en a une Eſtampe gravée ſur le deſſein de Madame Le Hay, & elle a été décrite par L. Beger dans le *Theſaurus ex Theſauro Palatino ſelectus*, pag. 60.

(*b*) *Plutarc. in vit. Theſei & C. Marii.*

(*c*) *Dion, lib.* XLII.

(*d*) Journal des Sçavans, Fév. 1714.

ſont, il eſt vrai, connus, & n'ont rien de douteux; quantité de têtes ſe retrouvent les mêmes ſur les Médailles ou ſur les Marbres, & l'on peut, ſans craindre de ſe tromper, leur aſſigner des noms; l'on peut même rencontrer juſte dans l'expoſition de certains ſujets ſinguliers; mais il eſt auſſi une infinité de Pierres gravées qui ne préſentent que des énigmes impénétrables, & qui ne ſe peuvent expliquer qu'en recourant à des conjectures, qui pour être vraiſemblables & pleines d'érudition, ſont ſouvent plus capables d'écarter de la vérité que d'y conduire.

Il faudroit, pour ne rien donner au hazard dans un ſi vaſte ſujet, avoir préſent à l'eſprit tout ce qui concernoit l'ancienne Mythologie, la Fable, l'Hiſtoire, & généralement les uſages de tous les peuples. Eh! qui oſeroit s'annoncer pour un Sçavant ſi univerſel? Ne convient-t-on pas auſſi qu'un grand nombre des anciennes pratiques ſuperſtitieuſes, (& elles s'étoient multipliées à l'infini) ſont ignorées aujourd'hui; les uſages ont varié ſuivant les différens âges, comme chez les différentes nations; & combien s'eſt-il paſſé de faits, qui faute d'avoir été écrits, ou pour l'avoir été dans des livres qui ne ſubſiſtent plus, ſont enſevelis dans l'oubli? Cependant c'eſt de ces connoiſſances particuliéres, c'eſt de ces détails que dépend la parfaite intelligence d'une aſſez grande partie des Pierres gravées. En voici un exemple. Si nous avions cette Pierre gravée, dont j'ai déja eû occaſion de parler, que Cléarque portoit au doigt, lorſque ce Général des Lacédémoniens tomba entre les mains des Perſes, & ſur laquelle étoit repréſentée une danſe des Cariatides; & ſi Pauſanias n'eût pas décrit, comme il l'a fait (*a*), cette cérémonie religieuſe, quelle torture ne faudroit-t-il pas donner à ſon eſprit, pour en pénétrer le ſens, & après avoir beaucoup diſcouru, ſeroit-t-on bien ſûr de l'avoir rencontré?

Les Pierres gravées contiennent auſſi fort ſouvent des Emblêmes & des Symboles, que le caprice, les vûes particuliéres, ou ſi l'on veut, la dévotion mal entendue de celui qui faiſoit faire la gravûre lui ſuggéroient; & puiſqu'il ne vouloit être entendu que de lui ſeul, comment prétendre approfondir au-

(*a*) Pauſanias, Voyage de la Laconie, traduct. de M. Gedoyn, tom. I. p. 270.

jourd'hui des myſtères, qui méritoient déja ce nom dès le tems même que la Pierre qui les renferme, étoit entre les mains de l'Artiſte. J'ajoûterai que les Anciens ne ſe contentoient pas d'attribuer à certaines eſpéces de Pierres fines, des vertus ſpécifiques, ils prétendoient que les figures qu'ils y faiſoient graver, avoient des propriétés encore plus ſinguliéres ; & comme chacun étoit ſuperſtitieux à ſa maniére, les figures varioient auſſi continuellement.

Que dire ſur les Pierres gravées des Egyptiens & des Etruſques, qui repréſentent les Dieux du pays, & par conſéquent des Divinités ignorées, ou dont nous n'avons que des idées vagues & trop confuſes ? Si l'on voit une figure avec une tête de chien, c'eſt, dira-t-on, le Dieu Anubis, & l'on ne ſe trompera point. Un bœuf deſſiné dans le goût Egyptien fait penſer ſur le champ au Dieu Apis. L'on reconnoît Harpocrate dans l'image d'une Divinité qui met le doigt ſur ſa bouche, & le Dieu Canope dans celle d'un vaſe, dont la partie ſupérieure eſt une tête humaine. Iſis & Oſiris, les deux principales Déités de l'Egypte, ont auſſi des ſymboles qui les rendent reconnoiſſables. Mais ſont-ce donc là tous les Dieux de l'Egypte, & ſi l'on croit connoître les attributs de ceux-ci, en eſt-t-on plus inſtruit ſur les autres parties de la Mythologie des Egyptiens ? Dans un Etat où les peuples étoient crédules à l'excès, & où les Prêtres cherchoient à entretenir la ſuperſtition en couvrant tous les dogmes d'un voile myſtérieux, la Religion devoit ſe diviſer en une prodigieuſe multitude de branches. En paſſant d'une province à une autre province, d'une ville à une autre ville, on étoit preſque certain de trouver établi un culte nouveau. Et qui dira que des attributs inconnus joints à des Divinités connues, n'ont point été mis pour tourner le Dieu en ridicule ? car il y eut toûjours des hommes irreligieux. De tout cela il réſulte, ce me ſemble, qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'expliquer cette partie des Pierres gravées.

J'en dois dire autant des Abraxas, ces Pierres, ou plûtôt ces Taliſmans, que les Baſilidiens & les autres Gnoſtiques affectoient de porter, & ſur leſquels ils faiſoient mettre des figures & des

caractères myftérieux, qui peut-être ne fignifioient rien, mais qu'ils avoient du moins grand foin de ne rendre intelligibles qu'à ceux de leur fecte.

La dénomination des têtes qui font repréfentées fur les Pierres gravées, ne me paroît pas moins épineufe, & ne demande pas moins de circonfpection, que l'explication des fujets. On peut avec le fecours des Médailles décider fur les têtes des Princes & des Empereurs; on peut, à la faveur d'autres monumens auffi authentiques, reconnoître les portraits de plufieurs grands hommes. On démêle aifément les têtes d'Homère, de Socrate, de Platon, de Thémiftocle, de Cicéron, dont les phyfionomies font connues; mais pour un certain nombre de Pierres où l'on rencontre quelques-unes de ces têtes, fur lefquelles on ne doit point craindre de fe méprendre, quelle multitude ne trouve-t-on pas d'autres portraits, dont les noms feront éternellement ignorés? Si les uns par zéle, & le plus fouvent pour faire leur cour, faifoient graver fur leurs bagues les portraits des Princes qui les gouvernoient; fi d'autres, dans la vûe de s'exciter à la pratique des vertus, imitoient ces fages Romains, qui avoient continuellement fous les yeux les images de leurs illuftres ancêtres; ou fi, comme les difciples d'Epicure (*a*), ils faifoient mettre fur leurs anneaux les portraits des grands Philofophes dont ils fuivoient les maximes, le plus grand nombre, (& parmi ces derniers marchoient une infinité de gens obfcurs & fans nom,) ne cherchoit qu'à fatisfaire fon amour-propre, en faifant graver fon portrait fur la Pierre qui lui devoit fervir de cachet.

Le Prince feul avoit droit de faire mettre fon effigie fur les Médailles, qui étoient des monumens publics; mais tout particulier pouvoit faire graver la fienne fur fon anneau. Les amans heureux ne manquoient guère d'y faire repréfenter leurs maîtreffes, & c'étoit fouvent avec des traits & dans des attitudes trop propres à faire naître des défirs. Qu'eft-ce qui te retient fi long-tems fur ce cachet, dit un jeune homme à fon valet, dans une des Comédies de Plaute (*b*)? J'y confidère, répond ce valet, celle qui vous fait tourner la cervelle; tenez, voyez-la vous-même fur cette

(*a*) *Cic. de Finibus, lib.* 5.

(*b*) *Plaut. Pfeudol. Act.* 1. *Sc.* 1.

cire

cire, mollement couchée, dans une ſituation délicieuſe. Les Cliens montroient volontiers à leur doigt les portraits de leurs Patrons, les Soldats ceux de leurs Officiers, les Eſclaves ceux de leurs Maîtres, & ils s'en faiſoient un mérite auprès de ces perſonnes, dont ils s'avoüoient ainſi les créatures. Tout cela compoſe, comme l'on voit, un nombre prodigieux de portraits, qu'il vaut mieux laiſſer ſans nom, que de hazarder de leur en donner de faux. On peut juger du riſque que l'on court en ces occaſions, par ce qui eſt arrivé aux meilleurs Antiquaires, qui, avant M. Baudelot (*a*), aſſûroient tous que la tête que celui-ci croit être le portrait de Mécénas, étoit celle de Solon, parce qu'ils y liſoient le nom de ce Légiſlateur d'Athènes, & qu'on ne s'étoit pas encore apperçû que ce nom étoit celui du Graveur.

Lorſqu'on voit une tête d'homme avec des cornes de bélier, l'on prononce ſans héſiter que c'eſt une tête de Jupiter Ammon; mais on ne prend pas garde que les caractères de preſque toutes ces têtes ſont différens, & comme l'on ſçait que quelques Princes de l'Orient ont porté des cornes de bélier dans leur diadême, ne ſeroit-il pas mieux de dire, que pluſieurs de ces têtes ſont des portraits de Princes inconnus, que de les attribuer toutes indiſtinctement à Jupiter? Ne ſe peut-il pas faire auſſi que quelques-unes des têtes que l'on donne à Apollon, ſoient celles de quelque Poëte ou de quelque Muſicien? ces têtes ſont couronnées de laurier, ou accompagnées d'une lyre: mais ce ſont-là des attributs généraux, & qui conviennent autant à la Poëſie & à la Muſique, qu'à la Divinité qui y préſide. Je ne ſçai ſi je me trompe, mais je penſe qu'on pourroit ſans beaucoup de riſque, étendre encore plus loin cette obſervation.

Plus l'on réfléchira ſur la difficulté d'avoir des portraits exactement vrais, plus l'on ſera encore circonſpect à nommer ceux qui ſont ſur les Pierres gravées. En effet l'âge altère & change les traits du viſage; un portrait fait par un Maître, eſt ſouvent ſi différent de celui que le même Maître aura exécuté dans un autre tems, qu'à peine peut-on ſe perſuader que l'un & l'autre viennent d'après le même modéle. Les différens points de vûe dérangent

(*a*) Lettre ſur le prétendu Solon des Pierres gravées.

auſſi la reſſemblance. Tous les Maîtres ne ſont pas d'ailleurs également heureux à faire reſſembler : toutes les phyſionomies ne ſont pas également faciles à rendre. Qu'on prenne tous les portraits de Louis XIV[e]. faits par différens Maîtres depuis ſa jeuneſſe, juſqu'aux derniers jours de ſa vie, & qu'on les compare les uns avec les autres, leur trouvera-t-on une reſſemblance uniforme, & telle qu'une perſonne non prévenue s'écrie au premier coup d'œil : Voilà les portraits du même Prince ?

Cependant quelqu'éloigné que je paroiſſe de penſer que les Pierres gravées ſoient ſuſceptibles d'un corps ſuivi d'explications, dont on ne puiſſe point conteſter la certitude ; je me garderai bien de critiquer, encore moins de mépriſer les ouvrages que tant d'habiles gens ont compoſés dans l'eſpérance de jetter des lumiéres ſur cette belle partie de l'Antiquité ; puiſqu'il eſt vrai que les conjectures les moins aſſûrées, celles même qui peuvent être contredites, conduiſent quelquefois à des éclairciſſemens qu'on ne prévoyoit pas, & dont on n'auroit pas même oſé ſe flatter. On a aſſûrément une grande obligation aux gens de Lettres qui ſe ſont exercés ſur une matiére auſſi intéreſſante que celle-ci, & en même tems ſi difficile & ſi épineuſe. Mais on eſt principalement redevable à ceux qui ont écrit avec le plus de ſimplicité, & qui ne cherchant point à faire parade d'une érudition hors d'œuvre, ont évité d'imiter ces écrivains de mauvais goût, qui, lorſqu'ils entreprennent l'explication de quelques Pierres gravées, ſortent auſſitôt de leur ſujet, pour ſe jetter dans des diſcuſſions de matiéres tout-à-fait étrangères, ou veulent y trouver des ſens allégoriques qui n'y furent jamais. Le vrai ſçavant tient une route bien différente ; eſt-il obligé de dire ſon ſentiment ſur une Pierre gravée ? il ſe renferme dans les bornes que lui preſcrit une critique judicieuſe & ſévère ; il expoſe unîment ce qu'il a cru appercevoir dans les écrits des Anciens, propre à éclaircir la matiére qu'il traite, il en tire ſes preuves, qu'il fortifie de ſes propres réflexions, & ne donnant rien à ſon imagination, il préfère ſans difficulté les découvertes qui ſont autoriſées par les Médailles, les Sculptures & les autres monumens reconnus pour antiques, parce que ce ſont des témoignages non ſuſpects, &, pour ainſi dire, des preuves

vivantes, contre lesquelles il n'est pas permis de réclamer.

Ce seroit naturellement ici le lieu où je devrois parler de tous les Auteurs qui ont écrit sur les Pierres gravées, ou qui en ont publié des recueils. Antoine le Pois, Médecin de Charles II. Duc de Lorraine, auroit marché à la tête, accompagné de Guillaume du Choul, Lyonnois, qui a donné le premier du crédit aux Pierres gravées, en les employant dans les livres conjointement avec les Médailles, & l'on auroit eû la satisfaction de voir les François précéder les autres Nations dans ce genre d'érudition, & leur ouvrir une carriére qu'il est si glorieux de courir, & qui leur a fourni si souvent des occasions de briller. J'aurois ensuite fait passer en revûe les Gorlée, les Stephanoni, les Kirckman, les Béger, les Agostini, les Bellori, les la Chausse, les Baudelot, les Stosch, les Gori, & tant d'autres Antiquaires célébres. C'étoit mon premier dessein ; mais comme une simple énumération de tous ces différens ouvrages auroit été trop séche, & que si je lui eûs donné de l'étendue, elle auroit causé une trop grande interruption dans ce Traité, il m'a paru plus convenable & plus utile de la reporter à la fin, & d'en faire un article séparé. Y étant moins gêné, que je ne l'aurois été ici, non-seulement je pourrai employer toutes les dissertations, les traités particuliers & les autres piéces fugitives : mais je pourrai même essayer de donner une légère idée du travail de chaque Auteur, & lorsqu'il se sera élevé entre eux des disputes, les rapporter fidélement & sans partialité, comme je tâcherai de ne point mériter cet odieux reproche dans les jugemens que je ferai quelquefois obligé de porter.

On verra dans ce morceau d'histoire littéraire avec quel succès cette partie de l'Antiquité a été cultivée, & combien de grands hommes ont travaillé à l'illustrer. S'ils eussent été chargés de donner au Public les Pierres gravées du Cabinet du Roi, dont je lui présente le Recueil, ils les auroient certainement accompagné des plus sçavantes explications, & l'ouvrage seroit devenu infiniment curieux & intéressant entre leurs mains. Mais pour moi, il ne me convient pas de me livrer à un travail qui demande de trop grandes recherches, & beaucoup plus de sçavoir que je n'en puis montrer. Le courage & le zèle ne suffisent pas ; & c'est tout

ce que je pourrois offrir. Je me contenterai donc d'avoir écrit l'hiftoire des anneaux & des Pierres gravées, qu'on vient de lire, d'en avoir relevé tous les avantages, & d'avoir peut-être fait naître dans ceux qui aiment véritablement les belles chofes, le défir de pofféder quelques-unes de ces Gravûres fi eftimables & fi rares. Je ne ferai plus préfentement que raffembler les réflexions que la fréquentation d'excellens Artiftes, & les entretiens que j'ai eû avec les meilleurs Connoiffeurs, m'ont mis en état de faire fur ce qui concerne plus particuliérement la Gravûre des Pierres fines. C'eft-à-dire, qu'abandonnant ce qui eft fimplement d'érudition à ceux qui ont les talens & les lumiéres qui me manquent, je me bornerai à ce qui appartient uniquement à l'Art: & je crains bien de m'être encore chargé d'une entreprife beaucoup trop au-deffus de mes forces. Car fi je veux parcourir tous les divers états de la Gravûre, & en faire connoître les progrès; fi je veux caractérifer les différentes maniéres, & développer ce qui les diftingue les unes des autres, tant pour ce qui concerne la partie du Deffein, que par rapport à ce qui regarde celle de l'Exécution; fi je veux enfin préfenter une idée du Beau, & faire appercevoir ces nuances fines & prefqu'imperceptibles, qui mettent une fi grande diftance, je ne dis pas entre ce qui eft marqué au coin de la perfection, & ce qui lui eft directement oppofé: mais entre le très-beau, & ce qui eft un peu moins beau; je prévois tous les obftacles que je vais rencontrer fur ma route; je fens combien j'aurai de peine à m'expliquer nettement & avec précifion fur un fujet qui ne tient proprement à rien, qui confifte prefque tout entier dans le fentiment, & dont il eft beaucoup plus aifé d'être affecté, qu'il n'eft facile d'en démêler les caufes & les effets, & de les exprimer.

Quoi qu'il en foit, loin d'être effrayé des difficultés, je fens redoubler mon ardeur pour les furmonter, perfuadé que fi je fuccombe, l'on me fçaura du moins quelque gré d'avoir ofé entamer une matiére qui n'avoit pas encore été maniée par perfonne. Je m'attacherai principalement à fixer le goût propre à chaque nation; car il eft conftant qu'il y a eû en tout tems un goût regnant, que je crois pouvoir nommer le goût du païs, qui influe

ſur tous ceux qui cultivent les mêmes Arts ſous un même ciel, & dont ceux qui montrent le plus de force de génie, & qui par conſéquent ſembleroient devoir y être moins aſſujettis, ne peuvent s'empêcher de laiſſer paſſe1 quelque portion ſenſible, dans leur propre maniere.

Si je ſuis aſſez heureux pour mettre cette importante vérité dans tout ſon jour; je pourrai beaucoup plus aiſément déterminer en quoi une maniére eſt ſupérieure à une autre maniére; & pourquoi celle des Grecs a ſi légitimement acquis le droit de prééminence ſur toutes les autres; je pourrai faire remarquer les défauts qui déparent les productions des Artiſtes chez les autres peuples, & paſſant des ouvrages des Anciens à ceux des Modernes, je continuerai ſur le même pied un pareil examen. J'oppoſerai une façon de penſer à une autre façon de penſer, & une eſpéce de travail à une autre eſpéce de travail; je les comparerai & j'en ferai, ſi je puis parler ainſi, l'analyſe. J'enſeignerai le chemin qui conduit à la parfaite imitation de la Nature, & je tâcherai de remettre dans la voie ceux qui paroîtroient s'en écarter. Je prendrai pour cela contre ces derniers le parti de la noble ſimplicité, & je les obligerai de convenir que les grands Artiſtes n'ont jamais employé d'autres moyens pour arriver au ſublime. Je ne penſe pas qu'on puiſſe jetter quelques lumiéres ſur le ſujet que j'ai entrepris de traiter, ſans entrer dans le détail de toutes ces diſcuſſions, & peut-être pourront-elles m'aider à établir des régles, ſi toutefois la choſe eſt pratiquable, non-ſeulement pour former le goût, le ſoutenir & l'épurer; mais, ce qui eſt mon principal objet, pour parvenir à une connoiſſance des Pierres gravées qui ſoit aſſiſe ſur un fondement certain & ſolide, & qui ſoit affranchie de tous les faux préjugés, plus pernicieux que l'erreur même.

Heureux! ſi en expoſant ainſi mes penſées, je pouvois communiquer à tous ceux qui par amour ou par état conſidèrent ſouvent les Pierres gravées, le même plaiſir que j'ai reſſenti toutes les fois que j'ai eû occaſion d'examiner de près ces précieux morceaux. Car il arrive trop fréquemment que les Sçavans peu touchés des beautés de l'Art, n'y cherchent que l'érudition, tandis que ceux qui les regardent avec des yeux d'Artiſtes, y admirent l'excellence

du travail, ſans ſe mettre en peine de ce qu'elles ont d'intéreſſant pour l'intelligence de la Fable & de l'Hiſtoire. Ainſi le plaiſir n'eſt preſque jamais complet, & cependant quelle ſatisfaction & quelle utilité ne retireroit-on pas d'une auſſi loüable curioſité, ſi l'on allioit ces deux ſortes de goûts, qui ne devroient jamais aller l'un ſans l'autre ?

Mais s'il y a quelques perſonnes en qui il ſoit déſirable de trouver ces diverſes connoiſſances réunies, ce ſont principalement ceux qui ſe plaiſent à faire des amas de Pierres gravées. Ce n'eſt poſſéder une choſe qu'imparfaitement, que d'en ignorer le prix, & de ne pouvoir pas en diſcourir pertinemment. Et quelle conſidération ne mérite pas un Amateur qui ſçait ſe partager entre l'amour des Lettres & celui des Arts ? Je me repréſente avec plaiſir, que ceux qui dans l'Antiquité ont formé de ces Collections, étoient des génies ſupérieurs, & ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans l'Etat. Quels hommes que Céſar & Pompée ! Les nommer, c'eſt faire l'éloge des belles choſes qu'ils jugeoient dignes de leurs recherches. Ils aimerent paſſionnément l'un & l'autre les Pierres gravées, & pour montrer l'eſtime qu'ils en faiſoient, ils voulurent que le Public fût le dépoſitaire de leur Cabinet. Pompée mit dans le Capitole les Pierres gravées, & tous les autres bijoux précieux, qu'il avoit enlevés à Mithridate (*a*); & Céſar conſacra dans le Temple de Venus, ſurnommée *Genitrix*, celles qu'il avoit recueillies lui-même avec des dépenſes infinies (*b*) ; car perſonne n'égaloit ſa magnificence, quand il s'agiſſoit de choſes curieuſes. Marcellus fils d'Octavie, & neveu d'Auguſte, dépoſa ſon Cabinet de Pierres gravées dans le ſanctuaire du Temple d'Apollon ſur le Mont Palatin. Marcus Scaurus beau-fils de Sylla, homme vraîment ſplendide, avoit formé le premier un ſemblable Cabinet dans Rome (*c*). Il falloit être bien puiſſant pour entreprendre alors de faire de ces Collections. Le prix des belles Pierres étoit monté ſi prodigieuſement haut, que de ſimples Particuliers ne pouvoient guère ſe flatter d'y atteindre. Un revenu conſidérable ſuffiſoit à peine pour l'achat d'une Pierre

(*a*) *Plin. lib.* XXXVII. *c.* 1.
(*b*) *Suet. in vita J. Cæſar. c.* 47.
(*c*) *Plin. loco ſup. cit.*

précieuſe (*a*). Jamais nos Curieux, quelque paſſionnés qu'ils ſoient, ne pouſſeront les choſes auſſi loin que l'ont fait les Anciens. Je ne crois pas qu'on rencontre aujourd'hui des gens, qui ſemblables au Sénateur Nonius (*b*), préfèrent l'exil, & même la proſcription, à la privation d'une belle bague.

Il eſt pourtant vrai que depuis le renouvellement des beaux Arts, les Pierres gravées ont été recherchées par les Nations polies de l'Europe, avec un grand empreſſement ; & ce goût ſemble même avoir pris de nos jours une nouvelle vigueur. Il n'y a preſque point de Prince qui ne ſe faſſe honneur d'avoir une ſuite de Pierres gravées. Celle du Roi, & celle de la Reine de Hongrie ſont conſidérables. Le Recueil de Monſeigneur le Duc d'Orléans eſt encore très-recommandable, ſurtout depuis que ce Prince a joint aux Pierres gravées de S. A. R. Madame, celles qui appartenoient à M. Crozat le jeune, encore plus eſtimables par le choix, que par le nombre, quoiqu'il fût immenſe (*c*). On vante beaucoup en Angleterre les Pierres gravées recueillies autrefois par le Comte d'Arundel, préſentement entre les mains de Milady Germain, celles qu'avoit raſſemblées Milord Pembrock, & la collection qu'en avoit fait le Duc de Devonshire, l'un des plus illuſtres Curieux de nos jours. L'Italie eſt remplie de grands & magnifiques Cabinets de Pierres gravées. Celui qui avoit été formé par les Princes de la Maiſon Farnèſe, fait aujourd'hui un des principaux ornemens du Cabinet du Roi des deux Siciles. La collection du Palais Barberin tient avec juſtice un des premiers rangs dans Rome, qui de même que Florence & Veniſe, abonde en Cabinets particuliers de Pierres gravées, très-bien fournis. Mais il faut l'avoüer, aucune de ces collections n'égale celle du Grand Duc (*d*), qui eſt peut-être la plus ſinguliére & la plus complette

(*a*) *Cenſu opimo digitos onerabant*, dit Pline, liv. XXXIII. c. 1.

(*b*) *Ibid. lib.* XXXVII. *c.* 3.

(*c*) Les Pierres gravées de M. Crozat montoient à près de quatorze cens, dont plus de trois cens ſont des morceaux du premier ordre. Monſeigneur le Duc d'Orléans les a acquiſes au commencement de l'année 1741. Celles de Madame vont à près de ſix cens, ſuivant la deſcription ſommaire qui en a été donnée en 1727.

(*d*) M. le Marquis Maffei (*Verona illuſtrata*, *edit.* 8°. *t.* 3. *pag.* 498.) aſſûre que le nombre des Pierres gravées du Grand Duc, eſt de près de trois mille. Les plus remarquables ont été gravées & données au Public dans les deux premiers volumes du *Muſæum Florentinum*, qui ont paru en 1731, & 1732.

qu'on ait encore vûe. Auſſi faut-il convenir que les plus grands Connoiſſeurs ont été de tout tems, & ſeront toûjours en Italie. Les peuples de cette partie de l'Europe ſont à la ſource des belles choſes : fait-on la découverte de quelque rare monument ? elle ſe fait pour eux ; ils ſont les premiers à en joüir ; ils peuvent continuellement étudier l'Antique qui eſt ſous leurs yeux, & comme leur goût en devient plus ſûr & plus délicat que le nôtre, ils ſont auſſi généralement plus ſenſibles que nous aux vraies beautés des ouvrages de l'Art.

Cela n'empêche pas que nous n'ayons eû en France de très-bons Connoiſſeurs. Sous les regnes de François Premier & de Henri Second, qui ſeront à jamais mémorables pour avoir ouvert l'entrée de ce Royaume aux beaux Arts, & leur avoir fait un accueil qui les y fixa ; on comptoit déja un nombre conſidérable de Cabinets d'Antiquités, tant à Paris, que dans les Provinces (*a*). Ces Cabinets ſe ſont depuis multipliés, leurs richeſſes ſe ſont accrûes ; & ſi l'on n'y voit pas autant de Statues, de Bas-reliefs, & d'autres grands morceaux de Sculpture antique que dans l'Italie, nous pouvons au moins nous vanter de poſſéder une très-grande quantité de Pierres gravées d'une ſinguliére beauté. Elles nous ſont venues pour la plus grande partie de nos Provinces méridionales, & principalement de la Provence, qui a été de tout tems féconde en habiles Antiquaires. Sans parler des monumens que les Romains y ont laiſſés, durant le long ſéjour qu'ils y ont fait ; le voiſinage de l'Italie, & plus encore le commerce que les habitans de cette Province entretiennent dans le Levant, y font paſſer journellement une quantité de Médailles rares, de Pierres gravées, & d'autres monumens antiques, qui ſoûtiennent l'attention des Curieux, & en font naître de nouveaux. Nous devons à Raſcas Sieur de

(*a*) On lit dans un Livre intitulé, *de la néceſſité de l'uſage des Médailles dans les Monnoies, par le ſieur de Bagarris*, « qu'en » 1560. il fut inventorié en France plus » de deux cens rares Cabinets de Médail- » les, dont la plûpart appartenant aux » Rois, Reines, Princes & grands Sei- » gneurs, ont été diſſipés par les guer- » res. « L'on pourroit croire qu'il y auroit de l'exagération dans ce récit, ſi l'on n'en trouvoit pas la confirmation dans une Liſte qu'Hubert Goltzius a fait imprimer à la tête de ſon premier Ouvrage ſur les Médailles, intitulé *J. Caius Cæſar*. Elle contient les noms de plus de deux cens Curieux d'Antiques, qu'il avoit connus dans le voyage qu'il fit en France vers le même tems.

Bagarris (*a*), Garde du Cabinet des Antiques du Roi ſous Henri IV. & Louis XIII. à l'illuſtre M. de Peireſc (*b*), au ſieur Lauthier (*c*), & à pluſieurs autres Antiquaires de Provence, les plus belles Gravûres antiques qui font l'ornement de nos principaux Cabinets.

Me pardonnera-t-on ſi j'oſe critiquer ici le goût & la conduite de ces Curieux qui ne font cas des collections qu'autant qu'elles ſont nombreuſes, ou qui croient ne pouvoir aſſez priſer des morceaux uniquement recommandables par le grand nom qu'ils portent ? Je reſpecte l'Antique, mais je ne conviendrai jamais que ce titre quelqu'impoſant qu'il ſoit, lorſqu'il eſt donné avec juſtice, doive toûjours être accompagné de cette vénération qui n'eſt dûe, ſelon moi, qu'à ce qui eſt réellement beau. Si j'euſſe vécû du tems de Sénéque & de Pline, je n'aurois certainement pas excité l'indignation de ces deux Philoſophes (*d*). L'on ne m'auroit point vû, ainſi que ces Amateurs dont ils ſe raillent, entaſſer ſans choix curioſités ſur curioſités, conſerver précieuſement des morceaux d'Antiquité défigurés par la rouille, des vaſes tellement fruſtes, qu'on ne peut plus diſcerner ce qui y a été gravé, d'anciennes figures groſſiérement ébauchées par des ouvriers ignorans ; ou du

(*a*) Pierre-Antoine Raſcas Sieur de Bagarris, Provençal. J'aurai occaſion de parler plus amplement dans la ſuite de cet Antiquaire, & de ſon Cabinet. On a indiqué dans la précédente Note le titre d'un Livre de ſa compoſition, qu'il fit imprimer à Paris en 1611. *in*-4°. & qui, ſuivant toutes les apparences, n'eſt demeuré incomplet, que parce que le projet de l'Auteur qui avoit donné lieu à cet ouvrage, n'eut pas lui-même d'exécution. Tous les exemplaires de ce livre qui me ſont paſſés par les mains, ne vont pas au-delà de la vingt-ſixiéme page, mais le manuſcrit original ſe trouve en entier dans la Bibliothéque du Collége de Louis le Grand à Paris. J'obſerverai encore que le Sieur de Bagarris a laiſſé des Mémoires curieux ſur l'Antiquité, dont quelques-uns ont été employés par Jac. Spon dans ſon Livre *Miſcellanea eruditæ Antiquitatis*.

(*b*) Nicolas-Claude Fabri Sieur de Peireſc, Conſeiller au Parlement de Provence, mort à Aix en 1637. âgé de cinquante-ſept ans. Peu de Sçavans ont joüé un auſſi grand rôle dans la République des Lettres. Il étoit extrêmement obligeant, & il avoit un talent tout particulier pour attirer à lui, ce qu'il y avoit de plus ſingulier en matiére d'Antiques. J'ai vû par quelques lettres du ſieur Langlois, dit *Ciartres*, mari en premiéres nôces de mon ayeule paternelle, que dans l'eſpérance que ce Libraire, qui faiſoit un aſſez gros commerce de Curioſités, & qui s'y connoiſſoit, pourroit lui procurer quelque piéce rare & ſinguliére, M. de Peireſc le reçut dans ſa maiſon de Beaugencier, & lui fit mille careſſes, lorſque traverſant la Provence il alloit en Italie, pour y faire des emplettes.

(*c*) Touſſaint Lauthier étoit un riche Apoticaire de la Ville d'Aix en Provence, qui étoit très verſé dans la connoiſſance des Pierres gravées, & généralement dans tout ce qu'on nomme Antiques. Je raconterai dans un autre endroit comment ſon beau Cabinet de Pierres gravées s'eſt fondu dans celui du Roi.

(*d*) *Plin. lib.* XXXV. *c.* 2. & *Senec. de brevitate vitæ*, *c.* 12.

moins je ne les aurois point placés dans le même rang que les ouvrages les plus accomplis, & je ne me ferois pas épuifé en dépenfes pour les acquérir.

Qu'on ne croie pas toutefois que j'aie intention de bannir des Cabinets tous ces reftes d'Antiquités dont le travail n'eft pas exquis ; mais qui ont fervi, & qui contribuent tous les jours à illuftrer les écrits des Anciens. Quels qu'ils foient, ils doivent y avoir place, & l'on ne fçauroit même apporter trop de foins & de précautions pour les recueillir & les conferver. J'en reviens cependant toûjours à ma premiére propofition, que ce qui eft amené à une certaine perfection, & qui porte le caractère du vrai beau, doit mériter la préférence, & qu'il vaut mieux avoir peu, & avoir de l'excellent. Rien n'eft affûrément fi déplaifant, que de voir le bon confondu indiftinctement avec le mauvais, & cela s'étend à toutes les efpéces de curiofités ; mais fi ce font des Tableaux, des Sculptures ou d'autres morceaux qui doivent leur exiftence à l'Art du Deffein, cet affreux mélange devient encore moins fupportable. C'eft dans le choix des ouvrages qu'un Amateur fait connoître fon difcernement, & qu'il montre s'il a du goût ou s'il en eft dépourvû. Son Cabinet eft, pour ainfi dire, un tribunal, où on le juge fans miféricorde : les chofes qu'il y a admifes font comme autant de témoins qui dépofent pour ou contre lui. Il feroit donc à fouhaiter qu'un Curieux véritablement jaloux de fa gloire, fût continuellement occupé à écarter de chez lui tout ce qui n'eft pas marqué au bon coin ; & qu'il ne fongeât qu'à épurer fes recueils, & à les diminuer, plûtôt qu'à les étendre.

J'avoue qu'en donnant ce confeil, je reftrains beaucoup les collections, & que je réduis celles des Pierres gravées à un très-petit nombre d'objets, car le beau eft très-rare dans tous les genres, & principalement dans celui-ci. Les Artiftes du premier ordre ont toûjours été en petit nombre, & ceux d'entre les Graveurs en Pierres fines qui fe font rendus les plus célébres, ont outre cela vécu dans des fiécles fort éloignés du nôtre ; de forte que loin d'être furpris du peu qui nous refte de leurs ouvrages, j'admire comment il en a pû paffer jufqu'à nous une auffi grande quantité.

Car enfin pour avoir des Pierres gravées de la premiére beauté,

il faut remonter, ainſi que je crois l'avoir déja dit, juſqu'au tems des Grecs. Toutes les fois qu'ils ont eû à renfermer de grandes compoſitions dans de petits eſpaces, ce qui n'eſt pas un des moindres efforts de l'Art (*a*), ou que ſe bornant à une ſeule figure ou à une ſimple tête, il leur a été permis de détailler davantage ce qu'ils avoient à repréſenter; ces grands Maîtres ont toûjours apporté une attention ſinguliére à ne rien laiſſer ſortir de leurs mains, qui ne fût extrêmement étudié, & qui ne fût accompli dans toutes ſes parties. On n'exagérera point, quand on dira que dans leurs plus petites Pierres gravées, on trouve la même pureté de deſſein, cette même élégance de proportions, cette naïveté dans les attitudes & les expreſſions, enfin ces caractères ſublimes qui mettent une ſi grande différence entre les productions de ces hommes rares, & ce que les autres Sculpteurs anciens & modernes ont mis au jour de plus parfait.

Comme il n'eſt pas donné aux hommes de réunir toutes les connoiſſances, & que les diverſes parties de l'Art ne ſe rencontreront jamais enſemble dans un même ſujet; les talens devoient être partagés chez les Grecs de la même maniére que nous les voyons encore aujourd'hui diſtribués entre nos Artiſtes. Ainſi tandis que quelques-uns de ces habiles gens réuſſiſſoient dans la Compoſition, & qu'ils donnoient à leurs figures les attitudes & les tours les plus convenables, d'autres étoient ſans doute plus heureux dans la reſſemblance des portraits; celui-ci drappoit ſes figures noblement, & cet autre exprimoit les animaux dans un dégré de vérité auquel perſonne ne pouvoit atteindre. Tel deſſinoit correctement & de la plus grande maniére, & laiſſoit bien loin derriére lui tous ſes concurrens, qui étoit lui-même ſurpaſſé par un émule dans la partie de l'Expreſſion. Ils ſe réuniſſoient en un point, c'étoit dans le ſentiment, dans la façon de concevoir les objets, & de les rendre enſuite par la voie de l'imitation. Tous les ouvrages, ſans ſe reſſembler, portoient le même caractère; certains traits qu'on ne peut définir, mais qui n'en ſont pas moins reconnoiſſables, y imprimoient le génie de la nation, & indiquoient viſiblement l'Ecole d'où ces ouvrages étoient ſortis.

(*a*) *Magni artificis eſt clauſiſſe totum in exiguo.* Senec. Epiſt. 53.

Diviſés enſuite ſur le choix du travail, chacun ſuivoit une maniére qui lui étoit propre, chacun avoit un *faire* particulier, c'eſt-à-dire qu'il mettoit dans ſa gravûre quelque choſe de diſtinctif, ainſi qu'on le remarque dans les écritures de pluſieurs perſonnes différentes. Les uns préféroient de donner peu de relief à leur ouvrage, perſuadés que cela le rendroit plus précieux & plus doux à l'œil; d'autres au contraire ſe plaiſoient à creuſer profondément les Pierres ſur leſquelles ils gravoient, afin que les empreintes qui en ſortiroient approchant davantage de la ronde boſſe, elles priſſent plus de caractère & de vérité. Mais quelques ſoient les moyens que ces excellens Maîtres mettent en œuvre, ils opèrent toûjours conſtamment dans les mêmes principes, c'eſt par-tout la même touche, une touche fine & délicate, nette, fiére & expreſſive. L'application en eſt ſi juſte, & faite avec tant de diſcernement, qu'on ne voit abſolument rien dans les admirables productions de la gravûre Grecque, qui ne ſoit traité dans le genre qui lui convient, & ſuivant que l'exige la nature de l'objet. Aucune partie n'y eſt prononcée à demi, ni mollement; on n'y découvre aucune négligence, l'attention eſt portée auſſi loin qu'elle peut aller, les recherches ſont infinies. Que ce ſoit une tête ou que ce ſoit une figure que l'habile Artiſte ait à exprimer, tout ce qui entre dans la compoſition de l'une & de l'autre ſera détaillé avec la plus grande exactitude, & cependant ſans affectation, & ſans entaſſer travail ſur travail, comme le feroit un ouvrier du commun; car ce n'eſt point par la quantité, c'eſt par la qualité de l'ouvrage mis à propos, qu'une bonne gravûre ſe diſtingue d'une gravûre médiocre. Aucun muſcle ne ſera oublié, tous ſe verront en leur place, & chacun fera ſa fonction; mais ils ne ſe laiſſeront point trop appercevoir, ils ne ſeront point trop détachés les uns des autres, ni trop arrondis. Une peau douce & délicate les couvrira avec grace, & les unira, & elle fera paroître de chair ce qui reſſembleroit à un écorché, ſi le Graveur jaloux de montrer ſa ſcience en anatomie, eût chargé tous ces muſcles, & les eût fait trop apparens & trop reſſentis. Il auroit au moins rendu ſon ouvrage lourd & de mauvaiſe maniére, au-lieu que ménageant ſes touches, & ſe rendant le maître de ſon outil, toûjours prêt à donner

la

la figure ſphérique à tout ce qu'il touche, il l'oblige à former de ces beaux méplats, qui mettent dans une gravûre tant de repos, de grace & de fineſſe.

Il n'eſt ni moins difficile, ni moins important de rendre les contours d'une figure purs & coulans, d'articuler juſte & ſans ſéchereſſe, & de faire paſſer dans le travail une facilité, qui en éloigne toute idée de peine, juſques dans les ouvrages même les plus terminés ; &, ſi je ne me trompe, tout cela ſe trouve dans la gravûre Grecque en un éminent dégré de perfection. Elle le doit à l'extrême vivacité de ſes arrêtes, & à cette touche ferme ſans laquelle un ouvrage paroît tâtonné, ſans ame, & languiſſant. C'eſt encore cette merveilleuſe netteté de touche, qui fait que les Grecs ont ſi bien réuſſi à traiter en gravûre les cheveux & les autres poils : ſans trop les compter, ſans les détailler trop, ils y ont mis un mouvement & une fléxibilité, une légéreté & un caractère de vérité, qui n'ont été auſſi bien ſaiſis depuis que très-rarement. A chaque objet qui ſe préſente, ces grands hommes font voir combien leur ſont familiéres les véritables régles de l'Art, qui conſiſtent à écarter toutes les minuties, pour ſe renfermer dans les grandes parties. Je m'arrête ici, & ne pouſſerai pas plus loin ces recherches : non que je craigne d'être taxé d'exagération ; mais ne pouvant exprimer comme je le voudrois les beautés ſans nombre que j'admire, je ſuis forcé d'avoüer mon inſuffiſance ; & c'eſt ce qui me fait prendre le parti de renvoyer aux ouvrages mêmes. Plus éloquens & plus énergiques, ils donneront les derniers coups de pinceau au portrait que je n'ai fait qu'ébaucher.

Autant que j'en puis juger, il m'a paru que les Graveurs de la Gréce qui ont montré le plus de jugement, réſervoient l'eſpéce de gravûre qui eſt la plus profonde, pour les têtes & pour les compoſitions où les figures deviennent un peu grandes dans l'exécution, & qui ſemblent par conſéquent demander plus de recherches, & d'avoir auſſi plus de ſaillie à l'empreinte. Lorſque les objets, au-lieu de ſe préſenter de profil, ſe montrent de face, c'eſt encore un des cas, où ils ont dû être obligés de préférer ce genre de gravûre. On voit, par exemple, dans le Cabinet

de M. le Duc d'Orleans une tête d'Hercule vûe de face, que ce Prince a eû de M. Crozat (*a*), & qui gravée en creux ſur une Améthyſte de toute beauté, eſt preſque de ronde boſſe, lorſqu'on en fait l'empreinte. Il a donc été néceſſaire que le Graveur foüillât très-profondément dans la Pierre, & qu'il y fît de toutes parts des excavations ſans nombre, pour que cette tête non-ſeulement prît du relief, mais afin que toutes ſes parties fuſſent exprimées avec autant de préciſion, & dans un auſſi grand détail qu'elles le ſont; car il eſt vrai qu'un ouvrage de grandeur naturelle ne peut pas être plus détaillé. Par la même raiſon, l'excellent Graveur qui a exécuté cette admirable figure d'homme aſſis qui tient une lyre, & qu'on admire aujourd'hui dans le même Cabinet de M. le Duc d'Orleans, après l'avoir vû ci-devant dans celui de M. Crozat (*b*), ce Graveur a dû encore enfoncer profondément ſon outil, parce qu'outre que cette figure a environ dix lignes de proportion, ce qui eſt beaucoup pour un pareil ouvrage, le bras droit que la figure poſe ſur ſa tête & la jambe du même côté, ſe portent en avant, & ont une aſſez grande ſaillie. Au reſte cette figure, toute belle qu'elle eſt, confirme ce que j'ai déja obſervé, qu'on riſque de faire ſec, lorſqu'on grave trop creux; car quoique deſſinée très-ſçavamment, je lui trouve le même défaut que dans la ſtatue de l'Hercule de Farnèſe, elle eſt un peu trop chargée, & d'un caractère trop auſtère. Ce ſeroit un défaut ſans excuſe, s'il étoit poſſible que le Graveur eût voulu figurer un Apollon; mais il n'y a pas d'apparence qu'il ait eû cette penſée. Lui eût-il été permis d'ignorer la nature des proportions attribuées à cette Divinité, & qu'elles devoient être de la plus grande délicateſſe: telles qu'il appartient au Soleil, qui ne vieillit point, & dont la beauté & l'éclat ſemblent même ſe renouveller chaque jour. Lorſque cet Artiſte intelligent a exprimé avec tant de force des membres nerveux & pleins de vigueur, il n'a eû ſans doute d'autre intention que de repréſenter tout ſimplement un homme ordinaire; & ſi l'on vouloit lui prêter des vûes plus étendues, il faudroit dire

(*a*) Elle eſt indiquée dans la Deſcription des Pierres gravées du Cabinet de M. Crozat, ſous le N°. 84.

(*b*) Cette Pierre eſt décrite dans le Livre cité dans la précédente note, ſous le N°. 571.

qu'il n'a affecté ce caractère mâle, que pour écarter toute équivoque, & montrer qu'il ne s'agiſſoit point d'un Dieu. C'eſt auſſi ce qui m'a toûjours fait croire que cette figure étoit celle d'un Poëte illuſtre, ou de quelque excellent Muſicien, qui a remporté le prix dans une de ces Fêtes brillantes, où la Gréce aſſemblée diſtribuoit des couronnes, & récompenſoit les talens. Je n'inſiſterai point ſur ce que la figure eſt dans une attitude tranquille, qui paroît avoir été précédée d'un exercice pénible, ni ſur ce que la lyre eſt elle-même dans un état de repos; mais je ferai obſerver ſur le devant du ſiége où la figure eſt aſſiſe, ce petit Bas-relief repréſentant une courſe de chars, & je demanderai pourquoi il y a été mis, ſi ce n'eſt pour rappeller la mémoire d'un concours, & par alluſion à un avantage remporté en cette occaſion.

Quant aux ouvrages de gravûre qui produiſent un grand relief, je n'eſtime pas cette maniére de graver la meilleure. J'avoue que ces ouvrages ſont ſuſceptibles de plus grands détails, & que par conſéquent ils devroient approcher davantage du vrai; mais il faut convenir que l'on ne diſtingue pas ſi bien ſur la Pierre ce qui y eſt gravé, que dans ceux dont le travail eſt plus plat: ces Pierres offrent même quelque choſe de rude & de déſagréable à la vûe, & il eſt auſſi plus difficile d'en tirer des empreintes, parce qu'ordinairement il y a des parties renfoncées, qui ne ſe dépouillent pas aiſément; & que ſouvent en forçant la cire pour la faire entrer dans tous les petits recoins de la gravûre, ou pour l'en faire ſortir lorſqu'elle s'y eſt engagée, on eſt en danger de briſer la Pierre. Auſſi le bel Antique ne fournit-il pas beaucoup d'exemples de cette maniére de graver.

On ne rencontre pas non plus en grand nombre dans les Cabinets, de ces Pierres gravées, qui contiennent dans un fort petit eſpace des compoſitions de pluſieurs figures. La rareté de ces morceaux ſinguliers vient ſans doute de l'extrême difficulté de leur exécution, qui demande des yeux perçans, une légéreté de main ſans égale, & en même tems un diſcernement exquis, pour ſçavoir ſupprimer à propos ce qui eſt ſuperflu, & n'admettre que le néceſſaire. Il ne conviendroit pas qu'un travail qui étant appliqué à des objets preſqu'imperceptibles, doit être tout

esprit, fût trop léché; aussi les Pierres de ce genre qui ont été gravées par les Grecs, sont-elles ordinairement plus heurtées, que celles où il se trouve seulement une ou deux figures. C'est dans ces principes que sont gravées deux très-belles petites Cornalines du Cabinet de M. Crozat, représentant des Bacchanales (*a*). Mais quelqu'estimables que soient ces deux gravûres, elles ne peuvent entrer en comparaison avec la Cornaline connue sous le nom de Cachet de Michel-Ange (*b*), le plus beau morceau du Cabinet du Roi, & peut-être du Monde. Le Graveur a tenu ses figures un peu allongées dans cette derniére Cornaline, proportion dont on ne s'écarte point dans le petit, sans tomber dans le pesant; elles sont touchées avec un esprit & un art merveilleux; & tout y est si distinct, que Messieurs Baudelot & de Mautour, de l'Académie des Belles-Lettres, pouvoient avec justice reprocher à Madame Le Hay son peu de fidélité dans la représentation qu'elle en a donnée, supposé qu'elle se fût autant éloignée de son original qu'ils le prétendoient. L'on peut compter sur l'exactitude de celle qu'on trouvera dans le Recueil qui est à la suite de ce Traité. Des yeux éclairés par une étude constante de la Nature & de l'Antique, en ont décidé.

(*a*) La Description de ces deux Cornalines se trouve dans le Catalogue des Pierres gravées du Cabinet de M. Crozat, sous les N°. 681. & 682.

(*b*) L'on sçait par tradition que cette Cornaline a appartenu au fameux Michel-Ange Buonarotti, & qu'il en faisoit son cachet & ses délices; & quoiqu'il n'y ait sur cela rien de bien constant, il y a pourtant lieu de présumer qu'on ne l'a point dit sans fondement. Je ferai voir bientôt comment ce grand Peintre, & cet aussi célébre Sculpteur, s'est servi de cette Gravûre antique dans la composition d'un de ses Tableaux. Suivant la même tradition, un Orfévre de Boulogne nommé Augustin Tassi, l'eut après la mort de Michel-Ange, & la vendit à la femme d'un Intendant de la Maison des Médicis. Au commencement du dernier siécle le sieur de Bagarris, qui a été Garde du Cabinet des Antiques de Henri IV. l'acheta des héritiers de cette Dame, qui étoient de Nemours, huit cens écus, somme bien considérable, eû égard au tems. Le sieur Lauthier le pere l'eut après la mort de cet Antiquaire, de Madame du May son héritiére; & ce sont les enfans dudit sieur Lauthier qui l'ont vendu au Roi Louis XIV. Ce Prince en faisoit une estime singuliére, & l'a souvent portée à son doigt. On raconte au sujet de cette Cornaline une histoire qui, si elle est vraie, fait honneur à celui des fils du sieur Lauthier qui traita avec le Roi de ses Pierres gravées. On dit que ceux qui étoient chargés de négocier cette affaire avec lui, avoient paru négliger cette belle Pierre, & qu'il refusa de conclure le marché, à moins qu'elle n'y fût comprise. Cette action étoit d'autant plus généreuse, que Charles Second, Roi d'Angleterre, avoit employé toutes sortes de moyens pour engager le Chevalier Lauthier, qui avoit hérité des Pierres gravées de son pere, à lui vendre séparément cette Cornaline. La Dissertation de M. Baudelot sur le cachet de Michel-Ange m'a fourni la plus grande partie de ces particularités; les autres m'ont été administrées par des personnes instruites, & dignes de foi.

Il me reſte à faire connoître une troiſiéme maniére de graver, qu'ont eû les Grecs, & qui mérite, à mon avis, le plus de conſidération. C'eſt celle, où, à l'imitation des plus beaux Basreliefs, les figures, ſans preſque avoir de ſaillie, & paroiſſant même toutes plates, prennent cependant de la rondeur, & aſſez de corps pour ſe détacher de deſſus leur fond, & ne pas ſembler y être adhérentes ; c'eſt celle où ces mêmes figures, quoique peu travaillées en apparence, ſont exprimées dans toutes leurs parties avec tant de goût, de juſteſſe & de préciſion, qu'il n'eſt pas poſſible de rien faire de plus élégant, ni de plus exact. La ſcience y eſt ſoumiſe à une noble & aimable ſimplicité, qui n'offre aux yeux que ce qu'il faut pour élever les idées. Il eſt à préſumer que cette grande maniére illuſtra les plus beaux jours de la Gréce. J'en prends à témoin cet admirable fragment d'un plus grand Camée du Cabinet de M. Crozat, repréſentant Ganyméde enlevé par l'Aigle (*a*), morceau Grec qui eſt de l'antiquité la plus avérée, & qui dans ſon peu de relief eſt tellement gravé de chair, qu'il ſemble la chair même. C'étoit auſſi la maniére favorite du fameux Dioſcoride, à en juger par le travail de pluſieurs belles Pierres gravées qui portent ſon nom. Mais je ſuis obligé de convenir, que ſi dans le Cabinet du Roi il y en a quelqu'une de ce genre, je n'en connois point qui ſoit d'une auſſi grande perfection que la Cornaline qui a appartenu pendant aſſez long-tems à M. Sevin, & qu'il a enfin cédée à Milord Duc de Devonshire (*b*). Elle repréſente Dioméde qui enléve le Palladium, & l'on y lit très-diſtinctement le nom de Dioſcoride écrit en Grec. C'eſt la même dont j'ai parlé un peu plus haut (*c*).

J'ai beaucoup étudié cette admirable Gravûre, & comme par l'examen que j'en ai fait, je l'ai trouvé ſupérieure à tous les éloges, je n'ai pû me refuſer de la propoſer ici pour exemple. J'invite ceux qui ſont ſenſibles au vrai beau, de la conſidérer ſouvent,

(*a*) Sardoine-Onyx rapportée dans la Deſcription ſommaire des Pierres gravées de M. Crozat ſous le N°. 1099.

(*b*) Cette Cornaline repréſentant l'enlevément du Palladium, a été autrefois dans le Cabinet du Roi, d'où Loüis XIV. la tira pour en faire préſent à Madame la Princeſſe de Conti ſa fille, qui dans la ſuite en gratifia elle-même M. Dodart ſon Médecin. Celui-ci la donna à M. Homberg ſon gendre, après la mort duquel le ſieur Hubert Joüaillier l'acheta, & la vendit à M. Sevin, des mains duquel elle eſt enfin paſſée dans celles de Milord Duc de Devonshire en 1726.

(*c*) *Sup. pag.* 37.

& d'y apporter de la réflexion. Ils le peuvent commodément à la faveur des empreintes de cire & de souffre, ou des pâtes de verre que M. Sevin, dont la politesse est assez connue, a eû la complaisance d'en laisser tirer. C'est assûrément la meilleure pierre de touche dont ils puissent user, toutes les fois qu'ils voudront s'assûrer par voie de comparaison, de la bonté de quelque Pierre gravée, & qu'ils voudront l'éprouver, comme on fait l'or. Car encore une fois, tout est accompli dans celle-ci; & ce que je ne puis me lasser d'y admirer, non-seulement l'on distingue dans la tête, quelque petite qu'elle soit, toutes les parties qui la composent, mais l'on y découvre encore une force d'expression qu'on auroit peine à désirer plus juste dans une tête de grandeur naturelle. J'ose dire que c'est la même fierté, que c'est le même grand caractère, que dans la tête de cette fameuse statue du Gladiateur, ouvrage d'Agasias, qu'on admire dans la Vigne Borghèse à Rome.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette Pierre gravée est en réputation; & ce qui la fera toûjours paroître d'un plus grand prix, c'est le nombre de copies ou de répétitions qu'on peut lui opposer. Car Dioscoride n'est pas le seul qui ait gravé cette figure de Dioméde: d'autres habiles gens, ainsi que je l'ai déja fait observer, l'ont aussi exécutée; mais quoique parmi ces gravûres, il s'en trouve plusieurs qui soient fort belles, il en faut toûjours revenir à celle de Dioscoride. Le Roi a une de ces copies, qui assûrément n'est point méprisable; elle auroit même de quoi plaire à quiconque n'auroit pas vû l'ouvrage du Graveur d'Auguste; mais c'est une copie, & dans toute copie, l'on aura toûjours à désirer cette ame, effet de la verve & du premier feu d'un beau génie. Il n'y a rien de changé dans la position de la figure; ce n'est plus cependant la même action. L'attitude de l'une est animée, elle intéresse; l'autre est languissante & n'affecte point. Dans l'original les proportions générales sont grandes & majestueuses, & en même tems d'un *svelte* qui enchante; dans la copie ces proportions tombent dans le pesant. Ici tous les membres de la figure sont ramassés, & n'ont aucun dénouement; sous la main de Dioscoride, ces mêmes membres prennent une

forme allongée, & ſont un tout-enſemble extrêmement agréable. Autant les contours de cette derniére figure ſont coulans, autant ceux de l'autre ſont arides : enfin ſi les muſcles trop reſſentis de celle-ci n'indiquent qu'un homme du commun ; l'on reconnoît dans l'autre un guerrier illuſtre, dont le corps s'eſt formé, & a acquis de la vigueur dans des exercices dignes de ſa naiſſance. Au reſte, en faiſant un ſi grand éloge de cet ouvrage de Dioſcoride, qu'on ne croie pas que j'aie prétendu lui donner la préférence ſur pluſieurs autres Pierres gravées, qui, dans le même genre de gravûre, peuvent être auſſi bien exécutées ; j'ai eû ſeulement intention d'indiquer un morceau connu, & ſur lequel on pût ſe former une juſte idée de l'eſpéce de travail que j'avois deſſein de décrire.

Dans cette gravûre la figure ſuppoſée debout, a environ ſept lignes de haut, & je ne penſe pas qu'on doive ſortir de cette proportion, ſi l'on veut faire quelque choſe qui plaiſe. J'ai fait ſentir l'inconvénient qu'il y avoit à graver de trop grandes figures, & j'ajoûterai qu'on ne riſque rien à les tenir au-deſſous même de la grandeur que je viens de preſcrire ; elles ne deviennent que plus légères & plus ſpirituelles ; & comme cela donne occaſion au Graveur d'étendre ſon champ, la figure s'y trouve plus à l'aiſe, & joue mieux : obſervation que je pourrois appuyer de l'exemple d'une infinité de belles Pierres gravées par les Grecs.

Avant que de finir ce que j'ai à dire ſur leur gravûre, je ne puis m'empêcher de parler encore de leur habileté dans la repréſentation des animaux. Si c'eſt avec juſtice qu'on met au rang des Statues les plus accomplies, le ſanglier qui eſt dans la Gallerie du Grand Duc à Florence, la chévre qui ſe voit dans le Palais Juſtinien à Rome, & pluſieurs autres animaux en marbre ou en bronze, que le tems a heureuſement épargnés ; on ne doit pas moins priſer les belles Pierres, où les mêmes Grecs ont gravé des animaux ; car on y trouve la même vérité, & la même ſupériorité de goût. J'admire ſurtout avec quelle conduite, & quelle dextérité, ils y ont exprimé des lions, des chévres, & d'autres ſemblables bêtes, dont la peau chargée de longs poils demande en gravûre un travail difficile & de détail. C'eſt alors qu'ils me paroiſſent

s'être ſurpaſſés. Ne ſemble-t-il pas que plus les obſtacles ſe multiplient, plus ils s'efforcent de les vaincre, & qu'ils ont entrepris de montrer qu'étant maîtres de leur travail, il n'y avoit abſolument rien qui ne dût leur céder?

Peut-on déſirer dans ce genre quelque choſe de plus précis pour le deſſein, ni de plus agréablement compoſé, qu'une belle petite Cornaline que je conſerve comme un gage précieux de l'amitié de M. le Comte de Caylus, & où l'on voit une vache qui, la tête levée, montre la ſatisfaction qu'elle a de ſe ſentir téter par ſon veau? Peut-on rien imaginer de plus grand, que ce taureau Dionyſiaque qu'Hyllus, célébre Artiſte, que je ſerois tenté de croire contemporain, & même diſciple de Dioſcoride (*a*), a repréſenté ſur une Cornaline blanche du Cabinet du Roi? Ces deux morceaux ſont très-étudiés, & dans le dernier le Graveur fait voir une ſinguliére intelligence de l'anatomie. Le ſujet le demandoit; il falloit exprimer un animal furieux dans un mouvement violent, qui fait travailler tous ſes muſcles, & les met dans une ſorte de contraction. Le corps de ce taureau fougueux, peu chargé de chairs, n'eſt proprement qu'un tiſſu d'os & de nerfs; ainſi chaque partie vouloit être prononcée avec fierté, & l'habile Graveur s'en eſt acquitté avec une *réſolution* qui met dans ſa figure le caractère le plus terrible.

Quelqu'élevé que fût le génie de cet Artiſte, je doute qu'il eût pû ſeul, & ſans le ſecours de la Nature, lui fournir une auſſi grande idée; mais les Grecs ne faiſoient abſolument rien ſans conſulter la Nature. Et quel meilleur guide auroient-ils pû prendre? L'Art peut-il quelque choſe ſans elle (*b*)? Qu'on ne me diſe point que de ſe livrer ainſi à une imitation trop conſtante & trop littérale de la Nature, c'eſt ſe lier le génie, que c'eſt l'affoiblir, que c'eſt en retarder, & en empêcher même les effets. Non je ne conviendrai point que cette méthode ſoit capable d'opérer un ſi grand mal. J'appréhende bien plûtôt qu'on ne prenne pour eſclavage, ce qui n'eſt réellement qu'un aſſujettiſſement

(*a*) M. Gori fait mention d'un Camée gravé par un Hyllus, qui ſe qualifie diſciple, ou fils de Dioſcoride : ΥΛΛΟC ΔΙΟCΚΟΥΡΙΔΟΥ. *Obſerv. ad Gem. Muſei Florent. tom.* II. *pag.* 13.

(*b*) *Ars cùm à natura profecta ſit, niſi natura moveat ac delectet, nihil ſanè egiſſe videatur.* Cic. de Or. lib. 3. ſub fin.

aux

aux régles, dont il n'eſt pas permis de ſe départir ; & ſi cela eſt, j'eſtime infiniment heureux ceux qui ſe laiſſent ainſi captiver, puiſqu'on ne peut autrement réſiſter au torrent de l'imagination, dont les charmes impoſteurs ne manquent preſque jamais d'égarer ceux qui s'y abandonnent avec trop de confiance.

Il y a tout lieu de préſumer, que les Grecs étoient mieux ſervis que nous dans leurs Modéles. A en juger ſeulement par les ſimples têtes qui ſe voient ſur leurs Pierres gravées, & en particulier par celles de ces têtes qui ſont indubitablement des portraits, ces Modéles étoient remplis de beautés, qu'on rencontre très-peu fréquemment dans les nôtres. Ces yeux ſi agréablement enchâſſés, ces nez fins & délicats, ces belles bouches riantes, un peu relevées, ces *encolures* fiéres & majeſtueuſes, (qu'on me paſſe ce mot, je n'en trouve point d'autre pour exprimer l'emmanchement du col avec le chef) ces graces enfin qu'on ne peut définir, & qui vont droit au cœur, répandues ſur tout le viſage, ne furent jamais le fruit de l'imagination d'un Artiſte. L'habile ouvrier Grec les a vûes dans ſon Modéle ; ſon ouvrage même le dit, & il ne lui reſte que le mérite de les avoir bien rendues. Les Grecs trouvoient les mêmes ſecours pour le choix des attitudes & les proportions des figures. Loin qu'il fût honteux chez eux de paroître nud en public, c'eſt ainſi au contraire qu'on voyoit ſouvent les plus grands hommes diſputer dans les Jeux publics le prix de la lutte, de la courſe, & d'autres ſemblables exercices. Ces ſortes de ſpectacles donnoient lieu aux Artiſtes d'étudier les proportions les plus élégantes, & d'examiner les plus beaux mouvemens du corps humain, qui dans nos Modéles mercenaires, ſont toûjours forcés, ou languiſſans, & en hommes de goût ils ſçavoient profiter de leurs remarques. N'en puis-je pas dire autant des drapperies ? Les habillemens des Grecs n'avoient point la roideur, ni la contrainte des nôtres ; ils ſemblent dans leur ſimplicité avoir été taillés pour faire valoir le nud ; & nous-mêmes voulons-nous dans nos tableaux & dans nos ſculptures, vêtir quelque figure avec dignité ? nous nous gardons bien de rien emprunter de nos vêtemens ; nous avons recours à ceux des Anciens.

Voilà, dira quelqu'un, de grands avantages que les Anciens

avoient ſur les Modernes. Leur bon eſprit leur en fourniſſoit encore un qu'il ne tient qu'à nous de nous procurer. C'eſt qu'ils imitoient ſimplement ce qu'ils voyoient, ſans chercher à paroître plus ſpirituels qu'ils n'étoient. Quoiqu'après tout, on ne puiſſe jamais me perſuader que ce ſoit montrer du génie, que de donner à ſes figures des attitudes & des tours faux, de ſuppoſer des plans qui ſont encore plus faux, de faire faire aux viſages des contorſions auxquelles on prodigue le nom de grace & d'expreſſion brillante; en un mot, de décompoſer la Nature, pour former des contraſtes, & produire des effets qui peuvent avoir de l'éclat, & qui peuvent ſéduire; mais qui n'exiſterent jamais que dans l'imagination peu réglée de celui qui en eſt le créateur. De tels ſonges méritent-ils d'être appellés des imitations de la Nature, & celui qui les veut faire paſſer pour d'heureuſes ſaillies, peut-il oſer ſe promettre d'avoir des admirateurs?

Cette digreſſion dans laquelle m'a entraîné un amour peut-être un peu trop vif de la belle ſimplicité, m'a preſque fait oublier un reproche d'un autre genre, qu'on fait aſſez volontiers aux Anciens, c'eſt de n'avoir pas entendu l'art de drapper les figures. Mais il eſt juſte de prendre en ce point la défenſe des Grecs, & de faire voir que cette accuſation ne doit tout au plus tomber que ſur les Romains. Ceux-ci ont preſque toûjours fait leurs figures entiérement drappées. Ils les ont vêtues de la même maniére qu'ils l'étoient eux-mêmes, c'eſt-à-dire de longues tuniques & d'amples manteaux. Les étoffes qui entrent dans ces vêtemens ſe diſtribuent pour l'ordinaire en une infinité de plis en forme de canaux, qui empêchent le nud de la figure de ſe deſſiner ſous ces plis, & qui dégénèrent en une maniére petite & meſquine. Examinons préſentement les ouvrages des Grecs. Les Statues qu'ils nous ont laiſſées ſont nûes pour la plûpart: c'eſt ainſi qu'ils repréſentoient les Dieux & les Héros; & s'ils ajoûtoient quelque drapperie, elle ne cachoit qu'une très-petite partie de la figure. Ils regardoient les vêtemens comme une ſuite des beſoins attachés à la condition humaine; & ſur ce fondement ni les Dieux, ni les hommes célébres, qui participoient, ſelon eux, à la Divinité, ne devoient paroître autrement que nuds. De là

vient que ſur leurs Pierres gravées, ainſi que ſur leurs autres monumens, on trouve ſi peu de figures entiérement vêtues; mais lorſqu'il s'y en rencontre, ne faut-il pas convenir qu'elles ſont drappées dans la plus grande maniére, & que ces drapperies dans ce qu'elles ſont, offrent quelque choſe d'auſſi impoſant & d'auſſi parfait, que le nud des plus belles ſtatues Grecques.

Il ne reſte ſur cela aucun doute, quand on a vû chez le Roi des deux Siciles la Diane gravée par Apollonius (*a*); cette figure de Muſe ſi noblement vêtue qu'a gravé Allion (*b*), & qui appartient à M. Strozzi; cette femme aſſiſe, au-devant d'une colonne, & tenant un éventail, qui eſt au Cabinet du Roi, & qu'il a plû à Me. Le Hay de nommer une Caſſandre (*c*); & enfin dans la collection de M. le Duc d'Orléans, cette autre femme aſſiſe, qui lit attentivement dans un livre, & qui ſupérieure à tous les morceaux que je viens de nommer, l'eſt peut-être encore à tout ce qui a jamais été fait dans le même genre (*d*). Dans toutes ces gravûres les étoffes dont les figures ſont couvertes, ſont ſimples & légères, elles ſont jettées avec grace & dignité, & ne reçoivent d'ornement que de la façon dont elles ſont agencées. Il n'y paroît rien de trop recherché dans le choix, non plus que dans l'ordre des plis : ceux-ci ſont en petit nombre; ſans trop de ſymmétrie, ils marquent le nud, & loin de faire perdre à la figure quelque choſe de l'élégance de ſes proportions, ils contribuent à en indiquer tous les mouvemens. On croit voir la Nature telle qu'elle s'eſt offerte à l'Artiſte, ſans pouvoir imaginer qu'il y ait rien ajoûté du ſien. Quel art que de n'en point faire paroître !

Tout ce que je viens de remarquer au ſujet de la gravûre en creux, peut & doit auſſi s'appliquer aux Pierres gravées en relief, appellées Camées, ou Camayeux. Le travail n'en paroît pas ſi difficile que celui de la gravûre en creux. L'Artiſte a continuellement ſon ouvrage ſous les yeux, il en voit le progrès, & il abat de la matiére par-tout où il le juge à propos, ſans crainte

(*a*) *Stoſch, Gemm. ant. cæl. nom. inſign. Tab.* XII.

(*b*) *Muſæum Florent. vol.* II. *Gemm. Tab.* VIII.

(*c*) Dans la ſuite de Madame Le Hay, ſous ce titre, *Caſſandre conſultant un Génie ſur la deſtinée de Troye.*

(*d*) C'eſt la même qui eſt indiquée dans le Catalogue des Pierres gravées du Cabinet de M. Crozat, ſous le N° 770. & M. de Gravelle l'a publiée dans ſon Recueil, tom. I. Pl. LXIV.

d'en trop ôter, & ſans avoir beſoin de conſulter à chaque inſtant l'empreinte en cire de ce qu'il grave, comme lorſqu'il opère de l'autre façon. Il ſembleroit que toute ſon attention dût ſe borner à ſuivre exactement le modéle qu'il s'eſt propoſé d'imiter. Cependant il ne ſuffit pas d'être bon deſſinateur, & d'avoir de la main, ce genre de gravûre demande beaucoup d'intelligence & de génie, & peut-être encore davantage que celle qui ſe fait en creux : l'Artiſte y eſt extrêmement aſſujetti, il y emploie des Agathes-Onyx & des Sardoines-Onyx, ſur leſquelles la Nature a jetté au hazard diverſes couleurs ; & s'il veut réuſſir & plaire, il faut qu'il tire parti de ces couleurs, qu'il les diſtribue dans les places convenables , qu'il les adapte aux divers objets qu'il a deſſein de repréſenter, qu'il les y faſſe cadrer, & que ces diſpoſitions paroiſſent ſi naturelles, qu'on n'oſe prononcer en voyant ſon ouvrage devenu colorié, ſi c'eſt le Graveur qui a ſçû profiter d'un jeu de la Nature, ou la Nature qui, ſans y avoir été forcée, a fait l'opération toute ſeule.

L'on voit de ces Camées qu'une main induſtrieuſe & habile a rendu très-ſinguliers, & infiniment agréables. Dans les uns c'eſt une tête, ou bien ce ſont des figures entiéres, repréſentées en Bas-relief, leſquelles ont été épargnées dans un morceau d'Agathe, où ſe ſont rencontrés deux lits de différentes couleurs, couchés l'un ſur l'autre, l'un blanc , & l'autre de toute autre teinte qu'on voudra ſuppoſer : les figures ont été taillées dans l'épaiſſeur du premier lit, & le ſecond lit qui eſt demeuré entier, & qui eſt reſté à découvert, ſert de fond à ces figures, qui par cette oppoſition de couleurs prennent un grand relief, & ſe deſſinent beaucoup mieux deſſus leur champ, que ſi la Pierre n'étoit que d'une ſeule couleur : la gravûre ne feroit que l'effet d'un ſimple Bas-relief de marbre, & elle imite un tableau peint en clair-obſcur. Dans d'autres Camées où les couleurs de l'Agathe ſont plus mêlangées & plus diverſifiées, l'on verra, par exemple, une tête, mais dont la coëffure, la barbe, les cheveux, les drapperies, la chair même, ſe peignent d'une couleur qui approche du naturel. Effets du hazard, qui ſaiſis par un Graveur intelligent, produiſent quelquefois des tons de couleur ſi vrais , & dont

l'application

l'application eſt ſi juſte, & la rencontre ſi heureuſe, qu'on ne ſçait ſouvent lequel admirer le plus, ou de l'ouvrage de l'Art, ou de celui de la Nature.

Que ne puis-je, pour le mieux faire appercevoir à mes Lecteurs, mettre ſous leurs yeux cette admirable Sardoine-Onyx que M. Crozat montroit comme un des morceaux qui faiſoit le plus d'honneur à ſon Cabinet, & qui ſe trouve actuellement dans celui de Monſeigneur le Duc d'Orléans? Dans un aſſez petit eſpace, elle renferme trois têtes de femmes d'une beauté raviſſante, toutes trois de profil, rangées l'une ſur l'autre, ſur trois plans différens, & ce qu'on appelle accollées: les chairs légérement teintes en quelques endroits, d'un incarnat qui leur donne de la vie, ſont reſtées blanches, ſans que cette couleur ſe mêle avec celle du fond, ni avec celle des drapperies, dont chaque tête eſt voilée, & qui ſont coloriées d'un beau rouge (*a*). Car il ne ſera pas hors de propos de remarquer, que c'eſt un grand défaut dans un Camée, lorſque la couleur qui peint les objets qu'on y voit repréſentés, participe en quelque partie, & principalement ſur les extrémités, de la couleur de l'objet voiſin, ou de celle du fond. Il faut que toutes les couleurs tranchent net, & qu'elles ne ſe boivent point, ainſi que s'expriment les gens du métier.

C'eſt un autre défaut qu'ont les Gravûres en relief, de ne pouvoir pas ſe maintenir en leur entier auſſi long-tems que les Pierres gravées en creux. Elles ne réſiſtent point au choc produit par la rencontre d'autres corps durs; car quoique l'Agathe ſoit elle-même un corps dur & compacte, elle n'en eſt pas moins une matiére ſéche, qui s'écorne & s'éclate facilement. Cependant le cas que l'on a fait dans tous les tems des beaux Camées, & le ſoin qu'on a pris de les conſerver, fait qu'il nous en reſte un aſſez grand nombre d'antiques, pour juger de l'habileté ſupérieure de ceux qui les ont travaillés. Généralement tous ceux qui

(*a*) Cette Sardoine-onyx eſt employée dans la Deſcription ſommaire des Pierres gravées de M. Crozat, ſous le N°. 918. Le Chevalier Paul-Alexandre Maffei a publié un Camée qui a beaucoup de conformité avec celui-ci; & il prétend y trouver les portraits des trois ſœurs de Caligula. Mais ſi ces portraits ne reſſemblent point à ceux de ces trois Princeſſes, qu'on voit ſur les Médailles, ainſi que cet Antiquaire en convient lui-même, je demande ce que devient ſa conjecture. Voyez le livre intitulé *Gemme ant. figur.* tom. 1. planche XXIV.

ſont inconteſtablement des bons ſiécles de l'Antiquité, & ſur-tout ceux qui ont été faits par les Grecs, ſont d'un goût de Deſſein fort léger & fort élégant, & du même travail que les plus excellentes Pierres gravées en creux. Obſervation que j'ai cru devoir faire, parce qu'en effet une grande partie des Camées qui ſont dans les Cabinets, ne remontant guère plus haut que le quinziéme ſiécle, lorſqu'on fait la comparaiſon de ces Camées, qu'on ſuppoſe antiques, avec les Pierres gravées en creux qui ſont réellement antiques, ces derniéres gagnent toûjours infiniment au paralléle. Et c'eſt précisément ce que devoit faire obſerver Scaliger au ſieur de Bagarris, lorſque celui-ci le conſultoit, & lui demandoit (*a*) » pourquoi preſque toutes les Onices (car de cent à peine s'en » trouve-t-il une autrement) étoient mal, & très-mal gravées, » & que peu arrivoient à la médiocrité, preſque point à la per- » fection des autres Pierres ? »

Pour peu qu'on ait quelque ſoupçon ſur ce que je viens de propoſer, qu'on demande à voir chez le Roi cette belle tête d'Alexandre vûe de face, & preſque de ronde boſſe, & celle de Caligula, morceau d'autant plus ſingulier, que les trois ſœurs de ce Prince, déſignées chacune par les premiéres lettres de leur nom, y ſont repréſentées ſous la figure des trois Déeſſes : qu'on examine dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans ces merveilleux Camées qui avoient été raſſemblés par M. Crozat, & en particulier le Ganyméde dont j'ai parlé un peu plus haut ; la tête d'Auguſte, & celle d'Hercule d'un caractère & d'un relief ſi ſurprenans (*b*) ; & ſi l'on veut des ſujets plus compoſés, qu'on conſidère avec attention dans le même Cabinet cet Hermaphrodite ſervi par les Amours (*c*), piéce inimitable pour la fineſſe du travail, la juſteſſe des proportions, & les graces du Deſſein ; & l'on ſera forcé de convenir, que les deux genres de Gravûre, celle en creux, & celle en relief, ont toûjours chez les Grecs marché d'un pas égal.

(*a*) Epîtr. Fr. à M. de la Scala., p. 12.

(*b*) Ces deux Camées ſont rapportés dans la Deſcription des Pierres gravées de M. Crozat, ſous les N°. 1131. 1191.

(*c*) Ce Camée que M. Crozat avoit fait venir d'Italie, y a été gravé par le Galeſtruzzi ; c'eſt la dixiéme Planche du tome troiſiéme de la derniére édition du Livre de l'Agoſtini, publiée par le Chevalier Paul-Alexandre Maffei. Dans la Deſcription des Pierres gravées de M. Crozat, il eſt indiqué ſous le N°. 1144.

Non, je ne crains point d'en avoir trop dit en faveur des Grecs, ils ſont les ſeuls qui aient repréſenté la Nature dans toute ſa beauté ; & je regarde comme extrêmement ſage la conduite de ceux de nos Artiſtes, qui ayant goûté les merveilleux ouvrages de ces grands hommes, en font le ſujet de leur étude. Comme on n'arrive que par dégrés à ſe former le goût, cette Nation ſçavante avant que d'être parvenue au point d'élévation où je l'ai placée, avoit été obligée d'étudier elle-même les ouvrages d'autres Artiſtes qui l'avoient précédée. Sans que je les nomme, on s'apperçoit bien que j'ai en vûe les Egyptiens, & c'eſt en effet chez ces Peuples que les Grecs avoient puiſé ce goût ſolide & majeſtueux, ces proportions ſimples & mâles, qui ſe font remarquer d'une façon peut-être encore plus ſenſible dans les Sculptures des Egyptiens, que dans celles de leurs imitateurs, dans celles mêmes où ces derniers montrent le plus de ſupériorité. Les premiers Bas-reliefs qui furent travaillés en Gréce, font connoître, à n'en pouvoir douter, que ceux qui les exécuterent étoient les diſciples des Egyptiens : ils n'y firent entrer que des figures vûes de profil ; & les Egyptiens, ainſi que l'a très-judicieuſement obſervé M. le Baron de Stoſch (*a*), ne repréſentoient pas autrement leurs figures ſur les Bas-reliefs, ni lorſqu'ils en gravoient ſur les pierres, ou ſur les métaux. Les Obéliſques, la Table Iſiaque, tout ce qui reſte d'anciens monumens de l'Egypte en fourniſſent la preuve.

Je la pourrois trouver auſſi ſur les Pierres gravées ; mais malheureuſement les exemples n'en ſeroient pas fort nombreux, & cela eſt d'autant plus triſte, que les anciennes Gravûres Egyptiennes qui ſe voient dans quelques Cabinets (je paſſe ſous ſilence celles qui ont été faites dans les ſiécles où les Arts y étoient ſoûmis à l'ignorance) deviennent intéreſſantes par rapport aux ſujets qui y ſont exprimés, & qu'elles donnent en même tems une très-grande idée du goût de la Nation. Elles ne ſe diſtinguent pas ordinairement par une grande perfection de travail : la pratique manuelle ſembloit manquer aux Artiſtes qui les exécutoient ; les compoſitions en ſont peu variées, & paroîtront peut-être

(*a*) *Gemm. ant. cæl. obſerv. ad Tab.* 1.

pauvres ; mais les formes des figures sont simples & pures, & du plus grand caractère ; la Nature s'y montre sans ornement, & dans toute sa naïveté, & elle doit plaire davantage.

J'en dois dire autant des Pierres gravées des Etrusques. Ces peuples ont été à l'égard des Romains, ce que les Egyptiens ont été par rapport aux Grecs. Leurs Gravûres sont encore fort rares ; il m'en est cependant tombé quelques-unes entre les mains, & toutes m'ont paru travaillées avec art, quoiqu'un peu trop séchement. Jusques à présent je n'y ai remarqué que des figures entiéres formant des sujets, & presque toûjours des figures nûes. M. Gori (*a*) qui en a dû voir un plus grand nombre, n'en a trouvé, non plus que moi, aucune avec de simples têtes. Ces figures sont d'une proportion excessivement allongée, & elles péchent par trop de maigreur. L'on souhaiteroit aussi qu'il y eût dans leurs mouvemens plus de souplesse, & dans leur position moins de contrainte, comme il seroit à désirer que les Graces eussent adouci d'avantage le caractère sévère, & même un peu sauvage qui y domine, & qui s'étant dès-lors saisi de la maniére Toscane, ne s'en est plus séparé dans la suite. Mais ces défauts semblent effacés par une touche spirituelle & facile, & les gravûres Etrusques me paroissent d'autant plus estimables, que sous les dehors d'une maniére austère, trop roide & trop peu de chair, car c'est ainsi que l'a défini Quintilien (*b*), il s'y manifeste une pureté qui touche par son extrême simplicité.

Je ne puis trop le répéter, la simplicité qui fut toûjours la compagne inséparable des Arts naissans, & qui ne les abandonne point dans leur splendeur, doit prévaloir sur cette multitude d'ornemens pompeux & étrangers qu'il est si aisé d'imaginer, & qui défigurent la Nature, loin de l'embellir. Si l'on veut même y faire attention, ce n'est jamais que lorsque les Arts sont sur leur déclin, ou qu'ils sont entre les mains de génies bornés, qu'on commence à substituer ces faux ornemens à cette grave & noble simplicité à laquelle il seroit si fort à souhaiter que tout fût réduit. Les Romains en firent l'expérience, quand ils voulurent exercer eux-mêmes les Arts. L'idée imparfaite qu'ils avoient du Beau,

(*a*) *Gori, Musæum Etruscum, p.* 431. (*b*) *Quintil. lib.* XII. *c.* 10.

leur

leur fit rechercher hors de la Nature des formes idéales, qui leur ſemblerent préférables aux formes ſimples, parce qu'ils s'imaginerent qu'elles produiroient plus de variété, & par conſéquent plus de richeſſe. Ils n'appercevoient pas qu'ils s'engageoient dans le chemin de l'erreur : bien-tôt ils tomberent dans cet excès, qu'on appelle maniére; & ce qui acheva de montrer qu'ils avoient peu de goût & peu de talent, une peſanteur déplaiſante & inſipide, prit dans la plûpart de leurs ouvrages la place de ce ſel & de cet eſprit vif, mais réglé, qui animent & qui rendent ſi piquant tout ce qui eſt ſorti des mains des Grecs.

Tel eſt en général le jugement que j'ai cru devoir porter des ouvrages de l'Art, faits par les Romains, & il me paroît qu'on en peut faire l'application à leurs Pierres gravées. Elles n'ont rien de fort attrayant, pas même celles où il y a le moins à reprendre. On ne dira point que les régles du Deſſein y ſoient abſolument violées, ni que les compoſitions n'en ſoient pas aſſez ſages; mais ce n'eſt point un Deſſein élégant, & les penſées n'ont rien d'élevé. On n'y trouve qu'un ouvrier ordinaire qui marche terre à terre, incapable de prendre l'eſſor. Son travail eſt d'ailleurs froid, lourd, indécis & maniéré: ſa touche dépourvûe de fineſſe, toûjours la même, eſt ronde & groſſiére, & dès-lors elle n'eſt point expreſſive; auſſi produit-elle un ouvrage lâche & ſans eſprit, & qui ne ſemble qu'à demi terminé, quoiqu'on ne reconnoiſſe que trop que le Graveur s'eſt donné infiniment de peine pour le porter à ſa perfection. D'où cela vient-il? c'eſt que cet Artiſte n'a travaillé que de pratique, qu'il a perdu la Nature de vûe, & qu'au-lieu de l'imiter, comme il le devoit, dans ſon beau, il n'a ſuivi que ce que ſa propre idée lui fourniſſoit; & l'imagination ſeule ſert toûjours mal.

Il ne s'agit point ici de Gravûres faites dans les premiers tems de la République : on ignore s'il en exiſte ; il eſt uniquement queſtion de celles que les Romains exécuterent eux-mêmes depuis que les Grecs qui paſſerent à Rome ſous l'Empire d'Auguſte, & peut-être même encore plûtôt, lorſque Sylla étoit Dictateur, leur eurent enſeigné le véritable art de graver ſur les Pierres fines. Ces Gravûres Romaines ſont en très-grand nombre. Je

l'ai déja fait remarquer, la Nation en étoit curieuſe à l'excès, il s'en faiſoit chez elle une prodigieuſe conſommation. Ce devoit être un motif puiſſant pour exciter les Artiſtes qu'elle y employoit à ſe ſignaler, d'autant plus que les Romains eurent preſque toûjours parmi eux des Graveurs Grecs qui excellerent, & dont le bon exemple pouvoit les ſoutenir; mais l'on ne réuſſit qu'autant qu'on eſt favoriſé de la Nature, & à cet égard elle fut toûjours ingrate envers eux.

Que durant les jours de la République, les Romains n'euſſent fait aucun progrès dans les Arts, rien n'étoit ſi naturel: ils faiſoient conſiſter leur bonheur à ſe paſſer de toutes les choſes ſuperflues; & poſſédés du ſeul déſir de pratiquer la vertu, & d'étendre leurs conquêtes, ils ne connoiſſoient d'autre profeſſion que celle des Armes, & d'étude que celle des Loix. Mais qu'étant devenus les Maîtres du Monde, & les plus ſomptueux de tous les hommes; qu'ayant ſous les yeux ce que l'Egypte & la Gréce avoient produit de plus accompli dans tous les Arts, il ne ſe ſoit trouvé parmi eux que des Ouvriers médiocres, & d'un génie ſtérile, c'eſt aſſûrément ce qui paroîtroit bien extraordinaire, ſi l'on n'admettoit point en eux une ſorte d'inſuffiſance pour la culture de ces mêmes Arts. Ce n'eſt pas d'ailleurs la ſeule Nation, qui pour avoir poſſédé les plus belles choſes, & les avoir en apparence aimées avec paſſion, n'a pû avoir ni grands Peintres, ni grands Sculpteurs: ce qui pourroit faire penſer qu'il n'y auroit eû dans leur procédé que de l'oſtentation.

Il ne faut point qu'on allégue, pour ſervir d'excuſe aux Romains, la forme de leur Gouvernement. Chaque citoyen y avoit part, & cette idée magnifique les entretenoit dans la perſuaſion qu'ils étoient autant de Souverains. Le détail des affaires politiques & militaires devenoit ſans ceſſe l'objet important vers lequel ils portoient toutes leurs vûes, & à cela ils ajoûtoient un mépris formel pour les autres Peuples, qu'ils traitoient de Barbares. C'eſt dans ce ſens que Virgile voulant flatter ces hommes ambitieux, reconnoît dans les autres Nations des talens ſupérieurs pour l'Eloquence, pour les Sciences & pour les Arts; mais tout Romain, ajoûte-t-il, ne doit être occupé, que de

commander à l'Univers, c'eſt où le porte ſa deſtinée (*a*). Pour moi je ne puis croire que les Romains penſaſſent ainſi, ils agiſſoient du moins peu conſéquemment. Car s'il eſt vrai qu'ils ne vouloient point diſputer d'Eloquence avec les Grecs, pourquoi Cicéron & tant d'autres Orateurs Romains prenoient-ils Démoſthène pour modéle, & s'efforçoient-ils de marcher ſur ſes traces? Virgile lui-même, en imitant Homère & Théocrite, ne ſongeoit-il pas à faire paſſer dans ſes vers cette harmonie & ces riantes images de la Poëſie Grecque? Peut-on dire qu'il n'y ait pas réuſſi? Il faut donc chercher une autre cauſe; il faut convenir que les Romains, pleins de ſens d'ailleurs, étoient dépourvûs de ces talens naturels qu'il faut avoir pour les Arts, ſi l'on y veut briller; & leur vanité qui en étoit bleſſée, avoit peine à l'avoüer. De plus, les Arts illuſtroient en Gréce ceux qui les pratiquoient avec ſuccès; les Romains au contraire n'employoient à leur culture que des eſclaves, ou des gens du commun.

La chûte de l'Empire Romain entraîna celle des beaux Arts; ils furent négligés pendant très-long-tems, ou du moins ils furent exercés par des ouvriers qui ne connoiſſoient que le pur méchaniſme de leur profeſſion; & ils ne ſe releverent que vers le milieu du quinziéme ſiécle. La Peinture & la Sculpture qui ne vont jamais l'une ſans l'autre, reparurent alors en Italie dans leur premier luſtre, & l'on recommença à y graver avec goût tant en creux qu'en relief. Le célébre Laurent de Médicis (*b*), ſurnommé le Magnifique, & le Pere des Lettres, fut le principal & le plus ardent promoteur de ce renouvellement de la Gravûre ſur les Pierres fines. Comme il avoit un amour ſingulier pour tout ce qui portoit le nom d'Antique, outre les anciens Manuſcrits, les Bronzes & les Marbres, il avoit encore fait un précieux aſſemblage de Pierres gravées, qu'il avoit tirées de la Gréce & de l'Aſie, ou qu'il avoit recueillies dans ſon propre Pays. La

(*a*) *Excudent alii ſpirantia molliùs æra,*
Credo equidem: vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt cauſas meliùs; cælique meatus
Deſcribent radio, & ſurgentia ſydera dicent:
Tu regere imperio populos, Romane, memento:
Hæ tibi erunt artes. Virgil. Æneid. lib. VI. verſ. 847. & ſeq.

(*b*) Laurent de Médicis mourut à Florence en 1492. âgé de 44. ans.

vûe de ces belles choses qu'il possédoit, autant pour en joüir, que pour avoir le plaisir de les communiquer, anima quelques Artistes, qui se consacrerent à la Gravûre. Lui-même, pour augmenter l'émulation, il leur distribua des ouvrages. Le nom de ce grand homme se lit sur plusieurs Pierres qu'il fit graver, ou qui lui ont appartenu (*a*).

Alors parut à Florence Jean qu'on surnomma *delle Corniuole*, parce qu'il réussissoit à graver en creux sur des Cornalines ; & l'on vit à Milan Dominique appellé *de' Camei*, à cause qu'il fit de fort beaux Camées. Ces habiles gens formerent des éléves, & eurent bien-tôt quantité d'imitateurs. Le Vasari en nomme plusieurs, entre lesquels je me contenterai de rappeller ceux qui ont mérité une plus grande réputation ; Jean Bernardi de Castel-Bolognèse, Matthieu del Nassaro, (ce dernier passa une grande partie de sa vie en France, au service de François Premier) Jean-Jacques Caraglio de Vérone, qui n'a pas moins réussi dans la gravûre des Estampes, Valerio de' Belli de Vicense, plus connu sous le nom de Valerio Vicentini, Louis Anichini, & Alexandre Césari surnommé *le Grec* (*b*). Les Curieux conservent dans leurs Cabinets des ouvrages de ces Graveurs modernes, & ce n'est pas sans raison qu'ils en admirent la beauté du travail. Qu'on n'y cherche pas cependant ni cette premiére finesse de pensée, ni cette extrême précision de Dessein, qui constituent le caractère du bel Antique. Presque tous ces Artistes ont mérité le même reproche que les Romains : ils n'ont pas assez consulté la Nature ; & si c'est un malheur pour plusieurs d'entr'eux de n'avoir pas eû en partage l'heureux talent de l'invention, ils devoient au moins chercher à le réparer, en s'exerçant davantage dans la pratique du Dessein. C'étoit l'unique moyen de s'élever au-dessus de l'état de simple copiste dans lequel ils sont presque toûjours

(*a*) Le Chevalier Paul-Alex. Maffei ignoroit cette particularité, ce qui est assez surprenant dans un Italien. Il a avoüé que ces lettres LAUR. MED. qui se lisent sur le biseau d'une Agathe-Onyx où est représentée la tête de Vespasien excellemment gravée en relief, étoient pour lui une énigme dont il n'entreprenoit point de donner la solution. Il ne lui étoit pourtant pas bien difficile d'appercevoir que ce sont les premiéres syllabes du nom de Laurent de Médicis. Voyez le Livre intitulé *Gemme antiche figurate*, tom. 1. Pl. 34. & pag. 40. des explications.

(*b*) Voyez sur ces Graveurs & sur tous les autres qui ont paru depuis la renaissance des Arts, ce que j'en ai écrit dans un article séparé qui est à la suite de ce Traité.

demeurés

demeurés ; car si l'on excepte les portraits qu'ils ont pû modeler eux-mêmes d'après nature, on ne voit point qu'ils aient presque rien produit qu'on puisse dire être absolument à eux. A quoi s'occupoient-ils le plus ordinairement ? à multiplier le nombre des copies des Gravûres antiques, & à préparer par-là aux Curieux à venir de trop fréquentes occasions de disputes & de méprises. D'autres fois ils prenoient les sujets de leurs Gravûres dans les types des Médailles, ou bien ils se servoient de Desseins & de Tableaux de Peintres modernes, choisissant ceux qui étoient le plus propres pour l'exécution, & leur donnant le goût de l'ouvrage, quand ils ne l'avoient pas, après les avoir réduit dans des formes & dans des grandeurs convenables.

C'est, suivant toutes les apparences, ce qui avoit engagé Valerio Vicentini qui étoit jaloux de sa réputation, à former cette ample collection de Desseins des grands Maîtres, de Tableaux, d'Estampes & de Sculptures qui soûtenoient son goût, & dont il sçavoit s'aider si habilement dans l'occasion (*a*). Lui, & la plûpart des autres Graveurs ses contemporains ne se sentant pas assez de génie, pour tirer des compositions de leur propre fonds, ils ne pouvoient assûrément prendre un meilleur parti ; mais qu'en est-il arrivé ? De mauvais Curieux, qui ne considèrent les choses qu'autant qu'elles sont rares, ou qu'elles portent un grand nom, ont voulu faire passer les plus belles de ces Gravûres modernes, pour des productions antiques ; & comme il s'en trouvoit quelques-unes, dont on voyoit des Estampes gravées sous le nom, & d'après des Desseins de Raphaël, & que ces Estampes démentoient ce qu'ils avoient avancé, ils ont mieux aimé taxer cet excellent homme de plagiat, que de se résoudre à réduire ces Pierres gravées à leur juste valeur. Ils ont porté le préjugé jusqu'à supposer que Raphaël avoit pris plusieurs de ses compositions dans des Gravûres antiques, sans y faire le moindre changement ; tandis que d'autres, plus téméraires encore, ont osé assûrer, que quelquefois il avoit copié des Bas-reliefs antiques, dont il s'étoit approprié l'invention, & que pour mieux couvrir ses larcins, il avoit détruit ces monumens.

(*a*) *Vasari, vite de' Pittori. t p. 295. E diz. di Bolog.*

L'Eſtampe du Jugement des trois Déeſſes, & celle de Neptune appaiſant la tempête, l'une & l'autre gravées par Marc-Antoine, ont pû fournir le prétexte d'un reproche auſſi mal fondé. Parce que ces ſujets ſont compoſés dans le goût des Bas-reliefs, eſt-ce une preuve que Raphaël les ait pris tout entiers dans des Bas-reliefs antiques ? Et où ſont d'ailleurs ces Bas-reliefs ? Qu'on les montre ? Raphaël les a détruits : cela eſt bien-tôt dit. Mais lui étoit-il auſſi facile de les faire diſparoître dans Rome, à la vûe de Michel-Ange & de tant d'autres Concurrens, qui n'auroient pas manqué d'en faire du bruit, & qui tous ont gardé là-deſſus un ſilence profond ? Je dis plus, quiconque examinera ces compoſitions avec des yeux intelligens, conviendra que la maniére de Raphaël y prédomine. Puis-je expoſer ce que j'en penſe ? J'ai toûjours été perſuadé que ce fut un jeu de Raphaël, & qu'en même tems qu'il entreprenoit de rendre dans ſes Deſſeins des Peintures antiques, telles que celle des Amours d'Alexandre & de Roxane par Aëtion, l'Hercule Gaulois, & la Calomnie d'Apelles (*a*), guidé par les ſeules deſcriptions de ces Tableaux, qu'il avoit lûes dans Lucien ; il avoit voulu imiter dans d'autres de ſes Deſſeins des compoſitions de Bas-reliefs dans le goût antique, & cela pour montrer que ſon génie abondant étoit propre & fourniſſoit à tout.

Hazarderai-je encore une de mes idées ? Il m'a paru que Raphaël ſe plaiſoit à traiter des ſujets qui l'avoient déja été par d'autres grands Artiſtes, & ſinguliérement ceux qui l'avoient été avec le plus de ſuccès. Je crois appercevoir dans l'Eſtampe de la Céne de Notre-Seigneur gravée par Marc-Antoine, une imitation du même ſujet peint par Léonard de Vinci à Milan. C'eſt

(*a*) M. Crozat poſſédoit ces Deſſeins de Raphaël, & il les a fait graver dans ſon Recueil d'Eſtampes. Ceux des Amours d'Alexandre & de Roxane, c'eſt-à-dire, celui où les figures ſont nûes, & cet autre où les figures ſont drappées (car Raphaël en a fait deux) ſont préſentement entre mes mains, & je les conſerve précieuſement. Louis Dolcé a fait autrefois une belle deſcription du dernier de ces Deſſeins, dans ſon excellent Dialogue ſur la Peinture, intitulé l'*Aretino*, & il a remarqué que Raphaël étoit ſi parfaitement entré dans l'eſprit du ſujet, & qu'il en avoit ſi heureuſement ſaiſi toutes les circonſtances, que ſans la certitude où l'on eſt du tems dans lequel Lucien a vécu, on pourroit douter ſi c'étoit le Peintre moderne qui avoit emprunté ſa penſée de l'Auteur Grec, ou celui-ci qui en écrivant, avoit ſous les yeux une peinture de l'invention de Raphaël. *Dolcé, dial. della Pittura, in Venezia, 1557. pag. 47.*

la même difpofition, ce font prefque les mêmes intentions de figures. L'on a une très-belle Eftampe d'un Chrift porté au tombeau de l'invention d'André Mantegne; ce même fujet peint par Raphaël pour Atalante Baglioné, n'eft-il pas encore une imitation affez fuivie de l'Ordonnance du Mantegne? Dira-t-on pour cela que Raphaël a été le copifte de ces deux fameux Maîtres? Non: il eft & plus naturel, & plus convenable d'imaginer que ce grand Peintre connoiffant fa fupériorité, a été bien aife de faire voir par des exemples, combien il étoit capable d'améliorer les productions des autres, & celles même qui valoient le mieux; car c'eft ce qui lui eft arrivé, toutes les fois qu'il en a voulu faire l'expérience.

J'en reviens à ceux qui reprochent à Raphaël de s'être paré des ouvrages de l'Antique: leurs difcours font affûrément moins de tort à la mémoire du Prince de la Peinture, qu'au jugement de ceux qui les tiennent. Cependant on ne rencontre que trop de gens qui ont peine à revenir de cette erreur. Raphaël, on ne rougit point de l'avoüer, a été toute fa vie le fectateur de l'Antique. Non-feulement il l'a étudié, en le deffinant lui-même, autant que fes grands travaux ont pû le lui permettre; mais il entretenoit encore de jeunes Eléves, qu'il envoyoit jufques dans la Gréce (*a*), pour lui deffiner les Statues, les Bas-reliefs, & tout ce qui étoit propre à augmenter fes connoiffances. Je veux bien convenir encore, que lorfqu'il s'eft préfenté dans l'Antique quelque figure, quelque grouppe, quelque penfée qui a piqué le goût de Raphaël, ce grand Peintre n'a pas craint de s'en fervir. Mais cela fe peut-il nommer un vol? A-t-on fait un crime à Michel-Ange d'avoir pris dans fon propre cachet, ce grouppe de deux femmes, dont une charge une corbeille fur la tête de fa compagne, pour en faire dans le plafond de la Chapelle de Sixte IV. au Vatican, une Judith qui fort de la tente d'Holopherne avec fa Suivante (*b*)? Il eft permis à d'auffi grands hommes de s'aider ainfi de l'Antique: ce n'eft point le copier; c'eft ici plus qu'une fimple traduction, fi je puis ufer de cette métaphore. C'eft emprun-

(*a*) *Vafari, vite de' Pittori. tom.* 2. *pag.* 87. *Ediz. di Bolog.*

(*b*) Il y a une Eftampe de ce Tableau, gravée par Jules Bonafone.

ter une idée heureuſe, pour lui donner un tour nouveau, & plus brillant encore que celui de l'original.

Telle a été la conduite qu'a tenu conſtamment Raphaël dans ſes études; & quel fruit n'en a-t-il pas tiré? Virgile n'a pas mieux ſçû profiter d'Homère; car ſi l'on apperçoit dans les ouvrages de ce grand Peintre qu'il s'eſt formé le goût, & qu'il l'a amélioré par la vûe du bel Antique, l'on y reconnoît auſſi que cette étude a toûjours été ſoumiſe chez lui à l'imitation de la Nature; & par-là il eſt devenu le créateur d'une maniére originale, qui ne ſçauroit être trop imitée. On lui trouve d'ailleurs un ſublime dans les penſées, une vérité dans les expreſſions, & une richeſſe d'invention qu'il ne doit qu'à ſon heureux naturel. Un génie capable de trouver dans ſon propre fonds les idées de l'Héliodore, de l'Attila, de ces ſujets tirés des Actes des Apôtres (*a*), & de quantité d'autres compoſitions auſſi étendues & auſſi poëtiques, peut-il donc être ſoupçonné de s'être abaiſſé au vil métier de copiſte? Jamais les perſonnes verſées dans les Arts ne ſe le perſuaderont : je m'en rapporte à tous ceux qui compoſent, & qui ſçavent juger ſainement des choſes. La bonne foi qui doit regner dans les jugemens, & la juſtice que mérite un homme auſſi recommandable que Raphaël, m'ont inſenſiblement engagé dans cette digreſſion, dont je demanderois pardon à mon Lecteur, ſi elle s'étoit préſentée moins naturellement, & qu'elle fût moins liée à mon ſujet.

Il y a dans la collection des Pierres gravées du Cabinet du Roi, une Cornaline blanche qui m'eſt un sûr garant de tout ce que je viens d'avancer. C'eſt celle qui, ſuivant l'inventaire de ce Cabinet, repréſente Ulyſſe cherchant Aſtyanax dans le tombeau d'Hector, ou plûtôt Alexandre faiſant mettre par honneur les Livres d'Homère dans la caſſette de Darius (*b*). Le même ſujet,

(*a*) Quelles ſont les perſonnes qui ne connoiſſent pas ces admirables compoſitions de Raphaël, ou par les Eſtampes, ou par les Tapiſſeries? S'il en eſt cependant quelques-unes, je dois leur apprendre qu'il y a une très-belle Eſtampe de l'Héliodore gravée par *Carle* Maratte; que le ſieur Samuel Bernard, habile Peintre en Miniature, a gravé l'Attila, & que la ſuite d'Hiſtoires tirées des Actes des Apôtres, & connues ſous le nom des *Cartons d'Hamptoncourt*, a été gravée par le Chevalier Dorigny.

(*b*) M. Baudelot a fait graver cette Cornaline dans ſon Hiſtoire de Ptolomée Aulétès (page 158.) Elle repréſente, ſelon lui, la maniére dont on conſultoit les Oracles; mais cette explication n'eſt point juſte, elle n'eſt que ſinguliére.

la même compoſition a été peinte en Camayeu par Raphaël dans une des Chambres du Vatican, au-deſſous du Tableau qui repréſente le Parnaſſe, & l'on en voit une Eſtampe gravée par Marc-Antoine, qui ne diffère preſque point de la Pierre gravée que je cite. Or il eſt certain que l'invention de ce Tableau appartient à Raphaël, ainſi que tout ce qu'il a peint au Vatican ; & dès-lors on ne peut plus douter que la Pierre qui n'eſt pas d'ailleurs d'un fort beau travail, n'ait été gravée par un moderne ſur un Deſſein de ce grand Maître, & peut-être ſeulement d'après l'Eſtampe. C'eſt ainſi que la Pierre repréſentant Lucréce qui ſe tue (*a*), & celle où Vénus vient trouver Jupiter pour ſe plaindre de Junon (*b*), qui toutes deux paſſent pour être antiques, ont cependant été gravées, la premiére d'après Raphaël, & la ſeconde d'après Jules Romain, ſur les Eſtampes de Marc-Antoine (*c*), & que le Titius dévoré par un Vautour a été gravé dans le même tems par Jean de Caſtel-Bolognèſe (*d*), d'après un Deſſein de Michel-Ange, qui avoit été fait pour le Cardinal de Médicis (*e*).

Il ne me feroit pas bien difficile de nommer une infinité d'autres Gravûres qui ont pareillement été faites d'après des compoſitions de Peintres modernes, & je rapporterois ſurtout beaucoup de Camées. Les Graveurs de la fin du quinziéme ſiécle, & ceux du ſiécle ſuivant, en ont exécuté un bien plus grand nombre que de Pierres gravées en creux. Plus les choſes ſont recherchées, plus elles doivent ſe multiplier, & les Camées étoient alors fort en regne ; l'on avoit renouvellé la mode d'en enrichir les coëffures & les habillemens, ainſi que l'a obſervé le Vaſari (*f*), & qu'on le reconnoît dans les Portraits de ce tems-là peints ou gravés. On en formoit auſſi des colliers & des bracelets entiers, & l'on en portoit aſſez fréquemment d'attachés au col avec des chaînes d'or. Le Cardinal Hippolyte de Médicis (*g*), partant pour la

(*a*) M. de Gravelle l'a donné dans ſon premier Volume de Pierres gravées, Fig. LXXXVII.

(*b*) C'eſt une des Pierres gravées de la ſuite de Madame Le Hay.

(*c*) Le premier ſujet repréſente Didon dans l'Eſtampe de Marc-Antoine, & le ſecond fait partie de l'Eſtampe qu'on nomme le Neptune.

(*d*) Voyez dans le Livre *Gemme antiche figurate colle ſpoſizioni del Maffei*, tom. IV. fig. 98.

(*e*) On en a une Eſtampe gravée chez Ant. Salamanque. Le Vaſari fait mention du Deſſein de Michel-Ange dans la vie de Jean de Caſtel-Bolognèſe, t. 2. p. 292. edit. de Bologne.

(*f*, *g*) *Vaſari*, *Vite di Pittori, tom. 2. p. 292. & 294.*

France, se dépouilla de celle qu'il avoit au col, & d'où pendoit un Camée de grand prix, pour en faire présent à Jean de Castel-Bolognèse son Graveur. Le Vasari a remarqué cette circonstance de la vie de ce célébre Artiste, & comme elle lui fait honneur, je n'ai pas cru devoir la laisser échapper.

Les Graveurs modernes ont encore gravé en creux sur des tables de Crystal, d'assez grandes ordonnances d'après les Desseins des Peintres, & l'on enchâssoit ensuite ces Gravûres dans des ouvrages d'Orfévrerie, pour y tenir lieu de Bas-reliefs. Car de même que les objets qui sont gravés en creux sur des matiéres fort transparentes, paroissent être de relief quand on les regarde à travers le jour, de même lorsque les tables de Crystal sur lesquelles il y a des gravûres en creux, sont appliquées sur des fonds d'or, ou sur quelque couche d'autre couleur, & qu'elles se présentent par le côté qui n'est point gravé, alors il se fait une illusion à l'œil, & l'on croit réellement voir un relief; & c'est ainsi que le plus souvent on a mis en œuvre les gravûres sur des Crystaux dont il est question ici. En quoi les Modernes paroissent s'être conformés aux Anciens; car l'on voit d'anciennes gravûres sur des morceaux de Crystal de roche, qui ont été autrefois dorés par-dessous, & M. le Marquis Maffei qui en rapporte un, prétend qu'on les employoit dans les incrustations des plus riches lambris (*a*). Il faut lire dans le Vasari les descriptions qu'il fait d'un grand nombre de ces Gravûres qui enrichissoient des croix & des chandeliers destinés pour des Chapelles, & de petits coffres propres à serrer des bijoux. Valerio Vicentini (*b*) en avoit exécuté un qui étoit entiérement de Crystal, & où il avoit représenté des sujets tirés de l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur. Clément VII. en fit présent à François Premier, lors de l'entrevûe qu'il eut avec ce Prince à Marseille, à l'occasion du mariage de Catherine de Médicis sa niéce; & c'étoit au rapport du Vasari un morceau unique & sans prix: Valerio s'y étoit aidé de Desseins qui lui avoient été administrés par des Peintres. Le Cardinal Alexandre Farnèse avoit fait faire par un Orfévre de Florence

(*a*) *Maffei*, *Verona illustrata*, *edit.* 8°. *t.* 3. *p.* 500.

(*b*) Vasari dans la vie de Valerio Vicentini, t. 2. edit. de Bologne.

nommé Mariano, un ſemblable coffret d'argent que Jean de Caſtel-Bolognèſe (*a*) avoit enrichi de Bas-reliefs de forme ovale, gravés ſur des Cryſtaux, dont les ſujets tirés de la Fable, avoient encore été deſſinés par d'habiles Maîtres. Je puis faire voir deux de ces Deſſeins qui ont été exécutés par Perrin del Vague, & qui ſont d'une beauté parfaite; l'un repréſente Bacchus & ſon cortége revenant des Indes, & l'autre la Bataille des Amazones. Le Vaſari a dit avec raiſon que ces Deſſeins étoient achevés; je n'en ai point vû de plus arrêtés (*b*).

C'étoit principalement lorſqu'il étoit queſtion de compoſitions un peu étendues, que les Graveurs des derniers ſiécles ſuivoient l'exemple du Vicentini & de Jean de Caſtel-Bolognèſe. Mais au-lieu de s'adreſſer à des Peintres, n'auroient-ils pas mieux fait d'avoir recours à d'habiles Sculpteurs? La façon de traiter la gravûre en creux, doit être la même que celle dont on uſe pour les Bas-reliefs; or quoique tout ce qui émane du Deſſein ſoit aſſujetti aux mêmes régles, on ne peut pas cependant douter qu'un Bas-relief qui ſeroit compoſé comme un Tableau, ne ſeroit pas moins défectueux, qu'un Tableau dont la compoſition imiteroit celle d'un Bas-relief. C'eſt donc avec juſtice qu'on reproche aux Graveurs modernes, d'avoir fait regner trop ſouvent dans leurs ouvrages une maniére qui effectivement tient plus du Peintre, que du Sculpteur. Ils y ont voulu obſerver des dégradations & des diſtributions de plans, & mettant figure ſur figure, former des grouppes, qui ſe développent toûjours mal dans la ſculpture en Bas-relief, où il faut tâcher, autant qu'il eſt poſſible, que les figures ſoient iſolées. Les Anciens, mieux conſeillés que les Modernes, ne ſe ſont preſque jamais écartés de cette loüable pratique.

Mon deſſein n'eſt point de rabaiſſer trop les ouvrages des Graveurs, qui ont fleuri en Italie dans le ſiécle de Léon X. J'y

(*a*) Vaſari dans la vie de Valerio Vicentini, tom. 2. édit. de Bologne.

(*b*) L'on a une Eſtampe du Triomphe de Bacchus, gravée par un ancien Maître, dont la maniére tient de celle de Béatricius; & la Bataille des Amazones a été gravée par Eneas Vicus. Il eſt remarquable que cette Bacchanale dont la gravûre faite par Jean de Caſtel-Bolognèſe, devoit être dans le Palais Farnèſe, a ſervi de baſe au Carrache pour ſa compoſition du Triomphe de Bacchus & d'Ariadne qu'il a peint dans la Gallerie du même Palais.

reconnois de la facilité & une assez bonne pratique dans le maniement de l'outil; j'y vois du soin & de la propreté, & je dois des loüanges aux peines infinies qu'ils se sont donné pour amener leur Art à sa perfection; mais, je ne puis m'empêcher de le répéter, ce qu'ils ont fait de plus beau n'est que médiocre, mis en paralléle avec les excellentes productions des anciens Graveurs de la Gréce. Ceux-ci ont un *faire* (*a*) léger, & fin. Maîtres de leur ouvrage, ils n'y mettent, ainsi qu'on l'a vû, que ce qui doit y être, & n'omettent rien de ce qui doit s'y trouver; les autres peu sûrs d'eux-mêmes, n'osent rien prononcer, il n'y a aucune certitude dans leur touche, & leur travail qui est mol, devient froid & languissant; ou s'ils prononcent, ils ne le font pas avec assez de ménagement, & ce n'est plus que sécheresse & roideur. Mais en quoi il me paroît que les Gravûres modernes péchent davantage, c'est dans les extrêmités (*b*), dans les articulations, & dans les autres petites parties, qui ne semblent presqu'ébauchées, ou qui sont beaucoup plus fortes qu'il ne faudroit. Ajoûtez que les figures y sont ordinairement dans une proportion bien moins *svelte*, que dans le bel Antique, ce qui en ôte tout l'esprit & toute la grace.

S'il en faut croire nos Artistes, ces défauts ne viennent que du manque d'exercice, & du peu de tems qu'ils mettent à finir leurs ouvrages. Et il est vrai que le talent de la Gravûre est infructueux, & que depuis le renouvellement des Arts, celui-ci n'a été cultivé que par un très-petit nombre de personnes; au-lieu que chez les Anciens il y avoit, pour ainsi dire, un monde de Graveurs. Il est rare de rencontrer des Curieux qui emploient un habile homme, & qui lui fassent graver beaucoup de Pierres; & s'il s'en trouve, ils n'offriront point de payer une Gravûre moderne aussi chérement qu'une Gravûre antique. L'Artiste qui le sçait, & qui prévoit à peu près la somme qu'il peut espérer

(*a*) On entend par le *faire* d'un Artiste, le genre de travail qui caractérise sa maniére.

(*b*) Les *Extrêmités* & les *Articulations* sont des termes d'Art, qui demandent à être expliqués; tout le monde n'étant pas obligé de sçavoir que par le premier, l'on entend la tête, les pieds & les mains d'une figure; & par le second, les jointures où se font les attachemens des différens membres, tels que le col, le poignet, le coude, le jarret, les hanches, &c. C'est la pierre d'achoppement des Dessinateurs médiocres.

de

de recevoir, ne cherche pas à entrer dans des détails qui confumeroient trop de tems. En effet, fouvent après avoir paffé un mois entier fur une feule Pierre, il en faudroit encore autant pour la mettre dans fa plus grande perfection. Et où eft l'Amateur qui reconnoîtroit de tels foins?

Ce n'eft donc point l'incapacité qui jufques à préfent a empêché les Graveurs modernes d'égaler ceux de l'Antiquité, ou d'en approcher du moins. Pourquoi leur Art auroit-il éprouvé un fuccès moins brillant que la Peinture? C'eft plûtôt, difent-ils, l'ingratitude de leur profeffion, à laquelle il en faut attribuer la caufe; & fi l'on veut rendre juftice à quelques ouvrages foignés, qui ont été exécutés dans ces derniers tems par l'habile Sirlet, & par d'autres excellens hommes que leur modeftie ne me permet pas de nommer, on conviendra qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort. Jamais nos Artiftes ne montrerent plus de talent, ni plus d'ardeur; & que ne doit-on pas s'en promettre, pour peu qu'ils foient animés par l'efpoir de la récompenfe & de la protection? Je dois dire encore à l'avantage des Modernes, que lorfqu'ils ont eû à graver des Pierres en relief, travail auffi long & prefque auffi difficile, que celui de la gravûre en creux, mais qui a été payé plus largement, ils ont fait les plus belles chofes. Qu'il me fuffife de propofer pour exemple les Portraits qu'ils ont fait dans ce genre; il y en a tels que je ferois tenté de ranger à la fuite du plus bel Antique; on y remarque la même précifion: peut-être y a-t-il un peu moins de vie, mais l'exécution en eft toûjours merveilleufe. Elle eft d'autant plus furprenante, que les efpéces de coëffures, les dentelles, les broderies, les perles, & les autres ajuftemens qui entrent ordinairement dans les parures de ces Portraits, demandoient un travail fans fin, & une légéreté de main au-deffus de toute expreffion.

Je ne veux point ôter aux Italiens la gloire d'avoir merveilleufement bien réuffi dans ces fortes de Portraits; mais l'amour de la patrie fe croiroit bleffé, fi je ne faifois pas obferver qu'il y a peut-être encore plus de fineffe & de vérité dans ceux qui font fortis des mains d'un de nos François nommé Coldoré, qui a vécu fous le regne de Henri IV. Cet excellent Artifte deffinoit bien

& avec fermeté, & l'on juge par ſes ouvrages qu'il avoit le tact ſûr & excellent. Il n'eſt pas cependant le ſeul Graveur qui ait fait honneur à la France : j'en pourrois, s'il étoit beſoin, nommer encore quelques autres, & même de vivans, qu'on peut oppoſer aux Coſtanzi, aux Beckers, aux Chriſtians, & à tous ceux qui ſont en réputation dans les Pays étrangers; mais je me réſerve à en parler plus au long dans un article particulier, & en attendant, je vais faire une légère énumération des matiéres ſur leſquelles on eſt dans l'uſage de graver.

Les anciens Graveurs, qui en cela ont été ſuivis par tous les modernes, me paroiſſent n'avoir excepté aucune des Pierres fines, ni même des Pierres précieuſes. Et lorſque Pline (*a*) fait obſerver que certaines Pierres étoient ſi recommandables par elles-mêmes, que c'eût été un meurtre de les faire ſervir à la Gravûre, je ſuis perſuadé qu'il ne veut parler que de ces Pierres ſingulières, que l'éclat de leur couleur, la limpidité de leur eau, la régularité de leur forme, & leur étendue, rendent d'un prix ineſtimable. La Gravûre, quelque parfaite qu'elle fût, leur auroit nui en effet; elle auroit détruit leur jeu, & leur auroit fait trop perdre de leur beauté naturelle. Encore aujourd'hui l'on a pour ces Pierres précieuſes les mêmes égards. Du reſte on rencontre tous les jours des Gravûres ſur des Améthyſtes, des Saphirs, des Topazes, des Chryſolithes, des Péridots, des Hyacinthes & des Grenats. On en voit ſur des Bérylles, ou Aigues-marines, des Primes d'Emeraude & d'Améthyſte, des Opales, des Turquoiſes, des Malachites, des Cornalines, des Chalcédoines & des Agathes. Les Jaſpes rouges, jaunes, verds, & de diverſes autres couleurs, & en particulier les Jaſpes ſanguins, le Jade, des Cailloux ſinguliers, des morceaux de Lapis, ou Cyanée, & des tables de Cryſtal de roche, ont auſſi ſervi de matiére pour la Gravûre, & je me ſouviens d'avoir vû d'aſſez belles Emeraudes, & même des Rubis, qui étoient pareillement gravés (*b*).

Mais de toutes les Pierres fines, celles qu'on a toûjours employées plus volontiers pour la Gravûre en creux, ſont les Agathes

(*a*) *Plin. lib.* XXXIII. *c.* I.

(*b*) On trouvera à la ſuite de ce Traité une deſcription abrégée de toutes les eſpéces de Pierres précieuſes & de Pierres fines dont on ſe ſert dans la Gravûre.

& les Cornalines, ou Sardoines, tandis que les différentes eſpéces d'Agathes-Onyx ſemblent avoir été réſervées pour les reliefs. Cependant les Agathes ne me paroiſſent pas auſſi propres pour le premier de ces deux genres de Gravûre, que les Cornalines. La matiére quoique très-dure en eſt ſéche, & s'égriſe aiſément; aulieu que la Cornaline, loin d'être ſujette à être traverſée par des veines & des fils plus durs que le reſte de la Pierre, (défaut qu'ont preſque toutes les autres Pierres fines) eſt d'une égalité ſans pareille. Elle ne s'éclate pas auſſi facilement que l'Agathe, & comme elle n'eſt ni moins compacte, ni moins fiére ſous l'outil, non-ſeulement elle conſerve ſes arrêtes très-vives, mais elle reçoit encore un très-beau poliment. C'eſt auſſi ce qui fait que lorſqu'on tire des empreintes de ce qui y eſt gravé, la cire ne s'y attache point, comme à d'autres Pierres plus poreuſes, & que par conſéquent le dépouillement s'en fait avec beaucoup plus de netteté. Il en eſt de même des Chalcédoines, qui eſt le nom que je donne avec les meilleurs Auteurs, à ce que d'autres appellent Cornalines blanches, qui ſont, ſi l'on veut, une eſpéce d'Agathe blanche; car le nombre des différentes Agathes eſt infini. Les Cornalines & les Sardoines ſont elles-mêmes du genre des Agathes. Un parterre émaillé de fleurs n'étale point des couleurs plus brillantes, ni plus diverſifiées que celles dont les belles Agathes ſont enrichies; & ce qui eſt plus admirable, ces couleurs y ſont quelquefois diſtribuées avec tant d'ordre & de régularité, qu'on les croiroit autant l'ouvrage de l'Art que celui de la Nature. Telle étoit cette précieuſe Agathe qui appartenoit à Pyrrhus Roi d'Epire, & ſur laquelle la Nature avoit peint Apollon & les neuf Muſes (*a*); & tels ſont encore ces jolis Payſages que nous voyons repréſentés ſur des *Dendrites* ou Pierres herboriſées.

C'eſt à la variété des couleurs dont la Nature a embelli les Agathes, que nous devons ces beaux Camées qu'un ſçavant pinceau n'auroit pû peindre avec plus de juſteſſe, & qui preſque tous, pour le remarquer en paſſant, ſont des productions de nos Graveurs modernes; car il faut leur rendre juſtice, je ne crois pas qu'on eût fait avant eux des choſes auſſi extraordinaires dans ce genre. Il a été un

(*a*) *Plin. lib.* XXXVII. *c.* I.

tems où les têtes de Maures étoient aussi recherchées des Curieux que l'ont été de nos jours les têtes de Singes taillées dans des Pierres chatoyantes, & il en a paru d'admirables. J'en citerai une qui sur un fond clair, étoit du plus beau noir de jayet; elle avoit au col un fil de perles très-blanches, sa chevelure étoit grisâtre, & l'œil bien en place étoit exprimé par une tache blanche, au milieu de laquelle un reste du lit noir peignoit la prunelle. L'on ne doit pas trouver moins singuliéres ces Agathes-Onyx qui sont naturellement contournées d'un cercle blanc, rond ou ovale, tracé avec la même justesse que si on y eût employé le compas, & qui, lorsqu'il y a une gravûre au milieu, la renferme avec tant de grace, & sert comme de bordure à un beau tableau.

Je crois pouvoir remarquer ici que tant l'Antique que le Moderne offrent des Pierres, dont les deux faces ou superficies sont gravées. Il m'est plus d'une fois passé par les mains des Agathes, qui d'un côté présentoient un relief, & de l'autre une gravûre en creux; mais je sçai que l'examen de ces Agathes demande bien de la circonspection: le plus souvent l'une des deux gravûres est de travail moderne, & c'est assez ordinairement celle en creux. J'ai rencontré nombre de grands morceaux de ce genre, & j'en ai vû aussi de petits, qui lorsqu'ils sont montés en bague, roulent sur deux petits pivots, afin qu'on puisse joüir alternativement de l'une & de l'autre gravûre. M. Crozat en possédoit un de cette derniére espéce, véritablement antique, où sur chaque face, qui n'avoit pas trois lignes de diamétre, étoit gravée en relief une tête de Bacchante extrêmement fine & pleine de feu (*a*), & l'on en trouvera encore plusieurs exemples dans le Recueil de Gorlée.

Je ne dois pas passer sous silence des gravûres singuliéres, & qui peuvent marcher à la suite des Pierres gravées, quoiqu'elles soient d'un genre différent de toutes celles dont j'ai parlé jusques à présent. Ce sont des Agathes ou d'autres Pierres fines, sur lesquelles des têtes ou des figures en basse-taille, & ciselées en or, ont été rapportées & incrustées, de façon qu'à la différence près de la matiére, elles font à peu près le même effet que les véritables Camées. On en voit une à Florence, qui appartenoit à

(*a*) Description des Pierres grav. de M. Crozat, N° .1014.

l'Electrice

l'Electrice Palatine, Anne-Marie-Louife de Medicis, en qui eft finie cette illuftre Maifon, & cette Gravûre qui venoit de M. Mario Piccolomini, doit fe trouver dans le Cabinet du Grand Duc. C'eft un Apollon vainqueur du ferpent Python, ou bien quelque Chaffeur qui fe repofe appuyé contre un tronc d'arbre, & la figure qui eft debout eft d'un deffein correct & élégant. Je ne crois pas qu'avant cette Pierre citée avec éloge par le Chevalier Maffei (*a*), & rapportée depuis dans le *Mufæum Florentinum* (*b*), on en eût produit aucune de la même efpéce dans d'autres livres.

Mais depuis environ un an, un Italien a diftribué à Paris plufieurs Pierres femblablement incruftées; & comme il en avoit nombre, & qu'elles étoient toutes trop bien confervées, pour n'être pas fufpectes, bien des gens ont cru que c'étoient des piéces modernes. On a de plus remarqué que plufieurs têtes qui s'y voyoient repréfentées, fe retrouvoient précifément les mêmes, trait pour trait fur des Médailles. C'eft déja un grand préjugé contre elles. Car perfonne n'ignore combien il eft aifé de prendre des empreintes avec des feuilles d'or, tant fur les Médailles, que fur les Pierres gravées. L'or eft un métal extrêmement ductile, & qu'il foit appliqué mince, foit fur un relief, foit dans un creux, l'empreinte qui fe formera, aura la même netteté & la même exactitude, que fi elle avoit été faite avec la cire. Il ne s'agit plus après cela que de découper cette empreinte fur fes bords, que de la maftiquer, comme les Orfévres font leurs ouvrages de cifelure, pour lui donner de la confiftance, & que de l'affujettir enfin dans la Pierre, après avoir creufé cette Pierre, ou du moins y avoir fait un fillon, fuivant le contour du relief qu'on a deffein d'y incrufter; opérations qui ne demandent que de l'adreffe. J'ajoûterai que je crois avoir remarqué dans quelques-uns de ces reliefs des touches & des coups de cifelet & de burin donnés après coup, foit pour réparer quelque défaut, foit pour mettre dans le travail cette vivacité d'outil, & ces arrêtes tranchantes qu'une empreinte, quelque bien faite qu'elle foit, ne peut avoir. Mais quoi qu'il en foit, que ces gravûres foient déclarées antiques, ou qu'elles foient regardées comme modernes, c'eft toûjours une fingularité, & il en

(*a*) *Maffei, Gemme ant. t. 3. tab. 96.* (*b*) *Mufæum Flor. tom. 1. tab. 66. n. 1.*

résulte que les Graveurs ont montré dans tous les tems une attention extrême à ne rien laisser échapper de ce que l'Art ou la Nature leur ont offert de moyens pour se distinguer.

Le Diamant, la seule Pierre précieuse sur laquelle on n'avoit pas encore essayé de graver, l'a été dans ces derniers siécles. Je n'ignore pas qu'un Italien (*a*) annonça il y a quelques années, une tête de Néron gravée en creux sur un Diamant, & que pour relever le prix de cette gravûre qu'il estimoit douze mille sequins, il assûroit qu'elle étoit antique. Mais il faudroit l'avoir vû pour en pouvoir décider sûrement; peut-être étoit-ce le Diamant de M. le Prieur Vaini, dont M. le Baron de Stosch a parlé (*b*), & sur lequel étoit pareillement gravée une tête de Néron : en ce cas c'étoit un ouvrage du Costanzi, qui travaille aujourd'hui dans Rome avec distinction.

Pour moi, je suis toûjours resté dans l'opinion, que les Anciens n'ont jamais gravé sur des Diamans. Comment l'auroient-ils pû faire? Ils ignoroient l'Art de les tailler & de les polir, & n'avoient pas encore expérimenté que l'extrême dureté du Diamant ne céde qu'au frottement d'un autre Diamant. Et si ce secret leur étoit caché, comment veut-t-on qu'ils gravassent sur le Diamant; travail qui ne se peut faire qu'avec le secours du Diamant même? L'on sçait assez que la taille du Diamant est une découverte faite par les modernes. Ce fut pour Charles, dernier Duc de Bourgogne, que fut taillé le premier Diamant (*c*), vers l'an 1475. Jusques alors il n'y avoit d'autres Diamans que ceux qu'on nomme Pointes naïves, que la nature a formé elle-même, & dont on trouve encore quelques-uns sur les anciens Reliquaires.

J'ai donc raison d'être convaincu que lorsque Clément Birague

(*a*) M. André Cornaro, Vénitien : Voyez sa lettre insérée dans le Mercure de France, mois de Mai 1723. & ce que j'en ai dit dans la *Bibliographie* qui accompagne ce Traité.

(*b*) *Ph. Stosch in præf. lib. Gemm. ant. cæl. p.* XVII.

(*c*) Ce Diamant étoit épais, & taillé pyramidalement. Le Duc de Bourgogne l'avoit fait monter au milieu de trois Rubis-Balais, & de quatre grosses Perles, & ce Prince portoit au col cet ornement, suspendu à une chaîne d'or. On en trouve le dessein dans le tome second du catalogue de la Bibliothéque Impériale par Lambecius, accompagné d'une description fort exacte, où l'on apprend que les Suisses s'en emparerent à la bataille de Granson, que les Fuggers, riches Négocians d'Augsbourg, l'acheterent des Bernois, & le vendirent dans la suite à Henri VIII. Roi d'Angleterre, & que la Reine Marie sa fille, ayant épousé Philippe II. Roi d'Espagne, ce Prince en devint possesseur. S'il ne se trouve pas en Espagne parmi les Pierreries de la Couronne, c'est qu'on l'aura retaillé depuis, & qu'on en aura fait un brillant.

Milanois, que Philippe II. avoit attiré en Eſpagne, & qui ſe trouvoit à Madrid en 1564. fit l'eſſai de graver ſur le Diamant, perſonne n'avoit encore tenté la même opération. Cet ingénieux Artiſte y grava pour l'infortuné Dom Carlos, le portrait de ce jeune Prince, & ſur ſon cachet qui étoit un autre Diamant, il mit les Armes de la Monarchie Eſpagnole (*a*). L'on a fait voir à Paris un Diamant où étoient gravées, ou plûtôt égratignées, les Armes de France. L'on m'a aſsûré qu'il y en avoit un ſemblable dans le Tréſor de la Reine de Hongrie à Vienne, avec les Armes d'Autriche portées par un Aigle éployé, & que le Cachet du Roi de Pruſſe étoit pareillement gravé ſur un Diamant. Je me borne à ces exemples, & ſans doute qu'il me ſeroit difficile d'en produire un plus grand nombre. L'extrême dureté du Diamant, qui ne ſe peut vaincre qu'avec des tems & des peines infinies, & le déchet que ſouffre dans l'opération une Pierre qui ne tire de prix que de ſon poids & de ſon brillant, ne permettent tout au plus que de faire des eſſais ; & ces gravûres ne peuvent être ni bien profondes, ni fort arrêtées, comme elles ne doivent pas être faites ſur des Diamans bien parfaits. A quoi il faut ajoûter que ſouvent l'on montre des Gravûres qu'on dit être faites ſur des Diamans, & qui ne le ſont réellement que ſur des Saphirs blancs. Non que je veuille jetter du ſoupçon ſur quelques Gravûres fort belles que le Chevalier Coſtanzi aſſûre avoir exécuté ſur des Diamans, & dont il m'a fait tenir des empreintes qui m'ont beaucoup ſatisfait. Il eſt trop galant homme pour en vouloir impoſer, & je ne fais cette obſervation que pour prévenir les ſupercheries dont pourroient uſer d'autres Artiſtes moins ſincères.

Outre les Pierres fines, quelques Graveurs modernes ont mis en œuvre la Nacre de Perle, ou le Burgau, & d'autres, particuliérement des Allemands, ſe ſont ſervi de Coquilles pour graver des Camées. J'ai vû quelques ouvrages dans ces deux genres qui étoient d'une grande délicateſſe. Monſieur Crozat poſſédoit un très-beau Portrait de Henri IV. en baſſe-taille ſur un morceau de Nacre, & il y avoit dans le même Cabinet un petit

(*a*) Pluſieurs auteurs rapportent cette invention à Jacques de Trezzo, autre Milanois qui vivoit en même tems que Birague à la Cour d'Eſpagne. J'ai tâché d'éclaircir ce fait dans l'hiſtoire des Graveurs, à l'endroit où je parle de Birague.

ſujet de bataille ſur une Coquille, dont le travail étoit parfait (*a*). Une autre Bataille, ſujet compoſé d'un très-grand nombre de figures très-bien deſſinées, & qui eſt une imitation aſſez exacte de la Bataille de Conſtantin inventée par Raphaël, appartient à M. le Comte de Caylus. Mais à l'exception de ces deux morceaux, que je crois avoir été exécutés par des Italiens, & de quelques autres encore, en général tout ce qu'on trouve gravé ſur des Coquilles, n'eſt pas fort excellent. Les meilleurs Graveurs ont ſans doute négligé d'employer cette matiére, parce qu'ils ont reconnu qu'elle étoit friable, qu'elle s'émouſſoit pour peu qu'elle ſouffrît le frottement, & qu'ainſi elle ne pouvoit pas conſerver long-tems dans ſa pureté le travail qui lui avoit été confié. D'ailleurs ce travail n'eſt pas le même que celui de la Gravûre ſur les Pierres fines ; & comme il s'en faut beaucoup qu'il ſoit de la même difficulté, il n'eſt pas auſſi à beaucoup près ſi eſtimable. On ne ſe ſert point du tour dans cette opération; l'on y emploie ſeulement le burin, l'échoppe, des onglettes & des grattoirs, avec leſquels on enléve peu à peu de la matiére, & l'on parvient à former le Bas-relief de la même façon que le Sculpteur le fait ſur le marbre avec le ciſeau & la rape. Si je ſuis reçû à en dire mon avis, je ne penſe pas que ces ſortes d'ouvrages méritent une place diſtinguée dans les Cabinets.

J'aimerois beaucoup mieux raſſembler, comme avoit fait le Pouſſin, un grand nombre d'empreintes tirées en ſouffre, ou en cire d'Eſpagne, ſur les plus belles Pierres gravées qui ſont éparſes de côté & d'autre, ou bien de ces *Pâtes* (*b*) de verre, qui à la matiére près, ont de quoi ſatisfaire autant que les originaux, puiſqu'étant moulées deſſus, elles en ſont des copies très-fidéles. Ceux qui ont cru que c'étoit une invention moderne, étoient dans l'erreur. Les Anciens ont eû le ſecret de teindre le verre (*c*), & de lui faire imiter les différentes couleurs des Pierres précieuſes : l'on montre tous les jours de ces Verres antiques

(*a*) V. la Deſcription des Pierres gravées de M. Crozat, N°. 1084. & 1280.

(*b*) Je ſuis obligé d'employer ici le mot de *Pâtes*, qui eſt le terme dont ſe ſervent les Italiens pour exprimer ces empreintes de verre, nommées par les Anciens *Obſidianum Vitrum*. Notre langue ne m'en fournit point de propres. Quelques-uns les appellent des *Compoſitions*.

(*c*) *Marbodei Carm. de Gemm.*

coloriées

coloriés, sur lesquels il y a des Gravûres en creux; & l'on en voit aussi qui rendent parfaitement l'effet des plus singuliers Camées. Je ne mets point en doute que quelques-uns de ces Verres n'aient été travaillés à l'outil, comme les Pierres fines, & ce qui me le persuade, c'est ce que dit Pline (*a*), que l'on gravoit le verre en le faisant passer sur le tour; mais je n'en suis pas moins convaincu que les Anciens ayant sçû mettre le verre en fusion, ils ont dû mouler des Pierres gravées avec le verre, à peu près comme on le fait aujourd'hui, & que c'est ainsi qu'ont été formées cette grande quantité de *Pâtes* antiques qui se conservent dans les Cabinets. Cette pratique, qui peut-être avoit été interrompue, fut remise en vogue sur la fin du quinziéme siécle. Je trouve pour lors à Milan un Peintre en miniature nommé François Vicecomité (*b*), qui possédoit le secret des plus beaux Emaux, & qui contrefaisoit, à s'y tromper, les Pierres gravées par le moyen des *Pâtes* de verre. Il s'en est toûjours fait depuis en Italie; mais l'on est redevable à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans Régent, de la découverte d'une maniére d'y procéder, & plus expéditive, & plus parfaite. Ces *Pâtes* ont le transparent & l'éclat des Pierres fines, elles en imitent jusqu'aux couleurs; & quand elles ont été bien moulées, & que la superficie est d'un beau poli, elles sont quelquefois capables d'en imposer au premier aspect, & de faire prendre ces Pierres factices pour de véritables Pierres gravées. J'en enseignerai la pratique ailleurs.

On conçoit aisément qu'avec le secours d'une semblable Collection, qui se peut faire à peu de frais, & qu'on peut pousser très-loin, on se met à portée de connoître généralement tout ce qu'il y a de beau. Et quel fruit ne doit-on pas en attendre? Quoiqu'on soit né avec un sens droit, on ne peut point se flatter de devenir bon Connoisseur, tant qu'on ne se sera pas, pour ainsi dire, familiarisé avec les ouvrages sur lesquels il s'agit de porter son jugement. Il faut les avoir examinés pendant long-tems, avoir mis en paralléle le beau avec le médiocre, & avoir encore fait la comparaison du beau avec ce qui est plus parfait, pour être en

(*a*) *Vitrum aliud flatu figuratur, aliud torno teritur*. Plin. lib. 36. c. 26.

(*b*) Cesar Cesariani, dans son Comm. Ital. sur Vitruve, l. 2. ch. 7.

état de décider avec certitude & avec juſteſſe. Cette voie de comparaiſon abbrége bien du travail ; avec elle on acquiert l'expérience : il ne faut plus après cela que des yeux dirigés par le goût, pour ſçavoir diſtinguer les maniéres, & le travail original, d'avec celui du Copiſte, & diſcerner ſi l'objet eſt bien ou mal deſſiné, & ſi les figures ſont dans leurs proportions.

C'eſt ſur ce fondement ſolide qu'on peut, je crois, établir les véritables régles de la connoiſſance ; & c'eſt ce qui fait que je m'en rapporterai bien plus volontiers à un habile Artiſte, qu'à un ſimple Curieux, toutes les fois qu'il faudra prononcer ſur le mérite d'un ouvrage de Gravûre. Le premier a dû faire des études qu'on n'exige point d'un Amateur ; il eſt en état de rendre raiſon de ſon jugement : s'il critique quelque partie, il montrera ſur le champ comment il faudroit qu'elle fût pour être bien ; s'il loue, ce ne ſera point au hazard. Celui qui n'a pas eû l'avantage de s'être exercé dans la pratique du Deſſein, ce qui ſeroit le plus ſûr & le plus court, doit tâcher au moins de ſe former le goût & la connoiſſance par la vûe fréquente des belles choſes. Encore une fois, on n'apprend à les connoître qu'en les voyant. Une perſonne qui n'aura eû toute ſa vie ſous les yeux que des *Bambochades* (*a*), ne goûtera point les ouvrages épurés de Raphaël. Mais ne ſemble-t-il pas auſſi qu'il manqueroit quelque choſe à celui qui ne connoîtroit que la ſeule maniére de Raphaël, puiſque toute grande qu'elle eſt, elle ne lui paroîtroit jamais auſſi ſublime, qu'à celui qui auroit parcouru toutes les autres maniéres ?

La diſtinction des Maniéres devient donc une étude, non-ſeulement néceſſaire à ces Amateurs, qui ne priſent, comme je l'ai déja dit, que les choſes qui portent de grands noms : elle eſt utile à un homme de goût, il peut en tirer de grands avantages

(*a*) Pierre Van-Laer, Peintre Hollandois, né au commencement du dernier ſiécle, a fait voir le premier en Italie des Tableaux, dont les ſujets pris dans les actions du bas peuple, contenoient des figures ignobles & mal vêtues ; ce qui fit donner à l'Auteur par les Italiens le nom de *Bambocio*, qui ſignifie dans leur langue un homme de mauvaiſe mine, & contrefait dans ſa taille, & à ſes ouvrages celui de *Bambociate*, dont nous avons fait le mot *Bambochade*, devenu un terme propre pour déſigner ces ſortes de ſujets, qui, quoi qu'on en diſe, ont fait beaucoup plus de tort que de bien à la Peinture. Je ſuis preſque tenté d'en dire autant de tous ces petits Tableaux Flamands, qui parfaitement bien peints, ne repréſentent, pour ainſi dire, que des riens, & qui n'en ont pas moins éloigné des Cabinets ces grands morceaux, peut-être moins agréables à la vûe, mais où les Peintres parlent à l'eſprit, ce qui eſt bien autrement important.

& de grandes lumiéres. Je ſuis fort éloigné d'approuver l'abus qu'on en peut faire ; mais je ne penſe pas auſſi comme la plus grande partie des gens de l'Art, qu'on doive ſe contenter d'admirer ce qui eſt beau, ſans ſe mettre en peine de ſçavoir qui l'a fait. Je trouve au contraire qu'il y a une ſorte de contentement à pouvoir aſſûrer qu'un tel ouvrage eſt d'un tel tems & d'une telle main ; & j'eſtime beaucoup ce genre de connoiſſance, lorſqu'elle n'eſt point portée au-delà des juſtes bornes, & qu'on y procéde avec ſageſſe.

Il en eſt des ouvrages qui reſſortiſſent du Deſſein, comme de tout ce qui émane de l'eſprit. Chaque production eſt marquée à un coin diſtinctif & particulier qui la fait reconnoître. Il eſt auſſi facile pour quelqu'un qui y eſt préparé, de diſcerner ſi une Pierre gravée eſt d'un travail Grec ou Romain, qu'il eſt aiſé de dire qu'un Tableau eſt Italien, ou Flamand. La différence entre le Moderne & l'Antique eſt encore plus ſenſible. Les deux maniéres ſont abſolument oppoſées, on ne peut s'y méprendre. Ce ſont, dit Enéas Vicus, (*a*) des façons différentes de prononcer les plis des drapperies ; les cheveux, les oreilles, les mains, toutes les extrémités ont un caractère, qui dans l'une & dans l'autre maniére ne ſe reſſemblent point. Les attitudes, les compoſitions ne ſont plus les mêmes, les figures ont d'autres mouvemens. Certaines graces, une certaine délicateſſe dans le *faire*, qui eſt le propre de l'Antique, le Moderne en eſt dépourvû. C'eſt ainſi que s'expliquoit autrefois cet habile homme ; & comme il réuniſſoit les deux qualités d'Antiquaire, & d'homme de l'Art, ſon ſentiment, qui n'eſt proprement qu'une confirmation du mien, ne doit pas être ſuſpect.

Je ne doute point que les Anciens ne ſçuſſent très-bien diſtinguer les ouvrages de chacun de leurs Graveurs, ainſi que nous diſtinguons ceux de nos Artiſtes modernes, dont la mémoire eſt encore récente. Mais ce que nous pouvons faire par rapport à ceux-ci, il y auroit de la témérité à prétendre l'exécuter ſur les productions des Anciens. L'éloignement des tems y met un obſtacle invincible. Je penſe donc qu'il nous doit ſuffire de ſçavoir faire en gros la diſcuſſion des maniéres qu'ont eû chez les

(*a*) *Enea Vico, diſcorſo ſopra le Medaglie*, p. 62.

Anciens les différentes Nations, comme nous faisons celle des maniéres générales de chacune de nos Ecoles ; & nous devons regarder comme un Connoisseur parfait & délicat, celui qui ayant déja une idée complette du beau, sera parvenu par ses réflexions & par une assidue contemplation des ouvrages, à sçavoir ainsi discerner les maniéres. On ne doit point craindre de se tromper avec un tel Connoisseur ; car quoiqu'il soit vrai qu'il puisse se méprendre quelquefois, surtout quand il est question de juger des Copies, qui souvent approchent de bien près des Originaux ; on ne le verra point tomber dans des écarts aussi fréquens, que celui qui se contente de ces observations générales, dont quelques Curieux se sont fait des régles, & qui toutes incertaines qu'elles sont, méritent cependant d'être rapportées (*a*).

Ils commencent par examiner l'espéce de la Pierre. Si la Pierre est Orientale, si elle est parfaite dans sa qualité, si c'est quelque Pierre fine dont la carriére soit perdue, telles que sont, par exemple, les Cornalines de la vieille roche ; c'est, selon eux, un préjugé favorable pour l'antiquité d'une Gravûre. Il est vrai que les Anciens se piquoient de faire choix des Pierres les plus parfaites, quand ils en destinoient quelqu'une à être gravées ; mais l'on a vû plus d'une fois nos Graveurs effacer d'anciennes mauvaises Gravûres, pour profiter d'une matiére précieuse & rare, ou retoucher des Antiques, dont le travail trop négligé ne répondoit ni au sujet qui offroit quelque chose de piquant, ni à la singularité de la matiére ; & comme il se rencontre aussi fort souvent de très-belles Pierres toutes préparées, qui ont reçû la taille anciennement, & qui n'ont pas encore passé sous le touret, il est aisé de sentir combien ce raisonnement est frivole & peu concluant. Cette façon de juger se rapporte précisément à celle d'un homme, qui pour décider de la bonté d'un Tableau, & du pays où il a été fait, consulteroit le derriére de la toile, ou qui pour s'assûrer de l'originalité d'un Dessein, s'arrêteroit à considérer le papier qui y a été employé.

Je me garderai bien néanmoins de dire que l'examen de la

(*a*) J'en emprunte quelques-unes de M. Baudelot. Il assûre dans son Livre de l'Utilité des Voyages, (t. 1. p. 301.) qu'avant lui personne n'en avoit donné.

qualité

qualité d'une Pierre gravée, ſoit une choſe indifférente. Pour l'avoir négligé, ou l'avoir fait trop précipitamment, des Curieux qui étoient, à les entendre, fort expérimentés, ont pris quelquefois des *Pâtes* de verre pour des Pierres fines. Cependant cela ne demandoit que des regards un peu attentifs. Le verre eſt une matiére poreuſe, & ſans qu'il ſoit beſoin du ſecours de la loupe, la ſurface des Pierres factices paroît toûjours parſemée de petits points qui forment des inégalités, quelque ſoin qu'on ait pris à les polir. Le fond de la gravûre eſt encore moins uni, attendu que l'outil qui a ſervi à donner le poliment extérieur, n'a pû y atteindre.

Le beau poli d'une Pierre gravée eſt d'une plus grande importance qu'on ne ſe l'imagine. Il peut être quelquefois une preuve ſuffiſante de l'antiquité d'une Gravûre. Il ne faut pas croire que cette opération demande ſeulement de la patience; il eſt beſoin d'y apporter une dextérité, dont peu de gens ſont capables. En général les Anciens ont beaucoup mieux ſçû donner le poliment que les Modernes. En poliſſant la ſuperficie extérieure de leurs Pierres, ils ont eû l'adreſſe d'y conſerver certains travaux fins & peu enfoncés, qui deviennent précieux, & qui pouvoient très-aiſément diſparoître dans l'opération. Le fond de leurs Gravûres eſt outre cela d'un liſſe ſurprenant, il paroît même preſqu'inconcevable, comment ils ont pû promener ainſi l'outil juſques dans les ſinuoſités les plus profondes, & les plus entortillées de ces Gravûres, & y mettre le poli, ſans en émouſſer les vives arrêtes. De là vient auſſi que les empreintes de leurs Pierres gravées ſont tout-à-fait brillantes, tandis que celles des Gravûres modernes ont preſque toûjours quelque choſe de terne & de mat.

On peut donc juger qu'une Pierre gravée eſt antique, lorſque le fond de la Gravûre eſt par-tout d'un poli bien égal & bien luiſant: mais ce ſeroit, à mon avis, une preuve encore plus certaine de ſon antiquité, ſi la ſurface extérieure d'une telle Pierre étoit dépolie par le frottement; car les Anciens gravoient pour l'uſage, & toute Pierre qui a ſervi doit s'en reſſentir. Les Pierres gravées qui ſont les mieux conſervées, méritent aſſûrément une préférence diſtinguée; mais ſeroit-il juſte de rejetter, comme le voudroient quelques Curieux trop délicats, toutes celles qui ſont

rayées ? Je penſe bien différemment, & j'eſtime qu'on doit faire plus de cas d'une Pierre gravée, où le tems aura tracé quelques raies, que de ces autres Gravûres antiques, qui ayant ſouffert le dépoliment par vétuſté, ont été repolies récemment, pour leur rendre en apparence leur premier éclat. Ce nouveau travail, qui ne ſe peut faire qu'en diminuant de l'épaiſſeur de la Pierre, a dû néceſſairement altérer les contours de la Gravûre qui venoient ſe terminer & mourir ſur le champ ou ſurface extérieure de cette Pierre ; ces contours ſont affamés, & ne tranchent point avec la même vivacité ; les traits les plus légers ſont même preſque toûjours effacés, & par conſéquent le relief, lorſqu'on tire l'empreinte d'une telle Gravûre, n'eſt point ce qu'il étoit autrefois, il a moins de ſaillie, & l'ouvrage demeure imparfait en plus d'un endroit. N'eſt-il pas déſolant qu'une infinité de beaux morceaux aient été la victime de cette malheureuſe opération ? On peut comparer ces ſortes de Pierres gravées repolies, à un vieux Tableau que des Brocanteurs ont écuré & frotté, & qu'ils ont enſuite verni, pour trouver plus facilement des acheteurs & des dupes.

Au reſte ſi je n'ai pû retenir mon indignation contre ceux qui repoliſſent ainſi les Pierres gravées : je dois rendre auſſi juſtice à un Graveur intelligent, qui ayant rencontré le fragment d'une Pierre gravée, y ajoûte, ou y efface avec diſcrétion quelque choſe, pour en former un ſujet complet ; qui, par exemple, fait un Buſte d'un reſte de figure qui étoit autrefois entiére, ainſi qu'il s'en voit quelques-uns. Ce n'eſt point vouloir en impoſer, c'eſt chercher à préſenter ſous un point de vûe plus ſatisfaiſant un objet, qui, quoique beau en lui-même, cauſeroit quelque peine, ſi on le conſidéroit dans ſon état de ruine.

Les Pierres gravées de relief, ſont celles qui offrent plus fréquemment des occaſions de faire de ces reſtaurations. Je l'ai déja dit, il eſt rare d'en trouver de bien entiéres ; mais il ne l'eſt pas moins d'en rencontrer qui rempliſſent toutes les conditions qu'exige un Camée parfait. Une des principales, c'eſt que les couleurs ſoient diſtinctes ; que celle qui peint un objet ne s'étende point ſur l'objet voiſin, & qu'il n'y ait dans cette diſtribution des couleurs aucune confuſion, ainſi que je l'ai ci-devant obſervé. Il faut de

plus s'assûrer si la couleur qui sert de fond, est véritablement celle de l'Agathe. Il se fait sur cela bien des supercheries. J'ai vû des Camées dont le champ étoit peint artificiellement, & d'autres qui étant considérablement amincis, n'avoient de couleur que celle que la feuille qui étoit appliquée dessous leur donnoit : & quiconque n'en est pas prévenu, peut aisément s'y laisser surprendre, d'autant plus que cette couleur artificielle est ordinairement mise avec beaucoup d'Art. D'autrefois les parties de relief du Camée ont été enlevées de dessus leur fond, cernées exactement tout autour, & collées sur un nouveau fond d'Agathe ; & c'est de cette façon qu'ont été rétablis, même anciennement, quantité de Camées qui étoient écornés, & qui par-là ont beaucoup perdu de leur prix. Il est aisé de discerner les Camées ainsi restaurés, lors même qu'ils l'ont été avec le plus de soin. Car dans les Camées qui sont purs & entiers, le fond est toûjours un peu inégal & un peu ondé, il n'est pas possible de l'unir davantage à l'outil ; dans les autres au contraire ce même fond est très lisse, & extrêmement bien dressé, parce que l'Agathe sur laquelle on a rapporté le relief, a passé auparavant sur la roue du Lapidaire.

Assez souvent l'on rencontre des Pierres gravées en creux & même des Camées, sur lesquels se lisent des noms Grecs, & quelquefois des caractères Romains, Etrusques ou Puniques. Ce sont presque toûjours les noms des Artistes qui ont fait ces gravûres, ainsi que M. Baudelot & M. le Baron de Stosch l'ont très-bien prouvé (*a*) ; & les Curieux ne manquent pas de s'en prévaloir, pour décider, & de la valeur de ces Pierres, & de leur antiquité. Celles de ces anciennes Inscriptions qui sont taillées en relief sur les Camées, sont respectables, parce qu'on y peut moins tromper. Ce seroit donner dans un excès de Pyrrhonisme, que de douter un instant de l'authenticité du nom du Plotarque qui se lit sur un merveilleux Camée du Cabinet du Grand Duc,

(*a*) Le premier dans sa *Lettre sur le prétendu Solon des Pierres gravées*, imprimée en 1717. & le second dans la Préface qu'il a mise à la tête du *Recueil des Pierres antiques gravées sur lesquelles les Graveurs ont mis leurs noms*, publié en 1724.

M. de Stosch a aussi observé que quelquefois au-lieu d'écriture, les anciens Artistes se sont désignés sur leurs ouvrages par des Hiéroglyphes qui avoient rapport à leur nom, & je tâcherai d'ajoûter de nouvelles preuves aux siennes, dans la *Bibliographie* qui suivra ce Traité, à l'article où je parlerai des écrits composés à l'occasion du Cachet de Michel-Ange.

repréſentant un Amour qui joue de la lyre, monté ſur un lion (*a*); Il eſt trop viſible que ces caractères en relief ont été épargnés dans le même lit que les figures qui forment le ſujet, & que l'un & l'autre ont été gravés dans le même tems.

Mais il n'en eſt pas de même des Inſcriptions qui ſont gravées en creux ſur les Pierres ; elles peuvent y avoir été miſes après coup, & voici les ſignes auſquels les Curieux croient reconnoître ſi elles ſont vraies, ou ſuppoſées. On a obſervé que les anciens Artiſtes, ſur-tout les Grecs, ont eû égard, en écrivant leur nom, à la deſtination que devoit avoir la Pierre ſur laquelle ils le mettoient. Sur celles qui devoient ſervir à cacheter, les caractères ſont gravés à rebours, afin qu'à l'empreinte, le nom ſe préſente dans le ſens qu'il convient pour le lire. Quand c'eſt un Camée, ou une Pierre taillée en cabochon, dont on ne doit pas tirer des empreintes, le nom eſt écrit dans le véritable ſens, on le lit ſans aucune difficulté ſur la Pierre même. Les fauſſaires ne ſe ſont pas aſſujettis à cette régle, & cette inattention les décéle. Le plus ſouvent ils manquent d'exactitude; & en conſéquence s'il y a quelque vice dans l'orthographe d'un nom, ſi toutes les lettres ne ſont pas de la même hauteur, d'une égale proportion, & bien allignées, pour peu qu'on apperçoive quelqu'incertitude dans la formation de leurs jambages, on ne balance pas à les arguer de fauſſeté.

Si au contraire ces mêmes lettres ſont réguliéres & bien proportionnées, ſi les jambages en ſont d'une extrême fineſſe, & tracés nettement, c'eſt, à entendre ceux qui ſe croient en droit de décider ſur ces matiéres, une marque inconteſtable d'antiquité ; & il eſt certain que les Anciens, & ſinguliérement les Grecs ont apporté une extrême attention pour bien former leurs caractères, & les graver avec délicateſſe. Si les mêmes Curieux remarquent encore que les jambages de ces lettres ſoient terminés par de petits points arrondis, c'eſt pour eux une nouvelle & forte preuve de l'authenticité de la gravûre, parce qu'on n'eſt plus dans l'uſage depuis long-tems de former ainſi les caractères. Ces points étoient, dit-on, deſtinés à recevoir & retenir de petits

(*a*) *Muſæum Florent. Gemm. ant. tom.* 2. *Tab.* 1.

filets

filets d'or qui se trouvoient ainsi engagés dans la Cornaline ou autre Pierre fine, & y exprimoient, par le moyen de l'incrustation, le nom qu'on y vouloit mettre; à peu près comme on incrustoit dans la pierre & dans le marbre de grandes lettres d'airain, lorsque pour étaler de la magnificence, les Anciens plaçoient sur les frontispices de leurs grands édifices, des Inscriptions en bronze. C'étoit du moins le sentiment du sçavant M. de Peiresc (*a*), & je ne présente cette idée singuliére que d'après lui; car pour moi je suis sur cela d'un avis fort différent : je ne vois rien dans ces points qui terminent les jambages des lettres Grecques sur quelques Pierres gravées, qui n'ait été pareillement observé dans les légendes de presque toutes les Médailles Grecques; & de-là je conclus que cette façon de former ainsi les caractères sur les Pierres gravées, n'a rien de particulier, & que l'opinion de M. de Peiresc, si respectable dans tout autre cas, est sans fondement.

Tout ce qu'on pourroit dire sur ces caractères, c'est qu'ils forment un préjugé favorable à l'antiquité de la gravûre qu'ils accompagnent; mais rien n'est cependant si incertain que les conséquences qu'on en peut tirer, & pour dire la vérité, je ne trouve guère plus de certitude dans la plûpart des autres observations que je viens d'exposer. Je ne les regarde presque toutes que comme des minuties, qui ne vont point au but. Et en effet, pour ne point perdre de vûe les Inscriptions qu'on trouve sur les Pierres gravées, tout Graveur qui voudra s'en donner la peine, & qui aura une main légère, tracera des lettres qui imiteront si bien celles des Anciens, même celles qui sont formées par des points, que les plus fins Connoisseurs prendront le change.

On sçait d'ailleurs que de tout tems, il y a eû de ces Ouvriers médiocres ou avides de gain, qui pour faire valoir davantage leurs productions, leur ont supposé des noms illustres, & d'autres qui pour se joüer de certains Curieux nourris dans la prévention, ont eû recours au même stratagême. On pourroit rapporter plusieurs exemples de pareilles ruses, pour ne pas dire de fraudes, qui ont été imaginées depuis peu en Italie (*b*), & je suis témoin de quelques-unes qui n'ont que trop bien réussi.

(*a*) *Gassendi vit. Peireskii, lib.* 2. *p.* 49. | (*b*) *Diss. glytogr. p.* 99.

La race des fauſſaires, dont Phédre ſe plaint (*a*), n'eſt point éteinte. On les voit tous les jours exercer ſourdement leurs indignes pratiques, & corrompre juſques aux Pierres gravées antiques, en y mettant de fauſſes Inſcriptions; ils le font avec d'autant plus de ſécurité, qu'il leur eſt plus facile alors d'en impoſer. Qui pourra donc aſſûrer que pluſieurs de ces noms d'Artiſtes qui ſe liſent ſur les Pierres gravées, & même auprès de fort belles Gravûres, n'y auront pas été ajoûtés dans des ſiécles poſtérieurs? ſur-tout depuis que M. Gori (*b*) a fait obſerver que le nom de Cléoménès, écrit en Grec, qu'on voit ſur le ſocle de la fameuſe & belle ſtatue de la Vénus de Médicis, eſt une Inſcription poſtiche (*c*), & qui ne mérite pas plus de créance que celles des Chevaux de *Monté-Cavallo*, attribués pendant ſi long-tems, & avec ſi peu de fondement, à Phidias & à Praxitéles. Je voudrois qu'on exerçât ſur ces impoſteurs la même punition, que ſur ce Lapidaire qui eut l'impudence de vendre à l'Impératrice, femme de Gallien, des Pierres factices, pour de véritables Pierres précieuſes. L'Empereur voulut qu'il fût expoſé à un Lion, mais en ſecret il ordonna qu'on lâchât de la cage un Chapon, au-lieu d'un Lion: une impoſture ne méritant pas, dit Gallien, d'être punie autrement que par une impoſture (*d*).

Au reſte, ſi l'on peut fabriquer ſi aiſément des Inſcriptions, & les faire paſſer pour vraies, ſera-t-il plus difficile d'ajoûter ſur les Pierres gravées de ces cercles & de ces bordures en forme de cordons, qui, ſuivant le ſentiment de M. Gori (*e*), caractériſent les Pierres Etruſques, & ſont un ſigne certain pour les reconnoître? L'un n'eſt pas plus difficile que l'autre; mais la remarque du

(*b*) *Phædr. lib. 5. Fab.* 1.

(*b*) *Muſæum Flor. vol. Statuar. p.* 35.

(*c*) Voici cette Inſcription, telle qu'elle eſt figurée ſur le Marbre:

ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ↄ> ΑΠΟΛΛΟΔΟΡΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΩΕΣΗΝ

Et voici en même tems les raiſons ſur leſquelles M. Gori ſe fonde, pour prouver qu'elle n'eſt pas auſſi ancienne que la Statue. Les caractères en ſont, dit-il, altérés, & ne reſſemblent point à ceux de la bonne antiquité. Επωεσην n'eſt pas un mot Grec, c'eſt une faute énorme, indigne d'un Sculpteur Athénien. On devroit lire ἐποίει, ainſi que le portent preſque toutes les inſcriptions de la même eſpéce, & que l'a écrit, dans ſa Deſcription des Statues antiques, le Chevalier Maffei, qui apparemment n'avoit pas vû celle-ci en original. Il faut de plus obſerver que cette inſcription, dont on a affecté de dorer le fond des lettres, n'a point été taillée ſur le marbre même de la Statue, mais ſur un autre morceau de marbre rapporté, & dans lequel le ſocle de la Statue ſe trouve encaſtré avec tant de ſoin, qu'il faut y regarder de bien près pour s'en appercevoir.

(*d*) *Trebell. Poll. in Gallieno.*

(*e*) *Muſæum Etruſcum, p.* 431.

ſçavant Italien n'en eſt ni moins curieuſe, ni moins réelle; & ſi mon témoignage pouvoit ajoûter quelque choſe à ſes preuves, je dirois que le peu de Pierres Etruſques qui me ſont paſſées par les mains, avoient toutes en effet de ces bordures : ce que je n'ai point encore vû ſur les gravûres Grecques, non plus que ſur les Romaines.

D'autres Curieux prétendent que les Anciens n'ont jamais gravé que ſur des Pierres de figure ronde ou ovale, & lorſqu'on leur en montre quelqu'une d'une autre forme, telles que ſont des Pierres quarrées, ou à pans, ils ne balancent pas à dire que la Gravûre en eſt moderne; ce qui n'eſt pas toûjours exactement vrai.

Je trouverois qu'il y auroit encore moins de raiſon de ſoupçonner une Gravûre de n'être pas antique, parce qu'au milieu des plus grandes beautés, on y remarqueroit quelques négligences qui ſe ſeroient gliſſées dans des parties acceſſoires; je ne ſçai même ſi l'on n'en devroit pas conclure tout le contraire; d'autant que les Gravûres modernes ſont en général aſſez ſuivies, & que celles des Anciens ont aſſez ſouvent le défaut qu'on vient de remarquer. Entre pluſieurs exemples, je m'arrêterai à celui que me fournit l'enlévement du Palladium gravé par Dioſcoride; le Dioméde, qui eſt la maîtreſſe figure, réunit toutes les perfections; preſque tout le reſte eſt d'un travail ſi peu ſoigné, qu'à peine ſeroit-il avoüé par un ouvrier médiocre. Et qu'on ne s'imagine pas que ce ſoit ſeulement dans leurs Gravûres que les Anciens paroiſſent s'être ainſi négligés, c'eſt juſques dans les Statues les plus accomplies. Les deux petits Amours montés ſur un dauphin, qui accompagnent la Vénus de Médicis, ſont groſſiérement travaillés, tandis que la la Statue paſſe avec raiſon pour un chef-d'œuvre de l'Art. Ces habiles gens auroient-ils prétendu relever l'excellence de leurs productions par ces contraſtes; ou auroient-ils craint que l'œil s'arrêtant ſur des objets étrangers, il ne ſe portât pas aſſez entiérement ſur la principale figure ?

A l'égard des ſujets, il y en a certainement quelques-uns qui dénotent à peu près le tems & le pays, où les Pierres ſur leſquelles ils ſont repréſentés, ont été gravées. Un Antiquaire s'en peut ſervir avec avantage, pour prouver l'antiquité d'une Gravûre, ou faire voir qu'elle eſt moderne; mais ſi l'on ſe rappelle ce que j'en ai dit

dans un autre endroit, on conviendra qu'il y a encore bien de l'incertitude dans ce genre de discussion, qui d'ailleurs ne décide rien sur le dégré de mérite d'une Gravûre, & n'apprend point si c'est un original, ou une copie.

Une Pierre gravée qui seroit encore enchâssée dans son ancienne monture, une autre que je sçaurois, à n'en point douter, avoir été trouvée depuis peu à l'ouverture d'un tombeau, ou sous d'anciens décombres qui n'avoient jamais été fouillés, mériteroient, selon moi, toute une autre créance, & je les recevrois sans difficulté pour antiques. Je n'estimerois pas moins une Pierre gravée qui me viendroit de ces pays, où les Arts ne se sont point relevés depuis leur chûte ; & peut-être prendrois-je avec encore plus de confiance celles qui auroient passé successivement entre les mains de bons connoisseurs ? Ce n'est pas que j'ajoûte beaucoup de foi aux histoires qu'on débite dans le commerce de la Curiosité, & surtout à ces prétendues filiations de certaines Pierres gravées, qu'on voudroit prouver comme la généalogie d'une famille illustre : J'en connois le faux ; mais c'est que les Pierres gravées qui sont apportées du Levant, ne sont pas susceptibles d'altération, par le défaut d'ouvriers, comme le sont celles qu'on découvre en Europe ; & qu'il ne me paroît pas non plus vraisemblable que des hommes qui ont passé pour d'excellens connoisseurs, aient pû se tromper successivement l'un après l'autre, sur ce ce qui a fait l'objet de leur curiosité, & qui a décidé de leur réputation.

On voit bien, quand je parle ainsi, qu'outre la certitude de l'Antiquité, je demande que la chose à laquelle je dois donner mon estime, soit réellement belle ; & cela me raméne naturellement à ma premiére proposition, qui est que la connoissance du Dessein, jointe à celle des Maniéres & du Travail, est le moyen le plus efficace, & sans doute le seul, pour se former le goût, & devenir un bon juge.

HISTOIRE
DES GRAVEURS
EN
PIERRES FINES.

TABLE
DES GRAVEURS
dont il eſt parlé dans cette Hiſtoire.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES GRAVEURS
EN PIERRES FINES.

IL femble qu'il manqueroit quelque chofe à l'Hiftoire des Arts, fi elle ne marchoit accompagnée de celle des Artiftes qui s'y font diftingués. Etroitement liées l'une avec l'autre, elles fe prêtent un mutuel fecours ; & je n'eus pas plûtôt entrepris d'écrire fur les Pierres gravées, que je fentis la néceffité d'y joindre tout ce que je pourrois découvrir concernant les habiles gens qui ont mérité quelque réputation dans l'exercice de la Gravûre en Pierres fines. Je devois embraffer tous les fiécles, & après avoir parcouru l'Antiquité, je me propofois de defcendre dans les derniers tems ; je comptois nommer tous les grands Artiftes dont nous admirons les ouvrages ; j'aurois décrit leurs plus belles Gravûres, & j'aurois tâché, en faifant connoître les différentes maniéres, d'apprécier le mérite de chacun de ces hommes rares. Voilà le plan que je m'étois tracé ; mais n'ayant abfolument rien trouvé dans les Auteurs touchant les anciens Graveurs qui ont illuftré la Gréce, ou qui ont travaillé à Rome, au-delà de ce que j'en ai dit dans le précédent Traité, je fuis contraint de me renfermer dans la feule Hiftoire des Artiftes modernes qui ont paru depuis la renaiffance des Arts.

Quelques recherches que j'aie faites fur ce fujet, quelque

exactitude que je me sois prescrite, il ne faut pas toutefois s'attendre à une Histoire bien suivie ; les Mémoires me manquent, & ne me permettent pas d'entrer dans des détails, encore moins de remplir une infinité de vuides qui se présenteront. Je ne puis m'aider que de ce que le Vasari a écrit autrefois, d'un petit nombre de faits que mes lectures m'ont fournis, de ce que M. le Chevalier François Vettori a recueilli lui-même dans un Ouvrage qui a paru à Rome en 1739. (*a*), & de quelques Mémoires particuliers qui m'ont été communiqués. Cela ne fait pas un tout bien considérable ; mais dans un exposé d'événemens, où l'imagination ne doit entrer pour rien, ne vaut-il pas mieux montrer de la disette, que d'être abondant aux dépens de la vérité ?

Dioscoride, Solon, & ces autres Artistes Grecs du premier ordre, qui vinrent s'établir à Rome sous Auguste, y apporterent, comme on a vû, l'Art de la Gravûre en Pierres fines, & s'unissant à cette foule de grands hommes, qui dans tous les talens travailloient à immortaliser cet heureux siécle, & à lui faire disputer de célébrité avec celui d'Alexandre, ils firent revivre les Apollonides, les Cronius, & les Pyrgotéles. Des Romains (*b*), ou plûtôt les Esclaves des personnes les plus qualifiées d'entre eux, furent bientôt associés à des travaux si recommendables, & l'Art qu'ils cultivoient acquit un grand crédit, & se soûtint dans un état florissant jusqu'au regne de Septime Sévère, & même jusques sous les Gordiens. M. de Thoms possédoit une tête d'Antonin Pie excellemment gravée en relief par un Grec nommé Maxalas ; & l'on a pû voir dans la Collection de M. Crozat deux Agathes-Onyx (*c*), dont le travail étoit digne des meilleurs Maîtres, & sur lesquelles étoient représentées en creux les têtes de Gordien le pere & de Gordien le fils, surnommés d'Afrique.

(*a*) Il est intitulé *Dissertatio glyptographica*, & j'en parlerai dans la *Bibliothéque Dactyliographique* qui va suivre.

(*b*) Il est fait mention dans le Recueil des Inscriptions de Gruter d'un Romain nommé *Marcus Canuleius Zosimus*, qui excelloit dans l'Art de la Gravûre à laquelle on avoit donné le nom de *Clodienne*, c'est-à-dire le nom de celui qui s'y étoit distingué le premier ; mais cette espéce de Gravûre dont on enrichissoit les vases d'argent, se faisoit au ciselet, ainsi que l'observe Pline ; & par conséquent cet Artiste, dont Pomponius Gauricus voudroit, ce semble, faire un Graveur en creux, ne doit être considéré que sur le pied d'Orfévre pris à toute rigueur. *Inscript. Grut.* DCXXXIX. 12. *Plin. lib.* 33. *c.* 2. *Pomp. Gaur. sub fin. lib. de clar. Sculpt.*

(*c*) Elles sont indiquées dans la Description sommaire des Pierres gravées de M. Crozat, sous les N°. 353. & 355.

Tous les Regnes des Empereurs ne furent pas cependant également féconds en habiles Graveurs : on a remarqué que ceux où il fe fit un plus grand nombre & de plus belles Gravûres, furent conftamment ceux qui ont produit les Médailles les plus parfaites ; d'où l'on pourroit inferer, que comme il s'eft vû dans ces derniers tems des Graveurs en Pierres fines, être en même tems Graveurs de Médailles, de même chez les Anciens ces deux profeffions qui ont beaucoup de rapport entre elles, ont pû fouvent fe trouver réunies dans la même perfonne. Ce qui doit paroître fingulier, c'eft qu'il n'y a[it] dans la langue Latine aucun terme pour défigner expreffément les Graveurs en Pierres fines, tandis que les autres Artiftes y font tous diftingués par des noms particuliers, ainfi qu'on peut le remarquer dans les écrits des Anciens, & furtout dans les Infcriptions. Ni le mot *Gemmarius* (*a*), ni celui de *Flaturarius Sigillariarius* (*b*), qu'on lit fur quelques marbres, ne peuvent s'entendre que d'un Marchand de Pierres précieufes, ou d'un Metteur-en-œuvre qui monte des Cachets.

L'Art de la Gravûre étoit cependant affez eftimé dans Rome, pour mériter autant qu'aucune autre Profeffion, d'avoir un nom ; & fi on ne lui en connoît pas en Latin, on doit fuppofer qu'étant venu tard dans cette ville, & n'étant prefque jamais forti d'entre les mains de Grecs, on y négligea de créer un nom appellatif pour ceux qui l'exerçoient ; peut-être même leur conferva-t-on celui qu'ils avoient apporté de leur Pays (*c*). Le Grec n'étoit point alors une langue étrangère pour les Romains ; tous ceux qui fe piquoient de politeffe affectoient de le parler. Ou faudra-t-il dire que ces Artiftes ne firent point un corps particulier, & que confondus avec les Orfévres, ils en prirent le nom, en même tems qu'ils furent aggrégés à leur Collége ou Communauté ? C'eft le fentiment vers lequel femble pancher M. Gori (*d*), & il le croit d'autant plus probable, que dans les infcriptions qu'on a découvertes depuis peu d'années dans la Chambre fépulchrale des Domeftiques de l'Impératrice Livie, on lit les noms d'*Agathopus* & d'*Epitynchanus*, deux de fes Affranchis, & que les noms de ces deux Artiftes, qui

(*a*) *Apud Fabrettum, Infcript. antiq. c.* XI. *p.* 39. *n.* 172.

(*b*) *In Thef.* Gruter. *p.* DCXXXVIII. *n.* 6.

(*c*) Leur nom Grec étoit Δακτυλιογλύφοι.

(*d*) *Columbar. Libert. Liviæ Auguft. à Gorio illuftrat. p.* 154.

prennent dans ces inſcriptions la qualité d'Orfévres, ſont ceux de deux excellens Graveurs, qui ont réellement vécu dans le même tems, je veux dire ſous Auguſte. Le premier eſt connu par une très-belle tête d'un illuſtre Romain, qu'on voit chez le Grand Duc, & que quelques-uns ont cru être Pompée, & d'autres M. Brutus le meurtrier de Céſar; le ſecond a exécuté en relief dans le plus haut dégré de perfection, une tête de Germanicus Céſar, qui ſe conſerve dans le Cabinet de Strozzi (*a*), après avoir appartenu, ainſi que la précédente, à M. l'Abbé Andreini de Florence, ſi curieux de ces monumens antiques, & qui ſçavoit ſi bien juger de leur valeur. Ce ſeroit aſſurément le plus grand des haſards, s'il étoit poſſible qu'il ſe fût rencontré dans deux profeſſions différentes, quatre hommes contemporains, & portant des noms auſſi ſemblables. On peut ajoûter que S. Auguſtin parlant des Orfévres, les qualifie d'*Inſignitores Gemmarum* (*b*), comme s'il eût voulu faire entendre que les Pierres précieuſes acquéroient un nouveau luſtre entre leurs mains, par l'excellence du travail dont ils les enrichiſſoient, & ce travail pouvoit fort bien être celui de la Gravûre.

Elle n'étoit point encore déchue de ſa premiére ſplendeur, lorſque le Siége de l'Empire ayant été transféré à Conſtantinople, & les Arts étant repaſſés en Gréce à la ſuite du Prince, celui de la Gravûre n'éprouva pas un ſort moins funeſte que toutes les autres branches du Deſſein; il déclina peu à peu, & il tomba enfin dans un entier dépériſſement. La chûte du bon goût ſuivit de fort près celle de l'Empire Romain. Des Ouvriers groſſiers & ignorans prirent la place des bons Artiſtes, & ſemblerent ne plus travailler que pour accélérer la ruine des beaux Arts. Ces gens ſans talent avoient une idée ſi imparfaite du vrai beau, leurs yeux étoient tellement fermés ſur les objets, même les plus ſimples, qu'ils ſe propoſoient d'imiter, qu'ils ne pouvoient inſpirer que du dégoût, pour des ouvrages qu'ils préſentoient ſous une face ſi déſavantageuſe.

Cependant dans le tems même que ces Ouvriers, je ne puis les appeller d'un autre nom, s'éloignoient à ſi grands pas de la

(*a*) *Stoſch, Gemm. ant. cæl. nom. inſign. Tab.* V. *&* XXXII. *& in Muſ. Florent. tom.* 2. *tab.* I. *N°.* 2. *& tab.* IX. *N°.* I.

(*b*) *Aug. de civ. Dei, lib.* 21. *c.* 4.

perfection

perfection, le croiroit-on, ils ſe rendoient, ſans qu'on y prît garde, utiles & même néceſſaires à la poſtérité. On en conviendra, ſi l'on fait attention que ces Artiſans en continuant d'opérer bien ou mal, perpétuoient les pratiques manuelles des Anciens, pratiques dont la perte étoit ſans cela inévitable, & n'auroit pû que bien difficilement ſe réparer. En effet, combien de travaux à eſſuyer, combien de découvertes à faire, ſi jamais ces pratiques avoient diſparu, & qu'on eût entrepris de les retrouver? D'ailleurs, pouvoit-on ſe promettre que celles qui auroient été nouvellement inventées, vaudroient celles qu'on n'avoit plus? Pour ne point ſortir de mon ſujet, la Gravûre ſur les Pierres fines, une fois abandonnée, ſeroit bientôt devenue un objet de la plus difficile exécution, & peut-être même un Art impraticable. Que les régles du Deſſein ſoient totalement oubliées, on peut ſuppoſer que tôt ou tard elles ſeront reſtituées dans leur pureté. L'imitation de la Nature en eſt l'objet: & la Nature étant conſtante dans la formation de toutes ſes productions, il ne faut, pour rétablir le mal, que rencontrer un génie ſenſible au beau, un ſujet dont la mémoire ſoit heureuſe, & qui ſaiſiſſe & rende avec juſteſſe ce qu'il voit. Mais il n'en eſt pas de même de la pratique des Arts: elle conſiſte dans un certain exercice de la main, dans une ſuite d'opérations, dans l'emploi & la forme de quelques outils ſinguliers. Toutes ces choſes paroiſſent ſimples & faciles à ceux qui ſont dans un exercice & dans un uſage actuel; mais quand on les a perdu de vûe, ces mêmes choſes deviennent pour tous un ſecret, en quelque façon impénétrable.

Si une tradition non interrompue ne l'avoit enſeigné, auroit-on imaginé, par exemple, que la Gravûre en Pierres fines s'exécutoit ſur le tour, que le fer ſeul ne pouvoit mordre ſur la plûpart de ces Pierres, & qu'encore falloit-il pour les entamer, que les outils fuſſent ſinguliérement configurés, & que le Diamant, ce corps ſi dur & auquel nulle autre Pierre ne peut réſiſter, fît plus de la moitié du travail? Pline l'avoit bien indiqué, & s'étoit expliqué avec ſa préciſion & ſon exactitude ordinaire; mais c'étoit ſi laconiquement, que ſans l'inſpection des inſtrumens, ſans une connoiſſance particuliére du méchaniſme de l'Art, on n'auroit

pû profiter peut-être de ce que cet Auteur avoit écrit, & il feroit refté inintelligible. Il eft donc heureux que l'Art de la Gravûre en Pierres fines n'ait fouffert aucune interruption, & qu'il y ait eû une fucceffion fuivie de Graveurs, qui fe foient inftruits les uns les autres, & qui fe foient mis à la main les mêmes outils; & c'eft avec regret que je me vois forcé de laiffer dans l'oubli des hommes à qui nous fommes fi redevables.

Ceux d'entre eux qui abandonnerent la Gréce dans le quinziéme fiécle, & qui vinrent chercher un afyle en Italie, pour fe fouftraire à la tyrannie des Turcs leurs nouveaux Maîtres, y firent paroître pour la premiére fois quelques ouvrages, qui un peu moins informes que les Gravûres qui s'y faifoient journellement, fervirent de prélude au renouvellement des Arts, qui fe préparoit. Les Pontificats de Martin V. & de Paul II. furent témoins de ces premiers effais. Mais Laurent de Médicis, le plus grand protecteur que les Arts aient rencontré, fut le principal moteur du grand changement qu'éprouva celui de la Gravûre. Sa paffion pour les Pierres gravées, & pour les Camées, lui fit rechercher, ainfi que je l'ai déja remarqué (*a*), les meilleurs Graveurs. Il les raffembla auprès de fa perfonne, il leur diftribua des ouvrages, il les anima par fes bienfaits, & l'Art de la Gravûre en Pierres fines commença ainfi à reprendre une nouvelle vie.

JEAN DELLE CORNIUOLE.

Il fe trouva à Florence un jeune homme nommé Jean, qui montra un talent tout particulier pour cette Profeffion (*b*). Laurent de Médicis le prit fous fa protection, le fit inftruire, & le jeune difciple répondit fi parfaitement aux vûes de fon illuftre Mécéne, qu'en peu de tems ce qu'il grava en creux fur des Cornalines, effaça ce que fes Maîtres avoient fait de mieux dans le même genre. Cette réuffite fit regarder en Italie ce nouveau Graveur comme le reftaurateur de la Gravûre en Pierres fines, & lui fit donner le nom de l'efpéce d'ouvrage dans lequel il excelloit; il fut appellé unanimement Jean *delle Corniuole*, ou *des Cornalines*. Entre une infinité de Gravûres de diverfes grandeurs qui fortirent de fes mains, l'on admira le portrait du fameux Savonarole, qui tenoit alors tout Florence étonné de la force & de la liberté

(*a*) *Suprà*, *pag.* 75.

(*b*) *Vafari*, *vite de' Pittori*, *t.* 2. *p.* 291.

de ſes diſcours. Cet ouvrage fut eſtimé le chef-d'œuvre de Jean *delle Corniuole* : il étoit ſur une aſſez grande Cornaline.

D'un autre côté l'on célébroit à Milan le Portrait de Ludovic Sforce, ſurnommé le Maure (*a*), qu'un Graveur de cette Ville venoit de graver en creux, ſur un Rubis-balais d'environ dix lignes de diamétre. C'étoit l'ouvrage d'un concurrent de Jean *delle Corniuole*. On le nommoit Dominique *de' Camei*, & ce ſurnom ne lui avoit certainement été donné, que parce qu'on n'avoit point alors de meilleurs Graveurs de reliefs ſur des Agathes, ou autres Pierres fines. *DOMINIQUE DE' CAMEI.*

Mais ces deux Artiſtes furent bien-tôt ſurpaſſés par Pierre-Marie de la Ville de Peſcia en Toſcane (*b*), qui illuſtra le Pontificat de Léon X. La cauſe de l'amélioration de ſon goût vint de l'étude conſtante qu'il fit des ouvrages des Anciens, & peut-être auſſi de ce qu'il eut le bonheur de vivre à Rome en même tems que Raphaël & Michel-Ange. *Michelino* eut le même avantage, auſſi eut-il la même réputation : il mettoit, à ce qu'on aſſûre, beaucoup de délicateſſe dans ſon travail. *PIERRE-MARIE DE PESCIA.* *MICHELINO.*

L'Art de la Gravûre en Pierres fines s'étendoit dans toutes les parties de l'Italie, & la Ville de Bologne, qui n'a preſque jamais ceſſé de nourrir de grands Artiſtes, eut auſſi ſes Graveurs. L'Achillini dans le Songe énigmatique (*c*) qu'il intitula *Viridario* (*le Verger*), & dans lequel il fait paſſer en revûe tous les hommes rares qui avoient illuſtré ſa patrie, parle avec éloge de Mathieu de' Benedetti, dont le Maſini Auteur exact fait pareillement mention, & dont il rapporte la mort au 26. Août 1523. (*d*) Le célébre François Francia autre Bolonnois, Peintre & Orfévre d'une grande réputation, gravoit auſſi, à ce qu'on prétend, ſur les Pierres fines (*e*). Il eſt du moins certain qu'il excelloit à faire des Médailles, & l'un conduit à l'autre. C'étoit encore dans le même tems & dans la même Ville que vivoit Marc-Attio Moretti, autre Graveur en Pierres fines, cité par le Bumaldi ſous l'année 1495. (*f*) Cet Artiſte a été chanté par l'Achillini, & Jean-Baptiſte Pio ſon *MATHIEU DE' BENEDETTI.* *FRANÇOIS FRANCIA.* *MARC-ATTIO MORETTI.*

(*a*) *Vaſari, vite de' Pittori, tom.* 2. *p.* 291. édit. de Bologne.
(*b*) *Idem, ibid.*
(*c*) *Achillini, nel Viridario, p.* 188. *v°.*
(*d*) *Maſini, Bologn. perluſtr. tom.* 1. *p.* 633.
(*e*) *Diſſert. glyptogr. p.* 80.
(*f*) *Minervalia Bonon. p.* 245.

compatriote, l'invite dans une de ses Elégies Latines (*a*) imprimées à Bologne en 1509. à graver en creux le portrait de sa Chloris. Il en fait un homme merveilleux; mais les Poëtes ne se renferment pas toûjours dans les bornes de la vérité.

Le Caradosso. Furnius. Severe de Ravenne.

Foppa surnommé le Caradosso, Orfévre de Milan établi à Rome, & qui a été, au rapport du Cellini (*b*), le plus excellent Ciseleur de son tems, est mis par Pomponius Gauricus au rang des meilleurs Graveurs qui vivoient sur la fin du quinziéme siécle, ou au commencement du siécle suivant, & il lui donne pour adjoint François Furnius de Bologne, autre Orfévre (*c*). Il les met dans la même classe que les Pyrgotéles, les Cronius, & les Dioscorides; c'est dire trop. Furnius est peut-être le même que le Francia, dont cet Auteur qui n'est pas tout-à-fait exact, rapporte mal le nom, comme il écrit mal le nom du Caradosso, qu'il appelle *Charodoxus*. Il connoissoit un autre Graveur qui pour l'habileté, & pour la diversité des talens, étoit supérieur (s'il faut l'en croire) à tous ses contemporains; il étoit tout à la fois Peintre, Sculpteur & Graveur. Mais Sévère de Ravenne (*d*), cet homme si universel, étoit l'ami particulier de Gauricus, & dès-là les éloges qu'il reçoit me paroissent fort suspects.

(*a*) *Pirrheici fœcunde nepos, cui prisca Minerva*
Corpora in exiguo fingere dat lapide,
Parcarumque colos parvo exorare lapillo:
Qui mortem æternâ vivere ab arte facis.
Si te fama juvat, merces si perpetis ævi,
Si tua post cineres vivere cœla cupis;
Chlorida mi viridem cœla: tamen aspice, ne dum
In lapidem, illa tuam sculpat imago animam:
Quam comitant Paphiâ centum cum matre volucres,
Mellitisque premens morsibus ora vapor.
Dans le Livre intitulé, *Elegidia J. B. Pii Bononiensis, Bononiæ.* 1509.

(*b*) *Cellini, tratt. dell' Orific. c.* 5. On apprend au même endroit l'origine du nom de *Caradosso*, sobriquet injurieux, qui fut donné à notre Artiste par un Espagnol, & dont il demeura cependant si bien en possession, qu'on ne l'appella plus depuis autrement, & que son nom de famille *Foppa* en fut même presqu'oublié; car ce n'est que par hazard qu'il se retrouve dans une liste d'Artistes, à la fin du Traité de Peinture de Paul Lomazzo.

(*c*) *Pomponius Gauricus de Sculpt. Antuerp.* 1528. *sub fin.*

(*d*) On a plusieurs Estampes gravées par un Disciple de Marc-Antoine, & marquées d'une S & d'un R enlassées, que les Curieux donnent à Silvestre de Ravenne, Artiste dont il n'est pourtant fait aucune mention dans le Vasari, ni ailleurs; cet Ecrivain, ainsi que le Cellini dans son Traité de l'Orfévrerie, ne parle que de Marc de Ravenne, dont on connoît en effet des Estampes avec son nom. Cependant la marque S R me paroîtroit favoriser l'opinion des Curieux; & je ne serois pas trop eloigné de croire que le Graveur qui s'est servi de cette marque, est le même que le Sévère de Ravenne, cité par Pomponius Gauricus. Le tems dans lequel cet Artiste vivoit quadre avec celui des Estampes attribuées à Silvestre de Ravenne; Gauricus, dans les talens qu'il connoît à son ami, compte celui de la Gravûre; *Sculptor*, *Scalptor*, *Cœlator*; voilà les qualités qu'il lui donne; il ne reste de difficulté que sur le nom de Baptême; mais on a pu aisément confondre *Silvestre* avec *Sévère*, qui, si ma supposition avoit lieu, seroit le vrai nom du Graveur Disciple de Marc-Antoine, qui jusqu'à présent n'a pas été bien connu.

Je n'ai pas d'ailleurs une extrême confiance dans les Ecrivains qui parlent sur des matiéres dont ils n'ont qu'une connoissance superficielle ; & c'est ce qui me fait soupçonner de l'erreur dans l'endroit où Camille Léonardo (*a*), Auteur d'un Traité sur les Pierres précieuses, fait mention de quatre Graveurs, qu'il met au-dessus de tous les autres Artistes de la même Profession qui fleurissoient de son tems en Italie. Jean-Marie de Mantoue, qu'il place à Rome, ne peut être que Pierre-Marie de Pescia, dont j'ai fait mention ci-dessus, & qui effectivement exerçoit alors l'Art de la Gravûre dans Rome avec succès. François Nichini de Ferrare, établi à Venise, sera sans doute le même que Louis Anichini, Ferrarois, qui, comme on le verra bien-tôt, avoit son attelier à Venise. Je n'ai trouvé en aucun autre endroit le nom de Léonard, qui demeuroit à Milan. Notre Auteur auroit-il eû en vûe Léonard de Vinci, homme universel, & qui ayant voulu goûter de tous les Arts, se sera peut-être encore exercé sur celui-ci ? Pour Jacques Tagliacarné de Gènes, je m'en rapporte au Soprani (*b*), qui sur la foi de notre Ecrivain, l'a mis sans difficulté au rang des Artistes Génois dont il a écrit la vie. Le Soprani voudroit même persuader que plusieurs Portraits de Génois illustres du seiziéme siécle, qu'on trouve gravés sur des Pierres fines, & qui par un usage établi alors à Gènes, servoient de sceau à ceux qui les avoient fait faire, sont l'ouvrage du Tagliacarné, dont il parle avantageusement. Mais n'entre-t-il pas dans ses loüanges quelque peu de cet esprit de parti, dont il est assez difficile de se garantir quand il s'agit de dire du bien de ses compatriotes ?

Jean-Marie de Mantoue François Nichini. Leonard de Milan. Jacques Tagliacarné.

Par une raison toute semblable, on pourroit reprocher à Sandrart (*c*) le même défaut de partialité, lorsqu'il nous représente Henri Engelhart, qu'il nomme en un autre endroit Daniel, comme le meilleur Graveur en creux de son siécle. Albert Durer, concitoyen & ami de cet Artiste, en faisoit, dit-il, un cas singulier ; cependant, au rapport même de Sandrart, tout le mérite de ce Graveur consistoit à graver des armoiries pour des cachets, & ce talent, quoi qu'il en dise, est assez mince.

Henri Engelhart.

(*a*) *Leonardi, Specul. Lapid. l.* 3. *c.* 2.
(*b*) *Sopran. vit. de' Pitt. Genov. p.* 20.
(*c*) *Sandrart, Academia Picturæ erud. p.* 219. & 343.

Jean Bernardi de Castel-Bolognese.

Au reste, tous ceux que j'ai nommés jusqu'à présent, n'avoient proprement fait que dégrossir l'Art de la Gravûre : il étoit réservé à Jean Bernardi, né à Castel-Bolognèse (*a*), ville de la Romagne, dont il prit le nom, d'ouvrir une nouvelle voie, & d'enseigner aux Graveurs modernes à se rendre dans leurs ouvrages de dignes imitateurs de ceux des Anciens. Cet habile homme fut employé dans sa jeunesse par Alfonse Duc de Ferrare, qui entre autres choses, lui fit graver sur un assez grand morceau de Crystal de roche, l'attaque du Fort de la Bastie, où ce Prince fut blessé dangereusement, & cette Gravûre commença la réputation de celui qui l'avoit exécutée. La même main qui l'avoit produite, fit aussi le Portrait du même Alfonse, pour être frappé en Médaille ; car dans le même tems que Jean de Castel-Bolognèse gravoit en creux sur des Pierres fines, il gravoit aussi des Poinçons pour des Médailles ; ce qui lui étoit commun avec presque tous les autres Graveurs en creux qui vivoient alors.

Paul Jove qui aimoit à favoriser les gens de talent, persuada à celui-ci de venir à Rome ; il le fit connoître aux Cardinaux Hippolyte de Médicis, & Jean Salviati, qui se déclarerent ses protecteurs, & qui lui ménagerent un accès auprès du Pape Clément VII. Jean de Castel-Bolognèse fit pour ce Souverain Pontife plusieurs Médailles (*b*), dont la beauté a arraché des loüanges au Cellini (*c*), si peu accoûtumé à en donner, surtout à ceux qui, comme notre Graveur, devenoient ses concurrens. Ce dernier grava encore pour le Pape plusieurs Pierres fines, & les récompenses qu'il en reçut furent proportionnées à l'excellence de ses rares productions ; il obtint l'Office de Massier de Sa Sainteté. Charles-Quint ne témoigna pas moins de satisfaction des ouvrages que lui présenta notre Artiste, lorsque cet Empereur vint à Bologne, pour y recevoir la Couronne Impériale ; il lui fit compter cent pistoles pour avoir fait sa Médaille, & il voulut l'engager à le suivre en Espagne ; mais attaché par inclination, autant que par reconnoissance, au Cardinal Hippolyte de Médicis, l'habile Graveur ne put se résoudre à quitter Rome. On a vû dans le

(*a*) *Vasari, tom. 2. p. 291.*

(*b*) Voyez celle où ce Graveur a représenté Joseph qui se fait reconnoître à ses freres, dans le Livre du P. Bonanni, *Numismata Rom. Pont.* p. 185. n°. VI.

(*c*) *Vita di Benv. Cellini, p. 89.*

Traité précédent combien ce Cardinal le confidéroit (*a*). Après fa mort arrivée en 1535. Jean entra au fervice du Cardinal Alexandre Farnèfe petit-fils du Pape Paul III. & il fit par fon ordre un grand nombre de Gravûres, principalement fur des tables de cryftal, car il travailloit avec beaucoup de facilité. On employoit ces derniéres Gravûres dans des ouvrages d'orfévrerie, & j'ai déja fait mention de quelques-unes (*b*), qui furent exécutées par notre Artifte. Je ne parlerai plus que de celles qui enrichiffoient cette Croix & ces deux beaux Chandeliers d'argent, qu'on m'affûre être encore dans l'Eglife de S. Pierre du Vatican, à laquelle le même Cardinal Farnèfe en fit un préfent digne de fa magnificence. Entre autres ornemens, on y voit fur le pied de chacun trois Gravûres de forme ronde, repréfentant diverfes actions de la vie de Jefus-Chrift; & je juge, par un Deffein très-terminé que j'ai dans ma collection, & dont le fujet eft une réfurrection du Lazare, que Perin del Vague fut confulté, & que ce fut cet excellent Peintre qui donna les Deffeins de ces Gravûres.

On voudra bien me difpenfer de décrire tous les autres ouvrages de gravûre de Jean de Caftel-Bolognèfe, le détail en feroit long, & pourroit devenir ennuyeux. Je ne crois pas cependant devoir paffer fous filence deux morceaux confidérables qui furent encore gravés fur des Cryftaux pour le Cardinal Hippolyte de Médicis. L'un repréfentoit Titius auquel un vautour déchire le cœur; l'autre la chûte de Phaëton, tous deux d'après des Deffeins qui avoient été faits par Michel-Ange (*c*). Il n'y eut qu'une feule voix fur la perfection de ces deux Gravûres, & ceux qui ont vû il n'y a pas fort long-tems la premiére entre les mains de M. Léon Strozzi à Rome, en ont parlé comme d'une piéce accomplie (*d*).

Il y a apparence que Jean de Caftel-Bolognèfe ne fut occupé que pour le Cardinal Farnèfe, dès le moment qu'il lui fut attaché;

(*a*) *Suprà*, *p.* 82.
(*b*) *Ibid. p.* 83.
(*c*) Ces deux Deffeins furent faits, ainfi que l'a écrit le Vafari, pour Thomas de' Cavalieri, Gentilhomme Romain, grand partifan de Michel-Ange, & qui avoit lui-même quelque teinture de Deffein. J'ai entre les mains une premiére efquiffe de celui de la chûte de Phaëton, au bas de laquelle on lit, écrit de la propre main de Michel-Ange: *S.r Tomao fe queſto ſcizzo nõ vi piace, ditelo a Urbino afin che io abbi tempo d'averne facto un' altro, comme vi promeſſi, e ſe vi piace e vogliate che io lo finiſca, ancora ditelo.* Cet Urbino étoit le ferviteur & l'homme de confiance de Michel-Ange.
(*d*) *Maffei*, *Gem. ant. fig. t.* IV. *p.* 151.

car le Vasari ne décrit depuis ce tems-là aucune de ses Gravûres, qu'il n'ajoûte que cet ouvrage a été fait pour ce Prince de l'Eglise. Ce fut encore pour lui que Jean grava le Portrait de Marguerite d'Autriche, fille de Charles V. & épouse d'Octave Farnèse Duc de Parme, après l'avoir été en premiéres nôces d'Alexandre de Médicis Duc de Florence. On ne peut point douter qu'il ne redoublât ses efforts pour s'y surpasser, puisqu'il travailloit en concurrence avec Valerio Vicentini, autre habile Graveur, qui va bientôt paroître sur la scéne; aussi eut-il le bonheur de plaire au Cardinal, qui ne mettant plus de bornes à ses bienfaits, procura à notre Graveur les moyens de passer tranquillement & commodément le reste de ses jours. Il se retira alors à Faënza dans la Romagne, & il y fit bâtir une belle maison, dans laquelle il avoit la satisfaction de recevoir son bienfaiteur, toutes les fois qu'il venoit dans ces quartiers-là. Il avoit meublé cette habitation d'excellens Tableaux, qui faisoient ses délices. On y voyoit entr'autres ce merveilleux Tableau de Titien, connu sous le nom des Ages de l'homme (*a*). Enfin Jean de Castel-Bolognèse, comblé d'honneurs & de biens, étant parvenu à l'âge de soixante ans, expira dans le sein de sa famille le jour de la Pentecôte de l'an 1555.

MATHIEU DEL NASSARO.

Pendant que le Cardinal Farnèse répandoit ses largesses sur Jean de Castel-Bolognèse, François Premier prodiguoit les siennes à un autre Graveur Italien qu'il avoit attiré en France, & qui ne s'en rendoit pas moins digne. Matthieu del Nassaro, c'étoit le nom de cet Artiste, étoit né à Vérone (*b*). Il avoit témoigné dès sa jeunesse autant de goût pour la Musique, que pour le Dessein; car en même tems qu'il apprenoit à graver en creux auprès de Nicolas Avanzi & de Galeas Mondella, tous deux ses compatriotes, & tous deux excellens Maîtres, il prenoit des leçons de deux autres Véronois fameux Musiciens, Domestiques du Marquis de Mantoue; &, ce qui est assez rare, il acquéroit des connoissances supérieures dans ces deux Arts.

Les Maîtres qu'il avoit choisis, n'eurent rien de caché pour

(*a*) *Vasari, vita di Tiziano, tom.* 3. *p.* 223. edit. de Bolog.

(*b*) *Vasari, Vit. di Valerio Vicentini, tom.* 2. *p.* 293.

leur

leur éléve ; Mondella deſſinoit correctement ; Avanzi s'étoit fait un grand nom dans Rome par la beauté de ſes Camées & de ſes Cornalines. Une de ſes Gravûres repréſentant la Nativité de Notre-Seigneur ſur un Lapis, mérita d'être recherchée par Iſabelle de Gonzague, Ducheſſe d'Urbin (*a*), à qui Raphaël dut le commencement de ſa fortune, ce qui fait ſuffiſamment l'éloge du goût de cette Princeſſe, & celui de l'ouvrage. Avec de ſi bons guides, de la perſévérance, & d'heureuſes diſpoſitions, Matthieu del Naſſaro pouvoit-il manquer de devenir lui-même un excellent Graveur ? Lorſqu'il ſe crut aſſez fort, il entreprit de graver, ſur un très-beau morceau de Jaſpe-ſanguin, un Chriſt deſcendu de la Croix ; & il eut l'adreſſe de diſpoſer ſes figures de façon, que les taches rouges qui ſe trouvoient dans la Pierre, ſervoient à exprimer le ſang qui couloit des plaies du Chriſt : nouveauté qu'Iſabelle d'Eſt, Marquiſe de Mantoue, trouva tellement à ſon gré, que cette Princeſſe n'épargna rien pour ſe procurer cette Gravûre.

L'accueil que François Premier faiſoit à tous les habiles gens, & ſurtout aux Artiſtes qui ſe diſtinguoient dans leur Profeſſion, engagea Matthieu del Naſſaro à paſſer en France. Il y porta pluſieurs de ſes ouvrages qu'il préſenta au Roi ; il eut auſſi l'honneur de joüer du luth devant ce Prince, & François Premier qui ſe connoiſſoit en mérite, lui aſſigna d'abord une penſion, dans l'eſpérance qu'il pourroit retenir à ſon ſervice un homme ſi eſtimable. Il n'y eut alors aucun Courtiſan, qui à l'imitation du Maître, ne fit des careſſes à notre Graveur, & qui ne témoignât de l'empreſſement pour avoir des morceaux de ſa main ; mais ce qui l'occupa le plus, furent des Camées de toute eſpéce : c'étoit un ornement de mode, & qui entroit dans toutes les parures. On priſa beaucoup une tête de Déjanire, qu'il grava en relief ſur une très-belle Agathe, que le Vaſari nomme une Calcédoine.

(*a*) Elle étoit veuve de Gui-Ubalde de Montéfeltro, Duc d'Urbin, mort en 1508. & le mariage qu'elle avoit fait de ſa niéce avec François-Marie de la Rovère, neveu du Pape Jule II. joint à ſon rare mérite, l'avoit miſe en très-grande conſidération auprès de ce Souverain Pontife. Voyez Sébaſtien Serlio dans ſon Epître à Alphonſe d'Avalos Marquis del Guaſt, à la tête de ſon quatriéme Livre d'Architecture.

L'induſtrieux Artiſte s'étoit trouvé entre les mains une Pierre ſingulièrement teinte de différentes couleurs, & il s'en étoit habilement ſervi pour exprimer dans leurs couleurs naturelles, les chairs, les cheveux, la peau de Lion qui tenoit lieu de coëffure à cette tête ; & , ce qui va paroître plus heureux , une veine rouge qui traverſoit accidentellement la Pierre, avoit été adaptée ſi à propos ſur le revers de la peau de lion, que cette peau ſembloit fraîchement écorchée.

Le Roi qui mit ce Camée dans ſon Cabinet, fit faire par le même Artiſte un magnifique Oratoire, que ce Prince portoit avec lui dans ſes Campagnes, & qui étoit orné d'un grand nombre de Gravûres en Pierres fines, & de Figures de relief, ou en baſſe-taille, ciſelées en or. Il lui ordonna auſſi des Cartons pour des Tapiſſeries, que Matthieu eut la commiſſion de faire exécuter ſous ſes yeux en Flandres. C'eſt une preuve qu'il n'étoit pas mauvais Deſſinateur, & qu'il étoit doüé de quelque génie. Auſſi ſes Gravûres ſur des Cryſtaux eurent-elles dans la ſuite une ſi grande réputation, qu'on s'empreſſoit de toutes parts pour en avoir des empreintes ; & l'on en priſoit ſurtout une où Venus étoit repréſentée avec l'Amour vû par le dos. Tant d'heureux talens étoient relevés par des qualités encore plus eſtimables. Des ſentimens nobles & généreux, une humeur douce & ſociable, un cœur tendre & bienfaiſant, de l'enjoûment dans l'eſprit, faiſoient déſirer dans les meilleures ſociétés, celui envers qui la Nature s'étoit montrée ſi libérale, en même tems qu'il recherchoit lui-même la compagnie des gens de mérite. Il y avoit entre notre Graveur & Paul Emile l'Hiſtorien des liaiſons étroites ; la maiſon du premier étoit ouverte à tous les Italiens qui venoient à Paris ; & ce qui ne laiſſe aucune équivoque ſur l'excellent caractère de Matthieu, Benvenuto Cellini, fameux Sculpteur Florentin, cet homme ſi cauſtique, ſi féroce & ſi altier, qui ne pardonnoit rien, & qui continuellement étoit en altercation avec les gens de ſa profeſſion, vivoit en bonne intelligence avec celui-ci, & en diſoit même du bien (*a*).

Notre habile Artiſte aimoit à faire des largeſſes de ſes ouvrages ;

(*a*) *Vita di Benvenuto Cellini, p.* 120.

mais comme il ne faut rien diſſimuler, peut-être entroit-il un peu trop de bonne opinion de lui-même dans le motif qui le faiſoit agir; car le plus ſouvent il ne les donnoit que dans l'appréhenſion qu'on ne les payât pas tout ce qu'il croyoit qu'ils valoient. Il lui arriva même un jour de briſer un Camée de grand prix, de dépit de ce qu'un Seigneur, qui lui en faiſoit une offre trop modique, ne vouloit pas l'accepter en préſent.

Les changemens que la perte de la bataille de Pavie, ſuivie de la priſe du Roi, apporta en France dans les affaires, déterminerent Matthieu à repaſſer à Vérone. Il y retournoit avec une fortune honnête, & il comptoit joüir tranquillement du fruit de ſes travaux; il s'y étoit même déja formé une habitation ſuivant ſon goût, dans une ſituation ſinguliére, à l'entrée d'une carriére, ſur la croupe d'une montagne, en belle vûe, & il l'avoit ornée de Tableaux Flamands, & d'autres meubles qu'il avoit apportés de France, lorſque François Premier ayant recouvré ſa liberté (*a*), dépêcha auſſi-tôt un Exprès à Matthieu, avec ordre de revenir. Il obéit, & le Prince le voulant fixer pour toûjours, non-ſeulement le fit payer de tout ce qui pouvoit lui être dû de ſes appointemens, mais lui accorda encore l'emploi de Graveur général de ſes Monnoies. Etabli avantageuſement, marié avec une Françoiſe, & ne devant plus craindre d'être obligé de retourner dans le lieu de ſa naiſſance, notre Graveur n'eut déſormais d'autres ſoins que de mériter de nouveaux bienfaits, par de nouveaux chefs-d'œuvres, & ne s'occupa plus qu'à former parmi les François des Eléves qui fuſſent en état de perpétuer dans le Royaume l'Art qu'il y avoit fait connoître. Tel fut l'objet de ſes travaux juſqu'à la fin du regne de François Premier; car il ne ſurvêcut que peu de tems le Prince ſon bienfaiteur, mort en 1547.

Jean-Jacques Caraglio.

Un autre Artiſte pareillement originaire de Vérone, joüiſſoit auſſi pour lors d'une grande réputation. Il ſe nommoit Jean-Jacques Caraglio, ou, comme on l'appelle plus communément, *Caralius* (*b*). Sa premiére profeſſion fut de graver ſur le cuivre. Comme il deſſinoit aſſez correctement, & qu'il manioit le burin avec plus de légéreté que les autres Graveurs Italiens ſes contempo-

(*a*) En 1526.

(*b*) *Vaſari, tom.* 3. *p.* 310.

rains, les Eſtampes dont il enrichit le Public furent eſtimées, & elles ſont encore fort recherchées. Il en a fait d'après Raphaël, le Parmeſan, le Roſſo, Titien, Perin del Vague, & d'après d'autres grands Maîtres; & aſſûrément il ne pouvoit choiſir de plus ſolides appuis pour ſe ſoûtenir, & faire paſſer ſon nom à la poſtérité. Il ſe dégoûta cependant de ce travail: tout noble qu'il étoit, il le regardoit au-deſſous de lui: il crut qu'il s'attireroit plus de conſidération, s'il s'occupoit à graver des Camées, ou à graver en creux ſur des Pierres fines. Il s'y exerça, & y réuſſit; il fit des Médailles avec un égal ſuccès; il ſe donna auſſi pour Architecte, & Sigiſmond Premier, Roi de Pologne, le demanda. Caralius ſe rendit auprès de ce Prince; on voit par les Lettres de l'Arétin (*a*), qu'il y étoit en 1539. puiſqu'il avoit déja envoyé de ce pays-là à ce fameux Satyrique, deux de ſes Médailles en préſent, où ſur l'une il avoit exprimé le Portrait de Bonne Sforce, Reine de Pologne, & ſur l'autre celui d'Alexandre Peſenté de Vérone, l'un des principaux Officiers de cette Princeſſe. Le Vaſari dit que Caralius fut comblé d'honneurs & de récompenſes dans cette Cour, & lorſqu'il faiſoit paroître en 1568. la ſeconde édition de ſes vies des Peintres, il nous apprend que cet Artiſte avoit fait remettre pluſieurs groſſes ſommes dans l'Etat de Parme, ſon deſſein étant de retourner en Italie, & de finir ſes jours déja fort avancés, au milieu de ſes amis & de ſes Eléves.

VALERIO VICENTINI.

On ne ſçait point s'il exécuta ſon projet: mais s'il eût pris ce parti plûtôt, il auroit trouvé à Vicence un Graveur plus occupé lui ſeul, que ne l'avoit peut-être jamais été aucun Artiſte de la même profeſſion. Valerio Vicentini, dont le vrai nom eſt Valerio de' Belli, natif de Vicence, étoit cet Artiſte ſi employé (*b*). C'étoit un très-grand praticien, & il n'eſt point douteux que ſes Gravûres auroient pû aller de pair avec celles des plus excellens hommes de l'antiquité, ſi la fineſſe du Deſſein, & ce feu que produit un beau génie, euſſent égalé la propreté & la dextérité qui faiſoient valoir ſon travail, & le rendoient admirable. Ce qu'on ne peut du moins lui reprocher, c'eſt d'avoir entrepris au-delà de ſes forces, ou d'avoir puiſé dans de mauvaiſes ſources; car non-

(*a*) *Lettere di P. Aret. t. 2. p. 90.* | (*b*) *Vaſari, t. 2. p. 295.*

ſeulement

(p.124)



Portrait de Valerio Vicentini
Medaillon qui est dans le Cabinet de l'Auteur.

ſeulement il eut cette attention, de ne produire preſque jamais rien qui fût entiérement de ſon génie ; mais ſes ouvrages furent toûjours ou d'après des Gravûres antiques, ou d'après de bons Deſſeins d'excellens Maîtres modernes (*a*). C'étoit pour un homme qui pouvoit manquer d'invention, le moyen de ne ſe point égarer ; & Valerio en pratiquant cette méthode, remplit les Cabinets d'une prodigieuſe quantité de morceaux curieux & eſtimables. La Gravûre en creux & celle en relief l'occuperent alternativement ; toutes les eſpéces de Pierres fines paſſerent ſous ſon touret ; mais obligé de ſe prêter au goût dominant, on le vit s'exercer le plus ſouvent ſur des Cryſtaux. Il grava auſſi des poinçons pour des Médailles modernes, & il fit encore un plus grand nombre de copies de Médailles antiques.

Tant de travaux accompagnés du plus heureux ſuccès, ne pouvoient manquer d'exciter l'émulation ; auſſi vit-on un grand nombre d'Artiſtes ſe conſacrer au même talent, & travailler à l'envi à qui le mettroit plus en honneur. Avant le funeſte ſac de Rome, cette Ville étoit, pour ainſi dire, peuplée de Graveurs, que la réputation de Valerio y avoit attirés de toutes parts ; & notre Artiſte qui en étoit regardé comme le Chef, fut employé pendant long-tems à graver pour le Pape Clément VII. Ce Souverain Pontife ne ſe borna pas à lui avoir fait faire ce beau coffret de Cryſtal de roche dont j'ai donné ci-devant la deſcription (*b*), & dont Sa Sainteté fit préſent à François Premier ; ce même Pape lui fit encore exécuter une magnifique Croix, & pluſieurs beaux vaſes auſſi de Cryſtal, qui joints à d'autres vaſes de Pierres précieuſes qui avoient été raſſemblés autrefois par Laurent de Médicis, furent donnés par le Saint Pere à l'Egliſe de S. Laurent de Florence, pour ſervir de Reliquaires. Valerio paſſa dans la ſuite au ſervice de Paul III. il travailla pour le Cardinal Farnèſe, & pour quantité d'autres perſonnes de diſtinction. Je ne finirois point ſi j'entreprenois de faire l'énumération de tout ce qui eſt ſorti des mains de cet habile homme ; car aucun Graveur n'a été auſſi laborieux, ni plus expéditif que lui, comme il n'y en a certainement

(*a*) Le texte du Vaſari porte : *Si valſe de' diſegni da lui* ; mais c eſt une faute d'impreſſion, il faut lire *d'altri.*

(*b*) Voyez ci-deſſus *pag.* 82. Valerio reçut pour récompenſe de ſon travail deux mille écus d'or.

point eû qui ait été plus curieux de bien faire. Les empreintes de ses Gravûres servirent pendant long-tems de modéles aux principaux Artistes, on ne rencontroit autre chose dans les atteliers des Orfévres.

Sur la fin de sa vie Valerio s'étoit retiré dans sa patrie, & joüissant d'une fortune assez considérable, il y menoit des jours infiniment heureux; car ne connoissant de plaisir que celui qu'on goûte dans le travail, & dans la possession des belles choses, qui pouvoit mieux se satisfaire que lui sur ces deux articles? Sa collection de Tableaux, de Sculptures antiques, de Desseins, de Modéles, de tout ce qui peut contribuer à nourrir le goût, étoit très-ample, & telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Connoisseur éclairé, qui n'y avoit rien épargné; & d'un autre côté les années ne lui avoient rien fait perdre de sa premiére vigueur. A l'âge de soixante-dix-huit ans, il conduisoit l'outil avec la même délicatesse & la même fermeté de main qu'il auroit pû faire dans toute sa force. Ce ne fut que lorsque la vûe & les autres organes nécessaires pour opérer lui manquerent, qu'il cessa de travailler & de vivre en 1546. Il avoit outre cela la satisfaction de voir fleurir les Arts dans sa propre famille; il avoit enseigné à sa fille celui de de la Gravûre, & elle s'y distinguoit. Il avoit un fils nommé Elio de' Belli qui avoit un goût décidé pour l'Architecture, & qui a mérité que le Palladio, si bon juge en cette matiére, en fît une mention honorable dans la Préface de son Livre d'Architecture, imprimé en 1570.

MARMITA le Pere.

Plusieurs Graveurs succéderent en Italie à ceux dont je viens de faire l'histoire, & ne se rendirent pas moins recommandables. Le Marmita (*a*), après avoir exercé pendant quelque tems la Peinture à Parme, se mit sur les rangs; il grava sur les Pierres fines, & prenant pour ses modéles les ouvrages des Anciens, il produisit plusieurs Morceaux intéressans. Mais ce qui contribua le plus à sa gloire, fut d'avoir instruit dans sa même profession un fils nommé Louis, que le Cardinal Jean Salviati prit à son service, & qui se distingua dans Rome par son habileté, dans un tems où l'on n'y souffroit rien de médiocre. On prisa beaucoup

LOUIS MARMITA.

(*a*) *Vasari, tom. 2. p. 296.*

un de ses Camées représentant une tête de Socrate. Malheureusement son extrême adresse à contrefaire les Médailles antiques le mit dans une aisance qui le détourna d'un premier travail, qui lui auroit été beaucoup plus honorable. Il est étonnant combien il y avoit alors en Italie de ces faussaires. C'est que les Curieux de Médailles se multiplioient, & qu'il falloit continuellement quelque chose de nouveau pour aiguiser leur goût.

DOMINIQUE DI POLO.

Dominique di Polo, Florentin, étoit encore un Graveur de Médailles (*a*), & peut-être augmentoit-il le nombre des Fabricateurs de Médailles fausses. Il fut disciple de Jean *delle Corniuole*, & l'on assûre qu'il se distingua, comme son Maître, dans l'Art de graver en creux. Il mourut dans sa patrie âgé de soixante-cinq ans. C'est tout ce que j'ai pû découvrir sur son compte.

NANNI, fils de Prosper delle Corniuole.

Le Vasari (*b*) parle d'un jeune Florentin qui avoit été le compagnon d'étude de François Salviati, Peintre renommé, & ce jeune homme, ajoûte-t-il, devint lui-même dans la suite un habile Artiste. Il le nomme *Nanni di Prospero delle Corniuole*. Le surnom de cet Artiste indique sûrement un Graveur de Cornalines; mais est-ce Nanni, c'est-à-dire Jean, est-ce Prosper son pere qui l'étoit? C'est ce qu'on ne sçauroit bien décider; car la façon dont le Vasari s'énonce forme une équivoque; on est en doute, si c'est au pere ou au fils que le surnom appartient. Du reste, l'éclaircissement de cette difficulté n'est pas fort important, & je ne me fais à moi-même la question, dont je comprends mieux que personne le peu d'utilité, que pour faire voir que je ne veux rien laisser échapper.

LOUIS ANICHINI.

J'aime beaucoup mieux m'étendre sur les loüanges de deux Artistes illustres, qui, si l'on s'en rapporte au jugement du même Vasari (*c*), & à celui du célébre Pierre Arétin (*d*), ont, en Italie, porté l'Art de la Gravûre au plus haut dégré de perfection auquel il pouvoit atteindre : leurs ouvrages éclipserent ceux de tous les autres Modernes, de ceux même qui s'étoient fait un plus grand nom. Le premier Louis Anichini étoit de Ferrare, & vivoit à Venise. Il y travailloit aux Médailles, & lorsqu'il gravoit

(*a*) *Vasari*, *t.* 2. *p.* 295.
(*b*) *Vasari*, *vit. di Fr. Salviati*, *t.* 3. *p* 78.
(*c*) *Vasari*. *t.* 2. *p.* 296.
(*d*) *Lettere del Aretino*, *t.* 4. *p.* 181.

ſur les Pierres fines, il mettoit dans ſa touche une extrême délicateſſe, & beaucoup de préciſion. Plus les ouvrages qui ſortoient de ſes mains étoient petits, plus il y avoit d'ame; c'étoient autant de chefs-d'œuvres inimitables.

ALEXANDRE CESARI, dit LE GREC.

Alexandre Ceſari (*a*) ſurnommé le Grec (ſans doute parcequ'il étoit né en Gréce) étoit cependant ſupérieur encore à cet habile homme, car il joignoit à la beauté de l'exécution, les graces & la nobleſſe du Deſſein. Il fut pendant long-tems employé dans Rome, non-ſeulement à graver toutes ſortes de ſujets ſur des Pierres fines, mais encore aux coins des Médailles des Papes; & il n'eſt pas ſurprenant qu'il fit ceux-ci dans la plus grande perfection, puiſqu'étant dans l'occaſion fréquente de contrefaire les Médailles (*b*) antiques, il avoit été obligé d'en étudier la maniére, & de ſe l'approprier, autant qu'il étoit poſſible, afin d'en impoſer plus facilement. Michel-Ange ayant vû la Médaille qu'il avoit fait du Pape Paul III. dont le revers repréſente Alexandre le Grand proſterné aux pieds du Souverain Pontife des Juifs (*c*), s'écria que l'Art ne pouvoit aller plus loin, & qu'il étoit même à craindre qu'il ne rétrogradât.

Mais de quelles expreſſions ſe feroit donc ſervi ce grand Sculpteur, ſi on lui eût montré cet admirable Portrait de Henri Second, Roi de France, gravé en baſſe-taille ſur une Cornaline, lequel étoit dans le Cabinet de M. Crozat (*d*)? Ne feroit-il pas convenu que l'Antique ne fournit rien de plus accompli? Il a fallu beaucoup d'art pour faire paroître ſaillant, un ouvrage qui par lui-même eſt extrêmement plat; auſſi le Graveur content de ſon travail, n'a pas craint de s'en avoüer l'Auteur, en mettant au revers de cet excellent Morceau ſon nom, ainſi écrit en Grec, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΕΠΟΙΕΙ.

(*a*) Il eſt nommé Alexandre Ceſati dans la premiére édition des Vies des Peintres du Vaſari, imprimée chez le Torrentin en 1550. part. 3. p. 863.

(*b*) *Diſcorſi di Enea Vico ſopra le Med. ant. p. 67.*

(*c*) On trouvera dans le premier Volume du Livre du Pere Bonanni, intitulé *Numiſmata Pontif. Rom.* la repréſentation de cette Médaille; elle fait partie de celles qui ont été frappées ſous le Pontificat du Pape Paul III. pag. 199. N° 33.

(*d*) Le Vaſari cite un Portrait de Henri Second qui avoit été fait, à ce qu'il dit, par Alexandre Ceſari, pour le Cardinal Farnèſe, & dont il fait un grand éloge; mais ce ne peut être celui-ci, car il ajoûte que la Gravûre étoit en creux, & que la Cornaline n'étoit guère plus grande qu'une de nos piéces de douze ſols.

Il eſt à préſumer que les Portraits de Pierre-Louis Farnèſe, Duc de Caſtro, d'Octave ſon fils, Duc de Parme, & du Cardinal Alexandre Farnèſe, dont le Vaſari fait mention, étoient travaillés avec le même ſoin & le même bon goût. L'exécution de ce dernier offroit du nouveau : la tête de relief étoit en or, ſur un fond ou champ d'argent. Je ſuis encore perſuadé que le Vaſari ne dit rien de trop dans l'éloge qu'il fait de trois Camées gravés par cet excellent Artiſte, dont l'un repréſentoit un enfant, un autre un lion, & le troiſiéme une femme nûe. Mais ſon chef-d'œuvre, au rapport du même Ecrivain, a été un Camée repréſentant la tête de Phocion l'Athénien. M. Zanetti mon ami, entre les mains duquel ce Camée eſt actuellement à Veniſe, m'aſſûre qu'on ne peut rien voir de plus exquis : & l'approbation d'un auſſi bon Connoiſſeur, & qui poſſéde tant de belles choſes, eſt pour moi d'un grand poids.

JEAN-ANTOINE DE' ROSSI.

Les Morceaux de remarque des Graveurs modernes furent, comme l'on voit, preſque toûjours des Camées ; & je penſe avoir ſuffiſamment fait connoître le motif qui les faiſoit ordonner. Je vais encore en décrire un qui fut univerſellement applaudi, lorſqu'il parut. Il ne s'en étoit point exécuté depuis les Anciens d'un auſſi grand volume, ni chargé d'autant d'ouvrage. Jean-Antoine de' Roſſi, Milanois, mais qui, autant que je le puis conjecturer, étoit établi à Florence, y avoit repréſenté dans un eſpace d'environ ſept pouces de diamétre, les Portraits juſqu'aux genoux de Coſme Premier, Grand Duc de Toſcane, de la Ducheſſe Eléonore de Tolède ſon épouſe, & de tous les Princes & Princeſſes leurs enfans. Le Vaſari (*a*), qui avoit vû ce Camée, l'annonce comme un Morceau rare, qui avoit décidé de la réputation du Maître, déja recommandable par quantité d'autres ouvrages de Gravûre.

MISURONI JACQUES DE TREZZO

Gaſpard & Jérôme Miſuroni, ainſi que Jacques de Trezzo (*b*), tous trois Milanois, ont encore gravé en creux & en relief ſur

(*a*) *Vaſari*, *tom.* 2. *p.* 297.

(*b*) Dans la même page (*t.* 2. *p.* 297.) le Vaſari nomme cet Artiſte *Coſme*, & un peu plus bas *Jacques*, & il fait voyager *Coſme* en Eſpagne ; mais c'eſt une inattention de ſa part. Il eſt certain que le Graveur employé par Philippe Second ſe nommoit *Jacques*. Il eſt encore fait mention de Trezzo dans le Diſcours d'Eneas Vicus ſur les Médailles antiques, & il y eſt mis au nombre des Fabricateurs de fauſſes Médailles.

des Pierres fines ; mais ils furent plus particuliérement occupés à former des vaſes & d'autres ſemblables précieux bijoux de Jaſpe & d'Agathe. Ils avoient acquis beaucoup d'expérience dans ce genre de travail ; & ce fut, ſuivant toutes les apparences, ce qui détermina Philippe II. à appeller en Eſpagne Jacques de Trezzo, qui avoit d'ailleurs le talent de graver des Portraits, & de les rendre extrêmement reſſemblans (*a*). Ce Prince voulant faire de l'Eſcurial une des Merveilles du monde, avoit réſolu de placer ſur le maître Autel de l'Egliſe de ce Monaſtère, un magnifique Tabernacle. Colonnes, baſes, chapiteaux, entablement, tous les membres d'Architecture qui entroient dans ſa compoſition, devoient être d'Agathes, de Jaſpes, & d'autres Pierres fines ; &, ce qui a paru digne de remarque à ceux qui en ont fait la deſcription, l'Eſpagne ſeule avoit fourni tous ces précieux matériaux. Il ne reſtoit plus, pour les mettre en œuvre, que de rencontrer un Artiſte patient, adroit, & intelligent. Trezzo qui réuniſſoit toutes ces parties, fut choiſi, & vint à bout de ce travail immenſe, dans l'eſpace de ſept années ; & quiconque connoît le génie de la Nation Eſpagnole, conviendra que notre Graveur ne pouvoit pas prétendre à un plus grand honneur que celui qu'il reçut, lorſque ſon ouvrage fut achevé. Une inſcription Latine (*b*) très-ſuccincte, de la compoſition d'Arias Montanus, gravée ſur le ſocle du Tabernacle, dans l'endroit le plus apparent, ne contient preſque que le nom du Roi, & celui de Jacques de Trezzo, rangés ſur la même ligne.

CLEMENT BIRAGUE.

On a voulu attribuer à cet Artiſte l'invention de la Gravûre ſur le Diamant ; on a dit qu'il avoit oſé le premier tâter cette matiére qui paroiſſoit indomptable, & qui juſqu'alors avoit réſiſté à toutes ſortes d'outils, qu'il l'avoit forcé de ſe prêter à un travail, dont on ne l'auroit pas cru ſuſceptible ; mais ceux qui l'ont avancé (*c*), ſe trompoient ; cette découverte eſt dûe à Clément Birague, jeune

(*a*) J'ai dans mon Cabinet un beau Portrait de Philippe Second, Roi d'Eſpagne, gravé en relief ſur une Calcédoine. Si c'eſt un ouvrage de Jacques de Trezzo, ainſi qu'il y a tout lieu de le préſumer, il faut convenir que cet Artiſte mérite juſtement les loüanges que le Vaſari lui donne.

(*b*) JESU CHRISTO SACERDOTI AC VICTIMÆ PHILIPPVS II. REX D. OPVS JACOBI TRECII MEDIOLANENSIS TOTVM HISPANO E LAPIDE. *Deſcripcion del Eſcorial por Fr. de los Santos, p. 27.*

(*c*) Gorlée & M. le Baron de Stoſch, dans les Préfaces qu'ils ont mis à la tête de leurs Ouvrages ſur les Pierres gravées.

Milanois, qui vivoit à la Cour de Philippe II. en même tems que Jacques de Trezzo, & qui cultivoit le même talent. Il grava ſur une de ces Pierres précieuſes le Portrait de Dom Carlos, Infant d'Eſpagne, que cet infortuné Prince avoit deſſein d'envoyer comme un gage de ſon amour, à l'Archiducheſſe Anne, fille de l'Empereur Maximilien II. qu'on lui deſtinoit pour épouſe; & ſur un autre Diamant le même Artiſte exprima les Armes d'Eſpagne pour ſervir de cachet au même Prince. Le témoignage de Cluſius ſçavant Botaniſte (*a*), qui avoit connu le Graveur à Madrid, dans ſon voyage d'Eſpagne en 1564. joint à celui de Paul Lomazzo (*b*), autre contemporain de Birague, & même ſon compatriote, ne laiſſe aucun doute ſur la vérité du fait. Il eſt moins certain que le travail de ces deux Gravûres fût bien parfait; & qu'on n'allégue point pour excuſe la qualité de la matiére, pourquoi l'employer ſi elle n'y étoit pas propre? y a-t-il un ſi grand mérite à former des difficultés qu'on ſçait ne pouvoir vaincre? Quoi qu'il en ſoit, puiſque j'ai réſolu de ne rien omettre de tout ce qui peut avoir rapport au ſujet que je traite, je ferai encore mention d'après Paul Lomazzo (*c*), de François Tortorino, Graveur de Camées, & de Julien Taverna, qui, comme le précédent, étoit Milanois, & gravoit comme lui ſur le Cryſtal; & je me ſervirai de cette occaſion pour remarquer que Milan n'a jamais ceſſé de nourrir des Artiſtes experts dans la taille du Cryſtal de roche; & qu'encore aujourd'hui ceux qui y exercent cette profeſſion, y excellent.

François Tortorino.

Julien Taverna.

Je ne prétends pas toutefois confondre avec ces ſimples Lapidaires, dont le métier eſt purement méchanique, Annibal Fontana, de Milan, mort dans cette Ville en 1587. âgé de quarante-ſept ans (*d*). Ce grand homme s'eſt fait admirer toutes les fois que ſont ſorties de ſes mains des Gravûres ſur les Pierres fines, tant en creux qu'en relief. Guillaume, Electeur de Baviére, Prince extrêmement curieux, lui fit faire auſſi pluſieurs ouvrages ſur le Cryſtal, & entr'autres une caſſette qui étoit enrichie de Gravûres, & pour laquelle il lui fit compter ſix mille écus. Raphaël

Annibal Fontana.

(*a*) Lettre de Cluſius, dans la nouvelle traduction Françoiſe de l'Hiſtoire de M. de Thou, t. 15. p. 321.

(*b*) *Lomazzo, Idea del Tempio della Pittura*, p. 152.

(*c*) *Lomazzo, Tratt. della Pittura*, p. 687. & 689.

(*d*) *Torre, Ritratto di Milano*, p. 74.

Borghini a décrit dans ſon excellent Traité de Peinture (*a*), les différens ſujets qu'il y avoit repréſentés : ils étoient tous de ſa compoſition, & l'habile Artiſte y fit voir qu'il étoit pourvû d'un grand fonds de Deſſein ; auſſi ne quitta-t-il la Gravûre, que pour devenir tout-à-coup un Sculpteur du premier ordre (*a*).

PHILIPPE SANTA-CROCÉ, dit PIPPO.

En voici un autre qui s'eſt élevé en tenant une route bien différente. Philippe Santa-Crocé, ſurnommé *Pippo*, avoit une main des plus légères. Il tailloit ſur des noyaux de prunes & de ceriſes de petits Bas-reliefs compoſés de pluſieurs figures, qui devenoient preſqu'imperceptibles à la vûe, & qui n'en étoient pas moins dans toutes leurs proportions. Les plus foibles talens, quand ils ſont conduits par le génie, méritent de la conſidération ; celui-ci plut à divers amateurs, & il inſpira à celui qui en étoit en poſſeſſion la hardieſſe de graver de la même maniére ſur les Pierres fines. Le Soprani (*c*), Auteur des Vies des Peintres & autres Artiſtes Génois, aſſûre que ce fut avec beaucoup de ſuccès ; & l'on a remarqué en effet que tous ceux que la Nature avoit deſtinés à quelques profeſſions, s'étoient toûjours montrés des hommes ſinguliers. *Pippo* n'étoit qu'un ſimple Berger, qui s'amuſoit à ſculper des morceaux de bois, lorſque le Comte Philippin Doria le rencontra dans le Duché d'Urbin. Ce Seigneur touché des diſpoſitions naturelles qu'il lui voyoit, le prit avec lui, le conduiſit à Rome, lui fit apprendre à deſſiner, & continuant de l'honorer de ſa protection, il le fit venir à Gènes, où cet Artiſte s'établit, & fut pere de pluſieurs enfans, tous Sculpteurs.

ANTOINE DORDONI.

L'exactitude que je me ſuis preſcrite, ne me permet pas de paſſer ſous ſilence Antoine Dordoni, de Buſetto, petite Ville de l'Etat de Parme, mort à Rome en 1584. âgé de cinquante-ſix ans. Je me ſuis propoſé de ne laiſſer échapper aucun Graveur, & de plus celui-ci tenoit, dit-on (*d*), le premier rang entre les Graveurs en Pierres fines de ſon tems ; mais il eſt vrai que je n'en ai d'autre garant que ſon épitaphe, qu'on lit dans l'Egliſe de Sainte

(*a*) *Ripoſo del Borghini*, *p.* 461. édit. de 1730.

(*b*) On eſtime beaucoup les Statues & les Bas-reliefs de marbre qu'il a fait en concurrence d'Aſtoldo Lorenzi, Sculpteur Florentin, & dont il a enrichi le Portail de l'Egliſe de Notre-Dame de S. Celſe à Milan, dans laquelle Fontana a été inhumé.

(*c*) *Soprani*, *Vite de' Pittori Genov.* *p.* 303.

(*d*) *Diſſert. glyptogr.* *p.* 84.

Marie

Marie *dell' Ara-Celi* à Rome (*a*), & ces Artiſtes ſur leſquels il primoit, étoient-ils bien excellens ? On n'en peut rien dire, puiſqu'on ne les connoît pas. Cette épitaphe m'en rappelle une autre, qui eſt pareillement à Rome dans l'Egliſe de Saint Pierre *in Montorio* (*b*). Elle fait mention d'un Flaminius Natalis, mort à Rome en 1596. âgé de cinquante-cinq ans, avec la réputation d'un très-bon Graveur d'Armoiries pour des cachets. Je ſoupçonne qu'il étoit Liégeois, & parent de Michel Natalis, célébre Graveur au burin, dont le pere, contemporain de Flaminius, étoit Graveur des Monnoies du Prince de Liége, Electeur de Cologne ; & ſi cela eſt, il n'avoit pas eu beſoin, pour ſe déterminer au parti qu'il avoit embraſſé, de chercher des exemples hors de ſa famille.

Flaminius Natalis.

La Gravûre ſembloit cependant s'éclipſer en Italie, & ſi elle étoit cultivée en Allemagne par un plus grand nombre d'Artiſtes, elle n'en étoit pas moins dans un état de langueur & de dépériſſement. L'Empereur Rodolphe Second qui regnoit, protégeoit les Arts ; il étoit fort curieux de tous les ouvrages qui ſe peuvent faire par le moyen de la Gravûre en Pierres fines, & il avoit raſſemblé pour cet effet auprès de ſa perſonne, ce qu'il y avoit de plus habiles gens, qui travailloient continuellement ſous ſes ordres. En falloit-il davantage pour faire fleurir l'Art de la Gravûre ? Mais il eſt des tems où ni les careſſes, ni les récompenſes ne peuvent rien contre un mauvais goût qui domine, & qui malheureuſement n'eſt ſouvent que trop accrédité. Les Graveurs ſe multiplioient, & les excellens Maîtres devenoient plus rares. Je n'ai vû aucunes Pierres gravées faites par les Artiſtes qui étoient au ſervice de l'Empereur Rodolphe. On m'a bien montré dans le Tréſor à Vienne une infinité de Vaſes, & d'autres Bijoux de Jaſpe, d'Agathe, de Cryſtal, & d'autres matiéres encore plus

(*a*) D. O. M.
Antonio Dordonio, Nicolai filio,
E Civitate Buxeti, viro probo,
Ac in incidendis & ſculpendis imaginibus
In omni Gemmarum
Lapidumque pretioſorum genere
Eximio atque primario ;
Qui cùm annum ageret ætatis ſuæ LVI.
Ad Superos rediit
XVIII. *Kal. Maij* MDLXXXIIII.
Silvia Poppia uſufructuaria,
Viro ſuo bene merenti P.

(*b*) D. O. M.
Flaminio Natali,
Inſigni Inſigniorum effectori. . . .
Annò 1596. *ætatis* 55.
Diem ſuum clauſit.
Diſſert. glyptogr. p. 85.

précieuſes, qu'ils ont exécuté, & dont on ne peut ſe laſſer d'admirer la hardieſſe du travail. Il ſemble qu'on ſe ſoit attaché à rechercher tout ce qui pouvoit en rendre l'exécution difficile ; mais c'eſt preſque toûjours aux dépens des belles formes : on s'eſt épuiſé pour en imaginer de biſarres, qui tiennent du Gothique, & qui ont de quoi révolter quiconque a une idée du Beau, & qui l'aime.

LEHMAN. MISERON, & ſes fils.

Les deux Graveurs qui étoient le plus occupés à ces ouvrages, & qui étoient eſtimés les meilleurs, étoient Gaſpard Lehman, & Miſeron (*a*). Le premier, Valet de chambre de l'Empereur, joüiſſoit du privilége excluſif de graver ſur le verre, en conſidération de ce qu'il avoit découvert des Machines, & un nouveau genre d'opérer, qui ſimplifioient l'exécution, & au moyen deſquels la matiére ſe trouvoit ſuſceptible d'une infinité de travaux qu'on n'auroit pas oſé tenter auparavant. C'eſt apparemment la même pratique qui s'eſt conſervée dans les Fabriques de Bohême, d'où il ſort des ouvrages de verre ſi artiſtement gravés. Miſeron, que je crois originaire de Milan, & de la même famille que les deux Miſuroni dont j'ai parlé un peu plus haut, fut annobli, & obtint la garde des Curioſités de Sa Majeſté Impériale. Denis Miſeron ſon fils lui ſuccéda dans ſes talens & dans ſon poſte, & travailla pour l'Empereur Matthias, qui lui fit faire de grands ouvrages pour en orner les Galleries de Prague & de Vienne. Cette famille fertile en Graveurs, produiſit encore Ferdinand-Euſébe Seigneur de Liſom, fils de Denis Miſeron, que l'Empereur Léopold confirma dans tous les titres & les Charges de ſes ancêtres, & en qui l'on ne reconnoît preſque d'autre mérite, que ſon exactitude à remplir les devoirs de ſon Emploi.

CHRISTOPHE SCHWAIGER.

On a un Portrait de Chriſtophe Schwaiger, gravé en 1600. par Luc Kilian, d'après le Tableau de Jean Van Ach, & dans les vers Latins qui ſe liſent au bas de cette Eſtampe, cet Artiſte qui étoit mort depuis peu de tems, âgé de ſoixante-huit ans, eſt comparé à Pyrgotéles, pour ſon habileté à graver en creux des cachets ſur des Pierres fines. Dominique Cuſtos en expoſant les motifs qui l'engagerent à publier ce Portrait, dit que l'amitié y

(*a*) *Sandrart, Acad. Picturæ erud. p.* 343.

eut la principale part; & comme il avoit sa demeure à Augsbourg, on pourroit en inférer que Schwaiger y étoit pareillement établi. Mais tant qu'on n'aura point vû de ses ouvrages, on pourra craindre que les loüanges qu'on lui donne ne soient outrées.

Après avoir fait de l'Allemagne le théâtre de la Gravûre dans le dix-septiéme siécle, on sera sans doute étonné de m'entendre nommer un si petit nombre de Graveurs Allemands; mais le silence que je vais garder sur les Artistes qui ont dû avoir vécu en Italie dans le même siécle, doit paroître encore plus surprenant; car je ne pourrai pas faire mention d'un seul. Ce n'est pas que je croie que pendant un si long espace de tems, ce pays, si fécond en Artistes, ait été entiérement dépourvû de Graveurs. Cette belle Cornaline montée en bague, qu'on conserve dans le Palais Borghèse à Rome (*a*), & sur laquelle est admirablement bien gravé le Portrait du Pape Paul V. de profil, me démentiroit; elle semble même prouver qu'il devoit y avoir alors d'assez bons Maîtres en Italie; mais les Ecrivains du tems ont négligé d'en parler, & les faits qui ne sont pas confiés à l'histoire, tombent bientôt dans l'oubli.

Quoi qu'il en soit, je doute fort qu'aucun des ces Graveurs Italiens eût pû soûtenir le paralléle de notre Coldoré. Cet excellent homme fleurissoit en France sur la fin du seiziéme siécle, & il a vécu jusques sous le regne de Louis XIII. Henri IV. qui l'honoroit d'une protection particuliére, le fit beaucoup travailler. Il a gravé le Portrait de ce grand Prince une infinité de fois, tantôt en creux, tantôt en relief, toûjours avec une finesse d'outil sans égale, & toûjours avec le même succès pour la ressemblance. Jusques à présent il ne m'est passé par les mains aucune Pierre gravée, où il y eût des figures entiéres, & qu'on pût dire certainement être de Coldoré; mais je n'imagine pas qu'un homme qui a fait des Portraits aussi achevés que les siens, ait pû manquer de réussir dans des sujets plus composés, lorsqu'il a eu occasion d'en graver. Je suis très-persuadé que si l'on en rencontroit, & il doit y en avoir, on y admireroit le même esprit, la même élégance, la même justesse de contours, & la

COLDORÉ.

(*a*) *Dissert. glypt. p. 86.*

même pureté de travail, que dans les ſimples têtes qu'a gravées le même Artiſte. Et qu'on ne me diſe pas que je me laiſſe prévenir, & qu'un amour aveugle de la patrie m'emporte trop loin; les étrangers ſont encore moins réſervés que je ne le ſuis, toutes les fois qu'il s'agit de faire l'éloge de cet habile Graveur. Les Anglois même, ſi indifférens pour les productions de nos Artiſtes, ne peuvent s'empêcher d'eſtimer les ſiennes; ils recherchent ſes Gravûres avec un empreſſement, dont, à notre honte, on ne voit que peu d'exemples parmi nous. J'ajoûterai qu'on tient pour conſtant, que la réputation de Coldoré le fit appeller en Angleterre par la Reine Eliſabeth, & cette opinion n'eſt pas ſans fondement; car on a vû dans le Cabinet de M. Crozat, que Monſeigneur le Duc d'Orléans a joint au ſien (*a*), un Portrait de cette Princeſſe élégamment gravé en relief ſur une Agathe-Onyx, qui certainement ne peut avoir été fait que par Coldoré; on reconnoît aiſément dans ce bel ouvrage la délicateſſe de ſa touche.

JULIEN DE FONTENAY

Si Julien de Fontenay, nommé dans les Lettres Patentes du Roi du 22. Décembre 1608. portant Priviléges en faveur des Artiſtes logés ſous la grande Gallerie du Louvre, & que le Roi Henri IV. qualifie de ſon Valet de chambre, & de ſon Graveur en Pierres précieuſes, a été véritablement l'émule de Coldoré, il doit paroître aſſez ſurprenant, qu'on ne montre aucun de ſes ouvrages, & que ſon nom même ſoit reſté dans l'oubli. Mais j'ai un certain preſſentiment que ce Graveur & Coldoré ne ſont qu'un même homme, préſenté ſous deux noms différens. Il n'eſt guère poſſible que la choſe puiſſe être autrement: ſeroit-il probable qu'un Prince qui ſçavoit ſi bien diſtinguer le mérite, & le récompenſer par-tout où il le trouvoit, eût accordé ſa protection à un Artiſte médiocre & ſans nom, qu'il lui eût aſſigné un logement dans ſon Palais, diſtinction réſervée à l'élite des plus habiles Artiſtes en tous genres, qui vivoient alors, & qui, pour me ſervir des propres termes employés dans les Lettres Patentes, étoient *les Maîtres les plus ſuffiſans, tant de Peinture, Sculpture, Orfévrerie, Orlogerie, Inſculpture en Pierres, qu'autres excellens*

(a) Ce Camée eſt indiqué dans la Deſcription ſommaire des Pierres gravées du Cabinet de M. Crozat, ſous le N°. 1226.

Arts,

Arts; qu'enfin Julien de Fontenay, dont on ne produit rien, eût obtenu cette grace, en qualité de Graveur en Pierres fines, vis-à-vis, & au préjudice de l'inimitable Coldoré, qui joüiſſoit de toute ſa réputation, qui étoit connu, employé, & eſtimé du Prince? Je n'y vois guère d'apparence.

On aura de la peine à me perſuader, que la qualité de Valet de Chambre de Sa Majeſté, avoit pû ménager à Fontenay la faveur de ſon Maître, & couvrir en quelque façon ſon incapacité: au contraire, la ſupériorité dans ſon Art, étoit pour lors un acheminement à cette place de confiance. C'étoit à ce titre que Bunel, Peintre du Roi Henri IV. & tant d'autres Artiſtes, avoient obtenu le même honneur. Je dis plus, s'il y avoit eû deux Graveurs en Pierres fines, tous deux ſe diſtinguant dans leur Art, ſous le regne de Henri IV. il devroit dans le nombre de Portraits que nous avons de ce Prince, s'en trouver de deux mains différentes; car l'un & l'autre Artiſtes ont dû en graver, cela n'eſt pas douteux; cependant, au jugement des meilleurs Connoiſſeurs, tous ceux de ces Portraits que nous voyons, paroiſſent du même Maître, ils ſont travaillés dans la même maniére, c'eſt dans tous, le même *faire*, & le même caractère. De là je continue d'inférer, que d'un ſeul homme on en a fait deux; & ſi l'on me demande pourquoi Coldoré eſt nommé Julien de Fontenay dans les Lettres Patentes de Sa Majeſté, je pourrai répondre que dans un Acte public, on ne devoit pas le déſigner autrement que par ſes véritables noms; c'eſt-à-dire ſon nom de Baptême & celui de ſa famille; mais que plus connu ſous un ſobriquet qui étoit paſſé en uſage, on continua de l'appeller dans le monde Coldoré, & que ce ſobriquet ayant prévalu, a fait diſparoître le nom de famille. C'eſt ainſi que le Primatice, Peintre fameux que François Premier avoit attiré en France, n'eut pendant ſa vie, & même long-tems après ſa mort, d'autre nom que *Bologna*, qui étoit celui de la Ville de ſa naiſſance, & que Marc Duval, Peintre de Charles IX. ne fut jamais appellé par ſon Maître autrement que *le Sourd*, au rapport de la Croix du Maine (*a*). S'il étoit beſoin d'exemples, il me feroit aiſé d'en produire d'autres encore. On a vû plus haut (*b*) un Orfévre &

(*a*) Dans ſa Bibliothéque, p. 406. (*b*) Dans la Note (*b*) au bas de la p. 116.

Graveur célébre, nommé Foppa, être dépouillé malgré lui de ſon propre nom, & obligé de recevoir en place un ſobriquet, qui n'étoit rien moins que flatteur.

Je ne rechercherai point ce qui peut avoir fait donner à notre Artiſte celui de Coldoré ; quelqu'un moins timide pourroit dire que pluſieurs chaînes d'or qui le décoroient, & qu'il portoit pendues au col, avoient pû occaſionner la plaiſanterie ; & il eſt vrai que ceux qui ſe diſtinguoient dans leur talent, autant que Coldoré faiſoit dans le ſien, recevoient alors fréquemment de ces marques d'honneur, de la part des Princes ou des grands Seigneurs qu'ils ſervoient (*a*). Mais je ſuis très-éloigné d'admettre de ſemblables conjectures, & j'abandonne volontiers celle que je viens tâcher de rendre vraiſemblable, à ceux qui plus heureux que moi, pourront quelque jour, à la faveur de nouvelles découvertes, débrouiller l'hiſtoire de nos Graveurs François, qui eſt pour moi enveloppée de ténébres trop épaiſſes.

J'ai vû chez M. Crozat un Portrait du Cardinal de Richelieu, gravé en relief ſur un Grenat Syrien (*b*) ; il eſt de profil, finement deſſiné, & d'une exécution parfaite ; mais je ne ſçai à qui donner ce bel ouvrage ; le travail m'en a paru un peu trop ſec pour être de Coldoré, & d'ailleurs je doute que ce Graveur ait été témoin de la grande puiſſance de ce Cardinal, qui dans ce Portrait me paroît un homme de quarante ans au moins. Comment peut-on dans ſon propre Pays, & dans des tems ſi voiſins, être ſi peu inſtruit de ce qui regarde ſes propres Artiſtes? On ne peut encore rien dire de certain ſur l'Auteur de cet excellent Portrait du Cardinal Mazarin, exécuté en relief ſur une Agathe-Onyx, qui eſt dans le Cabinet du Roi, & qui eſt tellement dans les principes de Warin, à qui nos Médailles & nos

(*a*) Du tems d'Henri III, & d'Henri IV. les chaînes d'or étoient les préſens ou la récompenſe la plus ordinaire des Artiſtes & gens à talens. Dans un Livre ſingulier qui eſt à la Bibliothéque du Roi, & qui eſt intitulé, *Compoſitions de Rhétorique de M. Dom Arlequin*, ce Comédien Italien, Savoyard de Nation, dit dans ſon Patois à Henri IV. à qui le Livre eſt dédié :

Ah Sacra Majeſté,
Fais-moi donner tout aſtheure pour ſtreina
La Medaglia attachée à una groſſa chaina.

(*b*) Voyez dans la Deſcription ſommaire des Pierres gravées du Cabinet de M. Crozat, N°. 938.

Monnoies ſont redevables de leur beauté, que s'il étoit poſſible que Warin eût gravé ſur des Pierres fines, je n'héſiterois pas de mettre ce Portrait ſur ſon compte. En vérité nos Peres ne ſont guère excuſables, d'avoir été ſi peu attentifs à nous tranſmettre la mémoire de nos habiles Artiſtes.

A peine ſçait-on quelque choſe d'un Graveur nommé Maurice, qui étant ſorti des Pays-Bas ſa patrie, vint s'établir à Roüen ſous le regne de Louis XIII. C'étoit cependant, au rapport de quelques perſonnes capables d'en juger, un bon Graveur, & dont le fils né à Roüen, & encore plus habile que le pere, duquel il étoit le diſciple, doit avoir mis au jour une grande quantité de beaux ouvrages, puiſqu'il n'eſt mort qu'en 1732. âgé de quatre-vingts ans. Il s'étoit retiré à la Haye pour cauſe de Religion; car il étoit né, comme ſon pere, dans la Religion Proteſtante. Paris fut pendant long-tems le lieu de ſa réſidence, & il y eut pour concurrent Jean-Baptiſte Certain, né dans cette Ville, où il vit encore. Ce dernier avoit une aſſez bonne main. Après avoir oſé faire une copie de la Bacchanale du Roi, connue ſous le nom de Cachet de Michel-Ange, & s'être aſſez bien tiré d'un travail auſſi difficile, on pouvoit eſpérer qu'il tiendroit rang avec les meilleurs Graveurs; mais les occaſions de s'exercer ſur des ſujets importans lui ayant manqué, plûtôt que les talens, il n'a pû ſurmonter un obſtacle qui s'oppoſera toûjours à l'avancement des Arts, & il n'a point été connu autant qu'il l'auroit pû être.

MAURICE, & ſon fils.

JEAN-BAPTISTE CERTAIN.

Quittons les Graveurs François, ſur leſquels je ne puis m'étendre autant que je le voudrois; & repaſſons en Italie. Nous trouverons à Florence *le Borgognone*, excellent Graveur de cachets, qui étoit logé chez le Grand Duc, & qui travailloit pour ce Prince vers l'année 1670 (*a*). Il y étoit, à ce qu'on aſſûre, fort conſidéré, & ſi le nom qu'il portoit peut conduire à quelque induction, on peut croire qu'il étoit né dans le Duché ou le Comté de Bourgogne, ou au moins qu'il en étoit originaire. Allons plus loin, & nous trouverons encore dans Rome Adoni (*b*), qui a eû de la vogue dans le commencement du même ſiécle. Il

LE BORGOGNONE.

ADONI.

(*a*) *Columb. Libert. Liv. Aug. à Gorio illuſtr. p.* 155.

(*b*) *Diſſert. glyptogr. p.* 89.

étoit principalement occupé à graver en relief des mains jointes en ſigne de foi. Il en avoit un grand débit; c'étoit un préſent que ſe faiſoient les nouveaux mariés; mais ſi ce Graveur n'a fait que de ces bagatelles, méritoit-il qu'on ſongeât ſeulement à lui?

Rey. Auſſi ſuis-je perſuadé qu'un Graveur de Médailles nommé Rey, qui vivoit à Rome il y a environ une cinquantaine d'années, devoit y être dans une bien plus grande eſtime; car on dit que cet Artiſte a gravé avec beaucoup de goût toutes ſortes de ſujets ſur les Pierres fines (*a*). On cite, comme de très-beaux morceaux le Portrait de Dom Charles Albani, frere du Pape Clément XI. gravé ſur une Emeraude, & le cachet du Marquis de Caſtel-San-Vito, l'un & l'autre exécutés par ce Maître habile; mais je n'oſe prononcer ſur le mérite d'un homme dont je n'ai vû aucune production.

Flavius Sirlet. Flavius Sirlet ſe préparoit alors cette réputation brillante, & ſi juſtement méritée, dont il a joüi dans Rome juſqu'à ſa mort, arrivée le 15. Août 1737. (*b*) Il étoit Orfévre & Graveur en Pierres fines, & il ſe prétendoit iſſu de la même famille que le Cardinal Guillaume Sirlet, qui a joüé un ſi grand rôle dans l'Egliſe; mais cet honneur, dans quelque point de vûe qu'on l'enviſage, n'ajoûte rien, ſelon moi, à la gloire que cet Artiſte s'eſt procurée lui-même par l'excellence de ſes ouvrages. On ne connoît preſqu'aucun Graveur moderne qui l'égale, pour la fineſſe de la touche, ni dont le travail approche davantage de celui des Grecs. Il a beaucoup gravé, & dans un aſſez grand nombre de Portraits de ſa main, celui de Carle Maratte, que lui a fait exécuter Auguſtin Maſuccio Eléve de ce grand Peintre, a mérité qu'on en fit un éloge particulier, tant en conſidération du ſujet, que par rapport à la perfection de la Gravûre même. Il eſt cependant un autre genre de Gravûres qui fait encore plus d'honneur à Sirlet, & dans lequel il me paroît avoir remporté le prix; c'eſt lorſqu'il nous a donné ſur des Pierres fines les repréſentations en petit des plus belles Statues antiques qui ſont à Rome. Il a gravé de cette ſorte l'Hercule de Farnèſe, l'Apollon de *Belvedere*, le Bacchus aſſis ſur une panthère de la Gallerie Juſtinienne, dont

(*a*) *Diſſert. glyptogr. p.* 90. (*b*) *Ibid. p.* 92.

il

il a fait un Mercure, en lui mettant à la main un Caducée, le Caracalla de celle du Palais Farnèſe. Toutes ces figures ſont bien deſſinées, & touchées avec autant d'art que de délicateſſe. Le groupe du Laocoon eſt ſon chef-d'œuvre, & c'eſt un de ſes derniers ouvrages. Il eſt ſur une Améthyſte, & Milord Duc de Beaufort l'a fait paſſer en Angleterre. On y lit ces deux Lettres Grecques Φ. Σ. qui ſont les premiéres lettres du nom du Graveur : car lorſque cet Artiſte mettoit ſon nom ſur les Pierres qu'il gravoit, il empruntoit preſque toûjours les caractères Grecs, comme s'il eût prétendu s'aſſocier aux anciens Sculpteurs Grecs, & partager la gloire de ceux dont il imitoit les rares productions. La Gravûre avec laquelle il a terminé ſa carriére, eſt ſur une Cornaline qui eſt entre les mains de M. le Chevalier Vettori, & plus on ſe ſent animé en la regardant, de la même-joie que montre ſur ſon viſage un Faune couronné de lierre, qui y eſt repréſenté, plus on eſt prêt à verſer des larmes ſur la perte de l'habile Artiſte, Auteur d'un ſi bel ouvrage. Deux fils de Sirlet ont ſuivi la même profeſſion que leur pere ; l'un ſe nomme François, & le ſecond s'appelloit Raimond. Ce dernier a ſurvécu ſon pere fort peu de tems, l'autre exerce ſon talent dans Rome, & tâche de ſe faire eſtimer, autant qu'il eſt poſſible au fils d'un homme très-célébre.

Les Costanzi.

Mais celui qui ſe diſtingue aujourd'hui le plus dans cette Ville, & dont la réputation eſt fort grande, même hors de ſon Pays, eſt le Chevalier Charles Coſtanzi. Son pere qui vit encore, & qui ſe nomme Jean, eſt lui-même un bon Graveur. C'eſt lui qui, au rapport de M. le Baron de Stoſch (*a*), a gravé ſur un Diamant cette tête de Néron, qui a appartenu à M. le Prieur Vaini. Ce qui paroîtra cependant un peu ſurprenant, le fils réclame cette Gravûre, & prétend que c'eſt ſon ouvrage. Il eſt peu important d'éclaircir la vérité du fait ; mais il n'eſt pas moins certain que Charles Coſtanzi étoit fort en état d'exécuter une telle Gravûre, & qu'il peut même faire encore mieux. Une Leda & une tête d'Antinoüs, qu'il aſſûre avoir pareillement gravées ſur des Diamans, pour le Roi de Portugal, ſont les garans qu'il

(*a*) M. le Baron de Stoſch, dans ſa préface à la tête de ſon Recueil de Pierres gravées antiques, ſur leſquelles les Graveurs ont mis leurs noms, pag. XVII.

produit, & avec lesquels il ne doit point craindre qu'on le soupçonne d'en vouloir imposer. J'en ai vû des empreintes, on m'en a fait voir encore de plusieurs autres de ses Gravûres, & s'il m'est permis d'en dire mon sentiment, j'y trouve un homme qui posséde son Art dans un haut dégré de perfection. Son travail, sans être ni trop sec, ni trop léché, est recherché; il dessine avec assez de justesse, ses Portraits me paroissent gravés de chair, & fort ressemblans. Je ne crois pas qu'on puisse faire en Gravûre en creux quelque chose de mieux, que celui du Cardinal Georges Spinola, qui est sur une Agathe-Onyx, quoiqu'on veuille me persuader que le Portrait du Prétendant, & celui du Cardinal René Imperiali, qui ont été gravés par le même Artiste, ne le cédent point au premier.

Je n'entreprendrai point de parler de toutes les autres Gravûres de cet habile homme; elles sont répandues dans toute l'Europe, & elles font son éloge beaucoup mieux que je ne le pourrois faire. Je ne dois pas cependant omettre, que lorsqu'il a voulu copier des Pierres gravées antiques, il y a très-bien réussi, & l'on prétend que personne entre les Modernes n'a aussi bien gravé que lui la tête d'Antinoüs, ce qui est cause qu'on la lui a fait répéter une infinité de fois. Ses copies en ont souvent imposé même à des Connoisseurs, qui prétendoient être fort clairvoyans; & tel est l'effet qu'a produit cette belle copie de la Méduse, dont l'original admirablement gravé par Solon, est dans le Cabinet de Strozzi, & qui fut exécutée en 1729. pour M. le Cardinal de Polignac. Combien de gens y ont été trompés, au premier coup d'œil? il est vrai que, pour mieux séduire, la copie a été faite sur une Calcédoine précisément de même grandeur & de même couleur que l'original, & que tout, jusqu'au nom de l'ancien Graveur, est copié dans la plus grande exactitude.

Au reste, le Sieur Costanzi ne doit pas se plaindre que son mérite n'ait pas été reconnu: l'Ordre de Christ, & celui de S. Jean de Latran lui ont été conférés par le Pape Benoît XIII. Il a été nommé par les Conservateurs du Peuple Romain pour, en qualité de Page Gentilhomme, être du Cortége de Sa Sainteté le Pape Benoît XIV. lors de sa prise de possession de S. Jean de Latran, en

1740. Il eſt Chef de Quartier dans Rome ; aucun des honneurs auxquels il pouvoit aſpirer, ne lui a échappé, & il eſt à préſumer qu'on s'eſt étudié à flatter ſon goût. Il eſt né à Naples au mois d'Août de l'année 1703. mais quoiqu'il ait pris naiſſance dans cette Ville, il s'eſt toûjours regardé comme Romain, parcequ'il n'a point ceſſé de demeurer à Rome, où il a un frere nommé Thomas, qui moins habile que ſon aîné, ne laiſſe pas d'être fort occupé, & de graver avec ſuccès ſur les Pierres fines.

Dominique Landi travaille pareillement à Rome, & c'eſt encore, au rapport de M. Vettori (*a*), un des meilleurs Graveurs de cette grande Ville. Le Marquis de Fuentes, Ambaſſadeur de Portugal auprès du Saint Siége, lui a fait graver en 1716. le Buſte d'Auguſte ſur une Calcédoine ; & en 1720. il a exécuté ſur une Emeraude le Portrait de M. Nicolas Duodo, Ambaſſadeur de la République de Veniſe à Rome. On voit auſſi de lui deux Pierres plus grandes que celles qu'on a coûtume de porter en bague, ſur l'une deſquelles ſont les têtes de Trajan & de Plotine, de Marciana & de Matidia, en regard ; & on voit ſur l'autre celles de Septime Sévère, de Julia Domna, de Geta & de Caracalla (*b*). Il faut croire que ce ſont-là ſes meilleurs ouvrages, puiſque M. Vettori les cite par diſtinction. *Dominique Landi*

Faut-il que je nomme tous les autres Graveurs qui ſont actuellement répandus en Italie ? François Ghinghio, Florentin, attaché aux deux derniers Grands Ducs de la Maiſon de Médicis, & qui a paſſé à Naples à la ſuite du Roi des deux Siciles : Antoine Piheler, établi dans la même Ville de Naples depuis une vingtaine d'années : Jérôme Roſi, de Livourne, ſurnommé *il Livorneſe* ; & Godefroi Graaftt, Allemand, que la difficulté de prononcer ſon nom, fait appeller dans Rome *il Tedeſco.* *François Ghinghio* *Antoine Piheler.* *Jerosme Rosi.* *Godefroy Graaftt.*

Dois-je parler de Marc Tuſcher, & de Laurent Natter, l'un & l'autre de Nuremberg, qui travailloient dans Rome il y a quelques années, & dont le dernier y a même paru avec éclat ? On vante beaucoup la copie qu'il a faite en petit de la tête de Julia, fille de Titus, dont l'original gravé par Evodus eſt dans le Tréſor *Laurent Natter.*

(*a*) *Diſſert. glytogr. p.* 94.

(*b*) Ces deux Pierres gravées ont été faites pour D. Michel-Ange Corſi, Abbé de la Congrégation du Mont-Olivet.

de l'Abbaye Royale de Saint Denis en France ; mais il me ſemble qu'on doit faire encore plus de cas du Portrait du Cardinal Alexandre Albani qu'il a gravé, puiſqu'il n'en partage la gloire avec perſonne, & que d'ailleurs c'eſt un morceau qui, en quelque tems que ce ſoit, méritera d'être regardé comme une très-belle choſe (*a*). M. l'Abbé de Rothelin avoit apporté de Rome une tête de jeune homme gravée ſur une Améthyſte, & je ſçai que cette Gravûre étoit fort eſtimée en Italie. Je conviens auſſi qu'elle eſt exécutée avec ſoin, mais comme la propreté dans le travail n'eſt pas ce qui me touche le plus, j'avoue que je la priſerois davantage, ſi le Graveur un peu moins froid avoit mis plus de légéreté dans ſa touche, & plus de fineſſe dans ſon Deſſein. Cela n'empêche pas cependant qu'on ne doive le regretter, s'il eſt vrai, ce qu'on m'a dit, qu'il ſoit paſſé d'Angleterre en Perſe, attiré par Thamas-Kouli-Kan ; car c'eſt un Artiſte de moins, & l'on ne répare pas aiſément la perte d'un homme qui ſe diſtingue, ou qui commence même à ſe ſignaler dans ſon talent.

Marc Tuscher.

Son compatriote Marc Tuſcher n'a pas été à beaucoup près ſi loin dans l'Art de la Gravûre en Pierres fines. Etant à Rome en 1733. il a gravé ſon propre Portrait, accompagné de ſon nom ΜΑΡΚΟϹ, écrit en Grec, & il a pû faire encore quelques autres Gravûres ; mais je ne crois pas qu'elles s'étendent beaucoup, & je puis dire avec quelque certitude, que ce qu'il a gravé n'eſt pas fort précieux. Du reſte c'eſt un Artiſte induſtrieux, ainſi que le ſont preſque tous les Allemands. Il a peint ſur une Eventail pour la Reine de Hongrie, la vûe de la Ville de Florence, dans une préciſion qui a de quoi étonner ; & les Antiquaires réclament un autre ouvrage que le même Artiſte avoit commencé de graver à Florence, & qui a été interrompu, à l'occaſion d'un voyage que M. Tuſcher a fait en Angleterre en 1741. ſuivi d'un autre en Dannemarck, où j'apprends que le Roi l'a pris à ſon ſervice. C'étoit une ſuite de Planches qui devoient comprendre toutes les Médailles de la Sicile & de la grande Gréce ; & je ne crois pas me tromper, l'eſſai que j'en ai vû ſurpaſſe pour l'exactitude, tout ce qu'on a publié juſqu'ici en fait de Médailles.

(*a*) Il y a écrit ſon nom en Grec, ΝΑΤΤΕΡ ΕΠΟΙΕΙ.

Ces

Christop. Dorsch.

Ces derniers Graveurs Allemands m'en rappellent d'autres de la même Nation, dont je dois auſſi faire mention. Il ne conviendroit pas de paſſer ſous ſilence Chriſtophe Dorſch, ce laborieux Artiſte, qui a, pour ainſi parler, inondé le monde de ſes Gravûres. Il naquit à Nuremberg le 10. Juillet 1676. & il eſt mort dans ſa patrie le 17. Octobre 1732. Après avoir appris à graver en creux chez ſon pere, il parcourut l'Allemagne dans ſa jeuneſſe, pour ſe fortifier. C'étoit choiſir une aſſez mauvaiſe Ecole; & l'on ne s'apperçut que trop dans la ſuite du peu de profit qu'il y avoit fait; car quoique Dorſch ait été eſtimé dans ſon Pays, on ne le regardera jamais comme un Graveur de beaucoup de goût. C'étoit plûtôt un praticien, plus occupé de multiplier ſes Gravûres, que de les perfectionner. Ces ſuites nombreuſes de Portraits des Papes, des Empereurs, des Rois de France, & de tant d'autres Souverains, la plus grande partie faits d'imagination, qui rempliſſent le Cabinet du ſieur Ebermayer, & qui ne peuvent tout au plus être regardées que comme d'aſſez mauvaiſes tables chronologiques, donnent-elles une grande idée du diſcernement de ce Graveur? Eſt-on plus content de toutes ces copies qu'il s'eſt aviſé de faire des plus belles Gravûres antiques, & peut-on lui pardonner de les avoir défigurées toutes, en les changeant de formes, & en les traduiſant dans ſa propre maniére? Encore uſeroit-on d'indulgence, ſi cette maniére avoit quelque choſe de piquant; mais elle ne préſente rien que de trivial, rien qui plaiſe, & qui ſoit capable de faire naître le ſentiment. De deux filles que cet Artiſte a laiſſées, & à qui il avoit appris à graver, la plus habile, qui ſe nomme Suſanne-Marie, a épouſé M. Preiſler, Peintre de Nuremberg, dont les deux freres, ſurtout le plus jeune, que nous avons vû à Paris, gravent en taille-douce avec réputation.

Philippe-Christop. de Becker

Le Sieur Philippe-Chriſtophe de Becker, qui eſt regardé aujourd'hui comme le meilleur Graveur en Pierres fines de l'Allemagne, ne doit ſans doute la ſienne qu'à l'attention qu'il a eue de ſe renfermer dans des bornes plus étroites que Chriſtophe Dorſch. Il a fait moins d'ouvrages, mais il s'eſt attaché à les finir davantage, & il a fait voir une dextérité ſinguliére, toutes les fois qu'il a eu à graver ſur des Pierres fines des Armoiries, &

furtout celles des Princes d'Allemagne, qui font toûjours chargées d'un grand nombre de piéces de Blazon, & qui font par conféquent d'une très-difficile exécution; car il y faut former une infinité de traits droits, & paralléles, pour en exprimer les émaux, ce que l'outil monté fur le touret ne fait qu'avec bien de la peine, & prefque jamais avec netteté, ni bien droit. J'en ai vû plufieurs qui m'ont étonné; je ne crois pas qu'il foit poffible de prononcer quelque chofe de plus net, ni de plus délié. Le cachet du Duc de Liria, eft, dit-on, le morceau d'honneur de notre Artifte. Je ne puis dire s'il a auffi parfaitement réuffi à graver des figures; je n'en ai point vû de fa façon. Je n'ignore pas cependant qu'il a fait quelques ouvrages de relief, qu'il a gravé des poinçons pour des Médailles, & exécuté fur des Pierres fines les Portraits de l'Empereur Charles VI. & de l'Impératrice fon Epoufe, de même que celui du Prince Eugène de Savoie, fur un Jafpe; mais fi tous ces morceaux ne font pas d'un meilleur goût que les cartouches & les autres ornemens qui accompagnent fes Armoiries, on ne doit pas fe former une grande idée de la façon de deffiner de cet Artifte.

De Becker, né à Coblentz dans l'Electorat de Tréves vers l'année 1675. travailloit feulement d'Orfévrerie, lorfqu'il arriva à Vienne. Il y fit connoiffance avec le fieur Seidlitz, qui étoit en réputation de bien graver en creux. Celui-ci lui enfeigna fon Art, & de Becker s'étant trouvé de la difpofition à y réuffir, il en a fait depuis fa principale occupation. Il a été fucceffivement Graveur de Médailles des deux derniers Empereurs de la Maifon d'Autriche : & Charles VI. en confidération de fes talens, lui a accordé des Lettres de Nobleffe. Il avoit déja reçû les plus grandes marques de diftinction à la Cour de Ruffie, lorfqu'il s'y rendit, du confentement de l'Empereur Jofeph, pour y graver le Sceau du Czar Pierre I. & rétablir la Monnoie de ce Prince, qui avoit été fort négligée; car étant venu préfenter fes ouvrages au Czar dans le tems qu'il étoit prêt à fe mettre à table, ce Monarque ordonna qu'on mît un couvert pour de Becker, & le fit manger avec lui. Quel fujet d'encouragement pour les Arts, que de fe voir ainfi accueillis & carreffés par de grands Princes!

Depuis peu de tems le ſieur Jean-Conrad Müller, qui veut marcher ſur les traces du ſieur de Becker, & qui grave comme lui avec propreté des Armoiries pour des cachets, ſur des Cailloux du Rhin, & ſur toutes autres ſortes de Pierres fines, eſt venu s'établir à Paris. Il a quitté Straſbourg, lieu de ſa naiſſance, où Conrad Müller ſon pere, qui y eſt mort en 1733. a exercé pendant une longue ſuite d'années la même profeſſion. Ce dernier avoit eû pour Maître à Nuremberg Spanenberger, aſſez bon Graveur, mais dont les talens ont été étouffés par une conduite de vie trop bizarre, & trop peu réguliére. Il étoit de Fürth, & ſon diſciple de Lauffen, deux petites Villes voiſines de Nuremberg. *MULLER.*

Combien de Graveurs j'aurois à faire paſſer ici en revûe, ſi j'entreprenois de nommer tous ceux qu'a produit l'Angleterre. Mais comme la plus grande partie de ces Artiſtes eſt demeurée fort au-deſſous du médiocre, je ne m'étendrai que ſur Charles Chriſtian, ou, comme il eſt nommé au bas de ſon Portrait gravé en maniére noire par de Witt, Charles-Chrétien Reiſen. C'eſt le ſeul en effet dont l'Angleterre puiſſe ſe faire honneur. Le pere de Chriſtian étoit Danois, & il étoit lui-même un Graveur aſſez eſtimé. Etant paſſé à Londres à la ſuite du Roi Guillaume, auquel il étoit attaché, il prit un établiſſement dans cette Ville, & enſeigna ſon Art à ſon fils. Mais le fils ſurpaſſa le pere ; & ſi, faiſant abſtraction du goût, l'on fait cas de la propreté du travail, cet Artiſte a certainement mérité une des premiéres places parmi les Graveurs en creux ſur les Pierres fines. Il n'avoit qu'environ quarante ans lorſqu'il mourut vers l'année 1725. & cependant combien n'a-t-il pas fait d'ouvrages ? Auſſi faut-il avoüer que pour la facilité, peu de Graveurs lui ſont comparables. Je connois de lui un Portrait de Charles XII. Roi de Suéde, vû de trois quarts, qui eſt gravé tout-à-fait dans les bons principes. Mais dans ce Portrait, ainſi que dans toutes les autres Gravûres de Chriſtian, il me ſemble qu'il manque une certaine fineſſe dans la touche, dont ſeront toûjours dépourvûs les ouvrages qui ſeront faits trop à la hâte. *CHARLES CHRISTIAN.*

Entre les Eléves que ce Graveur Anglois a formé, on met au rang des plus habiles un nommé Claus, qui eſt mort fou en 1739. Smart, qu'on a vû à Paris en 1722. & Seaton, Ecoſſois, *CLAUS. SMART. SEATON.*

qui eſt aujourd'hui le premier Graveur de Londres. Je ne puis rien dire du premier ; le ſecond travailloit avec une célérité qui dut étonner ceux qui le virent opérer dans le tems qu'il demeuroit dans cette Ville ; un ſeul jour lui ſuffiſoit ſouvent pour graver pluſieurs têtes, qui ne paroiſſoient pourtant point trop négligées. Une des meilleures qu'il fit pendant ſon ſéjour à Paris, fut celle de Monime d'après l'antique ; auſſi y avoit-il apporté plus d'attention qu'il n'avoit coûtume d'en donner à ſes ouvrages ordinaires. On dit que c'eſt à quoi Seaton s'applique davantage, il n'eſt occupé qu'à mettre dans ſes Gravûres un grand fini. Mais que devient un travail ſi léché ? il demeure ſans force & ſans eſprit, & d'un froid qui glace. Le Graveur dira peut-être qu'il ſe conforme à la volonté des perſonnes qui s'adreſſent à lui, & que s'il eût agi autrement, le Portrait qu'il a fait de M. Pope, celui d'Inigo Jones, ce fameux Architecte, que les Anglois font marcher de pair avec le Palladio, & celui du Chevalier Jean Newton, qui ſeul lui a été payé vingt-cinq guinées, n'auroient pas été ſi favorablement reçûs ; mais je ne croirai jamais qu'on penſe ainſi dans un Pays où l'on s'eſt toûjours piqué d'aimer les belles choſes, & de les rechercher, & où l'on eſt perſuadé, comme par-tout ailleurs, que les ouvrages ſans ame ne peuvent plaire qu'à ceux qui ſont nés ſans goût.

Je ne puis mieux terminer cette Hiſtoire, que par l'éloge de deux Graveurs, à la gloire deſquels je dois d'autant plus m'intéreſſer, que je les connois & les eſtime, qu'ils ſont François, & qu'ils ſont l'un & l'autre honneur à la Nation. M. François-Julien Barier (*a*), Graveur ordinaire du Roi en Pierres fines, eſt devenu Graveur plus par goût que par étude ; & tout homme que la Nature forme ainſi, eſt ſûr de réuſſir dans la profeſſion qu'il embraſſe. Le pere de M. Barier ne penſoit à faire de ſon fils qu'un Orfévre, & un Peintre en Email, comme il l'étoit lui-même ; mais le fils, né induſtrieux, a cru devoir aller plus loin. Il a appris de lui-même à graver en creux, ainſi qu'en relief, ſur les Pierres fines, & il a fait dans l'un & dans l'autre genre des ouvrages

M. Barier

(*a*) Lorſque j'écrivois ceci, M. Barier vivoit encore. Il eſt mort depuis, le 12. Mai *1746*. âgé de plus de *66*. ans. Il étoit né à Paris le 31. Janvier 1680.

qui

qui ont affûré fa réputation. On voit de lui des têtes, des figures, des animaux, des compofitions travaillées avec grand foin. Il a auffi gravé d'après nature quelques Portraits, tels que ceux du feu Marquis Rangoni, Envoyé de Modène à la Cour de France, & de M. de Fontenelle, qui ont été fort goûtés. M. Barier s'étoit tellement rendu le maître de fon outil, qu'on l'a vû graver des figures prefqu'imperceptibles, & cependant très-diftinctes. Il en a quelquefois enrichi le corps de certains petits vafes, qu'il a gravé en creux fur des Cornalines, ou fur d'autres Pierres fines, avec une propreté & une délicateffe qu'on pouvoit dire être à lui. Heureux! s'il eût eû une plus parfaite connoiffance du Deffein; car c'eft ce qui lui manquoit, & ce qui femble avoir a été dans prefque tous les tems la pierre d'achoppement des Graveurs.

M. Jacques Guay ne doit point craindre d'effuyer un pareil reproche: il deffine & il modéle bien, & perfuadé que de là dépend le fuccès de fes Gravûres, il étudie continuellement, afin de devenir encore meilleur Deffinateur. Né à Marfeille, où il n'avoit connu d'autre profeffion que la Jouaillerie, il ne fongea à devenir Graveur, que lorfqu'étant venu à Paris, & y ayant reçû d'utiles leçons de M. Boucher, l'un de nos meilleurs Peintres, il fe fentit tout-à-coup appellé à ce bel Art. La vûe des Pierres gravées de M. Crozat acheva de l'y déterminer, & de lui enfler le courage: il fit alors quelques effais, qui furent prefqu'autant de preuves de fon habileté. Plufieurs morceaux qu'il grava lui méritèrent des loüanges; mais ces éloges n'aveuglerent point celui qui auroit été en droit de fe plaindre, fi on les lui eût refufés; ils ne fervirent qu'à faire naître en lui un plus grand défir de fe perfectionner, & de vifiter pour cela l'Italie. Il ne tarda pas à entreprendre ce voyage, dont il comprenoit l'importance. Il paffa à Florence*, il y examina avec attention toutes les Pierres gravées du Grand Duc; il vint à Rome, où le Roi lui avoit accordé un logement dans le Palais de l'Académie, & mettant les momens à profit, il partagea fon tems de façon, qu'il en donnoit une partie à vifiter les Cabinets, & employoit l'autre à travailler. L'efprit rempli des belles chofes qu'il avoit vûes, il cherchoit à fe les approprier, & à embellir fa maniére, ne laiffant aucun intervalle entre

M. Guay.

* *En* 1742.

l'examen & l'opération. C'eſt ainſi que tout homme curieux de s'inſtruire, doit faire ſes obſervations, & tenir des notes de ce qui le frappe le plus dans les merveilleux ouvrages qu'il contemple, & qu'il étudie. M. Guay copia pour lors quelques têtes antiques, & il grava ſur une Cornaline cette belle tête d'Antinoüs qu'il nous a fait voir à ſon retour. On y remarque combien il a eû à cœur d'imiter la fineſſe du travail des Grecs, d'entrer comme eux dans les détails, & d'éviter la ſéchereſſe. On s'apperçoit auſſi qu'il avoit ſous les yeux un excellent modéle : c'étoit cette admirable Statue, qui de la Gallerie du Cardinal Alexandre Albani, eſt paſſée dans celle du Capitole ; & qui depuis environ trente ans qu'elle a été découverte, auroit preſque fait oublier la Statue du même Antinoüs à *Belvedere*, ſi celle-ci n'avoit le privilége d'avoir paru la premiére, & d'avoir toûjours été regardée avec raiſon comme la régle des proportions d'un beau jeune homme.

Ce que M. Guay a gravé depuis qu'il nous a été rendu, eſt une nouvelle preuve du fruit qu'il a retiré de ſon voyage ; & l'on juge par l'extrême préciſion, & la netteté des touches de pluſieurs Gravûres qu'il vient de terminer, qu'il eſt réſolu de vaincre les plus grandes difficultés de l'Art. Outre la reſſemblance, qui eſt ordinairement parfaite dans ſes Portraits, on y trouve de la vie : celui de M. de Crebillon, le pere, eſt parlant. Quelques enfans, quelques figures de femmes qu'il a repréſentées, ſont remplies de graces, & ont la ſoupleſſe de la chair. Et quel eſt le Graveur qui, depuis les Anciens, a jetté dans ſon travail autant d'eſprit, que celui qu'il a mis ſur une Cornaline, où il a exprimé en petit, ſur le Deſſein de M. Bouchardon, le Triomphe de Fontenoy ? Le Roi vient de couronner des talens ſi rares, il a accordé à M. Guay le titre de ſon Graveur en Pierres fines, qu'avoit le Sieur Barier, & le Logement que ce dernier occupoit aux Galleries du Louvre ; & l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, ſouſcrivant au choix du Monarque, lui a fait l'honneur de l'admettre dans ſon Corps.

ADDITIONS
à l'Hiſtoire des Graveurs en Pierres fines.

SI je m'étois apperçû plûtôt des lettres initiales qui ſe voyent ſur une Sardoine du Cabinet du Roi repréſentant une Bataille, (*a*) & qui apprennent que c'eſt un ouvrage de Matthieu del Naſſaro, je me ſerois encore plus répandu que je ne l'ai fait ſur les louanges de cet Artiſte ; car il falloit être armé d'un grand courage, pour avoir entrepris & porté à ſa perfection un travail auſſi long & auſſi difficile que celui-là. D'un autre côté, l'examen du Portrait de François I. qui eſt dans le même Cabinet, & que je regarde encore comme une production du Naſſaro, m'auroit fait remarquer, que s'il y a quelque choſe à reprendre dans la maniére de ce Graveur, c'eſt le trop de ſéchereſſe ; défaut qui vient ſouvent d'un excès d'attention à finir un ouvrage, & à vouloir paroître n'y avoir rien négligé, & qui par conſéquent eſt plus excuſable que l'indéciſion & une touche trop molle & trop incertaine. *MATTHIEU DEL NASSARO.*

Les Médailles que Jacques de Trezzo a gravées ſur ſes propres modéles, font un homme plus extraordinaire, que les plus belles copies qu'il a pû faire d'après l'antique ; je n'en citerai qu'une ſeule : c'eſt celle qui porte ſon nom avec la date 1578. & qui repréſente le Portrait de Jean de Herréra, Architecte de Philippe II. Roi d'Eſpagne, qui ayant ſuccédé à Jean-Baptiſte de Tolede dans la conduite du fameux bâtiment de l'Eſcurial, en a publié les Plans & les Elévations, avec une deſcription imprimée à Madrid en 1589, qui eſt un ouvrage rare & curieux. *JACQUES DE TREZZO.*

Le frere du Chevalier Coſtanzi, nommé Thomas, eſt mort à Rome en 1747. Pour lui il continue de graver avec le même ſuccès & les mêmes applaudiſſemens. Un de ſes derniers ouvrages eſt le Portrait de l'Impératrice Reine de Hongrie, qu'il a gravé ſur un très-grand Saphir oriental. Cette gravûre avoit été précédée d'une autre, qui, au rapport de l'Auteur même, eſt ſupérieure à tout ce qu'il a jamais fait ; deux années & demie d'un travail aſſidu *LE CHEVALIER COSTANZI.*

(*a*) On en trouvera l'Eſtampe & ſa Deſcription ſous le N°. 107. dans le Recueil des Pierres gravées du Roi, qui accompagne ce Traité ; & l'on verra auſſi dans ce même Recueil, ſur la fin, le Portrait de François I.

y ont à peine ſuffi, & la matiére eſt une Emeraude de prix, de ſept lignes d'épaiſſeur, & qui, dans le plus grand diamétre de l'ovale, porte deux pouces. Sur une des faces eſt gravé le Portrait du Pape Regnant, & ſur le revers les têtes de S. Pierre & de S. Paul. Ce morceau ſingulier, fait par ordre du Cardinal Lanti, étoit deſtiné pour l'agraff. de la châpe dont Sa Sainteté ſe revêt dans les jours de ſolemnités; mais le Saint Pere, après s'en être ſervi une ſeule fois, a jugé à propos de le placer dans le Tréſor de S. Pétrone à Boulogne, où il fait l'admiration des Curieux.

Dominique Landi. Jean Ant. Piheler.

Dominique Landi eſt né à Lucques, & Jean-Antoine Piheler à Brixen dans le Tirol. Je n'ai vû de ce dernier que quelques foibles copies de gravûres antiques; mais Landi eſt un très-bon Graveur, s'il fait toûjours auſſi-bien que ce que j'en connois, qui eſt un Portrait d'homme ayant les cheveux courts & friſés à l'antique, dont j'ai le ſouffre.

De Becker.

J'apprens que Philippe-Chriſtophe de Becker eſt mort à Vienne en Autriche, dès le 8. Mai 1743.

M. Guay.

Mon deſſein n'eſt pas de faire connoître toutes les gravûres de M. Guay, il eſt ſi laborieux, que j'aurois peine à le ſuivre dans le cours de ſes opérations; mais comment pourrai-je me refuſer à la ſatisfaction de parler du beau morceau qu'il a fait pour ſa réception à l'Académie de Peinture & de Sculpture? Je ſuis trop vivement touché des ſoins que je lui ai vû prendre pour ſe ſignaler en cette occaſion, & mériter la place honorable qui lui étoit deſtinée; j'aime auſſi à lui voir traiter un ſujet, qui, interprête des ſentimens vifs & reſpectueux de l'Académie, nous montre le Génie du Deſſein à qui Apollon fait part de ſes lauriers, ou pour parler un langage moins allégorique, le Roi qui fait à l'Académie l'honneur de s'en déclarer le Protecteur; événement qui ſera inſcrit dans les Faſtes de notre illuſtre Monarque, au même rang que ſes plus brillans exploits, & qui dans l'ordre des ouvrages de M. Guay, eſt déja placé entre le Triomphe de Fontenoy & la Victoire de Lawfelt. Cette derniére gravûre faite d'après la Médaille, a été très-bien reçûë, & elle nous laiſſe enviſager une Hiſtoire du Roi en Pierres gravées, qui deviendra la choſe du monde la plus neuve & la plus intéreſſante.

MANUEL

MANUEL
DE
LA GRAVURE
EN
PIERRES FINES,
ET SES DÉPENDANCES.

PARTAGE DE CE TRAITÉ.

I.

Defcription des Pierres précieufes, & autres Pierres fines propres à la Gravûre.

II.

Pratique de la Gravûre en creux, & de celle en relief, fur les Pierres fines.

III.

De la maniére de contrefaire les Pierres gravées avec du Verre coloré.

IV.

Obfervations fur les diverfes maniéres de tirer des Empreintes, fur la façon de monter les Pierres gravées, & comment on les conferve dans les Cabinets.



DESCRIPTION

DES

PIERRES PRÉCIEUSES,

ET DES AUTRES PIERRES FINES

PROPRES A LA GRAVURE.

PERSUADÉ qu'une ſimple indication des différentes Pierres précieuſes, & de celles auxquelles on a donné le nom de Pierres fines, rempliſſoit ſuffiſamment l'objet que je m'étois propoſé, j'ai tâché d'en faire l'énumération la plus exacte, dans le Traité ſur les Pierres gravées, que je donne au Public; mais l'on m'a fait obſerver, que ſi j'avois véritablement deſſein d'approfondir tout ce qui a rapport à l'Art de la Gravûre ſur les Pierres fines, je ne pouvois point me diſpenſer de décrire chaque eſpéce de Pierres en particulier, que je devois les caractériſer, & les déſigner par leurs couleurs, qu'il me falloit même établir leur différente nature, & ſans entrer dans un trop grand détail, ni toucher à ce qui appartient à la Phyſique, mettre mes Lecteurs en état de connoître ces Merveilles de la Nature, & de pouvoir en diſcourir. J'avois, il faut l'avoüer, quelque répugnance à me charger de ce nouveau travail. Je ne ſçai que trop le riſque qu'on court à parler ſur des matiéres qui ne ſont pas de ſa compétence, & celle-ci m'étoit preſqu'abſolument étrangère. Devois-je

avoir recours aux Livres, & m'en rapporter au témoignage d'Auteurs peu fûrs dans leurs principes, ou dont j'aurois peut-être mal rendu les penfées? C'étoit encore un danger auquel il ne me paroiffoit pas prudent de m'expofer. Dans cet embarras, j'ai le bonheur de voir venir à mon fecours des perfonnes dont les lumiéres acquifes par une longue expérience, vont me diriger & m'éclairer: mes craintes fe diffipent, & je remplis fans héfiter la tâche qui m'a été impofée.

La Nature admirable dans toutes fes productions, ne femble avoir voulu fe renfermer dans des bornes étroites, en formant les Pierres précieufes, que pour mieux réunir toutes fes richeffes, & paroître avec plus de magnificence. Elle y raffemble les plus vives couleurs, elle en diverfifie les teintes à l'infini: elle a choifi une matiére d'une fineffe extrême, dont toutes les parties fe font rapprochées, liées & condenfées, pour former un corps qui furpaffât en dureté tous les autres minéraux, & qui fût auffi tranfparent que l'eau la plus pure; & à cela fe joint un éclat brillant & lumineux qui éblouït, & qui eft encore relevé par la rareté de la chofe même. On ne doit pas être furpris fi dans tous les tems & chez toutes les Nations, l'eftime pour ces rares merveilles a été générale, & portée fi loin, que non-feulement on leur a facrifié tous les thréfors, mais qu'elles femblent même avoir épuifé les regards; jufques-là, ajoûte Pline (*a*), qu'on a vû des hommes curieux, adorateurs d'une belle Pierre précieufe, ne pouvoir fe laffer d'y contempler la main induftrieufe de la Nature, & ne montrer que de l'indifférence pour fes autres ouvrages.

Entre toutes les Pierres précieufes, le Diamant & le Rubis tiennent avec juftice le premier rang. Celui-ci fe diftingue par la richeffe de fa couleur; l'autre jette un éclat comparable à celui de l'étoile la plus brillante. Je commencerai par décrire le Diamant. Perfonne n'ignore que c'eft la plus compacte, & par conféquent la plus dure de toutes les productions de la Nature. Il entame tous les autres corps, & ne peut l'être que par lui-même, & s'il a fur eux de l'avantage, il en eft redevable à cette extrême dureté, puifque c'eft elle qui lui procure ce feu

LE DIAMANT.

(*a*) *Plin. Hift. nat. lib.* 37. *init. cap.* 1.

étincelant, dont il paroît pénétré. Le Diamant ſe tire de la Mine, ordinairement brut, & reſſemble alors à un ſimple caillou; on n'en rencontre point communément auxquels la Nature ait elle-même donné la taille, c'eſt-à-dire, qui ſoient polis ſans que l'Art y ait concouru, & dont les faces ſoient réguliérement formées; mais il s'en préſente cependant quelquefois où la taille paroît indiquée, & qui ayant roulé parmi les ſables dans le lit de riviéres rapides, ſe trouvent polis naturellement, & tout-à-fait tranſparens: quelques-uns même ſont facetés. Ces ſortes de Diamans bruts ſe nomment *Bruts ingénus*; & lorſque leur figure eſt pyramidale, & ſe termine en pointe, on les appelle *Pointes naïves.*

Il n'y a pas d'apparence que les Anciens aient connu & recherché d'autres Diamans, que ces derniers; les quatre qui enrichiſſent l'agraffe du Manteau Royal de Charlemagne, qu'on conſerve au Thréſor de Saint Denis, ne ſont que de ces Pointes naïves. Tout imparfaits qu'étoient les Diamans que la Nature avoit ainſi formés, on ne laiſſa pas de les regarder comme ce qu'elle offroit de plus rare; & Pline remarque que pendant long-tems il n'appartint qu'aux Rois, & même aux plus puiſſans, d'en poſſéder quelques-uns (*a*). On ſoupçonnoit Agrippa, le dernier Roi des Juifs, d'entretenir un commerce inceſtueux avec Bérénice ſa ſœur; & le précieux Diamant qu'il mit au doigt de cette Princeſſe, réaliſa preſque ces ſoupçons: tant on avoit conçû une haute idée de cette Pierre ineſtimable (*b*). Je laiſſe à penſer de quel œil les Romains auroient regardé nos Diamans brillans, eux dont la magnificence alloit juſqu'à la prodigalité, quand il s'agiſſoit de ſatisfaire leur luxe.

Il n'eſt point vrai que le Diamant réſiſte au choc du marteau; c'eſt une fable que l'expérience dément, & que Pline n'auroit pas dû nous débiter, non plus que celle qu'il rapporte tout de ſuite, (*c*) que pour avoir de la poudre de Diamant, dont les Graveurs ſe ſervent lorſqu'ils gravent les autres Pierres fines, on fait tremper le Diamant dans du ſang de bouc tout chaud, & que devenant par ce moyen plus tendre, la Pierre ſe réduit aiſément en

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 4. (*b*) *Juvenal. Sat.* 6. *v.* 155. (*c*) *Plin. ibidem.*

petits éclats, & se divise même en portions si menues, que l'œil peut à peine les discerner.

On apperçoit au travers de ce récit fabuleux, que les Anciens broyoient comme nous le Diamant, & sans doute que ceux qui en avoient le secret, & qui faisoient négoce de poudre de Diamant, n'avoient inventé un pareil mensonge, qu'afin de donner le change, & demeurer plus sûrement en possession d'un commerce qui auroit cessé de leur être lucratif, s'il eût été partagé. Ce qui doit paroître assez surprenant, c'est que les Anciens ayant reconnu dans le Diamant la force d'entamer toutes les autres Pierres fines, sans exception, ils n'aient pas apperçû qu'il faisoit le même effet sur lui-même. Cela les conduisoit tout naturellement à la taille de cette Pierre précieuse, pour peu qu'ils y eussent fait attention. Mais c'est le sort de toutes les découvertes, que plus on semble prêt de les faire, plus on en est éloigné; ce n'est presque toûjours que le hazard qui en décide.

La taille du Diamant ne doit elle-même son origine qu'à un coup de hazard. Louis de Berquen, natif de Bruges (a), qui le premier la mit en pratique, il n'y a pas encore trois cens ans, étoit un jeune homme qui sortoit à peine des Classes, & qui né dans une famille noble, n'étoit nullement initié dans l'Art du Lapidaire. Il avoit éprouvé que deux Diamans s'entamoient, si on les frottoit un peu fortement l'un contre l'autre; il n'en fallut pas davantage pour faire naître dans un sujet industrieux, & capable de méditation, des idées plus étendues. Il prit deux Diamans bruts, les monta sur le Ciment, & les égrisant l'un contre l'autre, il parvint à y former des facettes assez réguliéres; après quoi à l'aide de certaines roues de fer qu'il avoit imaginées, & de la poudre qui étoit tombée de ces mêmes Diamans en les égrisant, & qu'il avoit eû soin de recueillir, il acheva, en promenant ces Diamans sur cette poudre, de leur donner un entier poliment. On vit paroître pour lors le premier Diamant devenu régulier, poli, & brillant par le secours de l'Art, mais qui n'eut pour cette fois d'autre forme que celle d'une Pointe naïve.

C'en étoit assez pour une premiére tentative; il suffisoit d'avoir

(a) Les Merveilles des Indes, par R. de Berquen, p. 13. & suiv.

pû

pû réduire le Diamant à recevoir une forme & un poliment, ſans leſquels il continuoit de ne faire aucun effet, de n'avoir ni jeu, ni brillant, & de demeurer une Pierre morte & abſolument inutile. Le premier eſſai eut les ſuites les plus heureuſes : à l'exception d'un très-petit nombre de Diamans revêches, auxquels on a donné le nom de *Diamans de Nature*, & qui, quelqu'effort qu'on faſſe, ne peuvent point acquérir le poliment dans certaines parties, ce qui vient de ce que le fil en eſt tortueux, tous les autres Diamans ſe ſont prêtés à l'Art du Lapidaire, qui s'y eſt pris de différentes façons pour leur donner la taille, ſuivant que la forme du Diamant brut le permettoit & le demandoit.

On eſt aux Indes dans cette perſuaſion, qu'il eſt important de ne rien perdre d'un Diamant, & l'on y eſt moins curieux en le taillant de lui faire prendre une forme réguliére, que de le conſerver dans toute ſon étendue. Les Pierres qu'on reçoit toutes taillées de ce Pays-là, ont preſque toûjours des formes bizarres ; parce que le Lapidaire Indien s'eſt réglé pour le nombre & l'arrangement de ſes facettes, ſur la forme naturelle du Diamant brut, & qu'il en a ſuivi ſcrupuleuſement le contour. Le plus gros Diamant du Grand Mogol qui eſt une Roſe, préſente une infinité de facettes, toutes extrêmement inégales. Notre goût eſt ſur cela fort différent ; il ne ſouffre point de ces figures baroques, & comme il veut du régulier, celui qui taille un Diamant brut, tâche, autant qu'il eſt poſſible, de donner une forme aimable à la Pierre qu'on lui a miſe entre les mains. Je vais décrire les différentes eſpéces de taille qui ſe pratiquent le plus fréquemment en Europe.

Lorſque la Pierre s'étend en ſuperficie, ſans être épaiſſe, on ſe contente d'en dreſſer les deux principales faces, & l'on en abat les côtés ou tranches, en talus, ou, pour me ſervir des termes de l'Art, on y forme ſur chaque côté un biſeau. Ces Diamans ont aſſez ſouvent la figure d'un quarré parfait, ou d'un quarré long, on en voit auſſi de taillés à pans ; & quelque ſoit leur forme, on les appelle *Pierres taillées en table*, ou *Pierres foibles.* Ceux qui ont commencé à tailler les Diamans, leur ont ſouvent donné cette taille (*a*).

(*a*) Voyez la figure des Diamans en table dans la Planche au bas de la p. 59. Fig. 1.

Les Diamans nommés *Pierres épaiſſes*, ſont taillés en deſſus comme les Pierres foibles, c'eſt-à-dire que la partie qui doit ſe préſenter, lorſque le Diamant ſera mis en œuvre, eſt en table. Mais il n'en eſt pas ainſi de la face oppoſée ; au-lieu d'être plate, elle eſt en culaſſe, ayant à peu près le double d'épaiſſeur de la partie ſupérieure, & formant un priſme régulier (*a*). C'eſt encore ainſi qu'étoient taillés dans les commencemens preſque tous les Diamans, pour peu qu'ils euſſent de l'épaiſſeur.

Mais depuis qu'on a perfectionné l'Art de la taille, on ne forme plus guère les Diamans autrement qu'en *Roſe*, ou en *Brillant*. La premiére de ces deux eſpéces de taille, eſt aſſez ancienne parmi nous, & elle eſt preſque la ſeule qui ſoit admiſe chez les Orientaux ; ils prétendent que tout Diamant taillé autrement, n'a point le jeu qu'il doit avoir, ou qu'il papillotte trop. Autrefois quand un Diamant brut étoit fort épais, on le clivoit, c'eſt-à-dire qu'on le ſéparoit en deux, pour trouver deux Diamans dans la même Pierre ; & encore aujourd'hui il y a des occaſions où l'on eſt obligé d'uſer de cette pratique. Elle conſiſte à tracer dans tout le pourtour ou circonférence du Diamant, un ſillon, ou ligne de partage, en obſervant de ſuivre le vrai fil de la Pierre ; & lorſque cette ligne a acquis aſſez de profondeur, on prend une lame de couteau d'acier bien aiguiſée & bien trempée, on la préſente ſur cette raie, & d'un ſeul coup ſec, & frappé juſte ſur la Pierre poſée droite & bien à plomb, on la diviſe net en deux parties à peu près égales.

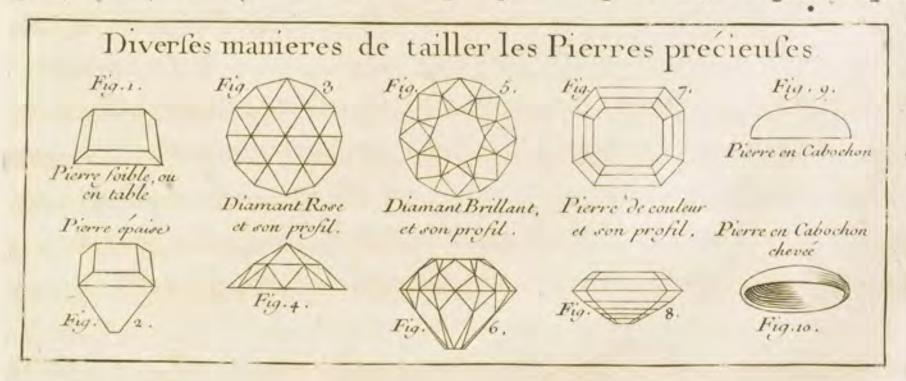
Les Diamans ainſi clivés ſont très-propres pour faire des *Roſes*; car le Diamant-Roſe doit être plat par-deſſous comme les Pierres foibles, tandis que le deſſus qui s'éléve en dôme, eſt taillé à facettes (*b*). Le plus ordinairement on y exprime au centre ſix facettes, qui décrivent autant de triangles, dont les ſommets ſe réuniſſent en un point, & les baſes vont s'appuyer ſur un autre rang de triangles, qui poſés dans un ſens contraire aux précédens, viennent ſe terminer à leur ſommet ſur le contour tranchant de la Pierre, qu'on nomme en termes de l'Art le *Feuilletis*, laiſſant entre

(*a*) Voyez pour la taille des Pierres épaiſſes la Planche ci-contre, Fig. 2.

(*b*) Les Fig. 3. & 4. de la même Planche montrent la taille du Diamant-Roſe.

eux des eſpaces qui ſont encore recoupés chacun en deux facettes. Cette diſtribution donne en tout le nombre de vingt-quatre facettes, toutes triangulaires, & forme, comme on voit, deux rangs de facettes. La ſuperficie du Diamant-Roſe étant ainſi partagée en deux parties, la plus éminente s'appelle la *Couronne*, & celle qui fait le tour du Diamant, prend le nom de *Dentelle*.

Le Diamant-Roſe darde de fort grands éclats de lumiére, & qui ſont même à proportion, plus étendus que ceux qui ſortent du Diamant-Brillant, ou brillanté; mais il eſt vrai que celui-ci joue auſſi infiniment davantage, ce qui eſt l'effet de la différence de la taille. Les Pierres épaiſſes ont néceſſairement dû faire naître l'idée du Diamant-Brillant; car ce dernier eſt diviſé dans ſon épaiſſeur en deux parties inégales, de la même maniére, & dans la même proportion que les Pierres épaiſſes; c'eſt-à-dire qu'environ un tiers eſt pour le deſſus du Diamant, & les deux autres tiers pour le deſſous nommé la *Culaſſe*: mais au-lieu que la table de la Pierre épaiſſe n'eſt environnée que de ſimples biſeaux; dans le Brillant le pourtour de la table qui eſt à huit pans, eſt taillé à facettes, les unes triangulaires, & les autres loſanges, & le deſſous de la Pierre qui n'étoit qu'un priſme renverſé, eſt encore taillé à facettes, appellées *Pavillons*, préciſément dans le même ordre que les facettes de la partie ſupérieure; car il eſt eſſentiel que tant les facettes de deſſus que celles de deſſous, ſe répondent les unes aux autres, & ſoient placées dans une ſymmétrie parfaite; autrement le jeu ſeroit faux. Il n'y a guère plus d'un ſiécle qu'on a commencé à brillanter ainſi les Diamans, ce qui les a mis en bien plus grande faveur qu'ils n'étoient; on ne les a que pour la parure, & quiconque



veut paroître, préférera toujours ce qui attirera davantage les re gards. On comprend facilement, que comme il eſt aiſé de faire un Brillant d'une Pierre épaiſſe, il ne doit preſque plus reſter de celles qui avoient reçû anciennement cette derniére taille ; & il ne me paroît pas moins ſuperflu de faire obſerver, que c'eſt de la multiplicité des facettes, & de l'arrangement régulier de ces mêmes facettes, qui étant en oppoſition, ſe réfléchiſſent & ſe mirent les unes dans les autres, que naît tout le jeu du Diamant-Brillant, & l'extrême vivacité du feu qui en ſort (*a*).

Il eſt encore plus à la connoiſſance de tout le monde, que les Diamans les plus parfaits, les plus chers, & les plus rares, ſont les plus gros, qui joignent à une belle forme, de la hauteur & du fond; ceux de la plus belle eau, c'eſt-à-dire les Diamans les plus blancs, & dont la couleur extrêmement vive ne ſouffre aucune altération, & ne participe d'aucune couleur étrangère & ſourde, comme celle du fer, de l'ardoiſe, &c. ceux enfin qui ſont les plus nets, & exempts de taches, de points & de glaces. On a donné ce dernier nom à de petits interſtices ou vuides, remplis de globules d'air, qui s'étant logés dans la Pierre lors de ſa formation, ont empêché la matiére de ſe lier également par-tout, & y font paroître des déchirures, ſi je puis me ſervir de ce terme, dont les facettes multiplient encore le nombre par la réflexion. Il ne faut qu'un choc, qu'un coup donné inconſidérément & à faux ſur un Diamant, non-ſeulement pour l'étonner, & y découvrir une glace cachée, ou en étendre une autre qui n'occupoit qu'un petit eſpace, mais pour fendre même la Pierre : le ſeul mouvement du poinçon, appuyé trop fortement en ſertiſſant, a cauſé plus d'une fois de pareils dommages. Quant aux points ou dragons, ce ſont des parties métalliques, qui pareillement engagées dans le corps du Diamant, ſe montrent comme autant de petites taches noires & opaques, & le défigurent étrangement. Quelquefois on fait diſparoître ces taches, ou du moins une partie, en mettant le Diamant dans un creuſet, & le pouſſant à un feu violent; mais on n'eſt pas toûjours ſûr de réuſſir, & il arrive même

(*b*) La taille du Diamant-Brillant eſt exprimée dans la Planche qui ſe trouve au bas de la page précédente, Fig. 5. & 6.

que

que les parties métalliques venant à se dissoudre, la couleur du Diamant en souffre, & en est singuliérement altérée.

Jusqu'à présent les Diamans avoient été tirés de l'Inde; mais depuis environ une trentaine d'années, on en a découvert une Mine au Brésil, & ceux qu'elle produit ne diffèrent en rien des Diamans des Indes Orientales, & méritent à tous égards la même estime. Quoique le propre du Diamant, qui est un corps diaphane, soit de n'avoir aucune couleur, & qu'on ne le prise qu'autant qu'il est blanc; il y a cependant des Diamans rouges, de bleus, de verts, & de jaunes, dont la couleur est très-décidée, & que la singularité rend d'un très-grand prix. Mais tous ces Diamans de couleur ne forment avec le Diamant blanc qu'un seul genre, & ils n'ont pour se distinguer d'autre nom, que celui de la couleur dont ils sont imbus, joint au nom de l'espéce.

Il en est de même dans les Indes Orientales, par rapport aux Pierres précieuses de couleur; elles y sont toutes comprises sous le nom générique de Rubis. L'Améthyste y est nommée un Rubis violet, le Saphir n'y est connu que sous le nom de Rubis bleu, la Topaze sous celui de Rubis jaune, & ainsi de toutes les autres Pierres précieuses de couleur Orientales. Mais sans m'arrêter à cette dénomination, qui n'est que de pure curiosité, je vais présenter le Rubis sous le point de vûe où nous l'envisageons, & je remarquerai que le Rubis d'Orient proprement dit, est de toutes les Pierres précieuses la plus difficile à trouver dans son dégré de perfection. On exige qu'il soit extrêmement net, condition qui s'étend généralement à toutes les Pierres précieuses; la couleur en doit être véritable ponceau, ou couleur de feu, & l'on veut que le rouge en soit très-velouté, & qu'il jette un feu vif & ardent. *Le Rubis.*

Lorsque le Rubis est pourvû de toutes ces qualités, & qu'il est avec cela d'une bonne grosseur, & d'une forme agréable, il n'y a certainement aucune Pierre qui lui soit comparable; & ce n'est pas sans raison que dans l'Orient, où le goût pour les Pierres précieuses est peut-être plus sûr & plus marqué qu'en aucun autre endroit de l'Univers, on fait beaucoup plus de cas des beaux Rubis, que des beaux Diamans. Par-tout où il y aura de véritables Connoisseurs, il ne faut pas craindre qu'on pense autrement.

Benvenuto Cellini (*a*), Sculpteur Florentin, qui nous a laiſſé un Traité de l'Orfévrerie, remarquoit il y a environ deux cens ans, qu'un Rubis parfait peſant un Karat, ſe ſeroit vendu de ſon tems huit cens écus d'or, tandis qu'un Diamant du même poids & de la même perfection, n'en auroit valu que cent. Mais où trouver des Rubis de la premiére beauté? Preſque tous péchent dans la couleur, qui n'eſt pas aſſez pure, ou qui dans les uns eſt trop ſourde, & dans les autres trop claire.

Ces magnifiques Eſcarboucles, qui ont épuiſé les éloges des Anciens, & auxquelles ils ont cru devoir donner le nom d'Ἄνθραξ, ou de *Carbunculus*, à cauſe de leur reſſemblance avec un charbon ardent, ont certainement été des Rubis. L'Antiquité en connoiſſoit un grand nombre; car pourvû qu'une Pierre fût ardente & de couleur rouge, elle occupoit une place parmi les Eſcarboucles. Aujourd'hui les Rubis ſe réduiſent à quatre eſpéces. Celui qui marche le premier, eſt le Rubis d'Orient que j'ai décrit, dont l'extrême beauté, ſupérieure encore à ſa rareté, laiſſe bien loin derriére lui toutes les autres Pierres précieuſes du même genre. Le Rubis de Bréſil vient enſuite; juſques à préſent il ne s'eſt pas fait beaucoup rechercher, parce qu'on n'en a point encore vû d'un beau rouge; ſa couleur eſt un rouge clair laqueux qui n'attire point. Le Rubis-Balais eſt plus agréable; mais pour être parfait il doit être d'une belle couleur de roſe, non point de couleur de roſe pâle, ni d'un rouge tirant un peu ſur la pelure d'oignon, ainſi qu'on le trouve aſſez fréquemment. La quatriéme eſpéce eſt le Rubis-Spinelle, dont la couleur plus obſcure que celle du Rubis d'Orient, eſt une couleur de feu un peu orangée. Les plus beaux Rubis de ces deux derniéres eſpéces croiſſent dans les Indes Orientales; mais il s'en trouve auſſi en Europe, & comme ils ſont infiniment moins durs que le véritable Rubis d'Orient, ils ne prennent pas, non plus que le Rubis du Breſil, un poliment fort vif; & ils perdent aiſément celui qu'ils ont reçû, ce qui eſt un grand défaut.

Si Pline en eſt cru (*b*), les Anciens ont peu gravé ſur le Rubis, & parce qu'ils le croyoient trop difficile à entamer, & parce que,

(*a*) *Benv. Cellini, Trattato dell' Orific. c. 1.*

(*b*) *Plin. lib. 37. c. 7.*

ſelon eux, il emportoit avec lui une partie de la cire, lorſqu'on vouloit s'en ſervir à cacheter. Ils avoient de plus cette fauſſe prévention, qu'étant poſée ſur la cire, cette Pierre par ſa ſeule approche, étoit capable de la faire fondre. La ſignification du nom du Rubis, tant en Grec qu'en Latin a pû faire admettre en lui une qualité qui n'y fut jamais ; & combien voyons-nous tous les jours de choſes, auxquelles on a la foibleſſe d'attribuer des propriétés, par une raiſon de conformité de nom, ou à cauſe d'une certaine reſſemblance de figure avec les choſes mêmes auxquelles on veut les appliquer. Ce ſeroit perdre le tems que de s'amuſer à relever de pareilles puérilités ; il faut plûtôt croire que le Rubis n'étoit négligé par les anciens Graveurs, comme il l'eſt encore, qu'à cauſe de ſa trop grande dureté, & que la Gravûre, quelque belle qu'elle eût pû être, n'auroit ſervi qu'à lui faire perdre de ſon prix, & même à le défigurer.

Quant à la taille qu'on donne préſentement au Rubis, elle eſt la même que pour toutes les autres Pierres précieuſes de couleur. Le deſſus eſt en table environnée de bizeaux ; & le deſſous n'eſt qu'une ſuite d'autres bizeaux, qui commençant à la tranche, & allant par dégrés en diminuant de hauteur chacun par égale proportion, vont ſe terminer au fond de la culaſſe (*a*). C'eſt du moins ainſi qu'on eſt dans l'uſage de les tailler, au grand regret de quelques Curieux, qui voudroient qu'à l'imitation des Anciens, & de tous les Orientaux, on ne formât toutes les Pierres de couleur qu'en Cabochon. Ils prétendent, & peut-être eſt-ce avec raiſon, qu'autrement la Pierre ne ſe montre point dans ſa véritable couleur, & que ce faux jeu qu'on lui procure lui devient très-nuiſible. Au reſte cette taille telle que je viens de la décrire, n'eſt que pour les Pierres précieuſes qu'on a deſſein de faire joüer & de faire briller; car pour toutes celles qui ſont ſimplement deſtinées à être gravées, il ſuffit que les deux faces en ſoient dreſſées uniment. On n'en monte aucune, quelle qu'elle ſoit, qu'on ne mette deſſous une feuille d'argent peinte d'une couleur aſſortiſſante à celle de la Pierre, afin d'en relever davantage l'éclat. Au défaut de pareilles

(*a*) La taille des Pierres de couleur eſt repréſentée dans la Planche qui ſe trouve au bas de la page 159. ſous les Figures 7. & 8.

feuilles, on pourroit y appliquer des fonds de velours ou d'autres étoffes de ſoie ; & l'on a vû des Pierres de couleur, qui étoient montées de cette maniére (*a*). Mais depuis bien des années cette ancienne pratique eſt tout-à-fait abandonnée.

La Vermeille.

Je ne prétends point comparer la Vermeille au Rubis : ſa couleur qui eſt d'un rouge cramoiſi très-foncé, n'eſt ni ſi agréable, ni ſi éclatante ; cependant ce ſeroit une Pierre de prix, & qui ſeroit digne de l'eſtime & de l'attention du meilleur Curieux, ſi elle ſe trouvoit d'une certaine groſſeur. Mais autant qu'il eſt commun d'en rencontrer de petites, autant s'en préſente-t-il rarement qui ſoient un peu grandes. On les fait venir de Bohême, & c'eſt une eſpéce de Grenat ; elles ont le même degré de dureté, & de plus elles ſont doüées d'une qualité que n'ont point les autres Pierres précieuſes, ſans même en excepter le Diamant : elles ſouffrent la plus grande violence du feu ſans ſe dépolir, ni ſans que leur couleur en ſoit altérée. Cette Pierre ne craint pas même les procédés auxquels on a recours, lorſqu'on veut décolorer les autres Pierres de couleur. Cette ſingularité avoit déja été remarquée par Pline (*b*), & l'obſervation de ce grand Philoſophe fait voir que, quoiqu'il ne la déſigne pas autrement dans l'endroit où il parle des Eſcarboucles, la Vermeille lui étoit cependant connue.

La Hyacinthe.

C'eſt avoir une idée fauſſe de la Hyacinthe, que de la confondre avec la Vermeille, ainſi que l'ont fait quelques-uns. Je viens d'établir le caractère de celle-ci, & par la deſcription que je vais faire de la premiére, on verra que ce ſont deux Pierres très-diſtinctes, & qui ne ſe reſſemblent en aucune façon. Il y a pluſieurs eſpéces de Hyacinthes ; mais la plus belle eſt ſans contredit l'Orientale. Outre la dureté qu'elle a en partage, & qui ne lui eſt pas moins propre qu'à toutes les autres Pierres de l'Orient, elle eſt d'un rouge brillant & haut en couleur, qui tire ſur l'oranger. Les autres Hyacinthes, qu'on nomme de Portugal, ou qui viennent de Bohême, ſont infiniment plus tendres, & leur couleur n'eſt pas, à beaucoup près, ſi vive. Elle approche de la couleur du ſouci dans la Hyacinthe de Portugal, qui a le défaut de n'être preſque

(*a*) *Benven. Cellin. Tratt. dell' Orific. c.1.* (*b*) *Plin. Hiſt. nat. l. 37. c. 7.*

jamais

jamais bien nette. Celle de Bohême au contraire, qui eſt appellée par quelques-uns Hyacinthe-la-Belle, a dans ſa couleur une certaine teinte qui annonce celle du vermillon.

Il n'eſt point douteux que la Pierre que nous nommons Hyacinthe, n'ait fait partie chez les Anciens de celles qu'ils appelloient Eſcarboucles; car ils comprenoient ſous ce nom généralement toutes les Pierres dont la couleur imitoit celle du feu. Par conſéquent notre Hyacinthe devoit être toute une autre Pierre que celle qui portoit chez eux le même nom; celle-ci étoit, à ce qu'il paroît, d'un violet clair, & du genre des Améthyſtes (*a*); dans l'autre, ſuivant la deſcription que j'en ai donnée, le rouge domine. Au reſte, qu'on ne me demande point quel a été l'ancien nom de la Hyacinthe, je craindrois que mes recherches ne fuſſent infructueuſes : & en effet, plus je conſidère le bouleverſement preſque général qui s'eſt fait dans la dénomination des Pierres précieuſes, plus j'imagine d'incertitude & d'embarras dans la conférence qu'on voudroit faire de nos Pierres précieuſes avec celles dont Pline & les autres Ecrivains de l'Antiquité rapportent les noms. Ces noms, pour la plûpart, ſont demeurés préciſément les mêmes; mais l'application de ces mêmes noms a totalement changé, de ſorte que telle Pierre précieuſe porte aujourd'hui un nom qui appartenoit anciennement à une Pierre d'une nature toute différente, & cela jette ſur cette partie de l'Hiſtoire naturelle un voile épais qu'il ne m'appartient pas de lever.

Le Grenat.

Le Grenat eſt encore une des Pierres précieuſes que les Anciens rangeoient parmi les Eſcarboucles; il n'eſt pas permis de le méconnoître, à la deſcription que Pline en fait (*b*). On voit que cette Pierre étoit autrefois en grande eſtime, & il eſt conſtant que quoique le Grenat ne ſoit point infiniment rare, c'eſt une Pierre fort belle, & qui mérite l'attention des Curieux les plus délicats, lorſqu'elle eſt bien parfaite. On en connoît aujourd'hui de deux ſortes, le Grenat Syrien, & le Grenat de Bohême, qui l'un & l'autre tirent leurs noms des pays où ils ſe trouvent. Le premier, qui eſt une Pierre Orientale, eſt le plus recherché, & celui qui le doit être davantage. Sa couleur, pour qu'on ne puiſſe rien

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 9.

(*b*) *Ibid. c.* 7.

y déſirer, demande à être d'un rouge de feu un peu laqueux, qui ſoit extrêmement net & limpide, & dont la vivacité, obſerve Pline (*a*), ſoit tempérée par cet agréable violet de l'Améthyſte d'Orient. Les Grenats de Bohême ſont au contraire preſque toûjours d'un rouge foncé & un peu noirâtre. Auſſi eſt-on obligé de les tailler fort minces, ou de les chever, c'eſt-à-dire, de les creuſer par-deſſous, lorſque ces Pierres ſont formées en cabochon, qui eſt une figure ronde ou ſphérique, qu'ont aſſez ſouvent les Pierres de couleur, & qu'on ne peut mieux comparer qu'à une goutte de ſuif refroidie (*b*). La même choſe ſe pratique à l'égard de toutes les autres Pierres qui tombent dans le même défaut. Sans cette précaution le Grenat de Bohême ne prendroit que très-difficilement la feuille, & reſteroit d'un ſombre qui auroit quelque choſe de trop triſte. Tous les Grenats, de quelque qualité qu'ils ſoient, ſont des Pierres ſur leſquelles la Gravûre fait un un fort bel effet; mais le travail n'en eſt pas aiſé: un Artiſte qui n'a pas la main ſûre, eſt dans un continuel danger d'en égriſer les vives arrêtes.

L'Emeraude.

On en peut dire autant de l'Emeraude, c'eſt une Pierre très-difficile à travailler, & qu'on ne peut entamer ſans y apporter bien de la patience, & en y ſacrifiant trop de tems. Otons-la donc à la Gravûre, & conſidérée ſeulement comme Pierre précieuſe, accordons-lui la premiére place après le Rubis. Elle en eſt digne ſi elle eſt parfaite, c'eſt-à-dire, ſi elle eſt d'un beau verd limpide, agréable à l'œil, & qui imite le verd de pré; & plus la couleur ſera foncée & veloutée, plus l'Emeraude aura de valeur. Les plus belles nous ſont apportées du Pérou par la voie du Mexique, & il en vient auſſi des Indes Orientales. Les Anciens faiſoient beaucoup de cas de ces derniéres, principalement de celles que leur fourniſſoit la Scythie (*c*), parce qu'elles étoient moins ſujettes à avoir des défauts, & qu'elles étoient auſſi plus hautes en couleur; mais il eſt probable qu'ils auroient comme nous donné la préférence aux Emeraudes que produit l'Amérique, s'ils en avoient

(*a*) *Optimi Amethyſtizontes, hoc eſt, quorum extremus igniculus in Amethyſti violam exeat.* Plin. lib. 37. c. 7.

(*b*) On a donné la figure d'une Pierre en cabochon, & d'une ſemblable Pierre chevée, dans la Planche qui eſt au bas de la pag. 159. ſous les Fig. 9. & 10.

(*c*) *Plin. lib.* 37. *c.* 5.

eû connoiſſance ; le verd en eſt gai, & infiniment aimable. Les Orientales ont en comparaiſon de celles-ci un air obſcur & morne; comme elles ſont beaucoup plus dures, & que les parties qui les compoſent ſont plus ſerrées, leur couleur verte doit néceſſairement tirer ſur le noir. On ne peut corriger cette imperfection, qu'en diminuant la Pierre d'épaiſſeur, & en y mettant deſſous une feuille capable de lui donner le brillant & la vivacité dont elle eſt dépourvûe. En général les Emeraudes ont un défaut, elles ne font un très-bel effet que pendant le jour : la nuit elles paroiſſent trop ſombres aux lumiéres, & même noires.

A moins que Pline n'ait eû en vûe une eſpéce d'Emeraude que nous n'avons plus, on ne comprend pas trop pourquoi il a obſervé qu'il n'étoit pas permis de faire ſervir cette Pierre à la Gravûre, & qu'elle étoit d'ailleurs ſi dure, qu'on n'auroit jamais pû la graver. On a l'expérience du contraire ; lui-même il avoit ſous les yeux pluſieurs exemples d'Emeraudes gravées ; & de plus, voulant ſe moquer de la vanité & du peu de goût du Muſicien Iſménias (*a*), il fait mention d'une Emeraude que ce Joüeur de flûte avoit fait acheter en Chypre, & ſur laquelle étoit repréſentée Amymone fille de Danaüs. Suivant le rapport du même Hiſtorien, on tailloit des Emeraudes dans la forme de nos verres concaves (*b*) : elles devoient produire le même effet que les lunettes, dont ſe ſervent les Myopes, & qui en diminuant les objets, les nétoient & les rendent diſtincts ; & Néron, qui apparemment avoit la vûe courte, regardoit de loin au travers d'une Emeraude ainſi taillée, les combats des Gladiateurs.

Le Beryl-le, ou Aigue-Marine.

Il paroît que les Anciens comprenoient indiſtinctement ſous le nom de Béryle, toutes les Pierres précieuſes, qui étoient légérement teintes de quelque couleur ; mais ce nom n'a pas aujourd'hui la même étendue, il eſt reſtreint à l'eſpéce de Béryle qui étoit autrefois la plus eſtimée, & dont la couleur eſt un verd d'eau léger, ou un verd très-foible & un peu bleuâtre ; encore cette Pierre eſt-elle plus connue ſous le nom d'Aigue-Marine, que ſa reſſemblance de couleur avec celle que préſente à l'œil la ſuperficie

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 1.

(*b*) *Iidem plerumque & concavi, ut viſum colligant... Nero Gladiatorum pugnas ſpectabat ſmaragdo.* Plin. lib. 37. cap. 5.

de l'eau de la mer, lui a fait apparemment impofer par les Modernes. Cette couleur tendre donne de la gaieté à cette Pierre précieufe, & la rend affez agréable, furtout fi l'Aigue-Marine eft d'Europe; car pour toutes celles qui naiffent dans les Indes Orientales, elles ont à la vérité plus de jeu, parce qu'elles font plus dures; mais un ton un peu noirâtre qui y domine, les fait auffi paroître plus triftes. Les Anciens croyoient réparer ce défaut en taillant cette Pierre à facettes, à peu près de la même maniére que nous taillons les Diamans-Rofe; quand elle étoit formée autrement, c'eft-à-dire, en table, ou en cabochon, ils l'employoient pour la Gravûre, & il nous refte d'affez beaux ouvrages antiques faits fur cette matiére.

Le Peridot.

Une autre Pierre de couleur verte eft le Péridot : il eft d'un verd jaunâtre, ou verd-canard, & c'eft, on n'en peut prefque point douter, le *Chryfoprafe* de Pline, qui, fuivant la defcription qu'il en fait (*a*), étoit pareillement d'un verd doré tirant fur le verd de poreau. Quand le Péridot eft dans fa perfection, ce n'eft pas affûrément une Pierre du dernier ordre. Les Indes en produifent qui font infiniment fupérieurs à ceux d'Europe.

La Chryfolithe.

Je trouve encore bien de la conformité entre cette Pierre précieufe, & celle que nous nommons Chryfolithe, & peut-être eft-ce la même Pierre; car fuivant le fentiment de Robert de Berquen, Auteur d'un Traité fur les Pierres précieufes (*b*), notre Chryfolithe eft, ainfi que le Péridot, une Pierre Orientale; fa couleur eft pareillement d'un verd naiffant, relevé d'un fond de jaune doré qui lui donne beaucoup d'éclat; & quoique plus tendre que les autres Pierres Orientales, elle mérite, dit ce Jouaillier, de tenir rang entre les Pierres précieufes. Cette opinion m'eft garantie par plufieurs bons Connoiffeurs, & le nom de la Pierre, qui en Grec fignifie une Pierre d'or, eft analogue à la defcription que j'en viens de faire.

Je ne diffimulerai pas néanmoins que tous les Auteurs n'ont pas une pareille idée de la Chryfolithe. Les uns prétendent que la Pierre préfentement connue fous ce nom, eft une efpéce d'Agathe, tranfparente en certaines parties, & opaque dans

(*a*) *Plin. l.* 37. *c.* 8. (*b*) Merveilles des Indes, p. 47.

d'autres,

d'autres, & dont le fond verdâtre eſt entrecoupé de différentes veines. Un ſçavant Antiquaire l'a confondue avec la Prime d'Emeraude (*a*). Anſelme Boëce de Boot (*b*), ainſi que Jean de Laët (*c*), aſſûrent que c'eſt la Topaze des Anciens. Mais tous ces ſentimens particuliers ne ſont point capables de me faire abandonner celui de Berquen. Qu'on y faſſe attention, la Topaze que décrit Pline (*d*), & qu'il dit avoir été découverte dans une iſle de la Mer Rouge, n'a aucun des caractères des véritables Pierres précieuſes; c'étoit plûtôt une eſpéce de Pierre fine, dont la couleur viſoit à celle que rend le jus de la plante qui croît dans nos jardins potagers, & qu'on nomme poreau. Cette Pierre fourniſſoit d'aſſez gros morceaux, puiſque la Statue d'Arſinoé, épouſe de Ptolomée Philadelphe, qui en avoit été faite, avoit quatre coudées de hauteur. Outre cela elle étoit tendre, elle ſouffroit la râpe comme le marbre, il n'étoit pas beſoin d'autres outils pour la travailler. Ce devoit être une Pierre opaque, à peu près de la nature de la Malachite, & jamais nom ne lui convint moins que celui de Chryſolithe.

La Topaze.

Il ne faut point chercher d'autre cauſe de toutes ces variations & de ces incertitudes, que dans le changement bizarre qu'ont éprouvé dans leurs noms la plus grande partie des Pierres précieuſes; il eſt conſtant que celle que nous nommons préſentement Topaze, étoit anciennement appellée Chryſolithe. Pline (*e*) fait une deſcription de cette belle Pierre qui ne permet pas d'en douter; & quand on la conſidère, & qu'on lui voit effacer par ſon éclat celui de l'or le plus brillant, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'un nom auſſi impoſant que celui de Chryſolithe, ne pouvoit être mieux appliqué. Nos plus belles Topazes ſont celles d'Orient, c'eſt-à-dire, celles qui viennent de l'Inde, & ce ſont, ſuivant toutes les apparences, ces mêmes Chryſolithes que les Anciens recevoient par la voie de l'Ethiopie, qui étoit alors l'entrepôt de tout le commerce des parties les plus orientales de l'Aſie.

(*a*) Lettre de Bagarris, dans les Lettres Franç. à M. de la Scala, p. 12.
(*b*) *De Boot, Gemm. hiſt. l. 2. c. 62.*
(*c*) *De Laët, de Gem. lib. 1. c. XI.*
(*d*) *Plin. lib. 37. c. 8.*
(*e*) *Id. lib. 37. c. 9.*

La Topaze & le Saphir ſont les plus dures de toutes les Pierres Orientales, & aucune à cet égard n'approche davantage du Diamant. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle lorſqu'une de ces Pierres avoit le défaut d'être peu colorée, on la blanchiſſoit autrefois de la maniére que je le dirai bientôt, en parlant du Saphir, & on tâchoit de la faire paſſer enſuite pour un véritable Diamant. Mais depuis que ceux-ci ſont devenus moins rares, & que la connoiſſance s'étant perfectionnée, il n'eſt plus auſſi aiſé d'en impoſer que dans ces tems, où des Joüailliers fort experts (*a*) étoient obligés d'avoüer, que pour éprouver ſûrement une Pierre, il falloit la teindre, c'eſt-à-dire, y appliquer deſſous une couche de noir, qui obſcurcit généralement toutes les Pierres, & fait ſeulement briller le Diamant; on ne s'aviſe plus guère de décolorer la Topaze, ni aucune autre Pierre de couleur. Qu'y gagneroit-on ?

Pour être dans ſon point de perfection, la Topaze doit être d'un très-beau jaune doré & ſatiné, ou d'un jaune de citron très-agréable. Ni les Topazes du Breſil, ni celles du Pérou, qu'on appelle Topazes d'Inde, qui ſont tendres & d'un jaune plus roux, non plus que les Topazes de Saxe, dont la couleur eſt jaune-clair, & dont la dureté n'eſt guère plus grande que celle du Cryſtal, ne ſont pas comparables aux Orientales. En général toutes les Topazes, ſi l'on excepte celles d'Orient, ſont d'une nature ſéche & peu liante, toûjours prêtes à s'éclater, & par conſéquent un Graveur riſque beaucoup en les travaillant.

Le Saphir

Il en eſt du Saphir, comme de toutes les autres belles Pierres de couleur : plus le bleu, qui en eſt la véritable teinte, eſt foncé & velouté, plus la Pierre eſt précieuſe. Le plus beau bleu qu'on puiſſe déſirer dans un Saphir, eſt celui qui imite le mieux l'azur pur, ou bleu céleſte ; mais cette riche couleur ne ſe trouve en un éminent dégré de perfection que dans les Saphirs d'Orient. On ignore abſolument le nom que les Anciens donnoient à cette Pierre précieuſe ; ils en avoient une qui portoit à la vérité le nom de *Sapphirus*, & qui étoit bleue ; mais elle étoit parſemée de paillettes d'or, & ne reſſembloit en aucune maniére à la Pierre à laquelle nous avons impoſé le nom de Saphir. Il s'y rencontroit,

(*a*) *Cellini, Tratt. dell' Orific. c. 1.*

dit Pline (*a*), des grains infiniment plus durs que le refte de la Pierre ; ces grains fe refufoient à l'outil, & empêchoient de pouvoir rien exprimer en gravûre fur ces Saphirs ; ceux-ci n'étoient pas d'ailleurs bien tranfparens. Rien de tout cela ne fe trouve dans notre Saphir. Cette derniére Pierre étoit cependant connue des Anciens, on a des preuves qu'ils en ont fait ufage, & même affez fréquemment, pour la Gravûre ; mais je n'ofe entreprendre de démêler le nom qu'elle portoit chez eux, je ne vois que la Pierre nommée par Pline *Cyanos* (*b*), qui puiffe avoir été le Saphir, tel qu'on nous le préfente aujourd'hui.

Au refte il ne faut pas croire que tous les Saphirs d'Orient foient de la même teinte ; on en voit qui font d'un bleu tirant un peu fur le violet, d'autres d'un bleu fort clair, qui paffent fous le nom d'Aigue-Marine Orientale, & quelques-uns font fi peu colorés, que fi on les met dans un creufet, enterrés dans de la limaille de fer & du fable, qu'on donne par dégré un feu vif, & qu'on le pouffe jufqu'à ce que la Pierre ait pris la couleur de cerife, on leur fait perdre la couleur, & on les rend même entiérement blancs. Mais il faut avoir grande attention, qu'avant de leur faire prendre l'air, ils foient tout-à-fait éteints & refroidis, fans quoi le paffage du froid au chaud ébranleroit la matiére, la bouleverferoit, & rendroit le Saphir trouble & neigeux, ou ce qu'on appelle *Chalcédoineux*. Un Saphir décoloré avec foin imite affez bien le Diamant, & l'on en voit auxquels on a donné la taille du Diamant, afin d'en impofer plus aifément. Peut-être que le plus grand nombre de ces Diamans qu'on fuppofe avoir été gravés en creux, ne font que des Saphirs ou des Topazes d'Orient ainfi décolorés. J'y vois du moins de l'apparence, & je n'ai pû m'empêcher d'en faire la remarque dans le précédent Traité (*c*). L'Europe produit auffi des Saphirs : les principaux font ceux de Bohême & de Siléfie, qu'on nomme Saphirs d'eau, & qui font d'un bleu un peu délavé. On eftime peu ceux qu'on trouve près du Puy en Vélai, ils ne font guère plus durs que le Cryftal ; leur couleur bleue tirant fur le noir, ne fe peut mieux comparer qu'à de l'acier qu'on a fait paffer par le feu pour le rendre bleu.

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 9. (*b*) *Ibid.* (*c*) *Suprà, pag.* 91.

L'Amethyste.

On pourroit décolorer les Améthystes, comme on décolore les Saphirs; mais on s'en abstient, parce qu'elles sont trop tendres: il seroit plus convenable de les employer à la Gravûre, à l'exemple des Anciens. Pline (*a*) dit expressément qu'elles y sont très-propres, que les excavations s'y font aisément; mais quand il ne l'auroit pas observé, le grand nombre de Gravûres antiques sur des Améthystes qui nous restent, le feroit assez connoître.

Nos plus belles Améthystes sont apportées de Carthagène en Amérique. Pour qu'elles soient d'une beauté accomplie, le violet qui est leur couleur, doit imiter parfaitement celui de la fleur de Pensée; c'est-à-dire, qu'il doit être le plus velouté qu'il est possible. On ne fait pas beaucoup de cas d'une Améthyste trop pâle, & cependant il s'en rencontre qui sont presque blanches. Il en est aussi dont la couleur approche du gris-de-lin, & d'autres qui sont d'un violet rougeâtre, ou pourpre-clair. Une assez grande partie des Améthystes Orientales sont de cette dernière couleur, & c'étoient celles pour lesquelles les Anciens sembloient montrer le plus d'empressement. Crédules à l'excès, ils ne les recherchoient avec tant d'ardeur, que pour se livrer plus impunément à l'intempérance; car trompés par la signification du nom Grec de cette Pierre précieuse (*b*), & tirant une autre induction de sa couleur, qui approche de celle du vin, ils poussoient la prévention jusqu'à la regarder comme un préservatif puissant contre l'ivresse.

Cette idée frivole a fait naître une Epigramme Grecque. Platon le jeune qui en est l'auteur (*c*), fait parler Bacchus dont le portrait est gravé sur une Améthyste, & il s'exprime ainsi:

Ἁ λίθος ἐς' ἀμέθυσος· ἐγὼ δ' ὁ πότας Δίονυσος,
Ἢ πιθέτω νήφειν, ἢ μαθέτω μεθύειν.

Et voici tout simplement le sens de cette Epigramme, car il y a dans l'original un arrangement & un jeu de mots qui produisent un aimable badinage, qu'on ne peut faire passer dans une autre langue.

» Cette Pierre est une Améthyste, & moi je suis Bacchus, le

(*a*) *Amethysti scalpturis faciles.* Plin. lib. 37. c. 9.

(*b*) Ἀμέθυσος, composé de l'α privatif, & du verbe Μεθύω, *je suis ivre*, comme si la Pierre disoit: *je suis exempte de l'ivresse.*

(*c*) *Anthol. lib.* IV. *tit.* 18.

» Dieu

» Dieu des Bûveurs : qu'elle me perſuade la ſobriété, ou qu'elle « apprenne à s'enivrer. »

Au ſurplus les Anciens vouloient que les Améthyſtes du premier ordre fuſſent teintes d'un beau pourpre foncé, tel qu'on le demandoit pour les étoffes les plus précieuſes, & que s'il leur manquoit la vivacité & le feu du Rubis, il y eût dans leur éclat quelque choſe de doux & d'harmonieux, qui mît la vûe à l'aiſe, & qui la ſatisfît ſans la fatiguer. C'eſt ainſi que Pline décrit les plus belles Améthyſtes, & il n'appartient qu'à lui de peindre un objet avec des traits auſſi vrais & auſſi frappans. La Bohême & la Miſnie produiſent des Améthyſtes en grande quantité ; mais elles ne ſont ni ſi brillantes, ni ſi hautes en couleur que celles des Indes, & par rapport à la dureté elles ne ſurpaſſent preſque point celle du Cryſtal.

Cette Pierre précieuſe, ainſi que l'Emeraude, ſe forme dans la terre de la même maniére que les Cryſtaux, & l'une & l'autre, dans l'exacte vérité, ne ſont que des eſpéces de congélations diverſement colorées, ſuivant que la matiére premiére a été abreuvée par une eau, qui ayant parcouru différens minéraux, s'eſt imbue de leur couleur, en filtrant au-travers, & a tranſporté cette couleur dans le corps qui ſe congeloit. Et de même qu'il y a des Primes ou Preſmes d'Emeraudes, que les Italiens appellent *Praſma*, il y a pareillement des Primes d'Améthyſtes. La même matiére que la Nature a deſtiné à la formation des Emeraudes & des Améthyſtes, ſert à celle des Primes ; & celles-ci, auxquelles quelques-uns ont donné le nom de Matrices de ces deux Pierres précieuſes, participent encore aux mêmes couleurs. Mais la matiére trop informe, trop terreuſe, & trop glaceuſe, ne peut arriver au dégré d'excellence & de perfection des Pierres précieuſes, dont ces Primes empruntent le nom, & avec leſquelles elles croiſſent. Elles ſont à leur égard, pour m'aider d'une comparaiſon, ce que la bourre eſt par rapport au cocon de ſoie. Ces Primes ne ſont jamais bien nettes, elles ne ſont qu'à demi tranſparentes, la couleur en eſt ſale ; & ſi l'on en a fait, ſurtout anciennement, beaucoup d'uſage pour la Gravûre, c'eſt que véritablement elles n'étoient guère propres à autre choſe.

Les Primes.

LE CRYSTAL.

Quoique je ſçache très-bien que le Cryſtal n'eſt pas une Pierre précieuſe, & que pour avoir rang avec elles, il faudroit que ce fût une matiére beaucoup plus rare & plus parfaite qu'elle n'eſt, je ne le regarde pas cependant ici comme hors de place. Les Graveurs l'emploient fréquemment : dans tous les tems, même dans l'Antiquité, ils s'en ſont ſervis pour faire des ouvrages de prix; je ne puis donc pas me diſpenſer d'en parler. C'eſt une Pierre fine très-diaphane, qui, ſi elle avoit la dureté & l'éclat du Diamant, pourroit lui être comparable. Mais elle eſt fort tendre, elle ne renvoie pas la lumiére avec beaucoup de vivacité, & elle n'a que fort peu de jeu, & même un jeu faux. Auſſi ſujette que le Diamant à être glaceuſe, & à être infectée de parties terreuſes, on ne l'eſtime qu'autant qu'elle eſt très-nette & très-blanche, & qu'elle donne de grands morceaux. Alors on fait prendre au Cryſtal, en le taillant, toutes ſortes de figures; on en fait des boules, des pendeloques & des baluſtres pour en compoſer des luſtres; on en forme des vaſes; on le dreſſe en tables, qui dans quelques occaſions ont ſervi de miroirs, ou ſur leſquelles les Graveurs de l'Antiquité, & peut-être encore plus ſouvent ceux qui ont travaillé dans le ſeiziéme ſiécle, ont exprimé en creux différens ſujets. On voit auſſi dans les Cabinets d'excellens petits Buſtes, & d'autres Figures de relief antiques qui ſont de Cryſtal; les Anciens priſoient cette matiére beaucoup plus que nous le faiſons, & ſans doute qu'elle n'étoit pas auſſi commune qu'elle eſt devenue ; car c'eſt la rareté qui ſouvent met le prix aux choſes. Pline (*a*) regrette amérement la perte de deux magnifiques gobelets de Cryſtal, ſur leſquels étoient gravés des ſujets tirés de l'Iliade (*b*), & que le cruel Néron briſa dans un mouvement de colère. Le plus beau Cryſtal ſe nomme Cryſtal de roche, nom qui lui a été donné, parce que c'eſt dans le ſein des rochers que ſe forme cette ſorte de congélation; des cavernes profondes en ſont entiérement tapiſſées, & les Alpes en fourniſſent peut-être plus qu'aucun autre Pays de montagnes.

C'eſt auſſi preſque toûjours entre les rochers que croiſſent ces

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 2. (*b*) *Sueton. in Nerone, cap.* 47.

Les Cailloux du Rhin, de Medoc, d'Alençon, & autres.

Pierres tranſparentes & blanches, qu'on recueille dans le lit de quelques Riviéres. Elles ne s'y trouvent qu'accidentellement, y ayant été entraînées par des ravines, qui les ont détachées des montagnes ; & ce ne ſont toutes que des eſpéces de Cryſtaux, auxquels le battement continuel de l'eau & le roulement dans les ſables, ont donné une forme arrondie, & mis un liſſe, qu'ont preſque ſans exception tous les cailloux du fond des Riviéres ; car c'eſt ainſi que ſont figurées les Pierres qu'on nomme Cailloux du Rhin, ceux de Médoc, & pluſieurs autres qui ſont aſſez blancs & aſſez brillans, & qui offrant quelque choſe de galant, ſont très-propres à recevoir des Gravûres pour des cachets, dont on veut faire de jolis bijoux. Les Cailloux ou Diamans d'Alençon, & pluſieurs autres Pierres du même genre, peuvent auſſi y être employées, & ils réuſſiront pareillement.

L'Opale.

Toutes les Pierres dont j'ai fait mention juſqu'à préſent, ſont brillantes & tranſparentes ; celles dont il me reſte à parler ſont ou demi tranſparentes, ou opaques, ou ſavoneuſes, & elles ne jettent aucun feu. On entend par *ſavoneuſe*, une Pierre qui étant de nature graſſe & ayant le liſſe & la convexité de ces globules remplis d'air, qu'on voit s'élever ſur la ſurface de l'eau de ſavon, lorſque cette eau eſt battue, reçoit comme elles l'impreſſion des couleurs primitives, & devient ce qu'on appelle *chatoyante*. L'Opale qu'on prendroit pour une Pierre tout-à-fait opaque lorſqu'elle eſt miſe en œuvre, mais qui eſt cependant demi-tranſparente, eſt de ce genre, & je la regarde comme une Merveille de la Nature. Les Anciens extrêmement prévenus en ſa faveur, lui avoient accordé par excellence le nom de *Pæderota* (*a*), ne pouvant mieux exprimer que par ce mot Grec leur ſenſibilité pour les beautés de cette admirable Pierre, qui raſſembloit, dit Pline (*b*), la vivacité du feu du Rubis, la richeſſe de la pourpre de l'Améthyſte, le verd agréable de l'Emeraude, en un mot, tout ce que les autres couleurs ont de plus ſéduiſant. Suivant les différens jours ou lumiéres auxquelles on l'expoſe, elle ſe colore ſur un fond blanc de lait d'un riche mêlange de nuances qui

(*a*) Παιδέρωτα, c'eſt-à-dire, *auſſi aimable qu'un beau garçon*. Des Grecs en pouvoient-ils dire davantage ?

(*b*) *Plin. lib.* 37. *c.* 6.

imite l'Iris ou Arc-en-Ciel, ou bien ces couleurs changeantes dont ſe peint la gorge de certains pigeons rares. On parle (*a*) d'une autre eſpéce d'Opale, qu'on aſſûre être fort rare, qui eſt noirâtre, & dont l'éclat couleur de feu eſt preſque ſemblable à celui qui ſort du Rubis; mais il n'y a que les Opales Orientales, c'eſt-à-dire, celles qu'on apporte d'Egypte, ou de l'Iſle de Chypre, qui chatoyent ainſi, & qui ſoient doüées dans un éminent dégré de la faculté de réfléchir les couleurs avec vivacité; car les Opales qui viennent de Bohême, ou de Hongrie, ont, en comparaiſon de ces premiéres, un air terne, un œil mort. C'étoit une Opale, & ſans doute une Opale d'une ſinguliére beauté, qui appartenoit à Nonius, & que ce Sénateur Romain aima mieux conſerver, que de ſauver ſa fortune, & ſa vie, en la cédant à Marc-Antoine.

Les plus groſſes Opales n'excédent guère la groſſeur d'une aveline, & pour l'ordinaire elles ſe trouvent aſſez exactement rondes, ou ovales; il n'en eſt pas cependant moins néceſſaire de les tailler & de les polir, ſi on veut qu'elles jouent, & que la forme en ſoit agréable; car la Nature ne leur donne pas toûjours une figure bien réguliére, ni un poliment parfait, & cette Pierre ne fait de l'effet qu'autant qu'elle eſt liſſe; tout ſon jeu réſide ſur ſa ſurface. Que la Pierre ſoit briſée & miſe en piéces, & que la ſtructure en ſoit détruite, les couleurs dont elle s'embelliſſoit s'évanoüiſſent, il ne reſte plus que les débris d'une matiére morte & ſans éclat; au-lieu que ſi l'on diviſe une Pierre de couleur en pluſieurs portions, la moindre de ces parties retiendra la couleur de la Pierre d'où elle eſt ſortie. La forme qui convient le mieux aux Opales eſt le cabochon, ou goutte de ſuif; il s'en eſt quelquefois taillé à facettes, mais on ne doit regarder cette derniére taille que comme un effet du caprice.

Le Girasol. Le Giraſol demande à être taillé de la même maniére. C'eſt une Pierre à peu près de la même qualité que l'Opale, avec cette différence, qu'elle eſt bien moins précieuſe, qu'elle ne rend point toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel, & qu'une teinte bleuâtre mêlée de jaune y prédomine. Elle a cependant une qualité

(*a*) *De Boot, hiſt. Lapid. lib. 2. c. 47.*

particuliére

particuliére, elle paroît comme un véritable ſoleil, ſi un des rayons de cet aſtre lumineux vient frapper directement ſur ſa ſurface (*a*); & voilà pourquoi les Anciens l'appellerent *Aſteria* (*b*), & que les Italiens lui ont donné le nom de *Giraſolé*, que nous avons adopté. Ne peut-on pas comprendre encore dans cette claſſe de Pierres précieuſes toutes celles qui chatoyent, & qui changent de nuances & de couleurs, ſuivant les divers aſpects qu'on leur fait prendre ? Dans les unes le fond de la couleur eſt jaunâtre, dans d'autres bleuâtre, quelques-unes tirent ſur le gris, & toutes ont été employées dans ces derniers tems par nos Graveurs pour tailler en relief des têtes de ſinges, ou d'autres animaux, qui ont d'autant mieux réuſſi, que la Nature y paroiſſoit aſſez bien imitée. Je ne ſçache pas qu'aucune de ces derniéres Pierres ait un nom particulier.

La Turquoise.

La Turquoiſe ſort d'entre les mains de la Nature, à peu près comme l'Opale; mais elle eſt tout-à-fait opaque, & il faut qu'elle ſoit taillée & polie par l'Art, ſi on veut qu'elle ſoit également luiſante dans toute ſa ſuperficie, & qu'elle acquière une forme bien réguliére. La plus naturelle, & celle qu'on lui donne plus volontiers, eſt la forme ronde ou ovale, en cabochon. Il eſt rare de trouver des Turquoiſes qui paſſent la groſſeur d'une noiſette; auſſi regarde-t-on comme un morceau unique dans ſon genre, celle qui eſt expoſée dans cette partie de la Gallerie du Grand Duç de Toſcane qu'on appelle *la Tribune*, & dont un ancien Graveur s'eſt ſervi pour en faire un Buſte, qu'on ſuppoſe être celui de l'Empereur Tibère. Cette Turquoiſe, dont preſque tous les Auteurs qui ont traité des Pierres précieuſes ont parlé, a près de trois pouces de haut. J'en donnerai à la fin de cet article une deſcription très-détaillée.

Les plus belles Turquoiſes ſont les plus élevées, je veux dire les plus ſaillantes, & celles qui étant le mieux conformées, ſont en même tems teintes d'un beau bleu céleſte, ſans aucun mélange de blanc. Telles ſont la plûpart de celles qui ſe tirent de Perſe, & qu'on nomme Turquoiſes de la vieille roche. Les Turquoiſes d'Europe, & en particulier celles qu'on trouve en France dans

(*a*) *De Boot, hiſt. lapid. l.* 2. *c.* 76.

(*b*) Du mot Grec ἀστὴρ, étoile.

la Province du Vélai, ſont plus blanchâtres, & aſſez ſouvent elles ſont gerſées & traverſées par des veines, comme il y en a dans l'ivoire.

On dit qu'avec le tems cette Pierre perd ſa couleur, & l'on marque outre cela certaines circonſtances, où l'on a vû des Turquoiſes changer ſubitement de couleur. On aſſûre encore qu'elles verdiſſent en vieilliſſant, du moins celles de la vieille roche; car pour les autres cet accident ne leur ſurvient pas, dit-on, ſi communément. Cette opinion qui n'eſt pas dénuée de vraiſemblance, paſſe pour conſtante auprès de beaucoup de perſonnes; mais d'autres moins faciles à perſuader, la regardent comme une pure fable; ils prétendent que les Turquoiſes qui ſont verdâtres, n'ont jamais ceſſé de l'être, & que c'eſt une imperfection de la Pierre.

Le merveilleux dont on a jugé à propos de charger tous les récits des tranſmutations de couleur de la Turquoiſe, a dû véritablement choquer les amateurs de la vérité; mais ſi on les rappelle à l'expérience, ſi on leur fait voir la réalité de la premiére propoſition, ils ſont trop équitables pour ne s'y pas rendre. On ne conteſte point qu'il n'y ait des Turquoiſes qui naiſſent verdâtres, on veut ſeulement prouver que le plus grand nombre de celles qui ont actuellement cette couleur, ne l'ont pas toûjours eue, & que de plus la couleur verdâtre eſt une maladie qui attaque tantôt plûtôt, tantôt plus tard la Turquoiſe. On en voit aſſez fréquemment, qui après avoir conſervé pendant aſſez long-tems leur belle couleur bleue, commencent inſenſiblement à tirer au verd: preſque toûjours le mal ſe manifeſte par un point qui ſe fait appercevoir, ou dans la partie la plus éminente de la Pierre, ou ſur un des bords; cet endroit affecté devient terne & pâlit, peu à peu le verd ſe montre, s'étend, &, comme une gangréne, il gagne toute la capacité de la Turquoiſe. Si dans les commencemens on abat la tache, en retaillant la Pierre, on arrête le progrès du mal; mais il eſt rare qu'il ne faſſe bien-tôt de nouveaux ravages. Il y a toute apparence qu'une Turquoiſe qui ſe gâte ainſi, porte dans elle-même quelque partie métallique, quelque particule de cuivre,

qui se dissout, & qui se chargeant de verd de gris, corrompt la couleur de la Pierre.

On ne dit point que la Malachite soit dans le cas de changer de couleur, comme la Turquoise, quoiqu'il paroisse y avoir assez de rapport entre ces deux Pierres fines. Elles se trouvent configurées semblablement, toutes deux sont opaques, on leur donne la même taille, leur couleur étendue sur une surface lisse & polie semble y avoir été appliquée avec le pinceau, elles ne diffèrent entre elles qu'en ce que le grain de la Malachite est moins fin, & que la couleur de cette derniére, quand elle est dans sa beauté, est d'un verd ressemblant à celui de la feuille de Mauve, ce qui lui a fait donner par les Grecs le nom de cette plante. Je dis dans sa beauté, car on voit des Malachites moins parfaites, qui tirant sur le noir, sont veinées d'un blanc sale, & d'autres qui sont tachetées, ou mélangées de bleu ou d'un verd un peu différent de la couleur primordiale de la Pierre. Du reste, ni cette production de la Nature, qui ne semble être autre chose qu'une sorte de craie fort condensée, mais cependant assez tendre pour être coupée au couteau, ni même les Turquoises, ne sont pas fort propres à la Gravûre. Comme elles sont l'une & l'autre une matiére grasse, elles ne tiennent point du tout l'arrête, & ne sont pas par conséquent capables de produire un travail léger, net & ferme, le seul qui puisse plaire. Pline (*a*) dit néanmoins qu'aucune Gravûre en creux ne rend aussi bien une empreinte, que celle qui est faite sur une Malachite. Pourquoi voyons-nous le contraire?

La Malachite.

Cette Pierre pourroit augmenter le nombre des Jaspes, qui est une autre sorte de Pierre fine opaque, mais beaucoup plus fiére & plus dure que la Malachite, & dont les couleurs se diversifient à l'infini. Il y a des Jaspes fleuris sur lesquels des couleurs brillantes & singuliérement combinées, produisent un émail supérieur peut-être à celui du bouquet de fleurs les mieux assorties, & qui efface celui des marbres les plus riches. Mais ces beaux Jaspes qui sont si propres à faire des vases précieux, à enrichir des tabatiéres & d'autres boëtes, à être employés dans

Le Jaspe.

(*a*) *Molochites reddendis laudata signis.* Plin. lib. 37. c. 8.

*

ces beaux ouvrages de Pierres de rapport qui ſe ſont faits autrefois à Florence, & aux Gobelins, ne ſont nullement convenables pour la Gravûre ; car outre qu'ils ſont remplis de parties poreuſes & inégales en dureté, il eſt évident que le travail de la Gravûre ne ſe diſtingue bien que ſur les Pierres fines qui ſont d'une ſeule couleur. Ainſi comme la Gravûre pour être de repos a beſoin d'un fond uni, on n'y admet guère que les Jaſpes qui ſont tout-à-fait noirs, rouges, jaunes, verds, bruns, tannés, de couleur fauve, &c. ou bien ceux qu'on nomme ſanguins, à cauſe de pluſieurs taches ou points rouges que la Nature y a ſemés, ſur un fond d'un aſſez beau verd.

Cette derniére Pierre, lorſque les taches rouges dont elle eſt parſemée ſont un peu grandes, eſt appellée *Héliotrope*, qui eſt ſon ancien nom. Les Grecs, en le lui donnant, prétendirent annoncer les propriétés qu'ils lui ſuppoſoient (*a*). Ils s'étoient imaginé qu'étant expoſée au ſoleil dans un vaſe rempli d'eau, cette Pierre faiſoit prendre aux rayons qu'il dardoit ſur elle, une couleur de ſang ; ou que, ſi étant hors de l'eau, le même aſtre ſe miroit ſur ſa ſurface polie, ſon diſque s'y peignoit ſans rayons, & ne paroiſſoit que comme un ſoleil éclipſé ; mais l'expérience a ſuffiſamment démontré la fauſſeté de cette opinion, & Pline (*b*) ne ſemble pas lui-même en être bien convaincu. Les Graveurs Grecs du bas Empire ont ſouvent repréſenté ſur cette eſpéce de Jaſpe des Images de Jeſus-Chriſt, de la Sainte Vierge & des Saints ; & les Graveurs Italiens qui leur ſuccéderent, entraînés ſans doute par l'exemple, n'employerent pas moins fréquemment les Jaſpes ſanguins. Il me paroît cependant qu'ils auroient pû faire un meilleur choix ; car lorſqu'on conſidère une Gravûre ſur une telle Pierre, les taches rouges qui s'y rencontrent la font papillotter, & ſemblent en interrompre les contours.

Quoique plus tendres, je préférerois les Jaſpes rouges, auxquels j'ai quelquefois entendu donner le nom de Jaſpes d'Egypte ; & en cela je me conformerois à pluſieurs bons Artiſtes, tant anciens que modernes, de qui l'on voit nombre de Gravûres en creux ſur

(*a*) *Heliotropium*, compoſé de ces deux mots Grecs Ἥλιος, & τροπὴ, c'eſt-à-dire, *qui fait changer le ſoleil.*

(*b*) *Plin. Hiſt. nat. lib.* 37. *c.* 10.

cette

cette Pierre. Je ne puis mieux la comparer qu'à de la cire d'Efpagne, ou à ces ouvrages de vernis rouge, qui font connus fous le nom de Lacque de la Chine; elle en a & le mat & la couleur. Tous les Jafpes unis de couleur entiére, fans exception, ont été mis en œuvre par les anciens Graveurs; & l'on montroit du tems de Pline (*a*) un Bufte de Néron en cuiraffe, de quinze pouces de haut, qui avoit été taillé dans un feul morceau de Jafpe : cependant nos Graveurs modernes évitent, autant qu'ils peuvent, de fe fervir de cette Pierre, parce qu'ils n'en trouvent pas la matiére affez liante, & qu'en général elle ne reçoit pas un beau poliment. Les Jafpes les plus recherchés, les plus hauts & les plus vifs en couleur, font les Orientaux; il s'en tire néanmoins de fort beaux du Royaume de Bohême, & la France même en produit qui ne font pas méprifables.

Le Jade.

Une autre efpéce de Pierre qui peut encore fe rapporter au genre des Jafpes, eft le Jade, appellé par les Italiens *Igiada.* Des vertus fort équivoques qu'on lui attribue, & finguliérement celle de guérir de la Pierre, lui ont fait auffi donner le nom de Pierre Néphrétique, & l'ont fait choifir plufieurs fois pour graver des Amulétes & des Talifmans. Je ne penfe pas qu'on en ait jamais gravé dans une autre intention: cette Pierre eft d'une exécution trop difficile; & quoique d'une dureté extrême, elle prend très-mal le poliment, ce qui vient de ce qu'elle eft graffe à l'excès; elle paroît comme fi elle étoit abreuvée d'huile. On en trouve dans toutes les différentes nuances de verd, & quelques-unes même ne font que d'un blanc fale; mais fa couleur la plus ordinaire eft le verd d'olive. Il n'eft pas rare d'en rencontrer de grands morceaux : on en a fait quelquefois des vafes & des gobelets, & la plûpart des Lévantins en font garnir les poignées de leurs fabres. Les Royaumes de Bohême & d'Efpagne font les endroits de l'Europe qui en donnent en plus grande quantité, & il en vient auffi de l'Amérique qu'on recueille dans la nouvelle Efpagne, ou fur les bords de la Riviére des Amazones.

L'Agathe

Les Agathes furpaffent les Jafpes en dureté; elles font encore plus fiéres fous l'outil, principalement celles que fournit

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 9. *init.*

abondamment l'Orient: la matiére en eſt cependant ſéche, & s'éclate fort aiſément; les Graveurs ont de la répugnance à les travailler. Ce ſont, à le bien prendre, de véritables cailloux, mais qui ſont tout autrement précieux que ceux qu'on ramaſſe dans nos campagnes. Ceux-ci peuvent offrir quelquefois des couleurs agréables, & des accidens aſſez ſinguliers; mais en eſt-il qui oſent ſouffrir le paralléle de ceux d'Orient, pour la vivacité & la richeſſe des couleurs, ni même de ceux de Bohême & de pluſieurs autres parties de l'Allemagne, qui produiſent d'admirables Agathes?

Un grand nombre de Pierres de cette eſpéce ſont en partie opaques, & en partie tranſparentes, c'eſt-à-dire, que dans le même morceau d'Agathe, il ſe rencontre des endroits tout-à-fait opaques, mêlés avec d'autres parties qui ſont diaphanes. Les couleurs répandues ſur les Agathes, ne ſont ni moins brillantes, ni moins diverſifiées que celles qu'on admire ſur les Jaſpes. Elles y ſont diſtribuées ou par plaques, imitant des nuages, ou bien par ondes, qui ſemblent former autant de lits dans la Pierre, & ce ſont là les Agathes proprement dites. Que de magnifiques vaſes, que de riches bijoux, que d'ingénieux ouvrages de Marquéterie devenus précieux par l'extrême ſingularité des Agathes qui y ont été employées! Mais ces mêmes Agathes qui préſentent un ſi beau ſpectacle, doivent être bannies de la Gravûre, par la raiſon qui a fait rejetter les Jaſpes fleuris.

On ne grave en creux avec ſuccès que ſur des Agathes d'une ſeule couleur, qui ſont le plus ordinairement noires, rougeâtres, tannées, brunes, bleuâtres, ou ardoiſées, ou bien ſur les Agathes qu'on nomme Onyx. Celles-ci cachent ſous une épaiſſeur blanche & aſſez mince, une maſſe noire, griſe, ou rougeâtre, qui paroît ſous cette eſpéce de peau comme la chair au travers de l'ongle (*a*), & que le Graveur découvre pour peu qu'il enfonce ſon outil; de cette maniére ſa Gravûre en creux prend de la couleur, elle ſe détache en brun ſur un champ blanc, & elle ſe trouve encore environnée d'un cercle brun qui lui ſert comme d'une bordure; car il faut ſuppoſer que l'Agathe aura été abattue

L'Agathe Onyx.

(*b*) On prétend que c'eſt là l'origine du mot *Onyx*, dérivé du Grec Ὄνυξ, *ongle*.

en talus, & qu'il ne reſte plus de blanc ſur ſes bords: c'eſt ce qu'on ne manque guère d'obſerver. Cependant quelqu'avantageuſement que ſe préſente une telle Gravûre, il faut convenir qu'une Agathe-Onyx réuſſit beaucoup mieux dans la Gravûre de relief, & que c'eſt ſa véritable deſtination : je l'ai déja fait voir en plus d'un endroit du précédent Traité (*a*).

Il doit ſe trouver dans une belle Agathe de cette derniére eſpéce, entre quelques lits de différentes couleurs, un lit blanc également répandu dans toute l'étendue de la Pierre ; & pour produire un effet heureux, & dont on puiſſe tirer parti, la couleur de chaque lit doit trancher net, & ne ſe point confondre avec la couleur voiſine. Quand il en arrive autrement, & qu'une couleur en boit une autre, ainſi qu'on s'exprime en termes de l'Art, c'eſt la plus grande imperfection qu'on puiſſe reprocher à une Agathe-Onyx. Ces différens lits ſont preſque toûjours diſpoſés par couches, qui ſuivant toutes la ligne horiſontale, ſe ſuccédent les unes aux autres ; quelquefois, ce qui eſt plus rare, & ce qui eſt auſſi plus agréable, le lit blanc circule dans la Pierre, & y décrit un cercle ou un ovale parfait. Mais lorſqu'avec cette préciſion & cette régularité de forme, les quatre couleurs, le noir, le blanc, le bleu & le rouſsâtre, parfaitement diſtinctes, & d'une égale épaiſſeur, ſe trouvent réunies dans le même morceau d'Agathe, & qu'elles marchent de compagnie ſans aucune interruption, de la même maniére que les couleurs de l'Arc-en-Ciel, & forment pluſieurs ronds inſcrits l'un dans l'autre, on peut dire que c'eſt une Pierre ſans prix. Les Romains connoiſſoient tout ce qu'elle valoit. C'étoit Publius Cornelius Scipion, ſurnommé l'Africain, qui le premier avoit mis chez eux cette Pierre en honneur (*b*). Les plus réguliéres & les mieux colorées viennent de l'Inde.

J'en ai vû auxquelles il ne manquoit aucune des perfections que je viens de remarquer. M. Crozat en poſſédoit une (*c*), où quatre zones de diverſes couleurs, à une égale diſtance l'une de l'autre, décrivoient quatre ovales l'un dans l'autre, avec la

(*a*) *Suprà, pag.* 32. 68. & 87.
(*b*) *Plin. lib.* 37. *c.* 6.
(*c*) C'eſt la Pierre indiquée ſous le N°. 674. dans la Deſcription ſommaire des Pierres gravées du Cabinet de M. Crozat.

même exactitude que l'auroit pû faire le compas le plus juste; & dans le centre un des plus habiles Graveurs qui fût jamais, avoit exprimé une petite figure de Bacchante accordant les mouvemens de ses pas au son de sa lyre: elle y étoit enfermée comme un tableau dans son cadre, & je n'imagine pas qu'il pût y avoir quelque chose de plus accompli: la Nature & l'Art avoient concouru pour créer un chef-d'œuvre.

Ce que je nomme Agathe-Onyx, & que les Italiens appellent *Onichino*, *Niccolo*, ou *Nichetto*, porte le nom de Camée, lorsque la Pierre est travaillée, & que l'Artiste y a gravé quelque figure en bas-relief; & l'on voudra bien me permettre, pour éviter les répétitions, de renvoyer à ce que j'ai précédemment écrit sur ce sujet, ainsi que sur l'origine & la valeur du mot de Camée (*a*). Quand une raie blanche traverse la Pierre, ce qui vient de ce que l'Agathe-Onyx, au-lieu d'avoir été sciée horisontalement, l'a été verticalement par rapport à cette ligne, cette Agathe prend le nom d'Agathe barrée. Je ne comprends pas trop pourquoi les Anciens ont souvent gravé sur cette derniére espéce d'Agathe, car elle n'est sûrement point faite pour plaire à l'œil, & ce qui est de plus important, les figures gravées s'y distinguent mal, & paroissent même, s'il faut le dire, en quelque façon rompues & estropiées. J'ai remarqué que les Etrusques en avoient particuliérement fait usage. J'observerai encore que lorsque les Agathes, & principalement les Agathes-Onyx, sont taillées en talus, ou en glacis sur leur bord, on les appelle Agathes à biseau, & qu'on leur donne cette façon afin qu'elles se présentent avec plus de grace. Si c'est le rouge qui fait le fond de l'Agathe-Onyx, c'est alors une Cornaline-Onyx: & c'est une Sardoine-Onyx, lorsque le champ en est jaunâtre, ou encore plûtôt fauve.

Je ne sçache point de plus belle Pierre fine que la Cornaline-Onyx; mais je dois remarquer que dans cette Pierre, ainsi que dans toute Agathe-Onyx, si le fond ou la partie colorée doit être brillante, & assez diaphane pour bien prendre la feuille, le blanc destiné à exprimer le relief, ne peut être au contraire assez mat, & qu'il doit participer plûtôt de la couleur blanc de lait, que

(*a*) *Suprà*, *pag*. 31.

d'un

d'un certain bleuâtre, qui eſt d'un mauvais ton, & qui feroit reſſembler le Camée à un ouvrage d'émail. Les Anciens ont eû le bonheur d'employer pour leurs Camées les plus belles matiéres; rien n'eſt préſentement ſi rare, ces excellentes matiéres ſemblent être épuiſées pour nous.

La Cornaline, & la Sardoine.

Ils ont eû auſſi à leur diſpoſition des Cornalines & des Sardoines d'une beauté accomplie. Ces deux Pierres ſont du genre des Agathes. Je ne crois pas devoir répéter ce que j'ai dit (*a*) ci-devant de l'excellence & des propriétés de l'une & de l'autre pour l'opération de la Gravûre en creux. Sur cent Pierres gravées on en pourroit compter plus de quatre-vingt, qui ſeroient des Cornalines ou des Sardoines; & quelle preuve plus convaincante peut-on déſirer de l'eſtime qu'on en a fait dans tous les tems? Quoique ces Pierres ne ſoient pas toûjours entiérement tranſparentes, il s'en trouve cependant qui le ſont aſſez pour recevoir très-bien la feuille, & paroître avec beaucoup d'éclat. Il s'en voit même quelques-unes qui ont le grain ſi fin, qu'il s'en faut peu qu'elles n'aient preſque la même tranſparence que les Pierres précieuſes. Quand on en rencontre de cette eſpéce, on ne doit pas manquer de les monter à jour; ce qu'on doit pareillement obſerver par rapport à toutes les Pierres gravées en creux ſur des matiéres diaphanes; car en les plaçant entre l'œil & la lumiére, elles font un effet auquel on ne s'attend point; ce qui y eſt gravé en creux paroît comme s'il étoit de relief, & on le diſtingue avec encore plus de netteté, que ſi on le conſidéroit ſur une empreinte.

Les premiéres Cornalines ont été trouvées auprès de la Ville de Sardes en Lydie (*b*), & les Anciens leur impoſerent pour cette raiſon le nom de Sardoine; à moins qu'on n'aime mieux en rechercher avec ſaint Epiphane (*c*) l'étymologie dans le nom d'une eſpéce de Thon, qui étoit pareillement appellé *Sarda*, & dont la chair ſalée eſt d'un rouge ſemblable à celui de la Cornaline. Aujourd'hui le nom de Sardoine eſt ſinguliérement affecté à l'eſpéce de Cornaline dont la couleur tire ſur un jaune rouſsâtre,

(*a*) *Suprà, pag.* 87.
(*b*) *Plin. lib.* 37. *c.* 7.
(*c*) *S. Epiphan. de* 12. *Gemm. ex edit. Petav. c.* 22.

ou plûtôt ſur le fauve. Bien des gens confondent cependant tous les jours la Cornaline avec la Sardoine, & les appellent aſſez indiſtinctement du même nom; mais ils ont tort. La véritable Cornaline, que nos vieux Auteurs François nomment *Carnéole*, ou *Cornéole*, n'a rien de jaunâtre : elle eſt d'un beau rouge, qu'on ne peut mieux comparer qu'à un morceau de chair fraîchement coupée. Dans chaque Cornaline cette couleur prend des tons & des nuances différentes, depuis le rouge le plus vif, jusqu'à celui qui preſqu'entiérement éteint, reſſemble à la pelure d'oignon. Cependant les Cornalines les plus hautes en couleur, de même que celles qui ſont les plus nettes, celles où l'on ne remarque aucun nuage, & qui ne ſont point traverſées par des fils & des veines qui les font paroître ondées, & qui augmentent les difficultés du travail, ſont certainement les plus belles, & ont toûjours été préférées. On nomme ces derniéres, Cornalines de la vieille roche, & nous apprenons de Pline qu'on les tiroit anciennement d'un roc près de Babylone. Les autres Cornalines que le Royaume de Bohême, l'Iſle de Sardaigne, & pluſieurs autres endroits de l'Europe préſentent, ſont aſſez communes; mais les parfaites, de quelque lieu qu'elles viennent, ſont recherchées, & elles ſont rares quand elles ont beaucoup d'étendue.

Quant aux Cornalines blanches, qu'il eſt mieux de nommer des Agathes blanches, elles ne diffèrent des Sardoines & des Cornalines, que par la couleur : elles ſont doüées des mêmes propriétés; & comme les couleurs les plus décidées & les plus entiéres, feront toûjours le meilleur effet, on ne doit pas balancer de donner la préférence à celles de ces Cornalines qui ſeront d'un plus beau blanc. Sont-elles blanchâtres, ou plûtôt d'un blanc tirant ſur le bleu, & ſalies par un mêlange de couleurs étrangères, qui les rend ce qu'on appelle *laiteuſes*? on leur donne le nom de Chalcédoine. Voilà du moins ſous quelle face j'enviſage cette derniére Pierre, ſur laquelle je ſçai que les ſentimens varient beaucoup. Je la trouve nommée *Carchédoine*, & improprement, puiſque Pline aſſûre que la Pierre précieuſe qu'on appelloit ainſi, & qui avoit pris le nom de la Ville de Carthage

LA CHALCEDOINE.

d'où on l'apportoit (*a*), étoit une Escarboucle. Je ne crois pas mieux fondés ceux qui voulant nous décrire la Chalcédoine, disent que sa couleur tire sur le jaune, tandis que d'autres prétendent que c'est sur le bleu. Il me paroît encore qu'on doit pareillement rejetter le sentiment de Marbode, qui fait tenir à cette Pierre le milieu entre la Hyacinthe & l'Aigue-Marine, & qui voudroit apparemment faire entendre que sa couleur est un mêlange de rouge & de verd. Quoi qu'il en soit, tous conviennent que la Chalcédoine est très-propre pour la Gravûre; c'est un malheur pour elle d'être si commune. On dit que les Turcs en ont en si grande abondance, qu'ils ont coûtume d'en armer des piéces de bois, qui par ce moyen deviennent tranchantes, & avec lesquelles ils hachent & foulent leurs bleds, pour en faire sortir le grain (*b*).

Si le Lapis, ou le Lazuli, est incomparablement plus précieux que la Chalcédoine, il doit lui céder toutes les fois qu'il s'agira de faire choix d'une matiére convenable pour la Gravûre. Cette Pierre, qu'on croit n'être autre chose qu'une espéce de verd-de-gris, ou de rouille naturelle, ou, ce qui revient au même, quelque métal déguisé sous cette forme par quelque liqueur corrosive (*c*), est beaucoup trop tendre, elle tient mal ses arrêtes, on ne peut rien faire avec elle de délicat. Je sçai qu'on trouve plusieurs Gravûres modernes, tant en creux que de relief, & même des antiques, qui ont été exécutées sur du Lapis; mais je puis assûrer qu'il n'y en a aucune de bien travaillées, les meilleures ne présentent tout au plus que des masses entiérement privées de détails. Il faut laisser cette Pierre entre les mains des Ouvriers de Marquéterie, qui font des ouvrages de Pierres de rapport; c'est là où elle figurera avec avantage. *Le Lapis.*

Le Lapis dont l'azur est le plus pur & le plus foncé, est aussi le plus précieux & le plus recherché. Presque toûjours on le trouve chargé de paillettes ou de veines, qu'on nomme improprement des paillettes, ou veines d'or, puisque ce ne sont que des parties de souffre qui s'évaporent lorsqu'on fait passer le

(*a*) Le nom de la Ville de Carthage en Grec étoit Καρχηδών. *Plin. lib.* 37. *c.* 7.

(*b*) *P. Bellon, liv.* 1. *de ses Observat. chap.* 64.

(*c*) Tournef. Voy. du Lev. t. 2. p. 280.

Lapis par le feu; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'il en ſoit ſi fort chargé, car à moins que cela ne produiſe des accidens heureux, & que ces paillettes ne ſoient diſtribuées avec une certaine régularité, elles défigurent plûtôt le Lapis, qu'elles ne l'embelliſſent; ſurtout ſi au-lieu de ſe détacher ſur le fond d'azur, avec la même netteté que les étoiles ſur le firmament, elles ménent avec elles des traînées d'une eſpéce de marbre de couleur jaunâtre & ſale, ainſi qu'il arrive aſſez fréquemment. Cette Pierre a encore un défaut, elle eſt friable, & ſe délite aiſément; mais elle a cette excellente propriété, qu'elle ne perd point ſa couleur au feu. C'eſt en la calcinant qu'on fait le bel outremer qui s'emploie dans la Peinture, & qui eſt la couleur la plus durable. Je finirai par cette derniére remarque, que quoique le Lapis ſoit devenu rare, & qu'on n'en trouve pas facilement de grands morceaux, cependant le fond des cannelures de bronze doré des quatre grandes colonnes Corinthiennes de l'Autel de Saint Ignace, dans l'Eglise du Jeſus à Rome, ainſi que le globe qui eſt placé au-deſſus du tympan de cet Autel, en ſont incruſtés: auſſi eſt-ce le plus riche Autel qui ſoit dans le monde. Toutes les Nations, même les plus éloignées, ont travaillé de concert pour contribuer à ſa ſuperbe décoration.

L'Armenienne.

Il y a tout lieu de croire que la Pierre Arménienne, autrement nommée Verd-d'azur, qui ſe trouve dans les Mines d'argent, ſe forme de la même maniére que le Lapis; mais elle eſt ſi tendre, que la Gravûre n'en peut retirer aucun ſervice; elle n'eſt bonne qu'à faire une couleur bleue pour les Peintres, étant écraſée & miſe en poudre; il eſt donc inutile que j'en faſſe une plus ample deſcription.

Mon deſſein d'ailleurs n'eſt point d'embraſſer généralement toutes les différentes eſpéces de Pierres, ni de retrouver toutes celles que Pline s'eſt contenté d'indiquer par des noms particuliers, qui vont à l'infini, & qui nous ſont abſolument étrangers, je dois me borner aux ſeules Pierres ſur leſquelles on eſt dans l'habitude de graver; & je crois que ce que j'en ai dit doit ſuffire; c'eſt même à peu près tout ce que j'ai promis. Si cependant je voulois aller plus loin, je parlerois de quelques matiéres qui n'étant

pas

pas du genre des Pierres précieuſes, ni même des Pierres fines, ont quelquefois paſſé par les mains des Graveurs ; telle eſt l'Ivoire, le Corail, l'Ambre, & quelques Coquilles de mer ; tels ſont pluſieurs Marbres rares & précieux, comme par exemple, l'Avanturine, le Serpentin, le Porphyre & l'Albâtre, dont on a fait dans tous les tems de très-beaux bijoux ; mais ces Marbres appartiennent plûtôt à la Sculpture qu'à la Gravûre ; & par rapport aux autres corps, ce n'eſt point le touret qui agit ſur eux quand on les grave, c'eſt encore le ciſeau ſeul qui fait le travail, & dès-lors je me crois diſpenſé d'en faire mention : cependant comme je vois ſouvent dans les Collections des Pierres gravées de petits ouvrages, qui ont été exécutés avec quelques-unes des matiéres que je viens de nommer, je ne riſque rien d'en dire un mot.

Les Coquilles.

J'ai déja fait ſuffiſamment connoître l'uſage que les Graveurs avoient fait du Burgau, de la Nacre & de quelques Coquilles (*a*), & j'en ai auſſi montré les inconvéniens. Le Burgau eſt une eſpéce de Limaçon verdâtre, qui lorſqu'on en a abattu la premiére enveloppe, préſente le plus bel Orient, plus vif encore & plus perlé que celui de la Nacre même, qui, comme tout le monde ſçait, eſt une Huître dans laquelle les Perles prennent naiſſance. On ne peut former avec ces deux ſortes de Coquilles que de ſimples petits Bas-reliefs, & même aſſez plats, qui ne ſe diſtinguent que par la richeſſe & l'éclat du bel argentin dont ils brillent ; mais lorſqu'on veut rendre le travail des Camées, on a recours à de petites Coquilles de mer appellées Porcelaines, ou à celles qui portent le nom de Chames : ces derniéres ſont du genre des Bivalves. Qu'on en enléve la premiére croûte, on trouve ordinairement deſſous une ſeconde couche de couleur de chair, jaune, bleuâtre, &c. & cela fournit à l'Artiſte le moyen d'imiter les Camées qui ſe font avec l'Agathe. Le burin à la main il épargne dans l'épaiſſeur de la premiére couche qui eſt blanche, les Figures qui compoſent ſon Bas-relief ; & découvrant la ſeconde couche aux endroits qui doivent ſervir de fond à ces Figures, il parvient à former un petit Bas-relief de deux couleurs. Je n'aſſûrerai

(*a*) *Sup. pag.* 91. & 92.

pas que les Anciens aient gravé, ainſi que nous le faiſons, ſur des Coquilles : on ne voit aucune de leurs productions dans ce genre ; mais eſt-ce une raiſon pour décider que cette eſpéce de travail leur a été inconnu ? Que nous reſte-t-il de leurs ouvrages? ceux que le tems n'a pas eû le pouvoir de détruire ; & ceux-ci étoient-ils de nature à pouvoir parvenir juſqu'à nous ?

Le Corail

Le Corail, eſpéce de plante qu'on arrache du fond de la mer, ſe prête à toutes les formes que l'outil du Sculpteur veut lui donner ; mais je ne ſçai par quelle fatalité tout ce qui a été travaillé avec cette végétation, l'a été aſſez groſſiérement. J'en pourrois dire preſqu'autant de l'Ambre, du moins par rapport aux ouvrages modernes.

L'Ambre.

Cette eſpéce de corps réſineux, ou de bitume, qui en durciſſant a acquis la même conſiſtance que les autres corps ſolides, fut autrefois dans une grande eſtime chez les Romains : ſa couleur dorée, ſa tranſparence, & plus encore l'odeur agréable qu'il exhale, en firent les délices des Dames Romaines ; elles ne craignirent point de le faire marcher de pair avec les Pierres précieuſes ; & Pline ennemi de tout excès, ne peut pardonner au Sexe ſa trop grande ſenſibilité pour une choſe qui n'entroit point dans les beſoins de la vie ; il ne voit point non plus de ſang froid le moindre petit Buſte travaillé dans l'Ambre, avoir une valeur ſupérieure à celle de l'homme le mieux fait (*a*).

On a vû plus haut (*b*), qu'il y a eû anciennement des bagues faites avec de l'Ambre, & je me perſuade que non-ſeulement l'anneau entier en étoit formé, mais que ces bagues portoient encore quelque tête, ou quelque figure gravées ſur le chaton. Les femmes encore plus curieuſes que les hommes dans le choix de leurs bijoux, n'auroient point accordé à celui-ci la préférence ſur d'autres bagues, s'il lui eût manqué ſon principal ornement. Ces Gravûres ne pouvoient guère être autrement que de relief, & l'exécution n'en étoit pas plus difficile que celle de pluſieurs petites figures antiques, qu'on trouve pareillement taillées dans l'Ambre. Il n'y a pas long-tems qu'on en découvrit quelques-unes à Rome, dans un tombeau de la famille Attia : c'étoient des images de Dieux Lares, qui ſuivant toutes les apparences,

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 7.

(*b*) *Sup. pag.* 19.

ont fervi autrefois d'Amulétes ; & fi l'on eft curieux d'en voir les figures, qui font finguliéres, on les trouvera à la fuite de la Defcription qui a paru en 1742. (*a*) de la riche Collection de morceaux d'Ambre, qui eft à Drefde dans les Galleries du Roi de Pologne Electeur de Saxe.

L'Ivoire. Si les Anciens ont paru fort paffionnés pour l'Ambre, ils n'ont pas été moins fenfibles à la beauté de l'ivoire. C'étoit de toutes les productions de la Nature celle qu'ils regardoient avec plus de complaifance. Vouloient-ils rendre quelque meuble précieux, l'ivoire y étoit mêlé avec l'or, & les plus riches métaux ; les lambris des palais des Rois en étoient ornés ; on en faifoit de beaux Bas-reliefs ; les plus confidérables Statues des Dieux, celle de Minerve à Athènes (*b*), celle de Jupiter à Olympie (*c*), ouvrages ineftimables de Phidias, étoient un compofé d'or & d'ivoire ; & Paufanias après en avoir fait la defcription, ajoûte, que rien ne montroit mieux la piété & la magnificence des Grecs dans la décoration de leurs Temples, que la prodigieufe quantité d'ivoire qu'ils tirerent des Indes, avec des dépenfes infinies. Il y eut des Sculpteurs dont l'unique occupation étoit le travail de l'ivoire, & les Loix Romaines (*d*) nous apprennent qu'ils étoient diftingués entre tous les autres Artiftes.

Je ne dirai rien des bagues qui fe faifoient fur le tour avec l'ivoire ; des ouvrages auffi délicats, auffi fragiles, & d'un fi petit volume, ne pouvoient pas être d'une longue durée, & je doute qu'il en fubfifte ; on fçait cependant qu'il y en a eu : je me contenterai de confidérer ces beaux petits morceaux de Sculpture en ivoire, qui échappés à la fureur du tems, ont vaincu tous les obftacles qui s'oppofoient à leur confervation. Ceux que le Cardinal Gafpard Carpegna avoit raffemblés, étoient en grand nombre, & l'on joüit avec plaifir de la repréfentation des principaux dans l'excellent Ouvrage fur les Médaillons antiques, qu'a publié M. Buonarroti. Ce judicieux & fçavant Antiquaire en parle avantageufement, & l'on ne peut fe refufer de foufcrire à fon

(*a*) *Hiftor. Succinorum ex regiis Auguft. Cimeliis Drefdæ, à Nathan. Sendelio confcripta. Lipfiæ, ann.* 1742. *fol. fub fine.*

(*b*) *Paufanias, lib.* 1. *cap.* 24.

(*c*) *Ibid. lib.* 5. *cap.* 12.

(*d*) *L.* 1. *lib.* 10. *tit.* 64. *C. & L.* 2. *lib.* 13. *tit.* 4. *C. Theod.*

ſentiment, & d'avoir comme lui une haute idée de ce genre d'ouvrage, quand on voit que dans le bas Empire même, dans ces ſiécles malheureux où tous les Arts étoient entiérement tombés, celui de la Sculpture en ivoire ſe ſoûtenoit encore. J'en juge ainſi ſur deux tables d'ivoire qui ſervent de couverture aux Heures de Charles le Chauve, qu'on conſerve dans la Bibliothéque du Roi, & ſur leſquelles ſont repréſentés en Bas-relief preſque de ronde boſſe, ſur l'une Nathan qui reproche à David le meurtre d'Urie, & ſur l'autre le Jugement dernier. Ce n'eſt pas que je croie ces deux Bas-reliefs du tems de Charles le Chauve, je les eſtime antérieurs de pluſieurs ſiécles, & ſuis perſuadé que le manque d'ouvriers en France, & la néceſſité d'avoir de ces ornemens, dont on s'étoit mis ſur le pied d'enrichir les couvertures des livres d'importance, depuis qu'on eut abandonné l'ancienne forme des rouleaux, auront obligé de faire venir ceux-ci de Conſtantinople, comme nous nous fourniſſions de Tableaux en Italie, lorſque nous n'avions point encore de Peintres; mais quelqu'âge qu'on juge à propos de leur donner, & abſtraction faite du goût de Deſſein, qui n'eſt rien moins que correct, il faut convenir qu'ils ne ſont pas trop mal travaillés : les ornemens qui en ſont la bordure, en ſont évidés avec ſoin & avec aſſez de délicateſſe. Je ne m'étendrai pas davantage, dans la crainte qu'on ne m'accuſe d'avoir paſſé les bornes que je m'étois preſcrites. Je me réſerve à parler du verre dans un article exprès, où je me propoſe d'enſeigner la maniére de contrefaire avec cette matiére les Pierres gravées.

Deſcription d'un Buſte de Turquoiſe, qui ſe conſerve dans le Cabinet du Grand Duc à Florence.

LE Buſte de Turquoiſe qui eſt dans le Cabinet du Grand Duc, a toûjours été regardé comme une Piéce unique, & pluſieurs Auteurs en ont donné des Deſcriptions; mais étant preſque certain qu'elles manquoient d'exactitude, j'ai fait prier M. Antoine Cocchi, Garde des Antiques de S. A. R. de vouloir bien éclaircir ſur cela mes doutes; & il s'y eſt prêté volontiers. Il m'a

m'a envoyé une deſcription de ce Buſte qui ne laiſſe, ce me ſemble, rien à deſirer. En la donnant telle que je l'ai reçûe, je compte me faire un mérite auprès des Amateurs. Je ne laiſſerai échapper aucun des petits détails dans leſquels cet habile Antiquaire eſt entré : je les crois d'autant plus néceſſaires, que la deſcription du ſçavant M. Gori, laquelle accompagne la repréſentation de ce Buſte, dans le tome premier du *Muſæum Florentinum* (*a*), peut induire en erreur. On croit, après l'avoir lûe, que le Buſte entier eſt de Turquoiſe; & dans l'exacte vérité, il n'y a que le chef, c'eſt-à-dire, depuis le ſommet de la tête, juſqu'à la naiſſance du col, qui en ſoit: encore a-t-il fallu que le Graveur usât d'induſtrie pour trouver aſſez de matiére. Dans quelques endroits il a été contraint de ſuppléer à ce qui lui manquoit, avec du maſtic de couleur brune; une partie de la chevelure du côté droit, & les deux oreilles, ſont faites de ce maſtic. Le Graveur a auſſi laiſſé ſubſiſter la croûte, ou premiére enveloppe de la Pierre, dans toute la partie de la chevelure: & peut-être l'a-t-il fait à deſſein, & eſt-ce adreſſe de ſa part; car la chevelure prenant par ce moyen un mat, & une couleur terreuſe, les chairs qui ſont d'un bleu tirant un peu ſur le verd, & auxquelles le Graveur a donné le poliment, ſe diſtinguent, & en brillent davantage. Cela paroît d'autant plus vraiſemblable, qu'il n'y avoit pas beaucoup à perdre pour lui, à enlever cette croûte; car elle eſt ſi mince, qu'en plus d'un endroit elle n'eſt que comme une peau, ou, ſi l'on veut, un glacis qui laiſſe entrevoir la couleur naturelle de la Turquoiſe. Voilà ce qui eſt antique, & qui, quoi qu'on en puiſſe dire, n'eſt pas d'un fort beau travail: le reſte eſt moderne. Le col & le devant de la poitrine couvert d'une cuiraſſe ſont d'or ciſelé, la baſe ou piédouche eſt d'Agathe de Bohême, & le Buſte y eſt arrêté par derriére, au moyen d'une tige de cuivre doré.

Quelques Voyageurs, du nombre deſquels eſt Miſſon (*b*), ont fauſſement avancé, que ce Buſte étoit celui de Jules-Céſar. Boëce-Anſelme de Boot (*c*) l'avoit dit pareillement; mais la plus

(*a*) *Muſæum Florent. Gemm. t.* I. *tab.* III. *& inter obſerv. p.* 14.

(*b*) Voyage d'Italie, t. 2. p. 333.

(*c*) *De Boot, Gemm. hiſt. l.* 2. *c.* CXV.

commune opinion le donne à Tibère, & M. Gori n'a pas fait difficulté de ſe ranger de ce ſentiment, quoique contredit par quelques Antiquaires. Il eſt vrai que de grands yeux fort ouverts, un menton court & relevé, la tête dans une ſituation penchée, un air penſif & réſervé, retracent le portrait que Suétone a fait de ce Prince; mais d'un autre côté, ces joues creuſes & décharnées, ce viſage extrêmement allongé, dérangent entiérement la reſſemblance que ce portrait devroit avoir avec tous ceux du même Empereur qui ſont ſur les Médailles. D'ailleurs, il faut conſidérer que le bout du nez, & l'extrêmité du menton, ne ſont pas antiques; ils ont été reſtaurés fort habilement par quelqu'un, qui a adapté en ces endroits deux morceaux de Turquoiſe, de même couleur que la Turquoiſe antique; & comme il les a travaillé d'idée, cela fait, comme l'on voit, un viſage nouveau; dès-lors il n'eſt plus poſſible de déterminer au juſte à qui ce portrait peut appartenir. Il en eſt ainſi de la plus grande partie des Statues & des Buſtes antiques: on en trouve très-peu d'entiers; preſque tous ſont mutilés, quand on en fait la découverte, & ſi ce ſont des Portraits, on ne peut les reſtaurer que ce ne ſoit aux dépens de la reſſemblance, puiſque le moindre trait mis hors de ſa place, eſt capable de la déranger tout-à-fait. Combien faut-il donc être circonſpect à impoſer des noms aux monumens antiques qui ont paſſé par les mains des Sculpteurs modernes?

Le morceau de Turquoiſe dans lequel la tête en queſtion a été taillée, a dans ſa plus grande hauteur huit ſoixantiémes de l'aulne de Florence, qui reviennent à deux pouces dix lignes & demi de notre pied de Roi. On dit que l'acquiſition en a été faite à Rome par le Cardinal Léopold de Médicis.

PRATIQUE
DE LA GRAVURE EN CREUX,
ET DE CELLE EN RELIEF SUR LES PIERRES FINES.

QUAND on examine avec attention ce que Pline a dit de la maniére de graver ſur les Pierres précieuſes, on demeure pleinement convaincu que les Anciens n'ont point connu d'autre méthode, que celle qui ſe pratique aujourd'hui. Ils ont dû ſe ſervir comme nous du Touret, & de ces outils d'acier ou de cuivre qu'on nomme Scies & Bouterolles; & dans l'occaſion ils ont pareillement employé la pointe du Diamant. Le témoignage de Pline eſt formel; je ne vois dans ſes expreſſions rien d'équivoque. Voici comme s'explique ſur cette matiére cet Auteur, dont on admire l'exactitude & le profond ſçavoir, à meſure que l'on fait des progrès dans l'intelligence de ſes écrits. *Aliæ (Gemmæ) ferro ſcalpi non poſſunt, aliæ non niſi retuſo; verùm omnes adamante, plurimùm autem in his terebrarum proficit fervor* (*a*). Ce que je crois pouvoir traduire ainſi. » Il y a pluſieurs Pierres précieuſes ſur leſquelles l'acier ne peut mordre, d'autres ſe travaillent avec des outils ſans tranchant; mais aucune ne réſiſte au Diamant, & lorſque les outils avec leſquels on grave ces Pierres, ſont montés ſur le tour, l'activité de la machine, qui fait de ces outils autant de tariéres, produit beaucoup d'ouvrage en fort peu de tems. » Un peu plus haut le même Hiſtorien avoit dit, en parlant des Diamans: « Que les Graveurs en recherchent les éclats, qu'ils les font monter ſur de petites tiges de fer, & qu'il n'y a aucune matiére, quelque dure qu'elle ſoit, qui ne ſe creuſe avec facilité, en opérant avec cet inſtrument. » Marbode (*c*) de qui nous avons un petit

(*a*) *Plin. Hiſt. nat. lib.* 37. *c.* 13.

(*b*) *Expetuntur (parvæ adamantis cruſtæ à Scalptoribus, ferroque includuntur nullam non duritiem ex facili cavantes.* Plin. lib 37. c. 4.

(*c*) *Hujus fragmentis Gemmæ ſcalpuntur acutis.* Marbod. de Gemm. v. 32.

Poëme ſur les Pierres précieuſes, eſt ſur cet article l'écho de Pline; l'un & l'autre ſe ſont exprimé de la façon la plus claire & la plus préciſe. Que s'il reſtoit encore dans ce qu'ils ont écrit quelques doutes à réſoudre, la deſcription détaillée dans laquelle je vais entrer de la maniére de graver, telle que je l'ai vû pratiquer par M. Guay, Graveur du Roi, ne peut manquer de les lever. Elle achévera de mettre dans tout leur jour les paſſages de Pline, & leur tiendra lieu d'un ample commentaire.

Le Graveur après avoir modelé en cire ſur un morceau d'ardoiſe, les figures qu'il veut graver, & avoir épuré ce modéle autant qu'il en eſt capable, fait choix d'une Pierre fine qui a été taillée par le Lapidaire, dans la forme dont on eſt convenu avec lui, & il ſe diſpoſe à l'ouvrage. Il ſe place vis-à-vis d'une fenêtre, dans un jour avantageux. La meilleure expoſition eſt celle du Nord; le jour qui vient de ce côté eſt plus doux & plus égal que celui du Midi; on n'y a pas à ſe garantir des rayons du ſoleil, qui incommodent beaucoup en travaillant, & qui fatiguent & altèrent la vûe. La taille de l'Artiſte détermine la hauteur du ſiége ſur lequel il eſt aſſis; mais il eſt néceſſaire que le deſſus en ſoit un peu incliné en devant, afin que le Graveur ſoit moins contraint, & qu'il ſe puiſſe mieux porter ſur ſon ouvrage; & ce qui a donné la hauteur du ſiége, réglera pareillement la hauteur de la table ſur laquelle l'Artiſte doit opérer: on ne riſque rien néanmoins à la tenir élevée de terre de deux pieds huit pouces; & comme elle ne peut être aſſez ferme ni aſſez ſtable, elle ſera montée ſur un pied compoſé de piédroits & de traverſes ſolidement aſſemblés. Pour plus de propreté, & pour la commodité même, le deſſus de cette table pourra être couvert d'une peau de maroquin noir rembourée; & au pourtour, à l'exception de la place qu'occupe l'Artiſte, il s'élévera un rebord, qui comme un petit parapet, ſervira à retenir les outils & les autres inſtrumens rangés ſur la table, & les empêchera de tomber à terre. Le deſſus de la table pourra auſſi être échancré par devant; le Graveur s'en approchera avec plus d'aiſance, & il aura à droite & à gauche deux accoudoirs, pour repoſer ſes deux bras, qui lui ſeront fort commodes.

Sous la table dont je viens de parler, & vers le milieu, eſt une

une roue de bois de dix-huit pouces de diamétre, qui ne doit point être d'un ſeul morceau, mais de pluſieurs piéces aſſemblées en façon de parquet ; ſans quoi le bois pourroit ſe tourmenter, & la roue ceſſeroit de tourner réguliérement, ce qui eſt d'une grande importance (*a*). Elle eſt poſée verticalement, & traverſée par un eſſieu de fer dont les deux extrémités ſe terminent par deux petits pivots qui tournent dans des crapaudines de cuivre, ou, pour éviter le bruit que pourroit cauſer le frottement des deux métaux, dans des trous faits dans deux quarrés de buis, qui ſont logés dans l'épaiſſeur de deux piédroits ſervant de ſoûtien à la table. La branche de cet eſſieu qui a le plus de longueur, & qui ſe porte à droite par rapport à la ſituation du Graveur, eſt coudée en maniére de manivelle, laquelle embraſſe une corroie, ou, ſi l'on aime mieux, une chaînette, qui étant debout, va s'attacher à l'extrémité d'une pédale, ou planche étroite aſſemblée à charniére par ſon autre bout à la traverſe du pied de la table, du côté que le Graveur eſt aſſis.

Celui-ci ayant le pied droit poſé ſur cette pédale, lui donne le mouvement, & elle fait agir en ſe hauſſant & ſe baiſſant la manivelle, & cette derniére fait tourner avec elle la roue de bois. Une corde à boyau plus unie & plus durable qu'une corde de chanvre, & par conſéquent d'un meilleur uſage, circule dans le fond d'une rainure, ou gouttiére, pratiquée dans l'épaiſſeur & le long de cette roue, & va, en paſſant par deux petits trous quarrés, ouverts dans le deſſus de la table, embraſſer une autre petite roue qui fait partie de la Machine appellée *Touret*, que je décrirai bientôt. Mais comme il arrive preſque toûjours que la corde s'allonge ou ſe raccourcit ſuivant la diſpoſition du tems, & que pour la remettre dans ſa juſte proportion, il faudroit ſouvent interrompre ſon ouvrage, on peut pratiquer juſqu'à trois rainures ſur l'épaiſſeur de la roue de bois, qui iront par dégrés de profondeur, & faiſant paſſer la corde trop lâche de la rainure profonde dans celle qui l'eſt moins, elle ſe trouvera tout d'un coup dans la tenſion qu'elle doit avoir, ce qui eſt d'autant plus commode, qu'on gagne du tems.

(*a*) Voyez pour ceci & pour tout le reſte du travail du Graveur, la Planche qui ſe trouve à la fin de cet Article.

Examinons présentement toutes les piéces du Touret. Cette Machine est élevée sur un pied solide & d'une seule piéce, à trois ou quatre pouces de distance de la surface de la table, & elle y est attachée fermement au moyen d'un fort écrou qui embrasse sous la table la tige du pied qui sert de soûtien au Touret, & l'y assujettit de façon qu'il ne lui est pas possible de vaciller; car c'est à quoi il faut avoir une singuliére attention. Le corps de la Machine est enveloppé d'une chappe, à laquelle on peut donner la forme d'un petit tonnelet, & qui, ainsi que le pied, est de cuivre, ou de tel autre métal qu'on voudra employer; & ce tonnelet est divisé en deux parties, l'une qui comme un chapeau se léve & se remet en place, suivant que le besoin l'exige; l'autre adhérente au pied & immobile, ayant dans chaque face une ouverture qui laisse un passage libre à la corde qui fait mouvoir le Touret. Cette machine consiste principalement en une petite roue d'acier, dont j'ai déja eu occasion de parler, épaisse de trois lignes, & de quinze lignes de diamétre, & solidement montée sur un arbre aussi d'acier, de trois lignes & demi de grosseur, & de trois pouces huit lignes de longueur. La roue est debout, & l'arbre, ou si l'on veut, l'essieu, est couché horisontalement, ses deux bouts étant enfermés & roulans dans deux collets d'étain, qui sont engagés dans des piéces de cuivre de trois lignes d'épaisseur, mises debout chacune à la distance de huit lignes de la roue, à peu près dans la même disposition que les lunettes des Tourneurs, ou les chevalets des Serruriers. Toutes les piéces qui composent la Machine se démontent, & se rejoignent par le moyen de vis qui les tiennent assujetties.

L'un des bouts de l'essieu de la roue, celui qui sort du collet à la main gauche de l'Artiste, avance en saillie de deux lignes hors du tonnelet, & sur sa tête est soudée une petite platine d'acier contre laquelle s'applique & s'ajuste au moyen de trois vis une autre platine d'acier; à celle-ci qui est presque du même diamétre que la précédente, est jointe une tige ou canon d'acier qui prolonge l'essieu d'environ neuf lignes, & qui est destinée à recevoir les outils avec lesquels on doit graver. Mais quoique la longueur de cette tige paroisse avoir été fixée à neuf lignes, il ne

faut pas cependant regarder cette mesure comme invariable, attendu que la proportion de cette tige & celle des outils changent suivant la grandeur des ouvrages; car si la Pierre qu'il faut graver a beaucoup d'étendue, les outils, ainsi que la tige qui les reçoit, seront plus longs que pour la gravûre d'une Pierre de la grandeur ordinaire de celles qu'on porte en bague; & c'est pour avoir la facilité de changer cette tige selon les circonstances, qu'on a imaginé d'en faire une piéce séparée de l'arbre du Touret, & de l'y assujettir, ainsi qu'on vient de le voir.

Pour que les outils puissent se loger dans cette tige, elle est percée dans toute sa longueur comme une calonniére, & cette forrure qui est quarrée a un peu plus d'ouverture à son entrée que dans le fond, afin que les outils dont la tige ou la soie est elle-même quarrée, & va en diminuant, s'y enclavent plus étroitement; & même afin qu'ils ne puissent vaciller en aucune façon, ils sont encore affermis dans ce canal avec une ou deux vis qui appuient sur une des carnes de l'outil, un peu abattue en chamfrain, & qui les tiennent ainsi en état.

Tous les outils dont on se sert pour graver, quelque grands ou petits qu'ils soient, seront de fer doux non trempé, ou de cuivre jaune. J'ai déja dit que la longueur qu'il falloit leur donner, dépendoit de la grandeur de l'ouvrage; cependant ils ont assez ordinairement quinze lignes, sçavoir neuf lignes pour la soie, ou la partie de l'outil qui doit entrer & s'encastrer dans l'ouverture de la tige destinée à la recevoir; & cette soie, ainsi que je l'ai fait remarquer, sera quarrée, allant en diminuant comme un long cloud, & sa grosseur étant proportionnée à la susdite ouverture : les autres six lignes seront pour la partie de l'outil qui se porte en avant, & dont la tige doit être ronde. Ces outils sont diversement configurés; les uns qu'on appelle des *Scies* ont à leur extrémité la forme d'une tête de cloud, quelquefois très-plate, & en d'autres occasions un peu plus épaisse, mais toûjours bien tranchante sur ses bords : d'autres en plus grand nombre ont une petite tête exactement ronde, comme un bouton, on les nomme *Bouterolles*. Ce bouton dans quelques-uns est coupé par la moitié, & devient par ce moyen tranchant sur ses bords;

tantôt il préſente une tête convexe, & tantôt une tête plate : on peut appeller ces outils *Demironds*. Le bouton qui termine ceux qu'on nomme *plats*, ne ſe peut mieux comparer qu'à une petite meule, & ceux qui ont le nom de *Charniéres*, ont pour petite tête une maniére de virole, ou emporte-piéce. De tous ces outils, ce ſont ceux dont le Graveur fait le moins d'uſage, ils ne ſont propres qu'à enlever de grandes piéces, ou à percer une Pierre. M. Félibien qui a écrit (*a*) qu'on faiſoit cette derniére opération avec un Diamant ſerti au bout d'une petite pointe de fer, ne faiſoit pas attention qu'on riſquoit avec un pareil inſtrument d'éclater une Pierre, ce qui n'arrive point en ſe ſervant d'une charniére. Il y a encore des outils qui ſe terminent en pointe mouſſe, & de toutes ces différentes eſpéces le Graveur en fait tourner, ou les tourne lui-même de divers calibres, pour les employer ſuivant que demande la nature de l'ouvrage.

Perſonne n'eſt plus en état que lui d'imaginer & d'exécuter tout ce qui lui eſt néceſſaire à cet égard; & je ne conſeillerai jamais à un Graveur d'aller chercher du ſecours ailleurs, pour une opération qui n'a rien que de ſimple & de facile. Il n'eſt queſtion que d'avoir un ſupport pour appuyer le burin contre l'outil qu'on veut former ſoi-même ſur le Touret, & voici de quelle maniére ce ſupport peut être conſtruit. On fera forger une tringle de fer polie, quarrée, & longue d'environ ſix pouces, laquelle ſera coudée à une de ſes extrémités, pour lui ſervir, étant dreſſée, de point d'appui, tandis que l'autre extrémité ira paſſer dans une ouverture pratiquée à cet effet dans le pied du Touret, où on la contiendra avec une vis; & ſur cette tringle on établira un petit étau ou ſupport, dont le pied embraſſera la tringle, & qui étant fait en couliſſe s'y proménera, & s'y maintiendra au point où on le déſirera, en ſerrant la vis qui eſt en-deſſous. C'eſt ſur ce ſupport élevé à trois pouces neuf lignes du deſſus de la tringle, que ſe poſera le burin, lorſqu'on voudra donner à un outil, qui ſera pour cela monté ſur le Touret, la figure convenable au beſoin qu'on en aura.

Il faut avoir de ces outils de toutes les grandeurs; & dans les

(*a*) Principes de l'Architecture, liv. 2. ch. 8.

bouterolles le bouton ira par gradation, depuis la grosseur d'un gros pois, jusqu'à celle de la plus petite tête d'épingle. Pour les conserver sains & entiers, & afin qu'ils tombent plus aisément sous la main de l'Artiste toutes les fois qu'il sera nécessaire d'en changer, on aura une boëte de fer blanc qui sera couverte à son orifice par une plaque percée comme un crible; & dans chaque trou, on pourra placer un outil, qui se présentera par la tête, c'est-à-dire, par l'endroit qui doit fixer le choix du Graveur. Outre les outils dont j'ai fait mention, on ne doit pas manquer de se munir de pointes de fer ou de cuivre, ayant un manche qui les rendra plus aisées à manier, & sur la tête desquelles sera serti un éclat de Diamant. J'en enseignerai bientôt l'usage.

Toutes choses étant ainsi disposées, un des outils étant déja monté sur le Touret, & le Graveur dans la situation où je l'ai laissé, la grande roue de bois est mise en mouvement, & par le grand cercle qu'elle décrit en tournant, elle entraîne la petite roue de fer, multiplie ses révolutions, & celle-ci fait marcher l'outil avec la plus grande rapidité. Alors le Graveur prend de la main gauche la Pierre qu'il veut graver, & qui pour être maniée avec plus de facilité, est montée sur la tête d'une petite poignée de bois, où elle a été cimentée avec du mastic. Il la présente contre l'outil, la tenant un peu inclinée, en sorte que l'outil puisse mordre, & l'user en tournant sur sa surface. Pour pouvoir lui donner tous les mouvemens convenables, & suivant que l'exige le travail qui y doit être mis, le Graveur tient ferme la petite poignée dans sa main, serrant la Pierre entre le pouce & le doigt indicateur; & pour achever de s'en rendre le maître, il appuie encore contre la Pierre le pouce de la main droite. Cette derniére main pendant que l'outil est en action, reste appuyée sur le sommet du Touret, qui pour la commodité de l'Artiste est couvert de la partie du tonnelet qui fait le dôme; & de cette même main droite le Graveur tient entre ses doigts une petite spatule de fer, dont le bout a été trempé dans de l'huile d'olive, où est délayée de la poudre de Diamant, afin d'être plus à portée d'en abreuver, quand il en est besoin, l'outil qui agit sur la Pierre, & qui y fait des excavations.

Car aucun outil ne mord ſur une Pierre fine, qu'autant qu'il eſt bien abreuvé de la poudre de Diamant : c'eſt cette poudre qui fait tout le travail. Celle qui n'eſt que groſſiérement écraſée, eſt excellente pour les ébauches, elle mange, elle dévore, pour ainſi dire, tout ce qui ſe préſente devant elle ; mais s'agit-il de finir, faut-il opérer avec plus de précaution ? on ne doit plus employer que de la poudre de Diamant très-fine : elle ne peut, pour cet uſage, être pilée aſſez fin dans un mortier. Au défaut de Diamant on pourroit ſe ſervir de Rubis ou d'autres Pierres Orientales, réduites en poudre ; mais comme il s'en faut beaucoup que cette derniére poudre ait la même activité que celle de Diamant, le beſoin ſeul la doit faire admettre. L'une & l'autre s'emploient mêlées avec l'huile d'olive pour la gravûre de toutes les Pierres fines Orientales, de même que pour celles des Agathes, des Cornalines & des Jaſpes. A l'égard des Pierres plus tendres, telles que l'Améthyſte & l'Emeraude de Bohême, le Cryſtal, &c. l'expérience a appris que la poudre de Diamant agiſſoit mieux ſur elles, lorſqu'elle n'étoit imbibée que d'eau. L'Emeril dont quelques Artiſtes ſe ſervent par œconomie, n'eſt bon tout au plus que dans les ébauches, & pour former de grandes maſſes ; par-tout ailleurs il eſt d'un fort mauvais uſage, il fait trop de boue, le Graveur ne voit point ce qu'il fait.

Mais ne perdons point de vûe notre Artiſte, & revenons auprès de lui. Nous l'avons laiſſé ayant entre les mains la Pierre deſtinée à être gravée, & dont la ſurface doit être unie, & non polie, circonſtance qu'il ne faut pas négliger : il y a deſſiné avec une pointe de cuivre ce qu'il y veut exprimer, d'après ſon modéle, qui ne doit plus ſortir de deſſous ſes yeux ; il la préſente au Touret. Il a eû la précaution de monter ſur cette machine un des outils qu'on nomme *Scies* ; il appuie la Pierre contre le tranchant de cette ſcie, il marque de diſtance en diſtance des points de reconnoiſſance, ſuivant le trait ou contour extérieur de la figure qu'il doit graver ; il achéve de former entiérement ce premier trait, il dégroſſit tout de ſuite, il abat de la matiére, puis l'ouvrage commençant à prendre forme, il travaille avec plus de ménagement, ayant ſucceſſivement recours aux boutérolles & aux autres outils

qu'il eftime être les plus convenables, & peu à peu il vient à bout de terminer ce qu'il a entrepris de graver. Mais comme il n'opère, comme on voit, qu'à tâtons & à l'aveugle, pour juger du progrès de fon ouvrage, non-feulement il eft obligé prefque à chaque inftant d'effuyer fa Pierre, qui fe couvre de boue, mais il eft encore dans une continuelle néceffité d'en tirer des empreintes avec de la cire molle, préparée. Il doit auffi ne s'en pas tellement fier à fes yeux, que cela lui faffe négliger de regarder fouvent fon travail avec la loupe; car rien ne fait mieux appercevoir les défauts. Le meilleur confeil qu'on puiffe donner, eft de ne fe point trop précipiter. Si le Graveur a été trop avant, & que fon outil ait trop mangé de la Pierre, il n'eft pas poffible d'y apporter du reméde ; c'eft une Pierre gâtée. Outre cela il faut avoir une attention finguliére que les outils foient extrêmement ronds, & qu'ils tournent bien fur leur pivot: le moindre petit foubrefaut eft capable d'éclater une Pierre, & cela peut arriver au moment qu'on fe félicite d'avoir furmonté toutes les difficultés.

Ainfi comme le Graveur, quelqu'habile & quelqu'expérimenté qu'il foit, n'eft pas toûjours abfolument le maître de fon outil, il ne peut ufer de trop de précautions, ni aller affez doucement, principalement lorfqu'il fe préfente des fituations gênantes, & qu'il faut faire de certaines excavations difficiles, & cependant indifpenfables. Il arrive affez fouvent que les outils ne peuvent point parvenir aux endroits qu'on voudroit fouiller, ils font rond où il faudroit faire plat, & ils laiffent toûjours quelque chofe d'indécis dans les touches. Dans ces cas, ce qu'on peut faire de mieux, eft de fe fervir des pointes de Diamant que j'ai indiquées ci-deffus. Cet inftrument à la main (car il n'eft plus queftion du Touret) on forme de petites finuofités, on termine des traits, on approfondit quelques endroits, on en évide d'autres, on dépouille certaines parties, on fait de ces travaux délicats qui à peine effleurent la Pierre ; on met enfin l'ame, l'efprit & la fineffe dans fa Gravûre. Mais cette opération eft infiniment longue ; il n'y a qu'un Artifte jaloux de bien faire, qui ne s'en puiffe pas rebuter: encore faut-il qu'il foit tout-à-fait maître

de ſa main : un coup échappé, ou donné mal-à-propos, eſt capable de tout perdre.

Un Graveur ſoigneux peut encore ſe faire faire de petits outils à main de cuivre, en forme d'ébauchoirs, & les imbibant dans de l'huile mêlée avec de la poudre de Diamant, il les proménera doucement ſur ſon ouvrage, pour manger la Pierre dans les endroits où ni l'outil, ni la pointe de Diamant n'ont pû pénétrer, & ſurtout dans ceux qu'il veut unir. C'eſt ce qu'on peut nommer, donner la derniére main à l'ouvrage.

Quoique je n'aie parlé juſqu'à préſent que de Gravûre en creux, je n'en ai pas moins enſeigné tout ce qui s'obſerve dans la Gravûre de relief; car ces deux ſortes de Gravûres n'ont rien dans la pratique qui ne ſe reſſemble. Ce ſont les mêmes outils qu'on emploie , & les mêmes attentions qu'il faut avoir; avec cette différence, que le Graveur voyant ce qu'il fait, lorſqu'il travaille de relief, il n'a pas beſoin d'en tirer des empreintes, comme dans la Gravûre en creux; la vûe de ſon modéle ſuffit pour le guider. Il y a cependant une obſervation importante à faire ; les outils ne ſervent pas ſi bien dans cette opération que dans celle en creux : leur forme les rend très-propres à faire des excavations, des concavités, telles que le demande la Gravûre en creux; mais dans les reliefs, où preſque tout eſt ſaillant, & doit prendre une forme convexe, l'outil qui lui-même eſt convexe, s'oppoſe preſqu'à chaque pas à l'intention du Graveur. Ces outils, & on ne peut en imaginer d'autres, ne portent jamais que dans un point, & c'eſt avec une peine infinie qu'on peut parvenir à exprimer les parties ſaillantes, & à leur donner de la rondeur. Encore plus difficilement peut-on employer ces outils dans les méplats; auſſi les champs des Camées ne ſont-ils jamais bien dreſſés. C'eſt alors qu'il faut de toute néceſſité emprunter le ſecours de la pointe de Diamant, & de ces petits ébauchoirs dont je viens d'enſeigner l'uſage. Quand on examine le travail des plus beaux Camées des Anciens, il ne paroît pas poſſible qu'ils les aient exécutés autrement; & peut-être eſt-ce pour avoir négligé de ſe ſervir de ces derniers inſtrumens, & avoir craint les longueurs de l'opération, que pluſieurs Camées ſont d'un travail

si lourd & si indécis. Les excellens Graveurs de l'Antiquité, moins avares de leur tems, que jaloux de leur réputation, ne ménageoient point ainsi la peine, & souvent ils sortoient de l'ouvrage les yeux si fatigués, que ne pouvant plus soûtenir la vûe des petits objets qu'ils gravoient, ils étoient obligés, s'il en faut croire Pline (*a*), de regarder des Emeraudes, dont la couleur agréable & bienfaisante les récréoit, & remettoit leurs yeux dans leur assiéte naturelle.

Le verd est une couleur amie de l'œil, & s'il arrivoit que le soleil dardât trop vivement ses rayons sur l'ouvrage que le Graveur auroit entre ses mains, & que celui-ci s'en trouvât incommodé, il ne pourroit mieux faire pour les rompre, & adoucir une lumiére trop vive, que de mettre à sa fenêtre un Stor de gaze verte très-déliée.

Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la maniére dont il faut s'y prendre, pour polir l'ouvrage qu'on vient de terminer, & c'est la derniére façon, qui devient encore commune à la Gravûre en creux & à celle de relief. On se sert pour cela d'une brosse ronde & plate, de poil de sanglier, qui ne soit ni trop rude, ni trop doux, & le poil ne doit pas excéder deux lignes de longueur. En faisant passer & repasser cette brosse sur la Pierre avec du tripoli en quantité & beaucoup d'eau, on parvient à éclaircir ce qu'on a gravé, & à lui donner le premier lustre. On peut même monter cette brosse sur le Touret, la faisant agir comme on fait les outils avec lesquels on grave ; le poliment se donnera & plus promptement & mieux. Mais cette opération est accompagnée d'un inconvénient : l'activité avec laquelle le Touret fait marcher la brosse, en secoue les poils ; cet ébranlement fait rejaillir de tous côtés l'eau & le tripoli, & bientôt celui qui conduit la Pierre en est tout couvert. C'est pour y remédier, qu'on a imaginé de renfermer la brosse dans une petite boëte ou étui de fer blanc, qui contenant le poil, empêche que le tripoli ne s'échappe autant qu'il feroit sans cette précaution.

(*a*) *Quin & ab intentione alia obscurata, aspectu Smaragdi recreatur acies ; scalpentibusque Gemmas non alia gratior oculorum refectio est ; ita viridi lenitate lassitudinem mulcent.* Plin. lib. 37. c. 5.

On prend enſuite de petits outils auxquels on a donné la figure d'une bouterolle, on les monte ſucceſſivement ſur le Touret, commençant par ceux d'étain, puis par ceux de buis, & finiſſant par ceux qui ne ſont que de bois blanc ; on les inſinue dans toutes les cavités qu'on a deſſein de polir, & l'on parvient premiérement avec de la potée d'émeril, & tout de ſuite avec le tripoli de Veniſe très-fin, à adoucir principalement les chairs, & à mettre dans tout l'ouvrage le plus beau poliment. S'il reſte quelques petites ſinuoſités, où aucun outil n'ait pû arriver, on y introduit une pointe de plume, & avec de la potée d'émeril, ou de Diamant, ſecondée de beaucoup de patience, ces endroits s'éclairciſſent, & prennent le même poli que tout le reſte. J'ai vû auſſi employer, pour polir des Camées, de la poudre qui provenoit de ces pierres à aiguiſer, qu'on connoît ſous le nom de Pierres de Levant, ou de la vieille roche, leſquelles avoient été écraſées & pilées très-fin ; & je crois que la méthode n'eſt pas mauvaiſe.

Si la Pierre eſt gravée en creux, il ne s'agit plus que de donner le poliment à ſa ſuperficie extérieure, ce qui ſe fait ſur la roue du Lapidaire : mais quoique l'opération ſoit aiſée, elle n'en demande pas moins d'attention ; car ſi la Pierre eſt remiſe entre les mains d'un ouvrier peu intelligent, un tour de roue peut affamer l'ouvrage, & faire diſparoître un travail délicat, qui a demandé bien du tems, & qui doit montrer l'habileté du Graveur. Auſſi les bons Artiſtes préfèrent-ils de faire eux-mêmes ce travail à la main, ſur le dos d'une aſſiéte d'étain, en promenant la Pierre en rond avec du tripoli, autant de tems qu'il en faut pour lui faire acquérir le poliment vif dont elle a beſoin. Cela même fait prendre à leurs Pierres une forme un peu convexe, & leur donne un galbe, qui ne peut que produire un bon effet.

Explication de la Planche repréſentant le Graveur en Pierres fines au travail, & les divers Inſtrumens dont il ſe ſert.

FIGURE 1. Situation dans laquelle eſt le Graveur, lorſqu'il opère.

FIG. 2. Le Touret monté ſur ſon pied (A), & enveloppé d'une chappe, en forme de petit tonnelet, qui eſt coupée en deux parties, l'une (B), qui eſt adhérente au pied du Touret, & ſert de ſoûtien à la Machine, & où dans chaque face eſt une ouverture (C), laiſſant un paſſage libre à la corde qui va chercher la roue; & la ſeconde partie (D), qui eſt mobile, & ſe léve comme un chapeau. La Machine préſente ici une de ſes faces latérales, & un outil (E) prêt à travailler, eſt logé ſur la tête de l'arbre, qui faille à main gauche en avant. C'eſt dans cet état qu'eſt la Machine, lorſqu'on grave.

FIG. 3. Le même Touret, d'où la partie ſupérieure du tonnelet a été enlevée, afin de découvrir toutes les piéces qui y ſont renfermées, & qui compoſent le corps du Touret; ſçavoir, la petite roue d'acier (F), vûe de profil, dans l'épaiſſeur de laquelle eſt pratiqué un canal, où circule la corde qui la fait agir & mouvoir. Cette roue eſt montée ſur un arbre auſſi d'acier (GG), couché horizontalement, dont les deux extrémités (HH), roulent dans des collets d'étain, engagés dans les piéces de cuivre debout (II), qui ſont arrêtées avec des vis à tête perdue (KK) ſur les parois de la partie inférieure du tonnelet, & ſont dans la même diſpoſition que les lunettes des Tourneurs. La tige ou canon d'acier (L), qui eſt forée d'un bout à l'autre, & ſert à placer les outils avec leſquels on grave: elle eſt montée ſur la tête de l'arbre (G), dont elle eſt un prolongement.

FIG. 4. Le Touret vû pardevant, & encore ſans chapeau. La partie inférieure du tonnelet (B), montée ſur ſon pied, ſervant de baſe ou de ſoûtien au Touret, & vûe de profil. Une des piéces de cuivre debout (K), dans le corps deſquelles ſont engagés les collets d'étain, ſe préſentant de face. La tige, ou canon (M), deſtinée à recevoir les outils, vûe par le bout. La corde (NN) qui va chercher la roue, qu'on ne peut voir, étant couverte de la piéce (K). Une ouverture (O), pratiquée dans le pied du Touret, à l'effet de recevoir le ſupport (*Fig.* 11.), lorſque le Graveur veut s'en ſervir pour tourner quelque outil; on l'y aſſujettit, en ſerrant contre, la vis (P).

FIG. 5. La tige, ou canon foré, dans l'intérieur de laquelle ſe logent les outils, repréſentée en grand afin d'en mieux concevoir la ſtructure. (Q) eſt l'endroit où ſe fait la jonction de cette tige avec l'arbre (G), qui porte à ſa tête une platine (R), contre laquelle une autre Platine (S), qui eſt ſoudée à l'extrémité de la tige, vient s'appliquer; & l'une & l'autre ſont jointes ſolidement au moyen de trois vis, dont on ne voit ici que la tête de deux. Deux autres vis (TT) ſervant à maintenir les outils dans le canal de la ſuſdite tige, lorſqu'ils y ſont placés pour opérer.

FIG. 6. L'extrémité de cette tige, qui laiſſe voir la bouche, ou ouverture de ladite forure percée quarrément.

FIG. 7. Un des outils avec leſquels on grave, deſſiné en grand. (V) en

eſt la tête, qui tantôt eſt plate, & tantôt eſt ronde, ſuivant le beſoin. (X) La partie qui ſort en avant lorſque l'outil eſt monté ſur le Touret. (Y) La ſoie qui ſe loge dans la forure de ladite tige, ou canon.

Fig. 8. Fort écrou, qui retient le pied du Touret par-deſſous la table, qui l'y aſſujettit, & empêche la machine de vaciller.

Fig. 9. Boëte de fer blanc fermée d'une plaque percée de pluſieurs trous, pour recevoir les bouterolles & autres outils ſemblables, & les tenir debout dans une ſituation où ils ſoient commodes à prendre.

Fig. 10. Boëte plate ſervant à contenir couchés, des outils à graver de différentes formes.

Fig. 11. Support propre à tourner les outils ſur le Touret: il conſiſte en une tringle de fer poli, quarrée, dont une des extrémités (a) eſt coudée pour lui ſervir de pied, ou point d'appui, lorſque l'autre extrémité (b) eſt logée dans l'ouverture (O *Fig.* 4.), & que l'inſtrument eſt dreſſé pour tourner un outil; ce qui ſe fait ſur le petit étau ou ſupport (c), qu'on peut faire promener ſur la tringle, & l'amener au point où l'on veut, au moyen de la couliſſe (d) qui en fait le pied, & de la vis (e) qui eſt en-deſſous, & qui en la ſerrant, l'aſſujettit.

Fig. 12. Petite bouteille remplie d'huile d'olive.

Fig. 13. Boëte à tenir la cire molle, pour faire des empreintes.

Fig. 14. Petit godet monté ſur un pied, dans lequel ſe conſerve la poudre de Diamant, ayant auprès ſon couvercle.

Fig. 15. Petit vaſe plat, propre à mettre de la poudre de Diamant, détrempée dans de l'huile: la ſpatule avec laquelle on la prend pour en imbiber la Pierre, eſt poſée deſſus.

Fig. 16. La Pierre montée dans du ciment de maſtic, ſur une petite poignée de bois.

Fig. 17. Tourne-vis, pour monter ou démonter les piéces d'aſſemblage qui compoſent le Touret, quand on les veut nétoyer, ou quand il faut rétablir quelque piéce endommagée.

Fig. 18. Broſſe à longs poils, pour nétoyer l'ouvrage.

Fig. 19. Broſſe à poils courts, renfermée dans une petite boëte de fer blanc, & deſtinée pour donner le poliment à l'ouvrage, en la montant comme un outil ſur le Touret.

Fig. 20. Outil appellé Charniére, propre à faire des trous, ou à enlever de grandes parties.

Fig. 21. Pointe ou éclat de Diamant, ſerti au bout d'une tige de fer, où de cuivre, ayant un manche pour la manier plus commodément.

Fig. 22. Spatule de fer, dont l'Artiſte ſe ſert pour prendre de l'huile imbibée avec la poudre de Diamant, & en arroſer ſa Gravûre.

Fig. 23. Ebauchoir de cuivre, d'étain, ou de bois, ſuivant qu'il eſt jugé néceſſaire pour terminer la Gravûre, & y mettre le poliment.

Fig. 24. Scie à tête plate, & tranchante.

Fig. 25. Autres Scies plus épaiſſes, & pareillement tranchantes.

Fig. 26. Bouterolles de divers calibres.

Fig. 27. Outil plat.

Fig. 28. Outil demi-rond, à tête ronde.

Fig. 29. Outil demi-rond, à tête plate.

Fig. 30. Outil à pointe mouſſe.


Representation de la situation dans la quelle est le Graveur en pierres fines, lorsqu'il opere, et des divers Instrumens qu'il employe.
Fig. 1.re
Fig. 2.
Fig. 3
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
6 lig.
9 lig.
Fig. 8.
Fig. 9.
Fig. 10.
Fig. 11.
Fig. 12.
Fig. 13
Fig. 14.
Fig. 15.
Fig. 16
Fig. 17.
Fig. 18.
Fig. 19.
Fig. 20
Fig. 21.
Fig. 22.
Fig. 23.
Fig. 24
Fig. 25
Fig. 26.
Fig. 27.
Fig. 28.
Fig. 29.
Fig. 26
Fig. 30.

pag. 208.

DES
PIERRES GRAVÉES
FACTICES,
ET LA MANIERE DE LES FAIRE.

COMME l'extrême rareté des Pierres précieuſes, & le vif empreſſement avec lequel on les recherchoit dans l'Antiquité, ne permettoient qu'aux perſonnes riches d'en avoir & de s'en parer; il fallut emprunter le ſecours de l'Art, pour ſatisfaire ceux qui manquant de facultés, n'en étoient pas moins poſſédés du deſir de paroître. Le verre, matiére utile & belle, mais qui étant commune n'eſt pas autant conſidérée qu'elle le devroit être, offrit un moyen tout-à-fait propre à remplir ces vûes. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire imiter la blancheur & le diaphane du Cryſtal (*a*); & bientôt en lui alliant divers métaux, en le travaillant, & en le faiſant paſſer par différens dégrés de feu, il n'y eut preſqu'aucune Pierre précieuſe, dont on ne lui fît prendre la couleur & la forme. L'artifice ſçut même quelquefois ſe déguiſer avec tant d'adreſſe, que ce n'étoit qu'après un ſérieux examen que d'habiles Joüailliers parvenoient à diſcerner le faux d'avec le vrai. L'appât du gain rendoit les fauſſaires encore plus attentifs, & accéléroit leurs progrès; aucune profeſſion n'étoit auſſi lucrative que la leur (*b*). Pour en impoſer avec plus de hardieſſe, & plus ſûrement, ils avoient trouvé le ſecret de métamorphoſer des matiéres précieuſes, en des matiéres encore plus précieuſes. Ils teignoient le Cryſtal dans toutes les couleurs, & ſurtout dans un très-beau verd d'Emeraude. Juſques dans les Indes on imitoit le Béril avec le Cryſtal (*c*). D'autres fois on produiſoit de fauſſes Améthyſtes, dont le velouté

(*a*) *Mirè ad ſimilitudinem Cryſtalli acceſſere vitrea.* Plin. Hiſt. nat. l. 37. c. 2.

(*b*) *Nulla fraus vitæ lucroſior.* Ib. c. 12.

(*c*) *Ibid. c. 5. & 12.*

pouvoit en impofer, même à des Connoiffeurs : ce n'étoit cependant que de l'Ambre teint en violet (*a*).

Le verre ainfi colorié ne pouvoit manquer d'être employé dans la Gravûre, il y tint en plus d'une occafion la place des Pierres fines, & il multiplia confidérablement l'ufage des cachets. J'ai déja fait voir que les Anciens avoient non-feulement gravé fur le verre, mais qu'ils avoient auffi contrefait les Pierres gravées, en les moulant, & en imprimant enfuite fur ces moules du verre mis en fufion (*b*). J'ai montré auffi que dès le quinziéme fiécle, les Italiens étoient rentrés en poffeffion de faire de ces Pâtes ou Pierres factices ; & j'ajoûterai feulement à ce que j'ai dit fur ce fujet, que les Ouvriers qui y furent employés dans les derniers tems, n'ayant pas eu apparemment affez d'occafions de s'exercer, ne nous avoient rien donné de bien parfait. Peut-être ne connoiffoient-ils pas affez la valeur des matiéres qu'ils employoient. Le verre qui doit être moulé, la terre qui doit fervir à faire le moule, font des matiéres analogues, toujours prêtes à fe confondre & à s'unir inféparablement, lorfqu'on les expofe à un grand feu. Cette opération peu confidérable en apparence, pouvoit donc devenir l'objet des recherches d'un excellent Chymifte, & M. Homberg ayant été chargé par S. A. R. Monfeigneur le Duc d'Orléans, de travailler à la perfectionner, il ne crut pas qu'il fût au-deffous de lui de s'y appliquer. Après différens effais, après avoir répété plufieurs expériences, auxquelles le Prince voulut bien affifter, il parvint enfin à faire de ces Pâtes avec tant d'élégance, que les Connoiffeurs mêmes pouvoient y être trompés, & prendre quelquefois les Copies pour les Originaux. En expofant ici la façon de procéder de M. Homberg, je ne fais prefque que tranfcrire le Mémoire de cet habile Phyficien, qui fe trouve parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1712.

Le point effentiel étoit de trouver une terre fine qui ne contînt aucun fel, ou du moins fort peu, & avec laquelle il fût poffible de faire un moule qui pût aller au feu fans fe vitrifier, ni fans fe confondre avec le morceau de verre amolli au feu, ou à

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 3. (*b*) *Suprà*, *pag.* 93.

demi fondu, qui devoit être appliqué ſur ce moule, & recevoir l'empreinte du relief qui y avoit été formé. La choſe devenoit d'autant moins aiſée, que le verre ne diffère des ſimples terres, qu'en ce que l'une eſt une matiére terreuſe qui a été fondue au feu, & que l'autre eſt la même matiére terreuſe qui n'a pas encore été fondue, mais qui ſe fond aiſément, & qui s'unit avec le verre, ſi on les met l'une & l'autre enſemble dans un grand feu: de ſorte que ſi on n'uſe pas de précautions dans le choix & l'emploi de la terre, le moule & le verre moulé ſe collent ſi étroitement dans le feu, qu'on ne peut plus les disjoindre; & la figure qu'on avoit eu intention d'exprimer ſur le verre ſe trouve alors détruite.

Une matiére terreuſe à laquelle on auroit fait perdre ſes ſels par art, ſoit en y procédant par le feu, ſoit en y employant l'eau, comme ſont par exemple la chaux vive, & les cendres leſſivées, ſeroit encore ſujette aux mêmes inconvéniens; car ces terres conſervent en entier les locules qui étoient occupés par les ſels qu'elles ont perdu, & ces locules ſont tout prêts à recevoir les mêmes matiéres qui les rempliſſoient, quand elles ſe préſenteront. Or comme le verre n'a été fondu ou vitrifié qu'au moyen d'une grande quantité de ſel fondant que l'Art y a joint, pour peu qu'on l'approche dans le feu d'une terre d'où l'on a emporté les ſels, il s'inſinuera promptement dans ſes pores, & l'une & l'autre matiére ne feront qu'un ſeul corps.

Il n'en eſt pas ainſi des matiéres terreuſes qui naturellement ne contiennent rien, ou très-peu de ſalin; elles n'ont pas les pores figurés de maniére à recevoir facilement des ſels étrangers, ſurtout quand ces ſels ſont déja enchaſſés dans une autre matiére terreuſe, comme eſt le verre, & qu'on ne les tient pas trop longtems enſemble dans un grand feu; car il eſt vrai qu'autrement la quantité de ſel qui eſt dans le verre ſerviroit immanquablement de fondant à cette derniére ſorte de terre, & ils ſe fondroient, & ſe vitrifieroient à la fin l'un par l'autre.

Perſuadé de la vérité de ces principes, M. Homberg examina avec attention toutes les eſpéces de terres, & après en avoir fait l'analyſe, il s'arrêta à une certaine ſorte de craie qu'il trouva

très-peu chargée de ſel, & qui par cette raiſon lui parut plus propre qu'aucune autre matiére pour l'accompliſſement de ſon deſſein. Cette craie, qu'on nomme communément du Tripoli, ſert à polir les glaces des miroirs, & la plûpart des Pierres précieuſes. On en connoît de deux eſpéces : celle qui ſe tire de France eſt blanchâtre, mêlée de rouge & de jaune, & quelquefois tout-à-fait rouge ; elle eſt ordinairement feuilletée & tendre. Le Tripoli du Levant, plus connu ſous le nom de Tripoli de Veniſe, eſt au contraire rarement feuilleté ; ſa couleur tire ſur le jaune, on n'en voit point de rouge, & il eſt quelquefois fort dur. Qu'on ſe ſerve de l'un ou de l'autre, il faut choiſir celui qui eſt tendre & doux au toucher comme du velours, & rejetter celui qui pourroit être mêlé d'autre terre, ou de grains de ſable. Mais on doit ſans difficulté donner la préférence au Tripoli de Veniſe, il eſt plus fin, & par conſéquent il moule plus parfaitement que le Tripoli de France ; outre cela le verre ne s'y attache jamais au feu, ce qui arrive quelquefois au nôtre. Cependant comme il eſt rare & cher à Paris, on peut, pour épargner la dépenſe, employer à la fois dans la même opération les deux ſortes de Tripoli, en obſervant ce qui ſuit.

Chacune des deux eſpéces de craies exige une préparation particuliére. On pile le Tripoli de France dans un grand mortier de fer, on le paſſe par un tamis, & on le garde ainſi pulvériſé pour s'en ſervir, comme on le dira bientôt : au-lieu que le Tripoli de Veniſe demande à être graté légérement, & fort peu à la fois, avec un couteau, ou avec des éclats de verre à vitre ; & il ne ſuffit pas de l'avoir enſuite paſſé par un tamis de ſoie très-délié & très-fin, il faut encore le broyer dans un mortier de verre, avec un pilon de verre. Ce dernier Tripoli étant particuliérement deſtiné à recevoir les empreintes, plus il ſera fin, mieux il les prendra.

Les deux Tripolis ayant été ainſi réduits en poudre, on prend une certaine quantité de celui de France, qu'on humecte avec de l'eau, juſqu'à ce qu'il ſe forme en un petit gâteau, quand on en preſſe un peu avec les doigts, à peu près comme il arrive à la mie de pain frais, lorſqu'on la paîtrit de même entre

les doigts. On remplit de ce Tripoli humecté un petit creuſet plat, de la profondeur de ſept à huit lignes, & du diamétre qui convient à la grandeur de la Pierre qu'on a deſſein de mouler. On preſſe légérement le Tripoli dans le creuſet, puis on met par-deſſus une couche de Tripoli de Veniſe en poudre ſéche, aſſez épaiſſe pour pouvoir ſuffire au relief qui y doit être exprimé. La Pierre qu'on veut mouler étant poſée ſur cette premiére couche, de maniére que ſa ſuperficie gravée touche immédiatement la ſuperficie du Tripoli, on appuie deſſus, en preſſant fortement avec les deux pouces; & l'on ne doit point douter que l'impreſſion ne ſe faſſe avec toute la netteté poſſible : car elle ſe fait ſur le Tripoli de Veniſe, & ce Tripoli a cela de propre, qu'il eſt naturellement doüé d'une légère onctuoſité, & que lorſqu'on le preſſe, ſes petites parties, qui, comme autant de petits grains, étoient diviſées, ſe réuniſſent, & ſe tenant collées enſemble, forment une maſſe dont la ſuperficie eſt auſſi liſſe que celle du corps le mieux poli. On aplattit, ou bien l'on enléve avec le doigt, ou avec un couteau d'ivoire, l'excédent du Tripoli qui déborde la Pierre. En cet état, on laiſſe repoſer le moule, juſqu'à ce qu'on juge que l'humidité du Tripoli de France a pénétré celui de Veniſe, qui, comme on a vû, a été répandu en poudre ſéche, & qu'elle en a lié toutes les parties. Avec un peu d'habitude, on ſçaura au juſte le tems que cela demande. Il convient pour lors de ſéparer la Pierre d'avec le Tripoli; pour cela on l'enléve un peu avec la pointe d'une aiguille enchaſſée dans un petit manche de bois, & l'ayant ébranlée, on renverſe le creuſet, la Pierre tombe d'elle-même, & le ſujet qui y eſt gravé reſte imprimé dans le creuſet. On réparera, s'il en eſt néceſſaire, les bords du Tripoli que la Pierre auroit pû déchirer en les quittant, & on laiſſera ſécher le creuſet dans un lieu fermé, où l'on ſera aſſûré que la pouſſiére n'entrera point, & ne pourra point gâter l'impreſſion qu'on vient d'achever.

Il eſt ſurtout d'une grande importance, qu'il ne ſoit abſolument reſté aucune portion de Tripoli dans le creux de la Pierre qu'on a moulé, & que le dépouillement de cette Pierre ſe ſoit fait dans tout ſon entier, quand elle s'eſt ſéparée du Tripoli:

autrement l'impreſſion du verre ſe feroit imparfaitement ; tout ce qui ſeroit demeuré dans la Pierre, formeroit autant de vuides dans la copie. Il faut donc y regarder de près, & ſi l'on remarque quelque partie emportée, quelque déchirure, on recommencera une nouvelle empreinte, ſur le même Tripoli, qui pourra ſervir, ſuppoſé qu'il ſoit encore moite.

Si le moule eſt en bon état, & lorſqu'on ſera aſſûré que le Tripoli dont le creuſet eſt rempli, eſt parfaitement ſec, on prendra un morceau de verre, de quelque couleur qu'on voudra, il n'importe ; mais il eſt pourtant à propos qu'il imite, autant qu'il eſt poſſible, la couleur des Agathes, des Jaſpes, des Cornalines, des Améthyſtes, ou de quelques-unes des Pierres fines qu'on choiſit ordinairement pour graver. On le taillera de la grandeur convenable, on le poſera ſur le moule, en ſorte que le verre ne touche en aucun endroit la figure imprimée : car il l'écraſeroit par ſon poids. On approchera du fourneau le creuſet ainſi couvert de ſon morceau de verre, & on l'échauffera peu à peu, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe pas le toucher des doigts ſans ſe brûler. Il eſt tems pour lors de le mettre dans le fourneau, qui doit être un petit four à vent, garni au milieu d'une moufle, autour de laquelle il y aura un grand feu de charbon, ainſi que deſſus & deſſous. On pourra mettre un ou pluſieurs creuſets ſous la moufle, ſelon ſa grandeur : on bouchera l'ouverture de la moufle avec un gros charbon rouge, & on obſervera le morceau de verre. Quand il commencera à devenir luiſant, c'eſt la marque qu'il eſt aſſez amolli pour ſouffrir l'impreſſion : il ne faut pas tarder à retirer le creuſet du fourneau, & ſans perdre de tems, on preſſera le verre avec un morceau de fer plat, pour y imprimer la figure moulée dans le creuſet. L'impreſſion finie, on aura attention de remettre le creuſet auprès du fourneau, dans un endroit un peu chaud, & où le verre à l'abri du vent, puiſſe refroidir peu-à-peu ; car le paſſage trop ſubit du chaud au froid, le feroit ſûrement peter, & y occaſionneroit des fentes ; & même afin de prévenir cet accident, qui arrive ſouvent peu de tems après l'opération, particuliérement quand le verre eſt un peu revêche, on ne doit pas manquer d'en égruger les bords avec

des pincettes, auſſitôt que, tout-à-fait refroidi, le verre aura été ôté de deſſus le creuſet. Tous les verres ne ſont pas cependant ſujets à cet inconvénient; il n'y a pas d'autre régle pour les connoître, que d'en imprimer deux ou trois morceaux, qui enſeigneront aſſez la maniére dont il faudra les traiter: ceux qui ſont les plus durs à fondre, doivent être préférés; ils portent un plus beau poli, & ne ſe rayent pas ſi facilement que les tendres.

Si l'on eſt curieux de copier en creux une Pierre qui eſt travaillée en relief, ou de mettre en relief une Pierre qui eſt gravée en creux, on pourra s'y prendre de la façon ſuivante. On imprimera en cire d'Eſpagne, ou en ſouffre, le plus exactement qu'il ſera poſſible, la Pierre qu'on veut transformer. Si elle eſt gravée en creux, elle produira un relief, & ſi c'eſt un relief, il viendra un creux: mais comme en faiſant ces empreintes, on ne peut empêcher que la cire ou le ſouffre ne débordent, il faudra avant que d'aller plus loin, abattre ces balévres, & ne laiſſer ſubſiſter que la place de la Pierre, dont on unira le tour avec la lime, ou avec un canif. Le cachet, ou empreinte, étant formé, on le moulera dans un creuſet rempli de Tripoli, de la même maniére que ſi on vouloit mouler une Pierre; & l'on imprimera de même au grand feu dans ce moule, un morceau de verre, en obſervant tout ce qui a été preſcrit ci-deſſus. On enſeignera dans la ſuite la maniére de faire les empreintes en ſouffre. Quant à celles qui ſeront faites en cire d'Eſpagne, on les appliquera ſur de petits morceaux de bois, ou ſur du carton fort épais, pour empêcher qu'elles ne ſe tourmentent; car s'il arrivoit que la carte ou le papier ſur leſquels elles auroient été miſes, pliaſſent dans le tems qu'on les imprime ſur le Tripoli, la cire d'Eſpagne ſe fendroit, & le Tripoli venant à s'inſinuer dans ces fentes, on ne pourroit éviter que l'impreſſion en verre ne fût traverſée de raies, qui la défigureroient horriblement, ou qui feroient penſer que la Pierre qui a fourni le modéle, auroit été caſſée.

Enfin pour que la Pierre contrefaite imite plus parfaitement ſon original, il eſt néceſſaire de lui faire avoir une forme bien réguliére, & qu'elle ſoit exactement ronde, ovale, &c. & pour

cet effet on la fera paſſer ſur la meule, l'uſant ſur ſon contour aux endroits qui ne ſeroient pas unis. La Pâte de verre ainſi perfectionnée, on la monte en bague, ou on la conſerve dans des layettes, comme les véritables Pierres gravées; & l'on peut aſſûrer que, pour ce qui concerne le travail du Graveur, elle fait à peu près le même plaiſir, & ſert auſſi utilement pour l'inſtruction que ces derniéres. Je dois avertir qu'au-lieu de creuſet, j'ai vû des gens employer un anneau de fer, ce qui revient au même: cet anneau dure plus long-tems, & c'eſt l'unique avantage qu'il peut avoir ſur le creuſet.

Soit que le verre repréſente un relief, ſoit qu'il ſe charge du travail de la Gravûre en creux, on ne peut, en ſuivant le procédé dont on vient de rendre compte, qu'imiter une Pierre d'une ſeule couleur, & jamais on n'exprimera les variétés & les différens accidens de couleurs d'un Camée. Voilà cependant ce que les Anciens ont ſçû faire, dans la plus grande perfection; & l'on doit regretter la perte d'un ſecret ſi propre à multiplier des ouvrages auſſi excellens que ſinguliers. On voit des Pierres factices antiques, qui ſemblent être de véritables Agathes-Onyx. Je ne parle point de ces Sardoines-Onyx, où pour contrefaire cette eſpéce de Pierre fine qui, quand elle étoit réguliérement belle, n'avoit point de prix, un Ouvrier patient & adroit colloit enſemble trois petites tranches d'Agathes fort minces, & parfaitement bien dreſſées, l'une noire, la ſeconde blanche, & la troiſiéme rouge, & le faiſoit ſi habilement, que les joints ne paroiſſant abſolument point, & les Agathes ayant été bien aſſorties pour les nuances, il n'étoit preſque pas poſſible d'appercevoir la fraude, & de s'en garantir (*a*). Eh! qui ſçait, ſi dans les Sardoines-Onyx que nous admirons, il ne s'en trouve pas quelqu'une d'artificielle, & où l'on a uſé anciennement de la ſupercherie que je viens de faire obſerver? Mais ce n'eſt pas ce qu'il s'agit d'examiner préſentement; il n'eſt queſtion que des Pâtes qui ont été jettées dans des moules, & avec leſquelles les Anciens ont ſi heureuſement imité les Camées.

J'en ai vû pluſieurs, & j'en conſerve une qui m'a mis en

(*a*) *Plin. lib.* 37. *c.* 12.

état

état d'en faire un examen particulier. J'ai reconnu que dans ce Morceau, ainſi que dans tous ceux qui me ſont tombés entre les mains, on avoit employé deux matiéres de deux natures fort différentes. Celle qui ſert de fond, ou de champ au relief, eſt toûjours conſtamment du verre aſſez épais, & peu tranſparent; & je n'en ai point encore remarqué qui fût teint autrement qu'en violet, ou pourpre foncé, imitant la couleur de l'Améthyſte d'Orient. Ce fond n'a rien de ſingulier ni de remarquable, la matiére en eſt commune, & elle eſt aſſez connue; mais les figures en Bas-relief qui y ſont appliquées méritent toute l'attention, ſurtout par rapport au genre de matiére dont on s'eſt ſervi pour les exprimer. Cette matiére eſt d'un beau blanc de lait, & elle eſt opaque; le grain en eſt très-fin & très-ſerré; il s'en manque peu qu'elle ne ſoit auſſi dure que l'Agathe, & elle ſe travaille de même avec l'outil ſur le Touret. J'en ai voulu faire l'expérience, elle m'a réuſſi, & j'ai vû que rien n'approche davantage de la Porcelaine qu'on fait préſentement en Europe. Il me paroît que dans ſon principe, c'eſt pareillement une terre ou ſable blanc très-délié, qu'on a manipulé, & qu'on a réduit en une pâte, à laquelle un certain dégré de cuiſſon a donné de la conſiſtance. J'avoue néanmoins que lorſqu'on entame cette pâte avec l'outil, on croit y découvrir dans ſa ſubſtance un acheminement prochain à la vitrification; & peut-être que de même que la Porcelaine de Saxe, elle deviendroit tout-à-fait verre, ſi on la pouſſoit à un feu très-violent. Mais il n'étoit pas néceſſaire pour l'objet auquel cette pâte étoit deſtinée, qu'elle paſsât par l'épreuve d'un ſi grand feu, il ſuffiſoit d'avoir trouvé un corps qui plus dur que le verre, & n'en ayant pas le diaphane, pût après avoir été moulé, être appliqué ſur le verre, aller avec lui au feu, s'y lier, & s'y amalgamer, & ne ſouffrir aucune altération dans ſon blanc; tandis que le verre plus tendre, ſe prêtoit en s'amolliſſant, & recevoit le relief qui s'y enchâſſoit, comme il arrive à un corps dur qui poſe ſur un corps plus mol; & c'eſt préciſément ce que les Anciens avoient heureuſement rencontré.

Mon Morceau repréſente une tête d'Auguſte de profil, & il eſt tel qu'en ſortant du moule; ce qui fait voir qu'il ſe faiſoit

communément de ces ouvrages, auxquels on n'apportoit pas beaucoup d'attention. Mais auſſi y en avoit-il d'autres qui étoient exécutés avec toutes les précautions dont on uſe, quand on eſt curieux de donner la derniére main à un bel ouvrage. On ne s'y contentoit pas d'avoir moulé les figures avec grand ſoin, on les réparoit comme on auroit fait l'Agathe même, en les faiſant paſſer ſous le Touret; & c'eſt ainſi qu'a été travaillé le Vaſe ſingulier qu'on conſerve au Palais Barberin, & dont je me réſerve de donner dans la ſuite une deſcription étendue & circonſtanciée.

Peut-être, & je ſuis fort porté à le croire, que ce qui fit naître l'idée de l'eſpéce de matiére propre à ce genre d'ouvrage, furent ces vaſes précieux que les Anciens appelloient *Vaſa Murrhina*. Je ne ſuis pas le premier (*a*) qui ait ſoupçonné, que ces Vaſes n'étoient autre choſe que de la Porcelaine; & quoique ce ne ſoit pas le ſentiment du Pere Hardouin, je crois pouvoir hazarder de montrer, que ceux qui l'ont penſé avant moi, n'étoient pas ſi éloignés du vrai, que le prétendoit ce ſçavant Commentateur de Pline (*b*). Je m'attends bien qu'il m'oppoſera le témoignage de Pline même, & qu'il me fera obſerver, que non content d'avoir dit une premiére fois, que la matiére de ces Vaſes ſe tiroit du ſein de la terre, cet Auteur répéte encore à peu près la même choſe dans un autre endroit. Mais je le prie de conſidérer comment il le dit, & dans quel eſprit. Ici c'eſt un Philoſophe auſtère, qui ne peut retenir ſon indignation de voir à quel excès le luxe avoit porté le prix de tout ce qui s'appelle Curioſité, & qui pour mieux faire ſentir l'extravagance de ceux qui y prodiguoient leurs biens & leur tranquillité, choiſit une matiére qu'on eſtimoit infiniment précieuſe, & la réduiſant à ſa juſte valeur, montre que ce n'eſt dans le fond que de la terre, & ce qu'il y a de plus fragile, & de plus périſſable (*c*). Ailleurs, ſcrutateur exact des ouvrages de l'Art, il approfondit ce que c'eſt

(*a*) *Cardan. de ſubtilit. lib.* v. *p.* 119. & *Scaliger in Cardan. exercit.* 92.*p.* 327.

(*b*) *Harduini Notæ ad Plin. lib.* 33. *ſect.* 2. *& lib.* 37. *ſect.* 8.

(*c*) *Murrhina & Cryſtallina ex eadem terra effodimus, quibus pretium faceret ipſa fragilitas.... Hoc argumentum opum, hæc vera luxuriæ gloria exiſtimata eſt, habere quod poſſet ſtatim totum perire.* Plin. in Proëm. lib. 33. Sénéque avoit fait la même réflexion dans ſon traité des Bienfaits. c. VII. 9.

que la matiére dont il eſt queſtion, & il avance (*a*), que ſuivant le rapport qu'on lui en a fait, on croit que c'eſt un ſuc, une liqueur, (une pâte liquide) que le feu a épaiſſi, & à laquelle il a donné de la conſiſtance dans la terre, *ſub terra*. Mais qui empêche que par ces deux derniers mots, on n'entende des fourneaux pratiqués ſous terre, ou les fourneaux même qui étoient de terre, & dans leſquels ſe faiſoit la cuite? Pourquoi vouloir que Pline, ſi profond dans la connoiſſance du manuel des Arts, fût par rapport à celui-ci moins inſtruit que Properce, plus ancien que lui de près d'un ſiécle, & dont les écrits ne pouvoient pas lui avoir échappé? Car ce Poëte dit bien nettement que les Vaſes qui ſont le ſujet de ces recherches, étoient cuits dans les fourneaux des Parthes (*b*), chez leſquels Pline reconnoît en effet que ſe trouvoient ces beaux ouvrages. Quelques épigrammes de Martial augmenteront le nombre de mes preuves. Dans une il plaiſante ſur ce que ces Vaſes n'étant pas tranſparens comme le verre, on ne pouvoit point juger de la qualité du vin qui y avoit été verſé (*c*): dans d'autres les mêmes Vaſes ſont enrichis de peintures, & les couleurs y ſont diſtribuées par plaques (*d*); & nous allons bientôt voir, que ce dernier Poëte eſt d'accord avec Pline ſur tous ces points; car je vais rapporter, ſans en rien omettre, tout ce que ce dernier a écrit ſur ce ſujet. Le paſſage eſt important, il n'y a pas un mot à perdre, & qui ne mérite d'être peſé attentivement; on ſent que l'Auteur ſe plaît à décrire quelque choſe de ſingulier qu'il a ſous les yeux, & qu'il ne veut laiſſer rien échapper de ce qui doit la caractériſer, & la faire connoître.

Parmi les riches dépouilles que Pompée vainqueur de Mithridate, & maître d'une partie de l'Aſie, fit voir à Rome, lorſqu'il y entra en Triomphateur; entre une infinité de Bijoux de toute eſpéce, de Pierres précieuſes, & d'ouvrages ineſtimables, où

(*a*) Voyez le paſſage tiré du liv. 37. de Pline, rapporté ci-après au bas de la p. 221.

(*b*) *Murrheaque in Parthis pocula cocta focis.* Prop. l. IV. Eleg. 5. v. 26.

(*c*) *Nos bibimus vitro, tu Myrrhâ, Pontice: quare?*
Prodat perſpicuus ne duo vina calix.
Mart. Epig. l. IV. 86.

(*d*) *Surrentina bibis? nec Murrhina picta, nec aurum*
Sume. Ibid. lib. XIII. 110.
Et dans une autre Epigramme, qui eſt la 80. du liv. X.
Plorat Eros, quoties maculoſæ pocula Myrrhæ
Inſpicit.

l'Art le diſputoit avec la Nature, on admira pour la premiére fois pluſieurs de ces beaux Vaſes appellés *Murrhina*, que j'eſtime être de la Porcelaine. Toute nouveauté ſéduit, & ces Vaſes en étoient une pour les Romains ; de plus on les leur préſentoit comme une choſe auſſi rare qu'elle étoit parfaite, & rien n'irrite davantage les deſirs que la difficulté de poſſéder. Plus la matiére étoit fragile, plus on étoit menacé de la voir périr promptement, plus l'empreſſement ſembloit redoubler; on en voulut avoir à quelque prix que ce fût. On vit un ancien Conſul y conſommer tout ſon patrimoine, acheter un ſeul de ces vaſes ſoixante-dix talens, qui font plus de cent cinquante mille livres de notre monnoie, & boire, tout briſé qu'il étoit, ſur ſes bords, avec la même ſatisfaction, & peut-être avec encore plus de délices, que quand il étoit entier. Mais Néron, & Pétrone, le miniſtre de ſes plaiſirs, allerent encore bien au-delà, & je n'oſe écrire les ſommes qu'ils y dépenſerent (*a*); on ne me croiroit point. Une pareille folie étoit digne d'un Empereur, qui après avoir raſſemblé autant qu'il avoit pû de Vaſes de cette eſpéce, & en avoir enrichi le Théâtre ſur lequel il oſoit faire à la vûe de tout un public le perſonnage d'Acteur, ne rougiſſoit point de recueillir juſqu'aux débris de ces Vaſes, de leur préparer un tombeau, & de les y placer, à la honte du ſiécle, avec le même appareil, que s'il ſe fût agi de rendre un honneur ſemblable aux cendres d'Alexandre.

Pline de qui j'emprunte tous ces faits, nous apprend encore que ces Vaſes précieux étoient apportés des parties orientales de l'Aſie, qu'on y en trouvoit en pluſieurs endroits, & qu'il en venoit même de lieux peu connus ; mais que c'étoit cependant chez les Parthes, & encore plûtôt dans la Carmanie (*b*), Province de

(*a*) Suivant les Manuſcrits que le Pere Hardouin a conſultés, il en coûta à Pétrone pour acquérir un baſſin, *Trullum Murrhinum*, trois cens talens, qui réduits à leur moindre valeur, font la ſomme de ſept cens vingt mille livres ; & Néron en dépenſa autant pour un vaſe à deux anſes de même matiére. Cette ſomme prodigieuſe a effrayé les Editeurs de Pline, & ils ont cru devoir ſubſtituer le mot de *Seſterces* à celui de *Talens* qui étoit dans les Manuſcrits ; mais on ne peut raiſonnablement admettre leur correction ; car la dépenſe qui n'eût été que d'environ trente livres pour chacun, ne méritoit pas que Pline ſe récriât ſi fort, ni qu'il en prît occaſion, comme il a fait, de tourner Néron en ridicule, & de le rendre odieux.

(*b*) Aujourd'hui le Kherman. Les vaiſſeaux qui alloient faire le commerce dans les Indes, relâchoient autrefois dans les ports de la Carmanie ; ces ports ſe trouvoient ſur leur route. *Plin. Hiſtor. nat. lib. 6. c. 23.*

la Perſe, voiſine de l'Inde, qu'on en faiſoit le principal commerce (*a*). Enſuite il s'explique ſur la qualité de la matiére de ces Vaſes, ſuivant que je l'ai rapporté un peu plus haut; & il ajoûte qu'on n'en rencontroit point qui fuſſent plus grands que de petits buffets (*b*), c'eſt-à-dire, ainſi que je crois pouvoir l'interpréter, que la grandeur de ces Vaſes n'en empêchoit aucun de tenir ſur de petites crédences, ou de petits buffets; & l'on en doit inférer qu'il n'en étoit pas encore venu à Rome de bien grands, d'autant plus que pour la capacité, le même Hiſtorien cite comme un morceau unique, cette taſſe à boire, dont j'ai déja fait mention, qui fut achetée ſoixante-dix talens, & qui contenoit deux Pintes & demi ſeptier.

Ces Vaſes quoique luiſans (c'eſt toûjours Pline qui parle) ne jettent point le feu qui ſort des Pierres précieuſes; ils ſont plûtôt remarquables par leur beau poli que par leur brillant. Mais ce qui en reléve infiniment le prix, c'eſt la variété des couleurs, ce ſont ces enroulemens d'ornemens qui circulent autour, & qui peints en pourpre (*c*) ſur un fond blanc de lait, forment d'heureuſes plaques de couleurs, interrompues quelquefois par un rouge éclatant, qui ſervant de paſſage aux deux autres couleurs, leur donne un nouveau luſtre. Quelques-uns paroiſſoient cependant encore plus touchés de la régularité des contours, & des belles formes, & ils admiroient certains reflets qui colorent ces Vaſes, lorſqu'une lumiére vive frappe deſſus, de la même maniére qu'on voit l'Arc-en-Ciel ſe peindre au moyen de la réflexion.

(*a*) *Oriens Murrhina mittit; inveniuntur enim ibi pluribus in locis, nec inſignibus, maximè Parthici regni, præcipuè tamen in Carmania. Humorem putant ſub terra calore denſari. Amplitudine nuſquam parvos excedunt Abacos; craſſitudine raro, quantâ dictum eſt vaſi potorio. Splendor his ſine viribus, nitorque veriùs quàm ſplendor. Sed in pretio varietas colorum, ſubindè circumagentibus ſe maculis in purpuram candoremque, & tertium ex utroque igneſcentem, velut per tranſitum coloris, purpurâ rubeſcente, aut lacte candeſcente. Sunt qui maximè in iis laudent extremitates, & quoſdam colorum repercuſſus, quales in cæleſti Arcu ſpectantur. His maculæ pingues placent: tranſlucere quidquam, aut pallere, vitium eſt. Item ſales, verrucæque non eminentes, ſed ut in corpore etiam plerumque ſeſſiles. Aliqua & in odore commendatio eſt.* Plin. Hiſt. nat. lib. 37. c. 2.

(*b*) C'étoient chez les Anciens de petites tables portatives montées ſur des pieds peu élevés, & ſur leſquelles on rangeoit les bouteilles, les taſſes, les plats, & les autres uſtenſiles deſtinés pour le ſervice de la table. On peut les comparer à nos plateaux appellés *Cabarets à Caffé*, en leur accordant ſeulement plus d'étendue.

(*c*) Le bleu très-foncé & tirant ſur le violet, étoit ſouvent appellé *Purpura* par les Anciens, & encore aujourd'hui c'eſt la Pourpre de nos Rois.

D'autres en eſtimoient le goût de la peinture, qui par grandes maſſes, & large & nourrie, n'avoit rien de maigre ni d'affamé (*a*). C'eût été un grand défaut, ſi les couleurs euſſent manqué de vivacité, ou ſi la matiére eût été trop diaphane (*b*); & l'on n'auroit pas été moins choqué, ſi l'on y eût apperçû quelques taches, ou de ces petites éminences, de ces inégalités qui ne ſont que trop fréquentes, & qui y cauſent la même difformité que des verrues ſur la peau; c'eſt précisément ce que nous nommons des ſoufflures & des bouillons. Pline finit ſa deſcription par obſerver, qu'il ſortoit des mêmes Vaſes une odeur agréable, qui n'étoit pas un de leurs moindres avantages.

On ne pouvoit leur reprocher que leur fragilité, ce qui n'empêcha pas qu'on ne les admît ſur les tables (*c*), & qu'on ne leur accordât une place diſtinguée ſur les buffets. Il eſt certain qu'il y avoit de ces ouvrages qui, comme ceux de Cryſtal, étoient formés en Vaſes dans leſquels on aimoit à boire à la glace (*d*), & d'autres qui avoient la figure d'un plat. Celui que Pétrone briſa à ſa mort, pour chagriner Néron qui étoit fou de Porcelaines, étoit un plat ou un baſſin de très-grand prix (*e*). A tant de traits caractériſans, & dont il n'y en a aucun qui ne porte, & qui n'ait ſon application, peut-on méconnoître la Porcelaine? Les lieux mêmes d'où les Romains la faiſoient venir, n'indiquent-ils pas le Pays qui nous la fournit encore aujourd'hui? On ſçait que les Anciens, qui n'avoient pas encore pénétré au-delà du Gange, recevoient par la voie des peuples de l'Aſie qui étoient voiſins de ce Fleuve, & avec leſquels ils étoient en commerce, les marchandiſes que d'autres Nations plus éloignées apportoient à ceux-ci. Ne pouvant pas être informés au juſte du véritable endroit d'où on

(*a*) On ne pouvoit mieux déſigner les ornemens peints ſur la Porcelaine de la Chine, que par cette expreſſion, *Maculæ pingues*. Ils ſont gras & nourris, pour me ſervir des termes de l'Art; les ornemens des Romains étoient en comparaiſon légers & maigres.

(*b*) Voilà qui caractériſe la Porcelaine encore plus que tout le reſte; elle doit avoir du corps, & n'être point tranſparente, autrement ce ſeroit de l'Email, ſemblable à ces ouvrages qui ſe font à Nevers.

(*c*) *Murrhina..... protinùs ad hominum uſum tranſiere, abacis etiam eſcariiſque vaſis inde expetitis.* Plin. lib. 37. c. 2.

(*d*) *Cryſtallina & Murrhina rigidi potus utraque.* Plin. ibid. c. 3. Pline ne joint ſi ſouvent enſemble la Porcelaine & le Cryſtal, que parce qu'également fragiles & précieux, on en faiſoit des ouvrages qui ſervoient aux mêmes uſages.

(*e*) *T. Petronius Conſularis, moriturus, invidiâ Neronis Principis, ut menſam ejus exheredaret, trullam trecentis talentis emptam fregit.* Plin. ut ſuprà c. 2.

les tiroit, ce que les Marchands ont toûjours intérêt de cacher, pour rendre leurs effets plus rares, & d'un plus grand prix; ils se contentoient d'avoir appris que ces Vases venoient de l'Orient. Avec plus de recherches, ils auroient sans doute été instruits, que c'étoit à la Chine que la Fabrique en étoit établie, peut-être même depuis plusieurs siécles: car les peuples de cet Empire dattent de loin, & placent dans des tems fort reculés l'invention de leur Porcelaine. Tout ce qu'ils nous envoient est presque toûjours empreint d'une odeur de musc ou d'ambre; & comme on ne les accuse pas d'être inconstans dans leur goût, ni dans leurs usages, c'étoit peut-être encore cette odeur qui flattoit les Romains voluptueux, & qui leur faisoit tant chérir les Porcelaines.

Qu'on ne croie pas détruire ce que je viens d'avancer, en s'autorisant du témoignage d'Appien, & se faisant un titre victorieux de ce que cet Auteur a dit, que tous les Vases de Mithridate étoient d'Onyx, sorte de Pierre précieuse qui se rencontroit en Arabie, & qui fut la premiére matiére dont on se servit pour faire des tasses (*a*). Je sçai qu'il a écrit qu'après la défaite de ce Roi du Pont, les Romains trouverent dans une de ses villes un riche assemblage de deux mille Vases d'Onyx, garnis d'or (*b*), qui lui venoient par succession de Darius fils d'Hystaspe, ou qui recueillis autrefois par les Ptolomées, Rois d'Egypte, avoient été accrûs & portés à ce nombre prodigieux par Mithridate même, Prince aussi magnifique qu'il en fût jamais. Loin de révoquer en doute la certitude de ce fait, je suis le premier à convenir que tous ces Vases ont marché à la suite de Pompée, entrant victorieux dans Rome, & qu'ils ont augmenté l'éclat de son triomphe. Pline qui s'est attaché à nous décrire amplement cette auguste cérémonie, d'après les Actes mêmes qu'il avoit eu en communication, nous parle de Vases faits avec de l'or, & avec les Pierres les plus précieuses, qui ornerent ce Triomphe, & qui étoient en si grande abondance, qu'on en pouvoit couvrir neuf Buffets; & il est bien vraisemblable que ce sont les mêmes dont Appien fait mention, & sans doute

(*a*) *Plin. lib.* 36. *c.* 7. (*b*) *Appian. in Mithrid. p.* 251.

un choix de ce qu'il y avoit de plus exquis. Mais le même Pline ne tarde pas à nous avertir, que ce fut en cette occaſion qu'on vit paroître les premiers Vaſes *Murrhins*, ces Vaſes qui furent reçûs avec une admiration mêlée, ſi on peut le dire, de reſpect; juſques-là que Pompée crut qu'il étoit de ſon devoir, d'en conſacrer au moins ſix dans le Temple de Jupiter au Capitole. Et n'eſt-ce pas une preuve bien convaincante que tous les Vaſes de Mithridate n'étoient pas d'une ſeule & même eſpéce, comme le dit Appien ? ce qui d'ailleurs n'auroit pas été poſſible, par rapport au véritable Onyx, qui n'offre que très-rarement, & encore dans de petits morceaux, de ces accidens heureux, dont un Artiſte peut tirer parti, pour faire un ouvrage ſingulier.

Il me paroît cependant qu'on peut aiſément rendre raiſon de la diverſité de ces deux expoſitions du même fait; il ne faut que conſidérer le genre d'ouvrages, & la conduite qu'a dû tenir chaque Auteur dans l'exécution de ſon plan. L'un en qualité d'obſervateur des diverſes productions de l'Art & de la Nature, ne doit rien laiſſer échapper de ce qui eſt de ſon ſujet; il eſt obligé d'entrer dans des détails, de circonſtancier toutes choſes, & de faire de celles qui ſont les plus extraordinaires & les moins connues, des deſcriptions exactes; & l'on ne reprochera pas certainement à Pline de s'être négligé en cette occaſion, ni d'avoir manqué de diſcernement, en diſant plus qu'il ne falloit. Appien au contraire ſe feroit écarté des régles que lui preſcrivoit l'Hiſtoire, ſi ayant à traiter de grands événemens, il les eût fait languir, en y inſérant de petites particularités peu importantes; il lui ſuffiſoit de donner une idée générale des Vaſes qui faiſoient la richeſſe de Mithridate; & peut-être qu'en accordant à ſon expreſſion plus d'étendue qu'elle ne devoit avoir, il s'eſt crû permis de nommer indiſtinctement tous ces Vaſes, des Vaſes d'Onyx, parce que de même que les Vaſes de cette derniére eſpéce, ils étoient tous diverſifiés de couleurs? C'eſt dans ce ſens que Properce appelle en quelqu'endroit de ſes Poëſies *Onyx Murreus* (*a*), un de ces Vaſes, qu'il avoit reconnu ailleurs pour être un ouvrage de terre cuite.

Si on peut démontrer que l'Onyx, & ce que les Anciens

(*a*) *Et crocino nares Murreus ungat Onyx.* Propert. III. Eleg. 8. v. 22.

appelloient

appelloient *Murrha*, étoient deux matiéres également précieuſes, qui ſe trouvoient en Aſie, il ne ſera pas plus difficile de faire voir que toutes deux étoient de natures abſolument différentes. Il eſt vrai qu'on les trouve aſſez ſouvent unies, & nommées enſemble dans les anciens Auteurs; mais quelle conſéquence en peut-on tirer? Seroit-on, par exemple, bien reçû à dire que les Vaſes d'Onyx, & les Vaſes *Murrhins* qu'Elagabale proſtituoit à un uſage qui ne demandoit rien de ſi recherché, étoient une même choſe, parce que Lampride (*a*), qui fait le récit de la vie déréglée de cet Empereur, les fait marcher de compagnie? Ne voit-on pas au contraire qu'il cherche à les diſtinguer, en les appellant chacun du nom qui leur appartenoit. Il en eſt de même d'Arrien (*b*): cet ancien Géographe ne fait qu'un ſeul article de ces deux ſortes de marchandiſes, dans ſon voyage de la Mer Rouge : & quelle en eſt la raiſon? c'eſt qu'il doit faire remarquer que le commerce s'en faiſoit dans la même place ; & quand il leur donne à chacune le nom de Pierre, c'eſt que la premiére en étoit réellement une, & même une Pierre plûtôt de la nature du Marbre, que de celle des Pierres précieuſes, & que la ſeconde, ſans être du genre des Pierres, en avoit l'apparence & tous les dehors. Mais il en faut toûjours revenir à la deſcription que Pline a faite des Vaſes *Murrhins*, elle eſt la plus fidéle & la plus circonſtanciée, & encore un coup, je ne puis pas m'imaginer qu'après l'avoir bien méditée, on puiſſe douter qu'il ait eu autre choſe en vûe que la Porcelaine.

Quoi qu'il en ſoit, l'utilité qu'on retiroit de cette belle matiére, autant que le gain conſidérable qu'il y avoit à faire ſur une marchandiſe auſſi rare & auſſi eſtimée, ne put manquer d'exciter l'émulation des Romains, & de leur faire étudier ce qui pouvoit entrer dans ſa compoſition; & il y a tout lieu de préſumer, qu'on vit arriver chez eux ce qui ſe paſſe parmi nous, que la Porcelaine qui avoit été pendant du tems un myſtère caché, & qui l'étoit même encore au tems de Pline, ne demeura dans la ſuite un ſecret que pour la multitude. Quelques Artiſtes plus pénétrans firent des recherches, & ils eurent le bonheur de

(*a*) *Lamprid. in Elagabal. c.* 32. (*b*) *Arrian. in Peripl. Mar. Erythr. p.* 15.

découvrir une matiére, qui, ſi elle n'avoit pas tout-à-fait la qualité de la Porcelaine d'Orient, pouvoit en approcher, & avoir avec elle une aſſez grande conformité. Et comme nous ſommes témoins des progrès que font en pluſieurs endroits de l'Europe de très-bonnes Manufactures de Porcelaine qui y ont été établies, & qui commencent preſque à le diſputer à celles de la Chine & du Japon, de même les Romains s'enrichirent de cette belle invention ; & indépendamment de tous les grands ouvrages qu'ils purent faire dans ce genre, ils s'en ſervirent en particulier pour imiter le travail des Camées, ainſi que je l'ai fait voir.

Il n'étoit guère poſſible de pouſſer plus loin qu'ils le firent l'art de contrefaire ainſi les Camées, & je penſe que ſi l'on veut les égaler, il faut de toute néceſſité pénétrer leur manœuvre, & la ſuivre de point en point. Qu'on cherche tant qu'on voudra, qu'on faſſe diverſes tentatives, qu'on multiplie les expériences, il n'y aura jamais que la matiére ſeule de la Porcelaine qui ſoit convenable pour rendre avec une apparence de vérité les figures en Bas-relief, qui dans les Agathes naturelles ſe détachent en blanc ſur un fond de couleur ; & il ne faut pas déſeſpérer, ſi l'on s'y applique ſérieuſement, qu'on n'y réuſſiſſe à la fin. Quelques eſſais dont je ſuis témoin, ſemblent l'annoncer, & le promettre.

Nous avons vû cependant quelques perſonnes tenir une autre route, & en ſoudant enſemble des tranches de verre diverſement colorié, à peu près comme j'ai fait remarquer que les Anciens en avoient uſé avec l'Agathe (*a*), entreprendre de faire des Camées factices, preſque ſemblables aux véritables. Ils ont cru que l'imitation ſe feroit avec d'autant plus de ſuccès, que les morceaux de verre qu'ils employoient étant mis dans un creuſet avec de la chaux, du plâtre, ou de la craie appellée Blanc d'Eſpagne, ou Tripoli (en obſervant de poſer alternativement un lit de chaux ou de plâtre, & un lit de verre) & étant pouſſés à un feu très-violent, perdent leur tranſparence, & deviennent même à la fin tout-à-fait opaques, & bons à être travaillés ſur le Touret comme l'Agathe. Ces morceaux de verre ainſi calcinés, on en prend deux, l'un blanc, & l'autre de couleur, on les applique l'un

(*a*) *Suprà, pag.* 216.

contre l'autre, & les mettant enſemble en fuſion ſous la moufle, les deux tranches s'uniſſent en ſe parfondant, & n'en font plus qu'une, conſervant cependant chacune leur propre couleur. Si l'on veut s'épargner cette peine, on peut prendre quelque morceau de ces verres peints, que la peinture n'a pas pénétré entiérement, & dont elle n'a même teint que la moitié de la ſubſtance : on le calcinera, en le préſentant encore au feu ſous la moufle, & il en ſortira devenu un corps opaque, moitié blanc, & moitié colorié, dans ſon épaiſſeur, & qui fera le même effet que les deux verres unis enſemble. Mais avant que de ſe ſervir des uns ou des autres, il faut faire paſſer ces verres ſur la roue du Lapidaire, & manger de la ſurface qui eſt blanche, & qui eſt deſtinée à exprimer les figures de relief du Camée, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à une épaiſſeur auſſi mince qu'une feuille de papier.

La matiére étant préparée, le fourneau bien allumé, & la Pierre qu'on a deſſein d'imiter, ayant été précédemment moulée dans un creuſet, & ſur du Tripoli, de la maniére qu'il a été enſeigné ci-devant (*a*), prenant garde que l'empreinte ne doit pas offrir un relief, mais un creux, on poſe ſur ce moule le verre du côté qu'il montre une ſuperficie blanche ; on l'enfourne ſous la moufle, & au moment que la fuſion commence à ſe faire, on l'imprime, ſans rien changer dans le procédé dont on a déja rendu compte. Pour derniére opération, on découpe ſur le Touret, & avec les mêmes outils dont on ſe ſert pour la gravûre en Pierres fines, tout le blanc qui déborde le relief, & qui l'environne, & qui étant fort mince, part ſans beaucoup de difficulté ; & découvrant ainſi tout autour le ſecond lit du verre, on forme un champ aux figures, qui paroiſſent alors iſolées, & de demi relief, ſur un fond de couleur, comme dans les véritables Camées.

S'il n'étoit queſtion que d'une ſimple tête, qui ne fût pas trop difficile à chantourner, on pourroit commencer par mouler cette tête, & l'imprimer enſuite en relief ſur un morceau de verre teint en blanc ; puis faiſant paſſer ce verre imprimé ſur la roue du Lapidaire, on l'uſeroit par derriére avec de l'émeril & de l'eau, juſqu'à ce que toute la partie qui fait un champ à la tête ſe trouvât

(*a*) *Suprà*, *pag.* 213.

abattue, & qu'il ne reſtât abſolument que le relief; & ſi après cette opération, il y avoit encore quelque petite partie du champ qui fût demeurée, on l'enléveroit avec la lime, ou avec la pointe des ciſeaux. Cette tête ainſi découpée avec ſoin, on l'applique ſur un morceau de verre teint en noir, ou autre couleur; on l'y colle avec de la gomme liquéfiée, & quand elle y eſt bien adhérente, on poſe le verre ſur du tripoli, & on l'y preſſe, comme ſi on l'y vouloit mouler: mais au-lieu de l'en retirer, comme on fait quand on prend une empreinte, on laiſſe ſécher le moule, toûjours couvert de ſon morceau de verre, & en cet état on l'enfourne ſous la moufle, on preſſe le verre avec la ſpatule de fer, lorſqu'il eſt en fuſion, & le reſte, ainſi qu'il a été expliqué ci-devant. La gomme qui attachoit la tête ſur ſon fond, ſe brûle pendant ce tems-là & s'évapore, & les deux morceaux de verre, celui qui forme le relief, & celui qui doit lui ſervir de champ, n'étant plus ſéparés par aucun corps étranger, ils s'uniſſent étroitement, en ſe fondant, ſans qu'on puiſſe craindre que dans cette action le relief ſouffre la moindre altération, puiſque le tripoli dans lequel il eſt enfoncé, & qui l'enveloppe de toutes parts, lui ſert comme d'une châpe, & ne lui permet pas de s'écarter. Cette derniére pratique paroît plus ſimple que la précédente (*b*); on n'y eſt pas obligé d'emprunter le ſecours d'inſtrumens, qui ne peuvent être bien maniés que par un Graveur; mais elle ne laiſſe pas d'avoir ſes difficultés, & l'une & l'autre deviennent d'une exécution qui demande beaucoup de patience & d'adreſſe; outre que je n'ai point vû que le blanc, quelque ſoin & quelques précautions qu'on ait priſes, ait été jamais bien pur & bien opaque: il eſt preſque toûjours bleuâtre, & laiſſe entrevoir la nuance du verre qui eſt en deſſous.

Tout embarraſſantes que paroiſſent ces pratiques, je ne ſçai cependant ſi je ne les eſtimerois pas préférables à celle qu'enſeigne Boëce-Anſelme de Boot (*b*). Suivant cet Auteur, il faut avoir de ces petites coquilles de mer qu'on nomme *Porcelaines*, & qui entrent dans la compoſition du Fard en Italie. On les réduit en

(*a*) C'eſt à Monſieur de Montami, Gentilhomme de Monſeigneur le Duc d'Orléans, qu'eſt dû le détail de ces deux différentes pratiques.

(*b*) *Anſelmi Boetii de Boot Gemmarum & Lapidum hiſt. lib. 2. cap. 94.*

poudre

poudre auſſi fine que de la farine, & l'on jette cette poudre dans du jus de limon, qu'on a eu ſoin de clarifier, en le filtrant à pluſieurs repriſes pour en exprimer tout le marc. On a attention que la liqueur ſurnage de trois à quatre doigts, & en cet état on l'expoſe au ſoleil dans un vaſe bien couvert, l'eſpace de dix jours. Ce tems écoulé, on ſurvuide le jus de limon, & après avoir bien lavé la matiére qui eſt reſtée au fond du vaſe en forme de ſédiment, on l'étend ſur le porphyre, on l'y broie, en y incorporant un blanc d'œuf, qu'on aura battu auparavant, & on en forme une pâte. On ſuppoſe qu'on a eu la précaution de préparer les moules des figures qu'on a deſſein de contrefaire; il ne reſte plus qu'à jetter dans ces moules de la pâte telle qu'on la vient d'indiquer; on l'y laiſſe ſécher, & après l'en avoir retiré, on en unit exactement le deſſous, afin de pouvoir appliquer plus juſte & plus à plat l'empreinte qu'on vient de faire, ſur un morceau de verre bien poli, ou, ſi l'on aime mieux, ſur une Agathe qu'on aura deſtinée pour ſervir de fond au Camée factice. Si cette empreinte eſt collée avec ſoin, il ſera difficile de s'appercevoir de la ſoudure, & la pâte imitera aſſez parfaitement celle des véritables Camées, pour qu'il n'y ait que des yeux clairvoyans qui puiſſent reconnoître ſi le Camée eſt vrai ou faux. Mais quoi qu'en diſe de Boot, j'ai peine à me perſuader qu'on puiſſe faire une pâte qui ait de la conſiſtance avec la matiére qu'il propoſe, & en la travaillant de la façon qu'il le preſcrit. J'appréhende que le blanc d'œuf ne ſe lie point avec la poudre que donnent les coquilles, & qu'en ſéchant, l'un & l'autre ne faſſent point un corps ſolide & ferme. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi on entreprenoit de faire paſſer cette matiére au feu, pour lui donner plus de conſiſtance, on ne retireroit qu'un corps ſpongieux, à demi vitrifié, dont on ne peut abſolument rien faire. C'eſt ce qui m'eſt arrivé, lorſque j'ai voulu en faire l'expérience.

OBSERVATIONS
SUR
LES DIVERSES MANIERES
DE TIRER DES EMPREINTES,

Sur la façon de monter les Pierres gravées, & comment on les conſerve dans les Cabinets.

APRÉS avoir fait voir qu'il étoit auſſi utile que ſatisfaiſant, d'avoir en ſa poſſeſſion le plus grand nombre qu'il eſt poſſible d'Empreintes, tirées ſur les plus belles Pierres gravées, je ne puis pas en quelque façon me diſpenſer d'enſeigner la maniére de les faire. Cette pratique n'a rien de difficile: toute perſonne, pour peu qu'elle ait d'adreſſe, en eſt capable; mais les opérations les plus ſimples demandent des attentions, ſi l'on veut y réuſſir, & les amener à un certain dégré de perfection, & c'eſt ce qui m'engage à rapporter dans un aſſez grand détail tout ce qu'il eſt à propos d'obſerver dans celle-ci.

Les matiéres que j'y ai vû employer le plus ordinairement, ſont la cire d'Eſpagne, le ſouffre & le plâtre. La premiére a cet avantage, que les empreintes ſe font ſur le champ, & ſans beaucoup de préparation, & que la matiére encore liquide s'inſinuant exactement dans toutes les cavités de la Gravûre, le relief qui ſort eſt preſque toûjours très-complet & très-net. Il n'eſt proprement queſtion que d'avoir de bonne cire, c'eſt-à-dire, de celle que les Marchands nomment Cire de Graveur, qui eſt la plus pure, & nullement ſophiſtiquée, dont le rouge eſt vif, & qui étant approchée du feu, ſe fond, s'étend, s'unit le mieux, eſt plus luiſante, & durcit davantage en refroidiſſant.

C'eſt une aſſez mauvaiſe méthode, que d'appliquer la cire ſur une carte à jouer; car la cire en refroidiſſant ſe reſſerre & ſe condenſe, & elle entraîne avec elle la carte, & la fait goder

d'autant plus aiſément, que la carte étant compoſée de pluſieurs feuilles de papier collées l'une ſur l'autre, la colle qui les retient empêche qu'elles ne marchent également en ſe retirant, & il arrive alors que pour peu qu'on y touche pour la redreſſer, la cire qui y eſt adhérente ſe fend, & l'empreinte en reçoit un dommage notable. On pareroit à cet inconvénient, ſi au-lieu de carte, on ſe ſervoit d'un morceau de carton qui fût aſſez fort pour réſiſter à l'effort de la cire; mais le cachet ne deviendra jamais auſſi beau ni auſſi éclatant, que ſur une ſimple feuille de papier bien uni; & c'eſt à quoi il faut s'en tenir. Pour le faire avec ſoin, & avec propreté, on aura une aſſiette d'argent qu'on mettra ſur un réchaud rempli de feu, & lorſqu'elle ſera ſuffiſamment échauffée, l'on y poſera dans le fond un morceau de papier bien ſec, ſur lequel on répandra la cire qu'on aura fait fondre en l'expoſant au feu, & non en la préſentant à la flamme d'une bougie; on évite par ce moyen que la fumée ne s'attache comme il eſt ordinaire, au bâton de cire, & n'en altère la couleur. On tiendra pendant quelque tems la cire en fuſion, on la remuera, & quand on verra qu'elle eſt bien unie, & bien liée, on y imprimera le cachet, & il eſt comme indubitable qu'il en ſortira une bonne empreinte. Mais comme toutes ces précautions n'empêchent point la cire d'être une matiére caſſante qui ſe fend d'un rien, je ſerois d'avis qu'on renonçât aux empreintes de cette eſpéce, à moins qu'une néceſſité n'y obligeât; je veux dire, qu'il n'y eût aucune eſpérance de retrouver l'occaſion de tirer autrement l'empreinte d'une belle Pierre gravée qui ſe préſente, & qu'il fallût abſolument la faire ſur le champ.

Je trouve encore un autre défaut aux empreintes en cire d'Eſpagne, elles ont un luiſant qui ne permet pas, à mon gré, de joüir de la gravûre, & qui ôte le repos qui doit y regner. J'aimerois mieux les empreintes qui ſe font avec le plâtre. Elles ſe peuvent faire avec la même netteté; la matiére eſt d'un grand blanc, & elle a le mat qu'exige le travail de la Sculpture, pour produire ſon effet. La difficulté eſt de trouver du plâtre aſſez fin; & peut-être vaudroit-il mieux prendre des morceaux de talc, les faire calciner ſoi-même dans un feu ardent, & quand

ils feroient refroidis, les broyer dans un mortier le plus fin qu'il feroit poffible : ils ne le feront jamais affez. On paffera enfuite plufieurs fois cette pouffiére au tamis, & on l'employera comme on fait le plâtre, en la coulant un peu claire fur la furface de la Pierre gravée, qu'on a eû la précaution d'entourer d'une carte, ou d'une petite lame de plomb, pour contenir le plâtre, & empêcher qu'il ne fe répande au-dehors. Les Italiens font de ces empreintes qui font extrêmement nettes; & il y a apparence qu'ils ont une maniére particuliére de préparer leur plâtre que nous ignorons. On n'apperçoit point du tout dans leurs empreintes le grain du plâtre, & elles font beaucoup plus fouvent que les nôtres exemptes de foufflures, c'eft-à-dire, qu'on n'y voit point fur leur furface de ces petits vuides caufés par des globules d'air qui fe font logés dans le plâtre lorfqu'on le couloit, & qui l'ont empêché de fe lier par-tout, & de faire maffe.

Ce défaut, qui eft affez volontiers celui de toutes les empreintes, paroît être moins fréquent dans celles qui fe font en fouffre; & c'eft une raifon pour leur accorder la préférence, joint à ce qu'il eft plus aifé d'y réuffir, & que la diverfité des couleurs qu'on leur peut donner, en rend l'afpect plus gai & plus agréable. Voici comme il y faut procéder. On fera fondre dans une cuiller de fer, fur un feu modéré, autant de fouffre qu'on aura deffein d'en employer; & lorfque ce fouffre fera liquéfié, on jettera dedans la couleur dont on le voudra colorier. Sur une once de fouffre, on ne peut mettre moins d'une demie once de couleur, autrement les fouffres feroient trop pâles. Le Cinabre, ou le Vermillon, la Terre verte, l'Ocre jaune, le Mafficot, ainfi que le Noir de fumée, font de toutes les couleurs celles qui s'incorporent le mieux avec le fouffre; mais fi la jonction de ce dernier minéral fe faifoit moins difficilement avec la Mine de plomb pulvérifée très-fin, ce feroit une des teintes qui me plairoit davantage. Celle que donne le Vermillon eft auffi fort bonne, & quand on veut qu'elle ait plus de brillant, on frotte à fec avec un pinceau, & un peu de Carmin, la furface de l'empreinte.

La couleur jettée dans le fouffre, on aura attention de tenir la cuiller dans une agitation continuelle, tant afin que le

ſouffre ne s'attache point à la cuiller, & ne ſe brûle point, que pour faciliter l'incorporation de la couleur. Pendant ce tems-là il ſe forme ſur la ſurface du ſouffre une eſpéce de craſſe, ou d'écume, qu'il en faut ſéparer & enlever avec une ſpatule, ou le tranchant d'un couteau; & au bout d'un demi quart d'heure, la cuiller étant toûjours reſtée ſur le feu, pour empêcher le ſouffre de figer, on verſe le ſouffre par inclinaiſon, ou ſur une feuille de papier huilée, ou ſur une feuille de fer blanc bien planée, & on l'y laiſſe refroidir. Le ſouffre en ſort ayant la forme d'un gâteau. Cette premiére préparation eſt pour le colorier, & le purifier de ſes ordures les plus groſſiéres.

Veut-on faire des empreintes? on coupe un morceau de ce gâteau de ſouffre; on le fait fondre une ſeconde fois dans la cuiller de fer, toûjours ſur un feu modéré; on le remue pour l'empêcher de brûler, on en enléve encore la craſſe, en cas qu'il en paroiſſe, & l'on en verſe doucement ſur la Pierre gravée, qu'on a préparée pour recevoir ce ſouffre liquéfié. On l'a enveloppée, ou plûtôt on l'a environnée d'un morceau de carte fine, ou d'un papier fort, qui étant aſſujetti avec un fil de laiton, & replié ſous la Pierre, de façon que le ſouffre ne puiſſe échapper par aucune ouverture, prend la figure d'un petit godet; ou bien l'on y met autour une petite lame de plomb mince qui embraſſe exactement la Pierre. Ces différens moyens réuſſiſſent également, on choiſira celui qui conviendra le mieux.

A peine le ſouffre aura-t-il été verſé dans cette eſpéce de petit moule, qu'il commencera à figer; mais ſans lui en donner le tems, & lorſqu'on jugera qu'il ſe ſera déja formé ſur la ſurface de la Pierre une légère couche de ſouffre figé, qui, comme une peau, s'y ſera étendue, & la couvrira toute entiére : on ſurvuidera promptement dans la cuiller le ſouffre encore liquide, pour le reverſer tout de ſuite, & en remplir le même moule, juſqu'à ce qu'il y en ait aſſez pour donner du corps à l'empreinte. C'eſt ainſi qu'on évite les ſoufflures.

Quelque tems après le ſouffre étant entiérement figé, on l'ôtera de deſſus la Pierre gravée, qui s'en détachera aiſément & ſans le moindre effort; & il ne faut point douter, ſi l'on a uſé

de toutes les précautions qu'on vient d'indiquer, que l'empreinte ne ſoit exacte & parfaite. Mais pour peu qu'elle manque en quelqu'endroit, on ne doit pas balancer d'en recommencer une ſeconde; le même ſouffre reſervira, & l'opération n'eſt ni aſſez coûteuſe, ni aſſez fatigante, pour craindre de la répéter.

Il n'eſt pas abſolument néceſſaire, lorſqu'on fait ces empreintes, de répandre de l'huile ſur la ſurface de la Pierre, pour empêcher le ſouffre de s'y attacher; elles ne deviennent que plus propres ſans huile. Cependant ſi la Gravûre étoit bien profonde, & qu'on craignît que le dépouillement ne s'en fît pas aiſément, il faudroit prendre un peu de cotton trempé dans de l'huile, & en imbiber légérement la Pierre, principalement dans les endroits les plus creux & les plus difficiles à dépouiller, & l'eſſuyer enſuite avec une mouſſeline, le cotton ſe chargeant toûjours de beaucoup plus d'huile qu'il n'en eſt beſoin.

Telles ſont les différentes pratiques qu'il faut obſerver toutes les fois qu'on fera des empreintes avec les Pierres gravées en creux, & rien, comme l'on voit, n'eſt plus ſimple. Il n'en eſt pas de même des Gravûres en relief, dont on voudra pareillement avoir des empreintes. Celles-ci exigent une double opération; car la premiére empreinte qu'on en feroit ne donneroit qu'un creux, & il s'agit d'avoir un relief ſemblable à l'original. Il faut donc commencer par mouler le relief, & par en tirer un creux, qui ſervira à faire l'empreinte de relief; & c'eſt ce qui eſt preſque toûjours accompagné de grandes difficultés, & qui devient même impraticable dans certains cas. Si le relief eſt plat ou en très-baſſe taille, le moule ſe fera aiſément avec du plâtre fin. Mais pour peu que les objets aient de la ſaillie, & qu'il y ait des parties éminentes, travaillées & fouillées en deſſous, ce qui ne peut guère manquer de ſe rencontrer dans un relief, le plâtre dont on ſe ſert pour faire le moule, ſe loge dans ces cavités, & quand on vient à le vouloir ſéparer de la Pierre gravée; non-ſeulement il en reſte dans ces petits creux où il s'étoit inſinué, mais ces arrachemens en entraînent ſouvent d'autres plus conſidérables encore, & le moule demeure imparfait, & ne peut point ſervir.

Après avoir fait plufieurs tentatives, l'on n'a rien trouvé de mieux pour faire ces moules, que la mie de pain & la colle forte, & voici la maniére de procéder pour l'un & pour l'autre.

Il faut avoir de la mie de pain très-tendre, d'un pain qui foit peu cuit, ce qu'on appelle du pain cuit gras. On la prend entre fes doigts, on la manie & remanie à plufieurs reprifes, jufqu'à ce qu'elle commence à devenir pâteufe. On y mêle alors tant foit peu de Vermillon ou de Carmin : on la repaîtrit encore, & quand on eft parvenu à la rendre bien molle & bien fouple, on y imprime le relief, qu'on retire fur le champ, & le moule fe trouve fait, & affez bien formé; car cette pâte a une efpéce de reffort naturel, qui fait qu'elle fe prête fans fe déchirer; & comme elle embraffe affez exactement un relief dans toutes fes parties, elle s'en fépare auffi fans former aucune réfiftance. Si en fe détachant de la Gravûre, quelques portions de la pâte qui étoient entrées dans des cavités, ont été obligées de céder à des parties faillantes qu'elles ont rencontré dans leur chemin, & de s'écarter, elles ont bientôt repris leur place. En peu de tems cette pâte fe durcit, & elle acquiert affez de confiftance pour devenir un moule capable de recevoir le plâtre ou le fouffre liquide qu'on y veut couler. Mais elle a un défaut effentiel; quelque bien paîtrie qu'elle foit, elle ne s'infinue jamais affez parfaitement dans tous les petits traits de la gravûre; elle demeure toûjours graffe & pâteufe, de forte que les reliefs qui fortent de ces fortes de moules n'ont aucune fineffe, & font privés de tous ces détails qui donnent l'ame & l'efprit à un ouvrage.

C'eft ce qui a fait imaginer à un Curieux, homme adroit, d'employer plûtôt la colle forte. Il eft un inftant où, fortant d'être mife en fufion, elle a la même foupleffe, le même reffort que la mie de pain réduite en pâte; & rendue à fon premier état, elle a la même dureté que celle-ci étant féchée. Ce Curieux ayant fait fondre de la colle forte dont fe fervent les Menuifiers, la verfe encore toute chaude fur le relief qu'il veut mouler, en ufant des mêmes précautions qu'on prend pour les empreintes de fouffre; & quand la colle entiérement prife, eft encore molle, il retire légérement fa Gravûre, qui refte imprimée dans la maffe de la

colle. Celle-ci se durcit promptement, & produit un moule aussi net, & aussi exact qu'il est possible, dans lequel on peut couler du plâtre ou du souffre, & l'on en tire un relief assez juste.

Mais si le trop de saillie d'une Gravûre a rendu l'opération du moule difficile, les empreintes qu'on doit faire dans ce même moule rencontreront encore plus d'obstacles, & il ne faut pas même espérer qu'elles réussissent jamais. Quelques moyens qu'on emploie, il y aura toûjours quelque partie du relief, qui ne pouvant se dépouiller, restera dans le creux du moule. Il faut renoncer à faire des empreintes de ces sortes de Gravûres trop saillantes & trop évidées.

Les empreintes faites, on en abat les balévres, on les rogne, on les lime, on leur donne une forme réguliére. Pour derniére façon, on les environne de petits morceaux de carton doré sur la tranche, où elles se trouvent renfermées comme dans une bordure, & qui outre cette propreté qu'ils y mettent, leur servent encore de rempart contre le choc, & les rendent plus durables. Si l'on a beaucoup de ces empreintes, on leur donne un ordre; & pour les pouvoir considérer plus commodément, on les colle sur des cartons ou sur des planches, qui, comme autant de layettes, se rangent dans une petite armoire, ainsi qu'on l'observe par rapport aux Médailles.

Il est encore une autre façon de faire des empreintes des Pierres gravées, mais qui ne pouvant pas être de longue durée, n'est que pour le moment où l'on est bien aise de juger du travail d'une Gravûre en creux. Ce sont les empreintes qui se font avec la cire molle; & l'on ne voit guère de Curieux qui ne veuille avoir à la main de quoi faire de ces empreintes, & qui ne porte pour cela de la cire sur lui. Ils en font remplir de petites boëtes qui se ferment à vis, & auxquelles on donne assez volontiers la figure d'un petit œuf. La composition de cette cire est particuliére, & je ne doute point qu'on ne me sçache gré d'en donner ici la recette, telle qu'une personne de l'Art me l'a communiquée.

Sur une once de cire vierge, qu'on a fait fondre doucement dans un vaisseau de terre vernissée, sans la trop chauffer, & dans laquelle on a mis un gros de sucre candi broyé très-fin, qui en accélère

accélère la fuſion, on jette (la cire étant tout-à-fait liquide) une demie once de Noir de fumée, qu'on aura fait recuire pour achever de le dégraiſſer; & une goutte de thérébentine. On remue le tout, ſe ſervant d'une ſpatule, juſqu'à ce que toutes les drogues ſoient parfaitement incorporées, & après l'avoir tenu un peu ſur le feu, on retire la cire, on la laiſſe refroidir, & on en fait un pain.

Sera-t-il inutile préſentement de remarquer, que quoique les Pierres gravées ſe montent quelquefois en cachet, l'uſage le plus univerſellement reçû eſt de les monter en bague; & qu'aujourd'hui on eſt aſſez dans le goût de n'introduire aucun ornement dans leur monture, & d'imiter les anneaux antiques, qui étoient preſque toûjours tout unis, & fort ſimples.

Pour les Camées & les Pierres gravées d'une grande étendue, & tels qu'on ne puiſſe point les porter au doigt, on les réſerve pour l'intérieur des Cabinets, & on les monte environnés d'un cercle d'or, ou d'autre métal, ſuivant la volonté ou le pouvoir de celui à qui la Gravûre appartient, ou que le morceau en eſt jugé digne. Il s'eſt fait en France dans le ſeiziéme ſiécle, de ces ouvrages dignes de toute loüange pour l'excellence & la beauté du travail. Peut-être y étoit-on plus ſincérement curieux de Pierres gravées qu'on ne l'eſt aujourd'hui, & d'ailleurs la taille d'épargne & les émaux dont on les enrichiſſoit, contribuoient à leur donner un air de magnificence qui a diſparu avec ces deux belles parties de la Jouaillerie que nous négligeons trop.

Un véritable Amateur s'exempte, autant qu'il lui eſt poſſible, de porter au doigt ſes Pierres gravées, encore moins de s'en ſervir à cacheter. Il doit être continuellement en garde contre les accidens qui peuvent leur arriver, & les éloigner ſurtout de tout endroit où il y a des Diamans, dont la rencontre eſt funeſte pour toutes les autres Pierres précieuſes. Ainſi dans tous les tems les Curieux ont conſervé leurs Pierres gravées dans des Baguiers, ou Ecrains, que les Anciens nommoient *Dactyliotheca.* Ce ſont de petits coffrets ordinairement couverts de chagrin, dont l'intérieur eſt diſtribué en pluſieurs rangs de petites cellules paralléles, & dreſſées en maniére de ſillons. On y place les Bagues de façon que

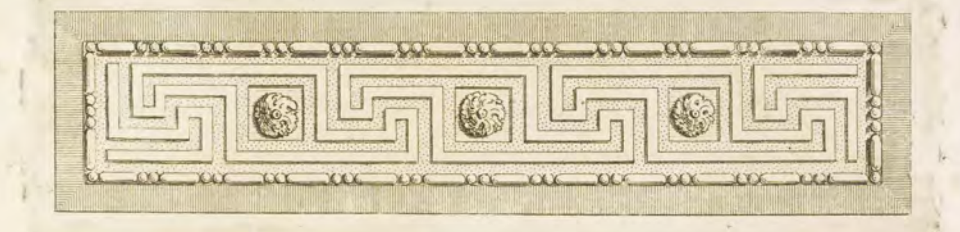
le jonc posé debout, entre dans le fond du sillon, & la Pierre, ou le chaton, pose horisontalement sur les rebords du sillon, dont les intervalles sont pour l'ordinaire couverts de velours. On a soin que le couvercle du Baguier soit doublé d'étoffe mollette, & même garni d'une ouette, ou de cotton, afin que venant à se rabattre sur les Pierres gravées, la compression ni le frottement ne puissent leur nuire.

Quand on ne posséde pas un grand nombre de Pierres gravées, on se contente de ces Baguiers; mais si la collection qu'on en a faite est nombreuse, on ne peut se dispenser de les ranger dans des layettes, c'est-à-dire, dans de petits tiroirs plats, qui seront placés au-dessus l'un de l'autre dans une petite armoire faite exprès. Ces layettes seront distribuées en dedans comme les Baguiers, & les Bagues y seront disposées de la même maniére. Les Gravûres qui ne sont environnées que d'un cercle en façon de Médaillon, seront mises dans quelques-uns de ces tiroirs, qu'on aura réservés vuides & sans aucunes loges, & y seront seulement assujetties avec de petits clouds, pour empêcher qu'elles ne se déplacent, & qu'elles ne se brisent ou ne s'écornent en démarrant; & de cette maniére les Pierres gravées d'un Curieux occuperont moins de place, il les pourra faire voir plus commodément & plus honorablement pour lui, & réunies toutes ensemble, elles pourront être gardées sous une seule clef.

BIBLIOTHEQUE
DACTYLIOGRAPHIQUE,
OU
CATALOGUE
RAISONNÉ
DES OUVRAGES
QUI TRAITENT DES PIERRES GRAVÉES.

TABLE DES AUTEURS

dont il eſt parlé dans cette Bibliothéque.



BIBLIOTHEQUE
DACTYLIOGRAPHIQUE,
OU
CATALOGUE RAISONNÉ
DES OUVRAGES QUI TRAITENT DES PIERRES GRAVÉES.

CHAPITRE I.

Traités ſur les Anneaux des Anciens, & ſur les Pierres gravées, l'Art de la Gravûre, & l'Hiſtoire des Graveurs en Pierres fines.

L'ENTREPRISE d'une Bibliothéque univerſelle ſeroit auſſi téméraire, qu'elle eſt impraticable. L'Impreſſion a multiplié, & multipliera les livres à l'infini; il ne faut pas ſe flatter de voir jamais une Collection qui les réuniſſe tous, quelques ſoins que voulût y apporter, quelques dépenſes que voulût faire le plus puiſſant de tous les Monarques. Il eſt cependant une infinité d'occaſions, où la connoiſſance de tous les Livres compoſés ſur une matiére, eſt utile, & peut devenir même d'une néceſſité abſolue. Il eſt bon d'ailleurs d'être inſtruit de tous les travaux qu'ont entrepris les gens de Lettres. L'hiſtoire de l'eſprit humain n'eſt pas moins intéreſſante que celle des Empires.

Un Catalogue général & raiſonné de tous les Livres, peut ſeul remédier à l'impoſſibilité de les raſſembler tous dans le même lieu; & déja pluſieurs Auteurs qui en ont connu l'importance, ont travaillé dans cette vûe, & ſe ſont exercés avec ſuccès ſur quelques parties de la Littérature. Je ne prétends pas me meſurer avec eux; j'eſpère cependant que le Public ne déſapprouvera pas le deſſein que j'ai conçû de faire une énumération exacte de tous les Ecrits qui ont paru juſqu'à préſent ſur les Anneaux des Anciens, & ſur les Pierres gravées; d'en tracer, autant qu'il me ſera poſſible, l'hiſtoire, & d'examiner même quelquefois ces Ecrits: je ſens que ce travail peut être utile. Cette matiére qui eſt du reſſort de la Librairie, eſt en même tems relative à l'Art du Deſſein, deux Profeſſions que j'ai cultivées, que j'ai aimées toute ma vie, & qui ont alternativement rempli mon tems & mon loiſir. Quand on l'enviſage d'abord, elle n'offre pas un objet d'une grande étendue; moi-même, lorſque je commençai à faire ces recherches, je n'eſpérois pas qu'elles duſſent être fort conſidérables. Mais quand on veut approfondir un ſujet, il eſt ordinaire que les matiéres ſe viennent, pour ainſi dire, préſenter d'elles-mêmes, & ſont infiniment plus abondantes qu'on ne ſe l'étoit figuré. J'appréhendois la diſette, & j'ai tout lieu d'être ſurpris de la multitude des Livres dont je dois rendre compte, indépendamment de ceux que je puis avoir laiſſé en arriére, parce qu'ils ne ſont pas venus à ma connoiſſance.

Je n'aurai point à faire mention d'aucun ouvrage des Anciens qui traite expreſſément de l'Art de la Gravûre en Pierres fines, ou qui concerne les Pierres gravées en particulier. S'il en a jamais été fait quelqu'un, il aura éprouvé le même ſort que tant d'autres Ecrits utiles qui regardoient les Arts, & qui ont diſparu. L'ignorance qui ſe croit en droit de proſcrire tout ce qu'elle ne comprend pas, a anéanti preſque toute cette claſſe de Livres didactiques, qui lui paroiſſoient ſuperflus, faute d'en ſentir la néceſſité, ou parce qu'elle étoit hors d'état d'imiter les figures démonſtratives qui les accompagnent preſque toûjours, & ſans leſquelles on ne peut parvenir à en avoir une parfaite intelligence.

Il n'eſt pourtant pas bien certain que les Anciens aient compoſé aucun Livre ſur l'Art qui fait l'objet de ces recherches; du moins il y a grande apparence qu'il n'en ſubſiſtoit point dans les Bibliothéques, lorſque Pline travailloit à ſon Hiſtoire naturelle de l'Univers. Tout ce qui tend à faire connoître les progrès de l'Eſprit, tout ce que l'Art & la Nature offrent de ſingulier & de remarquable, entre dans le plan de ce grand & utile Ouvrage, & y eſt expoſé avec autant de méthode que de netteté. Les Arts en particulier y occupent une place diſtinguée : on y lit les noms des plus fameux Peintres, & des plus excellens Sculpteurs de l'Antiquité : l'on y apprend à diſtinguer chaque Artiſte par ſon véritable caractère : leurs ouvrages y ſont décrits avec des couleurs capables d'exciter la curioſité la moins diſpoſée à s'enflammer. Il convenoit à l'Auteur de parler des Pierres gravées, & de ſuivre ſur le même ton, puiſque la Gravûre eſt une des branches de la Sculpture : le tableau tracé de la même main n'eût pas été moins attrayant. Cependant notre Hiſtorien, loin de faire mention de ces belles Gravûres, ſi recherchées, ſi eſtimées, ſi dignes de l'être, de ces Chefs-d'œuvre des Grecs, devenus ſous ſes yeux l'objet de l'admiration des Romains, à peine paroît-il occupé de l'Art ſingulier qui leur a donné l'exiſtence. Il n'en recherche point l'origine, il n'en ſuit point les progrès, content de donner ſeulement les noms de trois ou quatre des principaux Graveurs. Ce n'eſt auſſi que par occaſion qu'il parle de l'inſtitution des Anneaux, & ce qu'il rapporte de leurs uſages pouvoit être beaucoup plus étendu. Si dans un autre endroit il fait avec aſſez de ſoin la deſcription & l'hiſtoire des Pierres fines, ce n'eſt qu'autant qu'elles ſont partie de l'Hiſtoire naturelle; c'eſt dans cet unique point de vûe qu'il les enviſage, qu'il les qualifie, qu'il détermine leurs noms, qu'il marque les lieux d'où on les tire. A quoi attribuer un pareil ſilence, chez un Hiſtorien fidéle & judicieux, chez un admirateur déclaré des merveilles de l'Art? Encore une fois, il faut ſuppoſer qu'il a manqué de Mémoires. Quand il s'agit d'expoſer des faits, il n'eſt pas permis de rien avancer ſans preuves; & il étoit trop jaloux de ſa réputation, & trop ami de la vérité, pour agir autrement.

On ne voit pas qu'aucun ancien Auteur depuis Pline ait penſé à remplir le vuide que celui-ci avoit laiſſé dans ſon Hiſtoire. Ils en ont abandonné le ſoin aux Ecrivains modernes ; & quel immenſe cahos ces derniers n'ont-ils pas eû à débrouiller ? En effet rien n'eſt ſi difficile que d'écarter des ombres, qui depuis une longue ſuite de ſiécles obſcurciſſent une matiére entiérement négligée. Il a fallu pour donner quelque jour à celle-ci, lire avec l'attention la plus ſuivie tous les Livres des Anciens, de quelqu'eſpéce qu'ils fuſſent, en détacher des paſſages, & les tirer d'un abyſme de matiéres étrangères, où ils étoient, pour ainſi dire, noyés. Ce n'eſt pas encore aſſez, il a été néceſſaire de faire de juſtes applications de toutes ces autorités raſſemblées, de les diſcuter, d'en former un tout : le travail étoit auſſi pénible, que la recherche étoit immenſe. C'étoient les débris d'un bâtiment ruiné, dont les pierres éparſes de côté & d'autre, attendoient la main d'un Architecte intelligent pour les remettre à leur place, & faire reparoître un nouvel édifice auſſi magnifique que le premier. Cette entrepriſe avoit de quoi effrayer ; elle n'a pas cependant rebuté ces Ecrivains infatigables, qui ont conſacré leurs veilles à l'étude de la belle Antiquité ; & l'on peut aſſûrer qu'ils en ſont ſortis avec honneur. Et comme il eſt glorieux d'avoir franchi des obſtacles difficiles à ſurmonter, je dois faire remarquer à la gloire d'Antoine le Pois, qu'il eſt le premier qui ait oſé le tenter.

Il eſt vrai qu'il avoit été précédé par Camille Leonardo, Médecin né à Peſaro, ville d'Italie dans le Duché d'Urbin ; mais l'ouvrage que celui-ci intitula, LE MIROIR DES PIERRES PRÉCIEUSES (*Speculum Lapidum*), n'avoit rien de commun avec celui que le Pois entreprenoit, & ne lui put être par conſéquent d'aucun ſecours. Ce dernier rempliſſant les devoirs d'un Antiquaire éclairé, ne vouloit admettre que des faits conſtans : Léonardo, Phyſicien trop crédule, n'étoit occupé qu'à recueillir tout ce que l'ignorance jointe à la ſuperſtition avoit oſé juſqu'alors débiter de fables ſur la formation des Pierres précieuſes, ſur leurs vertus occultes, & ſur les propriétés de celles où ſe trouvent gravées certaines figures. J'ignore ſi ſon Livre fut imprimé

lors de ſa compoſition. L'Epître dédicatoire adreſſée à Céſar Borgia, fils du Pape Alexandre VI. qui prenoit alors le titre faſtueux de Prince de France, & de Duc de la Romagne (*a*), eſt dattée de l'année 1502. Je n'ai vû que l'édition qui fut publiée à Paris en 1610. par les ſoins de Pierre *Arlenſis*, ou d'Arlen, de Scudalupis. C'étoit un autre viſionnaire, auſſi entêté pour le moins de l'Aſtrologie judiciaire, que l'Auteur même qu'il faiſoit imprimer. Il joignit à l'Ouvrage de celui-ci un petit Traité Latin de ſa compoſition, qu'il intitula, *De la Sympathie de ſept Métaux, & de ſept Pierres choiſies, avec les Planétes* ; & ſur un titre auſſi ſingulier, on peut juger de ſa façon de penſer. La crainte d'être repris, ou la honte, compagne ordinaire des mauvaiſes actions, le porterent à vouloir perſuader qu'il n'avoit eu aucune part à la publication du Livre de Léonardo, & que c'étoit le Libraire ſeul qu'il en falloit accuſer (*b*); mais ſon propre Ouvrage le décéle, on y retrouve les mêmes ſentimens, le même fond d'extravagance, & de crédulité ; les deux Traités ſont également remplis de menſonges groſſiers, & de principes de Phyſique ſi vicieux, qu'on ne peut les lire ſans dégoût. C'eſt l'idée qu'en ont préſenté les ſçavans Journaliſtes de Trévoux (*c*), à l'occaſion d'une nouvelle édition de ces deux Ouvrages mépriſables, qui a paru à Hambourg en 1717. & certainement ils n'ont rien dit de trop.

Antoine le Pois avoit donc raiſon d'être ſurpris, de ce que perſonne n'avoit encore penſé à écrire ſur une matiére qui lui paroiſſoit ſi intéreſſante, & qui pouvoit fournir, comme il s'en explique, *tant de beaux Mémoires de l'Antiquité.* On avoit commencé à produire des Médailles dans les Livres imprimés, & l'Hiſtoire en avoit retiré les plus grands avantages ; mais l'on n'avoit point encore fait le même honneur aux Pierres gravées. Les Antiquaires avoient négligé de s'en aider, ne leur trouvant pas apparemment un caractère d'autorité ſuffiſant. Enéas Vicus en avoit fait eſpérer une ſuite ; mais on verra bientôt que ce projet n'eut point d'exécution. Si du Choul avoit produit les repréſentations

(*a*) Voici les titres que Léonardo donne à ce Prince : *Illuſtriſſimus ac glorioſiſſimus Princeps Cæſar Borgia, de Francia, Dux Romandiolæ.*

(*b*) Avis imprimé au commencement du Livre.

(*c*) Journal de Trévoux, Février 1718.

de quelques-unes dans ſon Diſcours ſur la Religion des anciens Romains, ainſi que je le ferai remarquer dans la ſuite, le haſard les y avoit, pour ainſi dire, placées. Un meilleur examen des Pierres gravées, eût cependant fait connoître ce qu'on perdoit à ne les pas employer; & voilà ce qui détermina le Pois à traiter dans une étendue convenable un ſujet, qui ſuſceptible de recherches curieuſes & utiles, devoit encore avoir les graces de la nouveauté. Ce qu'il en écrivit fait partie de ſon *Diſcours ſur les Médalles & Graveures antiques*, Ouvrage qu'il avoit compoſé à la ſollicitation de Charles II. Duc de Lorraine, & de la Ducheſſe Claude, dont il avoit l'honneur d'être le Médecin, & il le mit pour cette raiſon en François. Il lui auroit été plus commode de le faire en Latin; à l'entendre, les expreſſions ſe ſeroient trouvées toutes prêtes dans les anciens Auteurs, qui lui devoient ſervir de guides, & dont il empruntoit l'autorité; il n'auroit eû proprement qu'à les tranſcrire: le travail eût été infiniment moins pénible. Tous les Sçavans d'alors en étoient réduits là; ils parloient Latin avec facilité, tandis que leur propre Langue leur étoit en quelque façon étrangère. Que le goût des Etudes eſt changé!

Dans les trois derniers chapitres de ſon Diſcours, le Pois ſuit d'aſſez près, quoiqu'en abbrégé, l'Hiſtoire des Anneaux; il recherche leur origine, il montre l'uſage que les Grecs & les Romains en ont fait, quelles étoient les perſonnes auxquelles pendant un certain tems il fut permis d'en porter; de combien d'eſpéces il y en avoit, & quelles matiéres on y employoit. Il définit enſuite ce que les Anciens entendoient par ces termes d'Art *Diaglyphicé*, & *Anaglyphicé*, & il montre que le premier étoit deſtiné à exprimer la Gravûre en creux, & que le ſecond appartenoit à la Gravûre en relief: il fait mention des principaux Cachets des Anciens, dont on a connoiſſance; il décrit quelques-unes des figures les plus remarquables qui y ont été gravées, & il finit par le détail des Pierres fines qui étoient plus particuliérement conſacrées à la Gravûre, & auxquelles, ſans montrer trop de crédulité, & faiſant même ſouvent le perſonnage de Critique, il attribue, ſur la foi des An-

ciens, un grand nombre de vertus phyſiques, qu'un meilleur goût a fait diſparoître. Il enrichit outre cela ſon Livre de la repréſentation de quarante-huit Pierres gravées antiques, qu'il tira preſque toutes de ſon propre Cabinet, & qu'il accompagna d'explications. Le Duc de Lorraine fit la dépenſe des Planches, qui furent exécutées par Pierre Woeriot, Graveur Lorrain, dont la maniére trop maigre & trop meſquine n'étoit guère propre à rendre fidélement le grand goût de l'Antique ; mais c'étoit toûjours beaucoup que d'avoir donné l'exemple, & Antoine le Pois méritoit de joüir du fruit de ſon travail. Une mort trop prompte y mit obſtacle. Nicolas le Pois, auſſi Médecin, fut chargé du ſoin de faire imprimer l'Ouvrage de ſon frere, ce qui fut exécuté à Paris dans l'excellente Imprimerie de Mamert Patiſſon, en 1579. & il eut l'honneur de préſenter le premier Exemplaire au Duc de Lorraine, pour qui le Livre avoit été fait (*a*).

Louis de Montjoſieu (*b*) ne fut guère plus heureux qu'Antoine le Pois, car il n'étoit plus à Rome lorſqu'on y imprimoit ſon Ouvrage ſur les Antiquités, & il fut pareillement obligé d'emprunter le ſecours d'une main étrangère, pour en faire hommage à Sixte V. à qui il le dédioit, & qui venoit d'être élevé depuis peu de tems ſur la Chaire de Saint Pierre. De Montjoſieu étoit un Gentilhomme de Rouergue, habile Mathématicien : il étoit paſſé à Rome à la ſuite d'Anne Duc de Joyeuſe ſon protecteur, & ſon éléve, lorſque ce Favori d'Henri III. s'y rendit en 1583. dans l'eſpérance d'engager le Pape Grégoire XIII. à favoriſer ſes projets ambitieux ; & pendant le ſéjour qu'il y fit, & qui fut très-court, il ſe mit ſi bien au fait des Antiquités Romaines, qu'il ſe vit en état de pouvoir rendre compte des dimenſions de divers Monumens conſidérables, & d'en fixer la ſituation & les

(*a*) Ce Livre eſt eſtimé, & n'eſt pas fort commun ; mais il faut prendre garde s'il ſe trouve à la page 126. une figure du Dieu des Jardins, qui en a été arrachée dans pluſieurs exemplaires.

(*b*) Il prend dans ſon Livre le nom de *Demontioſius*, & M. de Thou ne le nomme point autrement. Mais l'*Index* des noms propres employés dans l'Ouvrage de ce judicieux Hiſtorien, ainſi que la Bibliothéque Françoiſe de la Croix du Maine, nous apprennent que le nom François de notre Antiquaire étoit *De Montjoſieu*. Voyez au ſurplus ce qu'a écrit ſur ſon ſujet M. de Thou dans le Livre LXXVIII. de l'Hiſtoire de ſon tems.

ufages, avec autant de juftefle qu'on auroit pû l'attendre d'un homme qui auroit vieilli dans cette grande Ville.

Un goût décidé pour les beaux Arts, le fit paffer de cet examen à celui des Arts qui dépendent du Deffein : il alla les prendre dans leur berceau, les fuivit dans leurs progrès ; & à l'occafion de la Sculpture, il parla des Pierres gravées. Mais fi ce que le Pois avoit écrit fur le même fujet ne put être regardé que comme une premiére efquiffe, ce que donna de Montjofieu étoit tellement fuperficiel, qu'il ne dut être compté prefque pour rien. Cet Auteur ne fit proprement que tranfcrire à la fin de fa Differtation Latine fur la Sculpture des Anciens, le peu de chofes qu'il avoit lû dans Pline, concernant l'Art de la Gravûre en Pierres fines ; auffi n'eut-il qu'une ou deux pages à remplir. Ceux qui feront curieux de les parcourir, les trouveront à la fuite de la *Dactyliothéque* de Gorlée, ou dans le tome neuviéme du grand Recueil des Antiquités Grecques, fuppofé qu'ils n'aient pas l'édition originale qui fut publiée à Rome en 1585. fous le titre de *Gallus Romæ Hofpes*. Il feroit cependant à fouhaiter qu'on pût avoir cette édition ; car l'hiftoire abbrégée de la Peinture & de la Sculpture ancienne, qu'on s'eft contenté de réimprimer, ne fait tout au plus qu'un tiers du Volume. Le refte de l'Ouvrage contient, comme je l'ai dit, des defcriptions fçavantes de plufieurs Monumens de l'ancienne Rome, & des difcuffions qui montrent du goût & une érudition non commune ; quoiqu'on ne puiffe s'empêcher de reconnoître dans l'Auteur des fentimens quelquefois un peu finguliers. Mais quoi qu'il en foit, cette partie de fon Livre ne devoit pas être négligée, elle méritoit autant, & plus que l'autre, de parvenir à l'honneur d'une feconde édition, & il femble même qu'on ne pouvoit pas fe difpenfer de l'inférer dans le Recueil des Antiquités Romaines.

Le Difcours Latin qui fert d'introduction au Recueil des Pierres gravées, publié par Abraham Gorlée en 1601. fous le titre de *Dactyliotheca*, eft plus approfondi que celui de Montjofieu, quoiqu'il foit lui-même affez fuccinct. En bien des points il eft conforme à celui de le Pois, ce qui n'eft pas étonnant ; les deux Ecrivains puifoient dans les mêmes fources ; mais il

contient

contient auſſi pluſieurs remarques nouvelles, & comme il eſt écrit avec clarté, & qu'il eſt méthodique, il ſe fait lire avec plaiſir. On a diſputé pendant long-tems, ſi Gorlée en étoit le véritable Auteur. Loin de paſſer pour ſçavant, cet Antiquaire étoit ſoupçonné de ne pas même ſçavoir le Latin, & l'on aſſûre que M. de Peireſc le lui reprochoit (*a*). Si l'on s'en rapporte au témoignage de Jean Meurſius (*b*), ce fut Elius Everardus Vorſtius, célébre Profeſſeur dans l'Univerſité de Leyde, qui prêta ſa plume à Gorlée ſon ami, & il y a de la vraiſemblance, quoi qu'en diſe Gronovius (*c*), qui voudroit aſſûrer au dernier l'honneur de ce petit Ouvrage. On reconnoît un Médecin habile, un homme de goût, un Critique éclairé ſur lequel les fauſſes opinions n'ont aucun pouvoir, dans cet endroit du Diſcours, où il s'agit de réfuter ces gens crédules, qui perſuadés de l'efficacité & de la vertu de certaines Pierres précieuſes, prétendoient que l'anneau ne ſe mettoit au doigt annulaire, le plus voiſin du petit doigt de la main gauche, que parce qu'il y avoit dans cette partie une veine qui alloit droit au cœur, & qui y portoit le reméde que la Pierre avoit, ſelon eux, la force d'opérer contre les poiſons, la peſte, & d'autres maux ſemblables; erreur fondée ſur une ancienne & fauſſe prévention des Egyptiens (*d*).

Il eſt ſurprenant qu'on ait continué pendant ſi long-tems à reconnoître des effets merveilleux dans les Pierres précieuſes. On n'étoit pas encore tout-à-fait guéri de ce faux préjugé, lorſque M. de la Mothe-le-Vayer écrivoit. Ce qu'il en rapporte dans un Diſcours en forme de Lettre, qui fait partie de ſes Œuvres, & qu'il intitula *Des Bagues & Anneaux*, lui a fourni de quoi s'égayer, & faire valoir le *Scepticiſme* dont il faiſoit profeſſion. Le reſte de ce Diſcours contient pluſieurs ſingularités ſur les Anneaux; l'Auteur s'y étend ſur les uſages qu'en ont fait certains Peuples, & il raconte à cette occaſion des faits aſſez plaiſans, & qui n'annoncent pas un Philoſophe fort auſtère. Mais comme les Pierres gravées n'entrent abſolument pour rien dans cet Ecrit, ſi j'en fais mention, c'eſt uniquement pour montrer de l'exactitude.

(*a*) *Gaſſendi, in vita Peireskii.*
(*b*) *J. Meurſii Ath. Batav. p.* 202.
(*c*) *Gronovii Præfat. novæ Dactylioth. edit. præfixa.*
(*d*) *Macrob. lib.* VII. *c.* 14. *A. Gell. lib.* X. *c.* 10.

C'eſt encore pour n'être point taxé de négligence, que je citerai le petit Traité Latin ſur les Anneaux d'or, compoſé par Henri Kitſchius, de Leipſick, Bibliothécaire des Princes d'Anhalt; car cet Ouvrage imprimé à Leipſick en 1614. eſt peu important. Ce n'eſt qu'un abbrégé très-informe de ce qu'on lit ſur les Anneaux dans quelques-uns des Ecrits des Anciens. La méthode que l'Auteur a tenue eſt aſſez ſinguliére, chaque phraſe de ſon Livre eſt numérotée, & forme un article. La petite piéce de vers Latins que le célébre Hugue Grotius avoit faite ſur les Anneaux, & qu'il avoit adreſſée à Gorlée, lorſque celui-ci publia ſon Recueil de Pierres gravées, ſe trouve à la fin du Livre, accompagnée d'un Commentaire de Kitſchius, & c'eſt peut-être ce qu'il y a de mieux dans cet Ouvrage. On y rencontre auſſi un Catalogue de quelques Pierres gravées; mais comme on ſe contente d'énoncer très-briévement les ſujets de ces Gravûres, ſans en donner les repréſentations, ni ſans ſpécifier le Cabinet qui les contient, ce Catalogue devient une piéce fort inutile.

L'Ouvrage de George Longus, Garde de la Bibliothéque Ambroſienne à Milan, eſt encore une Collection de paſſages d'anciens Auteurs; mais ce n'eſt point une indication ſéche, telle que celle dont je viens de parler : dans celle-ci les matériaux qui ſont en plus grande abondance, ſont mis en œuvre avec art; ils ſont liés par d'excellentes obſervations, & il en réſulte un Traité ſuivi, & auſſi complet qu'on le peut déſirer, ſur les Cachets des Anciens. La premiére édition de ce Livre s'eſt faite à Milan en 1615.

Bientôt un de ces hommes laborieux, accoûtumés à pâlir ſur les livres, & à compiler des extraits, Jean Kirchman de Lubech, qui dans un voyage qu'il avoit fait en France & en Italie, avoit pris du goût pour l'étude de l'Antiquité, voulut traiter de nouveau une matiére que Longus paroiſſoit avoir ſi bien diſcutée. Nullement étonné du ſuccès qu'avoient mérité les travaux de ce dernier, & ſoûtenu par l'eſpérance de pouvoir donner aux ſiens plus d'étendue, il recueillit avec une exactitude, qui n'eſt pas toûjours accompagnée d'un choix exquis, généralement tout ce qui peut, dans les Ecrits des Anciens, avoir quelque relation

avec les Anneaux & les Cachets. Il avoit eû foin de confulter les Sçavans, plufieurs l'avoient aidé de leurs confeils (*a*), & tous avoient applaudi. Son Ouvrage plein d'érudition, femble ne rien laiffer à défirer fur la matiére qui en fait l'objet : l'Auteur mérite qu'on lui rende cette juftice, qu'aucun trait ne paroît avoir échappé à fes recherches : on ne peut tout au plus que glaner après lui. Louis Chaduc, qui a tenu en France un rang diftingué entre les Antiquaires, ayant vû cet Ouvrage de Kirchman, la plume lui tomba des mains, il ne put fe réfoudre à publier un Traité qu'il avoit préparé fur le même fujet (*b*).

La premiére édition du Livre de Kirchman fut faite à Lubech en 1623. fous les yeux de l'Auteur ; & depuis fa mort arrivée en 1643. Jean Kirchman, fon fils, en publia une feconde édition plus ample, à Slefwick en 1657. On le réimprima encore à Leyde en 1672. réuni en un petit volume *in-douze*, avec le Difcours de Gorlée, le Traité de Longus, & un autre Ouvrage de Henri Kornman fur les Anneaux, qui avoit paru pour la premiére fois à la Haye en 1654.

Ce dernier Auteur, né à Kirchen dans le Duché de Wirtemberg, confidère les Anneaux des Anciens fous trois points de vûe ; l'Anneau qui défignoit la dignité, ou qu'on portoit au doigt par ornement, l'Anneau nuptial, & celui qui fervoit de cachet. Telle eft la divifion de l'Ouvrage, dans lequel je n'apperçois rien de particulier que cette forme nouvelle ; car pour le fond, il ne paroît pas que les recherches du nouveau Collecteur s'étendent plus loin que celles de Kirchman. Il me femble auffi qu'il auroit pû s'abftenir de groffir fon volume de plufieurs queftions de Droit, trop éloignées de fon fujet.

On ne voit point les bons Ecrivains s'écarter jamais de leur objet ; & je ne puis propofer fur cela de meilleur modéle, que Jean-Baptifte Cafalius. Ce fçavant Antiquaire fit imprimer à Rome en 1644. les coûtumes des anciens Romains, qu'il donna de nouveau augmentées en 1650. dans fon Hiftoire de l'ancienne fplendeur de l'Empire Romain, & il fentoit très-bien qu'il laiffoit

(*a*) Lettre de Piccartus ; c'eft la 185. du Recueil de celles de Sarrau, publié par Burman.

(*b*) Eloge de Chaduc, dans les Mémoires de Trévoux. Mars 1727.

un vuide dans fon Ouvrage, s'il négligeoit d'y faire mention des Anneaux, & des différens ufages auxquels on les employoit dans l'Antiquité. Mais cette partie n'étant qu'acceffoire au fujet principal, l'Auteur auroit fait tort à fon difcernement, & il auroit péché contre les régles du bon goût, s'il eût fait un Traité complet, ou s'il fe fût même trop étendu fur cette matiére. Il fuffifoit qu'il en parlât correctement, & l'on doit être content de ce qu'il a donné. Il dit peu, mais il le dit bien, & il le rend intéreffant autant par le choix, que par le bon emploi de fes preuves. Ce n'eft pas fans raifon que Gronovius a donné place dans le grand Recueil des Antiquités Grecques, à cet endroit du Livre de Cafalius, c'eft-à-dire, au chapitre où cet Auteur traite des Anneaux, tel qu'il a paru dans l'édition de 1650.

Si la perfection d'un Ouvrage dépendoit de fa longueur, celui que Fortunio Liceti (*a*) a compofé fur les Anneaux, mériteroit à cet égard la préférence fur le petit Traité de Cafalius, & devroit même être mis au rang des plus excellentes productions. Mais c'eft précifément cette prolixité qui fait fon défaut; car au lieu de fe renfermer dans les juftes bornes que lui prefcrit fon fujet, cet Ecrivain affecte de faire entrer dans fon Livre une infinité de matiéres étrangères, qui n'y appartiennent en aucune façon. Il ne veut rien laiffer à défirer fur les Anneaux, & il fuffit qu'une chofe ait une forme approchante de celle d'un Anneau, pour occuper une place dans fon Livre. Les Anneaux Aftronomiques (*b*), les Dez à coudre, ces morceaux de cuir, dont les Cordonniers enveloppent leurs mains pour leur aider à tirer leur fil, ces efpéces de Dez de cuir que les Calfateurs mettent au bout de leurs doigts, & dont il fait remonter l'origine jufqu'au tems de Noé, mille autres chofes de cette efpéce, augmentent fous fa plume le nombre des Anneaux, & lui fourniffent de quoi faire montre d'une érudition déplacée. Il n'en demeure pas là; l'Hiftoire, la Philofophie, la Grammaire, femblent avoir des droits acquis fur cet Ouvrage fingulier. On y rapporte une hiftoire affez circonftanciée de la Ville de

(*a*) Fortunius Liceti, né à Rapallo dans l'Etat de Gènes en 1577. mort à Padoue, où il rempliffoit une Chaire de Profeffeur en Médecine en 1656.

(*b*) *Licetus, de Annulis, pag.* 160.

Céféne

Céféne, & des hommes illuftres que cette Ville a produit (*a*). On y dit fort férieufement (*b*), que le mot Latin *Senex* eft une fyncope de ces deux autres mots *fibi nex*, qui s'adreffent aux vieillards, & qui les avertiffent de fe regarder comme des victimes juftement dévouées à la mort. L'étymologie du mot *Anus* n'eft ni moins forcée, ni moins ridicule. C'eft, dit-on, parce que le corps d'une femme appefanti fous le poids des années fe recourbe, & forme en fe ployant un cercle, qui s'exprime pareillement par le terme Latin *Anus*, que ce mot a été choifi pour fignifier une vieille. En vérité, quand l'Ouvrage feroit plein de recherches les plus fçavantes, comme il s'y en trouve en effet beaucoup, quel profit pourroit-on fe flatter d'en tirer? Car quel eft l'homme affez patient, pour fe réfoudre à effuyer l'ennui d'une lecture auffi longue, & auffi fatigante? Ce Livre a été imprimé à Udine en 1645.

Je puis garantir qu'on lira avec infiniment plus de fatisfaction la Préface ou Difcours préliminaire, qui eft à la tête du Recueil de Pierres gravées de Léonard Agoftini, publié pour la premiére fois à Rome en 1657. Quoique réduite en très-peu d'efpace, c'eft une hiftoire très-circonftanciée de toutes les Gravûres anciennes, dont la connoiffance eft venue jufqu'à nous; & comme c'eft l'Ouvrage d'un Antiquaire confommé, qui joignoit le goût à l'érudition, on doit s'attendre à trouver un travail extrêmement bien fait & foigné. On fouhaiteroit feulement que ce Difcours fût moins abbrégé; on voudroit que l'Auteur, qui en étoit fi capable, eût établi des régles pour la connoiffance du genre de Curiofité qu'il traitoit.

Cet Ouvrage manquoit, & plus l'on montroit d'empreffement dans la recherche des Pierres gravées, plus il devenoit néceffaire. Le petit Traité que le fieur Rault, de Rouen, Auteur de plufieurs Piéces qui parent le Mercure Galant, fit inférer dans cet Ouvrage périodique, en 1681. n'offre rien que de très-commun. On y parle *fur les Anneaux, & fur la vertu des plus rares Pierres qui y font enchâffées*; mais ce n'eft dans le vrai qu'un extrait du Difcours de Gorlée, & du Livre d'Anfelme-Boëce de Boot fur les Pierres précieufes; encore eft-ce un extrait mal

(*a*) *Licetus, de Annulis, pag.* 192. (*b*) *Ibid. p.* 4.

digéré, & dans lequel l'Auteur ne laiſſe entrevoir ni goût, ni diſcernement.

Le travail qu'on demandoit à l'Agoſtini, étoit réſervé à M. Baudelot de Dairval (*a*), que nous avons vû dans la ſuite occuper avec diſtinction une place dans l'Académie des Belles-Lettres. C'étoit par où il devoit entamer ſa carriére. Dans le premier Ouvrage dont il fit préſent au Public en 1686, & qui fut ſon coup d'eſſai, je veux dire dans le Livre qu'il intitula, *de l'Utilité des Voyages*, où devenu le guide d'un homme de Lettres qui voyage, il lui met ſous les yeux tous les avantages qu'il peut tirer des Médailles, des Inſcriptions, des Statues, des Bas-reliefs, des Manuſcrits, & des Antiques de toute eſpéce, le ſçavant Antiquaire fait pareillement conſidérer à celui dont il a pris la conduite, l'utilité des Pierres gravées. Non-ſeulement il recherche tout ce qui peut relever l'importance de ces précieux Monumens, mais il en détermine encore l'uſage & le prix. Il fait voir que les Pierres gravées ne le cédent point aux Médailles, puiſqu'elles contribuent également à illuſtrer l'Hiſtoire.

Si on l'en croit, les Pierres gravées étoient dès le tems des Romains les ſeules dépoſitaires des Portraits des grands hommes. Ceux qui vouloient orner leurs Bibliothéques, ou leurs Galleries, de Buſtes d'hommes illuſtres, qui avoient vécu dans des ſiécles antérieurs, étoient obligés d'en prendre les modéles ſur les Pierres gravées; car perſonne, ainſi que je l'ai déja remarqué (*b*), d'après notre Auteur, n'avoit la liberté de faire faire ſa Statue de ſon vivant; au-lieu que tous, même les gens du commun, pouvoient avoir leur portrait gravé. Mais n'y avoit-il pas auſſi des Portraits peints, & ceux-ci ne devoient-ils pas produire le même effet que M. Baudelot ſembleroit vouloir reſtraindre aux ſeules Pierres gravées?

Je ſuis fâché d'être obligé de contredire ce ſçavant Académicien; mais quelque déférence que je doive avoir pour ſes ſentimens, l'amour du vrai ne me permet pas de convenir encore avec lui, qu'aucune Pierre gravée n'a été faite au hazard, &

(*a*) Charles-Céſar Baudelot de Dairval, né à Paris en 1648. & mort en 1721. Voyez ſon Eloge par M. de Boze, dans l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, tom. 2. p. 248.

(*b*) *Sup. pag.* 44.

ſans un deſſein prémédité. Il en donne cette raiſon, que l'Art de la Gravûre exigeant de grandes dépenſes, & beaucoup de tems, les Anciens ne ſe ſeroient pas aviſés de travailler à l'avanture, ne ſuivant que leurs idées & leur imagination ; qu'au contraire, ils avoient des régles certaines, fondées ſur leur Théologie, les Sciences, & l'Hiſtoire, dont ils ne s'écartoient point, parce qu'autrement ils ſe ſeroient expoſés à perdre leurs travaux. Il ajoûte, comme une conſéquence de ce qu'il vient d'avancer, qu'on n'employoit que les plus habiles Maîtres. A quoi s'occupoient donc les Graveurs médiocres, qui certainement faiſoient le plus grand nombre ? En quel tems, chez quels peuples placera-t-on toutes ces Pierres gravées qui n'offrent que des ſujets purement fantaſtiques ? Diſons plûtôt avec M. Baudelot, que ſi le reſpect pour les Dieux, ou un culte ſuperſtitieux, la néceſſité, la crainte, l'amour, la flatterie, le déſir de s'éterniſer, un luxe immodéré, n'en avoient fourni le ſujet & l'occaſion, on n'auroit point eû de Pierres gravées.

On peut à l'aide de ce ſyſtême, que notre Auteur établit, compoſer quatre ou cinq claſſes des Pierres gravées, & c'eſt ainſi qu'il les diviſe, ce qui lui fournit le moyen de faire ſur chaque eſpéce d'utiles & de judicieuſes remarques. Les plus anciennes Gravûres (c'eſt M. Baudelot qui parle) ont été faites uniquement pour ſervir de cachet ; telle a été leur premiére deſtination. On ſe contentoit d'y graver le nom de la perſonne à qui le cachet appartenoit, tantôt tout au long, tantôt en abbrégé. Quelquefois la Pierre étoit gravée des deux côtés, & devenoit en même tems, & le cachet perſonnel, & celui de la fonction qu'on exerçoit. M. Baudelot entreprend de le prouver par pluſieurs exemples, que lui fournit preſque toûjours un ouvrage manuſcrit de M. Chaduc, qui étoit, & qui doit être encore dans la Bibliothéque de Sainte Geneviéve. On prenoit encore des têtes de Héros & de Héroïnes anciennes pour ſon cachet, & l'on faiſoit, obſerve-t-il, ajoûter ſon nom ſur ces Gravûres que l'on adoptoit. Il produit pour garant de ce qu'il avance une tête d'Aſpaſie, ou plûtôt de Minerve, qu'il emprunte du Recueil du Canini, & ſur laquelle on lit ces mots Grecs, ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ ΛΙΘΟ. Mais il

eſt certain que c'eſt ici le nom d'un Graveur, & non celui d'aucun ancien poſſeſſeur de cette belle Pierre; de ſorte que M. Baudelot n'en pouvoit tirer aucun avantage. Auſſi tourne-t-il bientôt contre lui-même ſes propres armes; car à peine s'eſt-il ſervi de l'autorité qu'il voudroit faire valoir, qu'on le voit témoigner quelque doute; il inſinue que ce nom pourroit bien être celui de l'Artiſte de qui eſt la Gravûre. Dans un autre tems il auroit démontré ce qu'il ne faiſoit qu'entrevoir alors.

Notre Antiquaire comprend ſous le nom générique de Bijoux, une ſeconde eſpéce de Pierres gravées, qui n'étoient, ſelon lui, que pour la parure & pour l'ornement. Juvénal & Pline ſe plaignoient des excès auxquels le luxe les avoit portés chez les Romains. Tous les Camées, ou Pierres fines gravées en relief, ſans aucune exception, doivent être rangées dans cette claſſe, de même que toutes ces Gravûres en creux d'un goût exquis, faites par d'excellens Artiſtes, qui travaillant pour des perſonnes riches & curieuſes, ont cherché à ſe ſignaler. C'eſt ainſi que s'exprime M. Baudelot.

Le même Auteur place dans une autre claſſe les Pierres gravées, dont les ſujets ont pour objet la Religion; c'eſt-à-dire, celles ſur leſquelles des gens ſincérement attachés au culte des Idoles, faiſoient repréſenter les images des Dieux, dans l'intention de ſe les rendre propices; tandis que d'autres livrés à un autre genre de ſuperſtition, cherchoient à éloigner les maux de deſſus leurs têtes, ou à ſe procurer des avantages chimériques, en faiſant exprimer ſur des Pierres, qui compoſent une quatriéme claſſe, des figures de Divinités Panthées, des Emblêmes, des Hiéroglyphes, & tout ce qu'une imagination bleſſée leur ſuggéroit. M. Baudelot rapporte à ce genre, avec raiſon, tous les Taliſmans & les Abraxas des Hérétiques Gnoſtiques.

Il finit par une eſpéce de Pierres gravées, qui entrent naturellement dans la claſſe précédente. Ce ſont celles qui étoient conſacrées au culte du Dieu Priape, & auxquelles il donne le nom d'*Ithyphalliques*. On peut juger de la dépravation du cœur des anciens Romains, par ce qui nous reſte de ces Monumens infâmes, dont l'uſage n'étoit que trop fréquent, & que trop

autoriſé

autorifé. On trouve dans le Livre de M. Baudelot plufieurs de ces repréfentations obfcénes, en forme d'Amulétes, que les jeunes filles, & même des femmes d'une condition refpectable, portoient fans honte attachées à leur col.

Telle eft la divifion que M. Baudelot a cru devoir faire des Pierres gravées, afin de les pouvoir ranger en ordre dans les Cabinets, comme on y fait les fuites de Médailles; & je la rapporte, à caufe de la fingularité, prefque fans en rien omettre. Mais il me femble que pour remplir le plan de notre fçavant Antiquaire, il devroit y avoir encore au moins une claffe, qui contiendroit les Pierres gravées fans nombre qui repréfentent des Portraits (car il n'en a pas encore été fait mention) & celles fur lefquelles de fimples particuliers ont fait graver des fujets qui les concernoient feuls, & dont fouvent eux feuls avoient le fecret. Dans le fyftême de M. Baudelot, ce font celles qui doivent leur exiftence à la flatterie, à l'amour, & à l'orgueil.

Paffant enfuite à la connoiffance des Pierres gravées, & aux régles qui doivent diriger dans leur choix, M. Baudelot fe plaint des difficultés qui fe préfentent de toute part. Cependant nullement effrayé d'être le premier qui ait écrit fur cette matiére, il propofe ce qu'il appelle une *Théorie*, au moyen de laquelle il fe flatte qu'on apprendra à difcerner les véritables Gravûres antiques, d'avec les modernes, & les bonnes d'avec les mauvaifes; convenant toutefois que fi l'on manque de pratique & d'expérience, il n'eft prefque pas poffible qu'on ne fe laiffe fort fouvent tromper. Cet endroit de fon Ouvrage eft celui qui m'a paru le plus neuf, & le plus intéreffant; mais ce n'eft pas celui qui m'a femblé le mieux touché. Non-feulement je ne trouve pas affez de jufteffe dans fes obfervations, ni dans fes décifions; mais je crois quelquefois entendre difcourir un homme qui n'a aucune notion du Deffein, & qui cependant veut & prétend examiner les chofes comme le feroit un Artifte. J'ai peine à me perfuader que les gens du métier & les véritables Connoiffeurs, conviennent de tous fes principes. Ce qui donne lieu à fes remarques, ne me paroît pas non plus affez développé.

Malgré ces défauts, le Livre de M. Baudelot n'en fut pas

moins goûté; il étoit utile, il étoit unique dans son espéce : on ne tarda pas à en multiplier les éditions dans les Pays étrangers. La premiére qui s'étoit faite à Paris en 1686. en deux volumes *in*-12. étoit assez incorrecte, quoique faite sous les yeux de l'Auteur. Il en parut une seconde à Rouen en 1727. avec des corrections & quelques additions peu importantes ; mais elles ne sont point de M. Baudelot. Celles qu'il avoit préparées, car il avoit dessein de donner une nouvelle édition de son Livre, n'ont point encore été rendues publiques. L'Académie des Belles-Lettres en est dépositaire : elles sont partie du legs que l'Auteur mort en 1721. a fait à cette illustre Compagnie, de ses Livres, de ses Manuscrits, & de ses Antiques.

Joignons à ces différens Ecrits les Ouvrages où l'on enseigne la pratique de l'Art de la Gravûre, ou dans lesquels on tâche d'établir des régles & des préceptes pour y devenir habile. Pomponio Gaurico, né à Gifoni Bourg de la Principauté ultérieure dans le Royaume de Naples, & frere de Luc, cet Astrologue célébre, qui dans le seiziéme siécle amusa de ses fausses prédictions un si grand nombre de personnes du plus haut rang, avoit écrit étant à Padoue, où il étudioit la Philosophie, un Traité sur la Sculpture. Il l'avoit adressé à Hercule I. Duc de Ferrare, & la premiére édition s'étoit faite à Florence en 1504. C'étoit l'ouvrage d'un Amateur, qui, s'il faut l'en croire, manioit lui-même le ciseau; cependant lorsqu'on en a fait la lecture, on n'a pas de peine à reconnoître que c'est plûtôt le fruit des réflexions d'un jeune homme qui a des Lettres, mais dont les connoissances sont fort bornées par rapport à l'Art dont il s'agit. On ne lui doit point pardonner d'avoir fait entrer dans son Livre un Traité de la *Physiognomonie*, ni d'avoir essayé de persuader, que sur des indices aussi incertains que le sont les traits du visage, on pouvoit lire dans le fond de l'ame, & décider des sentimens du cœur. Tout homme capable de se repaître d'idées aussi frivoles, & de perdre ainsi de vûe son objet, n'est guère propre à former un Artiste, ni à se faire écouter. Aussi notre Auteur qui avoit promis de parcourir toutes les parties de la Sculpture, & de donner sur chacune d'utiles leçons, ce qui n'avoit pas encore été fait, laisse les choses

auſſi peu éclaircies qu'il les avoit trouvées, lorſqu'il avoit pris la plume. Il devoit parler de la Gravûre, & il en donne à peine la définition. En parcourant ſon Ouvrage, qu'il a mis en dialogue, & qui m'a paru d'un aſſez beau Latin, j'ai appris que le pere de cet Ecrivain enſeignoit la Grammaire, & qu'il étoit mort dans les derniéres années du quinziéme ſiécle à Barlette, ville de la Pouille, où ſe voyoit alors une Statue coloſſale de l'Empereur Héraclius. Et quoique je reconnoiſſe que ce ne ſoit point ici ſa place, je n'ai pas voulu négliger cette anecdote littéraire, d'autant plus que je ne l'ai point vû employée ailleurs.

Alde fils de Paul Manuce, a auſſi écrit quelque choſe ſur l'Art de la Gravûre; mais cela ne peut intéreſſer tout au plus que des Grammairiens, curieux de connoître la force & la véritable ſignification de quelques termes Grecs & Latins qui ont rapport à cet Art. Ce qui en a été dit par le Jéſuite Jules-Céſar Boullanger (*Bullengerius*), dans ſon Traité ſur la Peinture & la Sculpture des Anciens, eſt encore beaucoup plus ſuperficiel. Si tous ces Auteurs avoient eû bien ſérieuſement le deſſein d'inſtruire, ils devoient s'en rapporter moins à leurs propres lumiéres, & conſulter davantage les gens de l'Art; ils ſe feroient exprimés plus pertinemment. C'eſt le parti ſage qu'ont pris M. Félibien & M. le Chevalier Vettori, & qui leur a réuſſi, lorſqu'ils nous ont expoſé ſous les yeux toutes les différentes opérations manuelles de la Gravûre en Pierres fines, le premier dans ſes Principes des Arts, & le ſecond dans une Diſſertation ſur les Pierres gravées, dont j'aurai occaſion de parler plus d'une fois. On peut auſſi ſe fier à M. Homberg, quand on voudra faire des copies ſur verre, des Pierres gravées. La méthode qu'il enſeigne dans un Mémoire qui fait partie de ceux de l'Académie Royale des Sciences (*a*), eſt fondée ſur l'expérience; le ſçavant Académicien ne rapporte rien qu'il n'ait pratiqué lui-même.

L'hiſtoire des Artiſtes ne doit point être ſéparée de celle de leur Art, & c'eſt ici le lieu où il convient de parler des Livres qui traitent de l'hiſtoire des Graveurs en Pierres fines; mais réduit à deux ſeuls Auteurs, je ne puis produire que l'Ouvrage de George

(*a*) Année 1712.

Vasari, & celui de M. Vettori. Le premier qui a composé les Vies des Peintres que tout le monde connoît, y fait dans le second volume une énumération assez circonstanciée de tous les habiles Graveurs, tant en creux qu'en relief, qui avoient paru en Italie depuis la renaissance des Arts, jusqu'aux environs de l'année 1568. qui est l'époque de la publication de son Livre. Il rapporte leurs principaux Ouvrages, il les décrit, & il en fait l'éloge lorsqu'ils le méritent. Il parle en Maître, parfaitement instruit des régles de l'Art. M. le Chevalier François Vettori qui a pris la plume en 1739. pour suivre ce que le Vasari avoit commencé, continue cette histoire jusqu'à nos jours. On s'apperçoit aisément que les Mémoires lui ont souvent manqué : ce Morceau, dans ce qu'il présente, est néanmoins curieux, & mérite d'être lû ; il est amené presque sans dessein, dans cette Dissertation Latine sur les Pierres gravées, que j'ai annoncée il n'y a qu'un moment, & dans laquelle l'Auteur paroît s'être uniquement proposé l'explication de deux Pierres gravées de son Cabinet. L'une de ces Pierres, dont je donnerai dans la suite une description plus détaillée, avoit été trouvée à Rome parmi des cendres dans un Sépulcre, en 1735. Elle portoit les marques d'avoir été brûlée avec le corps de celui à qui elle avoit appartenu ; on y lisoit le nom d'un ancien Artiste déja connu par d'autres ouvrages ; le travail en étoit très-délicat ; de toutes ces preuves réunies, il en résultoit que la Gravûre étoit véritablement antique, & M. Vettori faisant sur cela ses réflexions, gémit de la friponnerie des Brocanteurs, qui très-souvent vendent aux Curieux des Copies modernes pour des Originaux antiques, & qui pour les accréditer davantage, y font mettre encore des noms Grecs ; car depuis quelque tems ces sortes de noms sur les Pierres gravées sont devenus fort en regne. Mais quelque mauvaise que soit cette ruse, & quoiqu'elle ne soit ni permise, ni excusable, ceux qui veulent être trompés, en se laissant séduire par des Inscriptions qui n'ajoûtent rien à la bonté d'un ouvrage, méritent de l'être, & ne sont point à plaindre.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Recueils, & Cabinets de Pierres gravées.

CE n'étoit pas aſſez d'avoir annoncé les avantages ſans nombre que peut procurer la connoiſſance des Pierres gravées, ni d'en avoir recommandé l'étude aux Amateurs de l'Antiquité; un travail pour le moins auſſi néceſſaire ſe faiſoit attendre encore. Il falloit aider ceux qui ſe deſtinoient à cette étude, les mettre en état de la faire avec fruit, & avec agrément: Et quel moyen y fut plus propre, que l'expoſition des Monumens mêmes dont on vouloit leur faire ſentir tout le mérite & toute l'importance? De ſimples deſcriptions ne ſe ſeroient expliqué que fort imparfaitement, elles auroient toûjours laiſſé quelque choſe à déſirer. C'étoit ici une de ces occaſions, où il eſt beſoin de parler aux yeux, ſi l'on veut ſe faire entendre à l'eſprit. Ainſi les Sçavans, & je n'en ſéparerai point les perſonnes de goût, ne pouvoient témoigner aſſez d'empreſſement, pour qu'on leur fît part de ce que les Pierres gravées offrent de plus rare & de plus intéreſſant. Les uns devoient trouver dans cette variété infinie de ſujets, qui ont été confiés à ces précieux reſtes de l'Antiquité, & dont il n'y en a preſqu'aucun qui ne concoure à l'intelligence de quelque trait de l'Hiſtoire ou de la Fable, de quoi ſe faire un grand fond d'érudition, & multiplier leurs connoiſſances: les autres étoient ſûrs de perfectionner leur goût, toutes les fois qu'ils ſe procureroient le plaiſir de conſidérer attentivement & avec intention de s'inſtruire, cette nobleſſe dans les attitudes & dans les compoſitions, & cette juſteſſe de Deſſein, qui brillent dans ces petits morceaux, & qui les rendent ſi propres à faire perdre tout penchant qui pourroit incliner vers ce qu'on appelle petite maniére.

Les Eſtampes dont l'uſage commençoit à s'étendre, & qui tout récemment venoient d'être admiſes dans pluſieurs éditions de Livres, qu'elles avoient conſidérablement embellies, ouvroient

une voie facile & certaine pour parvenir à une fin si désirable. On pouvoit se promettre, en employant ce moyen, de voir bientôt toutes les singularités qui faisoient l'ornement des plus beaux Cabinets, réunies & devenues, pour ainsi dire, un bien commun à tous les Sçavans; il devenoit permis de les regarder, de les consulter à chaque instant, d'en tirer tous les secours dont on pouvoit avoir besoin. Enée Vico, de Parme, ou, comme on l'appelle plus ordinairement, Æneas Vicus, à qui l'on est redevable d'avoir mis au jour les premiéres suites de Médailles, fut aussi celui qui comprenant tout le prix d'une si heureuse idée, imagina le premier de publier sur le même plan, un Recueil de Pierres gravées & de Camées antiques. Aussi jaloux de plaire que d'instruire, il fit choix de tout ce qu'il connoissoit de plus parfait dans l'un & dans l'autre genre; il n'admit que des sujets intéressans, que de riches compositions, & il accorda une préférence marquée aux Morceaux qui se distinguoient par l'excellence de l'exécution. Le projet ne pouvoit être mieux conçû, & Vicus réunissoit tout ce qu'il falloit pour le faire réussir. Il étoit homme de goût, assez bon Dessinateur, meilleur Graveur encore, & il faut supposer qu'il avoit des Lettres & de l'érudition, puisqu'il étoit revêtu du titre d'Antiquaire d'Alfonse II. Duc de Ferrare, qui ne vouloit auprès de lui que des hommes d'un mérite rare. Mais l'ouvrage de Vicus est demeuré imparfait, il n'en a paru que trois Planches sans explications; & il y a tout lieu de présumer que la mort de l'Auteur, arrivée à Ferrare en 1563. (*a*) a empêché qu'il n'y en ait eû un plus grand nombre.

Je ne sçai pas trop cependant si l'on doit regretter que cette suite n'ait pas été portée plus loin; Vicus occupé d'autres travaux, avoit abandonné la Gravûre de ces Planches à des Disciples qui ne le valoient pas, & si je dois dire ce que je pense par rapport au goût qui regne dans les Desseins, cet Artiste n'auroit pas dû se rendre esclave, comme il a fait, de la maniére de dessiner de *Battista* Franco, Peintre Vénitien, qui à la vérité étoit alors fort estimée, mais qui n'en étoit pas moins opposée au goût de l'Antique. Vicus, partisan de cette maniére facile

(*a*) *Append. di vari soggetti illustri Parmeg. di Ran. Pico. p.* 128.

& ſpirituelle, mais trop éloignée du vrai, défigure horriblement à mes yeux, les morceaux antiques qu'il préſente, & me les rend tout-à-fait méconnoiſſables. Les bonnes épreuves de ce commencement de ſuite de Pierres gravées, ſont celles où les différens ſujets ſont rangés avec ſymmétrie ſur trois grandes Planches : elles ne ſont pas communes de cette édition. On les trouve plus fréquemment de l'édition de Philippe Thomaſſin, qui ayant acquis les Planches, les diviſa en autant de morceaux, qu'il y avoit de ſujets ; c'eſt-à-dire, en trente-trois petites Planches. Ce Graveur, François de nation, qui vivoit à Rome au commencement du ſiécle précédent, les retoucha, y ajoûta des fonds, & y mit au-devant un Frontiſpice qui annonce une premiére partie, puiſque celle-ci eſt intitulée la ſeconde. Je n'ai cependant aucune connoiſſance de cette premiére partie, & j'ai peine à croire qu'elle exiſte. On verra bien-tôt reparoître les mêmes Planches avec leurs explications, dans le Recueil de Pierres gravées publié par le Chevalier Paul-Alexandre Maffei.

Pluſieurs années s'écoulerent, avant que perſonne eût ſongé à remplir les vûes d'Æneas Vicus ; car je ne penſe pas qu'il faille mettre au rang des Recueils de Pierres gravées, la ſuite peu nombreuſe de Gravûres antiques, qui ſe trouvent à la fin du Diſcours de le Pois, dont j'ai déja rendu compte. L'Auteur en préſentant cet eſſai, n'eut d'autre intention que de preſſentir le goût du Public, ſans vouloir aller plus loin ; & d'ailleurs l'idée que j'en ai donnée ſuffit, ce me ſemble ; je tomberois, ſi j'en parlois encore, dans des redites inutiles & ſuperflues. Ce ne fut que ſur la fin du ſiécle, qu'on vit Abraham Gorlée, ou Gorln, reprendre le projet que Vicus avoit indiqué. Cet Antiquaire, né à Anvers en 1549. avoit raſſemblé par le moyen de ſes amis, & à force de ſoins & de dépenſes, un très-grand nombre de Médailles & de Pierres gravées ; mais c'étoit peu d'avoir travaillé utilement pour ſa propre ſatisfaction, ſi le Public n'en retiroit auſſi de l'avantage. Gorlée entreprit de lui faire part de ſes tréſors, & il commença par lui mettre ſous les yeux ſes Pierres gravées & ſes Anneaux antiques.

Il avoit réſolu d'y joindre des explications ; mais celles-ci

n'étant pas encore prêtes, il fit toûjours paroître ſes Planches ſous les auſpices d'Erneſt de Baviére, Electeur & Archevêque de Cologne. Son Livre ne porte aucune date, ni le nom d'aucune Ville; cependant comme Gorlée faiſoit alors ſon ſéjour à Delft, où il s'étoit établi, & où il mourut le 15. Avril 1609. on peut croire que l'impreſſion s'en eſt faite dans cette Ville, comme on doit auſſi préſumer que la publication a ſuivi de près l'envoi de l'Epître dédicatoire, qui eſt de l'année 1601. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dès avant 1607. l'Ouvrage étoit public, puiſque dans le mois d'Avril de cette année un certain Martin Martini d'Anvers, écrivoit à Gorlée pour l'en complimenter. Il auroit ſouhaité que les Planches euſſent marché accompagnées d'explications, qui effectivement y étoient néceſſaires; & ce fut pour y ſuppléer en quelque façon, qu'il propoſa à l'Auteur de faire imprimer de nouveau le Traité de Pomponio Gaurico, celui de Montjoſieu, & quelques autres encore ſur la Sculpture des Anciens, qu'il lui envoyoit, comme autant de Morceaux dignes de faire corps avec ſon Recueil de Gravûres. On ne voit point quelles pouvoient être ſes vûes, puiſqu'il n'eſt preſque point fait mention de la Gravûre en Pierres fines, ni de Pierres gravées, dans ces Ecrits; mais le conſeil n'en fut pas moins ſuivi. Ils furent tous réimprimés en 1609. avec la lettre de Martini, & ces piéces forment une eſpéce de ſupplément, qui ſe trouve aſſez ſouvent à la ſuite du Recueil de Gorlée.

Cet Ouvrage qui porte le titre de *Dactyliotheca*, c'eſt-à-dire, Cabinet de Pierres gravées, eſt diviſé en deux parties, précédées d'un Diſcours Latin, que j'ai déja fait connoître (*a*). Dans la premiére ſont rangées toutes les Pierres gravées montées en Bague, au nombre de cent quatre-vingt-ſeize; ce qui ſeroit bien ſingulier, s'il étoit vrai que toutes ces Bagues étoient antiques, ainſi qu'on l'aſſûre. La ſeconde partie eſt compoſée d'une pareille quantité de types de Pierres gravées. Il y avoit de quoi faire un Ouvrage des plus curieux; mais il auroit fallu avant tout, faire choix d'un bon Deſſinateur, avoir à la main un Graveur intelligent, qui rendiſſent avec fidélité l'excellence des originaux.

(*a*) *Sup. p.* 252.

Ni l'un ni l'autre ne manquoient dans le Pays que Gorlée habitoit ; il avoit mauvaiſe grace de ſe plaindre du contraire. Jacques de Gheyn venoit de graver avec ſuccès le Portrait de cet Antiquaire ; il pouvoit le ſervir tout auſſi bien dans la repréſentation de ſes Pierres gravées : s'il n'en avoit pas rendu tout-à-fait la grande maniére antique, il y auroit mis du moins de la vérité & de la propreté. Pourquoi donc ſi Gorlée avoit un ſi grand deſir de réuſſir, & même de primer, pourquoi s'adreſſoit-il à un ignorant ſans goût & ſans talent, qui par ſes miſérables Gravûres a tellement défiguré l'Ouvrage important qui lui étoit confié, qu'on peut avancer ſans crainte d'être contredit, que la ſeule ſingularité du ſujet l'a fait recevoir, & qu'il ne s'eſt ſoûtenu, que juſqu'à ce qu'il en eût paru de plus parfaits ? Je ſuis même convaincu que ce fut le peu de ſuccès de ce Recueil, qui empêcha l'Auteur de faire paroître une ſeconde partie qu'il avoit promiſe, & dans laquelle, outre de nouvelles Pierres gravées, & de nouvelles Bagues, il devoit donner une ſuite de Cachets, d'Agrafes, de Boucles & de Bracelets antiques, dont il avoit formé une ample Collection.

Cependant quelque peu eſtimé que fût des vrais Connoiſſeurs le Recueil des Pierres gravées de Gorlée, il n'en étoit pas devenu moins rare ; & c'eſt ce qui détermina Jacques Gronovius, Profeſſeur en Hiſtoire dans l'Univerſité de Leyde, & ſi connu par ſes travaux littéraires, à en procurer une nouvelle édition qui parut à Leyde en 1695. & qui fut renouvellée en 1707. Ces deux éditions entiérement ſemblables, & peut-être la même ſous deux dates différentes, ſont beaucoup plus amples que celle de 1601. puiſqu'elles contiennent deux cens quatorze Bagues, & ſix cens quatre-vingt-deux types de Pierres gravées ; mais les Planches, tant les nouvelles, que celles qui ont été copiées ſur les anciennes, ſont très-mal exécutées, groſſiérement gravées, & deſſinées ſi pitoyablement, qu'on ne peut rien imaginer de plus mauvais. Ce qui ſeul peut faire rechercher cette édition, ſont les explications de Gronovius, qui dans chaque volume accompagnent les Planches. Ces explications s'étendent généralement ſur toutes les Pierres gravées du Recueil ; & quoiqu'elles ſoient ordinairement

fort courtes, il me paroît qu'elles en disent presque toutes autant qu'il en faut. On voit que l'Auteur est maître de sa matiére, qu'il posséde la science des Médailles, & que bon critique, bien loin d'adopter les interprétations trop forcées, il aime à simplifier les idées. C'est sur quoi est principalement fondée la critique qu'il fait de plusieurs explications de Pierres gravées, données par Liceti & par Chifflet. Il tombe aussi assez souvent sur Béger, & l'on croit appercevoir que le fiel coule alors de sa plume avec une sorte de plaisir. Il n'est pas moins aisé de reconnoître que son travail auroit pû être fait moins précipitamment, & que l'Auteur, s'il eût voulu s'en donner la peine, l'auroit pû beaucoup perfectionner : il est obligé d'en convenir lui-même, & de s'excuser, sur ce qu'il s'y étoit occupé durant le cours d'une assez longue & pénible maladie. On n'est guère propre pour lors à faire des recherches. D'habiles gens lui avoient fourni des secours, & il est exact à leur en témoigner sa reconnoissance. Il nomme Grævius, Smetius, Koolius, & Pierre Deinot. On trouve aussi à la fin de son Livre une nouvelle édition du petit Poëme Latin de *Marbodæus*, sur la nature & les vertus des Pierres précieuses, Ouvrage qui montre trop de crédulité, & que sa seule antiquité peut rendre recommendable.

Celui que Gronovius venoit de publier, étoit semé de traits piquans, lancés contre un Antiquaire célébre, contre un Sçavant qui joüissoit depuis long-tems d'une réputation justement méritée, & l'Auteur au milieu des éloges flatteurs dont il s'applaudissoit, devoit s'attendre à éprouver bientôt tout ce que la Critique a d'amer, pour quelqu'un qui souffre impatiemment d'être contrarié. Laurent Béger, qui avoit été si peu ménagé, ne put s'empêcher d'en témoigner son ressentiment, dans un volume *in-quarto* assez mince, qui fut imprimé à Berlin en 1697. Mais ce qui dut attrister beaucoup Gronovius, son antagoniste affecta en lui répliquant, de prendre un ton fort modeste. Sans paroître contredire trop ouvertement les sentimens qu'il combattoit, ni même sans nommer son adversaire, évitant au contraire tout ce qui pouvoit marquer de l'animosité, il se contenta de proposer de nouvelles explications de quelques-unes

des Pierres gravées que Gronovius avoit interprétées, laiſſant les Lecteurs juges de la diſpute. De ſemblables traits de modération & de politeſſe font honneur à la Science, ils en relévent infiniment le prix.

Le Recueil de Gorlée avoit été ſuivi en Italie d'un autre Recueil de Pierres gravées, qui pour être un peu mieux exécuté, ne rend encore l'Antique que bien imparfaitement. C'eſt une ſuite de cinquante Planches gravées par les ſoins de Pierre Stephanoni de Vicence, que je ſoupçonne avoir été un Marchand de diverſes Curioſités, établi à Rome. La plus grande partie de de ces Planches a été gravée ſur des Deſſeins d'aſſez mauvais goût, par Valérien Regnart, médiocre Graveur, & Diſciple de Philippe Thomaſſin; les autres l'ont été par Luc Ciamberlan, d'Urbin, & l'on en connoît deux éditions toutes ſemblables. La premiére faite à Rome en 1627. & la ſeconde à Padoue en 1646. Cette derniére devoit paroître avec le nom du Comte d'Arondel, ce fameux Curieux de Tableaux, de Deſſeins, & d'Antiquités; mais comme il mourut préciſément dans le tems que le Livre alloit lui être offert, Jacques Stephanoni le fils, qui en étoit l'éditeur, le préſenta à Henri Comte d'Arondel, qui comme ſon illuſtre ayeul, cherchoit à adoucir les amertumes de ſon exil, par la culture des beaux Arts. Du reſte, quoique dans le titre de ce Recueil d'Eſtampes on annonce des explications, elles ſe réduiſent dans les deux éditions à quelques diſtiques Latins, gravés ſur les Planches mêmes.

Il étoit réſervé à Fortunio Liceti, ce fécond Ecrivain, toûjours prêt à exercer ſon infatigable plume ſur toutes ſortes de ſujets, de l'employer aux explications des Planches du Stephanoni, dont on méditoit une nouvelle édition, augmentée de quelques Planches. Il étoit âgé de ſoixante-treize ans, lorſqu'à la priére de Philippe Tomaſini, Evêque d'Emonia, il entreprit ce travail en 1649. & il ſe vante de l'avoir achevé en fort peu de tems. Son Ouvrage forme cependant un *in-folio* de quatre cens quarante pages. Le titre promet, outre des explications de Pierres gravées, un mêlange de Morale, de Politique, d'Hiſtoire, de Médecine, & de Phyſique. Quelle abondance de matiéres!

L'Auteur ne paroît pas cependant encore ſatisfait, il va bien au-delà de ſes engagemens. Il pénétre dans le ſecret de ce qu'il appelle les hautes Sciences; il forme à ce ſujet des queſtions embarraſſantes, dont il prétend donner la ſolution; il éclaircit quantité de paſſages d'anciens Auteurs, demeurés obſcurs; il entre dans des diſcuſſions grammaticales; ſon Ouvrage ſemble vouloir tout embraſſer; tandis que le ſujet principal eſt négligé, & que le faſtidieux Diſſertateur en paroît à peine occupé. Faut-il, par exemple, expliquer cette Pierre gravée (*a*), où l'on voit un Guerrier qui ſe délaſſe de ſes travaux, & qui peut-être eſt Philoctéte retiré dans l'iſle de Leſbos? Liceti commence par déplorer la condition miſérable des Militaires; il raconte l'hiſtoire de Béliſaire, & ſes infortunes; il fait parler Horace ſur le peu de bonheur qu'il avoit éprouvé dans le métier des Armes; & parce que dans les vers de ce Poëte, il eſt fait mention de cigue, le voilà qui emploie quatorze mortelles pages à diſcourir ſur les bonnes & mauvaiſes qualités de cette Plante. Une autre Pierre gravée (*b*) ſe préſente: l'Artiſte y a exprimé un Amour qui ſemble vouloir faire entrer un oiſeau dans une cage, & qui tire à lui la branche d'arbre ſur laquelle cet oiſeau eſt perché. Ce ſujet, tout ſimple qu'il eſt, devient une emblême entre les mains de Liceti; c'eſt l'image d'un jeune diſciple avide de ſcience, & qui docile aux inſtructions de ſon précepteur, reçoit dans ſon cœur la ſageſſe. L'oiſeau eſt la voix douce & perſuaſive du Maître; la cage, ſes écrits, dépoſitaires fidéles de ſes penſées: tout eſt mis à profit; l'arbre même, figure de la Science, ſert à faire la deſcription de l'Arbre de vie, & par occaſion l'on parle de la nudité de nos premiers parens. Peut-on tenir contre une érudition de cette eſpéce?

J'ai déja fait remarquer que Gronovius avoit critiqué quelques endroits de cet Ouvrage de Liceti: avant lui Jean Smetius, dans la Deſcription de ſon Cabinet d'Antiquités, avoit auſſi voulu relever quelques mépriſes du même Auteur. Il prétendoit que l'explication donnée par Liceti d'une Pierre gravée (*c*) repréſentant

(*a*) *Liceti, Hieroglyphica, tab.* LVII.
(*b*) *Ibid. tabula* II.
(*c*) C'eſt la Planche LIV. dans le Livre de Liceti.

une croix entre deux poiſſons, étoit inſoûtenable : il en propoſa une autre fort différente ; mais eſt-elle meilleure ? elle a du moins le même défaut, d'être trop diffuſe. Cet Antiquaire, homme habile d'ailleurs, a ſagement fait de ſe borner à un ſimple Catalogue de ſes Pierres gravées ; s'il eût differté ſur chacune auſſi longuement qu'il a fait ſur celle-ci, & ſur une autre Gravûre antique, exécutée par un Chrétien, il auroit multiplié les volumes, & il n'eſt point douteux qu'il auroit ennuyé. Mais il eſt à préſumer que s'il avoit jamais entrepris un travail ſuivi ſur cette matiére, il s'y feroit reſtreint davantage.

Léonard Agoſtini, né à Boccheggiano dans l'Etat de Sienne, ſur la fin du ſeiziéme ſiécle, & qui paſſa ſucceſſivement au ſervice des Papes Urbain VIII. & Alexandre VII. étoit un Connoiſſeur éclairé & d'un goût exquis ; il avoit vieilli parmi les Antiques, & il ſentoit par conſéquent toute la difficulté de bien expliquer les Pierres gravées ; auſſi marqua-t-il plus de timidité que la plûpart de ceux dont je viens de faire connoître les Ouvrages. Avant que de publier l'excellent Recueil de Pierres gravées qu'il avoit préparé, il fut long-tems incertain, s'il accompagneroit ſes Planches d'explications, ou s'il les feroit paroître ſans diſcours ; & peut-être ſe ſeroit-il déterminé à ce dernier parti, ſi dans cet état de perplexité, le Bellori ſon ami ne fût venu à ſon ſecours. Celui-ci s'offrit de l'aider dans la compoſition de ces écrits, ou, ſi l'on en doit croire quelques Critiques, il ſe chargea ſeul du travail. Je ne répéterai point ce que j'ai déja dit ſur l'excellence du Diſcours hiſtorique qui ſert de préliminaire à cet Ouvrage. Il me ſuffit de faire remarquer, que la même délicateſſe de goût, la même érudition regnent dans toutes les explications. Elles ſont ordinairement aſſez courtes, mais elles ſont judicieuſement écrites, & d'une grande préciſion ; l'Auteur ingénieux dans ſes découvertes, montre du ſçavoir où il en faut, & ne donne preſque rien aux conjectures. Profond Mythologiſte, il pénétre dans les myſtères les plus ſecrets de la Théologie Payenne ; & non moins heureux dans l'expoſition des allégories, il dévoile avec beaucoup de pénétration & de juſteſſe, le ſens moral qui y eſt ſouvent renfermé. S'il rend compte de quelqu'ancien uſage, s'il

décrit quelque cérémonie, s'il rapporte quelque fait hiſtorique, les preuves ne lui manquent jamais, il les choiſit dans les Auteurs qui méritent le plus de foi, & il les emploie avec art. Il ſçait joindre l'utile à l'agréable : ce qu'il écrivoit ne pouvoit manquer de plaire.

De ſon côté l'Agoſtini guidé par André Sacchi, fameux Peintre, & ſon intime ami, ne montra pas moins de diſcernement dans le choix des Pierres gravées qu'il vouloit préſenter au Public. Sa qualité d'Antiquaire du Pape Alexandre VII. & ſon emploi de Commiſſaire-Inſpecteur ſur toutes les Antiquités de la Ville & de la Campagne de Rome, le mettoient à portée d'être inſtruit de tout ce que cette Capitale poſſédoit de plus ſingulier, en tout genre d'Antiques. Les Cabinets les plus conſidérables lui étoient ouverts : celui du Cardinal François Barberin, qu'il avoit en quelque façon formé, & dans lequel il s'étoit conſervé un libre accès, lui fourniſſoit une infinité de morceaux rares & précieux : lui-même étoit poſſeſſeur d'une magnifique Collection de Pierres gravées, qu'il aimoit, & qui ayant été acquiſe dans la ſuite par le Cardinal Léopold de Médicis, ſe trouve aujourd'hui réunie au Cabinet du Grand Duc (*a*). Son Recueil, tel qu'il en avoit jetté le projet, n'offroit rien, qui ne fût accompli.

De ſi belles choſes attendoient un Deſſinateur & un Graveur habile, qui en fît connoître l'excellence ; & c'eſt encore un avantage que rencontra l'Agoſtini. Jean-Baptiſte Galleſtruzzi, Florentin, Diſciple de François Furini, excellent Peintre de la même nation (*b*), à qui l'Agoſtini s'adreſſa, avoit fait de bonnes études ; il apportoit pour préparation au travail qui lui étoit deſtiné, un grand amour de l'Antique, beaucoup de goût, une merveilleuſe facilité de deſſiner. Avec de telles diſpoſitions, il ſe mit à l'ouvrage, & conſidérant attentivement les Pierres gravées, dont il alloit en quelque maniére devenir le traducteur, des yeux auſſi fins que pénétrans lui firent appercevoir juſques dans les plus petits objets, de ces beautés ſimples & naïves, qui ſont ſi ſéduiſantes, mais qu'il eſt ſi aiſé de laiſſer échapper. Ce n'étoit

(*a*) Préface à la tête du premier volume du *Muſeum Florent.*

(*b*) *Baldinucci, vita di Franceſc. Furini.*

qu'après avoir faifi foi-même ces beautés, qu'on pouvoit efpérer de les rendre fenfibles aux autres, & de faire paffer dans fes Deffeins les graces inimitables de l'Antique, & l'on peut dire à la loüange de notre Artifte, qu'il en a approché, autant qu'il eft permis à un Copifte d'approcher de l'original qu'il imite. Ce qu'il a gravé pétille d'efprit, fes figures font fveltes & légères, les proportions en font élégantes, les contours coulans, les airs de tête fins & gracieux, fa touche eft ferme & expreffive. Si l'on avoit quelque chofe à défirer dans fon travail, ce feroit un peu moins de maniére; mais la fienne eft aimable : & ce défaut qui n'eft pas fi choquant ni fi répréhenfible dans le petit, qu'il l'eft dans le grand, révolte moins dans les ouvrages du Galleftruzzi, que dans ceux des autres Praticiens.

La premiére édition du Recueil de Léonard Agoftini fut faite à Rome en 1657. C'eft un volume *in-quarto* compofé de deux cens quatorze Planches, non compris le Frontifpice, & le Portrait de l'Auteur, & qui demande, pour être complet, d'être joint à une feconde partie ou Supplément, qui n'a paru qu'en 1669. & dans lequel fe trouvent feulement cinquante-trois Planches, qui de même que celles de la premiére partie, font accompagnées de leurs explications. J'ai vû un exemplaire de cette premiére édition, plus ample de quatre Planches à la fin de la premiére partie; mais quoiqu'elles foient gravées par le Galleftruzzi, & qu'elles foient de même forme que les autres Planches, comme elles ne font ni cottées, ni décrites, j'ai tout lieu de croire qu'elles ont été fupprimées, & même avant que l'édition fût publiée. Elles ne devoient pas en effet être expofées au grand jour; les fujets en font trop licencieux; la premiére repréfente une joüiffance, & les trois autres des Dieux Priapes; toutes quatre viennent d'après des Gravûres antiques (*a*).

Cette premiére édition ayant été épuifée, Léonard Agoftini fe préparoit à en donner une feconde, lorfque la mort l'enleva dans un âge fort avancé. Avant que de mourir, il avoit prié quelques amis de prendre ce foin, & s'étant adreffé plus

(*a*) *Figure in atto difonefto, in Ametifta.*
Dio dell' orti, Agata nera.
Dio Priapo, in Corniola.
Altro Dio Priapo, in Corniola.

particuliérement au Bellori, celui-ci s'en chargea d'autant plus volontiers, qu'il avoit déja des droits bien légitimement acquis ſur cet Ouvrage. Il en changea la diſpoſition, refondit entiérement le diſcours, y fit des augmentations & des corrections conſidérables, & partagea le Recueil en deux parties à peu près égales, mettant dans la premiére partie toutes les Têtes, & réuniſſant tous les Sujets dans la ſeconde. Cette nouvelle édition plus correcte, parut à Rome en 1686. en deux volumes *in-quarto*. Mais ſi le bon ordre qui y a été obſervé, & l'amélioration des diſcours la rendent préférable à la premiére, elle lui ſera toûjours inférieure par rapport aux Planches ; car ſous prétexte de les terminer davantage, ou pour les rendre quelquefois plus reſſemblantes aux Gravûres antiques, on en a retouché un aſſez grand nombre, celles ſurtout qui repréſentent des Têtes, & elles ont perdu beaucoup de leur premier eſprit. On compte cent quinze Planches dans la premiére partie de cette derniére édition, & cent cinquante-deux dans la ſeconde partie. Les Sujets ſont augmentés de cinq Planches gravées par *Pietre-Sante*, ou Pierre-Touſſaint Bartoli ; apparemment que le Galleſtruzzi ne vivoit plus : parmi les Têtes il y en a quatre de moins, ce ſont celles qui dans la ſeconde partie de la premiére édition étoient numérotées 45. 46. 47. & 49. On ignore la raiſon qui peut les avoir fait diſparoître. Il n'eſt pas inutile d'avertir, qu'on a employé pour l'édition de 1686. deux ſortes de papier, & qu'on doit donner la préférence au plus grand papier ; car outre que le petit eſt fort mauvais, l'impreſſion des Planches y eſt trop négligée.

On ne reprochera pas ces défauts à l'édition du Recueil de Pierres gravées de l'Agoſtini, contrefaite en Hollande : elle eſt très-bien exécutée, & cependant elle n'en eſt pas plus eſtimable. Celui qui la procura en 1685. choiſit d'ailleurs fort mal ſon tems ; car s'il eût attendu encore une année, il auroit profité des corrections & des augmentations de la ſeconde édition, faite à Rome en 1686. au-lieu qu'il ne copie que ce que contient la premiére de 1657. Les Planches en ſont gravées aſſez proprement, mais ſans goût, par Abraham Blooteling : les Diſcours Latins ſont une ſimple traduction de l'Italien. Il n'y a de nouveau dans cette

cette édition qu'une Préface critique, où Gronovius, qui en eſt l'Auteur, a prévenu le Bellori dans la correction de quelques fautes qui lui étoient échappées, & en a relevé d'autres, dont ce Sçavant auroit peut-être eû de la peine à convenir.

Il faut avoüer pourtant, que ſi le Bellori étoit en état de ſe défendre ſur pluſieurs articles, qui pouvoient lui paroître injuſtement critiqués, il y avoit dans quelques-unes de ſes expoſitions des endroits foibles, & ſuſceptibles d'un meilleur ſens. C'eſt le ſort de tous les écrits qui ont pour objet l'interprétation de ſujets auſſi problématiques, que le ſont ceux que préſente un aſſez grand nombre de Pierres gravées. Plus on aura fait de progrès dans la ſcience de l'Antiquité, plus on ſera perſuadé avec Scaliger (*a*), qu'on ne peut accorder ſans préſomption à des opinions purement vraiſemblables, diſons mieux, à des idées ſouvent auſſi vagues qu'arbitraires, une certitude qui n'eſt dûe qu'aux vérités hiſtoriques; que dans ces occaſions, ce qui ſemble déciſif à l'un, n'eſt pour un autre qu'une conjecture facile à détruire, & que pluſieurs Pierres gravées n'offrant que des myſtères & des obſcurités impénétrables, les explications qu'on en peut donner ne ſortent point des bornes de la probabilité.

Rendons juſtice au Bellori, ce n'étoit point un de ces hommes vains & fiers de leur ſçavoir, qui n'imaginent pas qu'on puiſſe penſer autrement qu'eux, & que l'ombre ſeule de la Critique effarouche. Né modeſte & judicieux, & nullement aveugle ſur ſes défauts, on ne le vit jamais en priſe avec les autres Sçavans, ſon commerce ne reſpiroit que la douceur; & je ſuis comme aſſûré qu'il n'auroit point regardé d'un œil chagrin ni jaloux, l'examen que le Chevalier Paul-Alexandre Maffei de Volterre devoit bientôt faire de ſes ſentimens; peut-être même que prévenu en faveur d'un juge auſſi ſage & auſſi éclairé, il l'auroit exhorté à ne rien ménager, & à ſe défaire de cette crainte que le reſpect pour un nom auſſi impoſant que le ſien, pouvoit encore lui inſpirer.

Le Chevalier Maffei nous apprend qu'en commençant la lecture des Diſcours dont le Bellori avoit enrichi l'Ouvrage de

(*a*) *Scaliger. lib.* 3. *Epiſt.* 224.

l'Agoftini, il n'avoit eu d'autre deffein que d'en étudier la maniére, afin de travailler dans le même goût ceux dont on l'avoit chargé. Cette lecture réfléchie le fit appercevoir de quelques erreurs, & de quelques omiffions; il fe perfuada qu'il pourroit fortifier les preuves du Bellori par de nouvelles autorités encore plus perfuafives, infenfiblement il fe vit en état de donner une édition plus complette & plus exacte du Recueil des Pierres gravées de l'Agoftini. Car c'étoit cet Ouvrage qu'il avoit entre les mains; c'étoient les mêmes Planches, c'étoient les mêmes Difcours que Dominique de Roffi vouloit réimprimer avec une addition de nouvelles Planches, & de nouvelles explications. Ce Marchand d'Eftampes n'eut pas lieu de fe repentir de s'être adreffé au Chevalier Maffei; la profonde érudition, la fagacité dans les découvertes, le goût excellent de cet Antiquaire, fe firent admirer dans l'exécution du travail qui lui avoit été confié, & firent en quelque forte moins regretter le Bellori.

Mais il ne fut pas auffi facile de trouver un fujet capable de remplacer le Galleftruzzi. Le Graveur François-Pharaon Aquila, qui fut employé par le Roffi, n'avoit pas, à beaucoup près, les talens de cet habile homme; il s'acquitta affez mal de fa commiffion; fa Gravûre ne donne qu'une idée fort imparfaite des excellens originaux qu'elle imite; elle eft fans goût, & même fans propreté. On fupporteroit cependant ce qu'il a fait, tout défectueux qu'il eft; mais pourquoi avoir fait retravailler encore aux Planches du Galleftruzzi? Elles n'avoient pas befoin qu'on les retouchât. Que veulent dire ces Planches ufées, qui avoient été données autrefois fans beaucoup de fuccès fous le nom d'Æneas Vicus, & qu'on voit reparoître encore? Ne femble-t-il pas qu'on a plûtôt confulté les intérêts du Marchand, que l'honneur du Livre, en les y admettant? Elles augmentent affez inutilement le nombre des Planches, qui dans cette nouvelle édition, eft en tout de quatre cens dix, diftribuées en quatre volumes. Le premier mis au jour à Rome en 1707. fous les aufpices du Pape Clément XI. contient les têtes des Divinités, & les Portraits des hommes illuftres. On a rangé dans le fecond & dans le troifiéme, dédiés l'un au Grand Duc Cofme III. & l'autre au Cardinal

Ottoboni, & qui ont paru en 1707. & 1708. tous les ſujets qui ont rapport à la Religion. Le quatriéme volume adreſſé au Cardinal Ruffo, n'a été publié qu'en 1709. il commence par ce qui regarde l'Hiſtoire Romaine ; après quoi vient un mêlange de pluſieurs Morceaux, qui étant arrivés trop tard, n'ont pû être inſérés à leur place ; & il finit par les repréſentations d'un petit nombre de belles Pierres gravées, ouvrages de nos habiles Graveurs modernes, ce qui ferme la marche. Les explications des Planches ſont diſtribuées dans chaque volume, & l'on peut aiſément diſtinguer le travail du Bellori, d'avec celui du Chevalier Maffei ; celui du premier eſt imprimé en caractères Italiques, & celui du ſecond en caractères Romains. Mais ce qui ne contribue pas peu à rendre cette édition intéreſſante, ce ſont de ſçavantes Diſſertations de l'Editeur, en forme de Lettres, qui ont pour objet des Médaillons rares, un Lacrymatoire, ou Fiole antique, orné de Gravûres, dont le fond des hachures eſt rempli d'or, dans cette maniére que les Italiens appellent *Grafitto* ; & enfin un Morceau ovale de Cryſtal, du Cabinet de Marc-Antoine Sabbatini, que l'Auteur prouve avoir été gravé à l'occaſion de vœux faits dans un commencement d'année, pour la proſpérité de l'Empereur Commode. Ces Diſſertations répandues dans chaque volume ſont pleines de recherches ſçavantes. Le Chevalier Maffei, ſollicité par tout ce qu'il y avoit de grand dans Rome, promettoit de donner encore deux volumes (*a*), dans leſquels il auroit fait connoître toutes les Pierres gravées de la Princeſſe de Piombino ; mais cet engagement qu'il avoit pris avec le Public, n'a pas eu lieu, & c'eſt grand dommage.

Avant que cet illuſtre Auteur eût mis en lumiére l'Ouvrage dont je viens de faire mention, un autre ſçavant Antiquaire en avoit fait paroître deux autres à Rome, ſur la même matiére, qui méritérent à juſte titre un applaudiſſement général. L'un traitoit à deſſein des Pierres gravées ; dans l'autre il n'en étoit parlé que par occaſion. Celui à qui l'on doit ces deux Ouvrages, eſt Michel-Ange de la Chauſſe, Pariſien, auſſi eſtimable par les qualités du cœur, que par les talens de l'eſprit. Il étoit allé aſſez jeune

(*a*) *Giorn. de' Letter. t.* 1. *p.* 348.

à Rome, & ſon caractère autant que ſon goût l'y avoient fixé. Lié avec les Sçavans & les Artiſtes les plus diſtingués, il avoit appris de bonne heure à connoître & à eſtimer les belles choſes ; mais un penchant naturel l'avoit plus particuliérement entraîné vers les Antiques. On pouvoit admirer chez lui de très-belles Pierres gravées, des Médailles, des Bronzes, & une infinité d'autres morceaux précieux ; & je me ſouviens qu'étant allé lui rendre viſite, il m'entretint de ce qui faiſoit l'objet de ſa curioſité, avec une effuſion de cœur, qui me fit voir un homme ſinguliérement épris. Sa probité & ſa capacité dans les affaires, appuyées de la protection de M. le Cardinal d'Eſtrées, lui avoient mérité la confiance de ſon Prince : en plus d'une occaſion il avoit été chargé d'affaires importantes, & il y avoit long-tems qu'il exerçoit à Rome les fonctions de Conſul de France, lorſqu'il y mourut en 1724. dans un âge avancé.

Après ce léger hommage que je dois à la mémoire d'un homme reſpectable, que j'ai eu le bonheur de pratiquer, je vais tâcher de donner une idée des deux Ouvrages de ſa compoſition que j'ai annoncés. Dès l'année 1690, M. de la Chauſſe publia une eſpéce de corps d'Antiquités, qu'il intitula *Muſeum Romanum*. C'eſt en effet une Collection qui réunit les plus ſingulières Antiques qui ſe trouvoient dans les Cabinets de Rome, au tems où l'Auteur écrivoit. Ce ſont des Pierres gravées de choix, des Idoles, des Dieux Lares, & de ces petites Figures compriſes ſous le nom générique de Bronzes, les Ornemens des Pontifes Romains, les inſtrumens dont on ſe ſervoit dans les Sacrifices, & les autres Cérémonies religieuſes, des Lampes, des Vaſes, des Lacrymatoires, des Figures votives, des Bracelets, des Agrafes, des Anneaux ; en un mot, c'eſt un Cabinet fourni de toutes les eſpéces d'Antiques, ſi l'on en excepte les Médailles, les Statues & les Buſtes, les Bas-reliefs, & les Inſcriptions. Elles y ſont rangées ſous différens titres, & les Figures ſont accompagnées d'explications auſſi curieuſes qu'inſtructives. Jamais ouvrage ne fut mieux reçû. Grævius l'inſéra tout entier dans ſon grand Recueil des Antiquités Romaines ; il fut enſuite traduit en François, & imprimé à Amſterdam en 1706.

& l'édition originale fut ſuivie d'une ſeconde, pareillement faite à Rome en 1707. & conſidérablement augmentée par l'Auteur même.

On vient d'en donner encore une troiſiéme édition à Rome en 1746. Elle eſt en deux volumes *in-folio*; & ſi l'on doit s'en rapporter au Libraire qui l'annonça il y a quelque tems, on y a rempli les engagemens que l'Auteur avoit pris avec le Public quelques années avant ſa mort: on y a fait des corrections & des augmentations en grand nombre. Mais il faut beaucoup rabattre de ces magnifiques promeſſes. A l'exception d'un chapitre nouveau, dans lequel on décrit les inſtrumens de Muſique des Anciens, les autres augmentations ne ſont ni conſidérables, ni même néceſſaires; elles ne conſiſtent guère que dans les explications abbrégées d'une vingtaine de vieilles Planches qui avoient déja paru ailleurs, & ſinguliérement dans le Livre intitulé *Ædes Barberinæ*. En vérité, c'eſt défigurer les bons ouvrages, que de les ſurcharger dans les nouvelles éditions de pareilles inutilités; & de plus c'eſt induire le Public en erreur, c'eſt abuſer de ſa confiance; car l'on doit naturellement préſumer, qu'un Livre accrû d'un volume, eſt plus ample du double, & dans la vérité on n'offre dans les deux tomes de cette nouvelle édition, qu'à peu près les mêmes choſes qui ſe trouvoient dans la précédente, en plus gros caractères, & ſur du papier plus épais.

Je dois être diſpenſé d'examiner en détail tout ce que contient l'utile Recueil de M. de la Chauſſe; je ne me ſuis propoſé de parler que de Pierres gravées. Auſſi n'ai-je donné place ici au Livre de ce ſçavant homme, que parce que la premiére partie, & celle qui a le plus d'étendue, comprend une ſuite aſſez nombreuſe de Gravûres antiques, qui preſque toutes ſont des Morceaux excellens & d'élite, dont le Public n'avoit point encore joüi dans aucun ouvrage imprimé. Les explications qu'en donne le docte & modeſte Antiquaire, ne ſont, ſelon lui, qu'un coup d'eſſai; ce ſont les prémices de ſes travaux, pour leſquels il faut uſer de quelqu'indulgence; mais l'on ne s'en apperçoit point en les liſant, & loin de paroître l'œuvre d'un Novice, elles montrent un Maître conſommé dans la partie qu'il entreprend de traiter.

Aucún livre n'avoit encore fait voir ce vafe fingulier qu'on montre à Rome dans le Palais Barberin, & qui a été trouvé rempli de cendres, dans le tombeau de l'Empereur Alexandre *Sévère* & de Julie Mammée fa mere, fous un petit tertre nommé *il Monte di Grano*, aux environs de Rome (*a*). M. de la Chauffe le donne à la fuite de fes Pierres gravées, & l'on ne peut point dire qu'il y foit déplacé. Que fa matiére foit de l'Agathe, ou que ce ne foit que du verre, ce n'en eft pas moins un Camée. Les figures du Bas-relief qui circulent autour de ce Vafe dans fa partie inférieure & qui repréfentent, dit-on, les Amours de Jupiter & d'Olympias mere d'Alexandre, fe détachent en blanc fur un fond de couleur, comme dans tous les Camées. Ce Vafe a environ dix pouces de hauteur, & fon diamétre eft de plus de fix pouces, dans la partie où il fait davantage le ventre, c'eft-à-dire à l'endroit d'où naiffent deux anfes, qui en remontant vont embraffer le col du Vafe.

Il n'eft pas impoffible de rencontrer un morceau d'Agathe de ce volume; mais de prétendre qu'il s'en foit trouvé un naturellement enveloppé dans toute fa circonférence d'un lit de couleur blanche, qui fe replie encore fous le pied du Vafe, & que ce lit ait fourni par-tout à l'Ouvrier une matiére égale pour tailler fon Bas-relief, c'eft fuppofer une merveille hors de toute vraifemblance. On ne le perfuadera qu'à ceux qui veulent s'épargner la peine de l'examen. M. de la Chauffe, *Pietre-Sante* Bartoli, & plufieurs autres encore, ont pû être féduits; mais cela n'empêche pas que la matiére du Vafe qui eft tranfparente & couleur d'Améthyfte, ne foit de la nature du verre, & que les figures qui y font appliquées ne foient d'une autre matiére blanche & opaque, qui eft de la véritable Porcelaine. Il n'eft pas moins certain que ces figures après avoir été modelées, ou avoir été jettées en moule, & rapportées fur la furface du verre, ont été cuites au même fourneau que le verre, que les deux matiéres ont été amalgamées ou foudées enfemble au feu, & qu'enfuite les figures ont été travaillées, & réparées avec foin au touret fur le verre, qui lui-même y a reçû une forme réguliére. Je me fuis déja

(*a*) *Gli Sepolcri antichi raccolti da Pietro-Santi Bartoli, in Roma* 1697. *in-fol. p.* 84.

affez étendu fur cette ancienne pratique, que nous fommes à la veille de retrouver, après avoir été perdue pendant une longue fuite de fiécles, & je crois devoir y renvoyer (*a*).

Si l'on vouloit me contefter ce que je viens d'avancer, je pourrois faire remarquer qu'on n'a pas toûjours été perfuadé dans le Palais Barberin que ce Vafe fût d'Agathe. Le témoignage du Comte Jérôme Tetio, qui a fait en 1642. la defcription de ce Palais, ne doit pas être fufpect; cet Auteur, Panegyrifte perpétuel, dit pofitivement (*b*), que c'eft un ouvrage d'émail, mais qui imite fi parfaitement l'Agathe, qu'il eft facile de s'y méprendre. Les Anciens ont fait fouvent de femblables ouvrages, & fans qu'il foit befoin de fe tranfporter à Rome pour y voir ce Camée factice, qui a été rapporté par le Bartoli, & dont le fujet eft un Ganyméde (*c*), ni la Bacchanale du Cabinet du Cardinal Carpegna (*d*); on trouvera parmi les Antiques du Roi de quoi fatisfaire pleinement fa curiofité fur ce fujet. On y conferve le fragment d'un grand Camée, qui repréfentoit Perfée délivrant Androméde (*e*); & moi-même je poffède, comme je l'ai déja dit, une tête d'Augufte, qui eft precifément de la même matiére, & exécutée dans la même maniére que le Vafe Barberin.

Quant à la forme de ce beau Vafe, & à l'ordonnance de fon Bas-relief, il faut recourir, fi l'on en veut avoir une idée à peu près jufte, au Livre des Sépulcres antiques de *Pietre-Sante* Bartoli, ou à une Eftampe particuliére gravée par Bernardin Capitelli, fur un Deffein que je foupçonne avoir été fait par *Pietre* de Cortonne, dans le tems qu'il peignoit la falle du Palais Barberin; car la repréfentation qu'en a produit M. de la Chauffe eft trop infidéle & de trop mauvais goût: il a emprunté pour la donner la main d'un Graveur ignorant. Toutes les autres Planches qui repréfentent dans fon Livre des Pierres gravées, ne font pas mieux exécutées, fi l'on en excepte celles du Bartoli, qui encore ne font pas, à beaucoup près, des meilleurs ouvrages de cet Artifte. M. de la Chauffe voulut y remédier dans la feconde édition

(*a*) Voyez ci-deffus pag. 216. & fuiv.

(*b*) *Ædes Barberinæ, edit.* 1642. *p.* 26.

(*c*) C'eft la derniére Planche du Livre, *Gli Sepolcri antichi.*

(*d*) Il fe trouve dans le Livre intitulé: *Offervazioni iftoriche fopra i Medaglioni del Cardin. Carpegna* (*dal fig. Abb. Filippo Buonarroti*) page 437.

(*e*) M. le Comte de Caylus l'a gravé, fur un Deffein fait par M. Bouchardon.

de ſon Livre, faite à Rome en 1707. il fit regraver quelques-unes de ces mauvaiſes Planches, mais toûjours avec peu de ſuccès; & comme il avoit augmenté toutes les parties de ſon Ouvrage, & qu'il l'avoit enrichi de nouvelles obſervations, il voulut auſſi accroître de ſix nouvelles Planches la partie des Pierres gravées (*a*); ainſi cette ſeconde édition revûe par l'Auteur, eſt à tous égards préférable à la premiére.

Le ſecond Ouvrage de M. de la Chauſſe, dont je me ſuis engagé de parler, eſt ſon Recueil de Pierres gravées antiques, qu'il publia à Rome avec ſes Obſervations en 1700. L'Auteur continue d'y donner des preuves de l'excellence de ſon goût, & de l'étendue de ſon ſçavoir. Le choix des Pierres eſt fait avec diſcernement, les explications écrites en Italien ſont judicieuſes & pleines d'érudition. On croit reconnoître dans ces derniéres un diſciple du Bellori. M. de la Chauſſe avoit été du moins ſon ami & ſon admirateur: il le laiſſe aſſez entrevoir, par le plaiſir qu'il prend à répandre des fleurs ſur le tombeau de cet Illuſtre (*b*). De même que ce ſçavant homme, il s'attache à développer les myſtères de la Théologie des Payens, & à trouver dans les Fables des ſens allégoriques. Il n'eſt preſqu'aucun ſymbole, aucun attribut dont il ne rende raiſon. Convaincu que le plus grand nombre des ſujets qui ſe trouvent exprimés ſur les Pierres gravées, ſont des emblêmes qui n'y ont été miſes, que parce qu'anciennement preſque toutes les Pierres gravées étoient des Amulétes, il en fait aſſez fréquemment des applications à des cauſes phyſiques ou morales, s'appuyant pour lors de l'autorité des Philoſophes de l'antiquité les plus accrédités. Si je ne me trompe, voilà le but à quoi tendent la plûpart de ſes recherches. Les Planches qui ſont la plus conſidérable partie du Livre, puiſqu'elles ſont au nombre de deux cens, ne ſont qu'au trait, & peut-être valent-elles mieux ainſi, que ſi les figures étoient chargées d'ombres; car *Pietre-Sante* Bartoli qui les a gravées, étoit alors ſur ſon déclin, & certainement s'il eût voulu les finir davantage, il les auroit appeſanties de travail, & il les auroit rendues encore

(*a*) La premiére édition ne contenoit que cinquante-cinq Pierres gravées: il y en a ſoixante & une dans la ſeconde.

(*b*) *Annotazioni ſopra le Gemme antiche figurate, da Michel-Angelo Cauſeo de la Chauſſe*, p. 42.

moins

moins reſſemblantes, quoiqu'elles ne s'éloignent déja que trop de l'excellence des originaux.

Puiſque M. Antoine Capello, noble Vénitien, vouloit faire part au Public des Pierres gravées de ſon Cabinet, qui eſt, à ce qu'on aſſûre, un des plus riches qu'on connoiſſe à Veniſe, il auroit dû, ce me ſemble, ſuivre l'exemple de M. de la Chauſſe, & faire comme lui un triage, ne donner que des Pierres gravées antiques, recommendables ou par la beauté du travail, ou par la ſingularité des ſujets; mais de choiſir par préférence de ces Pierres Taliſmaniques, qu'on nomme *Abraxas*, & par-deſſus cela, de les produire ſans aucune explication qui en donne la moindre intelligence; c'eſt préſenter un ſpectacle fort peu intéreſſant ; c'eſt paroître vouloir ſeulement exercer les Sçavans, & leur propoſer des énigmes à deviner , dont on ſçait bien qu'ils ne trouveront jamais le mot. Ce Recueil de M. Capello ne doit donc être regardé que comme un Morceau de pure curioſité; auſſi s'en eſt-il répandu fort peu d'exemplaires. Il a été mis au jour à Veniſe en 1702. & il contient ſur quarante-deux Planches de forme *in-folio*, premiérement une Idole Chinoiſe de Cryſtal de roche, & enſuite deux cens ſoixante-douze Pierres gravées. Elles ſont toutes, ſuivant que le titre le porte, ou dépendantes du culte ſuperſtitieux des Baſilidiens, & des autres Hérétiques Gnoſtiques, ou de ces Amulétes & de ces Taliſmans que les Anciens regardoient comme des préſervatifs contre les enchantemens, ou comme des moyens ſûrs pour obtenir l'accompliſſement de ſes déſirs. Il en faut cependant excepter quelques-unes, qui ne ſe peuvent rapporter à aucun de ces genres: telles ſont, ainſi que les Journaliſtes de Trévoux (*a*) l'ont fait remarquer, la quarante-uniéme, la quarante-quatriéme, & la quarante-cinquiéme Pierres gravées, qui toutes trois repréſentent des chevaux victorieux, avec leurs noms; car les Anciens aimoient à éterniſer la mémoire des chevaux qui avoient remporté le prix dans les Jeux publics.

Un autre Curieux de diſtinction, M. Mario Piccolomini, Prélat Romain, & proche parent d'Alexandre VII. qui mettoit beaucoup

(*a*) Mémoires de Trévoux, Novembre 1703.

de vivacité dans la recherche des Antiquités, voulut, de même que M. Capello, partager avec le Public le plaisir de contempler les singularités dont il étoit possesseur. Attentif à toutes les mutations de Cabinets, ainsi qu'aux nouvelles découvertes qui se font journellement dans Rome, en relation avec tous les Antiquaires d'Italie, servi par des Commissionnaires qu'il avoit établis en divers lieux, il étoit parvenu à réunir quantité de Morceaux de grande valeur ; mais les Pierres gravées avoient toûjours été le principal objet de ses soins, & la partie de sa Collection qu'il s'étoit plû davantage à perfectionner. Ce fut donc par les Pierres gravées qu'il voulut débuter. Dès avant l'année 1707. il s'étoit adressé pour les dessiner & pour les graver à Arnoult Van Westerhout, Graveur Flamand, établi à Rome ; mais cet Artiste lui paroissant trop lent dans ses opérations, il lui associa dans la suite Jérôme Frezza, François-Pharaon Aquila, & un autre mauvais Graveur nommé Cajetan Piccini. Les Planches qu'ils graverent n'allerent pas au-delà de quarante, & rendirent toutes assez mal le goût de l'Antique. Celles de Van Westerhout sont gravées fort proprement, c'est tout leur mérite. La mort de ce Graveur survenue en 1725. & suivie de près de celle de M. Piccolomini, interrompit pour toûjours le cours d'un Ouvrage, dont il a été assez difficile pendant plus de dix ans de recouvrer des exemplaires complets ; mais les Planches étant passées depuis quelque tems entre les mains du sieur Borioni, on en a vû reparoître dix-neuf dans un Recueil d'Antiquités dont j'aurai bientôt occasion de parler. M. Piccolomini en avoit communiqué quelques-unes de son vivant à M. de la Chausse, & au Chevalier Maffei. Le premier en avoit eu quatre en sa possession, dont il avoit augmenté la seconde édition de son Cabinet Romain : le second en avoit inséré huit dans son Recueil de Pierres gravées (*a*) ; & depuis peu neuf Planches de la même suite, qui n'avoient pas encore été employées, ont reparu dans la nouvelle édition du *Museum Romanum*.

Si Dom Livio Odescalchi, Duc de Bracciano, neveu du

(*a*) On les reconnoîtra aisément dans ces deux Recueils ; car le nom de M. Piccolomini est gravé sur chaque Planche.

Pape Innocent XI. eût pû achever de faire graver toutes les Antiques de ſon Cabinet, on eût vû un Recueil plus curieux, & bien autrement intéreſſant, que celui de M. Piccolomini; car ce Prince poſſédoit des tréſors en fait de curioſités. Il avoit acquis à la mort de la célébre Chriſtine, Reine de Suéde, les Tableaux, les Statues, les Bronzes, les Médailles, les Pierres gravées de cette Princeſſe, & tout d'un coup il étoit devenu le maître d'une des plus ſinguliéres Collections qui ſe ſoit jamais formée. On ne peut donc aſſez regretter que l'important ouvrage qu'il méditoit, & pour l'exécution duquel il avoit fait choix de *Pietre-Sante* Bartoli, ſoit reſté, pour ainſi dire, en chemin. Les Planches qui furent gravées, & qui repréſentent de petites Statues, ou Bronzes antiques, de petits Buſtes de matiére précieuſe, quelques Lampes, quelques Bas-reliefs, mais principalement les Pierres gravées de ce fameux Cabinet, demeurerent enfermées, tant que le Prince vécut; mais depuis ſa mort arrivée en 1713. quelqu'un ayant mis la main ſur quarante-trois de ces Planches, on en imprima à la dérobée quelques exemplaires, qu'on vit paroître précédés d'un fort beau Frontiſpice, où le Portrait de Dom Livio au milieu de la Vertu, de la Science, & du Génie des Arts, perſonnifiés, a été gravé en 1702. par Charles-Guſtave Amling, ſur un Deſſein de *Carle* Maratte. On crut avoir tout ce que ce Prince avoit fait préparer; mais on en a été déſabuſé, lorſqu'en 1747. on mit au jour à Rome une nouvelle édition plus ample de ſoixante Planches, & qui contient juſqu'à ſoixante-dix-ſept types de Pierres gravées.

Que l'ouvrage eſt cependant encore éloigné de ce qu'il devroit être! Par une eſpéce de fatalité, il ſemble qu'à chaque pas quelqu'obſtacle doit s'y oppoſer. Non-ſeulement on ne trouve dans cette édition aucune des explications qu'on attendoit, & que la nature des ſujets de la plus grande partie des Antiques qui compoſent ce Cabinet, auroit rendu très-curieuſes; on ne daigne pas même y mettre de l'ordre dans l'arrangement des figures; elles ſont pêle-mêle, & jettées comme au haſard; & des tables imprimées, relatives aux chiffres qu'on voit ſur les Planches, ſemblent autoriſer ce bouleverſement affreux. Une

négligence ſi peu excuſable, l'eſt encore moins dans un Libraire qui demeure à Rome, où les ſecours n'ont jamais manqué à ceux qui les ont recherchés. Il mériteroit, pour l'en punir, qu'on fît remarquer, que quoique ſon Livre ſoit diviſé en deux volumes, il y a tout au plus de quoi en former un. Je n'ai pas envie d'en approfondir le motif; mais ſi c'eſt encore un piége qu'on tend à la bonne foi des acheteurs, on ſe trompe; car depuis longtems on a appris à être en garde contre cette petite ſupercherie, dont il ne faut plus ſe promettre la réuſſite.

Quelques avantages qu'on eût recueilli des deux ouvrages précédens, portés à leur perfection, jamais, j'oſe le dire, ils n'auroient pû contrebalancer le dommage que ſouffriroient les Curieux & les Sçavans, ſi la grande entrepriſe qui a été formée depuis près de de vingt ans par quelques perſonnes de Florence, auſſi diſtingués par leur naiſſance que par leur érudition, n'étoit pas pouſſée auſſi loin qu'on nous l'a fait eſpérer. Car on a promis de nous donner généralement toutes les Antiques, les Statues, les Buſtes, les Bronzes, les Médailles, les Gravûres en creux, & les Camées, & la ſuite des Portraits des Peintres peints par eux-mêmes, qui ſe conſervent dans le Cabinet du Grand Duc. Et qui ne connoît pas le prix de cette rare & immenſe Collection? Juſques à préſent on n'en a vû que ſix volumes; mais c'en eſt aſſez pour admirer le plus beau Cabinet de Pierres gravées qu'il y ait au monde. Les deux premiers volumes qui ont été donnés en 1731. & 1732. contiennent toutes les Pierres gravées du Grand Duc, qui méritent quelque conſidération, auxquelles on a joint, pour rendre le Recueil plus ſatisfaiſant, ce que renferment de plus curieux dans le même genre, les Cabinets de Meſſieurs Strozzi & Riccardi, celui du feu Abbé Pierre-André Andréini, fondu préſentement dans le Cabinet du Grand Duc, ceux de Meſſieurs Niccolini, des Comtes de Gherardeſca, de M. Vettori, & du Sénateur Philippe Buonarroti (*a*), cet homme d'un ſçavoir éminent, mais dont la modeſtie étoit encore ſupérieure aux talens, & qui au milieu des honneurs & des dignités, ſe faiſoit gloire de compter dans ſa famille le fameux Artiſte Michel-Ange.

(*a*) Il eſt mort à Florence le 10. Décembre 1733.

L'ordre

L'ordre obſervé dans l'arrangement de toutes ces Gravûres antiques, en facilite la recherche, & contribue beaucoup à les rendre plus inſtructives. On en eſt redevable à M. Sébaſtien Bianchi, Garde de la Gallerie de Florence, dont la mort a été annoncée il y a quelques années. C'étoit un eſprit méthodique, & par conſéquent l'homme le plus en état d'exécuter un ſemblable travail. Le premier volume comprend plus de huit cens Pierres gravées, qui occupent cent grandes Planches, & qui repréſentent les Portraits des Princes & des hommes illuſtres de la Gréce & de Rome, & les Images ou les Simulacres des Dieux. On trouve dans le ſecond volume, premiérement les Pierres gravées ſur leſquelles les anciens Graveurs ont mis leur nom, ou celles qui portent quelque inſcription; après quoi vient une ſuite fort curieuſe de ſujets repréſentant l'hiſtoire des Héros qui ont été chantés par Homère. Ce qui regarde l'Hiſtoire Romaine, & ce qui a rapport aux Coûtumes & aux Cérémonies des Anciens, forme une troiſiéme claſſe, ſuivie d'une quatriéme, qui a pour objet les ſujets ſymboliques. Ce ſecond volume eſt en tout de quatre cens dix-huit Pierres gravées, rangées, comme dans le premier, ſur cent Planches. Les Pierres gravées en creux ſont mêlées avec celles qui ſont gravées en relief; mais on a ſoin d'en avertir, auſſi-bien que de marquer la grandeur & la qualité de chaque Pierre.

De ſçavantes explications, élégamment écrites en Latin, donnent l'intelligence de chaque ſujet, & applaniſſent toutes les difficultés qui ſe peuvent offrir. Tantôt ce ſont des peintures vives & frappantes du caractère & des principales actions des perſonnes illuſtres dont on voit la repréſentation : d'autres fois, obligé d'éclaircir des faits peu connus, l'Auteur s'engage dans des diſcuſſions de critique, ſéches par elles-mêmes; mais où l'agrément & l'érudition ſont répandus avec choix & avec ſageſſe. Ces obſervations ſont le fruit des études & des ſolides réflexions de M. Antoine-François Gori, Profeſſeur en Hiſtoire dans l'Univerſité de Florence, & très-verſé dans ce genre de Littérature. Dès l'année 1726. lorſqu'il fit imprimer le premier volume de ſon grand Recueil des Inſcriptions antiques Grecques & Romaines,

qui ſe trouvent en Toſcane, il avoit déja, pour ainſi dire, fait ſes preuves. Il avoit raſſemblé dans cette Collection juſqu'à ſoixante-deux types de Pierres gravées (*a*), c'eſt-à-dire, généralement tout ce qu'il avoit pû découvrir à Florence, tant dans le Cabinet du Grand Duc, que dans ceux des particuliers, de Gravûres antiques qui étant accompagnées de quelqu'inſcription, lui avoient paru devoir néceſſairement entrer dans ſon Recueil; & les explications remplies de recherches les plus curieuſes qu'il y joignit, & dont le ſçavant Abbé Salvini voulut partager le travail avec l'illuſtre M. Gori ſon diſciple, firent dès-lors augurer favorablement des écrits que ce dernier pourroit publier dans la ſuite ſur une matiére, qui demande, pour être miſe dans tout ſon jour, autant de ſagacité & de pénétration, que de connoiſſance des différentes parties de l'Antiquité.

La réputation de M. Gori commença avec cet Ouvrage, le premier de tous ceux dont ce célébre Ecrivain a depuis enrichi la République des Lettres; & comme il n'eſt point de Livre, quelqu'excellent qu'il ſoit, où l'on ne puiſſe trouver à reprendre, notre Auteur n'a pas dû trouver mauvais qu'on ait cherché à relever dans les ſiens, les fautes qui pouvoient lui être échappées. Il avoit été le premier à le demander; auſſi s'eſt-il ſoumis ſans peine à la critique de M. Simon Ballarini, Bibliothécaire de M. l'Evêque de Carpentras, lorſque les remarques que ce dernier a faites ſur les trois premiers volumes du *Muſeum Florentinum*, & qu'il a fait imprimer à Rome en 1743. ſous le nom ſuppoſé de Carpentras, lui ont paru fondées; car pour celles qu'il a cru ne devoir pas mériter ſon attention, il les a rejettées, après s'être plaint avec raiſon du peu d'égard qu'on avoit eû pour lui en les publiant. M. Gori fait lui-même l'aveu de ſes fautes à la fin du ſecond volume des explications des Médaillons du Grand Duc, qui eſt le ſixiéme du *Muſeum Florentinum*; mais ces fautes qui

(*a*) La plus grande partie de ces Gravûres antiques a reparu dans le *Muſeum Florentinum*, avec des explications priſes dans un autre point de vûe; mais il y en a cependant encore pluſieurs qu'on ne trouvera que dans le Recueil des Inſcriptions de M. Gori, & de ce nombre ſont quelques belles Pierres gravées, qui avoient été volées à M. l'Abbé Andreini, ſans qu'on ait jamais pû ſçavoir ce qu'elles étoient devenues, & dont il ne reſtoit à ce fameux Curieux que de ſimples empreintes, lorſque M. Gori les a produites dans ſon Ouvrage.

tombent preſque toutes ſur les interprétations des Pierres gravées, ſont très-légères, & en petit nombre, & l'on peut dire qu'elles ſont ſur l'ouvrage de cet habile homme, l'effet de quelques petites taches ſur un beau viſage.

Les Editeurs de cette grande & magnifique Collection en ont voulu faire de leur côté un morceau de Cabinet, dont les dehors fuſſent impoſans. Il s'en faut bien qu'on puiſſe dire que c'eſt ici l'Iliade renfermée dans une noix. Dans les deux premiers volumes dont j'entreprends de parler, ainſi que dans les volumes ſuivans, il ne paroît pas qu'on ait craint d'excéder, ni par rapport à la largeur des marges, ni pour ce qui eſt de la groſſeur des caractères. On n'a pas été plus réſervé dans la diſpoſition des titres, qui étant fréquens, & portant de très-grands blancs, multiplient trop le nombre des pages. L'épaiſſeur du papier répond à ſa grandeur. Aucun des ornemens dont on a coûtume d'enrichir les Livres d'importance, n'ont été épargnés dans celui-ci. En un mot, c'eſt un ouvrage d'apparat, & qui remplit parfaitement les vûes de ceux qui l'ont fait naître. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que les Planches qui ont été gravées ſur les Deſſeins du ſieur Jean-Dominique Campiglia, qui deſſine actuellement à Rome les Sculptures antiques du Capitole (*a*), fuſſent exécutées avec un peu plus de goût, & moins de ſéchereſſe & de roideur, principalement les Planches qui, dans la premiére partie des Pierres gravées, repréſentent des figures ou des ſujets de compoſition. On ne ſçait pas pourquoi la plus grande partie de ces derniéres Planches n'eſt qu'au ſimple trait, preſque toûjours ſuivi d'un ſecond trait, qui nuit au premier, & qui altère conſidérablement le contour des figures. A-t-on voulu épargner la dépenſe ? On ne peut ſe le perſuader ; car le Livre coûte fort cher, même à ceux qui y ont ſouſcrit ; & pour comble de malheur, la grande inondation de l'Arno, qui a fait périr ſur la fin de 1740. une partie de l'édition qui étoit dans le Palais Corſini, n'en fera pas, ſuivant toutes les apparences, baiſſer le prix.

Cette ample Collection de Pierres gravées ayant été raſſemblée

(*a*) On a promis de publier ſous le titre de *Muſeum Capitolinum*, toutes les Sculptures antiques qui ſont préſentement en grand nombre dans les Salles du Capitole, & le premier volume contenant les Buſtes, a déja paru à Rome en 1741.

en Toſcane, il ſembloit qu'on pouvoit eſpérer d'y trouver un bon nombre de Pierres gravées, exécutées par les Etruſques. Elles y ſont cependant fort clair-ſemées, & ſi l'on en veut voir quelques-unes de plus, il faut conſulter le *Muſeum Etruſcum*, publié depuis par M. Gori. Ce ſçavant Antiquaire y a recueilli à peu près tout ce qu'on connoît à Florence de ces Pierres gravées; & comme elles ſe réduiſent à onze, il en faut conclure que ces Gravûres antiques ſont bien rares, puiſqu'on en rencontre ſi peu dans le Pays même. On lira avec plaiſir le Diſcours dont M. Gori a accompagné ces Pierres gravées; non-ſeulement il tâche d'expliquer ce qu'elles repréſentent, ce qui eſt un travail difficile & ſcabreux; mais il entre encore dans des détails aſſez curieux ſur l'Art de la Gravûre en creux, pratiqué par les Etruſques. M. le Sénateur Buonarroti en avoit déja touché quelque choſe dans une Diſſertation ſur la langue & les uſages de ces anciens Peuples, qui a été imprimée à la ſuite de l'*Etruria Regalis* de Dempſter, & qu'on ne doit pas non plus négliger de lire; c'eſt un morceau d'érudition digne de l'excellente Plume dont il eſt ſorti.

On peut en toute ſûreté mettre encore au rang des bons Livres qui traitent des Antiquités, celui qui a été publié à Rome en 1736. par les ſoins du ſieur Antoine Borioni, Apoticaire de cette Ville. Il paroît qu'on eſt actuellement en Italie dans l'uſage d'imprimer ces ſortes d'ouvrages avec beaucoup d'appareil; celui-ci qui eſt un volume *in-folio*, eſt ſur de grand & fort papier, & il eſt en gros caractères. Il porte le titre de *Collection d'Antiquités Romaines*; mais, pour dire les choſes comme elles ſont, c'eſt plûtôt une expoſition particuliére de ce que l'Editeur a recueilli pendant ſa vie de plus conſidérable, en fait d'Antiques: il y met au jour ce qui fait actuellement le principal ornement de ſon Cabinet, & il y rappelle la meilleure partie de ce qui lui eſt autrefois paſſé par les mains. Cet Antiquaire, ainſi que nous l'apprend la Préface qui eſt à la tête de ſon Ouvrage, a commencé il y a bien des années à aimer & à rechercher les Antiquités, & preſque toûjours il fut heureux dans ſes découvertes; mais s'il eut du plaiſir à ſatisfaire ſon goût, il en éprouva encore davantage en ſervant celui des autres. Homme d'accommodement, pourvû qu'il

qu'il fût aſſûré que les Morceaux rares dont il ſe privoit, ou qu'il auroit pû acquérir pour lui-même, tomboient à des perſonnes en état d'en connoître le prix, il s'en détachoit avec le même contentement qu'il eût eû à les poſſéder.

On cite, comme un exemple éclatant de ſa générosité, & de ſon amour pour le bien public, le don qu'il a fait au Capitole en 1730. d'un beau Buſte de Michel-Ange en bronze (*a*); action d'autant plus remarquable, qu'elle a en quelque façon déterminé le Pape Clément XII. à placer dans le même Palais, ce riche aſſemblage de Sculptures antiques, qui avoit été fait par M. le Cardinal Alexandre Albani. On veut auſſi nous perſuader que le Livre du ſieur Borioni eſt une ſuite du déſir qu'il a toûjours eû de ſe rendre utile, & de venger de l'oubli une infinité de Morceaux ſinguliers, dont la communication ne peut que tourner à l'avantage des Sçavans, & faire l'amuſement des perſonnes de goût. Mais ne ſemble-t-il pas que les Planches (*b*) qu'il emploie pour parvenir à cette fin, ne répondent pas tout-à-fait au zéle dont il veut paroître animé? Celles qui ſont exécutées avec le plus de ſoin par les Graveurs qui ſe diſtinguent aujourd'hui à Rome, ſont d'un travail & d'un goût de Deſſein lourd & peſant, bien éloigné de celui de l'Antique. Elles ſont de différentes mains, gravées en différens tems, & nullement faites pour aller enſemble, & former un tout ſuivi & régulier. J'en ai compté dix-neuf, du nombre de celles que M. Piccolomini avoit fait graver autrefois, ainſi qu'on l'a vû ci-devant, & vingt-une qui étoient demeurées dans la maiſon de *Pietre-Sante* Bartoli, & dont la plus grande partie qui conſiſte en Lampes, étoit deſtinée pour un ſecond volume de Lampes antiques que préparoit cet Auteur. Ces Planches que le ſieur Borioni a ramaſſées de côté & d'autre, font une eſpéce d'ouvrage de rapport, dont on ne peut, ce me ſemble, approuver la bigarrure.

Mais abandonnons pour un inſtant les intérêts du Deſſein; ceſſons de gémir de ce que l'Antique aujourd'hui ſi eſtimé, eſt

(*a*) Ce Buſte eſt repréſenté dans la derniére Planche du Livre du ſieur Borioni.

(*b*) Le Recueil eſt compoſé de cent quatre Planches, quoique le titre n'en promette que cent, & il s'y trouve cinquante-une Pierres gravées en creux, ou en relief.

ſi mal rendu par des Artiſtes qui négligent trop de l'étudier, & préſentons l'ouvrage du ſieur Borioni par l'endroit qui le doit rendre infiniment eſtimable. Faiſons obſerver que dans les Antiques dont il eſt compoſé, Idoles Egyptiennes, Figures & Bas-reliefs de bronze & de marbre, Pierres gravées, Lampes, &c. il n'y a preſque rien qui ne mérite attention, & qui n'ait l'avantage d'être produit pour la premiére fois. Admirons l'ordre & la diſtribution qu'en a fait M. l'Abbé *Ridolfino* Venuti, Secrétaire de l'Académie de Cortone, & honoré depuis peu d'années du titre d'Antiquaire de Sa Sainteté. Reconnoiſſons dans les explications Latines de cet habile Ecrivain, un homme de génie, & d'un goût ſûr & parfait. Les ſujets les plus ordinaires, ceux qui ſembleroient devoir fournir le moins, deviennent ſous ſa plume la ſource d'une multitude de traits inſtructifs & lumineux, qui paroiſſent naître de la choſe même, & qui par la briéveté avec laquelle ils ſont expoſés, n'ont aucune apparence de digreſſions, toûjours difficilement admiſes dans quelqu'ouvrage que ce ſoit. Rarement donne-t-il dans les ſens allégoriques; mais ſi quelquefois il ne peut s'y refuſer, il s'explique avec tant de retenue, qu'on s'apperçoit aiſément qu'il n'eſt que médiocrement perſuadé, & qu'il ne veut ſubjuguer l'opinion de perſonne. L'établiſſement des vérités hiſtoriques eſt ce qui l'occupe davantage, & on le voit alors réclamer d'une façon victorieuſe l'autorité reſpectable des Médailles. Il regne dans ſes écrits un air de candeur & de bonne foi, qui prévient en faveur de l'Auteur, digne diſciple de l'illuſtre Sénateur Philippe Buonarroti.

Il s'en faut beaucoup que Dom Jean-Chryſoſtome Scarfo, Moine Calabrois, de l'Ordre de Saint Baſile, ait porté de cet Ouvrage un jugement ſi favorable. Ce Religieux qui ſe pique d'une grande connoiſſance de l'Antiquité, fâché de ce que M. Venuti l'avoit devancé dans les explications de quelques Antiques qui avoient appartenu à M. Piccolomini, bleſſé peut-être de n'avoir pas été conſulté, & préſumant trop de la force des armes qu'un ancien rival (*a*) du ſieur Borioni lui avoit mis

(*a*) M. François Ficoroni.

entre les mains, a attaqué vivement notre Académicien, & le comparant à ces Athlétes qui combattoient les yeux bandés, il a prétendu faire voir qu'il s'étoit trompé sur une infinité de points importans. Non content d'éclairer de ses lumiéres, il a voulu, disent les Auteurs des Mémoires de Trévoux (*a*), nous mettre à l'abri des écarts auxquels de fausses lueurs pourroient exposer. Sa critique a paru à Venise en 1739. & comprend trente observations. Elle est écrite en Latin, & semée de traits si vifs, & si peu mesurés, que supposé que le Pere Scarfo eût eû quelque raison, son procédé n'en étoit ni moins odieux, ni moins blâmable. Il est permis de penser autrement que les autres, & il est loüable de faire valoir son opinion; mais on ne doit outrager personne, encore moins ceux de qui l'on n'a reçû aucune offense, & qui se tenant tranquilles, ne cherchent ni à nuire, ni à dominer.

On peut interroger là-dessus le Pere Scarfo, on lui peut demander s'il a bien lieu de s'applaudir de son imprudente démarche. Qui sçait mieux que lui ce qu'une pareille indiscrétion entraîne après elle de désagrémens? Des amis de M. Venuti indignés de la maniére outrageante dont ce Sçavant étoit traité, ont pris sa défense avec chaleur: & il paroît qu'ils l'ont pleinement justifié. Si on les en croit, ils ont fait remarquer dans une petite Brochure Latine de huit pages *in-quarto*, qui porte le nom de la Ville de Lucques, les bévûes multipliées de son adversaire; ils lui ont reproché son Latin barbare, son érudition puérile & triviale, ses fausses applications, ses conjectures mal fondées; & la vengeance ne leur paroissant pas encore assez complette, ils lui ont porté de nouveaux coups, & de plus rudes encore, dans un Ecrit Italien, où, suivant le même plan de la premiére Réponse imprimée à Lucques, ils s'efforcent de mettre les erreurs du Religieux Basilien dans le plus grand jour, & ils ne le quittent point, non plus que l'Antiquaire auquel il avoit voulu servir de second, qu'ils ne les croient l'un & l'autre entiérement terrassés. Une raillerie fine y marche presque toûjours accompagnée de la droite raison. Ce dernier Ecrit a été donné à Paris en 1740. & il y a apparence qu'il terminera la dispute.

(*a*) Mémoires de Trévoux, Mai 1741.

On ne voit pas en effet que le Pere Scarfo ait répliqué, & je n'imagine pas non plus que les partifans de M. Venuti veuillent engager un nouveau combat, à l'occafion d'un dernier Ouvrage que le Religieux Bafilien a fait imprimer à Venife dans la même année, & peu de tems après avoir fait paroître fes Obfervations critiques. Ils ont déja foudroyé les endroits de cet Ouvrage qui pouvoient intéreffer leur ami; & cela doit, ce me femble, leur fuffire. Un plus long examen marqueroit trop de fenfibilité, ou trop d'acharnement. Le Livre du Pere Scarfo eft dédié à M. le Cardinal Alexandre Albani, à celui qui honore M. Venuti d'une protection plus particuliére; & l'on y trouve réunies plufieurs explications de divers monumens antiques, écrites en langue Italienne. On lui a fait porter le titre de Lettre, quoique les piéces dont le Livre eft compofé n'aient point cette forme; mais c'eft que la premiére qui eft à la tête du Recueil, & celle apparemment que l'Auteur affectionne davantage, eft une Epître adreffée aux Journaliftes de Trévoux.

C'eft là que toûjours occupé de fon reffentiment, & plein d'un peu trop de confiance en fa propre caufe, le Pere Scarfo fait à ces fçavans Critiques l'hiftoire de fon Livre & de fes Etudes, & que s'en rapportant entiérement à leur décifion, il réclame leur juftice, & les prie de porter leur jugement fur l'Ouvrage qu'il leur remet entre les mains. Sans qu'il paroiffe en avoir trop formé le deffein, il dévoile à fes Arbitres le fecret de fa querelle avec M. Venuti, & l'on s'apperçoit que la jaloufie feule en fut le motif. L'Académicien avoit donné dans le Recueil du fieur Borioni, ainfi que je l'ai déja rapporté, des explications de quelques Antiques, fur lefquelles le Pere Scarfo s'étoit exercé autrefois, dans le tems que ces mêmes Antiques étoient encore dans le Cabinet de M. Piccolomini, avec lequel ce Religieux nous dit qu'il étoit lié de goût & d'amitié. Le travail de M. Venuti rendoit donc en quelque façon le fien fuperflu. Un pere tendre ne permet pas qu'on arrache impunément d'entre fes bras des enfans qu'il aime; & s'il n'a pas le cœur auffi dur que l'impitoyable Médée, il ne fe réfout point à les facrifier lui-même, quelques imperfections qu'il leur connoiffe. Le Pere Scarfo, dont

j'emprunte

j'emprunte les paroles, non-feulement ne fut point infenfible au tort que fembloit lui faire M. Venuti, mais il eut encore le courage de réfifter à un premier mouvement, qui le portoit à jetter au feu fes écrits. L'illuftre Académicien effuya, comme on a vû, les premiers accès de fa colère : le calme ayant fuccédé à cet orage, le Pere Scarfo revit avec complaifance de premiéres ébauches qu'il avoit prefqu'oubliées, & il fe prépara à augmenter le nombre des Auteurs. A fept explications d'une pareille quantité d'Antiques de M. Piccolomini, il en joignit quinze autres, qui étoient pareillement le fruit de fes anciennes études; car plufieurs des Planches qui les accompagnent ont été gravées par *Pietre-Sante* Bartoli, mort à Rome fur la fin de l'année 1700. Elles ont pour objet plufieurs Médailles rares, quelques Infcriptions, des Pierres gravées, tous monumens dont la découverte étoit dûe aux foins de l'Auteur.

On y trouve auffi la repréfentation & la defcription de trois beaux Camées du Cabinet de M. Zanetti de Venife. Je me fouviens d'avoir vû chez M. le Prince Eugène de Savoie un de ces Camées ; c'eft celui fur lequel eft repréfenté un tigre couché à plat, & j'avoue que je ne fus pas peu étonné de l'heureufe rencontre des couleurs de l'Agathe, qui expriment fi parfaitement celles de la peau de l'animal, qu'on la croiroit peinte. Le Pere Scarfo parle avantageufement de M. Zanetti & de fon Cabinet, il loue avec juftice fes talens & fes connoiffances ; & je fuis convaincu que perfonne ne refufera de foufcrire à cet éloge, lorfqu'on verra paroître le Recueil de Pierres gravées que ce Curieux s'eft formé. Il eft actuellement occupé à les faire graver, fur les Deffeins qu'il en a fait : il y en aura au moins quatre-vingt, & ce fera M. Gori qui en donnera les explications en Latin & en Italien. L'Ouvrage, dont j'ai vû quelques Planches, fera un volume *in-folio*, à peu près de la même forme que celui de M. le Baron de Stofch.

Je reviens au Livre du Pere Scarfo. Si les défenfeurs de M. Venuti en avoient entrepris l'examen, il n'eft point douteux qu'ils n'y euffent trouvé de quoi critiquer encore. Quelques-unes de fes explications des Pierres gravées ne leur auroient peut-

être pas paru ſatisfaiſantes ; ils auroient peut-être trouvé que l'Auteur rapportoit, par exemple, un peu trop légérement à la mort de Trebonius, l'un des aſſaſſins de Jules Céſar, le ſujet de cette Cornaline, où l'on voit un ſoldat debout, qui tient la tête d'un ennemi, dont le corps eſt étendu à ſes pieds. Ils ne ſe ſeroient pas mieux accordé avec lui ſur la repréſentation d'une Sardoine, qu'il croit être le violement de Lucréce, & qui ſemble plûtôt être le ſacrifice de Polyxène. Mais pour moi qui ſuis fort éloigné de vouloir entrer dans de pareilles diſcuſſions, je me contenterai de reprocher à cet Auteur, le ton de Marchand qu'il me paroît prendre trop fréquemment dans ſon Livre. Qu'a-t-on beſoin d'être informé de ces trocs continuels, de ces appréciations pécuniaires, de ces hiſtoires de découvertes d'Antiques ? Elles ſont imaginer dans celui qui s'amuſe à ces détails & à ces minuties peu intéreſſantes , un certain penchant pour le vil métier de Brocanteur, métier dangereux, qui entraîne preſque toûjours la perte de la réputation.

Les Journaliſtes de Trévoux firent autrefois une peinture odieuſe du Pere Scarfo ; ils employerent des couleurs qui aſſûrément leur avoient été fournies par des ennemis de ce Religieux, qui n'en manque pas ». C'étoit un homme vain & plein d'artifice, » ſans ſcience, & qui ſe ſignaloit par des traits d'avanturier, & » des libelles diffamatoires (*a*). » Les mêmes Auteurs, en faiſant l'analyſe de ſon dernier ouvrage, diſent » qu'il joint à l'érudition » les agrémens d'un ſtyle clair, vif, intéreſſant ; qu'éloigné d'une « vaine oſtentation, une ſage réſerve l'empêche de hazarder ſes « jugemens, & qu'il peint dans ſes écrits la politeſſe & la candeur » de ſon caractère (*b*). » Je laiſſe à ceux qui voient de plus près le Pere Scarfo, à décider lequel de ces deux Portraits eſt le véritable. Peut-être qu'aucun ne lui reſſemble.

Tous les Ouvrages qui ont été faits en Italie ſur les Pierres gravées, à commencer au Recueil de Léonard Agoſtini, m'ont paru être, en quelque façon, dépendans les uns des autres, & ne compoſer, pour ainſi dire, qu'une même chaîne ; c'eſt pourquoi je n'ai pas cru devoir en interrompre le fil hiſtorique ; mais préſentement

(*a*) Mém. de Trév. Mai 1712. & Novemb. 1714. (*b*) Ibid. Avril 1741.

que je les ai tous parcourus, je dois revenir ſur mes pas, & examiner avec la même attention les autres Livres qui traitent de la même matiére, & qui ont paru dans les autres Pays.

En 1611. Antoine Agard, qui ſe donne la qualité de Maître Orfévre & Antiquaire de la Ville d'Arles en Provence, ſa patrie, fit imprimer à Paris un Catalogue fort ſuccinct, ou comme il l'appelle, un *Rôle* de toutes les Antiquités qu'il avoit raſſemblées dans ſon Cabinet. On voit qu'il avoit recueilli quantité de Pierres gravées en creux, & de Camées; mais la deſcription qu'il en donne n'apprend abſolument rien. Que pouvoit faire de plus un homme crédule & ſans lettres? Quelle utilité & quel agrément peut-on trouver d'ailleurs dans ces ſortes de Liſtes décharnées, & dénuées de figures? Que reſte-t-il à quelqu'un qui a lû cette deſcription toute nûe des Pierres gravées de l'illuſtre Manfréde Settala, de Milan, ſinon un dégoût extrême pour les jeux de mots & les fades *Concetti*, que l'Auteur de cette Deſcription y a prodigués ſans néceſſité? Quand on a parcouru le Catalogue d'un Cabinet de Pierres gravées, imprimé à Amſterdam en 1688. ceux de Charles Heidanus, de Jean Speelman, du ſieur Gabriel de David Medina, Juif de Livourne, & tant d'autres, dont on voudra bien me diſpenſer de faire l'énumération, en eſt-on plus ſçavant & plus inſtruit? Ceux qui dreſſent ces notices ſont aſſez ordinairement des gens peu intelligens, qui n'ont d'autres vûes en les compoſant, que d'annoncer des Curioſités, qui doivent bientôt être expoſées en vente. Je pourrois citer quelques-uns de ces Catalogues, ouvrages de vrais Charlatans, qui paroiſſent faits plûtôt pour jetter de la poudre aux yeux, que pour éclairer.

Auſſi les Livres de cette eſpéce ne tardent pas à tomber dans le diſcrédit, & à être oubliés tout-à-fait. Il en eſt d'autres après leſquels on ſoupire; ce ſont ceux dont le projet demeuré ſans exécution, promettoit des fruits auſſi abondans que délectables; & je dois mettre de ce nombre le Recueil que Rubens avoit commencé de préparer ſur les Pierres gravées. Et en effet, que ne devoit-on pas attendre d'un grand Peintre, dont le goût ſûr étoit ſoûtenu par une vaſte érudition, & qui ayant témoigné pendant toute ſa vie une prédilection ſinguliére pour l'Antique,

avoit fait pour ſa propre étude un précieux aſſemblage de Pierres gravées, qu'il ne céda qu'à regret au Duc de Buckingam ? Ce qui me fait conjecturer qu'il avoit véritablement conçû le projet d'un ouvrage, qui ne pouvoit qu'ajoûter à ſa gloire, ce ſont des épreuves que je poſſéde, & qui ne ſont pas aiſées à trouver, de quelques Planches qu'il avoit fait graver d'après des Camées antiques de la premiére beauté. Ces piéces, dont quelques-unes ne ſont pas même encore entiérement terminées, me paroiſſent exécutées avec toute l'intelligence, dont un habile Graveur conduit par un plus grand Peintre, étoit capable, ſans que je veuille cependant approuver Rubens de les avoir deſſinées trop dans ſa maniére. Les Camées y ſont repréſentés de la même grandeur que les originaux, & ils conſiſtent en vingt-un morceaux, ſçavoir, dix-ſept têtes, dont neuf imitent en blanc & noir la couleur & l'effet du Camée, & les huit autres, que je ne prends que pour des eſſais, ſont à fond blanc ; & quatre grandes compoſitions qui ſont l'Agathe fameuſe de la Sainte Chapelle à Paris, celle qu'on admire dans la Gallerie appellée le Tréſor à Vienne, un autre Camée ſur lequel Cuper a compoſé une diſſertation dont je ferai mention dans la ſuite, & enfin un quatriéme, qui me paroît être un des plus rares monumens de l'Antiquité.

On voit dans ce dernier un Empereur triomphant, peut-être Trajan, dans un Quadrige qui ſe préſente de face ; les chevaux qui ont ſous leurs pieds des nations vaincues & terraſſées, ſont conduits par deux Victoires ; l'une porte un trophée, l'autre le *Labarum* remarquable en ce que ſur la banderole de cette Enſeigne ſont peints deux Portraits, ce qui ne ſe trouve, à ce que je crois, dans aucun autre monument antique. Le Triomphateur a à ſes côtés deux figures en l'air qui lui offrent chacune un globe ; on reconnoît à leurs attributs le Soleil & la Lune ; car ces deux figures tiennent des flambeaux, l'une a ſur la tête une couronne rayonnante de flamme, & l'autre un croiſſant. Ce Camée qui eſt de forme ovale, en travers, m'a ſemblé ſi beau & ſi ſingulier dans l'Eſtampe de Rubens, que je n'ai pû me refuſer à en tracer cette légère eſquiſſe ; & je m'y ſuis déterminé d'autant plus aiſément, que je ne l'ai vû décrit nulle part, & que je

n'ai même rencontré perſonne qui m'ait pû indiquer le Cabinet qui le conſervoit.

Quel étoit le véritable motif de Rubens en faiſant graver ces Camées? c'eſt ce que je ne puis pénétrer. Peut-être n'avoit-il d'autre intention que de faire ſimplement connoître les Camées qui lui appartenoient, tant ceux qu'il avoit en original, que ceux dont il avoit ſeulement des empreintes; car il eſt certain, & le fils de Rubens eſt mon garant (*a*), que dans les Eſtampes dont je fais mention, il y a des Antiques qui ont paſſé des mains de ſon pere dans celles du Duc de Buckingam. Peut-être auſſi que Rubens portant ſes vûes plus loin, penſoit à préparer un travail à ce même fils, qui avoit dirigé ſes études vers la recherche de l'Antiquité, & qui en effet entreprit dans la ſuite l'explication du Camée de la Sainte Chapelle, & de celui de Vienne, & y employa les mêmes Planches que ſon pere avoit fait graver. C'eſt ce que je ferai obſerver, lorſque je donnerai dans le troiſiéme Chapitre de cette Bibliothéque, l'hiſtoire des différentes Diſſertations qui ont été publiées ſur ce ſujet.

Laurent Beger (*b*), ſans avoir les connoiſſances ſupérieures, ni le grand goût de Rubens, pour ce qui eſt de la partie du Deſſein, n'avoit pas par rapport aux précieux reſtes de l'Antiquité des vûes moins utiles, ni moins vaſtes que ce fameux Artiſte. Il auroit ſouhaité qu'on eût rendu publiques généralement toutes les Antiques qui ſont renfermées dans les Cabinets, que chacun eût fait graver ce qu'il poſſédoit, & l'eût produit accompagné de deſcriptions ſçavantes. Il étala les avantages de ce projet dans la Préface qu'il mit au-devant de ſa Deſcription du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg: il invita tous les Sçavans à s'y prêter. Lui-même en avoit autrefois donné l'exemple. Le premier eſſai de ſa Plume avoit été la Deſcription du Tréſor Palatin, c'eſt-à-dire, des Pierres gravées & des Médailles qui étoient conſervées dans le Palais des Electeurs Palatins, ſes Souverains, à Heidelberg.

(*a*) En deux endroits de ſa Diſſertation *de Gemma Tiberiana & Auguſtæa*.

(*b*) Laurent Beger naquit à Heidelberg en 1653. & il eſt mort à Berlin le 21. Avril 1705. revêtu de la dignité de Conſeiller du Roi de Pruſſe, Electeur de Brandebourg, & de Garde de la Bibliothéque de ce Prince & de ſes Médailles. Il eut de grands démêlés littéraires à ſoûtenir avec J. Gronovius, & c'eſt un des plus féconds Ecrivains ſur l'Antiquité que nous ayons eû dans ces derniers tems.

La Collection étoit fort nombreuse, & s'il avoit fallu tout embrasser, un seul volume n'auroit certainement pas suffi ; mais tout n'étant pas également précieux, beaucoup de choses se trouvant déja rapportées dans d'autres Livres, Beger prit en cette occasion le parti sage de ne donner que des Morceaux choisis, & l'on ne peut que lui applaudir. Je ne dirai rien des Médailles, elles ne sont point de mon sujet ; mais pour ce qui concerne les Pierres gravées, je dois remarquer que notre Antiquaire s'est contenté d'en publier environ une centaine, qui sont distribuées en deux parties, dont la premiére comprend les Divinités, & la seconde les Portraits des hommes illustres, leurs actions mémorables, les cérémonies, les usages anciens, &c.

Si le triage a été bien fait, on n'a laissé échapper aucune des Pierres gravées estimables, ou par leur conservation, ou par la beauté du travail ; mais il paroît que l'Editeur en faisant son arrangement, s'est attaché par préférence à celles qui lui offroient des sujets propres à faire briller le talent qu'il se croyoit avoir pour l'explication de ces monumens. Tout éloigné qu'il est d'une vaine ostentation, il ne peut s'empêcher de s'en faire un mérite ; la route qu'il prend est cependant aussi extraordinaire, qu'elle est risquable. Ce n'est point de l'interprétation des Mystères de l'ancienne Mythologie dont il est principalement occupé, il paroît s'embarrasser peu de détailler & de constater des faits ; il porte assez foiblement le flambeau sur des obscurités qu'il auroit pû dissiper. Tout cela se trouvoit déja fait, selon lui ; mais on n'avoit pas encore songé, en traitant des matiéres d'Antiquité, de parler au cœur, & de le toucher, & c'est ce qu'il se propose d'exécuter. Qui le croiroit? il entreprend de faire respecter la vertu, & de rendre le vice odieux ; son Ouvrage devient presque un Traité de Morale. L'intention est louable ; mais ce plan de travail ne sera jamais l'éloge du goût de l'Auteur. Il n'est personne qui ne soit choqué de l'entendre déclamer contre l'adultère, à l'occasion d'une Pierre gravée représentant Venus chez Vulcain, ni qui se rende aux raisons qu'il apporte pour montrer que l'alliance de ces deux Divinités est un emblême du feu, qui anime tous les êtres & leur communique la faculté de se perpétuer.

Quelque peu naturelle que ſoit cette derniére tournure, Beger qui paroît aimer à l'excès les fictions & les allégories, la fait prendre aſſez ſouvent à ſes explications. A peine eſt-il entré en matiére, qu'une tête de Jupiter Olympien ſe préſente, & il ne doute point que ce ne ſoit une image de ces orages impétueux, qui ſe forment dans la moyenne région de l'air, & dont la fin eſt ordinairement annoncée par l'Arc-en-ciel. En vérité je n'ai pas le courage de ſuivre l'Auteur dans cet enchaînement de rapports & de combinaiſons ſyſtématiques, qui forment le tiſſu de ſon expoſition ; je craindrois que dans un ſiécle où les idées ſimples ſont les ſeules reçûes, la réputation de Beger n'en ſouffrît, & certainement je n'ai point envie de lui nuire ; je ſçai reſpecter la vaſte érudition de cet Antiquaire. Mais il ne me ſera pas du moins défendu d'avertir que le Graveur Jean-Ulric Kraus, l'émule de Melchior Kuſſel, qui a deſſiné & gravé au ſimple trait les Planches qui entrent dans cette Deſcription, ne mérite point les éloges que notre Auteur lui prodigue ; c'eſt un Artiſte inſipide, un Copiſte ſervile, exact, ſi l'on veut, mais maniéré, qui ne connoît point l'Antique, & qui ne fut jamais fait pour le repréſenter.

Cet Ouvrage de Laurent Beger fut imprimé à Heidelberg en 1685. & Charles II. Electeur Palatin, par les ordres duquel il avoit été entrepris, étant mort dans la même année, le Cabinet de ce Prince, dont Beger avoit la garde depuis 1677. fut diſperſé. Madame, Ducheſſe d'Orléans, ſœur & héritiere de l'Electeur, apporta en France les Pierres gravées, qu'on y voit encore dans le Cabinet de Monſeigneur le Duc d'Orléans ſon petit-fils. Les Médailles & les autres Antiques paſſerent à l'Electeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume, avec Beger, à qui ce Prince confia la garde de ſa Bibliothéque & de ſes Antiques. Ce Sçavant rendu à ſa premiére tranquillité, reprit ſes travaux littéraires. Dans un premier Ouvrage qu'il fit imprimer à Berlin en 1692. il recueillit différentes Médailles rares, des Pierres gravées, des Inſcriptions, des Statues, des Bas-reliefs qui n'avoient pas encore été expliqués, & ſur leſquels il propoſa ſes ſentimens ; & ſe comparant à un Glaneur qui ramaſſe dans un champ quelques épics qui y ſont reſtés après la moiſſon, il intitula ſon

Livre *Spicilegium Antiquitatis*. La feconde partie de ce *Spicilége* fut particuliérement deftinée à faire connoître un petit nombre de Pierres gravées, qui étoient échappées aux recherches de l'Auteur, lorfqu'il avoit fait la defcription de celles du Cabinet Palatin, & d'autres que Gorlée & Æneas Vicus, qui eft nommé mal-à-propos Angeloni, avoient produit fans les interpréter. Et il m'a paru que fans s'être fervi d'un meilleur Graveur, Beger avoit mieux réuffi dans la partie qui le regardoit, qu'il avoit fimplifié fes idées, qu'il frappoit plus directement au but.

Il y regne cependant encore, à ce que je crois appercevoir, un défaut dont Beger ne s'eft pas même corrigé dans la Defcription des Antiques du Cabinet de l'Electeur de Brandebourg, qu'il entreprit peu de tems après; c'eft d'être trop diffus. Ce dernier Ouvrage eft du refte plein d'érudition, & d'une judicieufe critique. L'Auteur à qui fa matiére étoit devenue plus familiére, par fes lectures & fes réflexions, approfondit le fujet qu'il traite; les autorités qu'il emploie font abondantes, & prifes dans de bonnes fources; les opinions des autres Sçavans font difcutées fans prévention & fans aigreur; il n'épargne pas même fes propres fentimens, & loin de craindre de montrer trop de préfomption, il ofe fe promettre une réuffite proportionnée à la grandeur & à la difficulté du travail.

Beger fe fait un titre avec raifon de l'approbation de l'illuftre Ezéchiel Spanheim; mais ce nom, tout impofant qu'il eft, empêchera-t-il qu'on ne puiffe reprendre celui qui s'en pare, furtout dans fon ftyle, qui pour être trop fleuri, devient quelquefois un peu précieux dans la bouche des interlocuteurs? Car cet Ouvrage eft écrit en forme de dialogue. Beger y fait fa charge, il introduit dans les Cabinets du Prince, dont il eft l'Antiquaire, un Amateur qui témoigne un grand défir d'être inftruit: il lui fait tout voir, il lui explique tout; & l'efprit occupé de la gloire de fon Maître, il lui fait admirer les fuperbes & vaftes édifices que l'Electeur a fait conftruire; il parcourt avec lui l'intérieur de fes Palais, il fe tranfporte dans fes jardins, il lui parle des Villes aggrandies & embellies, des Académies & des autres établiffemens formés autant pour l'utilité que pour l'inftruction des Peuples. Une

expoſition brillante de tout ce que ce Monarque a fait de grand & de magnifique, ſert de prélude à tous les entretiens de notre Antiquaire.

Son Ouvrage porte encore le titre de Tréſor, & des trois volumes dont il eſt compoſé, le premier, imprimé à Berlin en *1696.* & dédié à Fréderic III. Electeur de Brandebourg, qui fut dans la ſuite reconnu Roi de Pruſſe, commence par une deſcription très-ample des plus belles Pierres gravées, & des plus ſinguliers Camées de ce Prince. Les Gravûres qui, au jugement de l'Auteur, ſont antiques, celles qui ne ſont pas encore ſorties de leur ancienne monture, & enfin les Gravûres réputées modernes, compoſent autant d'articles. Le troiſiéme volume imprimé en 1700. comprend par forme de ſupplément un grand nombre d'Antiquités de tous les genres, & dans un chapitre particulier, premiérement un Vaſe d'Agathe d'un travail Egyptien, qui tout endommagé qu'il eſt, peut être regardé comme un Morceau unique, & enſuite quelques Pierres gravées, entre leſquelles tient le premier rang une Gravûre de grand prix, faite par le fameux Dioſcoride, qui y a mis ſon nom, & qui repréſente en relief ſur une Agathe-Onyx, Hercule enchaînant Cerbère. Ce ſont des augmentations que Sa Majeſté Pruſſiéne avoit faites à ſon Cabinet depuis la publication du premier volume de Beger. Car ce Prince, grand Amateur d'Antiquités, ne ceſſoit d'en faire acheter en Italie & ailleurs, & tout récemment il avoit acquis la Collection entiére du fameux Jean-Pierre Bellori.

Chaque explication eſt précédée de la repréſentation de la Pierre gravée qui en fournit le ſujet, & ſi l'on en croit Beger, on ne peut avoir des imitations plus fidéles des originaux. Jean-Charles Schott ſon neveu, qui en a fait le trait, & qui les a toutes gravées, a, dit-il, des yeux clairvoyans, qui ſçavent parfaitement lire dans l'Antique; on peut compter ſur ſa préciſion & ſon exactitude. Je ſuis fâché d'être obligé de contredire ſi ſouvent Beger, quand il s'agit de Deſſein: je reconnois dans ſon illuſtre neveu un grand Antiquaire: je n'ignore pas qu'il s'eſt diſtingué par de bons ouvrages dans cette partie de la Littérature; mais il eſt fort différent de bien écrire, ou de deſſiner avec goût. Schott pouvoit, comme Morel,

rendre en deſſein une Médaille au gré d'un Antiquaire, qui ne demande qu'une certaine fidélité dans la repréſentation du type, lequel eſt ſouvent dans l'original l'ouvrage d'un mauvais Ouvrier ; mais pour des Pierres gravées, dont le principal mérite conſiſte moins dans le ſujet, que dans la juſteſſe & l'élégance des formes, on ne me perſuadera pas qu'un homme qui n'a qu'une foible teinture de Deſſein, & qui même deſſine d'un goût barbare, ſoit capable de les rendre ſans altération. Toutes celles que Schott a gravées en ſont une preuve, elles ont perdu infiniment entre ſes mains ; & je ne crois pas que quelqu'un qui chercheroit à nourrir ſon goût, & à le perfectionner par l'inſpection des belles productions de l'Antique, pût rencontrer en ſon chemin quelque choſe de plus préjudiciable à ſes vûes. Que Beger ne compte donc avoir travaillé que pour les Sçavans, & que ceux-ci profitant de ſes lumiéres, continuent d'avoir pour ſes différens Ouvrages l'eſtime qui leur eſt ſi juſtement dûe.

Qu'ils rendent une pareille juſtice aux travaux du Pere Claude du Molinet, Chanoine Régulier de la Congrégation de France, & qu'ils ne craignent point d'en avoir trop fait pour un homme plein de candeur, & à qui l'on ne peut refuſer le titre de véritable Sçavant. Mais je les avertis d'avance que s'ils ſont amateurs du beau, & s'ils le cherchent dans les Gravûres antiques, ils ne trouveront rien qui les ſatisfaſſe à cet égard, ni qui les affecte, dans la deſcription que cet habile Antiquaire a donné du Cabinet de la Bibliothéque de Sainte Geneviéve. Cet Ouvrage qui a été imprimé à Paris en 1692. cinq années après la mort de l'Auteur, par les ſoins du Pere Sarrebourſe, ſon ſucceſſeur dans l'emploi de Bibliothécaire de la même Abbaye, préſente toutes ſortes de Curioſités, & l'on y rencontre quelques Pierres gravées. Mais de quelle eſpéce ? Il ſeroit tout auſſi bon qu'on n'en eût mis aucune dans cette Collection, qui conſiſte en des Antiques diverſes, des Poids, des Médailles, des Monnoies, des Minéraux, des Animaux rares, des Coquilles ſinguliéres, des Fruits, des Plantes, des Habits, & des Armures étrangères. Pour le dire en un mot, le Pere du Molinet, homme de goût & très-zélé pour le progrès des Lettres, y avoit raſſemblé, ainſi qu'il nous l'apprend dans ſa

Préface, tout ce qu'il avoit cru pouvoir être utile aux Sciences, & servir à l'illustration de l'Histoire, *soit naturelle, soit antique, soit moderne.*

Toutes ces raretés étoient moins le fruit de ses découvertes pendant le cours de près de dix années de recherches, qu'une espéce de tribut que des amis illustres s'étoient empressés de payer à l'estime & au respect qu'inspiroient le sçavoir éminent & les vertus douces de ce digne Génovefain, à tous ceux qui le pratiquoient. Il attribuoit à un bonheur singulier d'avoir pû recueillir les tristes débris du fameux Cabinet de M. de Peiresc, & il avoit amassé environ mille Pierres gravées, qui presque toutes venoient du grand Recueil qu'avoit rapporté d'Italie au commencement du dix-septiéme siécle, Louis Chaduc, de Riom en Auvergne, & Conseiller au Présidial de cette Ville, dans laquelle il est mort le 19. Septembre 1638. âgé de soixante-quatorze ans. Ce Curieux, grand partisan de l'Antique, dit le Pere du Molinet (*a*), » avoit distribué ses Pierres gravées par classes sur des tablettes; la » premiére regardoit la Religion Chrétienne; la seconde conte» noit les Images des faux Dieux; la troisiéme, les têtes des Empe» reurs & autres; la quatriéme renfermoit des Pierres historiques; « la cinquiéme, des revers de Médailles; la sixiéme, des Astrono» miques & Magiques; la septiéme, des Hiéroglyphiques des E» gyptiens; la huitiéme, les Inscriptions; la neuviéme, les Géo» graphiques des Villes; la dixiéme, des Barbares; la onziéme, » des mêlanges; la douziéme enfin étoit des Etrangères «. Il étoit, ce me semble, assez difficile de fournir toutes ces classes, & supposé qu'elles fussent remplies, ce ne pouvoit être qu'en y admettant bien des morceaux équivoques & de fort mauvaises Gravûres, qui toutes ensemble ne devoient pas offrir un spectacle bien agréable. Par un goût assez singulier, Chaduc (*b*) avoit rassemblé trois à quatre cens de ces Pierres gravées, que M. Baudelot nomme *Ithyphalliques*, c'est-à-dire, de ces Amulétes, fruits de l'incontinence & de la débauche. Le Pere du Molinet ajoûte que, » non-seulement une bonne partie de ces Pierres gravées

(*a*) Cabinet de Sainte Geneviéve, p. 119.

(*b*) Eloge de Chaduc, dans les Mémoires de Trévoux, Mars 1727.

» ſont venues au Cabinet de Sainte Geneviéve, mais encore le » Livre manuſcrit original que Chaduc en avoit fait, & qu'il » déſiroit donner au Public. C'eſt le même dont M. Baudelot fait mention dans ſon Livre de l'Utilité des voyages (*a*) » Il eſt » *in-folio*, diviſé en deux parties; la premiére comprend vingt » tables différentes pour trouver chaque Pierre, ſa deſcription & » ſon explication, quoique ſuccincte. La ſeconde contient la fi- » gure de chaque Pierre, que l'Auteur avoit déja fait graver, pour » ſervir à l'impreſſion de ſon Ouvrage », qu'il affectionnoit, mais auquel de longues maladies qui précéderent ſa mort, ne lui permirent pas de mettre la derniére main.

Je n'ai vû ni le Manuſcrit de Chaduc, ni la Collection des Pierres gravées du Cabinet de Sainte Geneviéve; mais ſi les Gravûres que le Pere du Molinet a fait deſſiner, & qu'il a produites dans ſa Deſcription au nombre d'environ cinquante, ſont les plus conſidérables, j'ai raiſon de dire qu'on ne doit pas avoir une grande idée du reſte. On m'a aſſûré que c'étoit le rebut de la Collection de Chaduc, & je n'ai pas de peine à le croire. Il eſt certain que M. le Préſident de Meſmes, & bien d'autres Curieux, avoient fouragé dans ce Cabinet, & en avoient enlevé les plus beaux Morceaux. Ceux que le Pere du Molinet a fait graver, ſont de deux ſortes; les uns ne ſont remarquables que par des Inſcriptions Grecques & Latines; les autres, pour me ſervir de ſes propres termes, ſont des Taliſmans Aſtronomiques, Hiérogly-phiques & Magiques; mais encore une fois je n'y vois rien de fort intéreſſant.

J'ai beaucoup meilleure opinion des Pierres gravées de M. Jacques de Wilde. Je ne puis pas me mettre dans l'eſprit qu'un homme en place & puiſſant, qui étoit paſſionné pour l'Antique, & qui n'épargnoit point l'argent, n'eût raſſemblé que des Morceaux de peu d'importance. Ses nombreuſes ſuites de Médailles rares, ſes Statues, & ſes Bronzes ſinguliers, ne pouvoient ſe trouver dans le même Cabinet qu'auprès de Pierres gravées d'un prix égal. Ce qui fait tort à ces derniéres dans le Recueil des Pierres gravées de M. de Wilde, qui a été rendu public à Amſterdam en 1703. c'eſt

(*a*) De l'Utilité des Voyages, t. 2. p. 302. & 331.

moins

moins la trop grande quantité d'*Abraxas* dont ce Recueil eſt ſurchargé, que l'exécution vicieuſe des Planches qui donnent la repréſentation de ces Antiques. Il doit paroître ſurprenant que M. de Wilde ayant voulu rendre célébre cette partie de ſon Cabinet, en la publiant, ainſi qu'il avoit fait à l'égard de ſes Médailles & de ſes Statues, il ſe ſoit adreſſé à un Graveur tel que celui dont il s'eſt ſervi. Adrien Schœnebeck (*a*), diſciple de Romain de Hoghe, étoit l'homme du monde le moins propre à exécuter un projet de cette nature. Mauvais Deſſinateur, ce qu'il tiroit de ſon propre fonds étoit toûjours dépourvû de graces; mais il réuſſiſſoit encore moins, lorſqu'il s'agiſſoit de rendre les ouvrages d'autrui, & ſurtout ſi c'étoit des ouvrages épurés. Je laiſſe à penſer ce qu'il étoit capable de faire d'après des productions de l'Antique, où le Deſſein ſe doit montrer dans toute ſa pureté.

Suivant l'état qu'en a dreſſé M. Sigebert Havercamp, dans le Catalogue des Médailles & des autres Antiquités de M. de Wilde, qui fut répandu en 1740. lorſqu'on annonça la vente de cette Collection, les Pierres gravées qu'avoit ramaſſé ce Curieux, étoient au nombre de ſept cens cinquante-deux. M. de Wilde n'en a fait graver que cent quatre-vingt-huit, & c'eſt, de ſon propre aveu, le choix de ce qu'il avoit de meilleur, & ce qui devoit ſoûtenir la réputation de ſon Cabinet. Elles ſont rangées ſur cinquante planches: ordinairement il y a quatre types ſur chaque planche, & au milieu eſt la repréſentation d'une Divinité, dont M. de Wilde fait en peu de mots l'hiſtoire; & tout de ſuite il rapporte quelques fragmens d'anciens Poëtes Latins ſur le ſujet de cette Divinité; car c'eſt ſa manie que de citer les Poëtes. Il va plus loin, il croit qu'on ne peut expliquer les Pierres gravées, à moins qu'on n'emprunte le langage de la Poëſie; & il ne manque jamais, après avoir décrit les ſiennes en proſe, aſſez ſuccinctement, de joindre à ſa deſcription des paſſages d'anciens Poëtes Grecs & Latins. Qu'on ne s'attende pas cependant à trouver dans ces vers les éclairciſſemens néceſſaires pour l'intelligence des Pierres gravées qui les accompagnent; l'Auteur ne fait uſage de

(*a*) Adrien Schœnebeck, Hollandois, eſt mort en Moſcovie vers l'année 1714. Il venoit de finir les Planches qui ſont dans l'Hiſtoire des Ordres de Chevalerie traduite en Eſclavon, & imprimée à Moſcou.

ces Poëſies, que pour avoir le plaiſir de faire lire de beaux vers. Que la choſe repréſentée ſur la Pierre, y ſoit ſeulement énoncée, cela lui ſuffit : ainſi il n'y a jamais un rapport direct entre les repréſentations de ſes Pierres gravées, & les paſſages qu'il cite, & ſouvent même il eſt obligé de donner des ſens forcés à ſes explications, pour y faire cadrer les vers qu'il emploie. Il faut avoüer que voilà une idée bien bizarre, & je ne comprends pas comment celui qui l'a haſardée, a pû craindre que quelqu'un voulût lui en conteſter l'invention. Du reſte, comme M. de Wilde ne fit imprimer que peu d'exemplaires de ſon Livre, pour en faire préſent à ſes amis ; il n'eſt pas aiſé à rencontrer, & c'eſt, il n'en faut pas douter, ce qui en fait aujourd'hui le principal mérite.

Après avoir parlé ſi peu avantageuſement des Planches du Livre de M. de Wilde, ne croiroit-on pas qu'il n'eſt pas poſſible de faire plus mal ? Voici cependant un Ouvrage qui a été publié pareillement en Hollande, & dont les Eſtampes ſont encore plus mépriſables. C'eſt la repréſentation des *Antiquités & autres Curioſités de différentes eſpéces, qu'on voit dans la Chambre de Raretés de la Ville d'Utrecht.* Nicolas Chevalier, Libraire & Marchand de Médailles, qui en a été l'éditeur en 1709. ſe propoſoit de faire imprimer ſéparément les explications de toutes ces Curioſités, & d'en former un volume ; mais il n'a pas tenu parole : il s'eſt contenté d'en donner les repréſentations dans celui-ci, qui commence par une liſte générale de tous les Morceaux qui compoſoient ſon Cabinet. On y apprend qu'il s'y trouvoit juſqu'à ſoixante Cachets ou Bagues, dont on ne produit les figures que de vingt-ſix. Et je crois qu'on ne doit pas beaucoup regretter celles qui manquent ; car l'Editeur, connu pour un Brocanteur, ne faiſoit cet ouvrage que pour faire valoir ſa Marchandiſe. Il a certainement choiſi dans ſes Pierres gravées celles qu'il a jugé les meilleures, & cependant il n'emploie que des Gravûres plus que médiocres, & preſque toutes de travail moderne.

A moins que ces derniéres ne ſoient d'une extrême perfection, elles n'ont aucun rang dans les Cabinets, & celles même qui y ſont admiſes en faveur de leur belle exécution, n'y occupent pas à beaucoup près les places les plus diſtinguées. De là je conclus

qu'on ne doit pas faire grand cas de la Collection du ſieur Jean-Martin Ebermayer, de Nuremberg, dont on a donné trois volumes en 1720. 1721. & 1722. qu'on trouve ordinairement réunis en un ſeul, puiſqu'autant qu'on en peut juger, ce n'eſt qu'un aſſemblage de Pierres nouvellement gravées en Allemagne. Quelques-unes paroiſſent avoir été exécutées d'après des Eſtampes connues, d'autres d'après des Deſſeins qui ont pû avoir été faits exprès, mais qui n'en ſont pas meilleurs; pluſieurs ſont des copies de types de Médailles, & le plus grand nombre ſont des imitations de Gravûres antiques de réputation. C'eſt fort inutilement, ce me ſemble, que M. Jean-Jacques Bayer, Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité d'Altorff, & Auteur des Diſcours de la premiére partie de cet Ouvrage, s'efforce de prouver que ces copies ou ces imitations de l'Antique, approchent beaucoup de la beauté des originaux, & qu'elles ſont à leur égard, ce que ſont par rapport aux Médailles antiques, les copies qui ont été faites de ces derniéres par le Padouan. Que s'il eſt vrai, comme il l'aſſûre, qu'il y ait dans ce même Cabinet, des Gravûres antiques originales, je ne puis croire que ce ſoient des Morceaux bien précieux; autrement l'on n'auroit pas manqué de les indiquer, & de les faire remarquer; on leur auroit aſſigné une place particuliére; au-lieu que confondues avec les copies, & l'exécution des Planches qui devoient les repréſenter dans le Livre dont on faiſoit part au Public, ayant été confiée à un mauvais Deſſinateur, & à un Graveur tout auſſi peu intelligent, il n'eſt plus poſſible d'en faire la diſtinction.

Mais quoi qu'il en ſoit, j'ai de la peine à me perſuader que ce Cabinet fût auſſi abondant en belles Gravûres qu'on veut nous le faire entendre, & qu'il s'y trouvât de véritables Antiques. On y paroît trop occupé d'enrichir certaines Gravûres modernes, pour les faire briller davantage: on ſemble ne les eſtimer, qu'à proportion du nombre de figures dont elles ſont chargées; c'eſt alors qu'on les monte avec plus de ſoin dans des cercles d'or émaillés, & qu'on les environne même de Pierreries. Cela fait-il beaucoup d'honneur au goût du Maître de ce Cabinet? Car qui ne connoît le véritable prix de ces grands Morceaux de Gravûre faits en Allemagne?

Plus il y a d'ouvrage, moins le travail en eſt recherché. C'eſt bien pis dans les deux derniéres parties, qui comprennent des Têtes ou Portraits. Sans égard pour la vérité, qu'il n'eſt jamais permis d'altérer, on y entreprend de donner des ſuites complétes de Portraits d'hommes illuſtres de l'Antiquité, des Empereurs depuis Jules-Céſar juſqu'à nos jours, des Rois de France, à commencer avec la Monarchie; de tous les Doges de Veniſe. Combien faut-il pour cela ſuppoſer de faux Portraits? Voilà pourtant ce que M. Erhard Reuſch, qui a compoſé l'explication, ou du moins la deſcription de ces deux derniéres parties, trouve admirable; & ce qui lui paroît encore plus rare, c'eſt que toutes les Gravûres qui compoſent cette Collection, & le nombre en eſt infini, aient toutes été faites par un ſeul homme. Cet homme ſingulier, qu'il oſe comparer à tout ce qu'il y a eû de plus excellens Graveurs, eſt Chriſtophle Dorſch, de Nuremberg; mais c'eſt mal faire ſon éloge, & lui rendre un mauvais office, que de mettre tant d'ouvrages ſur ſon compte. Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de tant graver, & de s'en acquitter parfaitement.

Le plus ſûr moyen de plaire, & de réunir tous les ſuffrages, eſt de ne préſenter que de l'excellent, dans quelque genre que ce ſoit, au haſard de donner un moindre nombre de choſes; & c'eſt ainſi qu'en a uſé ſagement Madame Le Hay, encore plus connue ſous le nom de Mademoiſelle Cheron, qui eſt ſon nom de fille, lorſqu'elle a formé ſa ſuite de Pierres gravées antiques. Elle débuta par la fameuſe Cornaline du Cabinet du Roi, appellée le Cachet de Michel-Ange, parce que, ſuivant une tradition, aſſez généralement reçûe, ce grand Sculpteur l'a eue en ſa poſſeſſion. Elle en fit un Deſſein très-terminé, & enſuite un Tableau: l'Eſtampe gravée par Bernard Picart avec tout le ſoin dont il pouvoit être capable, parut en 1709. Cet eſſai attira l'attention de tous les Amateurs des beaux Arts. Le projet de Madame Le Hay n'avoit point encore été tenté en France; la Cornaline dont elle donnoit la repréſentation étoit un Morceau merveilleux & unique; perſonne n'avoit préſenté avant elle des Pierres gravées ſous une forme ſi attrayante.

Les uns louerent l'entrepriſe de Madame Le Hay, & firent

beaucoup valoir le fervice qu'elle rendoit au Public, & le Pere Tournemine, fçavant Jéfuite, qui n'étoit pas avare de loüanges, fut un de fes plus ardens panégyriftes. Il fit un éloge pompeux de la Cornaline antique, & de la copie qu'en avoit faite Madame Le Hay, dans une defcription de ce Monument qu'il publia peu de tems après que l'Eftampe en eut paru (*a*). Ce fut là qu'il avança que cette Antique étoit un ouvrage de Pyrgotéles, que le fujet étoit une Vendange, & qu'Alexandre qui s'en fervoit de cachet, l'avoit fait graver, lorfque vainqueur des Perfes, & méditant la conquête des Indes, il affectoit de prendre le nom & les ornemens de Bacchus. Il ajoûte que le fameux Raphaël d'Urbin l'eftimoit infiniment, & qu'il en avoit même tranfporté deux figures dans un de fes Tableaux repréfentant Judith fortant de la tente d'Holoferne. C'eft mettre fur le compte de Raphaël ce qui appartient à Michel-Ange ; & lorfqu'on fe trompe fur un fait récent & auffi public que celui-ci, il me paroît qu'on eft fort expofé à fe méprendre fur des événemens anciens, & principalement lorfqu'on en veut établir qui n'ont pour fondement que de fimples conjectures.

D'autres perfonnes moins prévenues que le Pere Tournemine, en faveur de Madame Le Hay, trouverent mauvais que d'une Gravûre traitée comme il convenoit, dans le goût du Bas-relief, elle en eût fait en quelque maniére un Tableau moderne, en y ajoûtant un ciel, en y obfervant une dégradation dans la pofition des figures, & dans la diftribution des ombres & des lumiéres, en y cherchant enfin des effets de clair-obfcur : toutes licences dont Madame Le Hay prétendoit cependant fe faire un mérite. Mais fi l'on ne pouvoit les lui pardonner, on devoit lui fçavoir encore plus mauvais gré d'avoir traduit l'Antique dans fa propre maniére, d'avoir deffiné le nud de fes figures, de les avoir drappées, de leur avoir donné des caractères & des airs de tête, tout cela fi éloigné du vrai goût antique, & tellement dans celui de l'Auteur moderne, que ce qu'elle offroit pouvoit paroître un morceau de fon invention, plûtôt qu'une imitation d'une Gravûre faite du tems d'Alexandre, ainfi qu'elle étoit annoncée.

(*a*) Mémoires de Trévoux, Février 1710.

Tel étoit le langage des gens de l'Art. Les Sçavans crurent reconnoître bien d'autres défauts dans la nouvelle production. Ils soûtinrent que Madame Le Hay avoit trop donné à son imagination, & qu'elle avoit obmis plusieurs choses essentielles. M. Philibert-Bernard Moreau de Mautour, de l'Académie des Belles-Lettres, fut un des premiers dont elle eut à essuyer la critique. A peine l'Estampe de Madame Le Hay étoit-elle au jour, qu'il en fit graver une autre chez Montbard, au commencement de 1710. d'après la même Cornaline, ou, ce qui est plus exactement vrai, il se contenta de faire copier l'Estampe de Madame Le Hay, ainsi que le firent observer les partisans de cette Dame, après y avoir fait rectifier suivant ses idées, tout ce qui lui parut n'être pas conforme à la Gravûre antique. Je ne ferai point le paralléle de ces deux Estampes, elles sont entre les mains de tout le monde, il est aisé de les confronter, & de voir en quoi elles diffèrent. Je me contenterai de remarquer, que plusieurs des corrections de M. de Mautour étoient véritablement nécessaires; car Madame Le Hay avoit cru appercevoir sur la Cornaline des objets qui n'y étoient certainement pas.

C'est ce qui détermina M. de Mautour à donner à son Estampe le titre de *Dessein nouveau & exact*, & il fit mettre au bas l'extrait d'une Dissertation qu'il avoit lûe à l'Académie des Belles-Lettres, & dont on trouve le précis dans le premier volume de l'Histoire de cette illustre Compagnie (*a*). Il étoit dans l'opinion que le sujet de cette admirable Pierre gravée, dont il dit un peu trop légérement, & sans preuve, que Raphaël d'Urbin a été possesseur, étoit une espéce de Fête & de Sacrifice en l'honneur de Bacchus, & en mémoire de sa naissance, & non des Vendanges à la maniére des Anciens, comme le prétendoit Madame Le Hay. Il fit voir aussi que c'étoit sans fondement que cette Gravûre étoit attribuée à Pyrgotéles.

Si M. de Mautour eût été bien conseillé, il s'en feroit tenu là; mais il étoit pere d'une idée qu'il affectionnoit, il voulut s'en faire honneur, & il eut le chagrin de se voir soûmis lui-même à une critique amère & trop humiliante. On lui fit sentir le peu de

(*a*) Mém. de l'Académie Royale des Belles-Lettres, tom. I. p. 270.

ſolidité de ſes conjectures hazardées ; on lui reprocha ſes incertitudes & ſes contradictions (*a*). On lui montra que c'étoit mal-à-propos & ſans néceſſité qu'il confondoit Bacchus avec Apollon ; que le Graveur ancien étoit trop intelligent pour avoir, dans la même compoſition, repréſenté ainſi qu'il le vouloit, une même Divinité ſous la figure d'un enfant & ſous celle d'un homme fait ; qu'indécis ſur ce que pouvoit ſignifier ce vieillard aſſis, il avoit laiſſé le choix entre Athamas Roi de Thébes, le vieux Siléne, ou un Faune, & l'on plaiſanta ſur cette alternative.

On auroit pû profiter encore de l'embarras que lui cauſe ce cheval qui ſe cabre ; il nuit à l'ordre de ſon ſyſtême, & pour l'y faire entrer, il s'en faut peu qu'il ne le métamorphoſe en un tigre, ou un léopard. Mais ſi on le ménagea ſur cet article, il ne manqua rien au ridicule qu'on tâcha de jetter ſur la façon dont il expliquoit la figure d'un Pêcheur, gravée ſur la Cornaline dans une eſpéce d'exergue. Cette explication a en effet quelque choſe de ſi ſingulier, que je ne puis m'empêcher de la rapporter. M. de Mautour ſe rappelle une Idylle de Théocrite, dans laquelle un Pêcheur raconte, qu'aſſis ſur une roche au bord de la mer, il lui avoit ſemblé avoir été occupé pendant toute la nuit à jetter la ligne, & qu'enfin il avoit eû le bonheur de ſe ſaiſir d'un poiſſon d'or. Le Pêcheur de la Cornaline a la ligne à la main, il paroît aſſis ſur un rocher dans une plage maritime. Pourquoi ne ſeroit-ce pas celui de Théocrite ? Et comme ce Poëte vivoit à la cour de Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte, qui fit célébrer dans Alexandrie une Fête magnifique à l'honneur de Bacchus, l'Auteur de la Diſſertation ſe croit en droit d'en conclure, que l'habile Artiſte qui a gravé une pareille Fête ſur le précieux Monument qu'il explique, étoit contemporain de Théocrite. Quelle conſéquence !

On ſoûtient mal une mauvaiſe cauſe : M. de Mautour juſtement piqué, voulut plaider la ſienne (*b*) ; il prétendit faire tomber toutes les imputations qu'on lui faiſoit ; mais il ſe défendit très-foiblement ; ſes raiſons ne furent goûtées de perſonne. Une nouvelle attaque ſuivit de près celle qu'il venoit d'eſſuyer. Le P. Tournemine,

(*a*) Mém. de Trévoux, Juin 1710. (*b*) Mercure Galant, Août 1710. p. 82.

qui s'étoit déja signalé en faveur de Madame Le Hay, accourut encore au secours de cette illustre, & sous le nom de son mari, il fit paroître un Ecrit intitulé : *Remarques de M. Le Hay sur la manière de graver & d'expliquer les Pierres antiques, faites à l'occasion de deux Estampes de la Cornaline du Roi, appellée le Cachet de Michel-Ange.* S'il m'est permis d'en dire mon sentiment, on y avance, ce me semble, avec un peu trop de confiance, que la Gravûre antique est telle que Madame Le Hay l'a dessinée, & que son Estampe ne peut souffrir aucun changement. « Je conviens » que ceux qui étant nés pour le Dessein, ont cultivé leur génie » par l'étude des belles Antiques, doivent sçavoir mieux lire que » les autres sur les Pierres gravées, où les objets disparoissent » presque par leur petitesse, & qu'ils peuvent entrer plus sûre- » ment dans l'intention des anciens Maîtres de l'Art ». Mais en admettant ce principe, qu'en résulte-t-il; sinon de quoi faire sans retour le procès à Madame Le Hay ? Car si elle avoit bien médité sur l'Antique, elle auroit dû se convaincre que la conduite des anciens Graveurs en Pierres fines, étoit la même que celle des Sculpteurs, lorsque ceux-ci exécutoient des Bas-reliefs : s'ils eussent agi autrement, ils auroient méconnu ce que leur Art comportoit.

Les Pierres gravées sont faites pour en tirer des empreintes, & ces empreintes ne sont dans la vérité, & ne doivent être que de petits Bas-reliefs. Or comme dans les Bas-reliefs les figures qui occupent les premiers plans, ont toûjours plus de saillie que celles qui leur servent de fond ; de même les anciens Graveurs ont dû toucher légérement les figures qui sont sur les derriéres dans leurs compositions, & prononcer avec plus de fierté celles qui sont placées sur le devant. C'est donc faute d'y avoir assez réfléchi, que Madame Le Hay s'est imaginée que les Gravûres n'avoient été traitées ainsi, que pour donner à l'ouvrage le caractère du Tableau, & qu'en conséquence elle a sans scrupule dénaturé les Pierres gravées qu'elle dessinoit, & de Bas-reliefs qu'elles étoient, elle a osé en faire autant de Tableaux.

C'est une autre erreur d'avancer, ainsi que le fait l'Auteur des Remarques, quel qu'il soit, qu'on doit sçavoir gré à quelqu'un

qui évite la féchereffe du Bas-relief dans la repréfentation qu'il donne d'une Gravûre antique. Premiérement c'eft avoüer ce qu'on conteftoit, c'eft convenir que les Pierres gravées ne font point travaillées dans l'efprit des Tableaux, mais dans celui des Bas-reliefs. Et fuppofé qu'il fût vrai, ce qui n'eft pas, que la féchereffe fût un vice inféparable de ce genre de Sculpture, on n'auroit pas dû le faire difparoître, ni même le pallier. Quel jugement veut-on qu'on porte d'un ouvrage, fi dans la copie qu'on produit, on en a changé le caractère ? Eh! que rifque-t-on à être vrai? Craint-on de devenir garant des fautes d'autrui? Mais il n'eft point ici queftion de défauts à éviter; bien au contraire, le Graveur habile dont on a deffein de faire connoître les productions, exige qu'on reconnoiffe en lui une intelligence fupérieure, qui lui a fait juger en opérant, du bon effet de fon travail; & s'il en a été fatisfait, comme il n'en faut pas douter, pourquoi vouloir lui prêter d'autres vûes que les fiennes? Encore une fois, quand on copie quelque chofe, l'imitation ne peut être affez conforme à l'original. L'Auteur de l'Ecrit en tombe d'accord par rapport aux Médailles, & c'eft une régle qui n'admet aucune exception.

M. de Mautour ne pouvoit fouffrir, que fous prétexte de réforme, on fit le moindre changement dans les Antiques, qu'on repréfentoit en Eftampe ou en Deffein; il vouloit les voir dans leur pureté, fans augmentation, fans diminution aucune, & tout le monde conviendra qu'il avoit raifon. Pour excufer Madame Le Hay, l'on dit que dans les licences qu'elle a prifes, elle n'a fait que fuivre l'exemple de Raphaël. Il feroit difficile de le prouver. Il faudroit montrer quelque Deffein avéré de ce grand Peintre, copié d'après quelque Monument antique connu; alors on jugeroit par la confrontation de l'un & de l'autre, fi ce qu'on lui impute eft fondé. Le Camée qu'on cite, & qu'on prétend lui avoir fourni l'idée du Jugement des trois Déeffes, qu'a gravé Marc-Antoine, ne fait rien dans la caufe de Madame Le Hay. Si Raphaël en l'imitant, a jugé à propos de ne pas fuivre à la lettre l'ordonnance de ce Camée, il le pouvoit: il ne préfentoit pas fon Eftampe au Public comme une copie d'une Antique, mais comme un Morceau de fon invention, & qui portoit même fon nom. Il refteroit

à examiner ſi ce Camée dont on veut ſe faire un titre, étoit véritablement antique : je ſoupçonne le contraire. J'en ai vû tant d'autres qu'on vouloit faire paſſer pour antiques, & qui n'étoient que modernes, & même faits d'après des Eſtampes de Raphaël, que je crois pouvoir avancer que celui-ci ne mérite pas une plus grande autorité. Du reſte il me paroît que le Défenſeur de Madame Le Hay montre un peu trop de vivacité ; auſſi cette querelle lui étoit-elle en quelque façon perſonnelle, puiſque c'étoit lui qui avoit ſuggéré à Madame Le Hay l'inſcription qu'elle avoit mis au bas de ſon Eſtampe, & que cet intitulé avoit occaſionné la diſpute.

La Réplique de M. Moreau de Mautour ne ſe fit point attendre ; il la fit paroître ſous le titre de *Réponſe à un Ecrit intitulé : Remarques de M. Le Hay ſur la maniére de graver, & d'expliquer les Pierres gravées.* Elle eſt de même étendue que la Piéce qui y avoit donné lieu ; c'eſt pareillement une Brochure de douze pages, & elle eſt montée ſur le même ton. M. Le Hay, ou celui qui parloit en ſon nom, avoit dit que les Livres ne donnent pas toûjours du goût pour les Arts, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les belles Pierres gravées fiſſent naître, non de ces idées hazardées, & de ces amas bizarres de citations forcées qu'on donne pour des Diſſertations, mais de ces conjectures heureuſes qui viennent ſi bien au ſujet, qu'il ſemble à tout le monde que les Anciens n'ont pû penſer autrement. M. de Mautour s'applique ce trait de malignité ; il ſe perſuade qu'on a voulu tirer ſur lui, & ſe livrant au reſſentiment, il tombe à ſon tour ſur M. Le Hay, il lui reproche ſans ménagement ſon inſuffiſance, il affoiblit autant qu'il peut ſes raiſonnemens & ſes preuves, il l'attaque juſques dans le titre de ſon Ecrit. Car qui ne croiroit, dit-il, ſur une telle annonce, que l'Auteur eſt un Antiquaire du premier ordre, qui va donner des leçons aux Sçavans pour faire graver, & pour expliquer les Pierres antiques, & qui ne témoignera de la ſurpriſe de voir que loin d'effleurer ſeulement cette matiére qui étoit intéreſſante, on ne ſonge qu'à excuſer tant bien que mal Madame Le Hay ſur les changemens & les omiſſions qu'on avoit fait remarquer dans ſon Eſtampe ? Et il faut l'avoüer, le titre de l'Ecrit que réfute M. de Mautour eſt

trop impofant, celui de fimple juftification lui convenoit beaucoup mieux.

Cette difpute commençoit à fe calmer, lorfque M. Baudelot excité par quelques amis, & flatté de l'efpoir d'un meilleur fuccès, fe mit fur les rangs, & voulut auffi être l'interpréte d'une Antique qui partageoit ainfi les fentimens, & fur laquelle il lui fembloit avoir plus de droit que perfonne. Long-tems avant qu'elle fût devenue fameufe par les divers combats qu'elle avoit occafionnés, il en avoit en effet déja jetté les premiers traits dans un de fes Livres (*a*). S'il n'étoit pas moins prévenu que M. de Mautour contre l'ouvrage de Madame Le Hay, il étoit fort éloigné d'adopter les opinions de fon confrère : il trouvoit que dans la repréfentation que celui-ci avoit donné de la Cornaline en queftion, il y avoit encore, quoiqu'elle fût plus conforme à l'original, plufieurs chofes qui n'étoient pas exprimées avec jufteffe. Il fit donc faire un nouveau Deffein, affez exact, fi l'on veut, mais où l'on ne trouvera ni efprit, ni faveur, & il le fit graver dans deux fens différens, l'un comme le fujet fe préfente fur la Pierre, & l'autre comme il fe voit à l'empreinte, afin qu'on pût faire plus commodément la comparaifon de fon Eftampe avec celles qui avoient déja paru, & avec la Cornaline même.

Un goût naturel pour tout ce qui s'appelle Antiquités, lui avoit, dit-il, fait regarder celle-ci avec plus de foin, & peut-être avec plus de talent, que la plûpart de ceux qui l'avoient obfervé avant lui. Il crut y reconnoître certains *traits caractérifans* qui en dévoiloient tout le myftère ; il les recueillit & les employa pour la conftruction d'un fyftême particulier, qui lui parut auffi fpécieux, que facile à juftifier ; mais avant que de rien hazarder, il propofa fes idées (*b*) à l'Académie des Belles-Lettres, & comme on lui fit fentir qu'elles ne déplaifoient pas, il rechercha de nouvelles preuves, & ayant mis enfemble tous fes matériaux, il en compofa une Differtation qu'il eut l'honneur de préfenter à Monfeigneur le Duc d'Orléans, & qu'il fit imprimer en 1712. fous le titre de *Fête d'Athènes repréfentée fur une Cornaline antique du Cabinet du Roi.*

(*a*) Utilité des Voyages, t. 2. p. 315.

(*b*) Elles font rapportées par extrait dans l'Hiftoire de l'Académie des Belles-Lettres, t. 1. p. 270.

Après avoir fait *l'hiſtoire moderne* de cette Pierre gravée, c'eſt-à-dire après avoir nommé tous ceux qui l'ont eû en leur poſſeſſion depuis Michel-Ange, juſqu'au tems qu'elle eſt entrée dans le Cabinet du Roi (*a*), M. Baudelot fait voir combien les Grecs étoient ſoigneux de conſacrer par des Monumens de toute eſpéce, les faits qui intéreſſoient le Public, & même ceux qui ne regardoient que de ſimples particuliers, & il en rapporte divers exemples. Il montre enſuite que le Graveur de cet inimitable Morceau, qu'il ſoupçonne avoir vécû du tems de Cimon, Général des Athéniens (car puiſque Madame Le Hay & M. de Mautour avoient fixé des époques, il falloit bien que le nouveau Diſſertateur en établît auſſi une) il montre, dis-je, que cet habile Artiſte a repréſenté ſur cette Cornaline, la Fête qu'on nommoit à Athènes *les Pyanepſies*. Cette Fête conſacrée à Apollon, devoit ſon origine au vœu que fit Théſée de rendre à cette Divinité des actions de graces, s'il retournoit vainqueur du Minotaure. On la célébroit en pleine campagne : on y ſacrifioit à Hécale, en mémoire de l'hoſpitalité qu'elle avoit exercée envers Théſée ; & comme c'étoit dans la ſaiſon des fruits, on en ſervoit, & principalement des féves, à toute l'aſſemblée, ce qui faiſoit qu'Athénée nommoit cette Fête en plaiſantant, *la Fête péteuſe*.

Cette explication eſt aſſûrément ingénieuſe, & M. Baudelot n'omet rien de tout ce qui peut la faire valoir. Il fouille dans tous les Auteurs, il s'autoriſe de leurs témoignages. Chemin faiſant il éclaircit, il reſtitue même pluſieurs paſſages difficiles, ou corrompus. Ces recherches ne peuvent que rendre intéreſſante & inſtructive ſa Diſſertation ; mais l'explication de Madame Le Hay n'eſt-elle pas plus naturelle, priſe dans ſa plus grande ſimplicité ? Elle n'a pas du moins beſoin d'un ſi long commentaire, ni d'être étayée d'un ſi grand nombre de conjectures. Avant qu'on eût ſongé à diſſerter ſur cette Antique, lorſqu'elle étoit encore entre les mains du ſieur de Bagarris, elle ne portoit point d'autre nom que celui de *Botryologie*, ou de Vendange (*b*).

Madame Le Hay avoit omis dans ſon Eſtampe ce Pêcheur, qui

(*a*) Voyez ce que j'ai rapporté ſur ce ſujet dans la Note qui ſe trouve au bas de la page 60.

(*b*) De la néceſſité de l'uſage des Médailles dans les Monnoies, par de Bagarris, pag. 9.

qui eſt ſur la Gravûre antique dans une eſpéce d'exergue. Elle le regardoit comme une figure poſtiche, & qui n'ayant aucune liaiſon avec le ſujet principal, ne méritoit pas d'être conſervée. Elle pouvoit en cela ſe tromper : de quelque façon que ce fût, elle ne devoit rien ſupprimer ; tout Copiſte, je ne puis le répéter aſſez ſouvent, doit être exact & fidéle. Je ne penſe pas d'ailleurs que cette figure ne veuille rien dire. Il m'eſt venu ſur cela une idée qui n'eſt pas tout-à-fait dépourvûe de vraiſemblance ; mais que je ne garantis pas, & que je ne propoſe même qu'en tremblant. Je regarde cette figure de Pêcheur comme une eſpéce de Logogriphe, dont le Graveur s'eſt ſervi pour marquer ſon nom.

Ces Logogriphes ne ſont point ſans exemple dans l'Antiquité. Cicéron étant Queſteur en Sicile, offrit aux Dieux du Pays une ſtatue d'argent ; & Plutarque (*a*) remarque qu'il y fit graver tout au long ſes deux premiers noms *Marcus Tullius*, & qu'au lieu de les faire ſuivre de ſon ſurnom *Cicero*, il ordonna au Graveur d'y ajoûter un pois chiche. Sauron & Batrachus, deux Sculpteurs célébres de Lacédémone, n'ayant pû obtenir que leurs noms fuſſent mis dans l'inſcription du Temple d'Octavie qu'ils avoient conſtruit, s'aviſerent de tailler ſur les baſes des colonnes un Lézard & une Grenouille, qui étoient les ſymboles de leurs noms, & ſe firent ainſi connoître pour les Architectes de ce grand édifice (*b*). M. le Baron de Stoſch (*c*) a cru qu'un beau vaſe de marbre de la Vigne Juſtinienne à Rome, ſur lequel on voit un Lézard, étoit l'ouvrage du même Sauron. Et ne pourroit-on pas dire auſſi que cette étoile qui accompagne le nom de Dioſcoride, ſur une Pierre gravée repréſentant le Portrait d'Auguſte, rapportée par le même M. de Stoſch (*d*), & qui eſt actuellement en Hollande dans le Cabinet qu'a laiſſé M. le Comte de Thoms, eſt un ſymbole qui y a été mis d'abondant par le Graveur ; que c'eſt une alluſion de ſon nom *Dioſcuride*, car c'eſt ainſi qu'il l'écrivoit, à celui des Dioſcures, nom que les Grecs donnoient aux étoiles bienfaiſantes de Caſtor & de Pollux. Je ne ſçai ſi je rencontre juſte, mais je ne vois pas quelle autre ſignification pourroit

(*a*) *Plutarc. in vit. Ciceron. init.*
(*b*) *Plin. lib. 36. c. 5.*
(*c*) Dans la Préface que M. de Stoſch a mis à la tête de ſon Livre ſur les Pierres gravées.
(*d*) Dans le même Livre, Pl. 25.

avoir cette étoile, ni pourquoi elle auroit trouvé place en cet endroit.

Je reviens à la figure du Pêcheur, & je dis que ſi on la prend dans le ſens que je lui donne, le mot Grec Α'λιεὺς, qui ſignifie *un Pêcheur*, doit conduire à la découverte du nom du Graveur de notre Cornaline; à quoi j'ajoûte qu'en partant de là, on pourroit fort bien ſuppoſer que c'eſt un ouvrage d'Allion, excellent Graveur, de qui l'on a des Pierres gravées d'une ſinguliére beauté. Mais encore une fois, ma remarque ne doit être regardée que comme une conjecture, qui peut pourtant obtenir quelque créance, s'il eſt vrai, ainſi que l'a obſervé M. Gori (*a*), que tous les noms des Grecs, tant des hommes que des femmes, n'aient jamais été ſans quelque ſignification.

L'explication que M. Baudelot donnoit de cette figure de Pêcheur, étoit bien différente. Il penſoit qu'elle n'étoit où on la voit, que pour déſigner plus particuliérement le lieu dans lequel la Fête qu'il décrit s'étoit célébrée. Il croit reconnoître l'entrée du Pirée, il apperçoit Athènes dans le lointain, & la carte des environs de cette Ville à la main, il y proméne le ſpectateur, & lui fait obſerver tous les endroits qui ſont relatifs à ce qui eſt repréſenté dans la Gravûre antique. Il imagine encore que le Pêcheur dans une ſituation tranquille, eſt une image de la liberté & du repos que Théſée avoit procuré aux peuples de l'Attique par ſes exploits. C'eſt faire uſage de tout; auſſi n'y a-t-il rien dans la Cornaline que M. Baudelot ne décrive, & dont il ne tire avantage, pour montrer de l'érudition.

Ce n'eſt point une corbeille, ce ne ſont point des vaſes ordinaires que portent quelques-unes des figures, c'eſt le *Kernos*, ce ſont les *Cotyles*, qui dans la cérémonie qu'on décrit ſervoient à mettre les liqueurs, & les fruits qui devoient être diſtribués aux perſonnes qui avoient aſſiſté à la Fête ; & l'on apprend quelle étoit la forme & quel étoit l'uſage de ces ſortes de vaſes chez les Grecs. Un bout de terraſſe d'où ſort un ſep de vigne, paroît aux yeux du Diſſertateur une hure de ſanglier, placée en cet endroit à deſſein de conſacrer un des travaux de Théſée. Le

(*a*) *Muſeum Florent. t. 2. p. 15.*

Satyre lui fournit une occafion de parler des Satyres danfeurs, qu'on introduifoit dans les Fêtes & dans les Jeux ; à moins qu'on ne veuille que cette figure foit la Statue du Dieu Pan, que Miltiades, pere de Cimon, avoit érigée auprès d'Athènes, fur le lieu même où M. Baudelot établit fa fcéne. Le voile étendu fous lequel la compagnie s'eft mife à l'ombre, eft pour lui une preuve qu'on célébre le facrifice inftitué en l'honneur d'Hécale, lequel fe faifoit en plein air. Il rend raifon de la pofition de l'oifeau, & pourquoi on trouve un bélier ou un bouc dans cette compofition. Aucune chofe, comme l'on voit, n'y a été mife au hazard, ou de caprice ; tout y eft concerté, dit M. Baudelot, & a un rapport ou avec la Fête, ou avec fon inftituteur. Peut-être trouvera-t-on que ces recherches vont trop loin ; & pour moi je ne doute nullement que fi le Graveur revenoit, il ne parût étonné de toutes les idées fingulières qu'on lui prête. Mais M. Baudelot en avoit befoin pour fon explication : que feroient devenus fans cela tous les matériaux qu'il avoit préparés pour la conftruction & l'embelliffement de fon fyftême ?

Les Journaliftes de Trévoux, intéreffés à foûtenir l'explication du R. P. Tournemine, ne manquerent pas d'attaquer celle de M. Baudelot (*a*). Ils firent le paralléle de l'une & de l'autre, & prenant celle de l'Académicien par fon foible, ils prétendirent le convaincre de variation & d'incertitude. Nous admirons, difent-ils, fa vafte érudition, qui paroît dans les preuves qu'il apporte, & dans les digreffions où il fe laiffe quelquefois entraîner ; mais nous ne reconnoiffons point le goût délicat de l'ancienne Gréce, dans cette multiplicité d'actions dont M. Baudelot a chargé fon fujet. Les plus bizarres compofitions des Peintres de l'Ecole Lombarde n'ont, felon eux, rien de plus choquant. La comparaifon eft-elle bien jufte ?

Au milieu de ces combats littéraires, Madame Le Hay travailloit fans relâche à remplir fon projet. Elle continuoit de deffiner en grand les plus belles Pierres gravées du Cabinet du Roi, & celles que lui fourniffoient les plus confidérables Cabinets de Paris ; car elle avoit fait inviter tous ceux qui poffédoient des

(*a*) Mémoires de Trévoux, Décembre 1712.

Pierres gravées d'un bon goût, de lui en envoyer des emprein-tes, s'engageant d'en faire des Eſtampes (*a*). Plus elle avançoit, plus elle étoit perſuadée que c'étoit le meilleur moyen de faire eſtimer des morceaux qu'on ne priſoit pas aſſez, parce que leur beauté étoit renfermée dans un trop petit eſpace. Son intention étoit de plaire; ainſi moins occupée de ſatisfaire les Sçavans, que de ſe rendre agréable aux amateurs de l'Art, elle ne penſoit qu'à embellir ſes Deſſeins, & prenant chaque jour de plus grandes libertés, elle pouſſa la licence juſqu'à décompoſer pluſieurs des Antiques qu'elle imitoit; elle renverſa la diſpoſition des figures, elle les éclaira à ſa maniére, elle ajoûta des fonds de Payſage, elle les mit entiérement à la moderne.

Les derniéres années de ſa vie furent employées à ce travail; car Madame Le Hay qui l'avoit commencé en 1709. mourut le 3. Septembre 1711. regrettée de tous les honnêtes gens qui l'avoient connue. Elle avoit eſſayé de graver elle-même quelques-unes de ſes Planches; mais elle s'occupa plus volontiers à préparer des Deſſeins, ou à en faire faire ſous ſes yeux par les deux niéces de ſon mari, Meſdemoiſelles Marie-Urſule, & Jeanne de la Croix, auxquelles elle avoit enſeigné la Peinture. Il ſe trouva à ſa mort pluſieurs de ces Deſſeins, que M. Le Hay ſon époux prit ſoin de faire graver & de publier. Pour que la ſuite ſoit complette, elle doit être compoſée de quarante-quatre Planches, dans le nombre deſquelles ſont compris le Portrait de Madame Le Hay, un Bas-relief de bronze, ſuppoſé antique, du Cabinet de M. l'Abbé Bignon (*b*), les Portraits du jeune Ptolémée & de Cléopatre, d'après des Médaillons; une Planche ſur laquelle ſont repréſentés au ſimple trait, dans leur grandeur véritable, les ſujets de pluſieurs Pierres gravées, qui ſe trouvent deſſinés en grand dans la ſuite; & enfin deux ſujets, Narciſſe amoureux de lui-même, & Alexandre dans la Ville des Oxidraques, de l'invention de Madame Le Hay, & traités dans le goût des Gravûres antiques. On auroit pû s'épargner la peine de donner place dans ce Recueil à ces deux derniers Morceaux;

(*a*) Mém. de Trév. Février 1710.

(*b*) M. l'Abbé Raguet en a donné l'explication, qui ſe trouve dans les Mémoires de Trévoux, mois de Juillet 1714.

car

car ils ne servent qu'à rendre plus sensibles les infidélités de l'Auteur. En général toutes les Planches sont bien exécutées; on n'y a employé que de bons Graveurs.

A mesure que Madame Le Hay mettoit quelque Estampe au jour, le R. P. Tournemine en fournissoit les explications dans les Mémoires de Trévoux. Il donna au mois de Juillet 1710. la description d'une Cornaline de M. Lauthier Avocat au Conseil, & Sécretaire du Roi, représentant le mariage, ou plûtôt la rencontre de Bacchus & d'Ariadne; & dans le mois de Juin 1711. il en publia deux autres, l'une d'une Pierre gravée antique du Cabinet du Roi, sur un Jaspe; l'autre d'une Cornaline du Cabinet de M. Bourdaloue, célébre Curieux. Il y a tout lieu de croire que cette derniére représente Venus caressant le Dieu Mars, ou l'Impératrice Faustine accompagnée du Gladiateur qu'elle aimoit. Mais ces explications étoient trop simples, dans un tems où toutes les Gravûres antiques d'un certain ordre, devoient être l'ouvrage de Pyrgotéles, & faites pour Alexandre. On présenta celle-ci sous des noms si magnifiques, & l'on en alla chercher le sujet dans l'histoire même de ce Conquérant de l'Asie. On imagina que cette femme qui pose le pied sur la tête coupée d'un homme (ce qui me paroît dans la Gravûre antique n'être autre chose qu'un bout de terrasse) & qui s'efforce de retenir un Guerrier qui se sépare d'elle avec horreur, est la femme de Spitaméne, qui après avoir assassiné son mari, en porte elle-même la tête à Alexandre (*a*).

L'explication du Jaspe du Cabinet du Roi, est dans le même esprit. Le sujet de cette Antique est la Nuit qui répand ses pavots, & l'intitulé de l'Estampe n'en dit pas davantage. Le R. P. Tournemine pense différemment; il croit qu'on y a voulu représenter Faustine & Commode, & que la Gravûre a dû être faite vers l'an 175. lorsque Marc-Auréle déclara Commode Prince de la Jeunesse. Faustine avoit l'art d'endormir l'Empereur sur bien des choses: les pavots sont le symbole de ce pouvoir que l'Impératrice remet à Commode son fils. Voilà une interprétation bien subtile, & qui est certainement ingénieuse. Mais seroit-il

(*a*) *Q. Curt. lib.* 8. *c.* 3.

bien facile de trouver dans l'Antiquité des exemples de semblables allégories satyriques ?

La mort de Madame Le Hay n'ayant causé, comme on l'a vû, aucune interruption à son ouvrage sur les Pierres gravées, le R. P. Tournemine continua aussi de publier ses explications. Il en donna une au mois de Mars 1713. qui dut paroître un peu hazardée : ce fut celle d'une Cornaline antique du Cabinet de Messieurs Masson, qu'on avoit prise jusqu'alors pour une simple représentation d'un sacrifice à Esculape. Il prétendit qu'on n'avoit deviné l'énigme qu'à demi. Selon lui, l'on y voit Hadrien la tristesse peinte sur le visage ; une Magicienne qui évoque Esculape sous la figure d'un serpent ; Verus le nouveau favori de cet Empereur ; Antinoüs assis, cessant de joüer de la lire, & ne paroissant occupé que de sa mort prochaine, qui doit suivre le sacrifice qu'on fait au Dieu de la Médecine pour le salut de l'Empereur. Peut-on reprocher à l'Auteur de manquer de sagacité, ou d'avoir laissé quelque chose en arriére dans l'explication de cette Gravûre ?

Le même sçavant Jésuite fertile en conjectures ingénieuses, entreprit encore au mois d'Avril 1713. de donner un tour nouveau à l'explication d'une Améthyste du Cabinet du Roi, sur laquelle les sentimens étoient assez partagés. Au-lieu que quelques-uns y croyoient voir Cassandre consultant un Génie sur la destinée de Troyes, il pense que cette femme assise & pensive, tournée vers un petit enfant placé sur le sommet d'une colonne, est Sapho qui renonce à la Poësie héroique, pour ne chanter que l'Amour & ses foiblesses. Un casque suspendu derriére cette figure de femme, lui a fourni l'idée de cette agréable conjecture. Si elle ne satisfait pas, il en propose une seconde. Cette femme est Semiramis, Princesse aussi fameuse par ses déréglemens que par ses victoires ; le casque, l'Amour qu'elle écoute, marquent ses vertus & ses vices. Ce qu'elle tient dans une de ses mains embarrasse un peu davantage le Dissertateur ; c'est, à ce qu'il croit, une feuille de plante, mais il en ignore l'usage : il auroit pû remarquer que c'est un de ces éventails dont se servoient les Anciens, & auxquels ils donnoient la forme d'une feuille de lierre,

plante confacrée à Bacchus, ainfi que l'a obfervé M. Buonarroti (*a*). Un Amour qui évente un Hermaphrodite endormi, en a un femblable entre les mains, fur une Pierre gravée du Cabinet du Roi, de même que fur un Camée rapporté par Léonard Agoftini (*b*).

La derniére explication que donna le R. P. Tournemine en Novembre 1717. porte le titre de *Remarques fur une Pierre antique du Cabinet du Roi, expliquée par Cafaubon dans fon Traité Latin de la Poëfie fatyrique des Grecs & des Romains, & que feue Madame Le Hay a deffiné*; mais c'eft plûtôt une critique de Cafaubon, qu'une explication de la Gravûre antique. Ce Sçavant avoit eû recours à ce monument, que le fieur de Bagarris à qui elle appartenoit (*c*) lui avoit fait connoître, & s'en étoit fervi (*d*) pour prouver que les Silénes font différens des Satyres: il avoit penfé que le fujet de cette Antique, qui dans le fond n'eft qu'une fimple Bacchanale, pouvoit être une de ces Fêtes de Bacchus, où l'on portoit des arbres, comme on porte des Banniéres dans nos Proceffions, s'il eft permis de comparer le profane avec le facré. Plein de cette idée, d'un fep de vigne ifolé, qu'on voit dans le champ de la Pierre antique, mais qui n'a pas été exprimé par Madame Le Hay, il en faifoit de fon propre mouvement un arbre hors de deffus fon pied, & tout auffi gratuitement il le faifoit porter par une des figures. Le R. P. Tournemine ne pardonne point à Cafaubon cette méprife; il lui en reproche beaucoup d'autres, & trouve furtout mauvais qu'il ait débité à l'occafion de cette Fête bien de l'érudition hors d'œuvre. Mais entre gens qui fe mêlent d'expliquer les anciens monumens, ne feroit-il pas prudent d'ufer d'un peu plus d'indulgence? Rien de fi facile, rien de plus commun que de fe tromper. Le R. P. Tournemine luimême, en donnant à la fin de ces Remarques le catalogue de toutes les Pierres gravées publiées par M. ou Madame Le Hay, tombe dans une faute. Il dit que les Pierres gravées où font

(*a*) *Offervaz. fopra i Medagl. del Card. Carpegna*, *p.* 445.

(*b*) *Delle Gemme antiche*, *par.* 2. *n.* 28.

(*c*) Le fieur de Bagarris fit faire luimême une Eftampe de cette Gravûre antique, qu'il mit au lieu de Fleuron au commencement de fon Livre *De la néceffité de l'ufage des Médailles*, *&c.*

(*d*) *Cafaubon*, *de fatyricâ Græc. & Roman. Poëfi*, 1605. *p.* 67.

repréſentées les têtes d'Hector, d'Andromaque & d'Aſtyanax, & celle où Théſée léve la pierre ſous laquelle étoit l'épée qui devoit ſervir à le faire reconnoître, ſont des Deſſeins de l'invention de Madame Le Hay. Qui ne ſçait que ce ſont des Gravûres antiques? Mais je le trouve encore moins excuſable de ſe prêter trop facilement aux fauſſes accuſations de plagiat de l'Antique, que M. Le Hay, l'homme du monde le moins capable de juger ſur ces matiéres, s'obſtinoit de reprocher à Raphaël. Je crois avoir ſuffiſamment démontré que rien n'eſt plus injuſte (*a*).

Ce qui avoit ſoûtenu Madame Le Hay, ce qui l'avoit encouragée dans la pourſuite de ſon entrepriſe ſur les Pierres gravées, c'eſt qu'elle voyoit cette eſpéce de curioſité s'accréditer, des perſonnes d'un rang illuſtre en faire l'objet de leur amuſement, les Sçavans s'empreſſer à illuſtrer ces monumens par leurs écrits, l'émulation devenir générale. Monſeigneur le Duc d'Orléans, qui a été Régent du Royaume, & dont la pénétration d'eſprit étoit étonnante, & s'étendoit ſur tout, reconnut à peu près dans
* 1712. ce tems-là *, que le nom Grec ΣΟΛΩΝ, qu'on liſoit ſur quelques Pierres gravées, n'avoit rien de commun avec les têtes que ce nom accompagnoit; que ce ne devoit point être, comme on l'avoit cru, le nom du Légiſlateur d'Athènes, mais celui du Graveur qui avoit exécuté ces Pierres gravées. M. Baudelot compoſa ſur ce ſujet une Diſſertation dont je parlerai dans la ſuite. Cette découverte en amena pluſieurs autres de la même eſpéce, & les Pierres gravées ſur leſquelles il ſe trouva des inſcriptions, & principalement des noms Grecs, prirent une très-grande faveur.

Dans ces circonſtances M. le Baron Philippe de Stoſch, Pruſſien, qui parcouroit les Cours de l'Europe, & pour lequel tous les Cabinets étoient ouverts, s'occupoit à examiner les Pierres gravées qu'on y conſervoit, avec l'attention d'un Amateur qui cherche à s'inſtruire; & uſant de la permiſſion qui lui avoit été accordée, il en prenoit des empreintes exactes. Il s'attachoit cependant par prédilection & par goût à celles ſur leſquelles il appercevoit des caractères, & il eut le bonheur d'en découvrir un plus grand nombre qu'il n'eût oſé l'eſpérer. Convaincu que

(*a*) Voyez ci-deſſus pag. 77. & ſuiv.

ces lettres Grecques ou Romaines exprimoient preſque toûjours des noms de Graveurs, il forma dès-lors le projet de publier un Recueil qui ne ſeroit compoſé que de ces Pierres gravées, qu'il appelle avec Plaute *Literatæ*. Il ſe flattoit que par là il ſeroit en état non-ſeulement de faire connoître d'habiles Artiſtes, qui s'étoient illuſtrés par leurs Gravûres, & dont les noms ſont reſtés dans l'oubli; mais qu'il pourroit encore, en rapprochant leurs ouvrages, & les mettant en oppoſition, parvenir à faire diſtinguer les différentes maniéres, & peſer le dégré de mérite de chacun de ces grands hommes (*a*).

Il étoit perſuadé que l'uſage d'appoſer le nom du Maître ſur ſes Gravûres, n'avoit été en regne que durant ces ſiécles heureux qui avoient vû monter l'Art au comble de ſa ſplendeur, & que cette pratique avoit ceſſé avec l'Empire des Antonins (*b*). Il n'étoit pas moins convaincu que ces noms n'étoient anciennement écrits que ſur les ſeuls ouvrages où les Graveurs croyoient s'être ſurpaſſés, & que ſon Recueil n'offriroit par conſéquent que la fleur des Gravûres antiques. C'eſt avec ſincérité que je reconnois la ſupériorité des connoiſſances de M. de Stoſch; j'ajoûte même, ſans qu'il m'en coûte aucun effort, que ſes ſentimens ſont pour moi des déciſions dictées par le goût & par le ſçavoir, & que je les reſpecte. Voudra-t-il pourtant bien me permettre de n'être pas en cette occaſion tout-à-fait de ſon avis? Comment le pourrois-je? J'ai vû & je rencontre tous les jours des Gravûres réellement antiques, & qui toutes médiocres qu'elles ſont, n'en portent pas moins des noms de Graveurs célébres.

Sans aller plus loin, le Livre de M. de Stoſch m'en fournira lui ſeul plus d'un exemple. On y trouve parmi les ouvrages d'Aulus, & même parmi ceux du fameux Graveur Solon, des Pierres gravées, qui du propre aveu de l'Auteur, ne ſont pas fort excellentes. Il eſt vrai que pour ſauver l'honneur d'Aulus, il imagine que cet Artiſte ſi délicat dans tout ce que nous connoiſſons de lui, n'a gravé avec ſi peu d'art le Portrait de Ptolémée *Philopator*, que parce qu'il vouloit imiter ſcrupuleuſement (*c*) une Gravûre

(*a*) C'eſt ainſi que M. de Stoſch s'exprimoit dans le Programme de ſon Ouvrage qui fut répandu dans le Public en l'année 1721.

(*b*) V. dans l'Ouvrage même, p. 2.

(*c*) Ibidem, pag. 24.

Egyptienne, encore plus groſſiérement travaillée que la ſienne; & à l'égard de Solon, il ſuppoſe qu'il y a eû deux Graveurs de ce nom, l'un plus habile, contemporain de Pyrgotéles, & auteur de la Méduſe de Strozzi, l'autre qui opéroit dans le même tems que Dioſcoride, & qui n'ayant pas les talens de cet excellent Graveur, ſe contentoit de répéter ſes plus belles productions (*a*). Mais quelle néceſſité de recourir à de pareils expédiens? Pourquoi doubler ainſi le même homme? L'expérience ne nous apprend-elle pas que les plus grands Maîtres ont eû des tems différens, & que loin d'être toûjours égaux, ils ſont quelquefois inférieurs à eux-mêmes?

Il y a plus: un Artiſte dont le mérite ne fait que d'éclore, n'attend pas que ſa réputation ſoit faite pour mettre ſon nom aux ouvrages qui ſortent de ſes mains. Il a beſoin d'être connu, & il ne peut aſſez promptement uſer d'un moyen qui lui en doit ouvrir le chemin. Le même Maître a-t-il acquis un certain crédit? Il n'a plus le même intérêt qu'on liſe ſon nom auprès de ce qu'il a enfanté; la néceſſité de cette eſpéce de ſignature ceſſe, dès que le travail peut être lui-même ſon interpréte; & ſi le nom de l'Artiſte accompagne l'ouvrage, il devient alors en quelque façon ſurabondant. Voilà ce que nous voyons ſe paſſer tous les jours ſous nos yeux; & comme les hommes ont penſé dans tous les tems aſſez uniformement, je n'ai pas de peine à croire que les Anciens ne ſe ſont pas conduits à cet égard autrement que nous.

Les noms qu'on voit ſur les Pierres gravées ne forment donc qu'un objet de pure curioſité. On n'en peut tirer aucune induction certaine pour le plus ou le moins de perfection d'une Gravûre; & il n'en faut pas eſpérer de plus grands éclairciſſemens pour l'hiſtoire de l'Art. Ils ne pourroient y ſervir utilement que dans le cas où ces mêmes noms ſe trouveroient déja inſcrits dans les Faſtes des Arts, & qu'ils y marcheroient à la ſuite d'une deſcription des ouvrages auſſi circonſtanciée que celle des travaux des grands Peintres & des plus célébres Sculpteurs de l'Antiquité, dont Pline & les autres anciens Ecrivains nous ont tranſmis la mémoire. L'un deviendroit alors la preuve de l'autre; tous deux

(*a*) *Stoſch, Gemm. ant. pag.* 86.

ſe prêteroient un mutuel ſecours : on ſuivroit l'Art de la Gravûre dans tous ſes progrès. Mais à l'exception de Pyrgotéles, de Dioſcoride, & d'Apollonides, aucun des quarante-huit Graveurs (*a*) dont M. de Stoſch a recouvré des ouvrages, n'eſt nommé dans les Livres des Anciens. On ignore abſolument & le Pays qui les a vû naître, & le tems dans lequel ils ont vécu.

De là vient que réduit à quelques conjectures, encore trop incertaines, notre ſçavant Antiquaire ſe trouve forcé de manquer à un de ſes principaux engagemens. Il avoit promis des particularités ſur les vies des Graveurs de la Gréce & de Rome, & il eſt contraint de laiſſer les choſes à peu près dans la même obſcurité où il les a trouvées. On ſent qu'il voudroit donner une certaine conſiſtance à l'hiſtoire de ſes Artiſtes, & en remplir les vuides qui ſont immenſes. Et que fait-il pour cela ? Il parcourt les anciens Tableaux & les anciennes Sculptures, dont les ſujets ont de la reſſemblance avec ceux des Gravûres qu'il décrit ; & en d'autres occaſions il cite d'anciens Maîtres, lorſque par haſard ils ſe trouvent avoir eû les mêmes noms que les Graveurs dont il rapporte les ouvrages. Mais ne conviendra-t-il pas que c'eſt un foible expédient, qui ne remédie point à l'inconvénient qu'il a voulu ſauver, & qui ne ſert même qu'à mettre en évidence plus ſenſiblement combien la matiére qu'il a entrepris de traiter eſt ſtérile. Qu'eſt-ce en effet que l'un a de commun avec l'autre ?

Il n'eſt point douteux que M. de Stoſch n'eût pû aiſément groſſir la liſte de ſes Graveurs, & multiplier les Pierres gravées qui devoient entrer dans ſon Recueil ; mais comme il n'en vouloit point donner de douteuſes, il crut ſe devoir borner à ſoixante-dix, qui étoient hors de tout ſoupçon. Etant à Rome il s'adreſſa aux Chevaliers Jérôme Odam & Pierre-Léon Ghezzi, ſes amis, qui lui en deſſinerent pluſieurs ; & depuis l'ouvrage ayant été remis entre les mains de Bernard Picart, celui-ci acheva de

(*a*) Voici la liſte des noms de ces Graveurs. Admon, Æpolien, Aëtion, Agathemer, Agathopus, Alexandre, Allion, Anteros, Apollodote, Apollonides, Apollonius, Apaſius, Aulus, Axeochus, Cœcas, Carpus, Cneius, Coimus, Dioſcoride, Epitynchanus, Evodus, Eutyches d'Egée, *fils ou diſciple* de Dioſcoride, Felix, *Affranchi* de Calpurnius-Sevère, Hejus, Hellen, Hyllus, Lucius, Mycon, Myrton, Nicomaque, Oneſas, Pamphile, Pergamus, Pharnace, Philémon, Plotarque, Polycléte, Pyrgotéles, Quintillus, Scylax, Seleucus, Solon, Soſocles, Soſtrate, Sotrate, Teucer, Thamyris, & Tryphon.

faire les autres Desseins, revit ceux qui étoient déja faits, & les grava tous avec cette propreté qui a eû un si grand nombre d'admirateurs. Le Livre qui avoit été annoncé dès 1721. fut publié à Amsterdam en 1724.

Il y a du danger à dire trop ouvertement ce qu'on pense sur les ouvrages d'un homme qui, comme Bernard Picart, est en réputation dans un certain cercle de Curieux; mais après le jugement qu'en a porté M. de Gravelle (*a*), je crains moins de remarquer que cet Artiste, uniquement fait pour graver de jolies choses d'après des Desseins de son invention, n'étoit point propre pour l'entreprise sérieuse dont on le chargeoit. Trop de travail rend sa Gravûre d'une pesanteur insupportable; cette affectation de colorier en Gravûre les objets, est de mauvais goût & déplacée. Le Dessein maniéré de ce Maître a le défaut d'être trop arrondi, & pour me servir des termes de l'Art, trop *soufflé*; il n'a point ce coulant & cette pureté si précieuse dans l'Antique: tout ce qu'il nous donne se ressemble, tout paroît sorti du même moule, & par conséquent le principal objet de M. de Stosch, qui étoit de montrer au doigt, pour ainsi dire, les divers dégrés d'habileté des anciens Graveurs, & d'enseigner à discerner les maniéres, n'est point rempli. Ce n'est pas, encore un coup, que Picart manquât de mérite; le mal vient de ce qu'il traitoit une matiére dans laquelle il étoit tout-à-fait novice, & que transplanté dans un Pays où l'on n'a jamais dessiné de grand goût, il s'est laissé entraîner au torrent de l'exemple.

Ce que M. de Stosch avoit commencé de faire graver en Italie, & qui n'a point été rendu public, valoit, selon moi, beaucoup mieux. Je n'en ai vû que deux Planches, dont il me donna des épreuves en 1718. dans le tems que j'étois à Vienne auprès de M. le Prince Eugène de Savoie, & j'ignore s'il en avoit fait graver un plus grand nombre. L'une exécutée sur le Dessein du Chevalier Ghezzi, représente Méléagre, dont la Pierre qui est d'une singuliére beauté, mais qui est sans nom de Graveur, appartenoit à M. de Stosch; l'autre est la fameuse tête de Méduse, du Cabinet de Strozzi, dessinée par le Chevalier Odam.

(*a*) Dans sa Préface à la tête de son premier volume de Pierres gravées.

Les explications qui accompagnent les Planches de Bernard Picart, sont telles qu'on les pouvoit attendre d'un Sçavant, qui est dans l'habitude de manier des Antiques, qui les chérit, & qui pour les considérer avec plus de fruit, s'est préparé à leur étude par une lecture réfléchie de tous les bons Auteurs. On ne le voit point abuser de son érudition, ni la prodiguer inutilement; mais il n'en est pas moins attentif à ne laisser rien échapper de tout ce qui méne à quelque éclaircissement. Quelle netteté, quelle précision dans le travail! Ses descriptions peignent avec des couleurs si vives & si bien assorties le sujet dont il doit rendre compte, qu'on croit l'avoir présent. Je conseille de lire le texte Latin, plûtôt que la traduction Françoise de M. de Limiers qui y est jointe; car celle-ci trop négligée, défigure presqu'à chaque page les pensées de l'Auteur.

M. de Stosch, quoique fort exact, ne l'est pas toûjours dans les noms qui appartiennent aux Pierres qu'il décrit. J'en ai fait l'observation, en comparant quelques Gravûres de son Recueil avec les mêmes Pierres gravées, qui ont été publiées depuis dans le Cabinet de Florence. M. Sevin m'a fait aussi remarquer que la Pierre gravée par Antéros, qu'il a eue dans son Cabinet, & qui représente Milon portant un bœuf, n'étoit pas une Calcédoine, mais une Aigue-Marine; & M. de Thoms m'a averti que la tête d'Auguste, ouvrage célébre de Dioscoride, qu'il avoit acheté à Rome avec toutes les autres Pierres gravées & les Idoles du Cardinal Massimi, étoit sur un Grenat, & non sur une Améthyste. Ce défaut d'attention vient de ce que les Desseins n'ont été faits que d'après des empreintes, & que la mémoire de M. de Stosch a pû quelquefois le tromper. Il avoit prévenu qu'il n'écrivoit qu'en courant, & qu'il n'avoit formé son Ouvrage que de ce qu'il avoit trouvé inscrit sur ses tablettes.

Au reste, quel est celui qui osera se donner pour infaillible, & à qui l'on ne pourra reprocher de s'être mépris sur des points tout autrement importans que celui-ci? Dans combien d'erreurs les noms qui se lisent sur certaines Pierres gravées n'ont-ils pas entraîné des Sçavans du premier ordre? Combien ont-ils fait naître de fausses découvertes? C'est ce que M. de Stosch

difcute parfaitement. Il fait remarquer les fautes de quelques Antiquaires, qui ayant trouvé des noms propres fur des Pierres gravées repréfentant des Têtes, & n'ayant pas fait réflexion que c'étoient des noms de Graveurs, s'en étoient fervi inconfidérément pour impofer de faux noms à ces mêmes Têtes. D'autres avoient copié ces noms peu correctement, & M. de Stofch les rétablit. Agoftini, par exemple, fubftituoit le mot ΜΙΜΑΛΛΙΟ, nom qu'on donnoit à ceux qui célébroient les Fêtes de Bacchus, à la place du mot ΓΕΜΑΛΛΙΟ, qui ne préfente aucun fens, & qu'il lifoit fur une Pâte antique du Cabinet du Grand Duc, dont le fujet eft un Bacchant. M. de Stofch démontre qu'il faut lire ΠΕΡΓΑΜΟΥ, & que c'eft le nom du Graveur. On vient de m'affûrer que ce judicieux Ecrivain doit faire paroître inceffamment une fuite de fon Ouvrage, & qu'il a déja un grand nombre de matériaux prêts à être mis en œuvre. Il eft à fouhaiter qu'un travail auffi curieux, & qui eft en auffi bonne main, foit continué, & en mon particulier je ne fçaurois trop l'y exhorter.

La perte d'un Ouvrage de goût, eft un événement des plus fâcheux qui puiffent arriver dans la République des Lettres; & l'on n'a pas dû voir fans peine que celui que M. de la Faye, de l'Académie Françoife, & Secrétaire du Cabinet du Roi, avoit préparé fur les Pierres gravées, foit mort prefqu'en naiffant. Cet illuftre Amateur, dont le goût extrêmement fin & délicat, brilloit dans tout ce qui contribuoit à l'entretenir, & principalement dans le choix de fes excellens Tableaux, avoit commencé fur la fin de fa vie à rechercher des Gravûres antiques; & à mefure qu'il en acquéroit quelqu'une, il en faifoit faire des Eftampes par d'habiles Graveurs (*a*); mais il faut convenir que gênés par les Deffeins qu'on leur diftribuoit, & qui étoient affez mauvais, ils n'ont pas fait tout ce qu'ils auroient voulu. Il ne s'eft trouvé à la mort de M. de la Faye arrivée en 1731. que trente & une petites Planches qui fuffent terminées, & jufqu'à préfent il n'y en a eû qu'un très-petit nombre d'épreuves de diftribuées, & fans aucune explication.

(*a*) Les fieurs Defplaces, Cochin pere, & Ravenet.

Autant cet Ouvrage eſt-il peu connu, autant celui de M. Leveſque de Gravelle, Conſeiller au Parlement, mérite-t-il de l'être. L'Auteur n'y a voulu faire entrer que des morceaux agréables, riches, variés & intéreſſans; & c'eſt ce qui lui a fait donner aux Compoſitions la préférence ſur les ſimples Têtes. Ces derniéres ne deviennent pas ordinairement fort piquantes dans une Eſtampe, ou bien il faut qu'elles repréſentent des Portraits non équivoques d'hommes illuſtres, ou qu'elles ſoient remarquables par des attributs & des ornemens ſinguliers. Les autres au contraire ſe ſoûtiennent ſous quelque forme qu'on les préſente; car indépendamment de l'intérêt du ſujet, qui peut être fort grand, on a toûjours à y admirer de beaux tours de figures, des proportions élégantes & fines, des groupes ſçavamment diſpoſés, une infinité de beautés de détail, ſurtout ſi les originaux ſont l'ouvrage d'une bonne main; & il ne faut pas appréhender que M. de Gravelle ſe ſoit trompé dans le choix qu'il a fait: ſes yeux ſont incapables de lui en impoſer. Il a eû une autre attention, c'eſt de ne donner que du neuf; ou ſi ce qu'il produit a déja paru dans d'autres Recueils, les repréſentations péchoient apparemment contre la vérité. Comme il n'a gravé que d'après des empreintes, il n'a pû indiquer l'eſpéce de la Pierre, & rarement a-t-il nommé le Cabinet qui la conſerve; mais il n'a jamais oublié d'en marquer les grandeurs.

Quelques-uns de nos meilleurs Peintres lui ont quelquefois prêté la main pour l'exécution de ſes Deſſeins. M. de Gravelle qui le reconnoît, n'en étoit pas moins en état de ſe paſſer de ſecours étrangers: il n'a voulu rien faire ſans conſeil, il n'en eſt que plus eſtimable. Ses Deſſeins arrêtés, il les a tous gravé lui-même au ſimple trait, ſans ombres. C'eſt encore un acte de prudence. Il ne s'eſt pas cru avoir une aſſez grande pratique de la Gravûre, & il aura peut-être craint de manquer dans la conduite & l'égalité des tailles qui font un travail propre, ainſi que dans le tour qu'elles doivent prendre pour bien exprimer le relief. Sa timidité a dû l'abandonner, lorſqu'il s'eſt mis à compoſer les explications de ſes Planches, car il s'eſt heureuſement trouvé pourvû de toutes les parties néceſſaires pour s'en acquitter avec

ſuccès, & il en a ſçu profiter. Renfermées dans de juſtes bornes, on remarque dans ces explications autant de goût que de connoiſſance de la ſçavante Antiquité. J'en pourrois dire davantage, mais la modeſtie de l'Auteur ne me permet pas de m'étendre autant que le voudroit l'amitié dont il m'honore. Cet ouvrage eſt diviſé en deux parties; la premiére qui a paru à Paris en 1732. contient cent & une Planches, & il y en a cent quatre dans la ſeconde, qui a été publiée en 1737.

M. George Ogle, Gentilhomme Anglois, avoit deſſein de donner une nouvelle édition du Recueil entier de M. de Gravelle, & de la façon dont il s'y eſt pris, les deux volúmes en devoient faire au moins quatre, au moyen du long commentaire qu'il a jugé à propos de joindre aux explications de l'Auteur François, qu'il a traduit en Anglois. Ce dernier extrêmement réſervé dans l'emploi des citations, avoit penſé que plus il ſe reſſerreroit, plus il mériteroit de ſes lecteurs. M. Ogle au contraire a cru que ceux pour leſquels il écrivoit exigeoient de lui qu'il leur offrît une abondante collection d'extraits des anciens Auteurs; & il a dû plaire à ſes compatriotes, car il n'épargne point les paſſages. Si ce ſont des Poëtes dont il emprunte l'autorité, il en donne la traduction en vers Anglois, perſuadé que dans quelque langue que ce ſoit, les expreſſions dont ſe ſert la Poëſie perdent de leur force, quand elles ne ſont rendues qu'en proſe. Telle eſt la conduite qu'a tenu M. Ogle en publiant à Londres en 1741. les cinquante premiéres Planches de la premiére partie du Recueil de M. de Gravelle, qui dans cette édition ont été copiées trait pour trait par le ſieur Claude du Boſc.

C'eſt, je penſe, le premier ouvrage ſur les Pierres gravées qu'ait fourni l'Angleterre, & l'on ne doit l'attribuer qu'au manque de Deſſinateurs & de Graveurs capables d'exécuter dans ce Pays un ſemblable travail; car il n'y a certainement aucun endroit, où l'on faſſe paroître autant d'amour pour les Gravûres antiques. Ce ſera auſſi ſans doute ce qui aura empêché M. Nicolas-François Haym de remplir ſon projet en entier; car lorſqu'il annonça ſon *Teſoro Britannico* (*a*), il ne ſe contenta pas de promettre

(*a*) Mémoires de Trévoux, Janvier 1718.

des

des Médailles, il s'engagea de donner encore une ſuite de Pierres gravées, une autre de Statues, & une quatriéme qui devoit être compoſée d'Inſcriptions, d'Urnes, de Lampes, & d'autres monumens antiques. Il ne lui auroit pas été difficile de rendre ce Recueil abondant; l'Angleterre doit être remplie d'Antiques de toutes les eſpéces; mais la difficulté de rencontrer des Graveurs l'aura retenu: je ne puis imaginer d'autre motif, ſi ce n'eſt la mort de ce Sçavant, qui arriva peu d'années après qu'il eut donné ſes deux volumes de Médailles.

Ceux qui publierent en 1720. la deſcription du Cabinet d'Antiques du ſieur Jean Kemp, Membre de la Société Royale de Londres, ne ſe trouverent pas dans un pareil embarras; car ils ne firent rien graver, & peut-être que la Collection n'en valoit pas la peine. Celui qui l'avoit formé étoit une eſpéce d'Alchymiſte, homme ſans étude & ſans fortune, qui pour rendre ſon Cabinet conſidérable en apparence, prenoit aſſez indiſtinctement tout ce qui ſe préſentoit. Il n'y avoit mis qu'un fort petit nombre de Pierres gravées, & ce n'étoient même que des Amulétes & des Taliſmans; auſſi M. Jean Ward, Profeſſeur d'Eloquence dans le Collége de Gresham, que M. Anſworth, Auteur du catalogue de ce Cabinet, avoit aſſocié à ſon travail, s'eſt-il contenté d'en donner une notice, qu'il a fait précéder d'une Diſſertation de ſa façon ſur les Taliſmans.

Ce n'eſt pas ſur un pareil ouvrage qu'on peut juger des richeſſes que poſſéde l'Angleterre en fait de Gravûres antiques; il faudroit pour les connoître à fonds, avoir ſous les yeux toutes ces grandes Collections que d'illuſtres Curieux y ont raſſemblées. Mais à l'exception de Milord Duc de Devonshire, perſonne, que je ſçache, n'a encore ſongé en Angleterre à publier ſes Pierres gravées. Encore eſt-il arrivé que la mort de cet Amateur, ſi digne de poſſéder de belles choſes, ayant interrompu ſon projet, il n'a rien paru des Planches qu'il avoit fait préparer. J'en ai vû ſeulement des épreuves de quatorze; mais on m'aſſûre qu'il y en a environ quatre-vingt en état de voir le jour. Ce que j'en puis dire, c'eſt que pour l'exécution de la Gravûre & le goût du Deſſein, elles répondent très-mal à l'excellence des Morceaux

curieux qu'elles veulent repréfenter. Et l'on peut m'en croire, puifque le Deffinateur & le Graveur étant François, je devrois être difpofé à en dire du bien.

Voici un autre Ouvrage qui fe préparoit depuis quelques années en Hollande, & qui, fuivant toutes les apparences, n'aura pas un fort meilleur que celui du Duc de Devonshire. La mort de l'Auteur mettra encore un obftacle à fa publication, & c'eft une perte. On y auroit vû avec plaifir des Antiques de toute efpéce que M. de Thoms (*a*), gendre de l'illuftre Boërhave, avoit raffemblées dans le cours de fes voyages, & dont il augmentoit le nombre chaque jour. Il promettoit de n'y faire entrer que des morceaux rares, ou qui n'avoient point encore paru. A en juger par ce que j'en ai vû, les Planches auroient été gravées avec beaucoup de propreté, peut-être fans affez de goût; car ce Curieux employoit pour fon Deffinateur un homme d'un génie trop froid & trop languiffant. Il m'a fait préfent, lorfqu'il étoit à Paris, des épreuves d'une vingtaine de ces Planches, & j'en ai compté fix qui dans la grandeur d'un *in-folio*, & dans la même difpofition que celles du Cabinet de Florence, contiennent une cinquantaine de Pierres gravées, deffinées au fimple trait, & prefque toutes fort curieufes, par la nature des fujets qui y font exprimés.

J'ai toûjours oüi dire à M. Crozat (*b*), qu'il vouloit pareillement faire graver toutes fes Antiques; c'eft même ce qui le rendoit un peu trop réfervé à communiquer des empreintes de fes Pierres gravées; & j'ofe dire que s'il eût rendu ce fervice au Public, on eût vû un Recueil des plus intéreffans & des mieux fournis; car fi le Cabinet de ce Curieux étoit renommé pour les Tableaux, les Statues, les Bronzes, les Modéles de Sculpture, les Deffeins des grands Maîtres, les Eftampes, en un mot pour tout ce qui appartient au Deffein, il étoit peut-être encore plus recommendable par la rareté, l'excellence & le nombre des Pierres gravées tant en creux qu'en relief qu'on y admiroit.

Elles étoient au nombre d'environ quatorze cens, & la Collection pouvoit être regardée comme un ouvrage du bonheur. Elle

(*a*) M. de Thoms eft mort à Leyde le 7. Septembre 1746.

(*b*) M. Pierre Crozat né à Touloufe en 1665. mort à Paris le 24. Mai 1740.

s'étoit faite avant que les Etrangers fuſſent venus nous enlever des Morceaux précieux, à qui leur trop grande abondance ſembloit avoir fait perdre une valeur, qu'ils n'ont repriſe que lorſqu'on s'eſt apperçû qu'ils manquoient. Pendant long-tems M. Crozat ſe trouva preſque ſans aucun concurrent. Le goût pour les Curioſités languit aſſez ordinairement, s'il n'eſt animé par l'émulation. Le ſien ne parut point avoir beſoin de cet aiguillon ; ſes recherches ſe firent avec la même ardeur, que ſi la rivalité ſe fût miſe de la partie. En peu d'années l'illuſtre Amateur abſorba, pour ainſi dire, toutes les Pierres gravées qui étoient en France, & qu'il lui fut permis d'acquérir ; & non content de ce que ſon Pays lui avoit fourni, il fit venir d'Italie à diverſes repriſes des Gravûres d'une grande importance. Son Cabinet devint fameux par toute l'Europe, & M. de la Chauſſe en avoit conçû une ſi haute idée, que voulant procurer après ſa mort un aſyle honorable aux plus beaux ouvrages de Gravûre qui avoient fait ſes délices pendant ſa vie, il ne crut pas pouvoir les placer plus dignement ; il fit prier M. Crozat de les recevoir, & celui-ci ne refuſa point cette ſatisfaction à un ami, pour lequel il avoit toûjours conſervé la plus ſinguliére eſtime.

Le bel ordre qui regnoit dans l'arrangement de tous ces admirables Chefs-d'œuvre de l'Art, en relevoit encore le prix. Comme un amant jaloux & paſſionné, qui ne peut ſe ſéparer de ce qu'il aime, il ſemble que M. Crozat auroit craint que ſes Pierres gravées ne lui échapaſſent, s'il les eût perdu de vûe. Ils les gardoit précieuſement dans la chambre même qu'il habitoit : elles y étoient renfermées dans deux magnifiques coffrets de Marquéterie enrichis d'ornemens de bronze, où le ſieur Boule, qui s'eſt diſtingué par l'excellent goût qu'il a mis dans ces ſortes de meubles, paroiſſoit avoir voulu ſe ſurpaſſer. Quel dommage qu'on n'ait aucun ouvrage qui faſſe connoître cette rare Collection ! La Deſcription ſommaire que j'en ai faite, n'en donnera jamais qu'une idée très-imparfaite. Je n'ai eû d'autre vûe en la compoſant, que de faciliter la vente de ces Pierres gravées, qui devoit ſe faire en détail au commencement de 1741. d'ailleurs mes foibles connoiſſances ne me conduiſoient pas plus loin.

Je me ſuis renfermé à peu près dans les mêmes bornes que l'Auteur de la Deſcription ſommaire des Pierres gravées du Cabinet de feue S. A. R. Madame, & l'objet étoit le même, puiſque ce dernier Catalogue fut pareillement fait à l'occaſion de la vente des Pierres gravées de cette Princeſſe, qui fut indiquée en 1727. mais qui n'eut point lieu. Cette Collection avoit été formée par Madame, qui ne prenoit pas ſeulement l'Antique comme un amuſement, mais qui en faiſoit auſſi ſon étude. Le fond venoit de l'Electeur Palatin, frere de S. A. R. ainſi que je l'ai fait obſerver, en parlant du Tréſor Palatin décrit par Beger; mais il avoit été de beaucoup augmenté, puiſque ces Gravûres antiques montent, ſuivant le dernier catalogue, à plus de ſix cens Morceaux. Elles ſe trouvent aujourd'hui réunies dans le Cabinet de Monſeigneur le Duc d'Orléans à celles de M. Crozat, que ce Prince a achetées, & l'on ne peut plus diſputer à cette belle Collection d'être une des premiéres de l'Europe.

Je finirai par le Cabinet des Pierres gravées de M. le Baron de Craſſier, Conſeiller à la Chambre des Comptes de l'Evêque & Prince de Liége. Ce Curieux dès l'année 1721. en avoit donné dans un volume *in douze* un état à la ſuite du catalogue de ſes Médailles. Mais le nombre des Gravûres qu'il poſſédoit alors s'étant conſidérablement accrû par de nouvelles acquiſitions, il en a publié en 1740. une notice plus ample & plus circonſtanciée. Elle eſt outre cela accompagnée de quelques Planches qui repréſentent ſans doute les morceaux les plus diſtingués de cette Collection. Dans un Pays qui manque de Deſſinateurs & de Graveurs, on ne peut pas exiger que ces Planches ſoient bien exécutées. Et qu'auroient pû faire d'ailleurs d'habiles gens, ſuppoſé qu'on en eût employé, d'après des Pierres gravées qu'on m'a aſſûré être preſque toutes de travail moderne, & la plus grande partie d'un fort mauvais goût?

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Dissertations particuliéres sur des Pierres gravées.

Il n'est rien de si ordinaire, que de rencontrer sur les Pierres gravées de ces sujets absolument ignorés, ou représentés d'une maniére si peu conforme aux idées reçûes, qu'ils ne semblent avoir été mis sur ces Monumens, que pour exercer la patience & la sagacité des Sçavans. Plus on y réfléchit, plus on cherche à les approfondir, & plus il paroît presque impossible d'en pénétrer le véritable sens; mais il ne faut pas craindre que ces obstacles, quelque difficulté qu'il y ait à les vaincre, soient capables de rebuter les Antiquaires; c'est au contraire dans ces occasions qu'on les voit redoubler leurs efforts, & se livrer avec plus d'empressement à la recherche de ces Gravûres antiques sur lesquelles le tems, le caprice, la singularité, ou la superstition, ont jetté un voile impénétrable. On aime à briller, on est flatté de pouvoir montrer de la lecture & du génie, & l'on s'engage volontiers dans des Dissertations, qui n'étant pas d'une longue haleine, exigent un travail plus nourri de détails, &, s'il est permis de le dire, plus soigné. Je vais rapporter avec le plus d'exactitude qu'il me sera possible, toutes celles qui sont parvenues à ma connoissance, & j'observerai autant que je le pourrai l'ordre chronologique.

Je n'en ai découvert aucune avant celles que Marquard Freher, célébre Jurisconsulte d'Ausbourg, publia en Allemagne au commencement du dernier siécle; & j'avoue que si l'on m'en eût laissé le choix, j'aurois eû de la peine à en trouver quelqu'une, qui comme un beau Frontispice, eût davantage de quoi prévenir en faveur des différentes Piéces dont je devois parler. Celles-ci ont pour objet l'illustration de deux Pierres gravées, que les sujets rendent infiniment intéressantes. La premiére de ces Gravûres, qui est sur un très-beau & très-grand Saphir, conserve la mémoire d'un événement qui avoit échappé aux Historiens de l'Empereur Constance. Ils ont parlé de son adresse à manier les

armes; ils ont remarqué qu'il avoit fait quelque féjour à Céfarée de Cappadoce; mais ils n'ont point dit qu'il eût délivré la Province où cette Ville eft fituée d'un fanglier redoutable qui la défoloit; & cette Gravûre nous l'apprend. On y voit Conftance, qui fuivi d'un feul Officier, & un fimple épieu à la main, attaque à pied cet animal énorme. On y lit le nom de ce Prince, celui de la Ville de Céfarée, celui même qu'une épouvante générale avoit impofé à la furieufe bête. Elle eft appellée ΞΙΦΙΑΣ, nom terrible qui n'offre rien moins que l'image d'un glaive meurtrier, qui abat tout ce qui fe préfente devant lui. Une femme couchée, & tenant une corne d'abondance, défigne la Ville de Céfarée: elle étend la main, & rend à l'Empereur des actions de graces. Il y a grande apparence que cette Gravûre eft un témoignage de fa reconnoiffance. La Differtation de Freher qui eft très-fçavante, eft élégamment écrite en Latin; & elle eft adreffée à l'illuftre Marc Velfer; elle ne contient que dix pages d'impreffion *in-quarto*.

Si on doit ajoûter foi à une anecdote rapportée par Sandrart, (*a*) il n'y avoit pas long-tems que cette Antique étoit en Allemagne, lorfque Freher fit imprimer fa Differtation. Elle y avoit été apportée de France durant les guerres de la Ligue, par les Réitres, à qui le Roi, qui l'avoit ôtée de fon Cabinet, l'avoit fait prendre fur un pied très-haut en payement de ce qui leur étoit dû. Mais cela me paroît un conte fait à plaifir, & qui n'a été imaginé par les héritiers du Docteur Juftin Hartesheim, à qui la Gravûre appartenoit, que pour la pouvoir vendre plus avantageufement, & faire paroître moins exorbitant le prix énorme qu'ils en demandoient. Des foldats Allemands ne font pas gens à fe payer de femblable monnoie; & fi le fait eût eû le moindre fondement, la mémoire en étoit trop récente, pour que Freher eût oublié d'en dire un mot.

La feconde Differtation, de même étendue que la premiére, a été donnée fous les aufpices d'Herman-Adolphe Comte de Solms, & elle ne pouvoit avec quelque bienféance paroître fous un autre nom. La Sardoine-Onyx qui y eft décrite, étoit un

(*a*) *Sandrart, Academia Todefca*, 1679. *t*. 1. *part*. 2. *pag*. 84. *en Allemand*.

des plus beaux Morceaux du Cabinet de ce Seigneur ; il avoit bien voulu la communiquer, & il avoit permis qu'on la publiât ; cela demandoit un hommage. Le ſujet de cette Antique paroît bien curieux. C'eſt un combat entre deux Gladiateurs ſinguliérement armés ; & je crois avec Freher, que ce doit être le combat du Mirmillon & du Threx. Les noms gravés ſur la Pierre me confirment dans cette opinion. ΚΕΚΡΟΨ eſt un nom Grec, dont la ſignification répond au mot François *impoſteur* ; & le Gladiateur auquel on avoit donné le nom de Threx, étoit toûjours un Thrace, qui en combattant uſoit de ruſe & de ſtratagême, pour ſurprendre ſon adverſaire, & le terraſſer. Le Mirmillon devoit être Gaulois ; le nom DANVVIVS lui convient encore ; l'ancienne Gaule s'étendoit juſqu'aux ſources du Danube ; mais ce que je trouve plus déciſif, ces deux lettres PP qu'on lit dans l'endroit le plus apparent de la Pierre, & dont, à mon avis, Freher n'a pas tout-à-fait bien ſaiſi le ſens (*a*), ſont les initiales de ces deux mots Latins *Piſcem peto.* Perſonne n'ignore que c'étoit le cri de guerre du Rétiaire, & ſans doute auſſi celui du Threx & des autres Athlétes, lorſqu'on les mettoit aux priſes avec le Mirmillon. Ils lui crioient ſans ceſſe en l'attaquant : *Je n'en veux qu'à ton poiſſon*, parce qu'en effet le Mirmillon en avoit un repréſenté ſur ſon caſque ; & le peuple applaudiſſoit à une plaiſanterie cruelle, qui en toute autre occaſion auroit excité ſon indignation.

Ces deux Diſſertations de Marquard Freher furent imprimées pour la premiére fois ſeparément, l'une en 1602. & l'autre en 1607. Henri-Gontier Thylemarius les réunit, & les publia de nouveau à Heidelberg en 1681. avec des notes de ſa façon fort

(*a*) Quelques jours avant l'ouverture des Jeux publics, on les indiquoit par des affiches, dans leſquelles étoient marqués les divers ſpectacles qui ſe devoient donner, & les noms de ceux qui y devoient paroître. On y joignoit ſouvent dans un tableau une repréſentation de ces Jeux ; & Freher, ainſi que Thylemarius ſon Commentateur, croient que comme on voit à la fin des Conſtitutions dans le Code Romain, cette note PP. qui doit être expliquée par le mot *Propoſita*, qui n'eſt autre choſe que la formule qui conſtatoit la publication de la Loi ; on liſoit pareillement à la tête du programme qui annonçoit les Jeux, ces mêmes lettres PP, & dans le même ſens : d'où il faut conclure que la Pierre gravée où elles ſe trouvent auprès d'un combat de Gladiateurs, doit avoir été faite ſur le modéle d'un des tableaux dont je viens de parler, & qu'il faut expliquer ainſi ce qui y eſt écrit : *Propoſitum certamen inter Cecropem & Danuvium.*

amples; mais ces deux éditions n'en ayant pas diminué la rareté, M. Du Cange fit réimprimer la premiére Dissertation à la fin de son Glossaire Latin du moyen âge ; & Grævius inséra la seconde dans le tome neuviéme du Trésor des Antiquités Romaines.

Les deux Gravûres que je viens de rapporter sont du bas Empire ; celle que Jérôme Aléandèr le jeune entreprit d'expliquer en 1626. est encore un ouvrage du même tems, & qui n'a pû être fait que par un Chrétien, d'un mérite médiocre ; car le travail en est fort grossier. On y voit S. Pierre, qui étant sorti de la Barque, marche sur les eaux pour venir au-devan t deson divin Maître ; & afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre, le Graveur, suivant l'usage du tems, y a exprimé les monogrammes de Jesus-Christ & du Prince des Apôtres. Un poisson monstrueux paroît sous la Barque ; mais c'est principalement la forme de la Barque qui a fixé l'attention & les recherches d'Aléandèr. Il prétend que ce qu'on découvre au-dessus du mât, & qui me paroît être la hune du bâtiment, dont le Graveur, faute d'intelligence, a altéré les proportions, en la faisant plus grande qu'elle ne devoit être, est une représentation de l'Arche de Noé. L'objet d'Aléandèr étoit de traiter de l'autorité de l'Eglise, & de la nécessité de croire en Jesus-Christ, pour être sauvé : il montre que l'Arche & la Barque sont des types ou figures de l'Eglise inébranlable au milieu des flots, lors même qu'ils sont le plus agités par le Démon, dont le poisson monstrueux est l'image. De ce que l'Arche & la Barque sont réunies, il en tire cet argument en faveur de l'Eglise de Jesus-Christ, qu'elle a subsisté dès le commencement du monde ; & continuant de supposer que dans la Gravûre dont il donne l'interprétation, la Barque de Saint Pierre sert d'appui à l'Arche, qui a conservé le genre-humain, & la race des bêtes ; ainsi les Juifs, dont il trouve la figure dans la famille de Noé, & les Gentils figurés par les animaux, ne seront sauvés que par la foi en Jesus-Christ, & lorsqu'ils seront entrés dans le sein de l'Eglise. Aléandèr se renferme dans ces trois propositions, & l'on voudra bien me dispenser de le suivre dans tout le cours de sa Dissertation, dans laquelle il discute plûtôt en

Théologien

Théologien qu'en Antiquaire, plusieurs points de controverse. Il l'adressa au Cardinal François Barberin, qu'il avoit accompagné dans sa Légation de France, & qu'il auroit suivi en Espagne, si sa santé, qui étoit déja fort altérée, le lui avoit permis; & il apprend que la Pierre gravée qu'il explique, & qu'il juge être à peu près du tems de Constantin le Grand, appartenoit à Louis Buoncompagni; que c'étoit un Camée, & qu'il n'étoit guère plus grand que l'ongle.

Tandis qu'un morceau si peu considérable occupoit aussi sérieusement un Sçavant du mérite d'Aléandèr, on en laissoit un autre dans l'oubli, qui, à toutes sortes de titres, méritoit l'attention la plus singuliére. Le fameux Camée de la Sainte Chapelle de Paris, que son antiquité avérée, l'intérêt du sujet, l'étendue de la composition, qui est de vingt-cinq figures, & la rareté de la matiére (car c'est une Agathe, ou, pour parler plus correctement, une Sardoine-Onyx de près d'un pied de haut sur dix pouces de large) rendent un morceau unique, & de la plus grande importance; ce précieux monument restoit comme enseveli dans le Thrésor des Reliques de cette Eglise, sans que personne se fût encore mis en peine de rechercher ce qui pouvoit y être représenté. Une ignorance grossiére en avoit fait un sujet de piété, dès le tems même que cette Agathe étoit au pouvoir des Empereurs d'Orient. On disoit que c'étoit le Triomphe de Joseph en Egypte, & pour le mieux persuader, les Grecs avoient fait peindre en émail les quatre Evangélistes, aux quatre coins de la plaque d'or qui sert d'enchassure à ce Camée. On ignore comment il est venu en France: quelques-uns prétendent qu'il fut engagé à Saint Louis par Baudoüin II. Empereur de Constantinople; mais l'on sçait que c'est le Roi Charles Cinq qui l'a déposé dans le lieu où il se voit aujourd'hui.

L'illustre M. de Peiresc, Conseiller au Parlement de Provence, ce Curieux si éclairé, si vif toutes les fois qu'il s'agissoit de concourir à l'avancement des Lettres, reconnut le premier l'erreur où l'on étoit demeuré jusqu'alors; il regarda cette Agathe avec des yeux d'Antiquaire, & la connoissance parfaite qu'il avoit des Médailles, lui fit découvrir que c'étoit l'Apothéose d'Auguste.

Comme perſonne ne fut plus communicatif que lui, il annonça ſur le champ cette importante découverte à tous les Sçavans de l'Europe. Il en écrivit en particulier à Rubens, & ce Peintre célébre, en qui l'étude de la Nature n'avoit point éteint le goût du bel Antique, ne pouvant ſe refuſer au plaiſir d'admirer de près un morceau de Sculpture ſi recommendable, vint, dit-on, à Paris (*a*), & en fit un Tableau exact, qu'il fit graver à ſon retour à Anvers. C'eſt de cette Eſtampe dont j'ai parlé ci-devant (*b*), que ſe ſont aidés tous ceux qui depuis ont écrit ſur ce Camée.

M. de Peireſc conféra auſſi ſur ce Monument avec les principaux Antiquaires qui demeuroient à Paris, entr'autres avec Triſtan de Saint Amant, qui ne tarda pas à en donner lui-même une explication. Elle parut en 1635. dans la premiére édition du premier volume de ſes Commentaires hiſtoriques, accompagnée d'une Eſtampe, qui n'eſt qu'une aſſez mauvaiſe copie de celle de Rubens; mais qui a ſur celle-ci l'avantage de repréſenter les objets du même ſens que dans l'original antique. Triſtan prétendoit que ce Camée avoit été fait près de quarante ans après la mort d'Auguſte; que c'étoit moins la réception de cet Empereur dans l'Olympe, que les honneurs rendus par Tibère à Germanicus, au retour de ſon expédition de Germanie. A la faveur des Médailles, des Statues, & des Pierres gravées qu'il conſulta, & de l'hiſtoire d'Auguſte qu'il lut avec attention, il crut pouvoir décrire chaque figure, & aſſigner à chacune leur emploi & leur nom.

M. de Peireſc vivoit encore: connoiſſant la façon de penſer & d'agir de Triſtan, & ayant éprouvé plus d'une fois combien il étoit entier dans ſon opinion, il ne jugea pas à propos de le contredire. Mais Gaſſendi ayant été chargé d'écrire la vie de cet illuſtre Magiſtrat, ne ſe crut pas obligé aux mêmes égards. Il voulut rendre témoignage à la vérité (*c*); il raconta comment ce Monument avoit été découvert par M. de Peireſc, il rapporta ce que cet habile homme en penſoit, & comparant l'explication qu'il en donnoit avec celle de Triſtan, il fit obſerver que la figure qui a

(*a*) Ce voyage a dû ſe faire en 1625, qui eſt le tems que Rubens vint à Paris pour placer dans la Gallerie du Palais de Luxembourg les Tableaux qu'on y voit peints de ſa main.

(*b*) *Sup. p.* 300.

(*c*) *Gaſſendi, in vita Peireſcii, lib.* 3. *p.* 288.

une couronne radiale ſur la tête, & qui tient un ſceptre, celle-là même que Triſtan prenoit pour Jupiter, étoit Auguſte déifié ; & il eſt conſtant que le Pere des Dieux n'a jamais été repréſenté ſans barbe, comme dans cette figure. Continuant à expoſer le ſentiment de M. de Peireſc, il fit voir que le jeune homme monté ſur Pégaſe, & conduit par l'Amour, étoit le jeune Marcellus, & non point Auguſte ; que c'étoit improprement que Triſtan confondoit Antonia mere de Germanicus, avec Livie, veuve d'Auguſte, & celle-ci avec Antonia ; enfin, à l'exception de Tibère, & d'un petit nombre d'autres perſonnages, les deux Antiquaires différoient en tout. La figure que Triſtan croyoit être Enée, étoit, ſuivant M. de Peireſc, la Ville de Rome ; ce dernier trouvoit Jules-Céſar, où l'autre croyoit reconnoître Nero Claudius Druſus, frere de Tibère, & ainſi de tout le reſte.

Triſtan ne put retenir ſon chagrin de ſe voir ainſi critiqué. L'explication de M. de Peireſc étoit certainement préférable à la ſienne en pluſieurs points ; le mieux eût été d'en convenir, & de ſe réformer ; mais il n'en devint que plus vif à ſoûtenir ce qu'il avoit avancé. Dans la ſeconde édition de ſes Commentaires hiſtoriques, qu'il donna en 1644. il fit ſuivre ſa Diſſertation d'un Avertiſſement (*a*), où prenant Gaſſendi à partie, il le taxa d'avoir emprunté le nom reſpectable de M. de Peireſc, pour publier avec plus d'aſſurance une explication dont il étoit le véritable Auteur, & à laquelle le ſçavant Magiſtrat n'avoit aucune part ; explication où Triſtan trouvoit la vérité bleſſée dans tous ſes points. Et comment cela eût-il pû être autrement, ajoûtoit-il ? Le nouveau Diſſertateur livré à d'autres études que celle de l'Antiquité, traitoit une matiére qui lui étoit abſolument étrangère. Il perſiſta donc à ſoûtenir que M. de Peireſc n'avoit jamais penſé ce qu'on lui prêtoit ; & la raiſon qu'il en apportoit, c'eſt que ce ſçavant homme étoit ſon ami, & que dans tous les entretiens qu'ils avoient eû enſemble au ſujet de ce Monument, il n'avoit jamais tenu aucun propos qui reſſemblât à ce que l'Hiſtorien de ſa vie lui faiſoit dire. Comme ſi c'étoit une obligation de s'ouvrir, & de confier ſes ſentimens à quelqu'un qu'on ſçait devoir les contredire,

(*a*) Comment. hiſt. de Triſtan, t. 1. p. 108.

ſurtout lorſqu'on aime la paix, & qu'on prévoit que la diſpute tournera en aigreur.

Quelle mortification n'eût point éprouvé Triſtan, s'il eût été vivant, lorſque la Diſſertation d'Albert Rubens ſur le Camée de la Sainte Chapelle, fut rendue publique? car ce judicieux Antiquaire y aſſûre que le ſentiment de M. de Peireſc étoit tel que Gaſſendi l'avoit rapporté, ce qu'il s'offroit de prouver par pluſieurs lettres de M. de Peireſc, écrites à Rubens ſon pere. Quel autre ſujet de déplaiſir pour le même Auteur, de ſe voir attaqué & critiqué par un nouvel adverſaire, & avec encore plus de force qu'il ne l'avoit été par Gaſſendi? Il n'auroit dû cependant en accuſer que ſon imprudence; car s'il eût agi avec plus de retenue, Rubens qui n'avoit entrepris ſa Diſſertation que pour complaire à ſon pere, ou l'auroit laiſſé dans ſon porte-feuille, ou ſe ſeroit contenté d'expoſer nûment ce qu'il penſoit. Mais la mémoire de M. de Peireſc lui étant infiniment chère, il crut devoir la venger, & il ne le put, qu'en prenant part lui-même à la diſpute. Il reprit donc ſon écrit, il le revit, le retoucha, examina les ſentimens conteſtés, peſa les raiſons de part & d'autre, fit valoir les ſiennes; & quand il crut avoir mis l'honneur de M. de Peireſc à couvert, & ſa Diſſertation en état de voir le jour, il l'adreſſa à Gaſpard Gevartius ſon ami, le laiſſant le maître d'en diſpoſer. Albert Rubens mort en 1657. n'eut pas la ſatisfaction de voir ſon Ouvrage imprimé: il ne parut qu'en 1665. à la ſuite du Traité ſur les habillemens des Anciens, *De re veſtiaria veterum*, & joint à divers opuſcules du même Auteur concernant des matiéres d'Antiquités, que Grævius prit ſoin de recueillir, & dont il procura une édition à Anvers chez Balthazar Moretus.

Ces trois explications différentes du Camée de la Sainte Chapelle, qui avoient été données ſéparément, ſe trouvent réunies à la fin d'une Diſſertation que le Baron Jacques Le Roy, Agent de la Cour d'Eſpagne, a compoſé ſur le même ſujet, & qu'il fit imprimer à Amſterdam en 1683. Cet Auteur a voulu ſans doute mettre par ce moyen ſes Lecteurs en état de juger, ſi c'eſt avec raiſon qu'il critique ou qu'il adopte les ſentimens des Ecrivains qui l'ont précédés; car il fait l'un & l'autre. S'il paroît d'un avis

contraire à celui de Triſtan, & s'il fait partir Germanicus pour la Syrie, lorſque celui-ci le fait revenir victorieux de la Germanie; ſi au lieu de Germains il ne voit parmi les captifs que des Arméniens & des Parthes aſſujettis par Tibère, il embraſſe ſans difficulté cette opinion, plus ſpécieuſe que ſolide, du même Auteur; que ſous l'image de l'Amour qui tient les rênes de Pégaſe, eſt repréſenté un des enfans de Germanicus & d'Agrippine; celui qu'Auguſte chériſſoit ſi tendrement, que ce jeune Prince étant mort, & Livie ayant dédié ſa Statue ſous la figure de Cupidon, Auguſte la fit apporter dans ſon appartement, & lui donnoit un baiſer toutes les fois qu'il en ſortoit, ou qu'il y entroit (*a*).

Qui ne ſeroit perſuadé que tant d'opinions différentes, préſentées & diſcutées par d'habiles critiques, auroient fixé la véritable interprétation du Monument antique qui les avoit occaſionnées? Point du tout; & la raiſon qu'en donne Dom Bernard de Montfaucon, & dont il faut convenir avec lui, c'eſt que les reſſemblances des Portraits ne ſont pas dans cette Agathe de la derniére exactitude, ce qui laiſſe à chacun la liberté d'établir un ſyſtême particulier. Celui que propoſe ce ſçavant Bénédictin dans ſon Antiquité expliquée (*b*), s'éloigne des ſentimens précédens en quelques points, & s'en rapproche dans d'autres. L'expoſition de cette figure qui a la couronne radiale, lui eſt particuliére. Il penſe que c'eſt une Déeſſe, que c'eſt Vénus *Genitrix*, ne pouvant ſe perſuader que ce ſoit Auguſte, parce qu'aucun monument antique ne repréſente ce Prince avec une telle couronne. Mais outre que les Médailles frappées en l'honneur d'Auguſte après ſa mort, le repréſentent preſque toutes avec une couronne radiale, & que nous avons auſſi pluſieurs Médailles de Rois d'Egypte & de ceux de Syrie, avant Auguſte, où ces Princes ſont repréſentés avec de ſemblables couronnes radiales, il ne faut pas aller bien loin pour trouver de quoi combattre & renverſer le raiſonnement de Dom Bernard de Montfaucon. Quelques pages plus bas, ſon propre Livre offre l'Apothéoſe de l'Empereur Claude, c'eſt-à-dire, le Buſte de ce Prince porté ſur les aîles de l'Aigle de Jupiter, & couronné de rayons; ce qui montre que la couronne

(*a*) *Sueton. in vita Caligulæ, cap. 7.* (*b*) Ant. expl. t. v. liv. IV. chap. x.

radiale étoit un ornement affecté aux Empereurs déifiés. Je pourrois citer plusieurs Pierres gravées, que j'ai vûes dans le Cabinet de M. Crozat, & ailleurs, où la tête d'Auguste est représentée avec une semblable couronne.

Sans chercher des singularités dans cette fameuse Agathe, ainsi que l'ont fait presque tous ceux qui l'ont voulu expliquer, simplifions la chose, & disons que c'est ici ce qu'on appelle proprement un Tableau de famille. Le Graveur a mis dans le Ciel Auguste, & les principaux Princes de son sang qui ne vivoient plus : les autres Princes & Princesses vivans de cette illustre famille, accompagnent Tibère qui regnoit. Ce Monument représente ce dernier Empereur dans toute sa gloire, & dominant sur l'Univers entier.

L'explication du Camée de la Sainte Chapelle est suivie dans l'Ouvrage de Dom Bernard de Montfaucon (*a*), de même que dans celui d'Albert Rubens, de l'interprétation d'un autre Camée antique, qui assortit parfaitement avec le précédent. Celui que nous avons vû représente la famille Impériale au tems de Tibère ; dans celui que je vais faire connoître, c'est la même famille sous Auguste. On le conserve à Vienne en Autriche dans la Gallerie qu'on nomme le Trésor, où je l'ai vû & examiné plusieurs fois avec attention, & toûjours avec une nouvelle satisfaction. Il est moins chargé de figures, & il n'est pas si grand que celui de la Sainte Chapelle ; mais si l'on considère la belle ordonnance de la Composition, & l'élégance du Dessein, & si l'on fait état de l'excellence de l'exécution, il lui est infiniment supérieur. Je l'estime un des plus parfaits ouvrages de Dioscoride ; la finesse des touches, la noblesse des caractères, la pureté des contours, & la justesse des proportions, ne permettent pas de le donner à un autre qu'à cet habile homme. Les figures n'en sont pas d'un grand relief, le travail en est doux, & extrêmement terminé ; c'étoit la maniére de ce grand Artiste ; & d'ailleurs un ouvrage de cette importance, qui vraisemblablement étoit destiné pour Auguste, pouvoit-il être confié à quelqu'autre qu'à Dioscoride, qui étoit le Graveur d'Auguste ?

(*a*) Antiquité expliquée, t. v. liv. IV. chap. XI.

Gaſſendi a remarqué dans la vie de M. de Peireſc (*a*), que ce Sçavant poſſédoit une empreinte en ſoufre de ce Camée, & qu'il en avoit outre cela un Tableau peint par *Meſſer Nicolò*, Italien célébre, dont il y a d'excellens ouvrages de Peinture à Fontainebleau ; l'un & l'autre n'ont rien qui répugne à la vraiſemblance. Cette Agathe étoit autrefois en France, & ne fut portée en Allemagne que ſous l'Empereur Rodolfe II. qui l'acheta, dit-on, douze mille ducats d'or. Philippe le Bel qui l'avoit eu des Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem, l'avoit donné aux Religieuſes de Poiſſy, croyant leur faire préſent d'une Relique, & c'eſt de ce Monaſtère qu'il fut enlevé durant les guerres civiles.

Ce fut apparemment ſur cette empreinte communiquée par M. de Peireſc à Rubens, que ce Peintre fit graver l'Eſtampe qui accompagne la ſçavante explication que ſon fils Albert en a donnée, & dont voici un précis. Auguſte ſous la figure de Jupiter, tenant le ſceptre & le bâton augural, & à peu près dans la même attitude où l'on voit Tibère dans le Camée de la Sainte Chapelle, eſt aſſis auprès de Livie, priſe ici pour la Déeſſe tutélaire de Rome. Le Capricorne, Conſtellation chérie de l'Empereur, eſt figuré un peu au-deſſus de ſa tête : Cybéle & Neptune derriére ſon thrône, s'empreſſent de le couronner ; emblême de ſes victoires ſur terre & ſur mer. Une femme aſſiſe, dans une attitude de repos, qui tient une Corne d'abondance, & qui a près d'elle deux enfans, eſt ſuppoſée être l'image de la Félicité publique, & ſous cette figure eſt repréſentée Agrippine, femme de Germanicus Céſar. Ce jeune Prince eſt de l'autre côté ; il ſe préſente à Auguſte en habit de Triomphateur, ainſi que Tibère, qui revêtu de la *Prétexte*, paroît deſcendre d'un char de triomphe. Des Dalmates vaincus, un trophée élevé en ſigne de victoire, occupent un aſſez grand eſpace dans la partie inférieure ; & rempliſſent preſque la moitié du Camée, qui ſe trouve ainſi partagé en deux ſujets.

Ni Lambécius, ni Dom Bernard de Montfaucon ne ſe ſont pas écartés de cette interprétation de Rubens, dans celles qu'ils ont

(*a*) *Vita Peireſcii, lib.* 3. *p.* 180.

publiées du même Camée ; celui-ci dans ſon Antiquité expliquée, & le premier dans un Imprimé en feuille volante qui accompagne une Eſtampe que l'Empereur Léopold I. fit graver par François vanden Steen ſon Graveur, ſur un Deſſein très-exact qui avoit été fait d'après l'original même par Nicolas van Hoy, ſon Peintre d'office. Cette feuille qui avoit été donnée dès l'année *1666.* ſe retrouve dans le tome ſecond des Commentaires de la Bibliothéque Impériale par le même Lambecius, mis au jour en *1669.* & voici ce qui a déterminé l'Auteur à la publier de nouveau. Cet habile Critique entreprend d'examiner & de fixer dans un endroit de ce grand Ouvrage, la poſition de l'ancienne ville de *Carnuntum*, ſituée ſur les confins de l'Autriche & de la Hongrie ; il y décrit les reſtes d'un Arc de triomphe, qu'il aſſûre être le même qui fut érigé en ce lieu, à l'occaſion de la victoire remportée par Tibère ſur les Dalmates ; & tout de ſuite il place le Camée qu'il avoit expliqué quelques années auparavant, & le reproduit, fondé ſur ce que tous ceux qui en ont parlé conviennent que c'eſt une repréſentation de ce qui ſe paſſa à Rome, au retour de Tibère de la guerre d'Illyrie, & que ce monument peut fortifier ſes conjectures au ſujet de l'Arc de triomphe dont il faiſoit la deſcription. Il obſerve qu'on avoit décerné à Tibère les honneurs du triomphe ; qu'on avoit accordé à Germanicus les ornemens des triomphateurs, mais que la nouvelle de la déroute de Varus fit différer cette cérémonie ; Tibère entra ſeul dans Rome revêtu de la toge *Prétexte*, & couronné de laurier. Voilà pourquoi ce Prince dans notre Gravûre antique, paroît, comme je l'ai déja dit, deſcendre d'un char de triomphe. On trouve peu de monumens antiques qui ayent moins beſoin de commentaires que celui-ci.

L'explication qu'en a donnée M. le Marquis Scipion Maffei dans le tome quatriéme de ſes Obſervations Littéraires, écrites en Italien (*a*), ne doit donc pas s'éloigner beaucoup de celle d'Albert Rubens. M. Maffei eſt ſeulement convaincu que la figure qui, ſuivant le ſentiment reçû, repréſente Agrippine, eſt ſimplement une figure emblématique de la Félicité publique, &

(*a*) *Oſſervazioni Litter. t.* IV. *art.* XI.

les

les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, me paroiſſent fort plauſibles. Albert Rubens avoit laiſſé indécis, ſi cette petite boule ronde ſur laquelle Germanicus porte la main, étoit la tête du pommeau de l'épée appellée *Paraſonium*, ou ſi c'étoit la *Bulle* triomphale. M. Maffëi ayant embraſſé ce dernier parti, il a été critiqué par M. Gori (*a*), qui s'eſt déclaré, & je crois avec raiſon, pour le *Paraſonium*; car ſi c'étoit, remarque-t-il, une *Bulle*, qui ſe portoit ſur le devant de la poitrine attachée à un cordon, lequel paſſoit autour du col, à peu près comme on porte les marques de certains Ordres de Chevalerie, ce cordon devroit ſe voir, & il n'eſt point exprimé dans le Camée, quoique rien n'y ſoit négligé. Du reſte la deſcription de M. Maffëi m'a paru la plus circonſtanciée.

S'il faut l'en croire, la repréſentation du Camée dans ſa grandeur naturelle, & du même ſens que l'original, qu'il a fait graver à Veniſe par François Zucchi, ſur un deſſein nouveau de M. Bertoli, eſt auſſi la plus fidéle, & la ſeule qui puiſſe donner une juſte idée du Monument antique. Toutes celles qui avoient été publiées péchoient, dit-il, en ce qu'elles préſentoient les objets à contre-ſens; ce ſont toutes des copies de l'Eſtampe de Rubens, où les fautes ſe ſont multipliées. Mais ſeroit-ce que M. le Marquis Maffëi n'auroit pas vû l'Eſtampe produite par Lambecius? Elle n'eſt point une copie: ſi ce qui eſt à droite dans le Camée, paroît à gauche dans cette Eſtampe, on a eu ſoin d'avertir de cette inattention du Graveur: celui qui a fait le Deſſein, avoit l'original ſous ſes yeux, il s'en faut bien que ce ſoit un ignorant; c'eſt un imitateur ſcrupuleux, & qui n'a rien laiſſé échaper, qui a même pouſſé l'exactitude, juſqu'à exprimer la fracture que l'Agathe a ſoufferte, & qui s'étend horizontalement de part en part dans la partie inférieure, où ſont repréſentés les Captifs, ce qui n'avoit pas été obſervé dans les autres Eſtampes. En général je trouve, ſi je ſuis reçû à dire mon avis, que le goût, le caractère de l'Antique y ſont mieux conſervés, que dans l'Eſtampe de M. Maffëi.

Ce Sçavant remarque que ce Camée n'eſt pas le ſeul précieux morceau de Gravûre antique du Cabinet qui appartient préſentement à la Reine de Hongrie. Je me ſouviens d'y avoir admiré un

(*a*) *Ripoſta di Fr. Ant. Gori al ſign. Marcheſe Scip. Maffei, in Firenze* 1739. *p.* 100.

grand nombre de très-belles Pierres gravées, dont on joüiroit, ſi le projet du feu Empereur Charles VI. avoit eû ſon exécution. Il vouloit faire graver toutes ſes Antiques. Le ſieur Daniel-Antoine Bertoli, d'Udine, ſon Deſſinateur en titre, & mon ami, mort depuis peu d'années, fut chargé dès 1724. de les deſſiner. Il devoit auſſi préſider à la Gravûre des Planches; mais il eſt arrivé de cette entrepriſe, comme de la plûpart de celles de la même eſpéce, que les Princes forment; elle a été commencée, & preſqu'auſſi-tôt abandonnée. J'ai vû ſeulement une des Planches qui devoit faire partie de ce Recueil, & M. Bertoli m'a aſſûré que c'étoit l'unique qui avoit été gravée. Elle l'a été par le ſieur Sedelmayer, Graveur qui a du talent, & qui deſſine même aſſez juſte. Cette Eſtampe me fait regretter davantage la ſuite. Elle donne la repréſentation d'un extrêmement beau Camée, où Auguſte toûjours ſous la figure de Jupiter, un long Sceptre dans une main, & dans l'autre une Corne d'abondance, ſymbole de la Félicité, eſt aſſis tranquillement auprès de la Déeſſe tutélaire de l'Empire, figurée par l'Impératrice Livie. Celle-ci tient un bouclier, & ſemble indiquer à l'Empereur la conduite qu'il doit tenir pour rendre ſes peuples heureux.

Outre la Diſſertation ſur le Camée de la Sainte Chapelle dont j'ai déja fait mention, les Commentaires hiſtoriques de Triſtan contiennent encore quelques autres explications de Gravûres antiques. On y trouve dans le premier volume (*a*) celle d'une Pierre magique, qui étoit pour lors dans le Cabinet de M. Fouquet. C'eſt un morceau de Cornaline taillé en forme de cube pyramidal, dont chaque face préſente des ſymboles & des lettres Grecques, énigmatiques. Triſtan eſt perſuadé que c'eſt un Amuléte, & le nom ΑΓΡΙΠΠΙΝΑ qu'on y lit, lui fait imaginer qu'un des amans de cette Princeſſe a pû faire graver ce charme amoureux; à moins qu'on ne veuille qu'il ait été fait pour elle-même, dans un de ces momens de tranſport, où livrée à l'ambition, elle cherchoit à s'inſinuer dans le cœur de Néron ſon fils.

La ſeconde explication (*b*) a pour objet un Jaſpe, ſur lequel la tête de Lucille eſt accompagnée de ce mot ΕΥΚΑΡΠΙ, en

(*a*) Comment. hiſt. de Triſtan, t. 1. p. 194. (*b*) *Ibid.* p. 705.

maniére de légende. La ſuite des lettres eſt interrompue en deux endroits par deux gros points ronds, que Triſtan nomme deux Pommes, ce qui lui fait dire, peut-être un peu trop légérement, que Lucille eſt priſe ici pour la Fécondité, qui n'eſt autre que Vénus même, & que cette Pierre gravée eſt une alluſion aux deu xenfans qui naquirent de cette Impératrice.

Je laiſſe quelques autres Pierres gravées rapportées dans le cours du même ouvrage (*a*), telles que deux Sacrifices au Dieu Pan, ſur des Cornalines, & une Agathe qu'on dit être d'une rare beauté, & qui gravée ſur ſes deux faces, préſente ſur l'une la tête de Jupiter, & ſur l'autre celle de Jules Céſar avec le bâton augural; parce que ces Gravûres n'y ſont ſuivies d'aucune explication particuliére. Mais je ne puis m'empêcher de faire mention d'une longue Diſſertation que le même Triſtan a fait imprimer à la fin du tome ſecond de ſes Commentaires hiſtoriques (*b*), *ſur le contenu du très-beau & très-antique Vaſe d'Agathe du Tréſor de l'Abbaye de Saint Denis en France.* Je ne crains point qu'on m'accuſe de ſortir de mon ſujet; ce Vaſe eſt de Pierre précieuſe, & c'eſt de plus une production de la Gravûre. Il eſt d'ailleurs ſi conſidérable par ſa forme, ſa capacité, ſa conſervation parfaite, la ſingularité du ſujet, & ſa haute antiquité, qu'on ne peut aſſez le faire connoître. Il eſt, ainſi que le pied & les anſes, d'un ſeul morceau d'Agathe Orientale, & il eſt chargé dans tout ſon pourtour extérieur d'un ſi grand nombre d'ornemens en bas-relief, que Triſtan n'accorde pas moins de trente années de travail à l'habile Ouvrier des mains duquel il eſt ſorti. Mais quoique ce terme paroiſſe porté beaucoup trop loin, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait fallu bien du tems, & ſurmonter des peines infinies, pour graver & former dans l'Agathe, qui eſt une matiére très-dure, un vaſe auſſi orné & d'un auſſi grand volume; car il contient, au rapport de Triſtan, trois demi-ſeptiers & demi meſure de Paris.

Le même Auteur entreprend de montrer que c'eſt le *Hanap*, appellé par les Grecs *Carcheſium*, & il s'étend beaucoup ſur la la forme & les uſages anciens de ce vaiſſeau. Il prétend que celui-ci a été travaillé en Egypte par ordre de Ptolémée Philadelphe,

(*a*) Comment. hiſt. de Triſtan, t. III. p. 85. & 336. (*b*) *Ibid.* tom. II. p. 603.

& que les Masques, les Vases, les Simulacres des Divinités, les Tables, le *Cistophore*, ou Corbeille mystérieuse, d'où sort un serpent, les instrumens de musique, les animaux consacrés à Bacchus, la vigne, en un mot tout ce qui y est exprimé, est une image abbrégée de ces Fêtes pompeuses que les Egyptiens célébroient en l'honneur du Dieu du Vin. Il veut que ce Vase ait été employé dans les Mystères & les Sacrifices de cette Divinité. Mais quelles sont ses preuves? De son propre aveu il n'emploie que la conjecture, qu'on doit reconnoître, si l'on se prête à ses idées, pour la sœur de la vérité, quand elle est bien prise; & il me semble qu'après avoir discouru longuement, après avoir accumulé citations sur citations, les énigmes qu'il avoit entrepris de résoudre restent couvertes du même voile dont il les avoit trouvé enveloppées. Et peut-être est-ce en pure perte qu'il s'est donné la torture pour pénétrer dans des mystères qui ne le furent jamais; car on peut supposer que toutes ces figures ne sont qu'un jeu de l'Ouvrier, qui ayant à orner un vase destiné à boire du vin, ou à briller sur un buffet, a rassemblé tous les attributs de Bacchus, & en a formé une composition d'ornemens, dans le goût de nos *Grotesques*, qui donneroient bien de l'exercice à quelqu'un, qui dans des milliers d'années, voudroit prendre la peine de les expliquer, & d'y trouver un sens.

C'est apparemment cette considération qui aura retenu Dom Félibien; car devant faire la description (*a*) des singularités que renferme le Trésor de l'Abbaye de Saint Denis, il se contente de produire une nouvelle Éstampe de ce Vase antique, dessinée avec plus d'exactitude que celle de Tristan, il renvoie à ce que celui-ci en a écrit, & il laisse aux Sçavans à proposer leurs conjectures sur la signification des figures hiéroglyphiques qu'on y remarque, & sur lesquelles il n'ose prendre aucun parti. Il apprend au surplus que ce Vase est un présent d'un de nos Rois, fait à l'Eglise de S. Denis. Ce mauvais Distique Latin,

Hoc vas Christe tibi mente dicavit
Tertius in Francos regmine Karlus.

gravé sur une enchassûre d'or émaillée & enrichie de Pierreries, qui a été mise anciennement sous le pied du Vase, à dessein de

(*a*) Histoire de l'Abbaye de S. Denis, p. 544.

l'élever,

l'élever, laiſſe cependant indécis, ſi l'on doit faire honneur de ce préſent ou à Charles le Simple, communément connu ſous le titre de Charles III, ou à l'Empereur Charles le Gros, qui gouverna la France pendant quelque tems, ou enfin à Charles le Chauve, que l'on trouve quelquefois qualifié Charles III. Triſtan qui ſe déclare pour Charles le Simple, avance qu'anciennement les Reines de France prenoient l'ablution dans ce Vaſe, le jour de leur couronnement, après avoir communié. Je dois avertir que Dom Bernard de Montfaucon a donné une deſcription de ce rare Monument, dans ſon Antiquité expliquée (*a*), & que cette deſcription, quoique très-ample & très-détaillée, n'en apprend pas davantage que la Diſſertation de Triſtan.

Joignons à ce Vaſe ſingulier, qui a pour objet le culte de Bacchus, un autre Vaſe d'Agathe-Onyx qui n'eſt pas moins précieux, & ſur lequel ſont repréſentés les myſtères de Cérès. Il n'eſt pas ſi grand que le précédent, puiſqu'il n'a qu'environ ſix pouces de haut, & deux pouces & demi dans ſon plus grand diamétre; mais le travail en eſt pour le moins auſſi conſidérable, & paroît tout auſſi ancien. Un bas-relief dans la compoſition duquel il entre douze figures, circule au pourtour. Le ſujet eſt une Fête en l'honneur de Cérès. Cette Déeſſe ayant à ſes côtés Triptolème, eſt dans un char attelé de ſerpens aîlés. La Terre fertiliſée par ſes ſoins, eſt figurée ſous ce char par une femme couchée & à demi nûe, ayant le bras appuyé ſur une corbeille d'où ſortent des fruits. Une figure aîlée, peut-être l'emblême des douces influences du Ciel, ſans le ſecours deſquelles la Terre demeure ſtérile, précéde les deux Divinités bienfaiſantes, & ſemble annoncer leur arrivée à des femmes qui viennent apporter leurs préſens; les unes offrent des fruits, les autres des animaux: elles ſont ſous une tente, ce qui ne laiſſe aucun doute que c'eſt ici une Fête & un Sacrifice célébrés en pleine campagne, & à la vûe d'un Temple, dont le frontiſpice paroît derriére le char de Cérès.

D'un autre côté un grouppe de figures, qu'on peut prendre pour une famille entiére, homme, femme & enfans, ſemble ſortir d'une Ville ou de quelque édifice, pour prendre part à la

(*a*) Antiquité expliquée, tom. 1. liv. 1. c. 22.

Fête. L'homme tient une tête de pavot, les enfans portent une offrande, la femme deux flambeaux, en mémoire de ceux que Cérès avoit à la main, lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine enlevée par Pluton; à moins qu'on n'aime mieux se rappeller cette cérémonie, où les habitans de la campagne ayant des torches à la main, se promenoient autour de leurs champs dans le tems de la moisson. Pour mieux caractériser la Fête, l'Ouvrier a encore représenté dans une Frise particuliére la corbeille mystérieuse, les flambeaux, les masques, les flûtes, & tout ce qui étoit employé dans la célébration des Mystères, les mêmes pour Bacchus que pour Cérès, révérée alors sous le nom de *Libera.*

Cette explication est simple, & me paroît assez naturelle, & j'ai cru pouvoir la hazarder. Si elle n'est pas chargée d'autant d'érudition que l'exposition très-détaillée du même Vase qu'a donné en 1682. Jean-Henri Eggelingius, Sécretaire de la Ville de Brême, elle n'emporte pas du moins avec elle un défaut de complication d'actions, qu'il n'est pas facile de justifier; car, suivant cet Auteur, non-seulement Cérès seroit représentée dans son char accompagnée de Triptolème, & recevant les hommages des humains, on la verroit encore au même endroit faisant la recherche de Proserpine sa fille. Cette figure de femme couchée, que je prends pour une image de la Terre, est transformée dans la description qu'on en donne en une figure de Bacchus, & elle change de sexe, afin de rendre la Fête commune à Cérès & au Dieu du Vin. Et comme si cette interprétation toute mythologique ne dût pas être suffisante, le Dissertateur revient sur ses pas; il reprend chaque figure en particulier, il examine de plus près la façon dont elles sont vêtues, quel est leur caractère, & ce qu'elles ont entre les mains, & composant de tout cela une allégorie dans le goût mystique, qui étoit, à ce qu'il prétend, le goût favori des Anciens, il entreprend de faire passer cette composition pour une emblême de la Terre fécondée par le Soleil, pendant chaque saison, & avec le concours des quatre élémens. Mais n'est-ce pas avoir des idées trop singuliéres, n'est-ce pas chercher des difficultés à vaincre où il n'y en a point?

S'il faut s'en rapporter au même Critique, ce Vase qui a dû

coûter vingt années de travail au moins, a ſervi dans les Sacrifices à verſer le vin ſur l'autel & ſur les victimes. Il eſt du genre de ceux que les Anciens appelloient *Guttum*. On ne peut point fixer au juſte le tems ni le lieu dans leſquels il a été fait : cependant on croit que choiſiſſant le ſiécle de Mithridate, on ne bleſſera point la vraiſemblance. Les Arts étoient alors en vigueur, ce Prince étoit fort religieux envers Bacchus, & grand partiſan de ſon culte : il aimoit les vaſes précieux ,& ceux dont il avoit fait un ſi rare aſſemblage, ne devoient point différer de celui-ci, ni pour la matiére, ni pour le travail. Après cela il ne faut plus diſputer ſur ce qu'on entendoit anciennement par Vaſes *Murrhins* ; celui-ci ſert à lever toutes les difficultés, & il juſtifie pleinement la paſſion que les Romains témoignerent pour ces merveilleux Chefs-d'œuvre, dès qu'ils les eurent connus ; elle fut telle, qu'Auguſte s'étant rendu maître d'Alexandrie, ne ſe réſerva de tous les Tréſors des Rois d'Egypte, qu'un ſeul Vaſe de l'eſpéce de celui qu'on décrit.

Ce dernier eſt ineſtimable de quelque côté qu'on le conſidère. Les couleurs qui embelliſſent l'Agathe ſont riches, & d'une grande vivacité ; ſa conſervation parfaite ne contribue pas peu à y mettre un grand prix : il faut regarder comme un vrai bonheur qu'il ſoit venu ſi entier juſqu'à nous ; car indépendamment de tous les hazards qu'il a courus pendant une longue ſuite de ſiécles, on ne comprend pas comment il a pû échapper à la barbarie des ſoldats dans le ſac de Mantoue, où tant de beaux morceaux ſemblables ont péri. Il fut acheté d'un ſimple ſoldat par François-Albert, Duc de la Baſſe-Saxe, qui ſervoit à ce ſiége dans l'armée de l'Empereur, & par héritage il eſt paſſé dans la Maiſon des Ducs de Brunſwick-Lunebourg, où il ſe trouve actuellement.

Une découverte qui ſe fit à Tournai en 1653. me rappelle aux Ecrits qui parlent de Pierres gravées. En jettant les fondemens d'un édifice, on trouva dans la terre un ſquélette, des Médailles, des armes, quantité d'ornemens d'or, qui indiquoient le tombeau de quelque grand perſonnage. Deux bagues, dont l'une étoit un ſimple anneau d'or aſſez épais, & l'autre un cachet auſſi d'or, ſur lequel étoit gravé le Portrait d'un Prince, avec cette légende,

CHILDIRICI REGIS, apprirent que c'étoit le ſépulchre du Roi Childéric, le premier du nom, & le quatriéme de notre Monarchie. Toutes ces piéces curieuſes, dont la plus grande partie eſt depuis 1665. dans la Bibliothéque du Roi, furent premiérement portées à Bruxelles, & l'Archiduc Léopold-Guillaume, Gouverneur des Pays-Bas, à qui elles furent préſentées, ordonna à Jean-Jacques Chiflet ſon Médecin, Auteur connu par pluſieurs ouvrages ſinguliers, de compoſer ſur ce ſujet une Diſſertation, qui fut imprimée en 1655. à Anvers. L'Auteur y fait un récit très-circonſtancié de la nouvelle découverte, il décrit chaque piéce en particulier, & il en détermine l'uſage; & voulant prouver contre pluſieurs qui le conteſtoient, que celui des deux anneaux qui porte une inſcription, eſt réellement le Sceau de Childéric, non-ſeulement il prévient les objections qu'on peut lui faire ſur l'orthographe de cette inſcription, mais il tire encore de la longue chevelure du Prince, de la Haſte ou Franciſque dont il eſt armé, & de ce que le buſte ſe préſente de face, des argumens favorables à ſon opinion, & qui lui paroiſſent invincibles. Car c'eſt, remarque-t-il, toûjours de face que les Médailles repréſentent les Empereurs qui regnoient alors à Conſtantinople, & l'on ſçait que les premiers Rois des François affectoient de les imiter en tout.

Chiflet fait encore obſerver, que chez les Anciens chacun avoit ſon cachet particulier, & que pour prévenir les abus, on avoit l'attention d'enterrer avec le corps, ou de jetter dans le bucher, l'anneau qui avoit ſervi au défunt, afin que perſonne n'en pût faire uſage; & que c'étoit pour cette raiſon qu'on avoit trouvé celui de Childéric dans ſon ſépulchre. Il accompagne cette obſervation de pluſieurs traits d'érudition qui ont rapport aux anneaux, & qui lui ſervent à montrer en quelle conſidération ils étoient dans l'Antiquité. Il fait voir que les premiers François en portoient, & que dès ce tems-là celui qui avoit la garde de l'anneau du Prince, étoit un des principaux Officiers du Palais.

Notre Ecrivain avoit inſpiré à ſon fils Jean Chiflet, Chanoine de Tournai, & Aumônier de l'Archiduc, Gouverneur des Pays-Bas, ſon goût pour l'étude de l'Antiquité, & il eut bientôt la

ſatisfaction

ſatisfaction de recueillir le fruit de ſes inſtructions. Il le vit s'exercer comme lui ſur des ſujets qui demandoient toute la pénétration & l'imagination poſſibles; car il ne s'agiſſoit de rien moins que de l'interprétation des *Abraxas*, monumens de l'Antiquité qui renferment des énigmes impénétrables. Les Baſilidiens & d'autres Hérétiques du deuxiéme ſiécle, qui ſe donnoient le nom de Gnoſtiques, c'eſt-à-dire d'*Illuminés*, & dont Simon le Magicien doit être regardé comme le chef, gens adonnés à l'impureté & à la magie, s'étoient fait un monſtrueux ſyſtême de Religion. Les vérités de celle de Jeſus-Chriſt y étoient obſcurcies par un mélange affreux de fauſſes opinions de la Philoſophie Payenne. Dans le fond ces Hérétiques étoient des viſionnaires & des fourbes, qui pour s'inſinuer dans les eſprits, s'étudioient à flatter les paſſions. Plus ce qu'ils préſentoient tenoit au merveilleux, plus ils s'accréditoient, & acquéroient de l'autorité; & par ce moyen ils trompoient avec plus de facilité ceux qui étoient aſſez ſimples pour les écouter, & ſe laiſſer ſéduire. C'eſt la conduite que tiennent preſque tous les impoſteurs.

Ceux-ci parurent en Egypte, dans le tems que les hiéroglyphes étoient devenus pour le peuple des caractères inconnus, & une écriture ſacrée. Rien n'étoit plus propre à favoriſer des ſéducteurs, qui avoient intérêt de jetter ſur leur doctrine un voile myſtérieux. Ils imitoient donc ces hiéroglyphes, & faiſoient graver ſur des Pierres fines, auxquelles l'ignorance avoit déja attribué certaines vertus phyſiques, toutes ſortes de ſymboles & de figures extravagantes. Tantôt c'étoit le Soleil, la Lune, diverſes Conſtellations; d'autres fois ils y repréſentoient des Dieux du Paganiſme, des Animaux, des figures purement fantaſtiques, des chiffres; enfin des caractères preſque toûjours mis au hazard, & qui ne forment aucun ſens. Ils portoient enſuite ſur eux ces eſpéces d'Amulétes & de Taliſmans (*a*), ou les diſtribuoient à leurs ſectateurs, fauſſement perſuadés que c'étoient des préſervatifs contre les enchantemens, ou des charmes propres à inſpirer aux autres

(*a*) Taliſman vient du mot Hébreu *Tſelem*, qui ſignifie *Image*. Les Arabes en tranſpoſant la ſeconde lettre, en ont fait le mot *Taliſman*. Les Grecs appelloient ces ſortes de figures *Periapta*, à cauſe qu'on les portoit attachées au col ou au bras; & les Romains les nommoient *Amuleta*. Journ. des Sçav. Août 1709.

quelque passion. On lit assez ordinairement sur plusieurs de ces Pierres gravées, ces noms mystérieux, ΙΑΩ, SABAOT, ADONAI, ceux des Anges Michaël, Gabriël, Raphaël, &c. mais on y trouve plus fréquemment le mot ΑΒΡΑCΑΞ, suivant la terminaison Egyptienne, ou conformément à celle de la langue Grecque ΑΒΡΑΞΑΣ, qui est devenu le nom générique de ces sortes de Talismans.

Entre plusieurs erreurs, Basilides débitoit celle-ci, que Dieu avoit créé autant de Cieux, ou de Vertus célestes, qu'il y avoit de jours dans l'année solaire; & il appelloit le Dieu tout-puissant du nom extraordinaire Ἀϐραξὰς, parce que toutes les lettres Grecques dont ce mot est formé, font, en prenant la valeur numérale attachée à chacune de ces lettres, & les additionnant, le nombre 365. qui est celui des jours de l'année solaire. Il est aisé de s'appercevoir que dans cette idée du Souverain Etre, & dans le culte que lui rendoit Basilides, il y a beaucoup de ressemblance avec le culte du Dieu Mithra, qui de la Perse s'étoit étendu dans le reste de l'Empire Romain, & y avoit acquis un très-grand crédit. On représentoit cette derniére Divinité sous diverses formes; sous celle d'un Lion, d'un Soldat, de Bacchus, du Soleil, &c. On trouve la même variété de figures sur les *Abraxas*; les lettres numérales du mot ΜΙΘΡΗΣ, ou, comme l'écrit le Pere Kircher (*a*), ΜΕΙΘΡΑΣ, donnent pareillement le nombre 365.

Voilà à peu près à quoi se borne tout ce qu'on peut dire de raisonnable sur les *Abraxas*, & c'est en même tems un précis de ce qu'en a écrit Jean Macarius, ou Lheureux, Chanoine d'Aire en Artois, mort dans cette ville en 1614. âgé de soixante-trois ans. Les ouvrages manuscrits de ce docte Chanoine, le fruit des études d'un Sçavant, qui pendant un séjour de vingt années dans Rome, avoit fait des lectures immenses, & avoit pénétré dans les secrets les plus cachés de l'Antiquité ecclésiastique & profane, étoient relégués dans la Bibliothéque d'un Collége à Louvain. Jean Chiflet eut la communication de celui de ces Manuscrits qui traitoit des *Abraxas*, c'est-à-dire des Pierres gravées

(*a*) *Oedip. Ægypt. p. 2. t. 2. class. 11. c. 6.*

faites par les Bafilidiens, & il en procura une édition en 1657. Mais ce fut plûtôt dans la vûe de fe donner pour Auteur, que pour paroître fimple Editeur; car ce qu'il ajoûta du fien, fait la plus confidérable partie du Livre qu'il publioit. Macarius avoit intitulé fa Differtation qui n'eft pas fort longue, *Apiſtopiſtus*, c'eft-à-dire *le Fidéle infidéle*, voulant peindre le vrai caractère des Gnoftiques; Chiflet donna à la fienne le titre d'*Abraxas Proteus*, par allufion à l'extrême variété des figures fous lefquelles fe préfentent les *Abraxas*. Perfuadé de plus que tous les Dieux des Nations entroient dans le fyftême de Religion des Bafilidiens, il imagina de ranger fous différens titres les cent vingt Pierres gravées dont il rapportoit les types, & prenant enfuite chacune de ces Pierres en particulier, il y fit obferver une bonne partie des Dieux qu'adoroient les Grecs & les Romains, & principalement les Egyptiens. Tel eft le plan de l'ouvrage; mais de même que les Bafilidiens avoient abufé des chofes les plus faintes, de même auffi paroîtra-t-il que Chiflet fe livre trop aux conjectures, & qu'il n'arrête pas affez le progrès d'une imagination trop vive, qui fouvent l'emporte au-delà des bornes de la vérité, j'ofe dire même, de la vraifemblance. Je trouve auffi qu'il groffit trop le nombre des *Abraxas*, & qu'il met dans le rang de ces Talifmans, plufieurs Pierres gravées qui n'y appartiennent point.

Certainement la conjecture offre un champ bien vafte, & lorfqu'on s'y engage, on n'en fort pas fi aifément. Mais quels fruits folides peut-on efpérer d'y recueillir? Ne feroit-il pas auffi bon de laiffer fans explication des chofes qui font inintelligibles, que d'employer pour les éclaircir un moyen auffi arbitraire & auffi fautif? Quel gré le R. P. Hardoüin veut-il donc qu'on lui fçache, d'avoir effayé d'expliquer, & avec auffi peu de fuccès que Jofeph Scaliger (*a*) & le Pere Kircher (*b*), le fameux mot *Abraxas*? Penfe-t-il avoir beaucoup mérité, de s'être pareillement exercé fur le mot *Abrafadabra*, mot myftérieux, que le Médecin, ou plûtôt le Charlatan Q. Serenus Sammonicus a forgé,

(*a*) *Scaliger, in Epiſt. Gallic. ad calcem Opuſcul.*

(*b*) *Kircher, in Obeliſco Pamphil.*

& auquel il attribuoit la vertu spécifique de guérir la fiévre double-tierce ? Ce mot Grec devoit pour cela être écrit d'une certaine maniére ; c'est-à-dire que les lettres redoublées devoient former un cône renversé, ainsi que le voici figuré, & il devoit être mis au col du malade. Le R. P. Hardoüin (*a*) en nous apprenant que chaque lettre dont ces deux mots sont formés, répond aux lettres initiales d'autant de mots Hébreux, ou de mots Grecs, qui pris ensemble composent une phrase, dont le sens est, qu'un *Dieu a racheté de la mort le genre-humain, par le Mystère de la Croix*, nous fait voir seulement que le Grec & l'Hébreu lui sont très-familiers ; mais quiconque voudroit employer les mêmes moyens, pourroit, s'il le vouloit, porter ces explications à l'infini. Au reste, celle que donne le R. P. Hardoüin n'étoit pas nouvelle : Godefroi Wendelin, Chanoine de Tournai, l'avoit proposée autrefois dans une Lettre que Chiflet a rapporté dans son Commentaire sur les *Abraxas* (*b*). L'habile Jésuite ne le dissimule pas ; il sçait rendre justice à l'inventeur, il avoue qu'il n'a fait que réformer certains défauts, qu'il trouvoit dans l'explication de Wendelin ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse lui reprocher de s'être amusé sans nécessité sur un sujet frivole, & trop peu digne d'occuper un sçavant de son rang.

ABPACAΔABPA
ABPACAΔABP
ABPACAΔAB
ABPACAΔA
ABPACAΔ
ABPACA
ABPAC
ABPA
ABP
AB
A

Des recherches aussi incertaines qu'elles sont peu importantes, ne conviennent qu'à des Ecrivains désœuvrés, ou à quelque visionnaire, tel que pouvoit être le sieur de Mauny, qui n'a pas craint de composer, & de faire imprimer à ses frais, deux assez gros volumes *in-octavo* pour rendre raison d'un seul *Abraxas*. Il est vrai que cet *Abraxas* est un des plus étendus que l'on connoisse. Le Jaspe sanguin sur lequel il a été gravé, égale presque en grandeur celle de la paûme de la main, & ses deux faces sont chargées d'hiéroglyphes sans nombre ; mais c'est précisément cette multiplicité d'objets sans liaison & sans suite, qui en devoit faire abandonner plus promptement l'explication. Cependant notre Auteur n'y trouvant rien de difficile, dit sans hésiter, que cette

(*a*) Mém. de Trév. Septemb. 1701. (*b*) *In Gemm. Abrax. Comm. p.65. &* 112.

Gravûre contient *toute l'hiſtoire des Dieux que les Payens réduiſoient à l'unité du Soleil, la Guerre des Géans, les Amours du Ciel & de la Terre dans ſa fécondité, & la belle Harmonie du Monde compoſé de la diverſité des choſes créées; que le Ciel eſt l'ame du Monde, ſous le nom de Jupiter, & que la Nature en eſt le corps.* On peut ſe faire une idée du ſtyle du ſieur de Mauny, & juger de ſa façon de penſer ſur ce ſimple expoſé. Pour peu qu'on ſoit curieux de lire un ouvrage rempli d'imaginations biſarres, & de fauſſes alluſions, écrit ſans ordre, ſans méthode & ſans deſſein, un aſſemblage de raiſonnemens abſurdes, enfin du pur galimathias, il ne faut point chercher ailleurs: celui-ci ſeroit digne d'un ſectateur de la Cabale.

Je croirois me rendre auſſi ridicule que ſon Auteur, ſi j'entreprenois de le ſuivre dans ſes interprétations forcées & purement arbitraires, des caractères inintelligibles que préſente la Gravûre qu'il veut expliquer. Il s'en tire preſque toûjours à la faveur de quelques inverſions, ou de quelques interpolations de lettres; & ce qu'une langue ne lui fournit pas, il le cherche dans une autre. N'eſt-ce pas là ce qui s'appelle monter ſur le trépié, & prendre, comme il le dit, le ton qui convient à l'interpréte d'une *écriture hiéroglyphique, ſacerdotale, & toute myſtérieuſe.*

Le ſieur de Mauny ne me paroît guère moins ſingulier dans ſon *Expoſition des vérités tirées des Fables, par rapport à l'ancien & nouveau Teſtament.* Il faut lire dans le Livre même les hiſtoires de Moyſe & d'Oſiris miſes en paralléle. En voici quelques traits. Comme Oſiris eſt né une premiére fois de Sémélé, & a été tiré enſuite de la cuiſſe de Jupiter, Moyſe a pareillement eû deux naiſſances. Jocabel lui a donné le jour, & la fille de Pharaon l'ayant trouvé abandonné ſur le Nil, lui a rendu la vie. Diodore de Sicile dit que Lycurgue, Roi d'Arabie, voulut faire mourir Oſiris, qui ſe retira ſur la montagne nommée Nyſa: Moyſe n'évita la perſécution des Grands de la Cour de Pharaon, qu'en fuyant au déſert des Madianites, il y fréquenta le mont Sina, qui doit être le même que celui de Niſa; il ne s'agit que d'une tranſpoſition de lettre. Oſiris fit des prodiges avec ſon Tyrſe; qui ne connoît toutes les merveilles que Moyſe a opérées, en ordonnant à Aaron de lever ſa baguette? Enfin le même chaud que Dieu a envoyé,

& qui a desféché la Mer rouge, pour faciliter le passage des Israëlites à leur sortie d'Egypte, a été figuré par le Poëte Nonnus, qui a rapporté que le fleuve Hydaspe étant contraire aux desseins d'Osiris, ce Dieu le brûla, & le mit à sec. C'est assûrément abuser de son sçavoir & de ses lectures, que d'en faire un si mauvais emploi; mais j'abuse peut-être moi-même de la patience de mes lecteurs, en les arrêtant trop longtems sur un ouvrage tellement oublié, que j'ai eu beaucoup de peine à en recouvrer un Exemplaire complet.

Laurent Pignorius avoit précédé tous les Auteurs dont je viens de parler, dans la recherche des Pierres gravées des Hérétiques Basilidiens; car dès l'année 1605. il en avoit produit plusieurs, qu'il devoit aux soins de M. de Peiresc, jeune alors. Mais comme il se contenta de les faire graver sans les accompagner de ses explications, & qu'il les rélégua, pour ainsi dire, à la fin de son exposition de la Table Isiaque, où il les faut chercher pour les appercevoir, je ne doute point qu'on ne me l'eût pardonné, si j'avois négligé d'en faire mention, ainsi qu'il a pensé m'arriver. Je connois deux éditions de cet ouvrage de Pignorius, toutes deux *in-quarto*; la premiére faite à Venise en 1605. où les figures ne sont qu'en bois; & la seconde imprimée à Francfort en 1608. & dans celle-ci les Planches ont été gravées en cuivre, & avec plus de soin que dans la précédente, par les freres J. Théodore & J. Israël de Bry. J'apprends qu'il y en a une troisiéme qui a paru à Amsterdam en 1669. & qu'entre plusieurs piéces dont elle a été augmentée, on y trouve les explications que Pignorius avoit oublié de donner des Pierres gravées qu'il avoit rapportées, lesquelles explications ont pour Auteurs le P. Kircher & Jean Chiflet.

Je reviens aux ouvrages de ce dernier. Au mois de Janvier 1661. voulant faire sa cour à l'Archiduc Léopold-Guillaume, qu'il servoit en qualité de Chapelain, il composa une Dissertation Latine sur une Pierre gravée, qui a pour objet le culte de la Mere de Dieu, & il l'adressa à Jérôme de Vecchi, Internonce à Bruxelles. L'Archiduc, Prince fort dévot, avoit eu l'intention d'enrichir son Cabinet, ou plûtôt son Oratoire, de cette Gravûre;

mais elle avoit disparu à la mort de celui qui avoit été envoyé en France chargé d'en faire l'acquisition. Chiflet n'en put faire la description que d'après un Dessein qui lui avoit été communiqué. Il nous apprend que c'est un ouvrage du bas Empire, fait pour Nicéphore Botaniate, Empereur d'Orient, & qu'on y voit représentée en relief sur un Jaspe verd, l'image de la Sainte Vierge, vûe de face, & les mains élevées vers le Ciel, attitude dans laquelle toutes les Peintures en Mosaïque, & les autres Monumens de ce tems-là représentent les Saints glorifians Dieu. Celui-ci paroît peu considérable en lui-même, & ne semble pas devoir mériter l'attention d'un Antiquaire. Ce qu'il offre de remarquable se réduit à une inscription Grecque qu'on lit au pourtour. Quoique peu importante, elle peut contribuer à illustrer l'Histoire Byzantine, & il y a tout lieu de croire que sans ce motif, Chiflet ne se seroit peut-être pas beaucoup mis en peine de conserver la mémoire d'un Monument aussi peu intéressant que celui-ci. Mais cette inscription mal lûe, & aussi mal expliquée (*a*), lui a fait avancer sans trop d'examen, que cette Gravûre avoit été faite pour Nicéphore, depuis que ce Prince, dont il fait l'histoire, eut abdiqué l'Empire, & dans le tems que retiré dans un Monastère, il s'étoit consacré au service des Autels. M. du Cange, meilleur Critique (*b*), a relevé cette erreur de Chiflet. Il a fait voir qu'il n'y étoit tombé, que parce qu'il n'avoit pas sçû déchiffrer les trois premiéres lettres de l'inscription, qui sont un monogramme, & qu'il n'avoit pas connu la forcedu mot **Δεσπότης**, qui signifie *Empereur.* Autrement, continue M. du Cange, il auroit reconnu qu'il ne s'agissoit que d'une simple formule de priére, d'une invocation à Dieu faite par l'intercession de la Sainte Vierge, pour le salut de l'Empereur; formule au reste dont les Monumens du bas Empire fournissent plusieurs exemples.

De cette exposition d'un sujet fort simple, Jean Chiflet passa

(*a*) Chiflet lisoit ainsi cette inscription. ΤΩ ΙΕΚΟΗΘΕΙ (*i. e.* ΙΕΡΟΣΘΕΙ) ΝΙΚΗΦΟΡΩ ΦΙΛΟΧΡΙCΤΩ ΔΕCΠΟΤΗ ΤΩ ΒΟΤΑΝΕΙΑΤΗ; qu'il interprétoit: *Au Despote Nicéphore Botaniate, qui est dans les Ordres sacrés, & qui aime le Christ.* Et suivant M. Du Cange, en voici la véritable leçon. ΘΚΕ (*i. e.* ΘΕΟΣ ΚΥΡΙΕ) ΒΟΗΘΕΙ ΝΙΚΗΦΟΡΩ ΦΙΛΟΚΡΙCΤΩ, &c. qui signifie, *Dieu tout-puissant, secourez Nicéphore Botaniate, Empereur, qui aime votre Christ.*

(*b*) *De inf. ævi numism. Dissert.* §. 30. *ad calcem Gloss. med. Latin. t.* 3.

ſubitement aux explications de pluſieurs autres Pierres gravées, qui devoient être beaucoup plus dans ſon caractère, ſuppoſé qu'il eût autant de goût pour les ſingularités, que quelques-uns de ſes écrits ſemblent l'indiquer. On rencontre aſſez fréquemment des Gravûres antiques avec la tête ou avec la figure de Socrate. Celles où la tête de ce Philoſophe paroît liée avec d'autres têtes, & même quelquefois grouppée avec des têtes d'animaux, ne ſont pas plus rares; mais il n'eſt pas ſûr que Socrate ſoit toûjours l'objet de ces repréſentations. Les traits de ſon viſage, de l'aveu même d'Alcibiade ſon cher diſciple, ſont preſque les mêmes que ceux de Silène (*a*). Ils avoient l'un & l'autre le front élevé & chauve, le nez creux, la bouche ſaillante, & la barbe touffue; ainſi les Pierres gravées où l'on croit trouver le portrait du Philoſophe Athénien, peuvent être attribuées tout auſſi bien, & peut-être encore mieux, au Nourricier de Bacchus. Il ne faut même ſouvent regarder ces grouppes bizarres de pluſieurs têtes, que comme des caprices, & le fruit de l'imagination oiſive de quelque Graveur; ſi on les conſidère avec attention, on trouvera que ce ne ſont quelquefois que de ſimples repréſentations de Maſques de théâtre.

Quoi qu'il en ſoit, Chiflet avoit réſolu de rapporter à Socrate toutes ces Pierres gravées. Il en raſſembla juſqu'à vingt-deux de types différens; & dans une Diſſertation Latine qu'il adreſſa à ſon pere au commencement de l'année 1662. il entreprit de montrer que toutes ces Gravûres étoient, ou des ouvrages de l'Envie, pour caractériſer les vices qu'elle oſoit imputer à Socrate, & le rendre odieux, ou des témoignages du reſpect qu'avoient pour ſa vertu & la pureté de ſa morale, ſes véritables diſciples. Suivant ce projet, que Chiflet ne perd point de vûe, il décrit ſucceſſivement toutes les Pierres gravées dont il donne les repréſentations. Les unes lui ſervent à tracer le portrait du Philoſophe, il cherche dans les autres des rapports à ſes vertus ou à ſes vices, à ſes bonnes ou à ſes mauvaiſes qualités. Si on l'en croit, ces prétendus aſſemblages de têtes, où celle de Socrate paroît dominer, ſont des emblêmes de l'humeur chagrine de

(*a*) *Plato in Sympoſ. ex edit. Serran. t. 3. p. 216.*

Xantippe,

Xantippe, & des noirs complots de Mélite & d'Anyte, les accuſateurs de l'honneur & de la vertu auprès des Athéniens. Inſenſiblement Chiflet devient l'Hiſtorien de Socrate ; toutes les couleurs qu'il a raſſemblées, il les emploie pour peindre un tableau, où il eſt difficile de ne pas reconnoître celui que l'Oracle déclara être l'homme le plus ſage de la Gréce.

Ce travail, il en faut convenir, ne s'eſt pû faire qu'avec beaucoup d'eſprit ; mais y a-t-il autant de réalité ? je ne le garantis point. Rien de ſi beau, rien de ſi ſpécieux, par exemple, mais en même tems rien de moins fondé que l'explication que donne Chiflet d'une Pierre gravée (*a*), où la tête ſuppoſée de Socrate eſt grouppée avec celle d'un éléphant, tenant de ſa trompe un Caducée, & avec deux têtes humaines, qui ſont, ſi l'on s'en rapporte à ſon témoignage, celles d'Anyte & de Mélite. On y lit ce mot Grec ΕΤΕΑΠΙCΤΟΥ, que Chiflet traduit par le mot Latin *confidenter*, c'eſt-à-dire *avec confiance* ; & il n'en faut pas davantage pour lui faire imaginer que c'eſt ici une emblême de la tranquillité d'ame de Socrate dans les derniers inſtans de ſa vie, dans ces momens où prêt d'expirer, toûjours égal, & toûjours éloquent, il s'entretenoit avec ſes amis, & ſe raſſûroit ſur les bontés d'un Dieu, en qui il reconnoiſſoit un pouvoir ſuprême. Mais par malheur, le mot Grec dont Chiflet s'autoriſe pour débiter de ſi belles choſes, eſt, ainſi que l'a fait remarquer M. le Baron de Stoſch (*b*), le nom du Graveur de la Pierre ; & comme cette obſervation eſt ſans réplique, je laiſſe à prononcer ſur l'autorité que doivent avoir d'autres explications du même Auteur, qui ne ſont pas mieux étayées.

M. de Stoſch auroit pû relever encore une ſemblable mépriſe de Chiflet. Ce dernier, dans le cours de ſa Diſſertation ſur les têtes de Socrate (*c*), fait mention d'une Cornaline repréſentant Silène monté ſur ſon âne, & ayant un Thyrſe à la main ; & parce qu'on y lit le mot ΞΕΝΟΚΡΑΤ. qui eſt encore indubitablement le nom d'un Graveur, il veut que ce ſoit le Portrait de Xénocrate, & même une ſatyre ſur ſa perſonne. Il prétend que

(*a*) *In Chiflet. Socrat. tab.* 4. *N°.* 15.

(*b*) *Stoſch, Gemm. antiq. ſcalpt. nomin. inſign. pag.* 4.

(*c*) *Chiflet, Socrates, p.* 36.

ce Philoſophe n'eſt mis ſur un âne, que pour ſe mocquer de cette extrême lenteur qui lui étoit naturelle, & qui faiſoit dire à Platon, en le comparant avec Ariſtote, qu'il falloit tenir la bride courte à celui-ci, tandis que l'autre étoit un animal tardif, à qui l'éperon étoit néceſſaire (*a*).

C'eſt ainſi que Jean Chiflet avoit acquis à peu de frais la prétendue facilité d'expliquer les ſujets les moins connus des Pierres gravées ; il poſſédoit de plus l'art de donner à celles qui étoient moins compliquées une tournure ſinguliére. Il en fournit pour la ſeconde fois des preuves en l'année 1662. au ſujet d'une Agathe ou Camée fort curieux, qui avoit appartenu à Albert Rubens. Un autre n'y auroit ſans doute apperçû que l'intérieur d'un Temple, dans lequel deux perſonnes viennent en ſupplians préſenter leur offrande à la Divinité qu'on y adore. Mais cette expoſition trop ſimple n'en diſoit pas aſſez au gré d'un Auteur livré à ſon imagination. Chiflet alla chercher le ſujet de cette Gravûre antique dans les Faſtes de cette Eau fameuſe, connue à Rome ſous le nom d'*Aqua Virgo*. Il y apprit qu'entre une infinité d'ornemens dont M. Agrippa avoit enrichi les Aquéducs & les Regards de cette fontaine, il avoit fait conſtruire à ſa ſource un Temple dans lequel on honoroit une fille qui avoit autrefois aidé à la découvrir.

Partant de ce point, & après avoir recherché tout ce qui a été écrit ſur le ſujet de la Fontaine qu'il célébre, après avoir fait l'éloge d'Agrippa, & avoir rapporté d'après un Jaſpe verd le Portrait de cet illuſtre Romain, avec la couronne roſtrale qu'Auguſte lui avoit décernée, il entre en matiére ; il fait la deſcription de l'Agathe, il décide que c'eſt une repréſentation du Temple bâti par Agrippa ; que la figure debout au milieu d'une arcade, eſt l'image de la fille qu'on y révéroit ; quelque choſe de rond qui eſt ſuſpendu à la voûte du Temple, & qui paroît avoir la forme d'un œuf, lui ſemble être une lanterne de verre renfermant une lampe, qui faiſoit partie du culte religieux qu'on rendoit aux fontaines ; il croit appercevoir couler de l'eau dans les ſoûterrains de ce Temple. Mais moi qui ai tenu, qui ai conſidéré

(*a*) *Laërt. in vita Xenocratis.*

plus d'une fois avec grande attention cette précieufe Agathe, laquelle eft actuellement à Paris, entre les mains de M. le Marquis de Gouvernet, je fuis obligé d'avoüer que je n'y vois abfolument rien qui exprime cette eau courante ; elle n'eft fûrement que dans l'idée de Chiflet ; & quant à cette efpéce d'œuf, il ne fe débrouille pas affez à mes yeux, pour que je puiffe déterminer précifément ce que c'eft.

J'ajoûterai, pour ne rien laiffer à défirer fur une Antique qui eft une des plus fingulières que je connoiffe, que les figures en font affez exactement deffinées, & dans une belle proportion, au-lieu que l'Architecture eft de mauvaife maniére. Cela vient du peu de progrès que les Anciens avoient fait dans la fcience de la Perfpective ; car fur toutes leurs Médailles, dans tous leurs Bas-reliefs, même ceux où les figures font les plus parfaites, l'Architecture, dans laquelle ils étoient fi habiles, quand il s'agiffoit de bâtir, n'eft pas mieux traitée. J'obferverai encore que Chiflet, & depuis lui M. de la Chauffe (*a*), qui n'eft proprement que fon copifte, ont fait dans la repréfentation qu'ils ont donnée de ce Camée, une omiffion qui me paroît importante. Ils n'ont point exprimé une ftatue, ou figure de femme, pofée fur fon piédeftal contre le jambage de l'arcade, le plus voifin du bord de la Pierre. Cette ftatue eft cependant, à ce que je puis imaginer, la Divinité, & cette figure qu'ils ont prife pour la Divinité eft plûtôt la Prêtreffe du Temple. Cette derniére figure porte la main à fa bouche, & par cette attitude elle femble avertir les deux perfonnes qui fe préfentent à l'autel, d'obferver un grand filence. La ftatue eft d'une moindre proportion que toutes les autres figures, quoique placée fur un premier plan ; elle eft logée dans la partie la plus reculée du Temple ; la matiére que le Graveur y a employée eft d'une couleur différente de celle des autres figures, qui font cenfées animées : celles-ci font blanches, l'autre eft d'un ton rouffâtre, ce qui a peut-être encore été fait à deffein d'exprimer la couleur de la ftatue, fuppofée de bronze, ou d'un autre métal. Je borne ici mes conjectures, & je finirai par faire remarquer que cette Agathe, ou Sardoine-Onyx, qui eft à pans, reçoit

(*a*) *Mufeum Rom. p.* 29.

un nouveau luftre de la diverfité de fes couleurs, & de l'intelligence avec laquelle l'Ouvrier en a ménagé la diftribution. Ceux qui ont pris le foin dans ces derniers tems de la monter en bague, s'étant apperçûs que la Pierre, dans les endroits où elle avoit moins d'épaiffeur, étoit très-diaphane, & prenoit bien la feuille, y en ont mife une deffous, & par ce moyen ils ont trouvé le fecret de faire paroître les vuides d'entre les arcades, d'un incarnat auffi vif que la plus belle Cornaline; ce qui achéve de rendre ce Camée extrêmement agréable à la vûe.

La defcription que j'en ai faite, eft relative à une Eftampe que M. le Comte de Caylus en a donnée, & dans laquelle il a pouffé l'exactitude jufqu'à blafonner fa Gravûre, pour mieux faire fentir les différentes couleurs ou nuances de la Pierre. Une infcription qui eft au bas de fa Planche, donne en deux mots l'explication du fujet; elle dit que c'eft *Diane de Tauris*, & fi l'on admet les conjectures, celle-ci eft tout auffi recevable que celle de Chiflet. On pourroit dire que c'eft Iphigénie Prêtreffe de Diane, qui avant de partir avec Orefte & Pilade qu'elle a délivrés de la mort, les invite à rendre des actions de graces à la Déeffe.

Cette interprétation ne fera pas du moins auffi fujette à la critique, que peut l'être celle que Jacob Spon a donné dans fon excellent Ouvrage intitulé, *Mifcellanea eruditæ Antiquitatis*, & qu'il a répétée dans fes *Recherches curieufes d'Antiquités*, de cette belle Cornaline, qui du Cabinet de M. Lauthier, étoit paffée dans celui de M. Bourdaloue, où elle fe trouvoit, lorfque Madame Le Hay en publia une Eftampe, qui fait partie de fon Recueil. On a vû depuis cette Pierre gravée entre les mains de M. Crozat, & Madame Le Hay, ainfi que bien d'autres, croyoit qu'elle repréfentoit un Mariage: expofition bien différente de celle de Spon; car il prétendoit trouver fur cette Cornaline Salmacis dans le bain, qui s'avance pour embraffer fon cher Hermaphrodite (*a*). Il ne faut pas être bien profond dans l'étude de l'Antiquité, pour fentir combien cette interprétation eft vicieufe. Pour peu qu'on ait quelque teinture de la Fable, l'on fçait que la Nymphe Salmacis étoit feule, lorfqu'elle vint à la fontaine

(*a*) Recherches curieufes, p.121.

où

où ſe baignoit Hermaphrodite : elle n'avoit beſoin pour ce qui l'y conduiſoit, ni de joüeur de flûte, ni d'autres témoins.

Ceux qui ont dit que le ſujet de cette Cornaline étoit un Mariage, l'ont caractériſé, en ajoûtant que c'étoit l'eſpéce de mariage qui ſe contractoit par la *Confarréation*, & dont les cérémonies conſiſtoient en un Sacrifice, & à faire manger aux deux époux en préſence de témoins, d'un même gâteau fait de farine de froment. Gronovius avoit déja fait obſerver une ſemblable cérémonie, ſur une Sardoine, qui eſt la ſixiéme de la ſeconde partie du Recueil de Gorlée ; & certainement les deux Gravûres anciennes, quoique de compoſitions différentes, repréſentent le même ſujet, & s'expliquent mutuellement. On voit dans chacune un homme & une femme qui ſe donnent la main. Cette cérémonie ſe fait ici vis-à-vis d'un autel chargé de fruits & d'épis de froment ; là les deux mêmes perſonnes couchées dans un bois ſacré, paroiſſent ſe promettre une foi réciproque à la vûe de témoins, qui ſemblent y applaudir par leurs acclamations. Un joüeur de flûte, un pavillon tendu au-deſſus de la tête des deux époux, ſe trouvent preſque les mêmes dans l'une & dans l'autre Gravûre. Toutes ces circonſtances raſſemblées ne forment-elles pas une preuve de réalité en faveur du ſujet ? On ne peut plus le ſoupçonner d'être un morceau de pure fiction & de caprice. Mais il n'eſt pas auſſi facile de convenir ſi c'eſt la repréſentation d'un Mariage tel que Gronovius le prétend. M. Baudelot qui s'inſcrit en faux contre cette opinion, aime mieux croire que c'eſt le Sacrifice fait à Hécale l'Hoſpitaliére, dans ſon Temple ſans clôture. Il s'efforce de le prouver dans ſa Diſſertation ſur la Fête d'Athènes (*a*) ; & c'eſt ainſi que bien ſouvent des Ecrivains d'une érudition profonde, en voulant amener tout à leur ſentiment, au-lieu d'éclaircir les choſes, y répandent de l'obſcurité.

Mais reprenons ce qui regarde Jacob Spon. Dans les deux ouvrages de cet Auteur que j'ai indiqués, & qui dans une infinité de parties ſont pour le fond preſque les mêmes, l'on rencontre encore quelques Pierres gravées ; mais il faut parler vrai, elles ſont

(*a*) Fête d'Athènes, p. 26. & 52.

clair-femées, & elles y font placées moins à deffein de fervir de matiére à des explications particuliéres, que pour appuyer les fentimens de l'Auteur dans fes Differtations fur les Hermès, les Divinités Panthées, & le Dieu du Silence. On y trouve outre cela, mais feulement dans l'ouvrage Latin (*a*), les repréfentations & les explications de plufieurs Gravûres qui ont fervi d'Amulétes; un Camée qu'on foupçonne être la tête de Pyrrhus, & trois Pierres gravées en creux, fçavoir le Mercure par Diofcoride, la Diane par Apollonius, & le Portrait d'un Sénateur Romain par Mycon; ces derniéres ne font rapportées que pour avoir occafion de parler des Artiftes qui y ont mis leurs noms, & je regarde cet endroit du Livre de Spon, comme le germe de l'ouvrage de M. le Baron de Stofch. On reverra dans le Recueil de ce dernier ces trois Antiques repréfentées plus fidélement, & l'on y retrouvera le beau Camée de Tryphon, repréfentant les Nôces de Cupidon & de Pfyché, que Spon produit (*b*) pareillement, mais d'après un Deffein de mauvais goût, qui s'étoit trouvé dans les Recueils du fieur de Bagarris. M. de Stofch croit que ce Deffein eft l'ouvrage de Pirro Ligorio (*c*), & je ne ferois pas éloigné de le penfer comme lui; car cet Antiquaire étoit un très-mauvais Deffinateur, qui travailloit en courant, & qui n'étoit rien moins qu'exact. Son Deffein, auquel il ne manque aucun de ces défauts, étoit accompagné d'une explication qu'en avoit fait le même Bagarris, & que Spon a fait imprimer fans y changer prefque rien. On y fait connoître la façon de penfer des Anciens fur la nature de l'ame, & l'on y enfeigne pourquoi Pfyché étoit repréfentée avec des aîles de papillon, & pourquoi cet infecte étoit réputé le fymbole de l'ame. C'eft ce qui fait la matiére d'un chapitre dans les *Mélanges*, & celle de la cinquiéme Differtation dans les *Recherches curieufes d'Antiquités*.

Dans le nombre des Differtations que contient ce dernier ouvrage, j'en trouve deux que Spon n'a point employé dans fes *Mélanges*, & qui ont encore rapport au fujet que je traite. La dixiéme, qui eft une Lettre de M. de Peirefc adreffée à Holfténius,

(*a*) *Mifcellan. p.* 122. 138. & 297.
(*b*) *Ibid. p.* 9.
(*c*) *Stofch, Gemm. ant. fcalp. nomin. infign. p.* 94.

à l'occafion d'une Bague d'or antique, faite pour quelque Chrétien, & dont la fingularité confifte en une infcription votive, affez difficile à expliquer, mais qui peut faire croire cependant que c'étoit un anneau conjugal; & la onziéme Differtation, qui a pour objet quelques Bagues d'or & d'argent fur lefquelles Spon fait fes obfervations, fuivies d'un détail de plufieurs autres Bagues antiques qui avoient appartenu à M. de Peirefc.

Au refte, quoique l'édition des *Recherches d'Antiquités* paroiffe, fuivant la date, avoir précédé de deux années celle des *Mifcellanea eruditæ Antiquitatis*, il n'en eft pas moins certain que ce dernier ouvrage, ou du moins une partie, avoit déja vû le jour, lorfque les *Recherches* furent rendues publiques; & en voici la preuve. Ce font les mêmes Planches qui ont fervi dans l'une & dans l'autre édition; mais au-lieu que dans l'édition Latine *in-folio* elles font entiéres, elles fe trouvent partagées en plufieurs morceaux dans l'édition des *Recherches in-quarto*; ce qui n'a pû être fait que poftérieurement. Auffi eft-il vrai, que dès l'année 1679. Spon avoit fait paroître le premier chapitre de fon ouvrage Latin, fous le titre de Supplément du Recueil des Infcriptions de Gruter, avec promeffe de donner ainfi fucceffivement & féparément le refte du Livre, qui, fuivant la fupputation de l'Auteur, devoit compofer trois volumes *in-folio*, qu'il trouva à propos dans la fuite de réduire à un feul. J'avoue que cette obfervation n'eft pas fort importante; mais je prie de confidérer que c'eft un Libraire qui la fait, & qu'il lui fied bien d'être exact & même de defcendre dans les plus petits détails, quand il s'agit de vérifier les différences des éditions.

En 1683. dans la même année que furent publiées les *Recherches d'Antiquités* de Spon, on reçut de Hollande un ouvrage qui n'étoit guère moins digne d'attirer fur lui l'attention des Antiquaires. L'illuftre Cuper en étoit l'Auteur, & ce nom feul fait l'éloge du Livre. C'étoit une explication fort étendue de ce fameux Bas-relief antique, qui eft à Rome dans le Palais des Colonne, & qui repréfente, au jugement de tous les Sçavans, l'Apothéofe d'Homère. Mais ce n'eft point ce qui donne place ici à l'ouvrage que j'annonce; je n'en fais mention que parce qu'il fe

trouve dans le même volume une Differtation, dans laquelle M. Cuper explique un Camée d'une grande confidération. J'en ai déja cité (*a*) une Eftampe, qui a été gravée autrefois fous la direction de Rubens, & j'en retracerai en peu de mots le fujet. On y remarque dans un char traîné par deux Centaures, un Romain couronné de laurier, & le foudre à la main, ayant une femme voilée affife à fes côtés; une jeune fille & un enfant le cafque en tête, en habit militaire, font dans le même char: une Victoire en l'air apporte une couronne de laurier, & fous les pieds des Centaures, qui portent un bouclier & un trophée, font des foldats renverfés.

Jean-George Grævius ayant engagé M. Cuper à lui écrire ce qu'il penfoit de ce Monument, tous deux fe trouverent du même avis; ils déciderent que les deux principaux perfonnages font Augufte & Livie, le premier fous la figure de Jupiter, & la feconde fous celle de Junon, & que c'étoient ou Marcellus & Octavie, ou Tibère & Julie encore enfans, qui les accompagnoient; car, ainfi que le judicieux Auteur de la Differtation le fait obferver, il étoit affez ordinaire chez les Romains que ceux qui triomphoient fiffent monter avec eux leurs enfans dans le même char. Il reftoit à examiner à quelle occafion ce Camée pouvoit avoir été fait, & M. Cuper fuppofe que ce fut après la victoire qu'Augufte remporta fur les meurtriers de Céfar dans les champs Philippiques: il eft convaincu que le Graveur, pour défigner plus particuliérement cet événement, a attaché au char des Centaures, que la Fable fait naître en Theffalie. Ce fentiment n'eft point avancé fans être accompagné de preuves; elles font prifes dans les Hiftoriens & dans les Monumens antiques. La Differtation qui eft fort fçavante, eft écrite avec folidité: elle eft terminée par un morceau, qui, quoiqu'étranger au fujet, n'en eft pas moins intéreffant: c'eft une efpéce de petit Traité fur la Couronne civique, & fur les lauriers dont la porte du palais des Empereurs étoit décorée. M. Cuper auroit pleinement fatisfait les Curieux, s'il leur avoit nommé le Cabinet qui conferve le Morceau précieux qu'il explique; mais il l'ignoroit;

(*a*) *Sup. p.* 300.

on

on ne lui avoit fourni qu'un Deſſein ; & comme il diffère en quelques parties de l'Eſtampe de Rubens, on ne ſçait trop auquel des deux on doit donner ſa confiance.

C'eſt à quoi l'on eſt ſouvent expoſé par la faute de ceux qui deſſinent les Monumens antiques ; au-lieu de tâcher de les imiter avec fidélité, ils les tranſmettent preſque toûjours dans leur maniére ; trop heureux s'ils ne portent pas la licence juſqu'à ſe contenter d'en prendre ſimplement des idées, qu'ils ajuſtent enſuite à tête repoſée, comme il leur plaît. Et c'eſt ce qui eſt arrivé à *Pietre-Sante* Bartoli plus fréquemment qu'à tout autre, quoi qu'en diſent ſes admirateurs. Je n'en veux d'autre preuve que l'Eſtampe qu'il a gravé d'après le Camée du Cabinet du Cardinal Carpegna, & qui ſe trouve à la fin de ſon Livre des Sépulcres antiques. Qu'on la compare avec celle qu'a produit M. Buonarroti, & par le peu de reſſemblance que ces deux piéces ont entre elles, on ſe convaincra de plus en plus de l'inexactitude de ce Graveur ; car on peut compter ſur la vérité de l'Eſtampe de M. Buonarroti. S'il y a des défauts dans l'original antique, on ne cherche point à les pallier dans cette copie : on y a même porté la préciſion juſqu'à la blaſonner, je veux dire qu'on y a exprimé par le moyen de différentes hachures, diverſement combinées, la variété des couleurs qui rendent ſi recommandable ce beau Monument, unique dans ſon eſpéce.

Je ne crois pas qu'il y ait dans les Cabinets aucune Agathe d'une auſſi grande étendue que celle-ci ; car elle a dix pouces de haut ſur ſeize de large, ni aucune qui dans ſon épaiſſeur contienne de même cinq couches ou lits de couleurs, diverſifiées, & toutes cinq tranchant avec netteté l'une ſur l'autre. Le Graveur intelligent y a repréſenté en très-baſſe taille le Triomphe de Bacchus & de Cérès. Ces deux Divinités accompagnées de l'Amour, ſont montées dans un char auquel ſont attelés deux Centaures mâles, & deux Centaures femelles ; & comme preſque tous les attributs du Dieu du Vin y ſont raſſemblés, M. Buonarroti en a pris occaſion d'expliquer avec autant de goût que de ſçavoir, tout ce qui caractériſoit le culte & les Fêtes de Bacchus. On apprend dans une excellente Diſſertation, qui eſt jointe à la repréſentation de

ce Camée, & qu'il a fait imprimer à la suite de ses Observations historiques sur les Médaillons antiques du Cardinal Carpegna, écrites en Italien, ce que c'étoit que le Thyrse, considéré comme arme, ou comme simple ornement; quels étoient ceux qui servoient de cortége à Bacchus dans la pompe de son Triomphe; quel usage on y faisoit de la Corbeille mystique, des flûtes, des torches, de ces vases à boire faits en forme de corne, de ces espéces de cymbales semblables à nos tambours de Basque; en un mot de tout ce qui constituoit les cérémonies des Bacchanales & des Orgies.

Chemin faisant, le sçavant Dissertateur rapporte quelques Pierres gravées qui viennent à son sujet, & que lui fournit le Cabinet qu'il décrit; entre autres un excellent Camée représentant Bacchus, qui ayant trouvé Ariadne abandonnée dans l'isle de Naxos, la transporte dans l'Olympe; & un grand Camée factice, ou de verre, ayant pour sujet Bacchus couché entre les bras d'une de ses nourrices, au milieu de deux Faunes. Aucun de ces Morceaux n'avoit encore été rendu public. Mais ce n'est pas dans la seule Dissertation dont il est question, que M. Buonarroti emploie des Pierres gravées: le corps même de son ouvrage dont cette Dissertation n'est qu'un *appendice*, en contient encore plusieurs, & la plûpart sont infiniment curieuses. Une tête d'Auguste presque de ronde bosse, & taillée dans un grand morceau de Calcédoine, me paroît surtout une piéce unique; car le buste qui a près de six pouces & demi de haut, & une saillie proportionnée, se détache en blanc mêlangé d'un peu de rouge, sur un fond de figure sphérique, dont la couleur bleuâtre tire sur le Saphir, & tous deux sont pris dans le même morceau.

La plus grande partie de ces rares morceaux occupe la place de ces ornemens postiches & superflus qui se mettent ordinairement dans les livres, sans autre dessein que de parer les éditions, & jamais dans la vûe d'instruire. Tout plaît, tout parle, tout devient profitable dans l'Ouvrage de M. Buonarroti. Cet illustre Abbé, car il étoit alors dans la Cléricature, n'avoit rien tant à cœur, que de pouvoir communiquer à tous ses lecteurs le même amour dont il étoit épris pour l'étude de l'Antiquité.

C'eſt, autant que je le puis appercevoir, le but d'un Diſcours très-inſtructif qui ſert de préliminaire à ſon Livre. Non-ſeulement il y fait valoir les prérogatives & les avantages de l'étude dont il fait l'éloge; mais il s'étend encore ſur les anciens uſages des divers Monumens qu'il s'étoit propoſé d'expliquer, ainſi que ſur pluſieurs pratiques des Anciens concernant les Arts, & en particulier par rapport à celui de la Gravûre en Pierres fines.

On ne parvient point à donner l'entiére perfection à un ouvrage auſſi ſçavant, & auſſi rempli de choſes que celui-ci, ſans avoir fait auparavant de longues & de ſérieuſes études. M. Buonarroti n'exagéroit point, lorſqu'il aſſûroit qu'il y avoit travaillé pendant quatorze années entiéres; encore le tems avoit-il été bien œconomiſé. Cet ouvrage qui lui a fait un honneur infini, parut enfin à Rome en 1698. & preſqu'en même tems un de nos Sçavans, qui avoit déja pris rang parmi les Antiquaires, M. Baudelot publia la premiére de ſes Diſſertations ſur les Pierres gravées. Il ne l'avoit entrepris que pour faire ſa cour à S. A. R. Madame, & uniquement pour lui plaire; & ce qui eſt bien flatteur pour lui, on y trouve, remarque l'ingénieux Auteur de ſon éloge (*a*), l'époque des bontés dont cette Princeſſe l'honoroit; l'on y voit que ce furent les Muſes elles-mêmes qui l'amenerent à une Cour avec laquelle elles entretenoient déja le commerce le plus diſtingué. Une auſſi longue Diſſertation, car elle compoſe un aſſez gros volume *in-douze*, n'avoit pour objet qu'une ſeule Gravûre antique, qu'une très-belle Améthyſte d'Orient du Cabinet de S. A. R. mais l'explication en étoit difficile; il ne falloit pas moins qu'un heureux Œdipe pour en développer le véritable ſens. Elle repréſente une tête d'homme vûe de profil, de l'âge d'environ trente ans, portant une couronne de laurier; & ce qui fait le nœud de la difficulté, & rend ce Monument ſingulier, c'eſt un voile très-délié qui couvre le derriére de la tête, & qui paſſant ſur le viſage, en enveloppe la partie inférieure, tel à peu près qu'eſt celui dont les femmes Grecques ſe cachent aujourd'hui le viſage, lorſqu'elles ſortent dehors.

Quelques Antiquaires auxquels M. Baudelot avoit propoſé

(*a*) Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, édit. de 1740. t. 2. p. 256.

l'explication de cette Améthyste en 1697. (*a*) & M. Galland entre autres, qui s'est distingué dans la connoissance des Médailles, avoient avancé que le Portrait qu'ils voyoient gravé sur cette Antique, étoit celui d'un Empereur Romain, ou du moins la tête de quelque Divinité, supposé que la coëffure fût un ajustement de femme, comme il y avoit en effet bien de l'apparence (*b*). Mais ni cette derniére dénomination, quoique la plus approchante du vrai, ni celle que dans un premier instant M. Baudelot lui-même avoit pensé être la véritable, & qui lui faisoit prendre cette tête pour une représentation de la Honte, ou de la Pudeur (*c*), ne tinrent point contre une idée plus heureuse qui vint tout-à-coup à M. Baudelot, comme par une espéce d'inspiration (*d*). Il crut avoir apperçu au-travers de cette espéce de gaze, dont la tête qu'il examinoit est à moitié voilée, la physionomie & les traits du pere de la célébre Cléopatre, de celui des Ptolémées auquel son goût pour la flûte fit donner le surnom d'*Aulétès*. Quelques Médailles de ce Prince qui étoient entre les mains de l'Auteur, & avec lesquelles la Gravûre antique fut mise en confrontation, confirmerent notre Antiquaire dans sa découverte; la ressemblance se trouva entiére & parfaite. Il ne fut plus question que de rassembler assez d'autorités & assez de preuves pour fortifier & réaliser le nouveau sentiment, & le mettre à l'abri des coups que la critique ne pourroit manquer de lui porter, car quelques mesures que M. Baudelot eût prises, & quoiqu'il se fût promis de n'accorder presque rien à la conjecture, il n'en étoit pas moins persuadé qu'il ne convaincroit pas tout le monde.

Une des premiéres objections qu'on lui fit, fut au sujet de la couronne; on crut pouvoir lui faire remarquer, que les seuls Empereurs Romains étoient en possession de se faire représenter couronnés de laurier. M. Baudelot n'eut pas de peine à répondre à une observation que plusieurs Médailles contredisent, & qui l'est de plus par quelques Médailles de Ptolémée même, où ce Prince

(*a*) Dans un Avis imprimé en tête d'une petite Brochure *in*-12. contenant deux lettres écrites à M. Baudelot par le P. Chamillard, Jésuite, sur quelques Médailles de son Cabinet, & la réponse de M. Baudelot.

(*b*) Lettre de M. Ant. Galland à M. Baudelot, touchant quatre Médailles antiques publiées par le P. Chamillard, *Brochure in*-8. p. 47.

(*c*) Voyez l'Avis cité ci-dessus.

(*d*) Hist. de Ptolémée *Aulétès*, p. 243.

est

eſt avec la couronne de laurier. Il eſt vrai que dans la Gravûre antique, cette couronne n'a pas tout-à-fait la forme de couronne de laurier, ainſi qu'elle l'a ſur les Médailles. Ce qui devroit en exprimer les feuilles, a plûtôt quelque reſſemblance avec des boutons de fleurs; ce ſont des corps un peu ſaillans, arrondis & oblongs; & c'eſt ce qui a fait imaginer à M. Baudelot que ce pouvoit être une couronne de fleurs d'oranger, eſpéce de couronne, qui, à ce qu'il prétend, étoit admiſe chez les Egyptiens dans certaines ſolemnités, & qui peut être conſidérée en cette occaſion comme le fruit des avantages que Ptolémée ſe félicitoit d'avoir remporté en joüant de la flûte; car ce Prince, oubliant ce qu'il devoit à ſa dignité, & n'écoutant qu'un caprice inſenſé, ne ſçavoit point diſſimuler la paſſion exceſſive qu'il avoit pour cet inſtrument. Il ne rougiſſoit point d'en faire profeſſion publique, ni de paroître avec l'habit & dans l'équipage de ceux qui exerçoient le même talent. Ainſi, ſi c'eſt véritablement ici ſon portrait, on ne doit plus être étonné de le voir avec un voile jetté ſur le viſage. Les anciens Joüeurs de flûte étoient dans l'uſage, non-ſeulement de ſe brider la bouche avec une ſorte de muſeliére, qui leur facilitoit l'embouchure de leur inſtrument, mais de ſe couvrir encore le viſage d'un voile, pour empêcher qu'on ne s'apperçût des grimaces & des contorſions que l'effort du jeu leur faiſoit faire, ou pour ajoûter ou diminuer au ſouffle, & rendre les accords plus doux & plus harmonieux.

Entre pluſieurs autorités dont M. Baudelot s'appuie, il produit un paſſage de Plutarque qui paroît déciſif; le voile y eſt manifeſtement diſtingué du bandage (*a*). Un ajuſtement ſi extraordinaire reparoît ſur une Sardoine du Cabinet de M. Lauthier (*b*), repréſentant une belle tête de femme, & ſert de nouvelle preuve à M. Baudelot pour montrer que cette façon de ſe voiler le viſage n'étoit pas unique, & qu'elle étoit ſinguliérement propre aux Muſiciens; car il veut que ce dernier portrait de femme ſoit celui de Lamia, célébre Joüeuſe de flûte, qui fit éprouver le pouvoir de ſes charmes à Démétrius *Polyorcetès*, ou *le Preneur de*

(*a*) Plutarque, dans ſon Traité de la Colère, pag. 456.

(*b*) M. Crozat avoit la même tête de femme merveilleuſement bien gravée ſur un Jaſpe. On a vû celle de M. Lauthier entre les mains de M. l'Abbé de Rothelin.

Villes. Enfin on apperçoit trois petits points contigus, & placés ſur une même ligne, vis-à-vis de l'épaule de la figure dont M. Baudelot fait la deſcription ; & comme il ne veut rien perdre, & que tout ce qui eſt exprimé dans cette Gravûre lui ſemble devoir ſe rapporter à la Muſique, il prétend que ces trois points ſignifient les trois Modes de la Muſique ancienne, le Phrygien, le Lydien, & le Dorien, dans leſquels Ptolémée excelloit également.

Si cette expoſition ne conduit pas entiérement à la conviction; s'il eſt permis de demander à l'Auteur, pourquoi le voile laiſſant entrevoir très-diſtinctement juſqu'au moindre trait du viſage, on n'apperçoit rien du bandage, qui devroit pareillement ſe laiſſer voir au-travers du voile, & qui dans cette tête n'eſt pas moins néceſſaire que le voile même pour completter l'idée que préſente le ſçavant Antiquaire ; ſi quelques-uns de ſes ſentimens paroiſſent ſinguliers, & peuvent être accuſés d'être haſardés ; ſi l'on peut lui reprocher d'être trop diffus, & de ſe laiſſer entraîner dans des digreſſions ſuperflues, & qui fatiguent quelquefois le Lecteur, il faut pourtant avoüer que cette Diſſertation contient en général des recherches très-curieuſes ſur la Muſique inſtrumentale des Anciens, & que par rapport aux flûtes, à leurs différentes eſpéces, leur origine, leurs uſages, & l'hiſtoire des Muſiciens qui y ont excellé, le ſujet eſt en quelque ſorte épuiſé. C'eſt à quoi eſt principalement deſtinée la ſeconde partie de la Diſſertation, la premiére étant employée à faire, par le ſecours des Monumens antiques & des Ecrits des Anciens, une hiſtoire ſuivie du regne & des actions de Ptolémée *Aulétès*.

J'ajoûterai, ce que M. Baudelot n'auroit pas manqué de remarquer, s'il en avoit eu connoiſſance, qu'outre une très-belle copie gravée en creux, il y avoit dans le Cabinet de M. Crozat un Camée antique excellemment travaillé (*a*), qui, à la réſerve des trois points, repréſente en relief préciſément la même choſe que ce qui eſt gravé en creux ſur l'Améthyſte de Madame. Le même ſujet exécuté de deux maniéres différentes, par deux mains

(*a*) Il en eſt fait mention dans la Deſcription ſommaire des Pierres gravées du Cabinet de M. Crozat, ſous les N°. 170. & 1169.

également habiles, prouve, ce me ſemble, que le Morceau étoit intéreſſant, & que ſi ce n'eſt pas le portrait de Ptolémée *Aulètès*, c'eſt celui de quelque perſonnage pour le moins auſſi digne d'être célébré.

De toutes les récompenſes que pût ambitionner M. Baudelot, celle ſur laquelle il s'expliquoit le plus volontiers, & qu'il ſembloit être en droit de ſe promettre d'un travail qui lui avoit dû coûter beaucoup, c'étoit d'être admis dans l'Académie des Inſcriptions & Médailles, qui venoit de ſe former ſous la protection du Roi. Ses deſirs furent remplis ; il y fut reçû en 1705, & il y vint avec cette inſatiabilité pour les Antiques, dont il fut dévoré toute ſa vie. Quelques années après (au mois de Février 1708.) M. le Préſident de Lamoignon, qui étoit auſſi de l'Académie, y envoya l'empreinte d'une Pierre prétendue antique, ſans dire ſeulement quelle ſorte de Pierre c'étoit. Elle eſt gravée des deux côtés, & d'un goût de Gravûre très-différent l'un de l'autre, ce qui communément n'eſt pas un préjugé favorable : quoi qu'il en ſoit, je vais en donner la deſcription ſommaire. La premiére face repréſente une femme rêveuſe, penſive, & comme ſuppliante, aſſiſe au pied d'un arbre, dont elle tient une branche à la main, vis-à-vis d'une petite Chapelle ou *Laraire* conſacré au Dieu des Jardins, & reconnoiſſable à ſes attributs. Sur la ſeconde face paroît un Limaçon ſervant de centre à ſept Priapes iſolés, diſpoſés à ſon égard comme les rayons d'une roue autour de ſon moyeu ; & ayant chacun dans l'intervalle qui les ſépare autant de lettres, qui réunies forment le mot INVICTA, répondant au nom de la célébre Meſſaline, femme de l'Empereur Claude, qu'on lit ſur ce même côté de la Pierre MESSAL. CLAUDI. A dire le vrai, cette ſeconde face a tout l'air d'un commentaire ſur la premiére, & d'un commentaire imaginé long-tems après par quelque moderne inſipide & groſſier : auſſi l'Académie en général donna peu d'attention à ce Type obſcène. Mais il eſt des Antiquaires & des Grammairiens qui ne trouvent rien dans les Langues ſçavantes ou ſur les anciens Monumens, dont puiſſent être bleſſées les oreilles chaſtes, & ce fut ſans doute ce qui détermina M. Baudelot à expliquer celui-ci par une Diſſertation en forme.

Quelques meſures de bienſéance qu'il crût avoir gardées dans cette Diſſertation, il ne put en faire qu'une lecture rapide & abbrégée dans une des Séances du même mois de Février 1708. & on juge bien que quoiqu'il eût choiſi, comme il nous l'apprend, le tems du Carnaval, qui ne reſpire que la joie, & qui ſemble autoriſer certaines libertés, perſonne ne lui conſeilla de faire imprimer ſon écrit. Cependant il ſuccomba tout de ſuite à la tentation par condeſcendance pour quelques curieux, qui lui en demandoient des copies; mais il en fit tirer un ſi petit nombre d'exemplaires, qu'ils ſont à peine connus. On ne doit pas néanmoins imputer à ce défaut de connoiſſance l'omiſſion qu'on en a faite dans le catalogue des ouvrages de cet Académicien, qui termine ſon éloge, dans le Recueil publié en 1740. *in*-8°. & *in*-12. Nous le devons à une main diſcréte & amie de la réputation de l'Auteur, qui dans le fond étoit un très-honnête homme.

L'année ſuivante, en 1709. l'Académie des Belles-Lettres fut invitée par M. le Comte de Pontchartrain, Sécretaire d'Etat, de dire ce qu'elle penſoit d'une Pierre gravée montée en bague, qui appartenoit à ce Miniſtre. Meſſieurs Galland & Baudelot, & Dom Bernard de Montfaucon jugerent que ce pouvoit être une Gravûre ſymbolique & votive, faite par ordre de Marc-Auréle pour appaiſer les Dieux, & obtenir la ceſſation de la peſte qui affligea Rome ſous ſon Empire (*a*). Mais M. Baudelot ayant examiné dans la ſuite cette Gravûre avec plus d'attention, crut pouvoir ouvrir un autre avis. Plus il la conſidéroit, plus il la trouvoit ſuſceptible de pluſieurs ſens, & l'abondance de ſes idées devint même ſi grande, qu'en les mettant au jour, il ne ſçait à laquelle ſe déterminer plus abſolument.

Les différentes figures de Divinités raſſemblées dans cette Gravûre, portent d'abord à croire que c'eſt un monument de la prétendue dévotion de quelque pieux Romain, qui y a fait exprimer les images de ſes Dieux domeſtiques. Mais quand on vient à la regarder de plus près, on eſt convaincu que ce n'eſt autre choſe qu'un Taliſman, & que l'Auteur a eu ſeulement deſſein d'y

(*a*) Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, t. 1. p. 279. Dom Bern. de Montfaucon, Antiquité expliquée, t. 2. part. 1. pag. 244.

repréfenter les fept Planétes. On y trouve le Soleil rayonnant, la Lune y eft exprimée par le Croiffant. On y reconnoît le globe de la Terre, les têtes de Saturne & de Jupiter, celles de Mars, de Vénus & de Mercure. Au milieu eft le Sagittaire, Signe fous lequel la Pierre a été gravée, ou plûtôt conftellée. Il n'y a point d'autre figure quelle qu'elle foit, & encore une fois, ce doit être un de ces Amulétes fabriqués felon les régles de l'Aftrologie judiciaire, & fi communs dans l'Antiquité.

Cette explication offre du moins quelque chofe de fimple & d'affez naturel; mais quoique M. Baudelot ne paroiffe pas s'en éloigner tout-à-fait, elle ne le fatisfait pas affez; il veut que l'Hiftoire lui en fourniffe une, dans laquelle fon génie pénétrant puiffe briller davantage. Ici il fuppofe que la Gravûre eft du tems des Antonins; plus bas il en tranfporte l'époque fous Caligula. C'eft dans un endroit de fa Differtation une fatyre fanglante de la famille des mêmes Antonins; dans un autre des flatteurs ou des libertins ont eu deffein de faire leur cour aux Princes de cette augufte Maifon : là paroît la folle vanité de Caligula, qui vouloit s'attribuer les honneurs divins : on nomme ailleurs ceux qu'on imagine avoir eu part à la fabrication de ce monument fingulier, & l'on eft prefque tenté d'affurer que c'eft le Poëte Antipater, parce qu'une épigramme de l'Anthologie qui porte fon nom, femble contenir une defcription de cette Antique. M. Baudelot paffant ainfi de conjectures en conjectures, fans rien décider, fait voir combien il eft dangereux de créer des fyftêmes, furtout quand il s'agit d'expliquer des énigmes; & cette Pierre gravée eft toute myftérieufe : le travail en eft Romain, c'eft ce qu'on peut dire de plus certain fur fon fujet. On l'avoit qualifiée un Jafpe, il falloit dire un Jafpe-fanguin. M. Baudelot prétend que c'eft une Hématite; mais il fe trompe; car l'Hématite eft une efpèce de Marcaffite de couleur brune ou de fer; c'eft la même chofe que la Pierre-fanguine dont les Doreurs fe fervent pour brunir leur or.

Ce Sçavant n'écrivit plus rien fur les Pierres gravées, qui ne fût confacré à la Maifon d'Orléans, à laquelle il s'étoit dévoué lui-même. Il en recevoit chaque jour de nouveaux bienfaits, & il étoit jufte qu'il lui en témoignât fa reconnoiffance. J'ai parlé

ailleurs (*a*) de fon explication du Cachet de Michel-Ange, qu'il fit paroître en 1712. fous les aufpices de S. A. R. Monfeigneur le Duc d'Orléans. Dans la même année il eut encore l'honneur de mettre fous les yeux de ce Prince fes premiéres réflexions fur le prétendu Solon, dont on trouve le nom fur quelques Pierres gravées antiques. Jufquà ce moment là les plus célébres Antiquaires, & Fulvius Urfinus à leur tête, avoient prononcé que c'étoit le portrait du Légiflateur d'Athènes. Cette opinion, généralément reçûe, fembloit ne devoir fouffrir aucune atteinte : elle avoit acquis une telle autorité, que le fieur de Bagarris voyant fur une Améthyfte de fon Cabinet, qui eft préfentement dans celui du Roi, une tête femblable à celle de la Sardoine de Fulvius Urfinus, il s'obftinoit à foûtenir que c'étoit le portrait de Solon, quoique M. de Peirefc lui fit appercevoir, qu'au lieu du nom de Solon, on lifoit fur fon Améthyfte celui de Diofcoride. Il l'appelloit une tête de Solon reftituée par Diofcoride (*a*).

Monfeigneur le Duc d'Orléans n'eut pas les mêmes préventions à vaincre dans M. Baudelot. Confidérant avec lui une de ces Pierres gravées, il lui dit qu'il y avoit de l'apparence qu'elle repréfentoit quelque Romain, & que le nom de Solon devoit être celui du Graveur. Une fi heureufe conjecture, appuyée de raifons affez convaincantes, parut une efpéce de démonftration à M. Baudelot : il fupplia le Prince de lui permettre d'en faire ufage ; & lorfqu'il lut quelques années après, dans une des Affemblées de l'Académie des Infcriptions (en 1716.) les réflexions qu'il avoit faites fur ce fujet, & qu'il les fit imprimer l'année fuivante, rédigées en forme de Lettre, il avoüa qu'il n'avoit fait autre chofe qu'expofer, étendre & confirmer par de nouvelles conjectures, la découverte de S. A. R.

Quand on fuit les chofes de près, & qu'on veut tout de bon les approfondir, les preuves fe préfentent d'elles-mêmes & fe multiplient ; les méprifes deviennent plus fenfibles. On difoit que la tête en queftion étoit celle de Solon, & l'on ne prenoit pas garde que ce Portrait à tête chauve eft fans barbe, & que les Grecs n'étant pas dans l'habitude du tems de ce Sage de fe

(*a*) *Sup. pag.* 39. (*b*) Dans fon Traité de la néceffité de l'ufage des Médailles.

faire rafer, ce ne pouvoit être fon portrait, ni celui d'aucun Grec. Par la raifon contraire, ce devoit être celui d'un Romain, d'un homme illuftre de la Cour d'Augufte. Le même portrait gravé par Diofcoride, & répété avec des différences par d'autres excellens Graveurs, qui ne le cédent point à cet Artifte célébre, ne peut être que celui de quelque perfonnage d'une grande confidération. Ce n'eft certainement point celui d'Agrippa, gendre d'Augufte, ainfi que M. Baudelot l'avoit penfé au premier coup d'œil. Eft-ce celui de Mécénas, qui eft le nom que lui avoit impofé Monfeigneur le Duc d'Orléans? On n'oferoit l'affûrer trop pofitivement; mais ceux qui péferont les raifons que M. Baudelot emploie pour rendre cette opinion probable, les jugeromt du moins fpécieufes.

Celles dont il fe fert pour démontrer que le nom ϹΟΛΩΝΟϹ eft celui d'un Graveur, m'ont paru de la derniére évidence. Les Graveurs Grecs en mettant ainfi leur nom au génitif, donnoient à fous-entendre le mot ἔργον, *ouvrage*, & par là ils fe déclaroient les auteurs des ouvrages qui portoient fimplement leur nom. D'autres fois, ce qui étoit plus rare, ils faifoient fuivre leur nom au nominatif, du verbe ἐποίει, ce qui fignifioit que l'Artifte qui étoit nommé *faifoit cette Gravûre.* Si le plus fouvent Solon a fait ufage de la premiére de ces deux formules, qui peut avoir quelque chofe de louche, il a auffi employé la derniére, & par conféquent nul doute fur fa qualité de Graveur. Et quelle eft la Gravûre fur laquelle il s'eft fervi de celle des deux formules qui n'a rien d'équivoque? C'en eft une où, à l'imitation de Diofcoride, Solon a repréfenté Dioméde enlevant le Palladium: (*a*) & comme tous deux ont varié l'attitude de leurs figures, fans fortir des mêmes proportions, ni fans en changer le caractere, que l'un l'ayant fait affife, l'autre l'a exprimé debout, ne peut-on pas préfumer qu'ils n'ont préfenté le même fujet fous deux formes différentes, que pour avoir une occafion de s'exercer, & faire montre de leur habileté. Rien n'eft fi ordinaire que ces fortes de concours entre d'excellens Artiftes contemporains & émules; car pour moi il m'a toûjours paru une néceffité de faire vivre

(*a*) *Gemm. antiq. fcalp. nom. infign. tab.* 61.

ceux-ci enſemble, & dans la même ville. Je crois de plus trouver dans ces deux grands hommes une parité de mérite, qui détruit ce que quelques-uns ont avancé, que l'un n'étoit que le copiſte de l'autre. Qu'il me ſoit permis de renvoyer à ce que j'ai écrit ſur ce ſujet dans le Traité qui précéde cette Bibliographie (*a*). Peut-être y trouvera-t-on de quoi fortifier les preuves de M. Baudelot. Je ne dois pas oublier une obſervation que fait cet Antiquaire, c'eſt que Solon écrit ſon nom en caractères Grecs, qui accuſent le ſiécle d'Auguſte.

La Diſſertation dont je viens de rendre compte eſt terminée par quelques réflexions ſur des Médailles de l'eſpèce de celles qu'on nomme *Contorniates*. On voit ſur quelques-unes des têtes ſemblables, à peu de choſes près, à celles qui ſe trouvent ſur les Pierres gravées qui viennent d'être examinées, & les légendes de ces Médailles portent pareillement le nom de Solon. Voilà de quoi former une objection aſſez forte, & qui ſemble infirmer le ſentiment de l'Académicien. Il a ſenti la difficulté, & il a cherché à la réſoudre. C'eſt qu'il dit ſur cela de plus vraiſemblable, c'eſt que ces Médailles frappées par ordre des Métropolitains d'Ionie, ont pû avoir été faites en l'honneur de Solon; mais ce ſera dans un tems où ſon vrai portrait n'étoit plus connu, & par des Monétaires, mauvais critiques, qui voyant ſur des Pierres gravées la tête d'un vieillard reſpectable, accompagnée du nom de ce Légiſlateur, l'adopterent ſans trop d'examen; ils y furent trompés comme tant d'autres l'ont été depuis; qu'au ſurplus ces Médailles n'ayant jamais été une monnoie courante, ni frappées par autorité publique, on ne doit pas y avoir beaucoup d'égard; que quoiqu'elles préſentent des types fort anciens, elles ne ſont que du bas Empire, & qu'il ne ſeroit peut-être pas difficile de prouver que les noms qu'on y lit ne ſont, ni ceux des perſonnes dont les têtes ſont figurées ſur ces Médailles, ni ceux de certains Athlétes, comme l'ont cru quelques Antiquaires, mais ſeulement les noms des Monétaires mêmes.

Le Cabinet de Pierres gravées de S. A. R. Madame, fournit à M. Baudelot le ſujet d'une derniére Diſſertation. Cette Princeſſe

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 38.

lui

lui fit voir en 1713. une Prime d'Emeraude, ſur laquelle étoit repréſentée la tête d'une jeune femme ſortant du ſein d'une nuée, d'où ſemble partir un oiſeau qui s'éléve droit dans les airs; & au-deſſous de la nuée eſt un Dauphin. Dans l'inſtant M. Baudelot prononça avec cette ſorte d'enthouſiaſme, dont il ſe ſentoit tranſporté toutes les fois qu'on lui préſentoit quelque Antique ſinguliére, que c'étoit le portrait d'une jeune Danſeuſe. Il falloit le prouver, & voici comment il s'y prit. L'oiſeau qui vole avec rapidité, & qu'il détermine être un Epervier, le Dauphin le plus agile de tous les poiſſons, les nuages qui parcourent en un inſtant des eſpaces immenſes, ſont des ſymboles nullement équivoques de vîteſſe & de légéreté, qualités qui appartiennent à une Danſeuſe, & qui caractériſent ſes talens. Et cette Danſeuſe eſt, ſelon lui, la belle Eucharis, qui ſe fit admirer autrefois dans Rome par le brillant & les graces de ſa danſe.

Le nom de cette Comédienne s'eſt conſervé dans une Inſcription rapportée par Gruter: il ſe lit auſſi ſur le devant d'un Buſte antique de marbre, qui étoit dans le Cabinet de Fulvius Urſinus, & M. Baudelot prétend qu'avec un peu d'attention l'on trouvera que le viſage de ce Buſte, & celui qui eſt ſur la Prime d'Emeraude de Madame, ont une aſſez grande reſſemblance; donc, conclud-il, c'eſt le même portrait. Il nous apprend que l'Antiodemis célébrée dans une épigramme de l'Anthologie, eſt la même perſonne qu'Eucharis; on ignoroit avant lui que ce dernier nom n'étoit qu'un ſobriquet. Il ne reſte plus qu'à fixer le tems où cette Danſeuſe a vécu; M. Baudelot n'y rencontre aucune difficulté, & en effet il n'y en a point, ſi l'on admet la reſtitution d'un paſſage de Cicéron, de la maniére qu'il le propoſe. Telles ſont ſes preuves, ou plûtôt la multiplicité de ſes conjectures, qui forment un Mémoire dont on a donné le précis dans le tome troiſiéme de l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres.

Conjectures pour conjectures, je ne ſçai auxquelles je donnerois la préférence, ou à celles que je viens d'expoſer, ou bien à celles que Dom Bernard de Montfaucon a imaginées depuis (*a*)

(*a*) Suppl. de l'Ant. expl. t. 3. p. 41.

ſur le même ſujet. Elles reſpirent toutes deux un certain air de galanterie, qui ne ſied pas trop, ce me ſemble, aux deux Antiquaires qui les ont propoſées. Le ſçavant Bénédictin eſt perſuadé que cette Pierre énigmatique eſt un cachet donné par un Amant à ſa Maîtreſſe. Il ſubſtitue des collines à la place de ce que M. Baudelot croyoit être des nuées ; & à la faveur de ce léger changement, il fait paroître ſur cette Gravûre les types des quatre élémens, dans l'ordre qu'ils ont dans la Nature. Mais à quoi l'on ne s'attend point, il fait dire à celui qu'il ſuppoſe être un Amant, que le feu qui brille dans les yeux de ſa Belle, domine ſur les autres élémens.

Ces deux explications ne doivent être regardées tout au plus que comme des jeux d'eſprit, & lorſqu'on les compare à celles que M. Oudinet a donné de quelques Agathes antiques du Cabinet du Roi, ces derniéres n'en deviennent que plus eſtimables. Le travail de cet habile Antiquaire, qui étoit de l'Académie des Inſcriptions, & en même tems Garde des Médailles de Sa Majeſté, n'a rien d'arbitraire. Ses obſervations ſont ſolides, & parlent, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, la langue de la Vérité. Dans les premiéres qu'il mit ſous les yeux de ſa Compagnie en 1701. (*a*) & qu'il ſoumit à ſon jugement, il reſtitue à l'ancienne Mythologie un bien qui lui appartenoit, une Agathe d'une ſinguliére beauté, qu'une piété peu éclairée s'étoit cru en droit dans des tems de ſimplicité & d'ignorance, d'approprier à la Religion. Ce Monument précieux, qui eſt une Gravûre en relief, avant que d'entrer dans le Cabinet du Roi , avoit été pendant un tems immémorial dans une des plus anciennes Egliſes de France, où mêlé avec des Reliques, il étoit expoſé ſous le titre de Tableau du Paradis terreſtre, & de l'hiſtoire du péché du premier homme.

Cette idée ſembloit être en quelque façon réaliſée par une inſcription Hébraïque, gravée ſur le biſeau ou la tranche de l'Agathe: c'eſt ce verſet du troiſiéme chapitre de la Genèſe : *La femme conſidéra que le fruit de cet arbre étoit bon à manger, qu'il étoit beau & agréable à la vûe.* Des gens peu inſtruits, hors d'état de

(*a*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 1. p. 273.

s'appercevoir que ces caractères Rabbiniques étoient incorrects & mal formés, & par conféquent modernes ; auffi peu verfés dans la connoiffance des Monumens antiques, pouvoient facilement être induits en erreur. Ils voyoient un arbre, de chaque côté un homme & une femme, quelques animaux ; Adam & Eve ne leur avoient jamais été repréfentés autrement. Mais l'illufion ne pouvoit tenir long-tems devant un Antiquaire auffi exercé que l'étoit M. Oudinet. Il découvrit d'abord que le type de cette Agathe fe retrouvoit prefque le même fur une Médaille d'Athènes. Il y reconnut les deux Divinités tutélaires de cette Capitale de l'Attique. Jupiter la foudre à la main, Minerve le cafque en tête, font placés aux deux côtés d'un olivier, fur le tronc duquel rampe un fep de vigne ; une chévre, peut-être la chévre Amalthée, eft aux pieds du pere des Dieux ; près de Minerve eft un ferpent, fymbole de la Prudence, & plus bas dans une efpéce d'exergue, l'on voit quelques animaux. M. Oudinet étoit du fentiment que l'Agathe, ainfi que la Médaille, regardoit fimplement le culte de Jupiter & de Minerve dans Athènes ; & il paroît que ce fut l'opinion générale de l'Académie, quoique quelques-uns de ceux qui la compofoient vouluffent en rapporter le fujet, les uns à la naiffance de Minerve, d'autres à la difpute de cette Déeffe avec Neptune, & quelques-uns enfin à la naiffance d'Erychton.

M. Oudinet continuant fon examen des Antiques du Cabinet du Roi, y découvrit encore deux Camées qui attendoient fes judicieufes explications. Il les donna fur la fin de l'année 1707. (*a*) & elles méritérent d'être encore adoptées par l'Académie des Belles-Lettres, à laquelle il les avoit préfentées. La premiére de ces Agathes, fi l'on en croit une ancienne tradition, avoit été apportée de Conftantinople fur la fin du onziéme fiécle, par le Cardinal Humbert, qui y avoit été envoyé en qualité de Légat par le Pape Léon IX. & ce Cardinal l'ayant dépofé dans le Tréfor de l'Abbaïe de Saint Evre de Toul, on n'avoit trouvé aucun inconvénient à la mettre au rang des Reliques. C'étoit, difoit-on, un Saint Jean l'Evangélifte enlevé par l'aigle, & couronné par un Ange. Le peuple prenoit pour une croffe ce qui eft

(*a*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 1. p. 276.

un bâton augural, & une Corne d'abondance étoit le ſymbole de l'Evangile, prêt à ſe répandre par toute la terre, & y produire des fruits ſalutaires.

Les Religieux Bénédictins de Saint Evre ayant préſenté cette Agathe au Roi vers l'an 1684. elle reprit dans le Cabinet de ce Prince ſon ancienne & véritable dénomination. On lui reſtitua le titre d'Apothéoſe d'un Prince Romain. Mais quel étoit ce Prince ? Les ſentimens étoient partagés ; les uns prétendoient que c'étoit Auguſte ; d'autres vouloient que ce fût Germanicus, qu'une mort précipitée ravit à la fleur de ſon âge, & au milieu de ſes conquêtes. Le caractère de jeuneſſe répandu ſur le viſage du Héros qui fait le ſujet de ce Monument, convient fort à Germanicus. Si l'on objecte que Tibère ne rendit aucun honneur aux cendres de ce jeune Prince , & qu'il pouſſa même la jalouſie, juſqu'à défendre qu'on le pleurât ; on répondra qu'il ne s'agit pas ici d'un Monument public, mais vraiſemblablement de l'ouvrage de quelque perſonne de la famille de Germanicus ; & ſi l'on eſt embarraſſé ſur le choix de cette perſonne, on ne riſque rien, ce ſemble, de le faire tomber ſur Caligula, qui étant monté ſur le Thrône, n'oublia rien de ce qui pouvoit illuſtrer ſa Maiſon. N'eſt-il pas tout naturel de penſer, que ne pouvant mettre publiquement au nombre des Dieux Germanicus ſon pere, il aura du moins voulu conſacrer ſa mémoire dans un ouvrage particulier ? Tout paroît concourir dans ce rare Camée à favoriſer ce ſentiment, qui eſt celui de M. Oudinet , & le ſeul qu'on puiſſe raiſonnablement embraſſer. Je dois avertir qu'outre l'Eſtampe gravée par Ertinger, qui accompagne les Remarques, il s'en trouve une ſeconde deſſinée & gravée d'après le même Monument, dans le Recueil de Madame Le Hay.

Le diligent obſervateur de l'Antique paſſe enſuite à l'examen du troiſiéme Camée, qui eſt de pareille grandeur que le précédent, & qui étant travaillé à peu près dans le même goût, doit auſſi, ſuivant toutes les apparences, avoir été fait vers le même tems. Il le dépouille de ſon faux titre de Triomphe de Joſeph en Egypte, pour lui en donner un autre plus conforme à la vérité : & il fait voir en peu de mots , que c'eſt encore Germanicus,

petit-fils

petit-fils d'Augufte, & Agrippine fa femme, repréfentés fous les figures allégoriques de Cérès & de Triptolème, dans le char de cette Déeffe. Ce Prince & cette Princeffe, les délices & les efpérances du Peuple Romain, pouvoient être comparés à des Divinités bienfaifantes, avec plus de raifon, & plus légitimement qu'une infinité de Princes vicieux, qui dans le Paganifme ont été repréfentés fous l'image de Divinités aufquelles fouvent ils ne reffembloient en rien.

A ces remarques de M. Oudinet, dont on trouve le précis dans le premier volume de l'Hiftoire de l'Académie des Belles-Lettres, j'en ajoûterai quelques autres, qui font auffi partie de la même Hiftoire. Le tome neuviéme (*a*) contient des obfervations fur une Cornaline antique trouvée à Rome en 1733. & dont l'empreinte fut envoyée fur le champ à M. de Boze par M. le Marquis Capponi, Académicien honoraire étranger. On croit y voir fur un autel une tête, ou plûtôt une efpéce de mafque; tout auprès la figure d'un homme courbé, penchant & appuyant fa tête, comme pour écouter, & tenant un petit animal qui paroît un chevreau; & enfin fur le devant en face de l'autel, une femme debout. Le fçavant Académicien à qui l'on s'étoit adreffé, interpréta ainfi ce Monument fi difficile à expliquer. La tête, ou le mafque, eft un Dieu *Lare* que l'on confulte; l'homme courbé attend la réponfe de l'Oracle; la femme pourroit être la Confultante, & le petit animal la victime deftinée au facrifice.

On doit fe fouvenir que depuis que chaque particulier avoit eû la liberté à Rome de fe choifir des Dieux domeftiques, qu'on appelloit *Lares* ou *Pénates*, le nombre s'en étoit multiplié à l'infini, ainfi que la diverfité des fimulacres, & que la confiance en ces nouvelles Divinités, s'étoit pareillement accrûe. Si quelqu'un étoit obligé de voyager, il portoit communément avec lui fon Dieu tutélaire. On lit dans Ammien Marcellin (*b*), que le Philofophe Afclépiade, en quelque endroit qu'il allât, étoit toûjours accompagné d'une petite ftatue d'argent de la Déeffe Célefte; & Apulée rapporte dans fon Apologie, que fa Bibliothéque de voyage ne marchoit point fans le fimulacre de quelque

(*a*) Page 172.

(*b*) *Ammian. Marcell. lib.* 22.

Divinité enveloppé d'un linge. Se trouvoit-t-on dans la néceſſité de conſulter l'Oracle, pour être éclairci ſur quelque beſoin, ou pouvoir prendre ſûrement un parti ? On entroit dans ſon Oratoire particulier, on s'y adreſſoit au Dieu *Lare* qui y étoit révéré. L'Auteur avoue qu'il ne peut produire aucune autorité préciſe ſur cette derniére pratique; mais les choſes les plus ordinaires, ſont preſque toûjours celles dont on néglige de tranſmettre le détail à la poſtérité, & la Cornaline antique dont il eſt queſtion, ſemble ſuffiſante pour rendre le fait évident. On auroit pû s'expliquer plus poſitivement, ſi le Graveur exact dans ſon deſſein, avoit mis ſa principale figure dans ſes juſtes proportions; car cette figure étant tout-à-fait hors d'enſemble, il eſt bien difficile de diſtinguer ce qu'elle fait; mais quoi qu'il en ſoit, l'idée que l'on préſente paroîtra toûjours ingénieuſe.

Les conjectures de M. Bon, Premier Préſident de la Chambre des Comptes de Montpellier, & Correſpondant honoraire de l'Académie des Belles-Lettres, qui ont été imprimées dans le tome quatorziéme de l'Hiſtoire de cette Académie (*a*), ne ſont pas moins artiſtement miſes en œuvre. Une Prime d'Emeraude de ſon Cabinet en a fourni le ſujet. On y remarque d'abord une colonne terminée par une Urne ſépulcrale, ayant à droite & à gauche ces deux lettres initiales S. C. & deux autels de chacun deſquels s'éléve un ſerpent, la tête levée. La premiére idée que firent naître à M. Bon ces ſymboles réunis, fut celle d'une Apothéoſe; mais le défaut d'inſcription, ou de figures aſſez ſenſibles, ne lui permettant pas de rapporter cette Gravûre à aucun Empereur, il imagine qu'elle peut avoir été faite pour Antinoüs. Il ne faut, pour donner une ſorte de conſiſtance à ce ſyſtême, qu'expliquer ces deux lettres S. C. par ces mots *Salus Cæſaris*, & ſe ſouvenir que l'Empereur Hadrien crut devoir la conſervation de ſa vie au ſacrifice que ſon Favori fit de la ſienne. Il fit rendre à ſa mémoire les honneurs divins; les autels déſignent ce culte. Les ſerpens ſont le ſymbole ordinaire de l'Aſie mineure, patrie d'Antinoüs. Une conjecture qui améne des circonſtances auſſi vraiſemblables, approche fort de la vérité.

(*a*) Page 147.

Outre les obſervations dont je viens de rendre compte, & qui ont été employées dans l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres; on a encore quelques Diſſertations particuliéres concernant des Pierres gravées, qui ayant été écrites par des Membres de la même Académie, doivent néceſſairement aller à la ſuite des travaux communs de cette Compagnie. Je commencerai par l'explication d'une Cornaline antique, que M. Moreau de Mautour a publié dans les Mémoires de Trévoux, au mois d'Avril 1714. On y voit gravées en creux deux têtes l'une ſur l'autre, celle d'un jeune Prince avec un diadême, & celle d'une Princeſſe plus âgée, toutes deux accompagnées de ſymboles. Ces portraits, aſſûre l'Académicien, ſont ceux d'Alexandre le Grand, & de ſa mere Olympias. On n'en peut point douter: les ſerpens qui entourent ces deux buſtes par le bas, & dont l'un a dans ſa gueule une plante, la petite tête de Jupiter Hammon, gravée ſur la poitrine de la prétendue tête d'Alexandre, ſont des preuves qui lui paroiſſent concluantes & ſans réplique. La plante dans la gueule du ſerpent, rappelle cet événement de la vie du Conquérant de l'Aſie, où l'on raconte qu'il vit en ſonge un de ces reptiles, qui lui préſentoit une herbe ſalutaire, laquelle ayant été employée, opéra la guériſon de Ptolémée, l'un de ſes Généraux, bleſſé d'une fléche empoiſonnée. L'autre ſerpent a rapport à la naiſſance myſtérieuſe d'Alexandre. Son reſpect ſuperſtitieux pour Jupiter eſt exprimé par la tête de cette Divinité. Voilà un ſyſtême qui paroît bien lié; mais l'Auteur fournit lui-même des armes pour le combattre & le détruire. De ſon propre aveu, l'on ne voit rien dans le viſage du Prince qui caractériſe la phyſionomie d'Alexandre; ce ſont des traits abſolument différens de ceux ſous leſquels on nous le dépeint. Comment donc ce portrait peut-il être le ſien? Admettra-t-on la raiſon qu'en cherche M. de Mautour, dans la diverſité des goûts des ouvriers, & la différence des tems? Il n'y auroit plus, ſi on admettoit cet expédient, aucune difficulté, quelque grande qu'elle fût, dont on ne pût donner ſans peine la ſolution.

Il y avoit dans le Cabinet de M. Le Bret, Premier Préſident & Intendant de Provence, une Agathe rouge & blanche, ou

Sardoine-Onyx, gravée en relief, dont le ſujet ſingulier a fait naître une Diſſertation, qui a paru ſous le titre modeſte de *Conjectures ſur une Gravûre antique, qu'on croit avoir ſervi d'Amuléte, ou de préſervatif contre les Rats.* Celui à qui nous devons cette piéce, & que nous venons d'avoir le malheur de perdre, eſt M. le Marquis de Caumont (*a*), Correſpondant honoraire de l'Académie des Belles-Lettres, ſi diſtingué par l'étendue de ſes connoiſſances, & la délicateſſe de ſon goût. C'eſt en donner une preuve bien marquée, que de ne reconnoître aucune beauté de Deſſein, ni aucune fineſſe de travail dans cette Gravûre, & de ne la conſidérer qu'à cauſe de la ſingularité du type. Les Antiquaires ne ſont pas ordinairement ſi ſincères; tout leur paroît excellent dans les morceaux qu'ils ont entrepris d'expliquer. Dans celui-ci, on ſuppoſe un autel, ou *Cippe*, ſur lequel eſt un rat qu'un coq attire à lui par la queue, pour le faire tomber; de l'autre côté un autre coq tient auſſi par la queue un ſecond rat, qu'il a mis hors de combat, & amené par force au pied de l'autel. Ces mots Grecs CΥCΚΗΝΕ ΒΟΗΘΙ, c'eſt-à-dire, *à l'aide, camarade*, ſont écrits dans la partie ſupérieure de la Pierre; & au bas dans une maniére d'exergue, on lit celui-ci, ΚΡΑΤΟΥΜΕ, par abbréviation, pour ΚΡΑΤΟΥΜΕΘΑ, *nous ſommes vaincus.* Mais ſans avoir recours à l'abbréviation, on peut dire, & c'eſt une remarque que fait M. de Caumont, que le Graveur, homme ſans lettres, & ſervilement attaché à une prononciation locale, a mis ΚΡΑΤΟΥΜΕ, pour ΚΡΑΤΟΥΜΑΙ, qui ſignifie, *je ſuis vaincu*; à quoi j'ajoûterai, que cette remarque qui eſt très-judicieuſe, doit auſſi regarder l'inſcription ſupérieure; car au-lieu de ΒΟΗΘΙ qu'on y lit, il faudroit, pour que le mot fût écrit correctement, qu'il y eût ΒΟΗΘΕΙ.

Quant au ſujet, il n'y a pas d'apparence que ce ſoit ici un ſimple badinage de l'Artiſte, un de ces caprices qui leur ſont ſi familiers; mais je ſuis porté à croire que ce qu'on nomme un autel, eſt plûtôt une corbeille, d'où le rat qui eſt monté deſſus, ſemble avoir tiré quelque choſe qu'il mange; & que les deux coqs, ſymboles de la vigilance, ſont alluſion aux ſoins actifs que s'eſt

(*a*) M. Joſeph de Seiſtres, Marquis de Caumont, mort à Avignon au mois de Septembre de l'année 1745. âgé de cinquante-ſept ans.

donné

donné le maître de cette Gravûre pour chaffer de chez lui des rats incommodes. Le Pois a fait graver autrefois une Agathe-Onyx (*a*) qui a beaucoup de conformité avec celle-ci. On y voit un coq, un rat, & une corbeille ouverte, ce dernier meuble très-diftinctement figuré.

Je n'ai pourtant nulle envie d'attaquer l'explication de l'illuftre Académicien ; fa jufte défiance, lorfqu'il s'agit de prononcer fur des matiéres auffi problématiques, me doit fervir de leçon. Je ne ferai donc aucune difficulté de dire d'après lui, que cette Gravûre paroît inconteftablement antique, que l'autel eft dédié à Apollon *Sminthien*, qui avoit un temple dans l'ifle de Ténédos, où l'on voyoit fa ftatue avec un rat à fes pieds; que les deux rats font des victimes dévoüées à la colère de cette Divinité, & de toutes les preuves dont il fait ufage, & qui font auffi folides que fçavantes, j'en concluerai encore avec lui, que cette Agathe a été gravée autrefois pour fervir d'Amuléte ou de préfervatif contre les rats. Ces animaux fe font fouvent rendus redoutables, ils ont défolé des provinces entiéres : c'eft fur le détail de ces faits que roule une partie de la Differtation. Elle fut imprimée à Avignon en 1733. fous les yeux de l'Auteur, & prefqu'auffi-tôt elle reparut dans le Mercure de France, au mois d'Octobre. On y joignit le deffein d'une Cornaline du Cabinet de M. Bon, Premier Préfident de la Chambre des Comptes de Montpellier, dont le type a quelque rapport avec l'Agathe de M. Le Bret. C'eft un coq qui tient auffi un rat par la queue, & qui eft comme perché fur le bord d'une efpéce de coupe, dont le pied eft formé par un Dauphin ; mais quoi qu'on en dife, & quoiqu'on ofe affûrer que cette Cornaline eft enchâffée dans un anneau d'or antique, j'ai peine à me perfuader que ce foit un travail ancien ; l'invention a tout l'air d'être moderne : jamais les Anciens n'ont rien fait dans le goût de ce que je fuppofe être une coupe.

Mais voici un Monument véritablement antique, de toute une autre confidération, & fi l'on s'en rapporte à M. le Marquis Scipion Maffei, autre Correfpondant honoraire de l'Académie des

(*a*) C'eft la feptiéme figure de la Planche cottée *e*, dans le Recueil de le Pois.

Belles-Lettres, ce Monument mérite une préférence diftinguée fur tous les morceaux antiques de la même efpéce que l'on connoît. C'eft une affez grande coupe, ou vafe plat, d'Agathe Orientale, enrichi de figures gravées en relief, qui étoit dans le Cabinet des Ducs de Parme, & qu'on admire préfentement dans celui du Roi des deux Siciles. M. le Marquis Mafféi, qui le produit pour la premiére fois, & qui a effayé d'en donner l'explication dans le tome fecond de fes *Obfervations Littéraires* (*a*), n'excepte ni le Camée de la Sainte Chapelle de Paris, ni celui qui eft à Vienne, ni la Bacchanale du Cardinal Carpegna, il le met infiniment au-deffus de ces trois morceaux. Des tables d'Agathe d'une épaiffeur médiocre, ont fuffi, dit-il, pour l'exécution de ces trois Camées; il a fallu pour celui-ci, qui a la forme d'une taffe, ou coupe médiocrement profonde (*b*), un morceau d'Agathe fort épais: il eft auffi-bien confervé, que s'il fortoit des mains de l'ouvrier; les autres ont beaucoup fouffert; quelques-uns même font entiérement fracturés. Si la fineffe du travail, l'excellence du Deffein, & la beauté de la compofition, ne le rendent pas préférable au précieux Camée qu'on montre à Vienne, il va du moins de pair avec lui. Ce ne peut être que l'ouvrage d'un Sculpteur Grec du premier ordre, il a dû être fait dans le tems que les Arts étoient dans toute leur fplendeur.

Les deux Eftampes gravées par Charles Grégori, Florentin, fur les Deffeins de Roch Pozzi, qui accompagnent la Differtation de M. Mafféi, & qui font dûes aux foins d'un homme célébre qu'on ne nomme point, mais qu'on fçait être M. François Bianchini, repréfentent ce monument (*c*) dans fes juftes dimenfions. Ces Eftampes font voir auffi, tant le fujet principal qui occupe le fond intérieur de la taffe, que les ornemens qui en enrichiffent le dehors. Dans le premier une belle femme, noblement vêtue, & fe repofant fur un Sphinx, occupe le milieu de

(*a*) *Offervazioni Litter. tom.* 2. *art.* XI.

(*b*) Cette Coupe a fept pouces quatre lignes de diamétre de dehors en dehors, & fa profondeur eft d'environ 3. pouces.

(*c*) M. Gori dans fon Apologie fous le titre de *Ripofta dell' Autore del Mufeo Etrufco, al fignor Marchefe Scipione Maffei, in Firenze* 1739. croit que c'eft de ce précieux Vafe que le Varchi fait mention dans fon Hiftoire de Florence, liv. XVI. p. 633. il appartenoit pour lors aux Princes de la Maifon de Médicis. C'eft encore dans la même Apologie (pag. 48.) qu'on apprend que c'eft à M. Bianchini a qui l'on eft redevable des deux Planches dont s'eft fervi M. Mafféi.

la compoſition. Elle paroît y jouer le principal rôle, & être une perſonne de grande diſtinction. Un inſtrument qu'il eſt difficile de définir, mais qui a preſque la figure d'une ancienne Baliſte, ou d'une de nos arbalêtes, eſt entre ſes mains ; & derriére elle eſt un homme debout preſque nud, qui s'appuie d'une main ſur le même inſtrument, & qui porte, paſſé dans l'autre bras, une eſpéce de ſac, peut-être deſtiné à mettre des pierres, ou des balles de plomb, pour le ſervice de l'arme que je viens de décrire. Cet homme ſemble s'avancer vers un vieillard à longue barbe, qui aſſis & appuyé contre un arbre, tient une corne d'une fort grande proportion. Vis-à-vis, de l'autre côté, ſont deux femmes à moitié nûes, ayant à la main, l'une une corne ſemblable à la précédente, mais moins grande, l'autre une taſſe. On les voit occupées à recevoir la femme portée par le Sphinx. Enfin deux hommes qui ſont en l'air, & dont le premier qui étend un voile, eſt ſuivi d'un ſecond qui ſonne d'une trompette faite en forme de conque, ſont mis ſans doute en cet endroit, pour exprimer l'air & les vents.

Telle eſt la compoſition de ce riche Bas-relief, dont l'explication ſouffre de très-grandes difficultés. Il ſe pourroit que ce fût ſimplement la repréſentation d'une Fête Egyptienne, pareille à celle qui ſe voit exprimée ſur cette Moſaïque qui ſervoit de pavé au Temple de la Fortune à Préneſte, aujourd'hui la ville de Paleſtrine (*a*), & où des Egyptiens couchés à l'ombre d'un berceau ſur le Fleuve du Nil, & livrés à une joie douce & paiſible, paroiſſent s'entredonner des coupes faites en forme de corne, comme en ont la plûpart des perſonnages de notre Camée. Le lieu de la ſcéne, dans le Monument dont je donne la deſcription, eſt ſemblablement établi en Egypte, & dans le voiſinage du Nil. Le vieillard eſt, ſuivant toutes les apparences, la Divinité de ce Fleuve. Le Sphinx ſans aîles, eſt un ſymbole connu pour être conſacré à l'Egypte ; la coëffure de la principale figure de femme, ainſi que celle du Sphinx, eſt Egyptienne.

(*a*) Voyez le Supplément à l'Antiquité expliquée, tome IV. ſur la fin du Livre 7. Je ne renvoie point à la repréſentation de ce Pavé, qui a été donnée par le P. Kircher dans ſon *Latium*; car elle n'eſt rien moins qu'exacte.

Dirai-je que c'eſt ici un tableau des honneurs rendus à Cléopatre, de ſon inauguration, lorſqu'après la mort de Ptolémée ſon frere, noyé dans le Nil en combattant contre les Romains, elle ſe trouva ſeule aſſiſe ſur le Thrône de ſes ancêtres? Ferai-je remarquer que c'eſt l'Apothéoſe de ce jeune Prince? Que pouvoit-on imaginer de plus flatteur pour Cléopatre, que de la faire porter en triomphe, que de lui faire rendre des hommages ſur un Fleuve qui fait la richeſſe de ſon Empire? L'eſpéce d'arc qu'elle tient peut être pris pour une marque de la Royauté, & l'homme, ou ſi l'on veut, le ſoldat frondeur, qui s'appuie ſur cette arme, eſt une alluſion à ſes forces militaires. Dans tous les Monumens Egyptiens, les Rois ne paroiſſent jamais ſans un ſceptre ou une arme en main. Des deux figures qui ſont en l'air, l'une peut figurer Ptolémée, qui vole vers le ciel, prêt à être admis au nombre des Dieux, & celui qui l'accompagne, un Génie qui publie cet événement. La Méduſe gravée ſur le revers du vaſe, tiendra auſſi ſa place dans ce nouveau ſyſtême. On peut imaginer qu'elle n'a pas été miſe ſans deſſein, & que c'eſt une emblême, ou plûtôt un augure des avantages que les Egyptiens conduits par Cléopatre, ſe promettent de remporter ſur leurs ennemis, & de la terreur que la préſence de cette Princeſſe avoit déja jetté dans leur ame.

Je ne me flatte pas d'avoir bien deviné; l'explication d'événemens particuliers eſt preſque toûjours incertaine & trompeuſe, ſurtout lorſque le tems les a couvert d'un voile impénétrable. Auſſi me garderai-je bien d'attaquer ni l'interprétation de celui-ci, qu'avoit fait mettre au bas de ſon Eſtampe M. Bianchini, ni celle qu'en a donné depuis M. le Marquis Maffei; encore moins chercherai-je à faire prévaloir mon opinion ſur la leur. Si le premier, infiniment reſpectable par les ſervices importans qu'il a rendus à la République des Lettres, a pû ſe tromper, lorſqu'il a avancé que c'étoit l'Apothéoſe d'Alexandre le Grand, & que ce Prince qui dirige ſon vol vers l'Olympe, étoit ſuivi d'un Triton ſonnant de la conque; s'il a dit avec auſſi peu de vraiſemblance que la figure d'homme qui eſt au centre de la compoſition, eſt Philippe ſurnommé *Aridée*, qui occupa le Thrône de Macédoine

après la mort de ſon frere Alexandre ; je laiſſe le ſoin à M. Maffëi de combattre un ſentiment ſi peu fondé, & d'en faire connoître le faux ; de montrer que jamais l'Euphrate, ni aucun des trois principaux fleuves qui s'y jettent, ne fut figuré par un vieillard, ni par des femmes ſans urnes, & ſans l'accompagnement au moins de quelque plante aquatique, ainſi que le voudroit M. Bianchini. Je me repoſe encore ſur M. Maffëi du ſoin de ſe moquer du foible qu'ont les Antiquaires, de vouloir rapporter tout ce qu'ils entreprennent d'expliquer, ou à des points de Mythologie connus, ou à de grands événemens hiſtoriques, & de vouloir y faire cadrer des ſujets, qui quelquefois ne ſont que de pur caprice, ou ne regardent que de ſimples particuliers qui n'occupent aucune place dans l'Hiſtoire.

Quant à ce qui touche perſonnellement M. Maffëi, je déclare d'avance, que ſi dans les remarques que je vais hazarder ſur ce qu'il a écrit, il s'en trouve quelqu'une qui le bleſſe, je les lui abandonne, & ne les prends point ſur mon compte. Je les copie d'après celles qui ont été rendues publiques dans le Mercure de France, au mois de Novembre 1740. J'emprunterai même alors juſqu'aux paroles de celui qui les a dictées. Bien éloigné de prétendre donner aucun ſujet de plainte à un Auteur que je reſpecte, & groſſir le nombre de ſes adverſaires, je commencerai avant tout par prendre ſa défenſe contre le Critique qui l'a attaqué avec une vivacité que je ne puis approuver. Je ferai voir que ſi l'on oſe lui imputer des incertitudes & des variations, & prendre le ton d'aſſûrance pour prononcer, que ce n'eſt pas de cet Ecrivain qu'il faut attendre la véritable explication du ſujet repréſenté ſur le vaſe dont il s'agit ; on a tort de lui faire un crime de s'être rétracté un moment après s'être déclaré pour l'Apothéoſe d'Alexandre, & en avoir donné quelques raiſons de vraiſemblance ; puiſqu'ainſi qu'on l'a vû, cette derniére opinion ne fut jamais à lui, & que bien au contraire, il l'a vivement critiquée.

La ſienne ne ſe préſente pas d'abord avec l'appareil d'une érudition trop faſtueuſe ; elle n'offre que la ſimple image d'une famille compoſée de ſept perſonnes : le pere ſous la figure d'un vieillard, un fils vivant, un autre mort, qui va établir ſa demeure

dans l'Olympe, deux filles reconnoiſſables à leurs coëffures; car leurs cheveux ſont ſeulement retrouſſés, au-lieu que ceux de leur mere ſont friſés, & artiſtement arrangés, privilége dont joüiſſoient les ſeules femmes mariées. Ce premier trait d'érudition en améne inſenſiblement d'autres, & pas à pas le ſçavant Académicien s'engage dans cette route périlleuſe, dont il avoit reconnu tous les dangers, & qu'il avoit conſeillé d'éviter. Il commence par établir que le travail de cette Gravûre eſt certainement Grec, & à l'égard du ſujet, il dit que ceux qui en ſont les acteurs ne ſont point des Romains, que ce ſont ou des Grecs, ou des Aſiatiques, ou des Africains. Leſquels choiſir ? L'Auteur ne tarde pas à prendre ſur cela ſon parti : il ſe détermine pour une famille Egyptienne, peut-être celle de Ptolémée *Aulétès*, Roi d'Egypte. Cette opinion favoriſée par le Sphinx, ſur lequel une des principales figures eſt aſſiſe, n'eſt pas cependant exemte de difficultés, & M. Maffëi, qui ne paroît pas tout-à-fait ſûr de ce qu'il avance, ne ſe diſſimule pas celles qui en réſultent.

On ne peut manquer de lui objecter que Ptolémée eſt repréſenté ſans barbe ſur les Médailles, & que la figure à laquelle il voudroit faire faire le perſonnage de ce Prince, en a une aſſez longue, & paroît même un vieillard chargé d'années. Il le prévoit; mais il ſort bientôt de cet embarras, en ſuppoſant que le Graveur a eû peut-être intention de repréſenter le Prince Egyptien ſous la figure de Jupiter. L'Hiſtoire lui donne trois filles, & même quatre, Triphène & Bérénice, Cléopatre & Arſinoé (*a*). M. Maffëi qui n'en reconnoît ici que deux, prétend montrer qu'il y a erreur de la part des Auteurs, qui l'ont entendu ainſi, & que dans la vérité Ptolémée *Auletès* ne fut jamais pere que de deux filles.

Ce que l'illuſtre Italien eſpère qu'on ne lui conteſtera pas, c'eſt que tous ſes perſonnages ne ſont point repréſentés dans une action grave & ſérieuſe; ils paroiſſent au contraire animés d'une certaine joie, & comme occupés de quelque Fête bacchique; ce qui convient parfaitement à Ptolémée, qui aimoit le plaiſir, & ſinguliérement celui de la table, & qui fut par cette raiſon

(*a*) Baudelot, hiſt. de Ptolémée *Aulétès*, pag. 198.

furnommé le *nouveau Bacchus*. Ce ne font point, remarque-t-il, des cornes d'abondance qu'on voit entre leurs mains, elles étoient toûjours repréfentées remplies de fleurs & de fruits; celles-ci qui font fans doute d'argent, ou d'autre matiére précieufe, ne contiennent rien, & ce font des vafes à boire, tels qu'on en préfentoit aux convives dans les feftins, en mémoire de ces premiers tems, où l'on buvoit dans des cornes de bœuf. Il en prend occafion de hazarder encore, continue l'Auteur des Remarques, quelques conjectures conformes à cette idée, & appuyées d'une littérature, qui cependant ne méne à rien de certain, par rapport au fujet qu'il s'agit d'expliquer.

De toutes les obfervations qu'on peut faire fur ce Monument antique, la moins équivoque, c'eft que comme le vafe du Tréfor de Saint Denis, celui-ci auquel on donne affez gratuitement le nom de *Patère*, a été fait pour boire; mais qu'il ait été deftiné pour le buffet de quelque riche particulier, plûtôt que pour celui d'un grand Roi, M. le Marquis Maffëi eft indubitablement le feul qui fe fera cette queftion, & d'ailleurs on n'en voit pas l'utilité. Homère parle de la taffe de Neftor qui avoit deux fonds; elle devoit être femblable à celle-ci, qui enrichie en dedans d'une Gravûre merveilleufe, l'eft encore au dehors par une tête de Gorgone richement agencée, & travaillée avec tout l'art poffible. M. Maffëi ouvre encore cette opinion qui lui eft particuliére, & il eft perfuadé qu'on ne peut pas entendre autrement le paffage d'Homère. S'il faut l'en croire, tous ceux qui l'ont interprété différemment, fans en excepter même Athénée (*a*), n'avoient pas une idée jufte de cette taffe finguliére de Neftor.

Les explications que M. Terrin, Confeiller en la Sénéchauffée d'Arles, & M. Bellet, Prieur du Saint Efprit, ont voulu donner d'un Cachet antique du Cabinet de M. Gravier de Marfeille, fourniffent un exemple encore plus fenfible de la diverfité des fentimens, par rapport à la fignification des Monumens antiques. M. Baudelot avoit produit autrefois un Cachet prefque femblable à celui-ci, dans fon Livre *de l'utilité des Voyages* (*b*). Il eft pareillement gravé en creux, & la Gravûre repréfente auffi

(*a*) *Athen. lib.* XI. *c.* 12. (*b*) De l'utilité des Voyages, t. 1. p. 309.

le portrait d'un Roi Perſe, ou d'un Roi des Parthes. L'un & l'autre ont été épargnés dans des morceaux de Cornaline aſſez épais, & ils ſont percés afin de pouvoir y paſſer un cordon, & les tenir attachés & ſuſpendus. Il ſeroit ridicule d'imaginer qu'en leur donnant cette forme & cette taille, on eût voulu en faire des anneaux. Il eſt aiſé d'appercevoir que cette eſpéce de bague, qui réellement n'eſt autre choſe qu'un ſceau, n'a jamais pû être porté au doigt; l'ouverture en eſt de beaucoup trop petite, & le corps de l'anneau trop épais.

Le cachet décrit par M. Baudelot a appartenu à M. Crozat, & il eſt énoncé dans le Catalogue de ſes Pierres gravées, ſous le N°. 1096. Quoique l'inſcription qui y eſt gravée ſoit indéchiffrable, il n'en eſt pas moins viſible qu'elle eſt écrite en mêmes caractères que celle qui ſe lit ſur le cachet de M. Gravier: ainſi voici deux Monumens ſemblables en tous points. M. Terrin prétend que celui qu'il entreprend d'expliquer, eſt d'un plus beau travail que celui de M. Baudelot; & comme il y a quelques ſymboles de plus, il le donne auſſi pour un morceau plus curieux. Il croit y reconnoître le Portrait d'un Roi Parthe de la race des Arſacides; deux aîles étendues placées immédiatement au-deſſous de ce Buſte, marquent la vivacité d'eſprit du Prince, & les deux cornes qui accompagnent ces aîles, ſon autorité & la grandeur de ſon Empire: explication dans laquelle M. Bellet ne trouve que de l'eſprit, & nulle ſolidité, & à laquelle il en ſubſtitue une autre qui ne paroît pas plus ſatisfaiſante. Il examine les caractères de la légende, il eſtime que ce ſont des caractères Samaritains, ou Phéniciens; il y trouve le nom de Xerxès Sapor, Roi des Perſes, & il reproche à M. Terrin de l'avoir ignoré. Y-a-t-il un ſi grand mal, puiſque ces caractères ne conduiſent à aucune explication certaine? Ces deux Diſſertations ont été imprimées dans les Mémoires de Trévoux, la premiére au mois de Juin 1702. la ſeconde au mois de Mai 1705.

Le même ouvrage périodique avoit fourni au mois de Janvier de la même année 1705. une autre Diſſertation en forme de Lettre, ſur une Agathe gravée en creux, dont on avoit fait la découverte à Reims. On y voyoit un temple à deux colonnes, ou plûtôt un

un *Laraire*, au milieu duquel eſt une figure le fouet à la main, & ayant à ſes pieds un lapin, avec cette inſcription, *Junoni Lucinæ Lucilla Hon. Lup. S.* On aſſûre, & il y a grande apparence, que cette figure eſt un Luperque, & que la Pierre gravée eſt en général un monument de la reconnoiſſance d'une femme nommée Lucille, qui s'étoit vouée à Junon Lucine, & qui aſpirant à la gloire d'être mere, s'étoit adreſſée aux Luperques.

Cette Diſſertation n'eſt pas fort étendue; celle qui devoit expliquer quelques Pierres gravées du Cabinet du R. P. Chamillart, l'eſt encore moins. C'eſt la quinziéme du Recueil de Diſſertations de ce ſçavant Jéſuite ſur divers Monumens d'Antiquités. L'Auteur ſe contente de rapporter quatre de ces Taliſmans connus ſous le nom d'*Abraxas*, & deux autres Gravûres faites en mémoire de chevaux victorieux dans les Jeux publics, & il dit aſſez ſuccinctement ce qu'il penſe ſur chacune.

C'eſt, à mon avis, tout ce qu'on peut faire de mieux, lorſqu'on n'a à propoſer que des choſes douteuſes; mais cela n'empêche pas que dans quelques occaſions, où il s'agit de faire valoir des conjectures qui ne bleſſent pas la vraiſemblance, on ne puiſſe employer, pour parvenir à ſon but, tous les moyens dont la bonne critique permet de faire uſage. Si l'on prend un ton modeſte & ſimple, on eſt ſûr de ſe faire écouter; & c'eſt, autant que j'en puis juger, la conduite qu'a voulu tenir M. François de Ficoroni, habile Antiquaire Romain, dans ſon explication d'un Camée qu'un Seigneur Anglois qui l'avoit connu à Rome, lui avoit envoyé de Naples, pour en avoir ſon ſentiment.

La tête qui eſt ſur ce Camée, & dont on donne la repréſentation, ne ſe rencontre ſur aucune Médaille; & à moins que d'être un Devin, ainſi que M. de Ficoroni le donne à entendre, il ne faut pas ſe flatter d'en trouver le véritable nom. Cependant comme le travail de cette Antique qui eſt parfait, eſt digne de Dioſcoride, & qu'on peut le ſuppoſer fait dans le ſiécle d'Auguſte, il paroît aſſez naturel d'y chercher le portrait de quelque jeune Prince de la Maiſon Impériale. Certainement ce n'eſt ni Caius, ni Lucius Céſar, leurs portraits ſont connus, & diffèrent trop de celui-ci; c'eſt encore moins Caligula jeune: ce dernier

portoit dans ſa phyſionomie un caractère de rudeſſe qui n'eſt point ici. Au contraire, on croit appercevoir dans cette tête ſous les traits réguliers d'un beau jeune homme, un air de triſteſſe & de mélancolie.

Auroit-on eû deſſein de repréſenter Marcellus fils d'Octavie, & neveu d'Auguſte ? On peut le ſoupçonner, & M. de Ficoroni n'en doute point. Virgile dans l'endroit où Enée rencontre ce jeune Prince dans les Enfers, nous le dépeint avec des traits que cette tête ne dément point : il nous le montre couvert d'armes brillantes (*a*) ; & l'on ſçait en effet qu'Auguſte, pour lui gagner le cœur des ſoldats, l'avoit envoyé de très-bonne heure à la guerre. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, que quoique fort jeune, on le voit ici le caſque en tête, & en habit militaire. M. de Ficoroni auroit pû ajoûter à ſes remarques, que dans un Camée qui a été expliqué par M. Cuper, ainſi qu'on l'a vû ci-deſſus (*b*), le même jeune Marcellus eſt encore repréſenté auprès d'Auguſte dans le même habit militaire.

Ainſi la conjecture, qui eſt aſſez ingénieuſe, prend inſenſiblement un air de vérité. Mais comme le judicieux Antiquaire qui la propoſe eſt aſſez raiſonnable pour ne lui pas accorder plus d'autorité qu'elle mérite, il a la prudence en finiſſant ſa lettre, qui eſt dattée de Rome le 5. Novembre 1718. de laiſſer chacun dans la liberté de penſer ſur ce ſujet ce qu'il voudra, pourvû qu'on convienne avec lui que ce Camée, auquel il paroît prendre intérêt, eſt un des plus précieux Monumens de l'Antiquité, quand ce ne feroit qu'eû égard à l'excellence de la Gravûre. Je n'ai vû de cette Lettre que l'édition faite à Naples en 1726. mais dans un Avis qui la précéde, & où l'on fait de M. de Ficoroni un éloge qui ne peut que lui nuire, parce qu'il eſt trop fort, on apprend qu'il y avoit eû une premiére édition faite en 1718. Il eſt rare de voir une Brochure de la nature de celle-ci, parvenir en ſi peu de tems à l'honneur de deux éditions.

Comme je ne penſe pas que beaucoup de perſonnes ſoient fort empreſſées de lire une Diſſertation Latine d'Adrien Reland, dans laquelle cet Auteur interpréte ſix ou ſept Pierres gravées

(*a*) *Virgil. Æneid. lib.* VI. *v.* 161. (*b*) *Sup. p.* 376.

contenant quelques verſets, & même un chapitre entier de l'Alcoran écrits en caractères Arabes, je me contenterai de l'indiquer. Je ne ferai auſſi proprement que citer deux Traités ſur les Taliſmans, dont j'aurois dû parler il y a long-tems, ſi je les avois rangés à leur place, c'eſt-à-dire dans l'année qu'ils ont été publiés: l'un & l'autre ont été faits en Allemagne, & l'un & l'autre ſont pleins de viſions & de chimères. On voudroit perſuader que le premier, imprimé dès 1612. eſt un ouvrage du ſçavant Trithème; mais il n'y a aucune apparence. On y produit le témoignage mépriſable de tous les Cabaliſtes, & ſans autre autorité que la leur, on débite avec la plus grande confiance une infinité de menſonges, &, ce qui eſt ſynonyme, on expoſe toutes les fauſſes merveilles des Taliſmans & des Pierres magiques, on en revéle les ſecrets, & l'on tâche de leur attirer un crédit dont ils ſont indignes. Le ſecond traité qui a le même objet, a pour Auteur Jules Reichelt, & a été imprimé à Strasbourg en 1676.

Je ne ferai encore que toucher en paſſant un ouvrage imprimé en Allemagne en 1715. dans lequel on ne s'aviſeroit jamais de chercher l'explication d'un Amuléte des anciens Gnoſtiques, ou Baſilidiens. Ce Taliſman avoit été rapporté autrefois par Spon, dans la Relation de ſon voyage (*a*), & cet Antiquaire avoit pris la figure qu'on y remarque, pour l'Archange S. Michel foulant aux pieds le dragon, & portant une couronne dans la main droite. M. Schwartz, Auteur de la nouvelle explication, prétend que c'eſt Jupiter, ou plûtôt Mercure; & en effet, toute informe qu'eſt cette figure, on croit voir à ſa tête & à ſes pieds des aîles, telles qu'on en donnoit à Mercure. Mais ſuppoſé que cela fût ainſi, en eſt-on beaucoup plus inſtruit? car les caractères Grecs qui rempliſſent l'intérieur de la figure, reſtent des énigmes, dont il n'eſt pas plus aiſé de rendre compte que de tous les autres Monumens de la même eſpéce; c'eſt folie que de perdre le tems à les expliquer. Ce morceau de critique, par un goût bizarre, ſe trouve à la ſuite du Recueil des Poëſies de Germanicus, & des autres Princes de la famille Impériale d'Auguſte; & il eſt encore accompagné d'une Diſſertation, où l'on diſcute les ſentimens de

(*a*) Voyage de Gréce & du Levant, édit. de 1678. t. 3. p. 156.

Béger fur quelques Monumens antiques rapportés dans fon *Thefaurus Brandenburgicus.* On y examine en particulier une Pierre gravée, qui, fuivant ce Sçavant (*a*), repréfente Théfée avec la dépouille de la laie de Crommyon, & qui paroît à notre Auteur être plûtôt Méléagre qui revient de la chaffe du fanglier de Calydon; mais c'eft, à ce qu'il me femble, une affez mauvaife chicane que fait M. Schwartz; l'un fe peut dire tout auffi-bien que l'autre.

Je pourrois, & avec plus de raifon, me difpenfer de parler de deux Differtations fur un Anneau d'or trouvé en Berry en 1716. & dont on a donné la defcription dans les Mémoires de Trévoux (*b*), d'autant plus que cet Anneau, qui a deux pouces & demi de circonférence, n'a jamais été fait pour être mis au doigt, ni pour fervir à cacheter; mais je ne veux rien omettre. Ce qui rend ce Monument fingulier, font deux infcriptions gravées, l'une fur la circonférence extérieure, l'autre fur l'intérieure, qu'on juge, à la forme des lettres, ne pouvoir être que du dixiéme fiécle. Ceux qui les confidérerent les premiers, avoüerent que c'étoit une énigme qui ne pouvoit recevoir que des conjectures. Le R. P. Daniel au contraire affûroit que ces infcriptions étoient en vieux langage Gafcon, qu'elles contenoient le nom & la devife d'un Seigneur d'Aquitaine, qui vivoit fous la feconde race de nos Rois; & que cet Anneau pouvoit avoir fervi au Seigneur Gafcon à fufpendre à fa ceinture avec une chaînette d'or fa dague ou fon poignard. Comment accorder ce fentiment, qui ne me déplaît pas, avec celui du R. P. Etienne Souciet? Ce dernier étoit perfuadé que cet Anneau, ainfi qu'un autre Anneau d'argent prefque femblable, découvert dans le même pays, mais qui étoit d'un plus grand diamétre, & avec quelques légères différences dans l'infcription, étoient l'un & l'autre des anneaux magiques?

Meffieurs Cuper, Jean-Charles Schott & Wachter, n'étoient pas moins partagés dans la maniére dont ils expliquoient le fujet d'une Cornaline antique du Cabinet du Roi de Pruffe. C'eft un

(*a*) *Thefaurus Brandenburgicus, tom.* I. p. 30.

(*b*) Mémoires de Trévoux, mois de Juillet 1716.

de

de ces aſſemblages monſtrueux & biſarres de têtes humaines, & de différens membres d'animaux, qui ſuivant l'idée la plus raiſonnable qu'on s'en puiſſe former, eſt un fruit de l'imagination du Graveur, qu'on peut comparer à ces ordonnances d'ornemens où regnent le déſordre & le caprice, & qu'on nomme des *Groteſques*. M. Schott dans une Diſſertation écrite en Allemand, qui fut publiée en 1717. & qu'on retrouve à la fin du tome troiſiéme des Mémoires de la Société Royale des Sciences de Berlin, imprimé en 1727. l'enviſageoit comme une emblême, ſous laquelle étoient exprimées les vertus d'un bon Prince dans la paix & dans la guerre. Et M. Wachter dans une Diſſertation qui ſe lit au même endroit, recherchoit dans la combinaiſon de toutes ces figures, l'emblême d'un tyran; tandis que M. Cuper s'efforçoit de rapporter cet ouvrage aux Baſilidiens, dans un écrit, qui, dans le tome quinziéme de l'Hiſtoire critique de la République des Lettres, accompagne l'extrait que M. Maſſon a donné de la Diſſertation de M. Schott. Cet Antiquaire mort le 12. Décembre 1717. (*a*) étoit, comme je l'ai déja remarqué, neveu de Beger; il lui avoit ſuccédé dans l'emploi d'Inſpecteur de la Chambre des Antiques du Roi de Pruſſe, & il n'étoit pas moins verſé que lui dans la connoiſſance des Médailles & des Antiques. J'ignore s'il a fait paroître une Diſſertation dans laquelle il s'étoit engagé (*b*) d'éclaircir & d'expliquer une Pierre gravée, qu'il croyoit très-ancienne, & ſur laquelle il prétendoit trouver le portrait & le nom de Cyrus.

J'appréhende fort que cette Pierre gravée ne fût pas plus authentique, que celle qui fut annoncée dans une lettre qu'on ſuppoſe avoir été écrite de Veniſe le 20. Février 1723. & qui a été inſérée dans le Mercure de France, au mois de Mai de la même année. Cette derniére Pierre étoit un Diamant du poids de vingt-cinq grains, d'une vilaine eau, plein de pailles, & mal poli. On y voyoit gravée en creux une tête de Néron, très-reſſemblante pour les traits à celles qui ſont ſur les Médailles de ce Prince. On en faiſoit la plus pompeuſe deſcription: c'étoit le propre cachet dont cet Empereur ſe ſervoit; il ne l'avoit commandé ſur un Diamant

(*a*) Mém. de Trév. Septembre 1718. (*b*) Journal des Sçavans, Juin 1712.

auſſi dur que celui-ci, que pour avoir la ſatisfaction de poſſéder ſeul un ouvrage qui parût d'une exécution impoſſible. Après un expoſé ſi beau & ſi capable d'en impoſer, celui à qui ce Diamant appartenoit, & qui offroit de s'en défaire en faveur de quelque Puiſſance, diſoit modeſtement qu'il l'eſtimoit douze mille ſequins, c'eſt-à-dire cent quatre-vingt mille livres argent de France, ſuivant le cours de la monnoie qui étoit alors dans le commerce; mais perſonne ne ſe préſenta; il ne ſe trouva aucune duppe.

Laiſſons cet avide Brocanteur & ſon Diamant, dont la Gravûre étoit réellement moderne, & l'ouvrage du Coſtanzi, pour conſidérer avec l'illuſtre M. Fontanini, Archevêque d'Ancyre, une Agathe antique gravée en relief, qui nous procurera beaucoup plus de ſatisfaction. Elle eſt fort petite & d'un excellent travail, & elle n'étoit pas encore ſortie de ſon enchaſſure antique, lorſqu'on découvrit la bague ſur laquelle elle étoit montée, & qu'elle paſſa dans le Cabinet de M. le Marquis Capponi. On ne peut déterminer ſi la tête qui y eſt repréſentée eſt celle de la Déeſſe Iſis, ou le portrait d'une Reine d'Egypte; l'agencement & la richeſſe de la coëffure rendent l'un auſſi plauſible que l'autre, & ne permettent pas de douter que ce ne ſoit du moins une tête Egyptienne. Mais ce qui paroît occuper plus particuliérement M. Fontanini, Auteur d'une Diſſertation Latine ſur cette Agathe, c'eſt de fixer l'eſpéce d'oiſeau, qui étendant ſon plumage ſur la partie ſupérieure du front de la prétendue Déeſſe, ſemble faire partie des ornemens de ſa coëffure. C'eſt, dit-il, une poule de Numidie; & tout de ſuite l'habile Diſſertateur examine la différence qu'on doit mettre entre la poule de Numidie, & une autre eſpéce de poule appellée par les Grecs *Méleagris*: il ſaiſit l'occaſion de réfuter Scaliger, d'éclaircir un paſſage de Varron, de critiquer Pline, & de faire peut-être un trop grand étalage d'érudition. C'eſt du moins le reproche que lui font les Journaliſtes de Trévoux (*a*): il peut être fondé, fût-il dicté par un reſte de reſſentiment d'anciennes diſputes. Mais ſans vouloir excuſer M. Fontanini, ne faut-il pas auſſi convenir, que ſi l'on banniſſoit de la plûpart des Diſſertations ſur les Antiquités

(*a*) Mém. de Trév. Février 1728. & Juin 1729.

& principalement ſur les Pierres gravées, ces ſortes de diſcuſſions, ces morceaux de critique, l'Auteur n'auroit le plus ſouvent rien à dire?

On doit ſeulement demander que l'emploi en ſoit fait avec goût, qu'il ſoit ménagé avec diſcernement, & que l'Auteur qui rend raiſon d'un Monument antique qu'il a entrepris d'expliquer, ne s'écarte jamais des idées, non plus que de la façon de s'exprimer des Anciens. Autrement il ſe rendroit auſſi ridicule que cet Anonyme, qui dans une lettre écrite de Lorraine, & inſérée dans le Mercure de France, au mois de Mars 1729. a propoſé ſes conjectures ſur une Pierre gravée antique du Cabinet de M. le Prince de Craon. Deux têtes abſolument inconnues, l'une d'un homme, qui paroît être un Romain, l'autre d'une jeune & belle femme, ſont gravées en creux ſur les deux faces de cette Pierre, qui eſt un Lapis. Un certain nombre de lettres majuſcules qui accompagnent chacune de ces têtes, loin de contribuer à leur éclairciſſement, achévent d'y jetter une obſcurité qui paroît impénétrable. Après avoir avoüé qu'on ne trouve dans le viſage de l'homme aucun des traits connus de Cicéron, ne faut-il pas être bien hardi, pour aſſûrer que c'eſt le portrait de ce fameux Orateur, fait de mémoire, & longtems après ſa mort, & que l'autre portrait eſt celui de ſa fille Tullia? Où le nouvel Œdipe puiſe-t-il ces connoiſſances? Dans ces mêmes caractères, qui pour tout autre ſeroient demeurés inintelligibles. Il ſuppoſe que ces lettres V. E. M. T. ſont les initiales de ces mots, *Vera Effigies Marci Tullii*; ou de ceux-ci, *Vir egregius Marcus Tullius*. Il en laiſſe l'option. Je fais grace de l'explication qu'il donne des autres lettres qui ſont autour de la tête de la femme, elle ſeroit longue à rapporter; & je puis aſſûrer qu'elle eſt tout auſſi mauvaiſe, & tout auſſi éloignée du goût antique. Ce que l'Auteur dit de plus ſenſé, c'eſt qu'il prévoit qu'il ne ſatisfera perſonne.

J'ai rapporté ailleurs (*a*) une Diſſertation de Chiflet ſur une Pierre gravée du bas Empire, & j'ai remarqué que pluſieurs Monumens de ces tems-là fourniſſoient des exemples d'une formule

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 366.

de priére ſemblable à celle qui ſe liſoit ſur la Pierre expliquée par cet Auteur. Une nouvelle Diſſertation Latine, imprimée à Rome en 1732. prouve ce que j'ai avancé. On y produit une Sardoine de deux couleurs, tirée du Cabinet de M. Vettori, ſur laquelle eſt gravée en relief une figure à demi-corps, de face, & les bras levés & étendus, au milieu de ces deux monogrammes, MP. ΘY. Μήτηρ Θεȣ̃, *Mere de Dieu.* Une inſcription Grecque diſpoſée autour d'une croix, eſt taillée ſur l'autre face de la Sardoine. Tout cela ſe trouve expliqué par l'Auteur de la Diſſertation, qui fait voir que la figure eſt celle de la ſainte Vierge, dont le nom eſt exprimé par les deux monogrammes, & que l'inſcription eſt une priére en faveur de l'Empereur Léon, fils de Baſile le Macédonien.

Je paſſe d'un ſujet fort grave à l'explication badine d'une Pierre gravée, ſur laquelle un Auteur anonyme a voulu s'égayer, & qui a été imprimée dans le Mercure de France en 1733 (*a*). Sur cette Cornaline un Amour tenant un dard en ſa main droite, & un bouclier de l'autre main, attaque un coq qui ſe préſente avec fierté; & ce ſujet, s'il en faut croire l'Auteur, eſt un hiéroglyphe, tant il eſt convaincu que preſque tous les cachets des Anciens étoient des Taliſmans, & qu'ils contenoient des figures myſtérieuſes. Le voilà donc obligé de chercher une allégorie dans ce combat de l'Amour avec un coq; & cela ne lui eſt pas difficile. L'Empire de l'Amour n'eſt jamais, dit-il, plus puiſſant que la nuit. Cupidon chagrin d'entendre le Meſſager d'Apollon, car c'eſt ainſi qu'il nomme le coq, annoncer par ſon chant indiſcret le retour du ſoleil, tâche de lui percer le gozier pour éteindre ſa voix incommode. Cette explication à laquelle on ne s'attend point du tout, eſt ſuivie d'un petit conte qui répéte en vers la même plaiſanterie que l'Anonyme avoit débité en proſe; & la fin du conte améne le chant du coq noté, & mis en muſique. Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple d'une pareille façon de préſenter l'Antique, & de l'interpréter.

Je ne vois pas non plus quel but l'on peut avoir, en ſe ſingulariſant ainſi; cependant l'on rencontre tous les jours des perſonnes

(*a*) Mois d'Octobre, p. 2185.

qui

qui fe plaifent à fubftituer aux idées les plus fimples & les plus naturelles , des rêves & des chimères ; & d'autres encore qui croyant montrer plus d'efprit, ofent avancer des paradoxes, qui n'ont pas même l'apparence de vraifemblance. Je fuis fort éloigné de prêter de femblables vûes à M. Schlaeger d'Helmftat, qui nous a donné en 1734. l'explication d'une Pierre gravée du Cabinet du Roi. Il n'eft pourtant pas moins furprenant qu'il ait entrepris de prouver que cette Gravûre antique, où l'on voit une femme, qui fuivie de l'Amour, fend les flots affife fur une chévre, & qui tenant d'une main un long fceptre, retient de l'autre un voile agité par le vent, repréfentoit l'enlévement d'Europe. On pourroit lui faire remarquer que c'eft plûtôt Hellé traverfant l'Hellefpont, ainfi qu'il eft marqué dans le Catalogue des Pierres gravées du Roi. Lui-même penfoit que ce pouvoit être Vénus qui vole rapidement fur la furface des eaux , montée fur une chévre , fymbole de la volupté , & peut-être encore plûtôt la Vénus vulgaire, ou πάνδημος, dont on voyoit la ftatue de bronze affife fur un bouc de même métal, dans la ville d'Elis (*a*); mais ces expofitions ne fourniroient pas, à beaucoup près, de quoi remplir une Differtation, de l'étendue qu'elles doivent avoir dans le Pays où celle-ci a été compofée.

L'Auteur, qui veut difcourir, aime mieux fuppofer que c'eft ici l'ouvrage d'un de ces Artiftes peu fcrupuleux, pour qui les licences les plus hardies & les moins permifes n'ont rien de révoltant, ou plus probablement encore, la Gravûre d'un Chrétien qui vivoit dans le troifiéme fiécle. Celui-ci par zéle de Religion, l'autre conduit par un efprit d'impiété, auront, dit-il, voulu jetter un ridicule fur la Fable de l'Enlévement d'Europe, & avilir le caractère de Jupiter, en le faifant paroître fous la figure d'un bouc, au-lieu de lui donner celle d'un taureau ; & la raifon qu'en donne notre Antiquaire, c'eft que lorfqu'on vouloit défigner un infigne débauché, on l'appelloit un Bouc ; c'étoient chez les Romains deux termes de mépris à peu près d'égale force & fynonymes. Pour prouver que ce n'eft point une Gravûre du bon fiécle, il voudroit y faire remarquer quelques défauts dans le

(*a*) *Paufanias, lib. 6. cap. 25.*

Deſſein ; mais on n'en conviendra pas avec lui, non plus que de ce qu'il ajoûte, que l'ouvrage eſt en relief, ſur un Onyx. C'eſt une Cornaline gravée en creux, & qui n'eſt pas d'un travail mépriſable. L'erreur de M. Schlaeger ſur ce point, vient de ce qu'il n'avoit ſous les yeux qu'une pâte, qui lui avoit été envoyée par M. Homberg.

Il paroît que cet Auteur ſe livre volontiers aux conjectures. Une nouvelle Diſſertation qu'il a fait imprimer en 1742. en eſt un tiſſu continuel. Il s'y agit de l'explication d'une Médaille de plomb de l'Empereur Hadrien, & d'une Gravûre ſur une Cornaline en cabochon, qui ont été trouvées en Egypte dans l'intérieur d'une Momie, & dont le Prince Charle de Brunſwick-Wolfembutel a enrichi ſon Cabinet d'Antiquités. Ce qui eſt gravé ſur cette Cornaline, eſt certainement une Divinité Egyptienne, qui a beaucoup de reſſemblance avec la figure ſous laquelle on repréſente le Dieu Canope. On apperçoit au-deſſus de ſa tête deux eſpéces de cornes de bœuf, deux aîles de vautour, & un globe au milieu, ce qui, ſans doute, n'eſt autre choſe que la figure du ſerpent aîlé, replié autour du globe de la terre ; hiéroglyphe ſi fréquent ſur tous les monumens des Egyptiens, & qui préſente une image du Soleil, du renouvellement des Saiſons, & du ſyſtême du Monde, tels que ces peuples le concevoient. M. Schlaeger prétend que ces ſymboles caractériſent la Déeſſe Iſis, & que c'eſt ici ſon ſimulacre.

De quelque Divinité qu'il ſoit, il eſt vraiſemblable que cette Pierre gravée eſt un Amuléte, qui a été mis dans le corps de cette Momie, pour lui ſervir dans l'autre vie de préſervatif contre des maux à venir. Mais le Diſſertateur penſe différemment. M. Maillet avoit remarqué dans ſa Relation de l'Egypte (*a*), qu'il s'étoit trouvé dans l'eſtomac de quelques Momies des vaſes, des cordes d'inſtrumens, & d'autres uſtenciles, qui y avoient été fourrés anciennement, à deſſein de faire connoître le genre de profeſſion qu'avoient exercé pendant leur vie, ceux dans les entrailles deſquels on faiſoit ces découvertes. Ce ſentiment nouveau, qui ne perſuadera pas tout le monde, eſt celui qu'embraſſe

(*a*) Relation de l'Egypte, p. 278.

M. Schlaeger; de forte qu'il n'eft plus permis de douter que la Momie dans laquelle on a trouvé la Cornaline gravée qui fait le fujet de fa Differtation, ne foit réellement le corps d'un Egyptien, Graveur en creux fur des Pierres fines. Si cette fuppofition a lieu, il faudra dire que tous les anciens Egyptiens exerçoient la Sculpture; car on n'ouvre prefque aucune Momie, qui ne renferme quelque petite ftatue, ou le fimulacre de quelque Divinité du pays.

On voit que les Egyptiens inféroient quelquefois des Pierres gravées dans les corps qu'ils embaumoient; les Romains étoient dans un ufage qui ne s'éloignoit pas de cette pratique: ils renfermoient affez fouvent des Pierres gravées dans les urnes cinéraires. J'en ai expofé les raifons dans un autre endroit (*a*). Une très-belle Cornaline gravée du Cabinet de M. Vettori, trouvée à Rome dans un tombeau en 1735. en fourniroit de nouvelles preuves, s'il en étoit befoin. Elle apprend même que fouvent on laiffoit l'anneau au doigt de celui dont on réduifoit le corps en cendres; car cette Pierre gravée a tous les indices d'avoir paffé par le feu. Outre cette fingularité, qui la met en poffeffion d'une antiquité certaine, on affûre qu'elle eft encore plus eftimable par le travail, qui eft d'Aulus, excellent Graveur Grec, lequel y a mis fon nom, comme à un ouvrage dont il étoit fatisfait.

C'eft ce qui a engagé M. Vettori, qui en eft le propriétaire, à compofer une excellente Differtation, dans laquelle s'étant propofé de donner l'explication de cette Cornaline, & d'une autre Pierre gravée qui eft pareillement dans fon Cabinet, il eft entré dans des détails fort curieux fur l'Art de la Gravûre en Pierres fines, qu'on ne trouve point ailleurs. Après avoir fait l'éloge des Graveurs de l'ancienne Gréce, il décrit le fujet de fa Cornaline gravée par Aulus. C'eft une Vénus affife, qui tient fur l'extrémité du doigt une baguette en équilibre, & qui femble, avec cette efpéce de jeu, vouloir amufer l'Amour qui eft auprès d'elle. Cette Déeffe eft parée d'un collier, de bracelets & de pendans d'oreilles. Il y a des glans aux coins de fon vêtement: tout cela attire l'attention, & mérite l'examen de M. Vettori. Il fait des

(*a*) *Sup. p.* 360.

recherches ſur tous ces ornemens qui entroient dans la parure des femmes, il parle de pluſieurs Jeux anciens à la portée des enfans, & il n'oublie rien de tout ce qui peut montrer qu'il a beaucoup d'érudition, & que ſon Cabinet eſt très-riche en Antiquités. Il en cite un aſſez grand nombre dans cette Diſſertation.

La ſeconde Pierre gravée qu'il explique, & qui eſt une Sardoine-Onyx, que M. Gori avoit déja rapporté dans le tome ſecond du *Muſeum Florentinum* (*a*), n'eſt qu'un fragment. La ſeule partie inférieure, ſur laquelle on lit le nom d'un Graveur Grec, eſt antique; le reſte a été reſtauré, & l'on en a fait un Achille, ou telle autre figure de ſoldat qu'on voudra, qui marche au combat. Les deux jambes qui ſont antiques, ſont couvertes de bottines d'une eſpéce ſinguliére, & qui méritent l'attention d'un Sçavant.

M. Vettori ne ſe borne pas à l'explication de ces deux Gravûres antiques, il fait auſſi connoître une Cornaline du Cabinet de M. le Chevalier Odam, qui dans le point de vûe dans lequel il la prend, contiendroit une de ces leçons de volupté que les Epicuriens donnoient à leurs diſciples. Une tête de mort au milieu de quatre dés à jouer, d'un collier, d'un pain & d'une bouteille, forme une emblême, qui ſembleroit devoir renfermer une allégorie morale ſur la mort; mais M. Vettori eſt perſuadé, & il n'y aura ſur cela qu'un ſentiment, que c'eſt au contraire une image faite pour rappeller au plaiſir, un de ces agréables débauchés, qui, à l'imitation d'Horace, ne s'entretenoient de la mort, que pour s'exciter à paſſer la vie plus voluptueuſement.

Je ne répéterai point ce que j'ai déja remarqué (*b*) au ſujet de la partie de cette Diſſertation, qui contient l'hiſtoire des Graveurs modernes en Pierres fines, & le manuel de la Gravûre. Je me contenterai de faire obſerver, que la Pierre gravée de M. Vettori ayant été copiée plus d'une fois anciennement, & même encore depuis peu par un Allemand nommé Laurent Natter, qui en a fait une Danaé, en laiſſant ſubſiſter ſur ſa copie le nom de l'ancien Graveur Grec, Aulus; l'Auteur de la ſçavante Diſſertation en a pris occaſion de parler de la connoiſſance des

(*a*) *Tabul.* xcvi.

(*b*) Voyez ci-deſſus, pag. 264.

Pierres

Pierres gravées. Il fait voir que dans tous les tems il y a eu des gens de mauvaife foi, qui ont cherché à en impofer aux Curieux trop crédules; que ceux qui ont le plus de pratique & d'expérience, font continuellement expofés à prendre des Gravûres modernes pour des Gravûres anciennes, & que par conféquent on ne peut dans les jugemens ufer de trop de réferve.

Qu'il me foit permis d'en propofer moi-même un exemple. On a cru pendant longtems, & bien des gens qui fe donnent pour Connoiffeurs, en font encore perfuadés, que certaines Pierres gravées qui portent le nom de Laurent de Médicis, étoient des Antiques, fur lefquelles ce Prince, le Pere & le Protecteur des Arts, faifoit appofer fon nom, pour conftater que ces précieux Morceaux lui appartenoient, ainfi que plufieurs perfonnes le font mettre aux Livres de leur Bibliothéque dans le même deffein. Rien n'eft cependant fi éloigné de la vérité que cette fuppofition. Il eft démontré que ce font des Gravûres modernes faites par ordre de ce Prince, & le plus fouvent des copies d'Antiques, exécutées par Jean *delle Corniuole*, Florentin, & par ces autres Artiftes Italiens, que Laurent grand amateur des Gravûres fur les Pierres fines avoit raffemblés à Florence.

C'étoit à l'un de ces Graveurs qu'il falloit attribuer l'exécution de ce Camée, repréfentant l'entrée de Noé & de fa famille dans l'Arche, & de cette Chalcédoine Orientale qu'on fit voir à Paris fur la fin de l'année 1737. fi l'on avoit voulu donner quelque couleur de vraifemblance à la conjecture. On lifoit fur l'une & fur l'autre de ces Pierres ces caractères LAVR. MED. qui font les premiéres fyllabes du nom de Laurent de Médicis. Le fujet du Camée eft certainement d'invention moderne; il eft dans le goût de ces Bas-reliefs qui enrichiffent les portes de bronze du Baptiftaire de Florence, faites dans le quinziéme fiécle par Laurent Ghiberti, & qui ont mérité les éloges de Michel-Ange (*a*). La Chalcédoine dont le fujet repréfente l'enlévement du Palladium, eft une copie de la fameufe Cornaline gravée par Diofcoride, dont j'ai parlé fi fouvent.

L'Auteur du Mercure de France (*b*), en annonçant cette copie

(*a*) *Vafari, vit. di Lor. Ghiberti, t.* 1. *p.* 193. (*b*) Mercure de France, Nov. 1737.

qui étoit à vendre, avoit dit, ſans y faire trop de réflexion, qu'elle étoit de Coldoré. L'erreur étoit palpable : Coldoré fleuriſſoit en France dans le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, & Laurent de Médicis pour lequel on prétend qu'il avoit travaillé, mourut à Florence ſur la fin du quinziéme. Il ne fut pas difficile à l'Auteur qui donna dans le même Mercure en 1738. des *Eclairciſſemens critiques ſur les Pierres gravées*, de démontrer l'anachroniſme. Mais en voulant effacer une faute de chronologie, il tombe lui-même dans une pareille mépriſe, & qui de plus entraîne avec elle une erreur de fait. Il a deſſein de montrer que l'ouvrage dont il s'agit ne peut & ne doit appartenir qu'à Valerio Vicentini, excellent Graveur, mort en 1546. Et comment le prouve-t-il ? En éloignant de quarante-cinq années la mort de Laurent de Médicis, & le faiſant mourir aſſaſſiné en 1537. C'eſt-à-dire qu'il met imprudemment ſur le compte de ce Prince univerſellement aimé, ce qui eſt arrivé à Alexandre de Médicis premier Duc de Florence, que ſa tyrannie avoit rendu odieux à ſes concitoyens. Etoit-ce la peine de faire paſſer en revûe les principaux Graveurs, que nomme le Vaſari, pour faire un ſi mauvais choix ?

J'ai trouvé dans le même Ouvrage périodique, d'où j'ai extrait les *Eclairciſſemens critiques*, dont je viens de faire mention, quelques deſcriptions particuliéres de Pierres gravées ; & c'eſt par où je terminerai cette longue énumération de tous les Ecrits qui ont traité de cette partie de l'Antiquité. La premiére de ces Deſcriptions, eſt celle d'une Agathe du Cabinet de feu M. le Chevalier de la Roque. On ne peut pas douter que ce ne ſoit un ſacrifice ; mais il s'agit de déterminer quelle eſt la Divinité à laquelle il eſt offert. Le buſte du Dieu repréſenté ſous la forme d'un beau jeune homme, & placé ſur le ſommet d'une colonne ; ce Miniſtre du ſacrifice qui tient deux flambeaux, & qui ſemble faire retentir les airs de ces mots *Euoë*, *Euan* ; quelques ſeps de vigne, l'Amour même, pris allégoriquement pour celui du vin, dont le jus charmant augmente le courage, & bannit la triſteſſe ; tout cela fait dire à l'Auteur de la Deſcription, que c'eſt ici une de ces Fêtes que les Romains célébroient en l'honneur de Bacchus. Je n'ai vû que l'Eſtampe de cette Pierre gravée,

inférée dans le Mercure, & je ne puis assûrer si l'exécution de la Gravûre originale, est aussi parfaite qu'on le veut faire entendre ; mais à n'examiner que la composition, il paroît que c'est un ouvrage moderne. Cet Amour dans la situation où on le met, joue un personnage qui ne respire point du tout le goût antique.

C'est sur cela que j'aurois voulu attaquer cette Gravûre, & non point sur le titre qu'on lui a imposé, & qui, à le bien prendre, est préférable à celui que voudroit lui substituer l'Auteur d'une nouvelle Dissertation sur la même Pierre gravée, dattée de Rouen le 7. Janvier 1742. Cette derniére exposition m'a paru frivole, & d'une fadeur insupportable. On veut que l'intention du Graveur ait été de donner un sujet purement allégorique, & qu'il y ait quelque chose de mystérieux caché dans cet ouvrage, sous une emblême. » C'est, dit-on, le sacrifice d'une femme aimable, qui s'est laissée emporter par le plaisir, & qui sans y penser, a goûté à longs traits d'une liqueur d'autant plus séduisante, qu'elle étoit versée par l'Amour. Victime de ces deux Divinités terribles, & semblable à un vil animal, étendu sur l'autel, elle est prête d'expirer sous le fatal couteau d'un jeune Sacrificateur. » En un mot, c'est *le Triomphe de l'Amour par le secours de Bacchus*. Qu'on me permette une réflexion ; il me semble, lorsque je lis cette Description pompeuse, assister à l'explication d'un de ces tableaux qu'on expose dans certains Colléges à la fin des Exercices, sous le nom d'Enigme, & où l'on est forcé de deviner un sujet absolument différent de celui que le Tableau présente.

La seconde Pierre gravée dont on offre encore le Dessein & la Description, dans le Mercure de France, est une Cornaline gravée en creux, qui fut trouvée il y a environ soixante ans dans l'enceinte d'un amphithéâtre dont il reste encore des vestiges dans l'enclos du Monastère des Religieuses de la Fidélité, à Angers. Celui à qui elle appartient ayant invité les Antiquaires d'en dire leur avis, M. de G... a cru pouvoir avancer que c'étoit un sacrifice à Mars victorieux. Mais comme il n'ignore pas que les *Saliens*, seuls Ministres du culte de ce Dieu, ne pouvoient être que des hommes, & que les deux figures qui sont représentées dans cette

Gravûre lui paroiſſent être deux femmes, il veut que ce ſoit ici un ſacrifice particulier de piété, offert par des femmes diſtinguées, en reconnoiſſance de quelque victoire remportée par leurs époux ou par leurs parens.

Cette explication trop vague ne pouvoit manquer d'être contredite; & elle le fut en effet, preſqu'auſſitôt qu'elle eut été rendue publique. M. W... Prieur de Moulins en Puiſaye, Diocèſe d'Auxerre, ſe hazarda d'en propoſer une nouvelle, plus conforme, s'il faut l'en croire, à la Gravûre antique. Dans une Lettre dattée du 26. Septembre 1742. & adreſſée à M. le Chevalier de la Roque, il entreprit de montrer que l'Eſtampe ſur laquelle la premiére explication avoit été faite, n'étoit point fidéle; & après avoir fait ſur cela pluſieurs obſervations, il conclut pour un ſacrifice domeſtique, offert par le maître & la maîtreſſe d'une maiſon à un Dieu *Lare*. Celle-ci verſe de l'encens dans un vaſe rempli de charbons ardens, & ſemblable à un de nos encenſoirs; il en exhale une fumée agréable. Le chef de la famille achéve le ſacrifice, dont l'offrande de l'encens n'eſt que les prémices; il enfonce ſes mains dans le corps de la victime pour en retirer les entrailles. L'idole eſt ornée d'une branche d'arbre, de la même façon qu'on pare de fleurs les ſtatues des Saints dans nos Egliſes. Ne diroit-on pas que le bon Prêtre Auteur de cette Diſſertation, eſt dans ſa Chapelle, & qu'il lui eſt permis de régler toutes les actions de ce ſacrifice Payen, ſur celles de nos ſaintes cérémonies?

Que chacun ait ſa façon d'enviſager les choſes, & de les expliquer ſuivant qu'il eſt affecté, rien n'eſt plus naturel; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il y a des ſujets ſur leſquels il ne peut y avoir qu'un ſentiment uniforme; & tel eſt celui de la Pierre gravée antique, dont on trouve la repréſentation & une courte explication, dans le Mercure de France du mois d'Août 1743. C'eſt *Pſyché à qui l'Amour reproche ſa curioſité*. Aſſiſe ſur un cippe, elle ſemble vouloir ſe lever, pour demander grace à ſon amant, qu'elle voit avec peine s'envoler & s'échapper. D'une main elle tient la lampe, inſtrument de ſon malheur, & le bout d'une drapperie qui lui couvre toute la partie inférieure du corps. Il n'étoit

aucunement

aucunement néceſſaire d'ajoûter une inſcription pour déterminer un ſujet connu. Auſſi cette inſcription Grecque ΘΗΤΛΑ ΦΥΛΕΟ ΙΟΣΠΟ, qu'on ſuppoſe être gravée ſur la Pierre, & qu'on regarde comme une addition néceſſaire au type, non-ſeulement n'y a pas le moindre rapport, mais elle ne dit même rien. C'eſt un aſſemblage informe de lettres Grecques, qui n'ont aucune ſignification. Comment n'y appercevoit-on pas le nom du Graveur ?

Quoique ces lettres ne ſoient pas formées avec la derniére régularité, on ne laiſſe pas cependant en les étudiant avec un peu de ſoin, de les reconnoître toutes, & de lire aſſez diſtinctement ces deux mots, ΠΟΛΥΚΡΑΤΗΣ ΕΠΟΙΕΙ, c'eſt-à-dire, *fait par Polycrates*; & ſi j'en puis dire mon ſentiment, l'inſcription, ainſi que la figure, me paroiſſent inconteſtablement antiques. La figure n'étant pas elle-même travaillée avec beaucoup de fineſſe, il ne faut pas demander que les lettres ſoient bien prononcées. Je ſuis, comme l'on voit, fort éloigné d'admirer dans cette Gravûre antique, la beauté du Deſſein & la juſteſſe de l'expreſſion, comme le fait celui qui en donne l'explication; mais j'en connois beaucoup dans les Cabinets qui ſont en grande eſtime, & qui ne valent pas celle-ci. Elle eſt du reſte ſur un des plus beaux Grenats, formé en cabochon, qu'il ſoit poſſible de voir. Ceux qui la vendirent à M. le Chevalier de la Roque, l'aſſûrerent qu'elle avoit été trouvée dans les Arènes de Nîmes. Actuellement elle appartient à M. le Marquis de Gouvernet, qui a bien voulu me la confier; ſans cela je n'aurois pû m'aſſûrer que l'inſcription avoit été mal copiée, ni fixer ſa véritable leçon.

Au reſte il ne faut pas s'en rapporter toûjours aux inſcriptions; ſi celle qui accompagne la repréſentation d'un Camée (*a*), qui a été préſenté comme antique dans le Mercure de France, & ſous le titre de *l'idée du Héros*, eſt authentique, nous avons de quoi nous féliciter; il nous eſt donc enfin permis de contempler & d'admirer une Gravûre d'une compoſition riche & brillante, & d'un travail exquis, tel qu'on le peut attendre du fameux

(*a*) Ce Camée a la forme d'un Médaillon : on y lit dans l'exergue, ΑΙ ΚΑΡΙΓΕΣ ΔΗΣΑΣΑΙ ΑΔΕΛΦΟΥΣ ΘΕΙΟΥΣ, ce qui traduit littéralement ſignifie, *les Graces enchaînent & réuniſſent ces deux divins freres* (*Mars & Apollon*) & l'on apperçoit outre cela dans le champ de la Pierre ces lettres ΠΥΡ, qu'on ſuppoſe être la premiére ſyllabe du nom de Pyrgotéles.

Ooooo

Pyrgotéles. Mais perſonne n'y ſera trompé. Chaque pays, chaque ſiécle a ſa façon de s'exprimer. Des idées embellies par l'Art, & qui s'éloignent trop de cette ſimplicité noble & pure, qui ſeule faiſoit les délices de la Cour d'Alexandre, ne nous laiſſent pas longtems incertains ſur la nature de la ſupercherie. Certainement Pyrgotéles connoiſſant le caractère de la nation qui le faiſoit travailler, ne ſe ſeroit jamais chargé d'exprimer, que *la grandeur du courage, s'il n'eſt ſoûtenu par les dons de l'eſprit, les graces du génie, & l'amour des Sciences & des beaux Arts, ne ſuffit pas pour s'ouvrir l'entrée du Temple de la Gloire.* Il auroit craint de n'être pas entendu, ſi pour rendre cette penſée, il avoit eû recours aux *Graces liant le redoutable Dieu de la Guerre avec des guirlandes de fleurs, & le préſentant au Dieu de l'Eſprit, & Mars donnant une main à Apollon, & lui montrant de l'autre le Temple de la Gloire ſitué ſur un roc eſcarpé.* On ſent bien qu'il n'y a qu'un Moderne qui ait pû tracer cette image riante. Si l'on a eû deſſein d'en impoſer, la fiction eſt ingénieuſe, & mérite qu'on le pardonne à cauſe de ſon objet; mais il n'y a pas d'apparence qu'on ait eu cette intention, ou qu'on l'ait voulu bien ſérieuſement. On auroit ſimplifié le ſujet; on auroit ſupprimé l'inſcription qu'on lit au pied, & dont il n'y a aucun exemple dans l'Antiquité; on auroit été plus correct dans l'orthographe du nom de Pyrgotéles. Il falloit écrire ΠΥΡ, & non pas ΠΙΡ. C'eſt une faute dont on ne peut accuſer ce grand Artiſte, qu'en le ſoupçonnant de n'avoir pas ſçû ſigner ſon nom; ce qui eſt hors de toute vraiſemblance. Les Sçavans qu'on a laiſſé les maîtres de juger de cette prétendue Antique, demeurent donc perſuadés qu'elle reſtera éternellement inconnue, & qu'il n'en exiſte que le Deſſein, qui appartient à M. le Duc de Nivernois, & qui eſt fait, dit-on, par un homme de goût.

Le motif qui a déterminé M. Louis Siries dans le choix des ſujets, & dans l'exécution des Gravûres en relief qui ſont ſorties depuis peu de ſes mains, diffère entiérement de l'objet qui a fait agir l'Auteur du précédent Camée. Ne connoiſſant de véritable gloire que celle qui ne ſe partage point, il ſe donne pour un homme vraîment original, qui ne ſuit point la voie ordinaire, qui ne ſe propoſe aucun modéle, & qui craindroit même qu'on ne le pût

ſoupçonner d'être un imitateur de l'Antique ; ce ſeroit ſe livrer à un eſclavage, dont il lui paroît beau de s'affranchir. Perſuadé auſſi qu'on ne mérite qu'autant qu'on ſçait affronter & vaincre les difficultés, non-ſeulement il les recherche, mais il en fait naître le plus qu'il peut, pour avoir la ſatisfaction d'en triompher.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cet Artiſte François, qui eſt employé depuis pluſieurs années dans la Gallerie de Florence, s'eſt ſignalé par des travaux qui n'avoient encore été tentés par perſonne. Fertile en inventions, merveilleuſement adroit de la main, il a trouvé le ſecret de métamorphoſer l'or ſans l'altérer, & du plus doux, du plus ductile de tous les métaux, d'en faire en le durciſſant un métal de réſiſtance, capable de trancher & de couper net comme l'acier ; il a enchéri ſur la délicateſſe avec laquelle on monte préſentement les Diamans. Nouveau Callicrates (*a*), il a pris à tâche de faire des ouvrages d'une fineſſe extrême. On l'a vû ciſeler de très-petits Bas-reliefs en acier, qui au moyen des différentes nuances des couleurs, qu'il fait prendre à ce métal, deviennent de petits tableaux, comparables aux Miniatures les plus achevées : forger un couvert d'or complet, la cuillèr, la fourchette & le couteau, auſſi réguliers qu'il eſt poſſible, qui péſent enſemble moins d'un grain ; des ciſeaux d'or de deux lignes de long, avec leſquels on coupe du papier, & qui péſent la vingtiéme partie d'un grain, dont une des branches ſe perdit une fois ſous l'ongle de celui qui les travailloit : former enfin des figures, qui non moins ſinguliéres que celles que nous vante l'Antiquité, ſe peuvent cacher de même ſous l'aîle d'un moucheron.

Et ſur quelle matiére penſe-t-on qu'il a exécuté ces figures preſqu'imperceptibles ? Sur du Lapis : cette Pierre ſi ſouvent rebutée

(*a*) Callicrates a été un Sculpteur Grec, qui de même que Myrmécides, autre Sculpteur du même pays, excelloit à faire en ivoire des ouvrages très-déliés, entr'autres des fourmis & d'autres petits animaux, dont toutes les parties exactement figurées échappoient à la vûe la plus perçante. L'un d'eux avoit fait un quadrige, & un navire monté de tous ſes agrets, qu'une mouche ou une petite abeille pouvoit couvrir de ſes aîles. Pour en bien joüir, & ne perdre aucun des détails, il falloit, dit Varron, poſer ces petits ouvrages ſur un morceau d'étoffe de ſoie noire. La multitude les regardoit avec des yeux d'admiration ; mais les meilleurs connoiſſeurs, au rapport d'Elien, regrettoient le tems qui avoit été employé à de pareilles minuties. *Plin. lib.* VII. *cap.* 21. *& lib.* XXXVI. *c.* 5. *Varro, de ling. Lat. lib.* VI. *& Ælian. var. hiſtor. lib.* I. *cap.* 17. On peut appliquer à ces ſortes de travaux, ces deux vers de Martial, *lib.* 2. *Epigr.* 86.

Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum.

par les Graveurs, & fur laquelle on n'avoit pû jufqu'alors exprimer rien de fini & de délicat; qui dure en certains endroits, & trop tendre dans d'autres, eft un compofé de parties métalliques mêlées avec des parties pierreufes; d'où il eft fi facile, en la travaillant, d'enlever involontairement des grains, en place defquels fe forment des trous qu'il n'eft plus permis de remplir; où l'outil trouve à chaque inftant des obftacles qui l'arrêtent, en même tems qu'il demande à être retenu par une main fage & légère, dans la crainte que rencontrant des parties moins denfes, il ne faffe trop de progrès.

M. Siries n'ignoroit aucun de ces inconvéniens; mais en les furmontant, il venoit à bout de ce que d'autres avoient cru impraticable, & c'eft tout ce qu'il ambitionnoit. Son premier effai, car il n'avoit encore rien gravé fur aucune Pierre, fut un petit Crucifix d'un feul morceau de Lapis, où la figure fe détache en Bas-relief, fur un fond auffi uni qu'une glace de miroir; ce qui eft, pour un ouvrage de cette nature, la difficulté même, & ce qu'on ne voit point amené à une femblable perfection dans aucun Camée. Accoûtumé à pouffer des moulures fur les métaux avec la plus grande jufteffe, notre Artifte a effayé la même chofe fur le Lapis; il a fait regner autour des branches de fon Crucifix des filets & des baguettes, dont quelques-uns n'ont pas l'épaiffeur d'un cheveu, & font cependant auffi bien dreffés, que s'il avoit choifi une matiére qui tînt parfaitement fes vives arrêtes.

Perfonne ne peut fe vanter d'avoir vû opérer M. Siries, il a grand foin de tenir alors fa porte fermée; ainfi il y a tout lieu de croire que pour donner cet uni aux fonds de fes Camées, & cette égalité à fes moulures, il eft en poffeffion de quelque outil autrement configuré que ceux dont on fe fert ordinairement; qu'il s'aide de quelque machine de fon invention, qui rend l'exécution de fon travail plus aifée. M. Guay en a imaginé une dont il vient de faire l'épreuve, & qu'il doit perfectionner, qui le met en état de graver au touret fur les Pierres fines des traits droits & paralléles, qu'il eft fi difficile de bien former, avec la même égalité & la même aifance, que quelqu'un qui les traceroit à la régle avec une fimple pointe fur le cuivre. S'il a pû réuffir à faire agir une telle

Machine, pourquoi M. Siries, qui eſt né véritablement Méchanicien, ſe feroit-il refuſé les mêmes ſecours ? On n'a aucun intérêt de ſe cacher & d'uſer de myſtère, quand un ſecret ne conſiſte qu'à montrer de la patience & de l'adreſſe.

Quoi qu'il en ſoit, M. Siries ne veut être loué que ſur ces deux qualités, & il a été ſervi ſelon ſes deſirs dans des Lettres qu'on vient d'imprimer à Florence, & dans leſquelles M. Joannon de Saint Laurent qui en eſt Auteur, ſuppoſe deux amis, l'un à Paris, & l'autre à Florence, qui s'entretiennent & ſe font de mutuelles queſtions ſur les différentes productions de cet Artiſte induſtrieux. Le grand Camée de Lapis-lazuli, qu'il a terminé depuis peu, & qu'on vante comme une piéce unique dans ſon genre, n'eſt pas oublié. On en donne une Eſtampe gravée par le Zocchi, & elle nous apprend que ce Camée eſt un Bas-relief ovale, qui, avec ſa bordure enchâſſée dans de l'or, a deux pouces & demi dans ſon plus grand diamétre, & qu'il contient plus de ſoixante-dix figures, toutes plus petites les unes que les autres, juſques-là que quelques-unes ne ſe peuvent voir bien diſtinctement qu'avec la loupe, & ſont cependant rendues avec autant de ſoin, je n'oſe dire de goût & de préciſion de Deſſein, que ſi elles étoient en grand l'ouvrage du meilleur Sculpteur.

L'Auteur de la deſcription de cette Gravûre ne craint point de la mettre en paralléle avec le fameux bouclier d'Achille, travaillé par Vulcain. A l'entendre, il n'y avoit dans celui-ci ni plus d'action, ni plus d'intérêt. Si les Philoſophes y ont apperçu toute la Phyſique, on trouvera dans l'autre un abbrégé de toutes les connoiſſances humaines. Le Bas-relief de M. Siries repréſente *l'Académie des Sciences*, mais dans un point de vûe tout différent de celui dans lequel l'a pris autrefois le célébre Graveur Sébaſtien Le Clerc. Auſſi ne donne-t-on le ſecond morceau que comme une *parodie* du premier. *C'eſt un pauvre Hôpital de Mendians, de Génies négligés, réduits à la derniére miſere, dépouillés de tout ornement.* Quel ſpectacle touchant ! M. de Saint Laurent en eſt ému, il ſe rend le défenſeur des Sciences & des Arts outragés, il plaide leur cauſe dans un Ecrit dont on ne voit point la fin, & qu'il a intitulé *Epiſtémotechnodicée*; & articulant des ſons lamentables, il ſe

recrie ſur le mépris qu'on fait des gens de Lettres & des Artiſtes en bien des endroits, & l'abandon dans lequel on les laiſſe, depuis *que la Muſique moderne ſecondée du Tems, confédérée avec la Charlatanerie, ne marchant plus ſans l'Ignorance*, s'attribue un empire auquel toutes les autres Facultés ſemblent devoir être aſſujetties. Etat déplorable, dans lequel elles courent riſque de demeurer plongées pour toûjours, ſi quelque Prince généreux ne leur tend la main.

On ne croit pas ſe tromper, ce Prince dont on réclame l'aſſiſtance, eſt le Roi; & ce Lapis, ainſi qu'un Camée en Onyx, ou *Nicolò*, de trois couleurs, ſur lequel M. Siries s'eſt encore haſardé de graver en relief, au milieu des douze Signes du Zodiaque, le portrait du Monarque pacifique qui nous fait goûter les douceurs de ſon ſage Gouvernement, lui ſont deſtinés. S'il les accepte, de quel prix pourra-t-il payer de ſi rares Chefs-d'œuvre? Car M. Siries offre du premier mot cinq mille livres à quiconque entreprendra de faire un Camée entiérement ſemblable au ſien, & vingt mille livres à celui qui copiera ſon Lapis dans le même dégré de perfection que l'original. Trop heureux, ſi cette vûe de récompenſe peut en excitant l'émulation, engager les Modernes à faire de nobles efforts, pour l'emporter ſur les anciens Artiſtes. Quoi! perſonne ne ſe préſente? Craint-on que ce ſoient de fauſſes promeſſes? On a tort: M. Siries eſt prêt de prendre des engagemens ſolemnels; & pour relever le courage, il déclare que par rapport au travail, le ſien n'a rien de particulier; qu'en exécutant ſes ouvrages de Gravûre, il ne s'eſt point départi des procédés ordinaires; qu'il ne doute point qu'on ne puiſſe le ſurpaſſer, & qu'il le ſouhaite. C'eſt ainſi qu'il s'explique par la bouche de M. de Saint Laurent ſon ami & ſon panégyriſte. Il faut auſſi eſpérer, pour l'honneur de notre Langue, qui ſemble vouloir s'établir en Italie, qu'on la fera parler avec plus d'élégance & de pureté; car ſi elle continuoit de ſe montrer dans le pays du goût avec les défauts de ſtyle qui la déparent dans cet ouvrage, elle coureroit riſque de ſe faire rejetter.

CHAPITRE IV.

Ouvrages dans lesquels il entre par occasion des Pierres gravées.

IL me reste à parler de quelques Livres d'Antiquités, dont j'ai cru devoir composer un article séparé, par la raison, que s'il s'y trouve des Pierres gravées, elles n'en font pas le principal objet, qu'elles y sont presque toûjours en assez petit nombre, & que souvent même elles ne s'y rencontrent que par occasion. Dans quelques-uns les Gravûres antiques y sont confondues avec des Marbres, des Médailles, ou d'autres Antiques, & y font corps avec elles; dans d'autres elles n'y sont rapportées que par maniére de citations, & seulement pour servir à appuyer des sentimens, & les mettre dans un plus beau jour. Le premier d'entre les Antiquaires qui en a usé ainsi, est, si je ne me trompe, Guillaume du Choul, Lyonnois, Baillif des montagnes de Dauphiné. Dans son excellent Discours sur la Religion des anciens Romains, imprimé à Lyon en 1556. ouvrage de goût, plein de recherches curieuses, & dans lequel l'Auteur ne vouloit rien avancer sans preuves, il eut souvent recours aux Médailles; mais ce que personne n'avoit fait avant lui, il prit aussi pour ses garands plusieurs Pierres gravées de son Cabinet. Il ne pouvoit mieux marquer l'estime singuliére qu'il en faisoit; & il n'y a pas de doute que s'il eût exécuté le grand ouvrage qu'il méditoit sur les Antiquités Romaines (*a*), & qui étoit digne de lui, il n'y eût pareillement fait entrer des Pierres gravées. Quel dommage qu'un ouvrage de cette importance & aussi intéressant n'ait pas eû lieu?

Lorsque Fulvius Ursinus, dont le nom est célébre dans la République des Lettres, voulut, à l'imitation de Varron & de Pomponius Atticus, former une suite de Portraits des hommes illustres de l'Antiquité, il suivit l'exemple de du Choul. Il ne se contenta pas de les aller chercher sur les Médailles & sur les

(*a*) Le Pois, Discours sur les Méd. p. 3. *verso*.

Marbres, il les alla prendre encore ſur les Pierres gravées, & il fit une ample récolte. Théodore Galle, jeune Graveur d'Anvers, qui ſe trouvoit à Rome, où ſon pere Philippe Galle l'avoit envoyé pour acquérir de nouvelles connoiſſances dans ſon Art, & s'y perfectionner, fit des Deſſeins fidéles de tous ces Portraits, & de retour dans ſa patrie, il les grava & les publia en 1598. Il ne parut pour lors que cent cinquante & une Planches, de grandeur *in-quarto*, ſans autres explications que les noms de chaque perſonnage, gravés ſur les Planches mêmes. Elles devoient cependant, ſuivant le projet de Fulvius Urſinus (*a*), être accompagnées de Diſcours qui auroient fait connoître plus particuliérement les Illuſtres dont on préſentoit les Portraits ; & dans ces Diſcours l'Auteur ſe propoſoit de rendre raiſon de l'impoſition de pluſieurs noms qu'on pouvoit lui conteſter, mais qu'il avoit cru pouvoir hazarder.

Certainement perſonne n'étoit plus capable de compoſer ces Ecrits, perſonne n'avoit autant de lumiéres & d'amour pour le travail; & l'on ignore ce qui put obliger Urſinus, après en avoir jetté le premier plan, de ſe décharger ſur Gaſpard Scioppius, avec lequel il étoit étroitement uni, de l'exécution d'un ouvrage qui ne ſembloit fait que pour lui ſeul. Ce n'eſt pas que le choix fût mauvais; le Sçavant ſur lequel il avoit jetté les yeux, étoit parfaitement au fait de la matiére, il en avoit conféré plus d'une fois avec ſon ami. Auſſi n'avoit-il pû oppoſer un refus à ce qu'on exigeoit de lui; mais il ne s'en occupa que foiblement, & Fulvius Urſinus étant mort en 1600, Scioppius livré à des travaux plus importans, ou plus conformes à ſes vûes, oublia bientôt celui-ci, qu'il n'avoit accepté que par pure complaiſance. L'illuſtre Marc Velſer, Sénateur d'Auſbourg, le preſſa inutilement, il demeura ſourd à toutes ſes inſtances. Jean Faber, de Bamberg, Médecin célébre & Botaniſte à Rome, fut donc obligé de prendre ſa place; & ce Sçavant ayant ajoûté à ſes propres recherches, ce que Fulvius Urſinus avoit commencé d'écrire en Italien, & ce que Scioppius pouvoit avoir préparé, en peu de tems Philippe Galle ſe vit en état de mettre au jour une nouvelle édition de ſon Recueil des

(*a*) *J. Fabri, epiſt. nuncup. ad Card. Aldobrand.*

Portraits

Portraits des hommes illustres de l'Antiquité, aussi complette qu'on pouvoit le désirer. Elle parut à Anvers en 1606. dédiée au Cardinal Cintio Aldobrandini, neveu du Pape Clément VIII. & précédée des Commentaires Latins de Faber, qui s'y montre à chaque page un Ecrivain éclairé & de goût, plein de bonnes lectures, & très-familiarisé avec l'Antique. Cette édition étoit aussi plus ample que la premiére, d'une seconde partie ou supplément, qui contient dix-sept Portraits nouveaux, dessinés & gravés par le même Théodore Galle. Dans le nombre de toutes ces Têtes, il y en a trente-trois d'après des Camées, ou d'après des Pierres gravées en creux, tirées presque toutes du Cabinet de Fulvius Ursinus, qui dans ce genre de Curiosités étoit très-riche, & les Discours font outre cela mention de plusieurs autres Pierres gravées, dont on se contente de donner des descriptions.

Cet ouvrage a été traduit en François; mais je doute que beaucoup de personnes connoissent cette traduction; & la raison en est fort simple. Comme on n'avoit point les Planches, & qu'on ne jugea pas à propos d'en faire graver de nouvelles; à chaque Exemplaire qu'on vouloit completter, il falloit en détruire un de l'édition Latine, en arracher les figures pour les insérer dans l'édition Françoise; & par conséquent il n'étoit pas possible d'en imprimer un grand nombre; aussi assûre-t-on qu'il n'y en eut que très-peu. Cette traduction qui parut en 1710. n'avoit d'ailleurs été entreprise que pour l'usage particulier de feue S. A. R. Madame, qui se plaisoit à contempler ses Médailles & ses Pierres gravées, & qui étoit bien aise de connoître par elle-même les Portraits des Illustres qui y étoient exprimés. Elle fut faite par M. Baudelot, & ce Sçavant eut sans doute la précaution d'avertir l'illustre Princesse qui l'avoit chargé de ce travail, que dans les Portraits qu'il avoit l'honneur de lui présenter, il s'en trouvoit plusieurs auxquels Fulvius Ursinus avoit donné trop légérement des noms qui ne leur appartenoient point. Lorsque cet Antiquaire, très-clairvoyant d'ailleurs, appercevoit un nom écrit sur une Pierre gravée représentant une Tête, pour peu que ce nom eût de ressemblance avec celui de quelqu'homme illustre, & rien n'est si ordinaire, vû que les noms propres des Grecs étoient

fort limités, il se laissoit aisément persuader que c'étoit le nom de la personne dont il voyoit le portrait. Et c'est ainsi qu'il a donné pour les Portraits d'Hellen, d'Hylas, de Solon, &c. des Têtes auprès desquelles se lisoient des noms que des Graveurs Grecs qui portoient ces mêmes noms, y avoient mis, uniquement pour apprendre que c'étoit leur ouvrage.

Jean Faber, Auteur des Explications qui accompagnent le Recueil de Portraits de Fulvius Ursinus, étoit dans la même prévention. Il croyoit de plus qu'une belle tête d'Hercule jeune, gravée sur une Aigue-Marine, qu'on a vû depuis dans le Cabinet de Strozzi, & qui a été rapportée dans le second volume du *Museum Florentinum* (*a*), & qu'une Hyacinthe sur laquelle est représenté Cupidon qui attache un papillon à un tronc d'arbre, avoient servi de cachet, l'une à Pompée, & l'autre à Decimus Brutus, qui ayant passé par adoption dans une autre famille, prit le nom de Aulus Posthumius Albinus, parce qu'on lisoit sur la premiére de ces Pierres ΓΝΑΙΟC, & sur la seconde, ΑΥΛΟΣ, qui sont encore des noms de Graveurs (*b*). Que d'érudition employée en pure perte, pour prouver un sentiment si contraire à la vérité!

Il faut cependant rendre justice à la Collection de Fulvius Ursinus, elle est parfaitement bien exécutée; & si elle mérite le reproche qu'elle vient d'essuyer, on doit dire à sa décharge que c'est un défaut bien pardonnable, pour le tems où elle a été faite, & qui lui est commun avec tous les autres Recueils du même genre. Celui qui fut publié longtems après par Jean-Ange Canini, est à cet égard pour le moins aussi susceptible de critique; car on pourroit prouver que dans les cent quatorze Têtes qu'il contient, & parmi lesquelles il y en a quarante-cinq qui viennent d'après des Pierres gravées, un bon quart porte des noms supposés. Quelques soient les recherches de l'Auteur, quelques soins qu'il ait pris pour faire valoir ses sentimens, & leur donner une couleur de vraisemblance, il ne paroît pas qu'il ait réussi à faire adopter ses découvertes par les véritables Sçavans, qui n'admettent que ce qui est fondé sur le vrai. On ne sçauroit cependant

(*a*) *Museum Florentinum*, tom. II. Tabul. VII. n. 2.

(*b*) *J. Fabri Comment. in imag. illustr.* p. 67.

être trop en garde contre un ouvrage qui se présente de la façon la plus séduisante. C'est un supplément nécessaire au Recueil de Fulvius Ursinus; il contient pareillement une suite nombreuse de Portraits des plus fameux Héros, des Rois, des Philosophes, des Poëtes & des Orateurs de l'Antiquité; les Planches en sont très-bien gravées, les Desseins correctement faits, en un mot, l'ouvrage a tout ce qu'il faut pour prévenir en sa faveur.

Le Canini étoit un Peintre Romain, Disciple du fameux Dominiquin : considéré comme Artiste, on ne pouvoit pas dire qu'il manquât absolument de mérite (*a*); mais ce qui le distinguoit davantage, c'étoit l'étude qu'il avoit faite de l'Antiquité, c'étoient les connoissances qu'il avoit acquises dans cette Science sous la direction du Bellori, son ami & son ancien condisciple (*b*). Les Planches de son Livre furent exécutées sous ses yeux, & sur ses propres Desseins, par Joseph Testana, Génois, & par deux autres bons Graveurs François, Etienne Picart, & Guillaume Valet, qui se trouvoient pour lors à Rome.

Lorsque le Canini vint en France en 1664. à la suite du Cardinal Chigi, Légat *à latere*, il eut l'honneur de présenter au Roi son Manuscrit, & il fut accueilli favorablement. Les bontés de ce Prince animerent son zéle; il retourna à Rome plus déterminé que jamais à donner l'entiére perfection à son *Iconographie*. C'est ainsi qu'il intituloit son Recueil de Portraits, & il n'auroit pas tardé longtems à lui faire voir le jour; mais à peine avoit-il commencé à mettre la main à l'œuvre, qu'il mourut en 1666. âgé seulement de quarante-neuf ans. Il n'avoit achevé que les explications des soixante premiéres Têtes. Marc-Antoine Canini, Sculpteur, éléve du Bernin, lequel avoit hérité des talens de son frere, & de son amour pour l'Antiquité, continua les explications des cinquante-quatre derniéres Têtes, qui manquoient, & fit imprimer l'ouvrage, qui parut à Rome en 1669. toûjours sous les heureux auspices de Louis XIV.

(*a*) J'ai son Dessein pour le Tableau représentant la Mort de Saint Etienne, premier Martyr, pleurée par les Fidéles, qu'il a peint dans l'Eglise de Saint Martin des Monts à Rome; la composition est digne du Dominiquin; les caractères & les expressions bien saisies. Que n'est-il dessiné dans une aussi grande maniére & avec autant de pureté que l'auroit fait son illustre Maître !

(*b*) *Pascoli, vite de' Pittori moderni, tom. 2. p. 116.*

Les Planches originales étant paſſées en Hollande, on en a publié une édition Françoiſe à Amſterdam en 1731. Elle eſt *in-quarto*, & la traduction qui eſt de M. de Chevriéres, eſt accompagnée du texte Italien, & de quelques notes hiſtoriques, géographiques & critiques, en faveur de ceux qui ne ſont que médiocrement verſés dans l'étude de l'Antiquité. Le Portrait du Graveur Etienne Picart, ſurnommé le Romain, gravé par Bernard ſon fils, qu'on trouve à la tête de cette édition, y tient la place de celui du Canini, qu'on avoit deſſein d'y placer, & qu'on a cherché inutilement.

Il y avoit déja pluſieurs années que l'ouvrage de cet Auteur Italien avoit, pour ainſi dire, acquis le droit de Bourgeoiſie en Hollande; car je regarde le Recueil de têtes d'hommes illuſtres, publié à Utrecht en 1707. par le ſieur Henri Spoor, Médecin & Philoſophe, comme une reproduction de l'*Iconographie* du Canini, & je ne penſe pas qu'on puiſſe l'enviſager autrement. On y trouve quelques nouvelles Têtes deſſinées d'après des Médailles qui appartenoient à M. de Montfort, & dont la découverte venoit de ſe faire auprès d'Utrecht. On y produit d'autres Têtes qui ont été priſes ſur des Pierres gravées, communiquées par M. Henri-Adrien vander Marck, à qui le Livre eſt dédié; mais le plus grand nombre eſt d'après les Deſſeins mêmes du Canini.

Le ſieur Spoor nous apprend dans ſa Préface, que ces Deſſeins originaux, les mêmes qui avoient ſervi pour l'édition Italienne de l'*Iconographie*, & qu'il attribue mal-à-propos au Teſtana, avoient été apportés d'Italie par M. de Jean Wit, qui avoit eû la complaiſance de les tirer de ſa riche Bibliothéque, pour les lui remettre, & qu'en ayant choiſi ce qui lui convenoit; de tout ce qu'il avoit entre les mains, il en avoit formé un Recueil de quatre-vingt-dix-neuf Portraits de Divinités, d'anciens Héros, & de grands Capitaines Grecs & Romains, des Empereurs, des hommes illuſtres dans les Sciences & dans les Arts, & des femmes que leurs vertus ou leurs vices ont rendues fameuſes. L'ouvrage pouvoit avoir ſa néceſſité, & devenir agréable & curieux; car ſuppoſé que les Deſſeins du Canini euſſent été altérés

par

par les Graveurs que ce Peintre avoit employés autrefois, il n'eſt point douteux qu'il étoit à propos de les graver de nouveau, pour en faire des copies plus reſſemblantes; mais le ſieur Spoor en jugeoit mal, & bien loin de profiter des avantages qui lui étoient offerts, il n'étoit propre qu'à défigurer & à avilir le dépôt précieux qui lui avoit été confié. Il choiſit pour ſon Graveur Pierre Bodard, homme ſans talens, dont il oſe cependant vanter la ſuffiſance; & cet Artiſte par ſon incapacité, l'Auteur par le mauvais goût de ſes explications, trouverent le ſecret d'exécuter avec de bons matériaux, le plus miſérable de tous les ouvrages.

Les explications qui accompagnent chaque Portrait ſont en proſe Latine, & ſont ordinairement très-courtes. Des piéces de vers élégiaques placées vis-à-vis, ont plus d'étendue; mais elles n'en ſont pas plus inſtructives. Ce ſont pour la plus grande partie de mauvaiſes épigrammes, qui n'ont preſque jamais aucune relation avec les Portraits. « L'Auteur, ainſi que l'a très-judicieuſement remarqué un Académicien, qui dans tous ſes écrits montre un goût exquis (*a*), y donne carriére à ſon imagination; & il eſt aiſé de juger qu'elle eſt naturellement portée à la joie. Il n'a pas cru que les qualités qu'il prend de Médecin & de Philoſophe l'obligeaſſent à garder un *decorum* trop auſtère; auſſi ne laiſſe-t-il échapper aucune occaſion de s'égayer, ſoit en faiſant l'éloge du vin, ſoit en contant fleurette aux Belles. On lui paſſeroit ſes fadeurs, ſes jeux de mots, ſes équivoques, ſes turlupinades; mais on ne peut lui pardonner de s'être abandonné aux ſaillies d'un eſprit Républicain, qui lui fait ſouvent oublier le reſpect dû aux Têtes couronnées. L'Empereur, le Roi, preſque tous les Princes de l'Europe, ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'Egliſe & dans l'Etat ſéculier, devient le ſujet de ſes épigrammes; & ceux qu'il n'aime pas n'y ſont point épargnés. » C'étoit peut-être l'endroit par où il avoit eſpéré de plaire, & c'eſt préciſément ce qui le rend odieux.

Quand on eſt ſingulier, on ne l'eſt point à demi. Notre Auteur

(*a*) M. Pierre-Jean Burette, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, dans le Journal des Sçavans, du mois de Mai 1708.

affecte de l'être jusques dans le titre de son Livre. » Il semble, » dit encore le même Académicien, n'avoir eû d'autre vûe, que » d'étourdir le Lecteur par quelque terme qui lui fût inconnu, » & qui en lui annonçant la grande érudition de celui qui a mis » en œuvre une expression si rare, lui fît sentir sa propre igno- » rance. Le titre d'un Livre est ordinairement destiné à tracer » une idée nette de ce qui fait la matiére de l'ouvrage : on diroit » au contraire que c'est ici le Livre qui est en partie composé pour » éclaircir le titre bisarre, sous lequel l'Auteur a trouvé bon d'en- » velopper sa profonde Littérature. » Le sieur Spoor veut faire entendre que l'ouvrage qu'il publie est un Recueil d'Antiquités qu'il a arrachées d'entre les mains du Tems qui détruit tout, & il l'intitule *Favissæ*, comme si tout lecteur étoit obligé de sçavoir qu'on appelloit de ce nom chez les Romains, des soûterrains qui étoient dans le Capitole, & où l'on gardoit les vieilles statues, les vases brisés, & les autres meubles consacrés au culte religieux, qui par leur vétusté n'étoient plus de service.

Nous avons vû dans les précédens Recueils les Portraits des Héros & des Guerriers mêlés indistinctement avec ceux des hommes de Lettres. Dans celui qu'a publié à Rome en 1685. le célébre Jean-Pierre Bellori, Romain, Antiquaire & Bibliothécaire de la Reine de Suéde, & neveu par sa mere de l'Angeloni (*a*), il ne s'y trouve plus de Portraits de Rois, de Capitaines, & de femmes illustres; mais ce qui n'est guère moins intéressant, on y a rassemblé généralement tous les Bustes & les autres Monumens qui ont été érigés à la gloire des Philosophes, des Poëtes, des Rhéteurs, des Orateurs & des Médecins, qui par la sublimité de leurs talens, se sont rendus fameux dans l'Antiquité. C'est proprement ici le Sanctuaire de l'ancienne Littérature; on y fait hommage à tous ces grands Génies, qui ont fait honneur aux Sciences en les cultivant. Quelques soins qu'ait pris l'Auteur pour ne rien laisser échapper de ce qui étoit de son sujet, il ne faut pas cependant en inférer que son ouvrage contienne beaucoup de choses nouvelles. Si l'on excepte deux Camées parfaitement beaux, qui n'avoient pas encore été donnés au Public,

(*a*) *Banduri, in Bibliot. nummaria, p.* 58.

le Portrait de Cicéron, tiré du Cabinet de Chriftine Reine de Suéde, & celui de Phocion gravé par Pyrgotéles, qui étoit alors entre les mains d'un Curieux de Cingoli, petite ville de la Marche d'Ancone, nommé Antoine-Marie Caftiglione, je n'y apperçois rien, furtout en matiére de Pierres gravées, qui n'eût été déja employé, ou dans le Livre de Fulvius Urfinus, ou dans celui de Léonard Agoftini. Il n'y a que l'ordre & les explications du Bellori qui ayent la grace de la nouveauté. Mais n'en eft-ce pas affez pour rendre fon ouvrage infiniment eftimable?

C'eft auffi par cet endroit que Jacques Gronovius a prétendu fe diftinguer, lorfqu'il a entrepris de donner une fuite complette de tous les Portraits des hommes illuftres de l'Antiquité. Il a fait reparoître dans les trois premiers volumes de fon ample Recueil des Antiquités Grecques, imprimés en 1697. & 1698. tout ce que les Collecteurs de Médailles, tout ce que Fulvius Urfinus, le Canini & le Bellori avoient inféré dans les leurs; mais l'ordre qu'il obferve n'eft plus le même que celui qui a été gardé par ces différens Auteurs, il s'attache à un ordre chronologique. Il affecte auffi de ne leur point reffembler dans fes explications; il promet de ne copier perfonne, & quand l'occafion fe préfente, il reléve les fautes des Antiquaires qui l'ont précédé. Il avoit en main, pour exercer cette critique, un exemplaire du Livre de Fulvius Urfinus, revû, corrigé & augmenté par Gafpard Gevartius, qu'il avoue lui avoir été d'un grand fecours. Mais peut-on dire qu'il foit lui-même exempt des fautes qu'il impute aux autres? Toutes fes corrections doivent-elles être regardées comme des jugemens fans appel? Il s'en faut beaucoup; & lors même qu'elles font juftes, il fe laiffe aller à un excès qui n'eft guère excufable; il ne ménage prefque jamais affez ceux qu'il reprend.

C'eft ce qui lui a été reproché par Laurent Béger, dans l'examen que cet Auteur a fait des trois premiers volumes des Antiquités Grecques. Il y fait outre cela remarquer plufieurs défauts, & quantité de chofes à réformer; & il fe venge ainfi de tout le mal que Gronovius avoit dit de lui. Béger auroit pû, ce me femble, faire encore obferver, que Gronovius adopte beaucoup de Monumens dont l'autorité eft fort fufpecte. Car enfin, après

avoir chicané les autres ſur une infinité de minuties, qui ne méritoient pas la peine d'être relevées, que répondra-t-il, quand on lui fera voir qu'il ſe méprend au point de nous donner bien ſérieuſement pour antiques des Gravûres modernes; telles que ſont entre autres celles qui repréſentent l'enlévement de Ganyméde & le ſupplice de Titius (*a*), que les connoiſſeurs les moins initiés ſçavent être des morceaux de l'invention de Michel-Ange?

De même que ceux qui nous ont donné les Recueils de Têtes des hommes illuſtres de l'Antiquité, dont je viens de faire mention, y ont fait entrer beaucoup de Pierres gravées, Dom Bernard de Montfaucon a été pareillement dans la néceſſité d'en admettre un grand nombre pour la confection de ſon grand ouvrage de l'*Antiquité expliquée.* Son deſſein qui eſt très-loüable, eſt d'abbréger, autant qu'il eſt poſſible, l'étude d'une ſcience, que la multiplicité des volumes & la diverſité des opinions rendent auſſi longue qu'épineuſe. Il réſolut pour exécuter ce projet, de parcourir ſucceſſivement toutes les parties de l'Antiquité; mais perſuadé avec raiſon, que ce qui tombe ſous les yeux, & ce qui peut ſe repréſenter dans des images, a tout un autre pouvoir ſur l'imagination, que les diſcours qui frappent les oreilles, il ſe fit une eſpéce de loi de ne parler qu'avec la figure à la main.

Il rechercha pour cet effet dans tous les Monumens qui ſont répandus dans les livres, ou qui ſe conſervent dans les Cabinets où il lui fut permis de pénétrer, tout ce qu'il crut pouvoir entrer dans ſon plan; & l'on s'attend bien que dans les matériaux qu'il raſſemble, il s'eſt dû trouver une grande quantité de types de Pierres gravées. Les Recueils qui les lui ont preſque tous fournis, ſont ceux de Gorlée, de Liceti, de l'Agoſtini, de Béger, de la Chauſſe, de Piccolomini, du Chevalier Maffêi, de Chiflet, de Capello, de Sainte Geneviéve, & de Madame Le Hay; & je trouve que dans le cours de ſes quinze volumes, il a employé environ huit cens Pierres gravées, parmi leſquelles on en peut compter plus d'un tiers qui ne ſont que des *Abraxas.* J'oſe dire que par rapport à ce dernier choix, Dom Bernard de Montfaucon ne montre pas aſſez de goût; car rien ne l'obligeoit

(*a*) *Tom.* 1. *Ant. Græc. n.* V & Y.

de

de s'étendre ſi amplement ſur une matiére qui n'apprend rien, & qui n'eſt ſuſceptible d'aucune explication raiſonnable. Il falloit laiſſer ces figures de pur caprice dans les livres où elles ſe trouvent reléguées : quelques-unes rapportées uniquement pour la ſingularité, & pour rendre le corps d'Antiquités complet, auroient été plus que ſuffiſantes.

Il n'en étoit pas ainſi des Pierres gravées de Madame Le Hay, que Dom Bernard de Montfaucon a preſque toutes fait reparoître. Originairement elles avoient été données ſans explications, & le ſçavant Bénédictin pouvoit ſe rendre utile, ſi au-lieu de ſe borner à de ſimples & arides deſcriptions, il avoit cherché à développer le véritable ſujet de chaque Gravûre ; mais c'eſt ce qui lui arrive rarement. Se préſente-t-il quelque Pierre gravée ? Il ſe contente de faire obſerver ce qu'on y voit auſſi bien que lui. C'eſt en cet endroit une figure dans une telle attitude, elle eſt vêtue d'une certaine façon ; on ſuppoſe un motif dans l'action qu'on lui fait faire, on dit qu'elle eſt accompagnée d'un attribut dont on ignore l'application : ici c'eſt un autre objet, mais dont on ne peut pas bien déterminer la forme & l'uſage. Telles ſont preſque toutes les expoſitions de notre Antiquaire ; elles ſont aſſûrément trop vagues. S'il ſe rencontre quelques difficultés, on eſt preſque ſûr qu'elles reſtent en arriére, ſans être applanies. Auſſi a-t-on jugé que cet ouvrage, utile d'ailleurs, avoit été fabriqué trop à la hâte. L'Auteur auroit dû marquer plus exactement de quelle eſpéce étoient les Monumens qu'il produiſoit ; ſi c'étoit une Statue, un Bas-relief, une Médaille, ou une Pierre gravée ; car c'eſt ce qu'il omet preſque toûjours de remarquer, & ce qui eſt pourtant eſſentiel. Il accorde auſſi trop facilement le nom de Monumens antiques à des productions qui ſont apocryphes & modernes : ſes Planches ſont d'ailleurs très-mal gravées, & encore plus mal deſſinées.

Ce qui m'a paru de plus intéreſſant dans ſon ample collection, ce ſont les repréſentations de pluſieurs Antiques, dont on n'avoit point encore fait part au Public, & dans ce nombre j'ai compté près de quatre-vingt Pierres gravées, qu'ont fourni les Cabinets de M. le Maréchal d'Eſtrées, de l'Abbé Fauvel, de M. Fritſch

de Drefde, & de quelques autres particuliers. J'en ai remarqué deux qui viennent du Tréfor de l'Abbaye Royale de Saint Denis. L'une eft une Améthyfte fur laquelle eft gravé un Apollon debout, tenant fa lyre, & ayant près de lui le trépied (*a*); & l'autre un Onyx repréfentant en relief le bufte d'un Empereur (*b*), qu'on avoit cru être celui de Néron ou de Domitien, mais que Dom Bernard de Montfaucon aime mieux rapporter à Probus, parce qu'il eft, dit-il, armé d'une cuiraffe couverte d'écailles, ce qui ne fe voyant point fur les buftes des premiers Empereurs, eft, ajoûte-t-il, une marque que la Gravûre eft d'un fiécle poftérieur. Mais cette objection doit paroître bien foible, puifque, fans avoir recours à une infinité de Monumens qui pourroient faire preuve du contraire, Tibère dans le Camée de la Sainte Chapelle, a une femblable cuiraffe faite en forme d'Egide. Il vaut mieux croire que pour former ce jugement le fçavant Antiquaire a confulté les Médailles, qui lui auront appris à qui le Portrait doit être donné, & que le travail de cette Agathe ne lui a pas paru affez fin, pour être d'un tems auffi voifin du beau fiécle d'Augufte, qu'étoit celui de Néron ou de Domitien. Et en effet Dom Félibien dans fa defcription du Tréfor de l'Abbaye de S. Denis (*c*), décide, comme fon confrère, que c'eft le Portrait d'un Empereur du bas Empire.

Le Cabinet d'Antiquités de l'Abbaye de Saint Germain des Prés, nouvellement formé, a pareillement fourni plufieurs Pierres gravées; mais à la réferve d'une Agathe-Onyx, elles me paroiffent toutes bien peu confidérables, & nullement dignes d'être rapportées. L'Onyx gravé en relief repréfente deux Têtes, celle d'un homme, & celle d'une femme, pofées en regard (*d*); & il n'en avoit pas fallu davantage dans des fiécles d'ignorance, pour fuppofer que c'étoit la bague de mariage que Saint Jofeph donna à la fainte Vierge. Elle fut honorée fur ce pied-là pendant plus de fix cens ans dans un Monaftère de Province, jufqu'à ce que quelqu'un eût fait appercevoir entre les deux têtes, une infcription Grecque en caractères fort menus, qui rejettoit bien

(*a*) Ant. expliquée, t. I. Pl. 49. n. 3.
(*b*) Suppl. t. IV. Pl. 5. *bis*, n. I.
(*c*) Hift. de l'Abb. S. Denis, p. 543.
(*d*) Suppl. à l'Ant. expl. t. 3. Pl. 7. n. 2.

loin toute idée de Relique. La bague fut mise dans le Cabinet de Saint Germain des Prés, & sous des traits un peu effacés par le tems, & par cette longue suite de baisers que la simplicité pieuse de mille bonnes gens y avoit imprimés, Dom Bernard de Montfaucon crut y démêler les Portraits de Germanicus & d'Agrippine. Il se fondoit beaucoup sur la forme des coëffures, & il imaginoit que les Athéniens, par un principe de reconnoissance, avoient offert cette Bague à ce Prince, lorsqu'il passa par leur ville pour se rendre en Orient, & que voulant gagner sa bienveillance, & le flatter, ils l'avoient fait représenter, ainsi que la Princesse son épouse, sous l'image de deux Divinités célébres par leur union & leur tendre attachement, Alphée & Aréthuse. Car c'est à ces deux Divinités qu'il rapporte l'inscriptio, ΑΛΦΗΟΣ ΣΥΝ ΑΡΕΘΟΝΙ, qu'on lit sur l'Onyx; convenant cependant que pour plus d'exactitude, il faudroit ΑΛΦΕΙΟΣ ΣΥΝ ΑΡΕΘΥΣΗ. Mais il y a tout lieu de craindre que la conjecture de Dom Montfaucon ne soit mal fondée; d'autant plus que n'y ayant aucune faute de grammaire dans cette inscription, qui fait un sens complet, il ne paroît nulle nécessité d'y faire des corrections. Il est plus probable que les noms tels qu'ils sont écrits, sont ceux de deux Graveurs, Alphée & Aréthon, qui auront tous deux mis la main à cette Gravûre, ou en y travaillant conjointement, comme semble l'indiquer l'inscription, qui est singuliére; ou bien l'un achevant ce que l'autre avoit laissé imparfait. Je ferai encore cette remarque, qu'en admettant la supposition de Dom Bernard de Montfaucon, il faudroit pour que la fiction fût remplie, que les Portraits fussent accompagnés des attributs convenables aux caractères des deux Divinités, & c'est ce qu'on ne voit point. La Princesse représentée sous la figure d'Aréthuse, devroit avoir des roseaux dans sa coëffure, ainsi que cette Nymphe en a dans la sienne, sur les Médailles de la ville de Syracuse en Sicile. C'est une régle de laquelle les Anciens ne se sont jamais départis.

Avant que de parcourir le livre de l'Antiquité expliquée, j'aurois dû faire mention d'un autre ouvrage du même Auteur, de la Relation de son voyage fait en Italie en 1698. & qu'il publia

peu de tems après ſon retour en France en 1702. ſous le titre de *Diarium Italicum*; car ce fut dans ce voyage que le ſçavant Bénédictin commença à prendre du goût pour l'Antiquité, & ce fut auſſi pour la premiére fois qu'il parla de Pierres gravées. Etant arrivé à Florence, il ſe livre, comme il avoit fait par-tout ailleurs, à l'examen de toutes les curioſités dont cette grande ville eſt remplie : il eſt introduit dans les Cabinets du Grand Duc, & il donne une notice de quelques Pierres gravées de ce Prince, que la ſingularité des inſcriptions lui avoit fait porter ſur ſes tablettes (*a*), & dont quelques-unes n'ayant pas été publiées par M. Gori dans le *Muſeum Florentinum*, peuvent rendre intéreſſante, même encore aujourd'hui, cette partie de ſa Relation, pour les amateurs des Pierres gravées. Dom Bernard de Montfaucon parle auſſi avec éloge du Cabinet de Dom Livio Odeſcalchi (*b*); & à l'occaſion d'un beau Camée qu'on y admiroit, & qui repréſentoit les têtes d'Alexandre & d'Olympias, non-ſeulement il décrit, mais il donne encore le Deſſein d'un autre Camée beaucoup plus conſidérable qu'il avoit vû à Paris, & ſur lequel les têtes de Marc-Antoine & de Cléopatre étoient figurées. Ces têtes ſe préſentent de face, & elles ſont tellement ſaillantes, qu'elles ſont preſque de ronde boſſe; le morceau d'Agathe a près de quatre pouces en quarré, le travail en eſt, à ce qu'on aſſûre, exquis. Il ne reſtoit plus que de ſçavoir quel étoit le Cabinet qui conſervoit un morceau ſi rare, Dom Bernard nous l'avoit laiſſé ignorer; mais il nous a appris depuis (*c*), que c'étoit l'Abbaye de Saint Sulpice à Bourges.

On n'eſt pas auſſi bien informé ſur le ſort qu'ont eû deux autres Camées, dont Sandrart nous a donné une repréſentation & une deſcription dans le ſecond volume (*d*) de ſon *Académie d'Architecture, Sculpture & Peinture*, écrite en Allemand, & publiée en 1679. L'un qui étoit pour lors à Nuremberg entre les mains des héritiers du Docteur Juſtin Hartesheim, eſt le Portrait de Domitia Calvilla, mere de Marc-Auréle Antonin, ſurnommé le Philoſophe; & le ſujet de l'autre eſt un Triomphe. On voit

(*a*) *Diar. Ital. p.* 356.
(*b*) *Ibid. p.* 242.
(*c*) Antiq. expliq. tome 3. p. 41.
(*d*) *Sandrart, Accademia Todeſca dell' Archit. Scoltura e Pittura, tom.* 2. *part.* 2. *pag.* 83. *&* 84.

dans

dans ce dernier un Empereur Romain, qui reçoit une couronne de laurier que Cybéle lui met ſur la tête; d'une main il tient un ſceptre, de l'autre il porte le ſimulacre de la Ville de Rome, & il eſt monté avec la Déeſſe dans un char que traînent deux aigles, ayant chacune dans leurs ſerres une couronne de laurier, & un flambeau. Ce Camée, au rapport de Sandrart, qui en ſa qualité de Peintre & de Curieux, étoit fort en état d'en juger, eſt un morceau très-conſidérable, & ſon Eſtampe en donne, à la vérité, une grande idée. L'Agathe Sardoine-Onyx qui y a été employée eſt Orientale, & d'une grandeur peu commune, puiſqu'elle porte plus de ſept pouces dans le plus grand diamétre de ſon ovale. Le Baron Godefroi d'Edelſtein qui poſſédoit cette Antique, & qui la fit voir à Sandrart lorſque celui-ci viſitoit le riche Cabinet de ce Seigneur Allemand, rempli de Tableaux, de Médailles & de mille autres Curioſités rares, croyoit que l'Empereur qui y étoit repréſenté, étoit Conſtantin le Grand, avant qu'il ſe fût fait raſer la barbe, à l'imitation d'Auguſte; pour moi j'y crois plûtôt reconnoître l'Empereur Commode.

Je ne dirai rien de toutes les autres repréſentations de Pierres gravées, qui ſont répandues en aſſez grand nombre en différens endroits du même ouvrage, principalement dans le premier volume, à la ſuite du Recueil de Statues antiques, & dans le troiſiéme, qui contient une Iconologie des Dieux: aucune de ces repréſentations de Pierres gravées n'eſt nouvelle, ce ſont toutes des copies de celles que Fulvius Urſinus, le Canini, & Léonard Agoſtini avoient fait paroître précédemment chacun dans leurs Recueils; encore même celles de ces copies qui ſemblent être le mieux rendues par le Graveur George-Chriſtophe Eimmart, ont-elles un défaut; on y a ajoûté des fonds d'Architecture & de Payſage, qui ne ſe trouvent point dans les originaux, ce qui les défigure étrangement.

Depuis peu * M. Joſeph Spence vient de publier à Londres un ouvrage écrit en Anglois, qui, à en juger par les ſeules Planches que j'ai eu occaſion de voir, me paroît avoir à peu près la même fin que l'Iconologie de Sandrart. C'eſt pareillement une Mythologie, une hiſtoire de tous les Dieux du Paganiſme,

* En 1747.

& de tous les Etres imaginaires perſonnifiés. L'Auteur Anglois y fait parler les anciens Poëtes Latins, & les anciens Artiſtes, chacun dans la langue qui lui eſt propre ; c'eſt-à-dire que les deſcriptions de ceux-là ſe trouvent miſes en parallèle avec les ouvrages où ceux-ci ont donné la repréſentation d'un ſujet, que les premiers ont traité ; & au moyen de cette conférence ils s'expliquent & s'illuſtrent les uns par les autres. Et c'eſt à quoi fait alluſion cette épigraphe, *Carmina, Picturas, & dædala Signa*, qui accompagne le Portrait de M. Spence qu'on voit à la tête du Livre. Son ouvrage de forme *in-folio* eſt diviſé en dix livres, dont chacun eſt un dialogue ; mais les Monumens antiques qu'on y fait entrer ſont pris de tous les ouvrages connus, & je ne crois pas que des ſoixante-quatre Pierres gravées qui en ſont partie, il y en ait aucune qui paroiſſe pour la premiére fois.

Je paſſerai avec rapidité ſur d'autres ouvrages moins importans, dans leſquels quelques Pierres gravées ſe trouvent encore, pour ainſi dire, englobées avec d'autres monumens antiques, & ne ſont qu'acceſſoires au ſujet principal. Telles ſont deux Diſſertations dont j'avoue cependant que je n'ai pû avoir communication, & qui ne me ſont connues que par les titres ; l'une qui regarde Sérapis, Dieu de la Médecine en Egypte, & a pour Auteur Jean-Daniel Major ; & l'autre qui a été compoſée par Ignace Braccius, & dans laquelle on produit les Médailles & les Pierres gravées ſur leſquelles ſe trouvent des repréſentations du Phénix.

Telle eſt encore une longue Diſſertation, qu'une reconnoiſſance ſinguliérement placée a dicté à un Médecin de Nuremberg nommé Michel-Frédéric Lochner. Accablé d'une fiévre violente qui lui cauſoit de cruelles inſomnies, dans un état preſque déſeſpéré, une émulſion de pavot calma ſes douleurs, amena le ſommeil, & fut le commencement d'une parfaite guériſon. Il fut décidé qu'une plante ſi ſalutaire ſeroit illuſtrée par celui qui lui devoit en quelque façon la vie. D'autres en qualité de Naturaliſtes en avoient déja examiné les propriétés ; pour lui il s'engagea dans une autre route, il ſe propoſa de montrer que dans tous les tems, ainſi que chez tous les peuples, le Pavot avoit été dans une ſinguliére eſtime. C'étoit chez les Anciens

le ſymbole de la Fécondité, il entroit dans le culte de pluſieurs Divinités, les hommes s'en nourriſſoient & en faiſoient leurs délices. L'Auteur entreprend de prouver tous ces points, & dans cette vûe il fait entrer dans ſon ouvrage tous les monumens de l'Antiquité qui ſont parvenus à ſa connoiſſance; les Statues, les Bas-reliefs, les Médailles, & les Pierres gravées, où ſont des repréſentations de Pavot. Il en a chargé pluſieurs Planches, toutes plus mal gravées les unes que les autres, & qui ne donnent rien qu'on ne trouve ailleurs. Il faut pourtant avoüer que le deſſein de ce Traité en fait un morceau unique dans ſon genre; auſſi a-t-il eû l'avantage de parvenir en peu de tems à une ſeconde édition. Celui qui l'a compoſé peut ſe regarder comme le ſeul qui ſe ſoit aviſé d'un expédient pareil, pour faire parade de Littérature.

Il étoit Allemand, & les Sçavans de ce Pays-là ſe livrent plus volontiers que les autres à ces ſortes de recherches. On a vû il y a quelques années M. Schlaeger raſſembler des Médailles & pluſieurs Pierres gravées, employer une infinité de paſſages d'anciens Auteurs, moins pour expliquer une Médaille rare d'Alexandre le Grand, qui avoit déja été publiée dans la Deſcription du Cabinet de Médailles du Prince de Saxe-Gotha, que pour faire valoir des conjectures aſſez hazardées, au ſujet du portrait de ce célébre Conquérant, dont il dépeint tous les traits avec la même certitude qu'un homme qui auroit vû ce Prince, & qui auroit vécu avec lui dans la plus grande intimité. Qu'il me permette de le dire, il lui ſeroit plus avantageux & plus honorable de s'acquitter de l'engagement qu'il a contracté avec le Public à la fin de cette Diſſertation, que de ſe livrer à des idées, qui ne peuvent manquer de rencontrer des contradicteurs. Il promettoit de faire imprimer une Collection complette de tous les petits Traités particuliers, & de toutes ces Piéces fugitives qui ont été écrites ſur les différentes matiéres qui ſont du reſſort de l'Antiquité, & il peut compter que plus ces petits ouvrages ſont difficiles à recueillir, plus on lui ſçaura gré de ſes ſoins. D'ailleurs il doit ſe ſouvenir que ceux auxquels il s'eſt adreſſé en France pour avoir des ſecours, s'y ſont prêtés de bonne

grace, qu'ils lui ont ouvert leurs porte-feuilles, & que ces bons procédés demandent du retour de fa part.

Voici encore un ouvrage dans lequel M. de Ficoroni, qui exerce la profeffion d'Antiquaire à Rome, a fait entrer un affez grand nombre de Pierres gravées : & comment auroit-il pû s'en difpenfer ? Il avoit entrepris de donner un recueil de tous les Mafques de théâtre, & des figures des anciens Comédiens & Pantomimes. Quelle fource plus abondante pour lui que les Pierres gravées, où pouvoit-il faire une plus ample moiffon ? C'eft une des chofes qui y ont été exprimées plus fréquemment (*a*), fans qu'on en puiffe alléguer d'autre raifon que la paffion démefurée des Romains pour le Théâtre ; comme on ne peut pas trop comprendre comment des hommes fi voluptueux & fi délicats fur le choix du beau, pouvoient envifager avec quelque fatisfaction des Acteurs, qui, felon moi, défiguroient la fcéne par la difformité de leurs mafques, plus hideux les uns que les autres. On n'y voit point de caractères ; on n'y apperçoit que de la laideur.

Mais je fais une réflexion : le mafque d'Arlequin, qui a une grande conformité avec ceux des Anciens, & qui fûrement en eft un refte, nous plaît, & nous affecte même, tout horrible qu'il eft. L'Acteur qui le porte, s'il paroiffoit à vifage découvert, s'efforceroit en vain de mériter les fuffrages des fpectateurs par la fineffe & les agrémens de fon jeu, la vivacité de fes *lazzi*, des mouvemens fouples & artiftement caractérifés. Il lui faut fon mafque, on le lui demande ; & cependant on eft prévenu que ce même mafque, qui ne varie point, cache ces expreffions vives & touchantes, qui feules connoiffent le chemin du cœur. Avoüons-le, nous fommes fur bien des chofes des machines affez uniformes, & qui fe meuvent par de femblables refforts. La force de l'habitude a pris depuis long-tems fur tous les hommes un pouvoir abfolu.

L'ouvrage de M. de Ficoroni eft curieux ; mais il eft fâcheux que

(*a*) Entre un affez grand nombre de ces repréfentations de mafques, que M. Crozat avoit dans fa Collection, & parmi lefquels il s'en trouve de très-beaux, il y en a un qui m'a paru fingulier, en ce qu'on y lit le nom du Comédien à qui il a appartenu, FAVSTVS M. M. Ces deux dernières lettres fe doivent fans doute expliquer par ces mots, *Mimorum major*, qui répondent à l'*Archimimus* des infcriptions.

que la médiocrité de ſa fortune, c'eſt lui-même qui en fait l'aveu, ne lui ait pas permis de ſe ſervir d'un meilleur Deſſinateur, & d'un plus habile Graveur pour l'exécution des Planches de ſon Livre, imprimé à Rome en 1736. une année ſeulement avant la publication d'une Diſſertation d'un goût fort différent, qui a paru dans la même ville, & dont je ne dirai qu'un mot. C'eſt une hiſtoire du portrait de Notre-Seigneur, qui ſe conſerve à Rome dans la Chapelle du Sauveur, appellée *Sancta Sanctorum*, à l'Echelle ſainte ; & c'eſt encore l'explication d'une ancienne Médaille de bronze, repréſentant d'un côté le buſte, & de l'autre le Baptême de Jeſus-Chriſt. On paroîtra ſans doute étonné, ſur cet expoſé, que je donne place ici à ce petit Traité ; mais la ſurpriſe ceſſera, quand on ſçaura que la même Diſſertation contient pluſieurs Pierres gravées des premiers Chrétiens, que M. le Chevalier Vettori, Auteur de cette Piéce, a recueillies dans ſon riche Cabinet, & dont il veut bien faire part au Public.

Je ne ferai plus qu'indiquer un petit nombre d'ouvrages dans leſquels, ſuivant une pratique fort loüable qui s'eſt introduite depuis peu de tems en Italie, ces Vignettes d'ornemens, ces Culs-de-lampe, & ces Lettres-griſes qui ne ſignifient preſque jamais grande choſe, & dont on a coûtume d'orner les éditions où l'on veut montrer du ſoin & de la propreté, ſont remplacées par des Pierres gravées, ou d'autres Monumens antiques, qui en ſervant à l'embelliſſement du Livre, contribuent en même tems à l'inſtruction des Lecteurs. M. Gori en agit ainſi dans preſque tous les ouvrages d'Antiquité dont il enrichit la République des Lettres. On en a mis en quelques endroits de la nouvelle édition faite à Florence de l'excellent Traité de Peinture intitulé, *Il Riposo di Raffaello Borghini* ; M. Jean-Dominique Bertoli a paré de quelques Pierres gravées ſon Hiſtoire des Antiquités d'Aquilée ; M. Zanetti en a produit pluſieurs dans ſon *Museo Veneto*, ou Recueil des Statues & autres Sculptures antiques, qui ſont expoſées dans les lieux publics à Veniſe. Enfin M. Jean-Baptiſte Paſſeri en a fait graver quelques-unes de ſon Cabinet, qu'il a donné, accompagnées de ſes explications, dans un Recueil curieux de Lampes de terre antiques, dont j'ai

déja vû deux volumes imprimés à Pesaro en 1739. & 1743. J'y en ai remarqué une singuliére dans le premier volume ; elle est certainement antique , & elle a pour sujet un des apologues d'Esope, celui du Regnard qui reproche au Bucheron son manque de sincérité.

Je ne ferai aucune mention d'un Amuléte antique représentant un serpent mystérieux, accompagné de caractères Grecs & de signes inconnus, parce que M. Jean Lami qui l'a inséré dans sa Dissertation sur les serpens sacrés, qui se trouve dans le tome quatriéme du Recueil de Piéces lûes dans l'Académie de Cortonne, ne l'explique pas lui-même ; & je mettrai fin à cette Bibliographie , après avoir fait observer qu'outre les Pierres gravées qui sont expliquées ou rapportées dans les Livres, il a paru aussi des Estampes de quelques-unes en feuilles volantes.

Il en a été gravé une à Rome par Jérôme Rossi, d'après un fort grand Camée, qui appartient à M. le Chevalier Fontaine, & où sont représentées les têtes d'Auguste & de M. Marcellus son neveu , accollées , sur un Jaspe - Onyx couleur de fumée. Deux Gravûres antiques appartenantes au sieur Borioni, ont été dessinées & gravées par Piccini ; l'une est en creux sur une Opale, & offre les têtes d'Elagabale & de Julia Aquilia sa seconde femme, en regard ; & l'autre qui est un Camée, a pour sujet un Joueur de flûte & deux Chanteuses. Je connois une Estampe d'après un petit Buste d'Agathe, représentant l'Empereur Trajan, qu'on a vû dans le Cabinet du Chevalier Corvini, & depuis dans celui de M. Léon Strozzi.

Je puis citer une autre Estampe que M. Claude Genebrier, Docteur en Médecine & Antiquaire, a fait graver par Philippe Simonneau, d'après une Pierre gravée de son Cabinet, sur laquelle est exprimée la mort funeste du Poëte Eschyle. Les têtes d'Homère & de Virgile ont été données par M. le Comte de Caylus, sur un Dessein de M. Coypel, aujourd'hui premier Peintre du Roi ; & le même Seigneur a pareillement gravé un Enlévement d'Héléne, une Chasse, & quatre autres Pierres gravées, qui furent envoyées de Paris à Londres en 1726. & 1727. M. Hugues Smithson, Gentilhomme Anglois, m'a fait présent

de l'épreuve d'une Planche qu'il fit graver à Paris par le ſieur de Beauvais, il y a environ douze à quinze ans, d'après un Camée d'une rare beauté, repréſentant la tête du jeune Britannicus, que j'ai admiré entre ſes mains, & qu'il avoit apporté d'Italie avec le Deſſein qu'il en avoit fait faire à Rome par le ſieur Gille Huſſy, Anglois. Et peut-être y a-t-il encore beaucoup d'autres ſemblables Piéces détachées, qui ne ſont pas venues à ma connoiſſance, ainſi que quelques Livres & quelques Traités, qui ont pû échapper à mes recherches.

Je garderai le ſilence ſur celui que je préſente au Public. Il ne m'appartient pas d'en porter aucun jugement; mais en ai-je moins lieu de redouter celui des autres? Critique trop ſévère, cenſeur trop peu judicieux peut-être des productions d'autrui, je conçois que j'ai plus beſoin d'indulgence pour les fautes qui me ſeront échappées. Je ne rougis point de les avoüer, & je demande grace d'avance. Je conviens cependant que je n'aurois pas dû négliger de parler des Planches qui feront la plus conſidérable partie de mon Ouvrage, & celle à laquelle il devra certainement ſa réuſſite, s'il a le bonheur de plaire, & qu'on veuille bien le recevoir auſſi favorablement que j'oſe m'en flatter. C'eſt d'ailleurs un bien ſur lequel je n'ai aucun droit. Ces Planches ne craignent point de ſe produire au grand jour: tous ceux à qui on les a fait voir, ont trouvé que l'Antique n'a point été repréſenté avec plus de fidélité, & qu'il eſt difficile d'en mieux ſoûtenir le caractère. Il y auroit donc de l'injuſtice à leur refuſer le tribut d'éloges qu'elles méritent.

Je dois apprendre que c'eſt à M. le Comte de Caylus à qui on en a l'obligation; que c'eſt en ſa faveur & à ſa ſollicitation ſeule, que M. Bouchardon, Sculpteur ordinaire du Roi, Profeſſeur dans ſon Académie de Peinture & de Sculpture, & Deſſinateur de celle des Belles-Lettres, faiſant céder des travaux plus importans à celui-ci, s'eſt chargé de deſſiner, avec tout le goût & toute la ſcience dont ce grand homme eſt capable, toutes les Pierres gravées en creux qui forment des ſujets, & quelques-unes des principales têtes auſſi gravées en creux, qui ſe conſervent dans le Cabinet de Sa Majeſté, les autres têtes ayant été

deſſinées par d'autres habiles gens : que c'eſt encore M. le Comte de Caylus qui a préſidé à la gravûre des Planches qui ont été faites ſur ces Deſſeins, qui les a preſque toutes préparées lui-même à l'eau forte, & qu'avant d'en venir là, il les avoit déja gravé toutes une premiére fois au ſimple trait : que cette premiére ſuite qui comprenoit généralement toutes les Gravûres en creux du Roi, au lieu que celle-ci ne donne que le choix de ce qu'il y a de plus beau & de plus intéreſſant dans cette grande Collection, étoit de plus de quatre cens petites Planches, dans le nombre deſquelles il y en avoit une cinquantaine au moins qui venoient d'après des Pierres gravées priſes de divers Cabinets particuliers ; & que n'en ayant pas été ſatisfait, M. de Caylus les avoit détruites, après qu'il en eut été ſeulement tiré un très-petit nombre d'exemplaires, qui ſe ſont échappés par hazard, mais qui ſont preſque tous demeurés imparfaits, parce qu'on imprimoit les Planches à meſure qu'elles étoient gravées, & que les épreuves ſe diſtribuoient ſur le champ à des amis, & ſe perdoient ſouvent preſque dans le même inſtant qu'elles étoient délivrées.

Je n'aurois pas dû manquer d'informer mes Lecteurs, que c'eſt M. le Comte de Caylus qui m'a engagé dans un travail qui étoit, je ſuis contraint de le dire, trop au-deſſus de mes forces, & que je n'ai accepté & ſuivi que pour lui obéir : que cet Ouvrage eſt entiérement à lui, & que je dois beaucoup à ſes conſeils ; mais je ne pourrois m'exprimer convenablement ſur toutes ces choſes, ſans me répandre en loüanges & en remercîmens ; il ne le ſouffriroit pas, & je ſens que dans la crainte que je n'en diſe davantage, il m'arrache la plume des mains, & m'oblige de finir.



ADDITIONS
à la Bibliothéque Dactyliographique.

Quelques Ouvrages nouveaux m'étant tombés entre les mains depuis l'impreſſion de celui-ci, & ne m'étant plus permis de leur y donner place, j'en dirai du moins un mot en cet endroit.

Le premier eſt le Cabinet d'Antiquités d'un Anglois, homme de Lettres, qui a paru à Londres ſous ce titre :

Antiquitates Middletonianæ, ſeu germana quædam Antiquitatis eruditæ Monumenta, Romæ olim collecta, ac diſſertationibus inſtructa a Conyers MIDDLETON Acad. Cantabrig. Protobibliothecario : adjuncta eſt Mumiæ Cantabrigienſis deſcriptio. *Londini.* 1745. *in*-4°. *fig.*

Une Bulle d'or, & les portraits d'une Dame Romaine & de ſon enfant peints ſur verre, ſur leſquels M. Ficoroni s'étoit déja exercé, ſont peut-être, avec un fragment de peinture antique, ce qu'il y a de plus rare dans cette Collection ; car je ne vois rien, ce me ſemble, dans tout le reſte de fort important, pas même dans les Pierres gravées, qui ne ſont qu'au nombre de treize. Mais comment cette Collection s'eſt-elle auſſi formée ? C'eſt l'ouvrage d'un petit eſpace de tems, c'eſt celui d'un Voyageur, dont les facultés ne répondoient pas à beaucoup près à ſes déſirs, & qui, dans un ſéjour aſſez court à Rome, ne raſſemble que ce qui lui paroît avoir quelque relation avec ſes études. Dans la deſcription qu'il fait de ſon Cabinet, aucun morceau n'eſt ſans explication, & l'on y trouve par-tout un homme qui a de la lecture, & qui puiſe dans de bonnes ſources ; mais qui eſt moins occupé à plaire aux Sçavans, qu'à ſe rendre utile aux perſonnes curieuſes, qui, n'étant qu'initiées, & ſe deſtinant à la recherche de l'Antiquité, ont beſoin qu'on n'omette rien de tout ce qu'elles doivent ſçavoir.

Le ſecond Ouvrage eſt une Diſſertation qui n'occupe que neuf pages *in*-4°. & dont voici le titre :

Ragionamento ſopra un frammento d'un Antico Diaſpro intagliato. *Roma.* 1747. *in*-4°. *fig.*

M. l'Abbé Ridolfino Venuti s'en déclare l'auteur. La Gravûre antique n'eſt qu'un fragment, mais qui en montre aſſez pour y

diſtinguer un Amour, qui, le fouet à la main, fait marcher deux chevaux attelés à un char, & ce char fait en maniere de gondole, roule ſur un torrent qui paroît ſortir avec rapidité de deſſous les arches d'un pont. Plein de la doctrine du divin Platon, le ſçavant Diſſertateur en fait l'application à ce monument antique, & il croit y reconnoître ſous une emblême, la force de la puiſſance intellectuelle, qui ſachant mettre un frein aux paſſions qui voudroient tiranniſer le corps, conduit l'ame dans l'heureux ſéjour de l'Elyſée. Quatre caractères ſinguliérement configurés, & que l'Auteur ſuppoſe être des lettres Grecques du troiſiéme ſiécle, ſont encore à ſes yeux les initiales de quatre mots Grecs, dont il compoſe une eſpece d'Epitaphe pour un Enfant mort cinq heures après ſa naiſſance. La Diſſertation à la tête de laquelle eſt une réprésentation de la Gravûre antique, eſt adreſſée à M. le Marquis Lucatelli, auquel la Gravûre appartient.

Le Journal des Sçavans a déja rendu compte du troiſiéme Ouvrage dont je dois parler, & je n'en ferai point un nouvel éloge; il eſt intitulé :

Annales Regum & rerum Syriæ numis veteribus illuſtrati, ab Alexandro magno, ad Cn. Pompeii in Syriam adventum. (Auctore R. P. Eraſmo FROELICH, e Soc. Jeſu.) *Viennæ Auſtriæ.* 1744. *fol. fig.*

Mais je ne ſçais ſi l'on a inſiſté aſſez fortement ſur la fauſſeté de la Gravûre en relief, repréſentant la tête & les principales actions d'Alexandre, que le R. P. Froelich a placé à la tête des Médailles de ce Conquerant, & qu'il voudroit nous donner comme une des plus belles productions de l'Antique. Sa critique toujours ſage & meſurée, eſt certainement en défaut en cette occaſion. Il n'eſt perſonne qui ne juge à la ſeule inſpection de l'Agathe, & à la diſtribution des ſujets qui y ſont exprimés, que c'eſt un ouvrage moderne, & celui de Dorſch ou de quelqu'autre Allemand, qui ſe mettant peu en peine de paroître plagiaire, a copié tout-à-plat les Eſtampes de l'Hiſtoire d'Alexandre de le Brun. Ce que dit le Pere Froelich pour prouver le contraire & faire tomber ſur le Peintre, le reproche que mérite le Graveur, ne vaut pas en vérité la peine d'être refuté.

CATALOGUE

DES LIVRES QUI COMPOSENT LA BIBLIOTHEQUE *DACTYLIOGRAPHIQUE.*

¶ Les Chiffres qui ſont à la fin de chaque article déſignent les pages de cet Ouvrage où l'on fait connoître plus particuliérement les Livres, dont on ne trouve ici que les titres rangés ſuivant l'ordre des matiéres.

I.

Traités des Pierres gravées, de leur connoiſſance, de leur uſage, & de leur utilité.

C. PLINII Secundi Hiſtoriæ Naturalis libri XXXVII. interpretatione & notis illuſtrati à Joanne Harduino, è Soc. Jeſu Preſb. ad uſum Ser. Delphini; editio altera, emendatior & auctior. *Pariſiis* 1723. 3. *vol. in-folio*. . . . . *page* 247

Diſcours ſur les Médalles & Graveures antiques, principalement Romaines; plus une expoſition de quelques Planches ou Tables eſtant en fin du livre, par Antoine LE POIS, Conſeiller & Médecin de (Charles II.) Duc de Lorraine. *Paris* 1579. *in*-4°. *avec figures*. 249

Henrici KITSCHII Phrontiſma Plinianum arithmologicum, de Annulorum aureorum origine, uſu, varietate & efficacia; cui acceſſit Hugonis GROTII commendatio Annuli metrica-elegiaca. *Lipſiæ* 1614. *in*-4°. 254

Georgii LONGI, Ambroſianæ Bibliothecæ Cuſtodis primarii, Tractatus de Annulis ſignatoriis Antiquorum, ſive de vario ſignandi ritu. *Mediolani* 1615. *in*-8° 254

Joannis KIRCHMANNI, Lubeccenſis, de Annulis liber ſingularis. *Lubecæ* 1623. *in*-8°. ——— Idem auctior, edente J. Kirchmanno filio. *Schleſwigæ* 1657. *in*-8°. ——— Idem Tractatus, cui accedunt Georgii LONGI de Annulis ſignatoriis, Abrahami GORLÆI de Annulorum origine, & uſu apud priſcos, & Henrici KORNMANNI de Annulo triplici, uſitato, ſponſalitio, & ſignatorio. *Lugduni-Batavorum* 1672. *in*-12. 254

Henrici KORNMANNI ex Kirchaina Chattorum, Tractatus de triplici Annulo, usitato, sponsalitio, & signatorio; *joint au Traité du même Auteur intitulé*, Sibylla Trig-Andriana, seu de Virginitate. *Hagæ-Comitum* 1654. *in-12*. . . . . *page* 255

Joannis-Baptistæ CASALII Romani, de Anulis, (syntagma) *Chapitre dix-huitiéme du Livre intitulé* de antiquis Romanorum ritibus, à J. B. Casalio, *Romæ* 1644. in-4°. *réimprimé augmenté* (*toûjours sous le même titre*) *dans la seconde partie de l'Ouvrage du même Auteur*, de Urbis ac Romani olim Imperii splendore, *Romæ* 1650. *in-folio*; *& dans le tome IX. du grand Recueil des Antiquités Grecques fol. avec figures. On s'est conformé dans cette derniere Collection à l'édition de* 1650. 255

De antiquis Anulis liber singularis, autore Fortunio LICETO, Genuensi. *Utini* 1645. *in-4°*. 256

Des Bagues & des Anneaux, par François DE LA MOTHE LE VAYER. (*C'est la troisiéme Lettre dans le tome second de ses Œuvres.*) *Paris* 1662. 2. *vol. in-fol*. 253

De l'origine des Anneaux, de leur matiere & de leurs usages, & de la vertu des plus rares Pierres qui y sont enchâssées, par RAULT, *dans l'extraord. du Mercure Galant, Quartier de Janvier* 1681. *tom.* 13. . . 257

Traité des Pierres précieuses gravées, *dans le tome premier du Livre intitulé*, De l'Utilité des voyages, & de l'avantage que la recherche des Antiquités procure aux Sçavans, par (Charles-César) BAUDELOT de Dairval. *Paris* 1686. 2. *vol in-12. avec figures.* —— *Idem* avec quelques corrections & additions. *Rouen* 1727. 2. *vol. in-12*. 528

Eclaircissemens critiques sur les Pierres gravées, *dans le Mercure de France, mois de Février* 1738. 418

II.

L'Art de la Gravûre.

POmponii GAURICI Neapolitani de Sculptura, seu Statuaria, libellus, *Florentiæ* 1504. *in-8°*. —— *Item* (secunda editio emendatior, curante Cornelio Grapheo) *Antuerpiæ* 1528. *in-8°*. —— *Le même Ouvrage dans le tome IX. du Recueil des Antiquités Grecques. fol*. 262

Aldus MANUTIUS de Cælatura & Pictura veterum. *Dans le tome IX. du Recueil des Antiquités Grecques. fol*. 263

Ludovici DEMONTIOSII Gallus Romæ hospes, ubi multa Antiquorum Monimenta explicantur. *Romæ* 1585. *in-4°. cum fig.* —— Item *la partie de cet Ouvrage qui traite des Arts ayant le Dessein pour objet, à la suite de la* Dactyliotheca *de Gorlée, & dans le tome IX. de la Collection des Antiquités Grecques, sous ce titre:* Lud. Demontiosii de veterum Sculptura, Cælatura Gemmarum, Scalptura & Pictura, libri duo. 251

Julii Cæsaris BULENGERI de Pictura, Plastice & Statuaria, libri

duo. *Lugduni* 1627. *in*-8°. *& dans le tome IX. du Recueil des Antiquités Grecques*. . . . . *page* 263

De la Gravûre ſur les Pierres précieuſes & ſur les Cryſtaux, *Chapitre huitiéme du livre ſecond* des Principes de l'Architecture, de la Sculpture, & de la Peinture, par André FELIBIEN. *Seconde edition augmentée. Paris* 1690. *in*-4°. 263

De modo cælandi Gemmas, *Chapitre XXVIII. du Livre intitulé*, Diſſertatio Glyptographica. *Romæ* 1739. *in*-4°. 263

Maniére de copier ſur le verre les Pierres gravées, par Guillaume HOMBERG. *Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année* 1712. *Paris. in*-4°. 263

III.

Vies des Graveurs.

VIte di Valerio Vicentino, di Gio: da Caſtel-Bologneſe, di Matteo dal Naſſaro Veroneſe, e d'altri eccellenti intagliatori di Camei e Gioie. *Dans le tome ſecond du Livre intitulé*, le Vite de' più eccellenti Pittori, Scultori, et Architettori, da Giorgio VASARI, *in Fiorenza* 1568. *ou édition de Bologne* 1647. 3. *vol. in*-4°. 264

De Scalptoribus Gemmarum recentioris ævi, *Chapitres XXV. & XXVI. du Livre* Diſſertatio Glyptographica. *Romæ* 1739. *in*-4°. 264

I V.

Recueils ou Cabinets de Pierres gravées publiés en Italie.

EX antiquis Cameorum & Gemmæ (*ſic*) delineata, liber ſecundus, & ab Ænea VICO Parmen. inciſ. Philippus THOMASSINUS (Gallus Sculptor edebat) & Franc. Angelono dicabat (*Romæ*) *in*-4°. *fig*. . . . 266

Gemmæ antiquitùs ſculptæ à Petro STEPHANONIO, Vicentino, collectæ, & declarationibus illuſtratæ. *Romæ* 1627. *in*-4°. *fig*.
—— Eædem à Jacobo Stephanonio filio (rursùs) editæ. *Patavii* 1646. *in*-4°. *fig*. 271

Hieroglyphica, ſeu antiqua Schemata Gemmarum annularium, variaque quæſita moralia, politica, hiſtorica, medica, philoſophica, & ſublimiora, à Fortunio LICETO, Medico, explicata. *Patavii* 1653. *in-fol. cum fig*. 271

Le Gemme antiche figurate, di Leonardo AGOSTINI (di Boccheggiano nel) Seneſe, colle annotazioni del medeſimo (favorito dell' aſſiſtenza di Giovanni Pietro BELLORI) *in Roma* 1657. *in*-4°. *fig*.
—— *Supplément ſous le titre de* Seconda parte, *in Roma* 1669. *in*-4°.
—— Le *medeſime* Gemme antiche figurate di Leonardo AGOSTINI, ſeconda impreſſione, di nuovo in miglior forma ordinata ed arrichita,

(da Gio: Pietro BELLORI, e pubblicata dal Marinelli) *in Roma* 1686. 2. *vol. in*-4°. *fig.* . . . . *pages* 257 *&* 273. *& suiv.*

Gemmæ & Sculpturæ antiquæ depictæ à Leonardo AUGUSTINO, additâ earum enarratione, (ex Italico) in Latinum versâ à Jacobo GRONOVIO. *Amstelodami* 1685. 2. *vol. in*-4°. (*& denuò*) *Franequeræ* 1694. 2. *vol. in*-4°. *fig.* 276

Romanum Museum, sive Thesaurus eruditæ Antiquitatis, in quo Gemmæ, Idola, Lucernæ, variaque antiquaria supellex, centum & septuaginta Tabulis dilucidantur, curâ & sumptibus Michaëlis-Angeli Causæi DE LA CHAUSSE, Parisiensis. *Romæ* 1690. *in-fol.* —— *Item* editio secunda auctior. *Romæ* 1707. *in-fol.* —— *Item* tertia editio, adjectis plurimis annotationibus & figuris. *Romæ* 1746. 2. *vol. in-fol. Et réimprimé par parties, conformément à la première édition, dans les tomes V. X. & XII. de la Collection des Antiquités Romaines.* . . . . 279. *& suiv.*

Le grand Cabinet Romain, ou Recueil d'Antiquités Romaines, en Bas-reliefs, Statues, Instrumens Sacerdotaux, Lampes, Urnes, Anneaux, &c. qui se trouvent à Rome, avec les explications de Michel-Ange DE LA CHAUSSE, (traduit de Latin en François par. . . . . Lorrain) *Amsterdam* 1706. *fol. fig.* 280

Le Gemme antiche figurate di Michel-Angelo Causeo DE LA CHAUSSE, Parigino, (colle annotazioni del medesimo) *in Roma* 1700. *in*-4°. *fig.* 284

Le Cabinet d'Antiquités, & principalement des Pierres gravées de Dom Livio ODESCALCHI, Duc de Bracciano, en quarante-trois Planches gravées par *Pietre-Sante* BARTOLI, sans discours, précédées d'une Estampe servant de frontispice, gravée en 1702. (*Rome*) *in*-4°. *grand pap.* —— Item *seconde édition augmentée, sous le titre de* Museum ODESCALCUM, sive Thesaurus antiquarum Gemmarum, quæ à Serenissima Christina, Suecorum Regina, collectæ, in Museo Odescalco adservantur, & à Petro-Sancte BARTOLO quondam incisæ, nunc primùm in lucem proferuntur. *Romæ* 1747. 2. *vol. in-fol. fig.* 287

Prodromus Iconicus Sculptilium Gemmarum Basilidiani, Amuletici, & Talismani generis, è Museo Antonii CAPELLO, Senatoris Veneti. *Venetiis* 1702. *in-fol. fig.* 285

Recueil de Gravûres antiques du Cabinet de M. Mario PICCOLOMINI, Prélat Romain, représentées en quarante Planches gravées à Rome au commencement de ce siécle, & aux dépens de ce Curieux, par Arnoult van Westerhout, Jérôme Frezza, Cajetan Piccini, & Fr. Pharaon Aquila, *in*-4°. *fig.* 285

Gemme antiche figurate, date in luce da Domenico de' Rossi, colle sposizioni del Cavaliere Paolo Alessandro MAFFEI, Volterrano, *in Roma* 1707. 1708. *&* 1709. 4. *vol. in*-4°. *fig.* 277

Inscriptionum antiquarum Græcarum & Romanarum, quæ extant in Etruriæ urbibus, volumen primum, in quo LXII. antiquæ Gemmæ literatæ,

literatæ, ære incisæ, explicantur, ab Ant. Maria SALVINIO, & Ant. Franc. GORIO. *Florentiæ* 1727. *fol.* .... *page* 289

Museum Florentinum, sive Gemmæ antiquæ ex Thesauro Mediceo, & privatorum Dactyliothecis quæ Florentiæ sunt, desumptæ, & observationibus Ant. Franc. GORII, publici Histor. Professoris illustratæ. *Florentiæ* 1731. & 1732. 2. *vol. fol. maj. cum fig.* 288

Simonis BALLARINI, Presbyteri Romani, & Bibliothecarii Episcopi Carpentoracti, Animadversiones in Museum Florentinum Ant. Franc. Gorii. *Carpentoracti* (*Romæ*) 1734. *in*-4°. *Brochure de douze pages*.... 290

Museum Etruscum, exhibens insignia veterum Etruscorum Monumenta, observationibus Ant. Franc. GORII illustrata, adjectis CC. Tabulis in ære incisis. *Florentiæ* 1737. 2. *vol. fol.* 292

Collectanea Antiquitatum Romanarum, quas centum (tribus) Tabulis æneis incisas, & à Rodulphino VENUTI, Academico Cortonensi, notis illustratas, exhibet Antonius BORIONI. *Romæ* 1736. *fol.* 292

D. Joan. Chrysostomi SCARFO, Doct. Theol. Basiliani, in Collectanea Antiquitatum Romanarum, quas centum Tabulis æneis incisas, & à Rodulph. Venuti notis illustratas, exhibet Ant. Borioni, Observationes criticæ. *Venetiis* 1739. *in*-4°. 294

Castigationes in Observationes criticas in Collectanea Antiquitatum ab Ant. Borioni exhibita, & à Rodulph. Venuti illustrata, à B. R. *Lucæ in*-4°. *Brochure de huit pages*. 295

Risposta alla critica fatta dal P. D. Gio: Crisostomo Scarfò, Dottor Teologo Basiliano, al libro del sig. Abbate Ridolfino Venuti, intitolato Collectanea Romanarum Antiquitatum. *Parigi* 1740. *in*-4°... 295

Lettera nella quale vengono espressi colle figure in rame, e dilucidati colle annotazioni dal P. D. Gian: Crisostomo SCARFO, Dottor Teologo Basiliano, vari antichi monumenti, opera dedicata all' Emin. Card. Alessandro Albani. *Venezia*. 1739. *in*-4°. *fig.* 296

V.

Recueils ou Cabinets de Pierres gravées publiés dans les Pays-Bas, en Allemagne, & en Angleterre.

ABrahami GORLÆI, Antuerpiensis, Dactyliotheca, seu Annulorum sigillarium quorum usus apud veteres, ex quoque metallo, Promptuarium; accesserunt variarum Gemmarum scalpturæ, (& ad calcem auctuarii loco) Pomponii Gaurici de Sculptura, Lud. Demontiosii de veterum Sculptura, Cælatura Gemmarum, &c. (& alii Tractatus de Scalptura apud veteres) omnia accuratiùs edita, adhortante Martino MARTINI. (*Delphis Batavorum*) 1601. & 1609. *in*-4°. *fig.* ......, 252 & 267

——Secunda editio priore longè auctior, cum explicationibus Jacobi GRONOVII; accedit MARBODÆI, Galli, Carmen de Gemmis & Lapidibus. *Lugduni-Batavorum* 1695. 2. *vol. in*-4°. *fig.* 269

ab Ebermayer collecta, & obſervationibus illuſtrata per Erhardum REUSCH. *Ibidem* 1721. —— Effigies Imperatorum à Julio Cæſare ad Carolum VI. Regum Francorum à Faramundo ad Ludovicum XV. & Ducum Venetorum, in Gemmis inciſæ, ex eodem Muſeo. *Ibidem* 1722. *fol. fig.* .... *page* 311

Gemmæ antiquæ cælatæ, Scalptorum nominibus inſignitæ, ad ipſas Gemmas aut earum ectypos delineatæ, & in æs inciſæ per Bernardum PICART, quas ex præcipuis Europæ Muſeis ſelectas commentariis illuſtravit Philippus de STOSCH, additâ verſione Gallicâ Henrici-Philippi DE LIMIERS. *Amſtelodami* 1724. *in-fol. fig.* 328

Deſcriptio brevis Gemmarum quæ in Muſeo Guillelmi Baronis DE CRASSIER, Leodienſis, aſſervantur. *Leodii* 1740. *in-4°. fig. Il en avoit paru précédemment une notice plus abbrégée, ſous ce titre:* Series Numiſmatum antiquorum, cum elencho Gemmarum, Statuarum, aliarumque id genus Antiquitatum, quas congeſſit Guillelmus Baro DE CRASSIER. *Auguſtæ Eburon.* 1721. *in-8°.* 340

Les Pierres gravées de Milord Duc de DEVONSHIRE, au nombre d'environ quatre-vingt, deſſinées par le ſieur Goſmond, & gravées par Claude du Boſc, *à Londres.* [*Cette ſuite, qui devoit être plus nombreuſe, n'a pas encore été rendue publique.*] 337

Le Cabinet des Antiques de M. le Comte de THOMS. [*Ouvrage interrompu par la mort de l'Auteur.*] 338

VI.

Recueils ou Cabinets de Pierres gravées publiés en France.

LE Cabinet de la Bibliothéque de Sainte Geneviéve, contenant entre pluſieurs Antiquités, des Pierres gravées décrites par le R. P. Claude DU MOLINET, Chanoine Régulier. *Paris* 1692. *fol. fig.* . 306

Recueil des Pierres gravées les plus ſinguliéres du Cabinet du Roi & des principaux Cabinets de Paris, deſſinées en grand d'après les originaux, par Elizabeth-Sophie CHERON, femme de Jacques LE HAY, ou par Marie-Urſule DE LA CROIX, niéce du ſieur Le Hay, & gravées quelques-unes par Madame Le Hay, & les autres par Bernard Picart, Charles Simonneau, Charles-Nicolas Cochin, & autres, au nombre de quarante-quatre Planches, miſes au jour *à Paris en* 1709. *& années ſuivantes* .... 312 & 323

SÇAVOIR,

Le Portrait de Madame Le Hay deſſiné & gravé à l'eau forte par elle-même, & terminé au burin par Charles Simonneau.
Des Vendanges à la maniére des anciens, Cornaline du Cabinet du Roi, connue ſous le nom de Cachet de Michel-Ange, gravée par B. Picart.
Bacchus épouſe Ariane dans l'iſle de Naxos, Cornaline du Cabinet de M. Lauthier, deſſinée & gravée par Madame Le Hay.
Bacchanale, Jaſpe ſanguin du Cabinet du Roi, par Ch. Simonneau.

Autre Bacchanale, Agathe du Cabinet de M. Bourdaloue, deſſinée & gravée par Madame Le Hay.
Icarius étouffe un bouc qui mangeoit le fruit de ſa vigne, Jaſpe oriental du Cabinet de M. Bourdaloue, gravée par Marie-Urſule de la Croix.
Venus ſe plaint à Jupiter de la tempête que Junon a excitée contre Enée, Agathe du Cabinet de M. Bourdaloue, gravée par H. Simon Thomaſſin.
Sacrifice à l'Amour, Cornaline du Cabinet de Meſſieurs Maſſon, par Urſule & Jeanne de la Croix.
Sacrifice au Dieu Pan, Cornaline du Cabinet de Meſſieurs Maſſon, par Urſule & Jeanne de la Croix.
Sacrifice à Eſculape, Cornaline du Cabinet de Meſſieurs Maſſon, par B. Picart.
La Nuit qui répand ſes pavots, Jaſpe ſanguin du Cabinet du Roi, par Madame Le Hay.
Théſée léve la pierre ſous laquelle étoient cachés les indices qui devoient ſervir à ſa reconnoiſſance, Cornaline du Cabinet de Madame, par Ch. Simonneau.
L'Enlévement d'Héléne par Paris, Cornaline blanche du Cabinet de Meſſieurs Maſſon, par Ch. Simonneau.
[Caſſandre conſultant un Génie ſur la deſtinée de Troies] Améthyſte du Cabinet du Roi, par Ch. Simonneau.
Timoclée conduite devant Alexandre, Jaſpe ſanguin du Cabinet de l'Abbé Benedetti, par Ch. Simonneau.
La femme de Spitaméne apporte à Alexandre la tête de ſon mari, Cornaline du Cabinet de M. Bourdaloue, deſſinée & gravée par Madame Le Hay.
La Continence de Scipion, Cornaline du Cabinet de MM. Maſſon, par Ch. Simonneau.
Apothéoſe de Germanicus, Agathe-Onyx du Cabinet du Roi, par Jeanne de la Croix.
Sévère ordonne qu'on ſépare la tête du corps d'Albin, qui lui fut apporté après ſa défaite auprès de Lyon, Cornaline blanche du Cabinet de MM. Maſſon, par Ch. Nic. Cochin.
Un Mariage, Cornaline du Cabinet de M. Bourdaloue, par Jean Audran.
Tête de Jupiter Olympien, Cornaline du Cabinet du Roi, par Ch. Simonneau.
Bacchus Indien, Sardoine du Cabinet de Madame, par Marie-Urſule de la Croix.
Tête d'Hercule du Cabinet de par Ch. Simonneau.
Hector, Andromaque & Aſtyanax, Topaſe du Cabinet de M. Crozat, par le même.
Solon, Légiſlateur des Athéniens, Améthyſte du Cabinet du Roi, par le même.
Miltiade, Cornaline du Cabinet du Roi, par le même.
Scipion l'Afriquain, Agathe du Cabinet du Roi, par Marie-Urſule de la Croix.
Ptolémée Aulétès, Améthyſte du Cabinet de Madame, par la même.
Ptolémée Dionyſius, Cornaline du Cabinet du Roi, par la même.
Julie fille d'Auguſte, Cornaline blanche du Cabinet du Roi, par Ch. Simonneau.
Antonia femme de Druſus, & mere de Claude, par Jeanne de la Croix.
Agrippine mere de Caligula, par la même.
Julie fille de Tite, Aigue-marine du Tréſor de S. Denis, par M. Urſule de la Croix.
Marc-Auréle, Cornaline du Cabinet de M. Heſſelin, par Ch. Simonneau.
Fauſtine femme d'Antonin, par Jeanne de la Croix.
Têtes anonymes d'un Empereur & de deux femmes en regard, par la même.
Tête de femme anonyme, par la même.
Tête de femme Egyptienne ſans nom, par la même.
Le jeune Ptolémée, dernier Roi d'Egypte, d'après un Médaillon d'argent, par la même.
Cléopatre, derniére Reine d'Egypte, d'après un Médaillon antique, par Marie-Urſule de la Croix.
Narciſſe amoureux de lui-même, gravé par N. Tardieu d'après un Deſſein de l'invention de Madame Le Hay.
Alexandre dans la ville des Oxydraques, inventé par Madame Le Hay, & gravé par N. Tardieu.
Jupiter céde Thétis à Pélée, ſujet d'un Bas-relief de bronze du Cabinet de M. l'Abbé Bignon, par J. Hauſſard.
Une Planche ſur laquelle ſont repréſentées dans leur véritable grandeur pluſieurs des Pierres gravées de la ſuſdite ſuite.

d'Ariadne & de Bacchus, publiée par Madame Le Hay, (par lePere TOURNEMINE, Jésuite.) *Dans les Mémoires de Trévoux, au mois de Juillet* 1710. . . . . *page* 325

Explication de deux Pierres antiques gravées, l'une du Cabinet du Roi, l'autre du Cabinet de M. Bourdaloue, dont Madame Le Hay vient de donner les Estampes, par le Pere TOURNEMINE, Jésuite. *Dans les Mémoires de Trévoux, mois de Juin* 1711. 325

Explication d'une Cornaline antique du Cabinet de M. Masson, où Antinoüs est représenté se dévoüant pour Hadrien, par le Pere TOURNEMINE, Jésuite. *Dans les Mémoires de Trévoux, Mars* 1713. 326

Explication d'une Antique du Cabinet du Roi, (représentant Sapho, ou Sémiramis) par le Pere TOURNEMINE, Jésuite. *Dans les Mémoires de Trévoux, mois d'Avril* 1713. 326

Remarques sur une Pierre antique du Cabinet du Roi, expliquée par Casaubon dans son Traité Latin de la Poësie satyrique des Grecs & des Romains, & que feue Madame Le Hay a dessinée, (par le Pere TOURNEMINE, Jésuite.) *Dans les Mémoires de Trévoux, Novembre* 1717. . 327

Recueil de Pierres gravées du Cabinet de M. Jean-François LERIGET DE LA FAYE, Sécretaire du Cabinet de Sa Majesté, au nombre de trente-une Planches. *Paris in-8°.* 334

Recueil de Pierres gravées antiques (par M. Michel-Philippe LEVESQUE DE GRAVELLE, Conseiller au Parlement.) *Paris* 1732. & 1737. 2. *vol. in-4°. fig.* 335

——— *Une partie de cet Ouvrage a été réimprimée à Londres avec des explications en Anglois, de la composition de M. Ogle, sous ce titre*, Gemmæ antiquæ cælatæ: or, a Collection of Gems, wherein are explained many particulars relating to the Fable and History, the customs and habits, the ceremonies and exercises of the ancients, taken from the Classics, by George OGLE Esq. engraved by Cl. du Bosc. The second Edition. *London* 1741. *in-4°.* 336

Les Pierres gravées du Cabinet du Roi, & quelques-unes tirées de divers Cabinets, au nombre d'environ quatre cens petites Planches, gravées au simple trait par M. le Comte de Caylus. 448

446, 447

VII.

Catalogues de Pierres gravées.

DIscours & Roole des Médailles & autres Antiquitez tant en Pierreries, Graveures, qu'en relief, & autres Pierres naturelles admirables, plusieurs statues & figures de bronze antiques, avec autres statues de terre cuite à l'Egyptienne, & plusieurs rares Antiquitez qui ont été recueillies, & à présent rangées dans le Cabinet d'Antoine AGARD, Maître Orfévre & Antiquaire de la ville d'Arles en Provence, fait le 14. Novembre 1609. & imprimé *à Paris* en 1611. *in-8°.* 299

VIII.

Dissertations sur des Gravûres en creux.

Hiſtoire de Ptolémée Aulétès, Diſſertation ſur une Pierre gravée du Cabinet de MADAME, par Charles-Céſar BAUDELOT de Dairval. *Paris* 1698. *in*-12. . . . . *page* 379

Explication d'un Cachet antique d'Agathe Orientale (repréſentant la tête d'un Roi Perſe ou Parthe) du Cabinet de M. Gravier, de Marſeille, par M. TERRIN, Conſeiller en la Sénéchauſſée d'Arles. *Dans les Mémoires de Trévoux, mois de Juin* 1702. 403

Diſſertation ſur le Cachet d'Agathe Orientale de M. Gravier, par M. BELLET, Prieur du Saint Eſprit. *Dans les Mémoires de Trévoux, mois de Mai* 1705. 403

Extrait d'une Lettre écrite de Veniſe par M. André CORNARO, le 20. Février 1723. (au ſujet d'un Diamant ſur lequel eſt gravée en creux une tête de Néron.) *Dans le Mercure de France, Mai* 1723. 409

Eclairciſſement au ſujet de l'inſcription de ce mot ΕΥΚΑΡΠΙ, qui eſt autour de l'effigie de Lucille, en un Jaſpe antique, (par Jean TRISTAN, ſieur DE SAINT AMANT.) *Dans le tome premier des Commentaires hiſtoriques du même Auteur, à la page* 705. *Paris* 1644. *in-fol*. . . . 354

Sapphirus Conſtantii Imp. Aug. expoſita à Marquardo FREHERO. 1602. *in*-4°. —— *La même Diſſertation à la fin du tome troiſiéme du* Gloſſarium mediæ & infimæ Latinitatis, Car. du Freſne D. Du Cange. *Pariſiis, ex editione anni* 1678.*in-fol*. —— *La même encore, jointe à une autre Diſſertation du même Auteur intitulée*, Cecopiſtromachia, *& ſous ce titre*, Gemmarum Biga, ſcilicet Sardonyx & Sapphirus à Marquardo FREHERO explicata, recuſa & notis aucta ab Henrico Gunth. THYLEMARIO. *Heidelbergæ* 1681. *in*-4°. *fig*. 341

Anaſtaſis Childerici I. Regis Francorum, ſeu Theſaurus ſepulchralis Tornaci effoſſus, & commentario illuſtratus, à Joanne-Jacobo CHIFLETIO, Medico Regio. *Antuerpiæ* 1655. *in*-4°. *fig*. 359

Lettre (à Monſeigneur le Duc d'Orléans) ſur le prétendu Solon des Pierres gravées, (écrite en 1712. par Charles-Céſar BAUDELOT, de l'Académie des Belles-Lettres) jointe à l'explication d'une Médaille d'or de la famille Cornuficia, du Cabinet de S. A. R. Madame, (par le même) *Paris* 1717. *in*-4°. 386

Réflexions ſur le prétendu Solon, dont on trouve le nom ſur quelques Pierres gravées antiques, (communiquées à l'Académie des Inſcriptions en 1716.) par M. BAUDELOT. *Dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tome troiſiéme*. 386

Joannis CHIFLETII, Canonici Tornacenſis, Socrates, ſive de Gemmis ejus imagine cælatis judicium. (*Antuerpiæ*) 1662. *in*-4°. *fig*. . 368

Conjectures ſur une Pierre gravée antique, (où l'on prétend trouver les portraits de Cicéron & de ſa fille Tullia) extrait d'une lettre écrite de Lorraine, *dans le Mercure de France, mois de Mars* 1729. 411

Remarques ſur une Prime d'Emeraude antique du Cabinet de S.A.R.

Madame, (ſur laquelle eſt gravée une tête de femme, que l'on ſuppoſe être Eucharis, célébre Danſeuſe de l'Antiquité) par Charles-Céſar BAUDELOT. *Dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tome troiſiéme. On y peut joindre les conjectures de Dom Bernard de Montfaucon ſur la même Pierre gravée, qui ſe trouvent dans le tome troiſiéme du Supplément à l'Antiquité expliquée.* .... *page* 389

Gemma antiqua ſiſtens Europæ raptum, illuſtrata à Julio-Carolo SCHLAEGER. *Hamburgi* 1734. *in*-4°. 413

Commentatio de Numo Hadriani plumbeo & Gemmâ Iſiacâ in funere Ægyptii medicato repertis, adornata à Julio-Carolo SCHLAEGER, Helmœſtadienſi. *Helmœſtadii* 1742. *in*-4°. 414

Diſſertation en forme de lettre ſur une Agathe trouvée à Reims, (qui contient un vœu fait à Junon Lucine.) *Dans les Mémoires de Trévoux, mois de Janvier* 1705. 404

Deſſein nouveau & exact d'une petite Cornaline antique du Cabinet du Roi, connue ſous le nom de Cachet de Michel-Ange, (& qui repréſente, ſuivant l'opinion de Philibert-Bernard MOREAU DE MAUTOUR, qui a eu la direction de cette Eſtampe) publiée par G. Montbard, (une Fête ou Sacrifice à Bacchus.) 314

Précis de la Diſſertation lûe par Philibert-Bernard MOREAU DE MAUTOUR, dans l'Académie des Belles-Lettres, pour ſervir d'explication à la Cornaline appellée le Cachet de Michel-Ange. *Dans le tome premier des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, à la page* 270. . 314

Critique de l'explication qu'a donnée M. Moreau de Mautour du Cachet de Michel-Ange. *Dans les Mémoires de Trévoux, Juin* 1710. 315

Réponſe de M. MOREAU DE MAUTOUR à la précédente Critique. *Dans le Mercure Galant, mois d'Août* 1710. 315

Remarques de Jacques LE HAY ſur la maniére de graver & d'expliquer les Pierres antiques: faites à l'occaſion de deux Eſtampes de la Cornaline du Cabinet du Roi appellée le Cachet de Michel-Ange. *Paris* 1710. *in*-8°. 316

Réponſe à un écrit intitulé, Remarques de M. Le Hay ſur la maniére de graver & d'expliquer les Antiques, (par Philibert-Bernard MOREAU DE MAUTOUR. *Paris* 1710.) *in*-8°. 318

Extrait des ſentimens de Charles-Céſar BAUDELOT, ſur le ſujet de la Cornaline, ou Cachet de Michel-Ange, communiqués par lui à l'Académie des Belles-Lettres. *Dans le tome premier des Mémoires de cette Académie, à la page* 270. 319

Fête d'Athènes, repréſentée ſur une Cornaline antique du Cabinet du Roi (par Charles-Céſar BAUDELOT, de l'Académie des Belles-Lettres.) *Paris* 1712. *in*-4°. *fig.* 319

Critique

antique de ſon Cabinet, repréſentant, ſous des ſymboles, l'Apothéoſe d'Antinoüs.) *Dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome quatorziéme.* .... *page* 394

Obſervations ſur une Pierre gravée antique, trouvée à Rome en 1733. (& envoyée par M. le Marquis Capponi à M. Claude Gros de Boze, pour en avoir le ſentiment de l'Académie des Belles-Lettres, qui a jugé que le ſujet de cette Cornaline étoit une conſultation d'Oracle.) *Dans le tome neuviéme des Mémoires de ladite Académie.* 393

Cecropiſtromachia, antiqua duellii Gladiatorii ſculptura in Sardonyche expoſita à Marquardo Frehero 1607. *in*-4°. —— *La même Piéce dans le tome neuviéme du* Theſaurus Romanarum Antiquitatum Græyii, *augmentée des Notes de Henri Gontier* Thylemarius, *conformément à l'édition de* 1681. *faite à Heidelberg ſous le titre de* Gemmarum Biga, *dont il a été fait mention précédemment.* 342

Explication d'une Cornaline gravée du Cabinet du Roi de Pruſſe, qui exprime ſous une emblême les vertus d'un bon Prince, par Jean-Charles Schott, Antiquaire du Roi de Pruſſe, publiée en 1717. *en Allemand.* —— *La même explication jointe à celle de M.* Wachter, *ſur le même ſujet, dans le tome troiſiéme des Mémoires de la Société Royale de Berlin* 1727. *in*-4°. 408

Expoſition du ſujet de la même Pierre gravée, par Giſbert Cuper, qui l'attribuoit aux Hérétiques Baſilidiens, avec les remarques de M. Masson. *Dans le tome quinziéme de l'Hiſtoire critique de la République des Lettres, à la page* 179. 409

Diſſertations (en forme de Lettres) du Pere Etienne Chamillart, de la Compagnie de Jeſus, ſur pluſieurs Médailles & Pierres gravées de ſon Cabinet, & autres Monumens d'Antiquité. *Paris* 1711. *in*-4°. *fig.* 405

IX.

Diſſertations ſur des Gravûres en relief.

Gilberti Cuperi Explicatio Gemmæ Auguſtææ. *Dans le livre du même Auteur intitulé* Apotheoſis vel Conſecratio Homeri, in Lapide antiquiſſimo. *Amſtelodami* 1683. *in*-4°. *fig.* 375

Achates tam naturâ quàm arte, nec minùs venuſtate quàm argumento rariſſima, quæ in auguſtiſſimo Cimeliarchio Cæſareo Vindobonenſi adſervatur, & hiſtoriam victoriæ quam Imp. Auguſtus per Tiberium de Dalmatis ac Pannonis reportavit, repræſentat, juſſu Leopoldi I. Imp. à Pictore ſuo Nicolao van Hoy delineata, & à Sculptore ſuo Franciſco vanden Steen æri inciſa, unà cum hujus Gemmæ imaginum ſuccincta explicatione per Petrum Lambecium. *Vindobonæ* 1666. *Feuille volante, qui ſe retrouve dans le tome ſecond du Livre intitulé,* Commentarii de Auguſtiſſima Bibliotheca Cæſarea Vindobonenſi à Petro Lambecio. *Vindobonæ* 1669. *in-fol.* 352

Alexandri-Gregorii Capponi. *Romæ* 1727. *in-4°* .... *page* 410

Difcorfo fopra un belliffimo Cammeo antico, del trionfo di Bacco, (da Filippo BUONARROTI) *à la fin du Livre du même Auteur*, Offervazioni iftoriche fopra alcuni Medaglioni antichi (del Cardinal Gafparo di Carpegna) *in Roma* 1698. *in-4°. fig.* —— *La repréfentation du même Camée fe trouve auffi à la fin du Livre* gli Sepolcri antichi Romani ed Etrufchi, raccolti, difegnati, ed intagliati da Pietro-Santi BARTOLI, *in Roma* 1697. *fol.* 377

Joannis CHIFLETII, Canonici Tornacenfis, Aqua Virgo, Fons Romæ celeberrimus, & prifcâ religione facer, opus Ædilitatis M. Agrippæ, in veteri annulari Gemma. (Antuerpiæ) 1662. *in-4°. & dans le tome IV. de la Collection des Antiquités Romaines de Grævius, fol.* ... 370

Conjectures fur une Gravûre antique, qu'on croit avoir fervi d'Amuléte, ou de préfervatif contre les Rats, (par M. Jofeph DE SEYTRES, Marquis DE CAUMONT, Académicien correfpondant honoraire de l'Académie des Belles-Lettres. Avignon) 1733. *in-8°.* —— *Et dans le Mercure de France, mois d'Octobre* 1733. *augmentées du Deffein & de l'explication d'une Cornaline du Cabinet de M.* BON, *premier Préfident de la Chambre des Comptes de Montpellier*.......................... 396

Explication d'une Pierre (fuppofée) antique, intitulée *l'idée du Héros*, gravée en relief. *Dans le Mercure de France, Octobre* 1744..... 421

Defcription & explication d'un Camée de Lapis-Lazuli, & d'un autre en Onyce, faits en dernier lieu par M. Louis Siries, ou Lettres de deux amis fur diverfes productions de cet Artifte François, employé dans la Gallerie de Florence, par M. JOANNON DE SAINT LAURENT, *Florence* 1747. *in-4°. fig.* 422

Explication du contenu autour du très-beau & très-antique Vafe d'Agathe du Tréfor de l'Abbaye de Saint Denis en France, (par Jean TRISTAN, fieur DE SAINT AMANT) *Dans le tome fecond de fes Commentaires hiftoriques, à la page* 603. —— Item *dans* l'Hiftoire de cette Abbaye Royale par Dom Michel FELIBIEN, Bénédictin. *Paris* 1706. *fol. à la page* 544. —— *Et dans le tome I. de* l'Antiquité expliquée, par Dom Bernard DE MONTFAUCON, *chap. XXII*........... 355 & 357

Myfteria Cereris & Bacchi in vafculo ex uno Onyche Ferdinandi-Alberti Ducis Brunfwicenfis & Luneburg. per epiftolam evoluta à Joan. Henrico EGGELENGIO Reip. Bremenf. Secretario. *Brunfwigæ* 1682. *in-4°. fig.* —— *Et dans le tome VII. des Antiquités Grecques de Gronovius*..... 357

Gran Tazza d'Agata Orientale figurata, nel Mufeo Farnefe, ora Reale di Napoli, (defcritta dal fig. Marchefe Scipione MAFFEI.) *Dans le tome fecond de fes* Offervazioni litterarie, *art. IX. Verona.* 1738. *in-12. fig.* 397

Examen de l'Ouvrage précédent de M. le Marquis MAFFEI. *Dans le Mercure de France, mois de Novembre* 1740................. 401

X.

Differtations fur des Gravûres Chrétiennes.

NAvis Ecclefiam referentis fymbolum, in veteri Gemma annulari infculptum, Hieronymi ALEANDRI junioris explicatione illuftratum. *Romæ* 1626. *in-8°*. . . . . *page* 344

Vetus imago SS. Deiparæ in Jafpide viridi operis anaglyphi, infcripta Nicephoro Botaniatæ Græcorum Imperatori, edita & explicata à Joanne CHIFLETIO, Canonico Tornacenfi. (*Antuerpiæ*) 1661. *in-4°. fig. La critique de cette Differtation par M.* du Cange *fe trouve à la fin du tome III. du* Gloffarium mediæ & infimæ Latinitatis, ex editione Parifienfi anni 1678. *au* §. 30. *de fa* Differtatio de inf. ævi numifmatibus. 366

Veteris Gemmæ ad Chriftianum ufum exfculptæ, brevis explicatio, ad Academicos Etrufcos Cortonenfes. *Romæ* 1732. *in-4°*. 412

Nummus æreus veterum Chriftianorum, Mufeo Victorio Romæ affervatus, nunc primùm commentario illuftratus, (adjectis variis Gemmis ad ufum Chriftianorum pertinentibus.) *Romæ* 1737. *in-4° fig.* 445

X I.

Traités des Talifmans, & des Gravûres faites par les Hérétiques Gnoftiques.

SPeculum Lapidum Camilli LEONARDI, (Pifaurienfis) cui acceffit Sympathia feptem metallorum, & feptem felectorum Lapidum ad Planetas, auctore Petro ARLENSI DE SCUDALUPIS, Prefbytero Hierofolymit. *Parifiis* 1610. *in-8°*.——*Idem Hamburgi* 1717. *in-8°*. . . 248

Veterum Sophorum figilla & imagines magicæ, five fculpturæ Lapidum & Gemmarum fecundùm nomen Dei tetragrammaton, cum fignaturâ Planetarum, & juxta certos Cœli tractus & conftellationes, ad ftupendos & mirandos effectus producendos, auctoribus Zoroaftre Chaldæo, Salomone Rege Judæorum, Raphaële, & Michaële, Judæis, Hermete Ægyptio, & Thelete Perfâ, è Joann. TRITHEMII Manufcripto eruta. 1612. *in-8°*. 407

Julii REICHELTI Exercitatio de Amuletis, æneis figuris illuftrata. *Argentorati* 1676. *in-4°*. 407

Explication d'une Pierre magique du Cabinet de M. Fouquet, *dans le tome premier des* Commentaires hiftoriques de Jean TRISTAN, fieur DE SAINT AMANT, *à la page* 194. 354

Vetuftiffimæ Tabulæ æneæ facris Ægyptiorum fimulachris cælatæ, fimul ac Gemmarum antiquarum quarumdam explicatio, autore Laurentio PIGNORIO. *Venetiis* 1605. *in-4°. fig.*—— Idem ex editione, & cum figuris fratrum Joan. Theodori & Joan. Ifraëlis de Bry. *Francofurti* 1608.

XII.

Ouvrages dans lesquels sont rapportées des Pierres gravées, conjointement avec d'autres Monumens antiques.

ILlustrium imagines ex antiquis Marmoribus, Nomismatibus & Gemmis expressæ, quæ extant Romæ, major pars apud Fulvium URSINUM, Theodorus GALLE delineabat Romæ ex Archetypis, & incidebat *Antuerpiæ* 1598. *ex Officina Plantiniana. in*-4°. *fig.* —— Joannis FABRI Bambergensis, Medici Romani, in imagines illustrium ex Fulvii Ursini Bibliotheca, à Theodoro Gallæo expressas, Commentarius. *Antuerpiæ* 1606. *in*-4°. . . . . *page* 428 *& suiv.*

Portraits d'hommes & de femmes illustres, du Recueil de Fulvius URSINUS, accompagnés des explications de Jean Le Févre, traduites en François (par Charles-César BAUDELOT, de l'Académie des Inscriptions.) *Paris* 1710. *in*-4°. *fig.* 429

Iconographia, cioè disegni d'imagini d'Uomini illustri dell' antichità, cavati da Marmi, Gioie, e Medaglie antiche, (e dichiarate) da Gio: Angelo CANINI, (Pittore Romano) data in luce con aggiunta di alcune annotazioni da Marc-Antonio Canini fratello dell' autore. *Roma* 1669. *fol. fig.* 430

Images des Héros & des grands hommes de l'Antiquité, dessinées sur des Médailles, des Pierres gravées, & d'autres anciens monumens, par Jean-Ange CANINI, gravées par (Etienne) PICART le Romain, (Guillaume VALET & Joseph TESTANA) avec les observations de Jean-Ange & Marc-Antoine Canini, traduites en François, (par DE CHEVRIERES) avec diverses remarques du Traducteur, & le texte Italien à côté de la traduction. *Amsterdam* 1731. *in*-4°. *fig.* 432

Henrici SPOOR, Medici & Philosophi, Favissæ antiquitatis tam Romanæ quàm Græcæ, in quibus reperiuntur Deorum, virorumque illustrium imagines; opus non minùs rei varietate quàm styli jucundissimum. *Ultrajecti* 1707. *in*-4°. *fig.* 432

Veterum illustrium Philosophorum, Poëtarum, Rhetorum & Oratorum imagines, ex vetustis Gemmis, aliisque antiquis monumentis desumptæ, cum explicationibus Joan. Petri BELLORII. *Romæ* 1685. *fol. fig.* 434

Thesauri Græcarum Antiquitatum tria priora volumina, quibus continentur effigies virorum ac fœminarum illustrium, quibus in Græcis aut Latinis Monumentis aliqua memoriæ pars datur, pro serie temporum dispositæ, & ex sinceris Monumentis petitæ, auctore Jacobo GRONOVIO. *Lugduni-Batavorum* 1697. & 1698. *fol. fig.* 435

Colloquium quorumdam de tribus primis Thesauri Antiquitatum Græcarum voluminibus, ad eorum auctorem relatio, à Dulodoro (Laurentio BEGERO) scripta. (*Coloniæ Brandenburgicæ*) 1702. *fol. fig.* 435

Fin du Catalogue.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monfeigneur le Chancelier, ce *Traité des Pierres Gravées*, & je n'y ai rien trouvé qui n'en faffe fouhaiter l'impreffion. A Paris ce cinq Juillet 1743.

GROS DE BOZE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Confeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Confeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Jufticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE-JEAN MARIETTE, Imprimeur & Libraire à Paris, ancien Adjoint de fa Communauté, Nous a fait expofer, qu'il défireroit imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre, *Traité des Pierres Gravées*, s'il Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceffaires, A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expofant: Nous lui avons permis & permettons par ces Préfentes, de faire imprimer ledit ouvrage en un ou plufieurs volumes, & autant de fois que bon lui femblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *dix années confécutives*, à compter du jour de la date defdites Préfentes. Faifons défenfes à toutes perfonnes de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangere dans aucun lieu de notre obéïffance. Comme auffi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, fous quelque prétexte que ce foit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confifcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le regiftre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impreffion dudit ouvrage fera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément à la feüille imprimée & attachée pour modéle fous le contre-fcel des Préfentes ; que l'Impetrant fe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil fept cens vingt-cinq ; & qu'avant que de l'expofer en vente, le manufcrit ou imprimé qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage, fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le fieur Daguefféau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres, & qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le fieur Daguefféau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des préfentes. Du contenu defquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expofant ou fes ayans caufe, pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préfentes, qui fera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foit tenuë pour dûëment fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Confeillers & Secretaires, foi foit ajou-

tée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceffaires, fans demander autre permiffion, & nonobftant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eft notre plaifir. Donne' à Verfailles le vingt-quatriéme jour du mois de Mars l'an de grace mil fept cens quarante-fept, & de notre Regne le trente-deuxiéme. Par le Roi en fon Confeil.

SAINSON.

Regiftré fur le Regiftre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 781. fol. 689. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le dix-huitiéme Avril 1747.

Signé, G. CAVELIER, *Syndic.*

ERRATA.

P*Age* 28. *ligne* 15. Jacinthe, *lifez* Hyacinthe.

Pag. 31. Note, *col.* 1. *lig.* 5. Lapidaires, *lif.* Jouailliers.

Pag. 41. *lig.* 1. Une fuite nombreufe qui, &c. *Arrangez ainfi la phrafe*, Une fuite nombreufe de Portraits des grands hommes de l'Antiquité, qui ne feroit pas moins fatisfaifante.

Préface Hiftorique, à la tête de la deuxiéme Partie, pag. xj. *lig.* 25. *après* Cachet de Michel-Ange, *ajoûtez* & de la Bataille.

II. Partie N°. xxi. *au titre*, *effacés ces mots*, ou Hématite.







